

Milligan College Library



3 1881 0003 9338 5

Milligan College Library

PQ1956.A12

MM

Théâtre choisi de Corneille.



3 1881 0003 9338 5

Williamson College Library
Williamson College, Tennessee



THÉÂTRE CHOISI
DE CORNEILLE

TOME I

Milligan College Library
Milligan College, Tennessee



Dessin de A. Paillet.

Gravé par G. Vallet.

PIERRE CORNEILLE

Fac-similé d'une gravure de 1662.

THÉÂTRE CHOISI
DE
CORNEILLE

Notices et annotations
par Henri CLOUARD

TOME I



UNE GRAVURE
HORS TEXTE

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montparnasse — PARIS

1924

1956
A12



THÉÂTRE CHOISI DE CORNEILLE

PIERRE CORNEILLE (1606-1684)

UN homme commun et négligé, inapte à la conversation, fier maladroitement, tel était le grand Corneille : un assez lourd bourgeois normand du XVII^e siècle. Cet homme qui a écrit le discours d'Auguste est le même dont Vigneul de Marville disait : « La première fois que je le vis, je le pris pour un marchand de Rouen. » Mais cette rudesse d'aspect s'accordait avec une bonté profonde. On sait, par exemple, que son frère et lui, ayant épousé les deux sœurs, n'avaient pas encore songé, après vingt-cinq ans de mariage, à faire le partage des biens de leurs femmes ; et qu'ayant même demeure, même domestique, même carrière, ils mirent en commun jusqu'à leurs rimes. Une vie toute simple, une vie rectiligne : la vie quotidienne d'un honnête homme, et qui s'acheva dans une assez dure pauvreté. Seulement il suffit un jour qu'il parût à la Comédie après deux ans d'absence pour qu'on vît les acteurs s'interrompre aussitôt, le grand Condé se lever, tout le théâtre battre des mains ; et Pellisson assure que plusieurs provinces ont dit en proverbe : « Cela est beau comme le *Cid*. »

Il faut songer à la vie ardente et sans cesse blessée de Jean

Racine, à sa jeunesse embaumée de rêverie, de souvenirs magnifiques, de prières et de tendres lectures, pour sentir ce que la vie de Corneille eut de banal, même d'un peu sec. Il naquit à Rouen, le 6 juin 1606, d'un maître des eaux et forêts et de Marthe Lepasant. Il fit ses études chez les jésuites de la ville et s'inscrivit au barreau : de cette double formation il a pu, sinon recevoir, du moins fortifier ses grands traits de latinité, sa conception du Romain, son goût pour les discours et les sentences, sa sévérité de langue, sa logique. C'est par le latin que Corneille, comme presque tout son siècle, communique avec l'antiquité. Il en accroît sa solidité de Normand.

Rouen était, après Paris, la ville de France où le théâtre était le plus suivi. Le grand acteur Mondory y venait jouer souvent, et c'est lui qui lut et accepta *Mélite* pour la représenter à Paris en 1625, avec succès. Cette comédie, née d'une authentique aventure sentimentale, étonna et charma par sa tenue décente et fine un public habitué à la grossièreté d'Hardy. Dès lors Pierre Corneille se partage entre Rouen et Paris (où il ne se fixera qu'en 1662, après *Sertorius*) : il remplit à Rouen sa fonction d'avocat général à la table de marbre ; à Paris, il fait jouer *Clitandre*, la *Veuve*, la *Galerie du Palais*, la *Suivante*, la *Place Royale*. Présenté bientôt à Richelieu, qui n'avait point le temps d'écrire les pièces dont il traçait les plans, Corneille devient le cinquième des auteurs qui travaillaient sous les ordres du Cardinal et dont on peut se dispenser d'inscrire ici les noms, exception faite pour celui de Rotrou. Il collabore aussi à la fameuse « Guirlande de Julie ». Puis il donne, d'après Sénèque, une *Médée* qui le met en vue et presque au premier rang des tragiques contemporains. Enfin le *Cid* ouvre en 1636 la période des triomphes, qui ne sera close qu'après *Rodogune*.

Mais *Théodore, vierge et martyre*, fut un insuccès grave ; elle froissa dans le public cette délicatesse morale que Corneille, dès ses débuts, avait précisément formée. Deux ans plus tard, *Pertharite* ne put même être supporté, et la chute fut si rude que Corneille dit adieu au théâtre. Alors, ayant relu dans sa retraite l'*Imitation de Jésus-Christ*, il

entreprit pieusement cette traduction en vers français qui fut terminée en 1659 et connut une immense vogue. On y rencontre des pages admirables ; toutefois le génie cornélien contient une trop grande part de grandiloquence pour se plier très heureusement à la pure et tendre simplicité de l'œuvre latine.

Fut-ce sur l'invitation pressante de Fouquet ou bien à la suite des succès de son frère Thomas, il revint au théâtre en 1659, avec *Œdipe*, qui réussit, et donna encore *Sertorius*, *Othon*, *Agésilas*, *Attila*. C'était pourtant l'irréremédiable décadence. On connaît l'épigramme de Boileau, elle est cruellement juste. Qu'importe que Corneille ait encore écrit d'autres pièces moins mauvaises ? qu'il ait inséré dans les pires des scènes sublimes ? il était vieux. Le jeune Racine s'élevait avec éclat. Attristé, chagrin, ayant perdu un fils à la guerre, pauvre enfin, il ne songea bientôt plus qu'à mourir chrétiennement. Le 1^{er} octobre 1684 il était acquitté de la vie.

Dans l'éloge qu'il lut devant l'Académie, Racine a bien montré le désordre où Corneille avait trouvé notre théâtre. Seul, Hardy, abandonnant le lyrisme méditatif, avait su trouver des situations dramatiques et en tirer des paroles justes. Mais ce n'était qu'intrigue, drame populaire. Corneille a créé véritablement la tragédie classique française, qui est le spectacle de l'homme intérieur.)

Il faut d'ailleurs bien voir en lui un grand témoin de son temps. Comme on ne conçoit point d'art supérieur sans larges soucis de symbolisme, comme le plus libre des poèmes recèle toujours une idée philosophique de l'humanité, on ne s'étonnera pas que Descartes apparaisse sous Corneille. Mais celui-ci est encore de son temps par la lucidité passionnée de ses politiques. Un Retz, un du Vair, un Richelieu ne furent pas des sentimentaux, mais des âmes viriles et, si j'ose dire, des intellectuels héroïques, tendus par la guerre civile. Seul, quelque érudit peut croire à un Corneille historien ; car son Romain est trop souvent un personnage de convention emprunté à Florus, à Sénèque et à Juvénal, ce Romain rhéteur qu'avaient déjà repris Amyot et Balzac.

Mais, outre sa notion psychologique de l'homme permanent, Corneille a coulé, dans la forme de ce type mi-historique, mi-imaginé, la substance politique de son siècle. Il était naturel que le contemporain de Retz et de du Vair se fît par goût le contemporain de la plus grande Rome. Il y a un Corneille politique, qui a retracé et mis en action le meilleur des maximes éternelles.

Presque tous nos historiens de la littérature portant au secret de leur cœur un petit romantique, nous les voyons s'apitoyer sur la victime des règles qu'ils pensent avoir découverte en Corneille : ils le consolent rétrospectivement ! La vérité est qu'il n'a jamais protesté contre ces fameuses règles dont disputa toute l'Europe lettrée, et qu'il réclama seulement contre l'excessive rigueur des érudits. Il avait bien vu qu'elles existaient en fonction de la vraisemblance, qu'elles restreignaient l'extérieur au profit de la seule vie morale, qu'elles n'étaient pas fondées « en autorité, mais seulement en raison (d'Aubignac) ». Gardiennes du minimum de convention, de la liaison des scènes et de la solidité du tout, elles s'affirment essentiellement nécessaires au réalisme français.

Certes il arrive que les intrigues de Corneille paraissent difficiles et compliquées. Voyons mieux. Cette complication n'est que dans les données premières : toute la suite, c'est toujours le plus simple et le plus net des conflits. Or le conflit éclate entre la volonté et le monde : il fallut donc que de telles œuvres fussent construites avec des obstacles et des actes : d'où une invention continuelle de sentiments et de desseins en face de situations sans cesse renouvelées dans l'identité permanente du fond. Dès lors l'intrigue peut-elle être autre chose que le déclenchement du mécanisme psychologique ?

La volonté, la volonté héroïque, c'est le centre du génie cornélien. Elle créa même parfois des cas un peu bien forcés, invraisemblables ; et les pires échecs furent dans la logique d'une formule morale. On voit, par exemple, dans *Pertharite*, une reine consentant à épouser un tyran détesté, à condition qu'il égorge le seul fils qu'elle ait, et pourquoi ? parce qu'il

se fera de la sorte aussi odieux qu'elle le veut voir. C'est un cœur qui se flagelle pour demeurer fidèle à soi, et qui poursuit jusque dans le crime l'affirmation de sa liberté et de sa noblesse. C'est la conquête des événements eux-mêmes par la plus grande énergie du moi. Certains prononceraient ici le nom de Frédéric Nietzsche. Mais notre Corneille appartient à une terre classique. Il ne peut être le parent d'un barbare nihiliste. Il est français et cartésien.

Ses héros ne se laissent jamais conduire par leur sentiment. Jusque dans le plus fort de l'exaltation, ils restent des intellectuels. Passionnés, leur passion se fait idée. Une Chimène se règle sur l'honneur, un Polyeucte sur le plus haut bien concevable. Comme chez Descartes, l'homme est ici jugé en fonction de la raison, laquelle range au bien ou au mal les ondes de l'instinct. Or contre le mal quelle force a la raison? Voici donc le secours de la volonté, et c'est elle qui soutient nos jugements contre la poussée des passions présentes. En relevant contre le souvenir de Racine la bannière de son rival, l'école romantique a prouvé une fois de plus sa légèreté. Méthode de vouloir et de pensée, discipline morale et intellectuelle, éthique passionnée, la tragédie cornélienne est une protestation anticipée contre toutes les fausses libertés de l'art et de la vie. L'amour même y est tenu pour une faiblesse. Il fallut, pour ainsi dire, l'appui responsable de Molière, de Quinault et de Lulli pour que Corneille consentît à écrire les vers délicieusement tendres de *Psyché*.

Ne les détournerez point, ces yeux qui m'empoisonnent...

Et l'on voit assez par là que le héros cornélien doit être raisonneur et dur. Ce sont quelquefois des défauts, qui se nomment rhétorique et raideur. Ce sont aussi des vertus fortes ou sublimes. Notons bien d'ailleurs ce qu'une telle sublimité cache de paradoxal et de dangereux. Elle nous mène jusqu'à ce qu'on peut appeler la limite de *Nicomède*. En ce point le génie de Corneille s'exalte jusqu'à l'immobilité du pur et de l'absolu ; supérieur désormais à soi et au monde, le héros ne veut plus pour arme que l'ironie et pour parure

que la sérénité. On songe à quelque parole suprême, au bord du vide.

Les théories de la critique historique se brisent lamentablement contre l'essor d'un tel génie. Il avait à créer notre théâtre et paraissait en un temps où la langue même n'était point faite : or il atteint à *Polyeucte* et à *Nicomède*. Assurément il est imparfait et comme encombré ; ses chefs-d'œuvre s'adjoignent encore trop d'inutilités ; la jactance et la déclamation y abondent ; la conception d'un *Cinna* est proprement insupportable... Mais de là naquit une langue magique définitive, avec ses dialogues si prompts, ses heurts de vers entrecroisés, ses amples développements où se déploient les plus riches harmonies intellectuelles, ses rapides éclairs alternant avec les grands calmes de la réflexion logique. Et de là naquit aussi un héroïsme lyrique dont les cercles sonores s'étendent au delà même de la puissance dramatique : « Nous savons, dit Maurice Barrès, que le *Cid*, *Horace*, *Cinna*, ajoutèrent quelque chose à l'honneur français. » Pierre Corneille est entré pour toujours dans notre patrimoine moral.

HENRI CLOUARD.



ESQUISSE D'UN SYSTÈME DRAMATIQUE

tirée des Discours sur le poème dramatique de Corneille

La poésie dramatique, selon lui (Aristote), est une imitation des actions, et il s'arrête ici à la condition des personnes, sans dire quelles doivent être ces actions. Quoi qu'il en soit, cette définition avait du rapport à l'usage de son temps, où l'on ne faisait parler, dans la comédie, que des personnes d'une condition très médiocre ; mais elle n'a pas une entière justesse pour le nôtre, où les rois mêmes y peuvent entrer quand leurs actions ne sont point au-dessus d'elle. Lorsqu'on met sur la scène une simple intrigue d'amour entre des rois, et qu'ils ne courent aucun péril ni de leur vie ni de leur Etat, je ne crois pas que, bien que les personnes soient illustres, l'action le soit assez pour s'élever jusqu'à la tragédie. Sa dignité demande quelque grand intérêt d'Etat ou quelque passion plus noble et plus mâle que l'amour, telle qu'est l'ambition ou la vengeance, et veut donner à craindre des malheurs plus grands que la perte d'une maîtresse. Il est à propos d'y mêler l'amour, parce qu'il a toujours beaucoup d'agrément et peut servir de fondement à ces intérêts et à ces autres passions dont je parle ; mais il faut qu'il se contente du second rang dans le poème, et leur laisse le premier.

Il faut qu'une action, pour être d'une juste grandeur, ait un commencement, un milieu et une fin. Cinna conspire contre Auguste et rend compte de sa conspiration à Emilie : voilà le commencement ; Maxime en fait avertir Auguste : voilà le milieu ; Auguste lui pardonne : voilà la fin. Ainsi, dans les comédies de ce premier volume, j'ai presque toujours établi deux amants en bonne intelligence ; je les ai brouillés par quelque fourbe, et les ai réunis par l'éclaircissement de cette même fourbe qui les séparait.

(Je réduis le prologue) à notre premier acte, suivant l'intention d'Aristote ; et pour suppléer en quelque façon à ce qu'il ne nous a pas dit, ou que les années nous ont dérobé de son livre, je dirai qu'il doit contenir les semences de tout ce qui doit arriver, tant pour l'action principale que pour les épisodiques ; en sorte qu'il n'entre aucun acteur dans les actes suivants qui ne soit connu par ce premier, ou du moins appelé par quelqu'un qui y aura été introduit. Cette maxime est nouvelle et assez sévère, et je ne l'ai pas toujours gardée ; mais j'estime qu'elle sert beaucoup à fonder une véritable unité d'action, par la liaison de toutes celles qui concourent dans le poème.

L'exode n'est autre chose que notre cinquième acte. Je pense en avoir expliqué le principal emploi, quand j'ai dit que l'action du poème dramatique doit être complète. Je n'y ajouterai que ce mot : qu'il faut, s'il se peut, lui réserver toute la catastrophe, et même la reculer vers la fin, autant qu'il est possible. Plus on la diffère, plus les esprits demeurent suspendus, et l'impatience qu'ils ont de savoir de quel côté elle tournera est cause qu'ils la reçoivent avec plus de plaisir, ce qui n'arrive pas quand elle commence avec cet acte. L'auditeur qui la sait trop tôt n'a plus de curiosité, et son attention languit durant tout le reste, qui ne lui apprend rien de nouveau.

La perfection de la tragédie consiste bien à exciter de la pitié et de la crainte par le moyen d'un premier acteur, comme peut faire Rodrigue dans le *Cid*, et Placide dans *Théodore*, mais que cela n'est pas d'une nécessité si absolue qu'on ne puisse se servir de divers personnages pour faire naître ces deux sentiments, comme dans *Rodogune* ; et même ne porter l'auditeur qu'à l'un des deux, comme dans *Polyeucte*, dont la représentation n'imprime que de la pitié sans aucune crainte. Cela posé, trouvons quelque modération à la rigueur de ces règles du philosophe, ou du moins quelque favorable interprétation, pour n'être pas obligés de condamner beaucoup de poèmes que nous avons vus réussir sur nos théâtres.

Il est constant que les circonstances ou, si vous l'aimez mieux, les moyens de parvenir à l'action demeurent en notre pouvoir. L'histoire souvent ne les marque pas ou en rapporte si peu qu'il est besoin d'y suppléer pour remplir le poème, et même il y a quelque apparence de présumer que la mémoire de l'auditeur qui les aura lues autrefois ne s'y sera pas si fort attachée qu'il s'aperçoive assez du changement que nous y aurons fait, pour nous accuser de mensonge : ce qu'il ne manquerait pas de faire s'il voyait que nous changeassions l'action principale. Cette falsification serait cause qu'il n'ajouterait aucune foi à tout le reste ; comme au contraire il croit aisément tout ce reste quand il le voit servir d'acheminement à l'effet qu'il sait véritable, et dont l'histoire lui a laissé une plus forte impression. L'exemple de la mort de Clytemnestre peut servir de preuve à ce que je viens d'avancer ; Sophocle et Euripide l'ont traitée tous deux, mais chacun avec un nœud et un dénouement tout à fait différents l'un de l'autre ; et c'est cette différence qui empêche que ce ne soit la même pièce, bien que ce soit le même sujet, dont ils ont conservé l'action principale. Il faut donc la conserver comme eux ; mais il faut examiner en même temps si elle n'est point si cruelle, ou si difficile à représenter, qu'elle puisse diminuer quelque chose de la croyance que l'auditeur doit à l'histoire, et qu'il veut bien donner à la fable, en se mettant à la place de ceux qui l'ont prise pour une vérité. Lorsque cet inconvénient est à craindre, il est bon de cacher l'événement à la vue et de le faire savoir par un récit qui frappe moins que le spectacle et nous impose plus aisément.

Je tiens que l'unité d'action consiste, dans la comédie, en l'unité d'intrigue, ou d'obstacles aux desseins des principaux acteurs, et en l'unité de périls dans la tragédie, soit que son héros y succombe, soit qu'il en sorte. Ce n'est pas que je prétende qu'on ne puisse admettre plusieurs périls dans l'une, et plusieurs intrigues ou obstacles dans l'autre, pourvu que de l'un on tombe nécessairement dans l'autre : car alors la sortie du premier péril ne rend point l'action complète, puisqu'elle en attire un second ; et l'éclaircissement d'une intrigue ne met point les acteurs en repos, puisqu'il les embarrasse dans un nouveau.

Ce mot d'unité d'action ne veut pas dire que la tragédie n'en doive faire voir qu'une sur le théâtre. Celle que le poète choisit pour son sujet doit avoir un commencement, un milieu et une fin ; et ces trois parties non seulement sont autant d'actions qui aboutissent à la principale, mais en outre chacune d'elles en peut contenir plusieurs avec la même subordination. Il n'y doit

avoir qu'une action complète, qui laisse l'esprit de l'auditeur dans le calme ; mais elle ne peut le devenir que par plusieurs autres imparfaites, qui lui servent d'acheminements et tiennent cet auditeur dans une agréable suspension. C'est ce qu'il faut pratiquer à la fin de chaque acte pour rendre l'action continue. Il n'est pas besoin qu'on sache précisément tout ce que font les acteurs durant les intervalles qui les séparent, ni même qu'ils agissent lorsqu'ils ne paraissent point sur le théâtre ; mais il est nécessaire que chaque acte laisse une attente de quelque chose qui se doit faire dans celui qui le suit.

La règle de l'unité du jour a son fondement sur ce mot d'Aristote, « que la tragédie doit renfermer la durée de son action dans un tour du soleil ou tâcher de ne le passer pas de beaucoup. » Ces paroles donnent lieu à cette dispute fameuse, si elles doivent être entendues d'un jour naturel de vingt-quatre heures, ou d'un jour artificiel de douze ; ce sont deux opinions dont chacune a des partisans considérables, et, pour moi, je trouve qu'il y a des sujets si malaisés à renfermer en si peu de temps que non seulement je leur accorderais les vingt-quatre heures entières, mais je me servirais même de la licence que donne ce philosophe de les excéder un peu et les pousserais sans scrupule jusqu'à trente.

Beaucoup déclament contre cette règle, qu'ils nomment tyrannique, et auraient raison si elle n'était fondée que sur l'autorité d'Aristote ; mais ce qui la doit faire accepter, c'est la raison naturelle qui lui sert d'appui. Le poème dramatique est une imitation ou, pour en mieux parler, un portrait des actions des hommes ; et il est hors de doute que les portraits sont d'autant plus excellents qu'ils ressemblent mieux à l'original. La représentation dure deux heures, et ressemblerait parfaitement si l'action qu'elle représente n'en demandait pas davantage pour sa réalité.

Quant à l'unité de lieu, je n'en trouve aucun précepte ni dans Aristote, ni dans Horace : c'est ce qui porte quelques-uns à croire que la règle ne s'en est établie qu'en conséquence de l'unité de jour, et à se persuader ensuite qu'on le peut étendre jusques où un homme peut aller et revenir en vingt-quatre heures. Cette opinion est un peu licencieuse, et, si l'on faisait aller un acteur en poste, les deux côtés du théâtre pourraient représenter Paris et Rouen. Je souhaiterais, pour ne point gêner du tout le spectateur, que ce qu'on fait représenter devant lui en deux heures se pût passer, en effet, en deux heures, et que ce qu'on lui fait voir sur un théâtre, qui ne change point, pût s'arrêter dans une chambre ou dans une salle suivant le choix qu'on en aurait fait ; mais souvent cela est si malaisé, pour ne pas dire impossible, qu'il faut de nécessité trouver quelque élargissement pour le lieu comme pour le temps.

Je tiens donc qu'il faut chercher cette unité exacte autant qu'il est possible ; mais, comme elle ne s'accorde pas avec toute sorte de sujets, j'accorderais très volontiers que, qu'on ferait passer en une seule ville aurait l'unité de lieu. Ce n'est pas que je voulusse que le théâtre représentât cette ville tout entière, cela serait un peu trop vaste, mais seulement deux ou trois lieux particuliers enfermés dans l'enclos de ses murailles.

LA LANGUE DE CORNEILLE

CORNEILLE s'est toujours efforcé de conformer sa langue aux usages de son temps et de suivre en tout la conversation des « honnêtes gens ». Mais la langue française, en train de se constituer, variait et progressait alors avec une rapidité inouïe : si bien que Corneille vieilli s'est appliqué à « corriger » ses œuvres de jeunesse, en général d'après Vaugelas, qui publia ses *Remarques* en 1647. On comprend donc qu'un assez grand nombre de mots employés par lui soient maintenant hors d'usage ou n'aient plus qu'un sens très rétréci. En outre, et surtout dans ses comédies, il se plaît à prendre au figuré beaucoup de termes empruntés aux vocabulaires spéciaux. Nous notons ici et dans les notes ces diverses particularités.

Abîmer (précipiter dans un abîme), au propre et au figuré ; — *Abus* (erreur, illusion) ; — *Accorder, s'accorder*, passivement (être accordé, accommodé) ; — *s'accorder à* (consentir à, se conformer à) ; — *accort* (avisé) ; — *accortement* (de façon avisée) ; — *achever*, employé neutralement ; — *admirer* (s'étonner de) ; — *adresse* (indication, renseignement) ; — *affêté* (qui a de l'afféterie) ; — *affronteur* (imposteur) ; — *alfange* (cimetière) ; — *allégeance* (soulagement) ; — *amant* (celui qui aime et veut être aimé) ; — *amitié* (amour) ; — *assiette* (état d'esprit) ; — *aveu* (permission) ; — *avouer* (autoriser, approuver).

Baie, baye (tromperie, fausse promesse) ; — *bonace* (calme de la mer) ; — *bourde* (menterie).

Caresser (combler de marques d'amitié) ; — *chef* (tête) ; — *climat* (contrée) ; — *commettre* (confier) ; — *conseil* (résolution) ; — *courage* (cœur).

Déceptif (trompeur) ; — *dedans* (dans) ; — *départir* (distribuer) ; — *déplaisir* (chagrin) ; — *déplorable*, appliqué aux personnes ; — *dessus, dessous* (sur, sous) ; — *détruire*, appliqué aux personnes ; — *devant que* (avant que) ; — *discord* (différend, brouille) ; — *dévertir* (détourner).

Ecouler (faire) (mettre en fuite) ; — *encolure (être d') à* (être de taille à) ; — *ennui* (chagrin profond) ; — *épandre* (répandre) ; *exorable* (sensible à la pitié).

Fourber, employé activement et absolument (tromper) ; — *franchise* (liberté) ; — *fuir de* : avec un complément (fuir loin de) ; — *fureur* (folie).

Gauche (prendre à) (prendre de travers) ; — *gauchir* (se détourner, biaiser, par extension : éviter) ; — *gêne* (souffrance) ; — *génie* (naturel, caractère) ; — *gille (faire)* (s'enfuir).

Habitude (liaison) ; — *hantise* (fréquentation).

Idee (image d'un objet dans l'esprit) ; — *imbécile* (faible) ; — *informer quelqu'un* (l'interroger) ; — *injure* (affront, injustice) ; — *issue* (succès).

Libre à (libre de, pour) ; — *lieu* (aimer au même) (aimer la même personne) ; — *litière* (faire) de (prodiguer) ; — *luire* (briller).

Maître (qui excelle à) ; — *maîtresse* (celle qu'on aime et qu'on veut épouser) ; — *marchand mêlé* (qui est capable de tenir divers emplois) ; — *méchant* (mauvais, sans valeur) ; — *mélancolie* (chagrin très vif) ; — *monument* (tombeau) ; — *mourir de* (suivi d'un infinitif) (mourir d'envie de) ; — *mourir dans sa peau* (persévérer jusqu'au bout dans ses habitudes) ; — *mule* (fermer la) (gagner sur un achat), terme de valet ; — *mulet* (garder le) (s'ennuyer à attendre) ; — *munir* (fortifier).

Neveu (petit-fils) ; — *nourriture* (éducation ; la personne qu'on a élevée) ; — *nuît* (toute) (toute la nuit).

Obstiner à (contraindre) ; — *ombrage* (soupçon, inquiétude) ; — *ordonner de* (disposer de) ; — *ouvrage* (entreprise audacieuse).

Pâmer, employé neutralement ; — *paquet* (donner un) à (jouer un tour à) ; — *passage* (moyen, transition) ; — *passer pour* (faire passer pour, regarder comme) ; — *passer* (se) à (se contenter de) ; — *peine* (malheur) ; — *pièce* (tromperie, malice) ; — *piper* (exceller) ; — *pis* (mettre à faire) (défier) ; — *pitoyable* (digne de pitié) ; — *plat* (faire un mauvais) de quelque chose (en tirer parti contre quelqu'un) ; — *plâtrer une affaire* (paraître arranger une affaire) ; — *poil* (cheveux) ; — *poste* (prendre la) à l'autre monde (mourir) ; — *pratiquer* (préparer, machiner) ; — *prêt de* (prêt à).

Que (où, dont, avec lequel, à qui) ; — *quelque* (un certain) ; — *quitter* (renoncer à) ; — *quitter quelque chose à quelqu'un* (le lui abandonner).

Raison (tirer) (tirer vengeance) ; — *rebut* (action de rebuter) ; — *réclamer* (invoquer) ; — *remuement* (émotion, émeute) ; — *rendre* (transporter, remettre) ; — *répudier* (repousser) ; — *rétablir le désordre* (mettre fin au désordre) ; — *retourner de* (revenir de) ; — *revancher* (se) de (prendre sa revanche).

Secret (ressort) ; — *secrétaire* (confident) ; — *serpenteau* (genre de fusée) ; — *souler* (rassasier) ; — *souscrire* (écrire dessous) ; — *stupide* (frappé d'étonnement) ; — *stupidité* (étonnement) ; — *submission* (soumission) ; — *succéder* (arriver, en bien ou en mal) ; — *succès* (résultat, bon ou mauvais).

Temps (occasion) ; — *temps* (tout d'un) (à la fois, tout de suite) ; — *tenir* (en) (être épris de) ; — *terroir* (contrée) ; — *tôt* (promptement) ; — *tourne-main* (un) (le temps de tourner la main) ; — *trame* (vie) ; — *trompette* (faire de quelqu'un le) de quelque chose (le lui faire divulguer).

Vacarme, singulier et pluriel ; — *vérité* (dire) (dire la vérité) ; — *vertu* (courage).

BIBLIOGRAPHIE

PREMIÈRES ÉDITIONS

Le Cid, in-12, Paris, Courbé, 1637 ; — *Horace*, in-12, Paris, 1641 ; — *Cinna*, in-4° et in-12, Paris, Quinet, 1643 ; — *Polyeucte, martyr*, in-12, Paris, A. de Sommaville, 1644 ; — *Mort de Pompée*, in-4° et in-12, Paris, 1644 ; — *le Menteur*, in-12, Paris, de Sommaville, 1644 ; — *la Suite du Menteur*, in-12, Paris, de Sommaville, 1645 ; — *Théodore*, in-12, Paris, Quinet, 1646 ; — *Rodogune*, in-12, Paris, Quinet, 1647 ; — *Héraclius*, in-12, Paris, Quinet, 1647 ; — *Don Sanche*, in-4°, Paris, Courbé, 1650 ; — *Andromède*, in-12, Paris, de Sercy, 1651 ; — *Nicomède*, in-12, Rouen, Laurens Maurry ; Paris, de Sercy, 1652 ; — *Othon*, in-12, Paris, Jolly, 1665.

PRINCIPAUX RECUEILS

Œuvres de Corneille, première partie, in-12, Rouen et Paris, de Sommaville et Courbé, 1644 ; — *Œuvres (le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte, la Mort de Pompée, le Menteur, la Suite du Menteur)*, 2 vol. in-12, Rouen, Maurry, 1648 ; — *le Théâtre de Corneille, revu et corrigé par l'auteur*, 3 vol. in-8°, Paris, Courbé, 1660 ; — Le même, 5 vol. in-12, Paris, de Luyne, 1692 ; — *le Théâtre de P. Corneille*, 5 vol. in-4° (32 gravures non signées), Amsterdam, Desbordes, 1701 ; — *Théâtre*, 5 vol. in-12, Paris, Cavelier, 1706 ; — nouvelle édition, 5 vol. in-12, Paris, Nion père, 1738 ; — nouvelle édition (*avec figures en taille douce*), 6 vol. in-12, Amsterdam, Chatelain, 1740 ; — *Théâtre* (*avec des commentaires de Voltaire*), 12 vol. in-8° (34 figures par Gravelot), Genève, 1764 ; — *Œuvres* (*avec le commentaire de Voltaire*), 12 vol. in-8°, Didot aîné, 1801 ; — *Œuvres* (*avec le commentaire de Voltaire et les jugements de La Harpe*), 12 vol. in-8°, Paris, Janet et Cotelie, 1821-23 ; — *Œuvres de P. et Th. Corneille* (*avec la Vie de Corneille* par Fontenelle), édition ornée de gravures, Paris, Furne, 1844 ; — *Œuvres de P. Corneille* (*avec les notes de tous les commentateurs*), 12 vol. in-8°, Paris, Firmin-Didot, 1854 ; — *Œuvres de P. Corneille*, 12 vol. in-8°, éd. Marty-Laveaux, 1862.

OUVRAGES RELATIFS A CORNEILLE

Entretien sur les tragédies de ce temps, par l'abbé de Villiers, in-12, Paris, Michalet, 1675 ; — *Parallèle de M. Corneille et de M. Racine*, par M. Fontenelle, dans le *Voyage de MM. de Bachaumont et de la Chapelle*, Utrecht, Galma, 1697 ; — *Eloge de P. Corneille*, par Fontenelle, dans les *Nouvelles de la république des Lettres*, janvier 1685 ; — *Corneille et son temps*, par M. Guizot, Paris, Didier, 1852 ; — *le Grand Corneille historien*, par Ernest Desjardins, 1861 ; — *Points obscurs de la vie de P. Corneille*, par Bouquet, 1888 ; — *Corneille*, par Gustave Lanson, 1898.

ICONOGRAPHIE

Gravure de Michel Lasne, pour l'édition collective de 1644. — Portrait dessiné par A. Paillet, gravé par Guill. Vallet, pour l'édition de 1663. — Peinture toile, de Ch. Le Brun, gravée par Ficquet, et d'après laquelle fut exécuté le buste de Caffieri (copie au musée de la Comédie française). — Portrait gravé par Lubin (*les Hommes illustres*, de Charles Perrault, 1696-1700). — Buste marbre, par J.-J. Caffieri, 1777 (Comédie française, foyer

public), gravé par Aug. de Saint-Aubin. — Statuette terre cuite, par Caffieri, 1779 (musée de la Comédie française, salle du comité), esquisse de la statue en marbre qui est à l'Institut (Salon de 1779). — Statuette en biscuit de Sèvres, d'après le modèle de Caffieri, 1783. — Statue bronze, par David d'Angers, 1834 (Rouen). — Portrait en pied, gravé sur acier, par Lestudier Lacour, d'après un dessin de Meissonier. — Statuette bronze, par E.-M. Mélingue (musée de la Comédie française, cabinet de l'administrateur). — Profil, médaille par Borrel, 1854 (musée de la Comédie française, jeton de présence). — *La Collaboration*, peinture de Gérôme, Corneille lisant *Psyché* à Molière (Salon de 1874). — Eau-forte d'Adolphe Lalauze, pour l'édition Jouaust, 1877. — Statue marbre, par J.-A. Falguière (Salon de 1878 et vestibule de la Comédie française depuis 1884). — *La France couronnant Molière, Corneille et Racine*, toile marouflée de J. Mazerolle (plafond de la Comédie française, de 1879 à 1900). — Portrait dessiné par Ferdinand Gaillard et gravé par Burney (*Polyeucte*, Mame, 1889). — Médaillon marbre, par Denis Puech, 1902 (portique extérieur de la Comédie française, rue Richelieu). — Maquette d'une statue debout, par Maurice Allouard, inaugurée le 27 mai 1906, place du Panthéon, et ôtée peu de jours après.

NOTE DES ÉDITEURS. — Nous avons adopté, pour notre édition du Théâtre de Corneille, le dernier texte imprimé du vivant de l'auteur, celui de 1682. De plus nous mettons en note les variantes les plus importantes des éditions originales.

Le Vendredi

*En matière d'amour, je suis tout incertain.
 Je suis assez bien et les fois assez mal
 J'ai la plume féconde et la bouche stérile.
 Bon galand au Théâtre et fort mauvais en ville.
 Et l'on peut vraiment me contredire sans ennui
 Que quand je me produis j'ai la bouche d'autrui*

Corneille

Autographe de Pierre Corneille.

L'ILLUSION COMIQUE COMEDIE



A PARIS,
Chez FRANÇOIS TARGA, au
premier pillier de la grand'Salle du Palais,
deuant la Chapelle, au Soleil d'or.

M. DC. XXXIX.
AVEC PRIVILEGE DV ROT.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1639.

PERSONNAGES

ALCANDRE, magicien.

PRIDAMANT, père de Clindor. -

DORANTE, ami de Pridamant.

MATAMORE, capitain gascon, amoureux d'Isabelle.

CLINDOR, suisant du capitain et amant d'Isabelle.

ADRASTE, gentilhomme, amoureux d'Isabelle.

GÉRONTE, père d'Isabelle.

ISABELLE, fille de Géronte.

LYSE, servante d'Isabelle.

GEOLIER de Bordeaux.

PAGE du capitain.

CLINDOR, représentant THÉAGÈNE, seigneur anglais.

ISABELLE, représentant HIPPOLYTE, femme de Théagène.

LYSE, représentant CLARINE, suivante d'Hippolyte.

ERASTE, écuyer de Florilame.

TROUPE de domestiques d'Adraste.

TROUPE de domestiques de Florilame.

*La scène est en Touraine,
en une campagne proche de la grotte du magicien.*



L'ILLUSION COMIQUE

Comédie - 1636

NOTICE

L'ILLUSION COMIQUE fut représentée en 1636 au théâtre du Marais, un peu avant le Cid, avec un grand succès. Si le personnage de Matamore était connu depuis longtemps dans la farce, ce n'était que la seconde fois seulement qu'il parlait en vers, après le Railleur de Mareschal (1636). D'après Charles Martin, Corneille se serait mis en scène avec son acteur aimé, Mondory, sous les noms d'Alcandre et de Clindor ; l'hypothèse paraît sans fondements. Quoi qu'il en soit, le succès se poursuivit durant plus de trente années. Mais il n'a pas survécu à l'auteur.

ACTE I^{er}. — Pridamant, père de Clindor, regrette les sévérités qu'il eut pour son fils, qui a depuis longtemps abandonné le toit familial. Il vient consulter le magicien Alcandre, qui lui promet d'évoquer devant lui la vie du jeune homme.

ACTE II. — On voit alors Clindor dans ses fonctions de valet auprès du capitaine Matamore. Il aime la jeune Isabelle, qui lui rend son amour, quoique recherchée par le gentilhommeAdraste.

ACTE III. — Courtés et nombreuses scènes où Matamore est bafoué tout à tour par le père d'Isabelle et par Clindor, où Clindor et Lyse se querellent, où Clindor blesse enfin mortellement son rivalAdraste.

ACTE IV. — Lyse, s'étant fait aimer du geôlier de la prison où Clindor a été enfermé, réussit à organiser l'évasion du jeune homme. Isabelle s'enfuit avec lui.

ACTE V. — Pridamant voit son fils accusé d'infidélité par Isabelle, puis poignardé sur l'ordre d'un mari lésé. Mais il s'aperçoit bientôt que ce n'est là qu'une feinte, et le magicien lui apprend que le jeune homme s'est fait acteur : c'est une scène de tragédie qui vient de se terminer par ce meurtre simulé. Panégyrique du théâtre et des comédiens.

A MADEMOISELLE M. F. D. R.¹

MADemoiselle,

Voici un étrange monstre que je vous dédie. Le premier acte n'est qu'un prologue, les trois suivants font une comédie imparfaite, le dernier est une tragédie ! et tout cela, cousu ensemble, fait une comédie. Qu'on en nomme l'invention bizarre et extravagante tant qu'on voudra, elle est nouvelle ; et souvent la grâce de la nouveauté, parmi nos Français, n'est pas un petit degré de bonté. Son succès ne m'a point fait de honte sur le théâtre, et j'ose dire que la représentation de cette pièce capricieuse ne vous a point déplu, puisque vous m'avez commandé de vous en adresser l'épître quand elle irait sous la presse. Je suis au désespoir de vous la présenter en si mauvais état qu'elle en est méconnaissable : la quantité de fautes que l'imprimeur a ajoutées aux miennes la déguise, ou, pour mieux dire, la change entièrement. C'est l'effet de mon absence de Paris, d'où mes affaires m'ont rappelé sur le point qu'il l'imprimait et m'ont obligé d'en abandonner les épreuves à sa discrétion. Je vous conjure de ne la lire point que vous n'ayez pris la peine de corriger ce que vous trouverez marqué en suite de cette épître. Ce n'est pas que j'y aie employé toutes les fautes qui s'y sont coulées ; le nombre en est si grand qu'il eût épouvanté le lecteur : j'ai seulement choisi celles qui peuvent apporter quelque corruption notable au sens, et qu'on ne peut pas devenir aisément. Pour les autres, qui ne sont que contre la rime, ou l'orthographe, ou la ponctuation, j'ai cru que le lecteur judicieux y suppléerait sans beaucoup de difficulté, et qu'ainsi il n'était pas besoin d'en charger cette première feuille. Cela m'apprendra à ne hasarder plus de pièces à l'impression durant mon absence. Ayez assez de bonté pour ne dédaigner pas celle-ci, toute déchirée qu'elle est ; et vous m'obligerez d'autant plus à demeurer toute ma vie,

MADemoiselle,

Le plus fidèle et le plus passionné de vos serviteurs,

CORNEILLE.

1. On ne sait si ces initiales cachent un nom réel.

L'ILLUSION COMIQUE

— 1636 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Ce mage, qui d'un mot renverse la nature¹,
N'a choisi pour palais que cette grotte obscure.
La nuit qu'il entretient sur cet affreux séjour,
N'ouvrant son voile épais qu'aux rayons d'un faux jour,
De leur éclat douteux n'admet en ces lieux sombres
Que ce qu'en peut souffrir le commerce des ombres.
N'avancez pas : son art au pied de ce rocher
A mis de quoi punir qui s'en ose approcher ;
Et cette large bouche est un mur invisible,
Où l'air en sa faveur devient inaccessible,
Et lui fait un rempart, dont les funestes bords
Sur un peu de poussière étalent mille morts.
Jaloux de son repos plus que de sa défense,
Il perd qui l'importune, ainsi que qui l'offense ;
Malgré l'empressement d'un curieux désir,
Il faut, pour lui parler, attendre son loisir :
Chaque jour il se montre, et nous touchons à l'heure
Où, pour se divertir, il sort de sa demeure.

PRIDAMANT.

J'en attends peu de chose et brûle de le voir,
J'ai de l'impatience, et je manque d'espoir.
Ce fils, ce cher objet de mes inquiétudes,
Qu'ont éloigné de moi des traitements trop rudes,
Et que depuis dix ans je cherche en tant de lieux,
A caché pour jamais sa présence à mes yeux.
Sous ombre qu'il prenait un peu trop de licence.

1. *V. ar.* Ce grand mage dont l'art commande à la nature (1659).

Contre ses libertés je raidis ma puissance ;
 Je croyais le dompter à force de punir,
 Et ma sévérité ne fit que le bannir.
 Mon âme vit l'erreur dont elle était séduite :
 Je l'outrageais présent, et je pleurai sa fuite ;
 Et l'amour paternel me fit bientôt sentir
 D'une injuste rigueur un juste repentir.
 Il l'a fallu chercher : j'ai vu dans mon voyage
 Le Pô, le Rhin, la Meuse, et la Seine, et le Tage ;
 Toujours le même soin travaille mes esprits ;
 Et ces longues erreurs¹ ne m'en ont rien appris.
 Enfin au désespoir de perdre tant de peine,
 Et n'attendant plus rien de la prudence humaine,
 Pour trouver quelque borne à tant de maux soufferts,
 J'ai déjà sur ce point consulté les enfers ;
 J'ai vu les plus fameux en la haute science
 Dont vous dites qu'Alcandre a tant d'expérience :
 On m'en faisait l'état que vous faites de lui,
 Et pas un d'eux n'a pu soulager mon ennui.
 L'enfer devient muet quand il me faut répondre,
 On ne me répond rien qu'afin de me confondre.

DORANTE.

Ne traitez pas Alcandre en homme du commun ;
 Ce qu'il sait en son art n'est connu de pas un.
 Je ne vous dirai point qu'il commande au tonnerre,
 Qu'il fait enfler les mers, qu'il fait trembler la terre ;
 Que de l'air, qu'il mutine en mille tourbillons,
 Contre ses ennemis il fait des bataillons ;
 Que de ses mots savants les forces inconnues
 Transportent les rochers, font descendre les nues
 Et briller dans la nuit l'éclat de deux soleils ;
 Vous n'avez pas besoin de miracles pareils :
 Il suffira pour vous qu'il lit dans les pensées,
 Qu'il connaît l'avenir et les choses passées ;
 Rien n'est secret pour lui dans tout cet univers,
 Et pour lui nos destins sont des livres ouverts.
 Moi-même, ainsi que vous, je ne pouvais le croire :
 Mais sitôt qu'il me vit, il me dit mon histoire ;
 Et je fus étonné d'entendre le discours
 Des traits les plus cachés de toutes mes amours.

1. Erreurs : voyages.

PRIDAMANT.

Vous m'en dites beaucoup.

DORANTE.

J'en ai vu davantage.

PRIDAMANT.

Vous essayez en vain de me donner courage ;
Mes soins et mes travaux verront, sans aucun fruit,
Clorre mes tristes jours d'une éternelle nuit.

DORANTE.

Depuis que j'ai quitté le séjour de Bretagne
Pour venir faire ici le noble de campagne,
Et que deux ans d'amour, par une heureuse fin,
M'ont acquis Silvérie et ce château voisin,
De pas un, que je sache, il n'a déçu l'attente :
Quiconque le consulte en sort l'âme contente.
Croyez-moi, son secours n'est pas à négliger :
D'ailleurs il est ravi quand il peut m'obliger ;
Et j'ose me vanter qu'un peu de mes prières
Vous obtiendra de lui des faveurs singulières.

PRIDAMANT.

Le sort m'est trop cruel pour devenir si doux.

DORANTE.

Espérez mieux : il sort et s'avance vers nous.
Regardez-le marcher ; ce visage si grave,
Dont le rare savoir tient la nature esclave,
N'a sauvé toutefois des ravages du temps
Qu'un peu d'os et de nerfs qu'ont décharnés cent ans ;
Son corps, malgré son âge, a les forces robustes,
Le mouvement facile et les démarches justes :
Des ressorts inconnus agitent le vieillard
Et font de tous ses pas des miracles de l'art.

SCÈNE II : ALCANDRE, PRIDAMANT, DORANTE.

DORANTE.

Grand démon du savoir, de qui les doctes veilles
Produisent chaque jour de nouvelles merveilles,
A qui rien n'est secret dans nos intentions,
Et qui vois, sans nous voir, toutes nos actions,

Si de ton art divin le pouvoir admirable
Jamais en ma faveur se rendit secourable,
De ce père affligé soulage les douleurs ;
Une vieille amitié prend part en ses malheurs.
Rennes, ainsi qu'à moi, lui donna la naissance,
Et presque entre ses bras j'ai passé mon enfance ;
Là son fils, pareil d'âge et de condition¹,
S'unissant avec moi d'étroite affection...

ALCANDRE.

Dorante, c'est assez, je sais ce qui l'amène ;
Ce fils est aujourd'hui le sujet de sa peine.
Vieillard, n'est-il pas vrai que son éloignement
Par un juste remords te gêne incessamment ?
Qu'une obstination à te montrer sévère
L'a banni de ta vue et cause ta misère ?
Qu'en vain, au repentir de ta sévérité,
Tu cherches en tous lieux ce fils si maltraité ?

PRIDAMANT.

Oracle de nos jours, qui connais toutes choses,
En vain de ma douleur je cacherais les causes ;
Tu sais trop quelle fut mon injuste rigueur
Et vois trop clairement les secrets de mon cœur.
Il est vrai, j'ai failli ; mais, pour mes injustices,
Tant de travaux en vain sont d'assez grands supplices.
Donne enfin quelque borne à mes regrets cuisants,
Rends-moi l'unique appui de mes débiles ans.
Je le tiendrai rendu, si j'en ai des nouvelles ;
L'amour pour le trouver me fournira des ailes.
Où fait-il sa retraite ? en quels lieux dois-je aller ?
Fût-il au bout du monde, on m'y verra voler.

ALCANDRE.

Commencez d'espérer ; vous saurez par mes charmes
Ce que le ciel vengeur refusait à vos larmes.
Vous reverrez ce fils plein de vie et d'honneur :
De son bannissement il tire son bonheur.
C'est peu de vous le dire : en faveur de Dorante
Je veux vous faire voir sa fortune éclatante.

1. *Var.* Là de son fils et moi naquit l'affection :
Nous étions pareils d'âge et de condition (1639).

Les novices de l'art, avec tous leurs encens,
Et leurs mots inconnus, qu'ils feignent tout puissants,
Leurs herbes, leurs parfums et leurs cérémonies,
Apportent au métier des longueurs infinies,
Qui ne sont, après tout, qu'un mystère pipeur,
Pour se faire valoir et pour vous faire peur :
Ma baguette à la main, j'en ferai davantage.

(Il donne un coup de baguette, et on tire un rideau, derrière lequel sont en parade les plus beaux habits des comédiens.)

Jugez de votre fils par un tel équipage :
Eh bien, celui d'un prince a-t-il plus de splendeur ?
Et pouvez-vous encor douter de sa grandeur ?

PRIDAMANT.

D'un amour paternel vous flattez les tendresses ;
Mon fils n'est point de rang à porter ces richesses,
Et sa condition ne saurait consentir
Que d'une telle pompe il s'ose revêtir.

ALCANDRE.

Sous un meilleur destin sa fortune rangée,
Et sa condition avec le temps changée,
Personne maintenant n'a de quoi murmurer
Qu'en public de la sorte il aime à se parer.

PRIDAMANT.

A cet espoir si doux j'abandonne mon âme :
Mais parmi ces habits je vois ceux d'une femme ;
Serait-il marié ?

ALCANDRE.

Je vais de ses amours
Et de tous ses hasards vous faire le discours.
Toutefois, si votre âme était assez hardie,
Sous une illusion vous pourriez voir sa vie,
Et tous ces accidents devant vous exprimés
Par des spectres pareils à des corps animés ;
Il ne leur manquera ni geste ni parole.

PRIDAMANT.

Ne me soupçonnez point d'une crainte frivole ;
Le portrait de celui que je cherche en tous lieux
Pourrait-il, par sa vue, épouvanter mes yeux ?

ALCANDRE, à Dorante.

Mon cavalier, de grâce, il faut faire retraite
Et souffrir qu'entre nous l'histoire en soit secrète.

PRIDAMANT.

Pour un si bon ami je n'ai point de secrets.

DORANTE, à Pridamant.

Il nous faut, sans réplique, accepter ses arrêts ;
Je vous attends chez moi.

ALCANDRE, à Dorante.

Ce soir, si bon lui semble,
Il vous apprendra tout quand vous serez ensemble.

SCÈNE III : ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Votre fils tout d'un coup ne fut pas grand seigneur ;
Toutes ses actions ne vous font pas honneur,
Et je serais marri d'exposer sa misère
En spectacle à des yeux autres que ceux d'un père.

Il vous prit quelque argent, mais ce petit butin
A peine lui dura du soir jusqu'au matin ;

Et, pour gagner Paris, il vendit par la plaine
Des brevets à chasser la fièvre et la migraine,
Dit la bonne aventure et s'y rendit ainsi.

Là, comme on vit d'esprit, il en vécut aussi.

Dedans Saint-Innocent il se fit secrétaire¹ :

Après, montant d'état, il fut clerc d'un notaire.

Ennuyé de la plume, il le quitta soudain

Et fit danser un singe au faubourg Saint-Germain².

Il se mit sur la rime, et l'essai de sa veine

Enrichit les chanteurs de la Samaritaine³.

Son style prit après de plus beaux ornements ;

Il se hasarda même à faire des romans,

Des chansons pour Gautier, des pointes pour Guillaume⁴.

Depuis il trafiqua de chapelets, de baume,

Vendit du mithridate en maître opérateur,

1. Le cloître de Saint-Innocent abritait un grand nombre d'écrivains publics. — 2. Où se tenait une grande foire. — 3. Fontaine du Pont-Neuf, détruite en 1812. — 4. Noms choisis au hasard ; nous disons de même : *Pierre ou Paul*.

Revint dans le palais et fut solliciteur.
Enfin jamais Buscon, Lazarille de Tormes,
Sayavèdre et Gusman ne prirent tant de formes¹.
C'était là pour Dorante un honnête entretien !

PRIDAMANT.

Que je vous suis tenu de ce qu'il n'en sait rien !

ALCANDRE.

Sans vous faire rien voir, je vous en fais un conte,
Dont le peu de longueur épargne votre honte.

Las de tant de métiers sans bonheur et sans fruit,
Quelque meilleur destin à Bordeaux l'a conduit ;
Et là, comme il pensait au choix d'un exercice,
Un brave du pays l'a pris à son service.
Ce guerrier amoureux en a fait son agent :
Cette commission l'a remeublé d'argent ;
Il sait avec adresse, en portant les paroles,
De la vaillante dupe attraper les pistoles ;
Même de son agent il s'est fait son rival,
Et la beauté qu'il sert ne lui veut point de mal.
Lorsque de ses amours vous aurez vu l'histoire,
Je vous le veux montrer plein d'éclat et de gloire,
Et la même action qu'il pratique aujourd'hui.

PRIDAMANT.

Que déjà cet espoir soulage mon ennui !

ALCANDRE.

Il a caché son nom en battant la campagne,
Et s'est fait de Clindor le sieur de La Montagne ;
C'est ainsi que tantôt vous l'entendrez nommer.
Voyez tout sans rien dire et sans vous alarmer.

Je tarde un peu beaucoup pour votre impatience ;
N'en concevez pourtant aucune défiance :
C'est qu'un charme ordinaire a trop peu de pouvoir
Sur les spectres parlants qu'il faut vous faire voir.
Entrons dedans ma grotte, afin que j'y prépare
Quelques charmes nouveaux pour un effet si rare.

1. Héros de romans espagnols.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ALCANDRE, PRIDAMANT

ALCANDRE.

Quoi ! qui s'offre à vos yeux, n'en ayez point d'effroi :
De ma grotte, surtout, ne sortez qu'après moi ;
Sinon, vous êtes mort. Voyez déjà paraître
Sous deux fantômes vains votre fils et son maître.

PRIDAMANT.

O dieux ! je sens mon âme après lui s'envoler.

ALCANDRE.

Faites-lui du silence, et l'écoutez parler.

SCÈNE II : MATAMORE, CLINDOR.

CLINDOR.

Quoi ! monsieur, vous rêvez ! et cette âme hautaine,
Après tant de beaux faits, semble être encor en peine !
N'êtes-vous point lassé d'abattre des guerriers ?
Et vous faut-il encor quelques nouveaux lauriers ?

MATAMORE.

Il est vrai que je rêve et ne saurais résoudre
Lequel je dois des deux le premier mettre en poudre,
Du grand sophi de Perse ou bien du grand mogor.

CLINDOR.

Eh ! de grâce, monsieur, laissez-les vivre encor.
Qu'ajouterait leur perte à votre renommée ?
D'ailleurs, quand auriez-vous rassemblé votre armée ?

MATAMORE.

Mon armée ? Ah, poltron ! ah, traître ! pour leur mort
Tu crois donc que ce bras ne soit pas assez fort ?
Le seul bruit de mon nom renverse les murailles,
Défait les escadrons et gagne les batailles.
Mon courage invaincu contre les empereurs
N'arme que la moitié de ses moindres fureurs ;

D'un seul commandement que je fais aux trois Parques
 Je dépeuple l'État des plus heureux monarques ;
 La foudre est mon canon, les Destins mes soldats :
 Je couche d'un revers mille ennemis à bas.
 D'un souffle je réduis leurs projets en fumée ;
 Et tu m'oses parler cependant d'une armée !
 Tu n'auras plus l'honneur de voir un second Mars ;
 Je vais t'assassiner d'un seul de mes regards,
 Veillaque : toutefois, je songe à ma maîtresse ;
 Ce penser m'adoucit. Va, ma colère cesse,
 Et ce petit archer qui dompte tous les dieux
 Vient de chasser la mort qui logeait dans mes yeux.
 Regarde, j'ai quitté cette effroyable mine
 Qui massacre, détruit, brise, brûle, extérmine ;
 Et, pensant au bel œil qui tient ma liberté,
 Je ne suis plus qu'amour, que grâce, que beauté.

CLINDOR.

O dieux ! en un moment que tout vous est possible !
 Je vous vois aussi beau que vous étiez terrible,
 Et ne crois point d'objet si ferme en sa rigueur
 Qu'il puisse constamment vous refuser son cœur.

MATAMORE.

Je te le dis encor, ne sois plus en alarme :
 Quand je veux, j'épouvante, et quand je veux, je charme ;
 Et, selon qu'il me plaît, je remplis tour à tour
 Les hommes de terreur et les femmes d'amour.

Du temps que ma beauté m'était inséparable,
 Leurs persécutions me rendaient misérable ;
 Je ne pouvais sortir sans les faire pâmer ;
 Mille mouraient par jour à force de m'aimer :
 J'avais des rendez-vous de toutes les princesses ;
 Les reines, à l'envi, m'enviaient mes caresses ;
 Celle d'Éthiopie et celle du Japon,
 Dans leurs soupirs d'amour ne mêlaient que mon nom.
 De passion pour moi deux sultanes troublèrent¹ ;
 Deux autres, pour me voir, du sérail s'échappèrent :
 J'en fus mal quelque temps avec le Grand Seigneur.

CLINDOR.

Son mécontentement n'allait qu'à votre honneur.

1. Troubler : se troubler.

MATAMORE.

Ces pratiques nuisaient à mes desseins de guerre
 Et pouvaient m'empêcher de conquérir la terre.
 D'ailleurs, j'en devins las ; et, pour les arrêter,
 J'envoyai le Destin dire à son Jupiter
 Qu'il trouvât un moyen qui fit cesser les flammes
 Et l'importunité dont m'accablaient les dames :
 Qu'autrement ma colère irait dedans les cieux
 Le dégrader soudain de l'empire des dieux,
 Et donnerait à Mars à gouverner sa foudre.
 La frayeur qu'il en eut le fit bientôt résoudre :
 Ce que je demandais fut prêt en un moment ;
 Et depuis je suis beau quand je veux seulement.

CLINDOR.

Que j'aurais, sans cela, de poulets à vous rendre !

MATAMORE.

De quelle que ce soit, garde-toi bien d'en prendre,
 Sinon de... Tu m'entends ? Que dit-elle de moi ?

CLINDOR.

Que vous êtes des cœurs et le charme et l'effroi ;
 Et que, si quelque effet peut suivre vos promesses,
 Son sort est plus heureux que celui des déesses.

MATAMORE.

Écoute. En ce temps-là, dont tantôt je parlais,
 Les déesses aussi se rangeaient sous mes lois ;
 Et je te veux compter une étrange aventure
 Qui jeta du désordre en toute la nature,
 Mais désordre aussi grand qu'on en voie arriver.

Le Soleil fut un jour sans pouvoir se lever,
 Et ce visible dieu, que tant de monde adore,
 Pour marcher devant lui ne trouvait point d'Aurore ;
 On la cherchait partout, au lit du vieux Tithon,
 Dans les bois de Céphale, au palais de Memnon ;
 Et, faute de trouver cette belle fourrière,
 Le jour jusqu'à midi se passa sans lumière.

CLINDOR.

Où pouvait être alors la reine des clartés ?

MATAMORE.

Au milieu de ma chambre à m'offrir ses beautés¹.
Elle y perdit son temps ; elle y perdit ses larmes ;
Mon cœur fut insensible à ses plus puissants charmes ;
Et tout ce qu'elle obtint pour son frivole amour
Fut un ordre précis d'aller rendre le jour.

CLINDOR.

Cet étrange accident me revient en mémoire ;
J'étais lors en Mexique, où j'en appris l'histoire,
Et j'entendis conter que la Perse en courroux
De l'affront de son dieu murmurait contre vous.

MATAMORE.

J'en ouïs quelque chose, et je l'eusse punie ;
Mais j'étais engagé dans la Transylvanie,
Où ses ambassadeurs, qui vinrent l'excuser,
A force de présents me surent apaiser.

CLINDOR.

Que la clémence est belle en un si grand courage !

MATAMORE.

Contemple, mon ami, contemple ce visage ;
Tu vois un abrégé de toutes les vertus.
D'un monde d'ennemis sous mes pieds abattus,
Dont la race est périe, et la terre déserte,
Pas un qu'à son orgueil n'a jamais dû sa perte.
Tous ceux qui font hommage à mes perfections
Conservent leurs États par leurs submissions.

En Europe, où les rois sont d'une humeur civile,
Je ne leur rase point de château ni de ville ;
Je les souffre régner ; mais, chez les Africains,
Partout où j'ai trouvé des rois un peu trop vains,
J'ai détruit les pays pour punir leurs monarques ;
Et leurs vastes déserts en sont de bonnes marques ;
Ces grands sables qu'à peine on passe sans horreur
Sont d'assez beaux effets de ma juste fureur.

1. *Var.* Parbleu je la tenais encor à mes côtés.
Aucun n'osa jamais la chercher dans ma chambre,
Et le dernier de juin fut un jour de décembre.
Car enfin, supplié par le dieu du sommeil,
Je la rendis au monde et l'on vit le Soleil (1639-68).

CLINDOR.

Revenons à l'amour : voici votre maîtresse.

MATAMORE.

Ce diable de rival l'accompagne sans cesse.

CLINDOR.

Où vous retirez-vous ?

MATAMORE.

Ce fat n'est pas vaillant,
Mais il a quelque humeur qui le rend insolent.
Peut-être qu'orgueilleux d'être avec cette belle,
Il serait assez vain pour me faire querelle.

CLINDOR.

Ce serait bien courir lui-même à son malheur.

MATAMORE.

Lorsque j'ai ma beauté, je n'ai point de valeur.

CLINDOR.

Cessez d'être charmant, et faites-vous terrible.

MATAMORE.

Mais tu n'en prévois pas l'accident infailible ;
Je ne saurais me faire effroyable à demi ;
Je tuerais ma maîtresse avec mon ennemi.
Attendons en ce coin l'heure qui les sépare.

CLINDOR.

Comme votre valeur, votre prudence est rare.

SCÈNE III : ADRASTE, ISABELLE.

ADRASTE.

Hélas ! s'il est ainsi, quel malheur est le mien !
Je soupire, j'endure, et je n'avance rien ;
Et, malgré les transports de mon amour extrême,
Vous ne voulez pas croire encor que je vous aime.

ISABELLE.

Je ne sais pas, monsieur, de quoi vous me blâmez.
Je me connais aimable, et crois que vous m'aimez ;
Dans vos soupirs ardents j'en vois trop d'apparence ;
Et quand bien de leur part j'aurais moins d'assurance,

Pour peu qu'un honnête homme ait vers moi de crédit,
Je lui fais la faveur de croire ce qu'il dit.
Rendez-moi la pareille; et puisqu'à votre flamme
Je ne déguise rien de ce que j'ai dans l'âme,
Faites-moi la faveur de croire sur ce point
Que, bien que vous m'aimiez, je ne vous aime point.

ADRASTE.

Cruelle, est-ce là donc ce que vos injustices
Ont réservé de prix à de si longs services ?
Et mon fidèle amour est-il si criminel
Qu'il doive être puni d'un mépris éternel ?

ISABELLE.

Nous donnons bien souvent de divers noms aux choses :
Des épines pour moi, vous les nommez des roses ;
Ce que vous appelez service, affection,
Je l'appelle supplice et persécution.
Chacun dans sa croyance également s'obstine.
Vous pensez m'obliger d'un feu qui m'assassine ;
Et ce que vous jugez digne du plus haut prix
Ne mérite, à mon gré, que haine et que mépris¹.

ADRASTE.

N'avoir que du mépris pour des flammes si saintes
Dont j'ai reçu du ciel les premières atteintes !
— Oui, le ciel au moment qu'il me fit respirer
Ne me donna de cœur que pour vous adorer.
Mon âme vint au jour pleine de votre idée ;
Avant que de vous voir, vous l'avez possédée ;
Et quand je me rendis à des regards si doux,
Je ne vous donnai rien qui ne fût tout à vous,
Rien que l'ordre du ciel n'eût déjà fait tout vôtre.

ISABELLE.

Le ciel m'eût fait plaisir d'en enrichir une autre ;
Il vous fit pour m'aimer ; et moi pour vous haïr :
Gardons-nous bien tous deux de lui désobéir.
Vous avez, après tout, bonne part à sa haine,
Ou d'un crime secret il vous livre à la peine ;
Car je ne pense pas qu'il soit tourment égal
Au supplice d'aimer qui vous traite si mal.

1. *Var.* Et la même action, à votre sentiment,
Mérite récompense, au mien un châtement (1639-57).

ADRASTE.

La grandeur de mes maux vous étant si connue,
Me refuserez-vous la pitié qui m'est due?

ISABELLE.

Certes, j'en ai beaucoup et vous plains d'autant plus
Que je vois ces tourments tout à fait superflus,
Et n'avoir pour tout fruit d'une longue souffrance
Que l'incommode honneur d'une triste constance.

ADRASTE.

Un père l'autorise, et mon feu maltraité
Enfin aura recours à son autorité.

ISABELLE.

Ce n'est pas le moyen de trouver votre conte¹ ;
Et d'un si beau dessein vous n'aurez que la honte.

ADRASTE.

J'espère voir pourtant, avant la fin du jour,
Ce que peut son vouloir au défaut de l'amour.

ISABELLE.

Et moi, j'espère voir, avant que le jour passe,
Un amant accablé de nouvelle disgrâce.

ADRASTE.

Eh quoi ! cette rigueur ne cessera jamais?

ISABELLE.

Allez trouver mon père, et me laissez en paix.

ADRASTE.

Votre âme, au repentir de sa froideur passée,
Ne la veut point quitter sans être un peu forcée;
J'y vais tout de ce pas, mais avec des serments
Que c'est pour obéir à vos commandements.

ISABELLE.

Allez continuer une vaine poursuite.

1. *Conte* : compte.

SCÈNE IV : MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR.

MATAMORE.

Eh bien, dès qu'il m'a vu, comme a-t-il pris la fuite !
M'a-t-il bien su quitter la place au même instant !

ISABELLE.

Ce n'est pas honte à lui, les rois en font autant,
Du moins si ce grand bruit qui court de vos merveilles
N'a trompé mon esprit en frappant mes oreilles.

MATAMORE.

Vous le pouvez bien croire ; et, pour le témoigner,
Choisissez en quels lieux il vous plaît de régner ;
Ce bras tout aussitôt vous conquête un empire :
J'en jure par lui-même, et cela c'est tout dire.

ISABELLE.

Ne prodiguez pas tant ce bras toujours vainqueur ;
Je ne veux point régner que dessus votre cœur :
Toute l'ambition que me donne ma flamme,
C'est d'avoir pour sujets les désirs de votre âme.

MATAMORE.

Ils vous sont tout acquis, et, pour vous faire voir
Que vous avez sur eux un absolu pouvoir,
Je n'écouterai plus cette humeur de conquête ;
Et laissant tous les rois leurs couronnes en tête,
J'en prendrai seulement deux ou trois pour valets,
Qui viendront à genoux vous rendre mes poulets.

ISABELLE.

L'éclat de tels suivants attirerait l'envie
Sur le rare bonheur où je coule ma vie ;
Le commerce discret de nos affections
N'a besoin que de lui pour ces commissions.

MATAMORE.

Vous avez, Dieu me sauve ! un esprit à ma mode ;
Vous trouvez, comme moi, la grandeur incommode.
Les sceptres les plus beaux n'ont rien pour moi d'exquis ;
Je les rends aussitôt que je les ai conquis,
Et me suis vu charmer quantité de princesses,
Sans que jamais mon cœur les voulût pour maîtresses.

ISABELLE.

Certes en ce point seul je manque un peu de foi.
Que vous ayez quitté des princesses pour moi !
Que vous leur refusiez un cœur dont je dispose !

MATAMORE, *montrant Clindor*.

Je crois que La Montagne en saura quelque chose.
Viens ça. Lorsqu'en la Chine, en ce fameux tournoi,
Je donnai dans la vue aux deux filles du roi,
Que te dit-on en cour de cette jalousie
Dont pour moi toutes deux eurent l'âme saisie ?

CLINDOR.

Par vos mépris enfin l'une et l'autre mourut.
J'étais lors en Egypte, où le bruit en courut ;
Et ce fut en ce temps que la peur de vos armes
Fit nager le grand Caire en un fleuve de larmes.
Vous veniez d'assommer dix géants en un jour ;
Vous aviez désolé les pays d'alentour,
Rasé quinze châteaux, aplani deux montagnes,
Fait passer par le feu villes, bourgs et campagnes,
Et défait, vers Damas, cent mille combattants.

MATAMORE.

Que tu remarques bien et les lieux et les temps !
Je l'avais oublié.

ISABELLE.

Des faits si pleins de gloire
Vous peuvent-ils ainsi sortir de la mémoire ?

MATAMORE.

Trop pleine de lauriers remportés sur les rois,
Je ne la charge point de ces menus exploits.

SCÈNE V : MATAMORE, ISABELLE, CLINDOR, PAGE¹.

PAGE.

Monsieur.

MATAMORE.

Que veux-tu, page ?

PAGE.

Un courrier vous demande.

1. L'édition de 1639 ne distingue pas cette scène.

D'où vient-il ?

MATAMORE.

PAGE.

De la part de la reine d'Islande.

MATAMORE.

Ciel ! qui sais comme quoi j'en suis persécuté,
Un peu plus de repos avec moins de beauté ;
Fais qu'un si long mépris enfin la désabuse.

CLINDOR.

Voyez ce que pour vous ce grand guerrier refuse.

ISABELLE.

Je n'en puis plus douter.

CLINDOR

Il vous le disait bien.

MATAMORE.

Elle m'a beau prier, non, je n'en ferai rien.
Et quoi qu'un fol espoir ose encor lui promettre,
Je lui vais envoyer sa mort dans une lettre.
Trouvez-le bon, ma reine, et souffrez cependant
Une heure d'entretien de ce cher confident,
Qui, comme de ma vie il sait toute l'histoire,
Vous fera voir sur qui vous avez la victoire.

ISABELLE.

Tardez encore moins ; et, par ce prompt retour,
Je jugerai quel est envers moi votre amour.

SCÈNE VI : CLINDOR, ISABELLE.

CLINDOR.

Jugez plutôt par là l'humeur du personnage :
Ce page n'est chez lui que pour ce badinage
Et venir d'heure en heure avertir Sa Grandeur
D'un courrier, d'un agent ou d'un ambassadeur.

ISABELLE.

Ce message me plaît bien plus qu'il ne lui semble ;
Il me défait d'un fou pour nous laisser ensemble.

CLINDOR.

Ce discours favorable enhardira mes feux
A bien user d'un temps si propice à mes vœux.

ISABELLE.

Que m'allez-vous conter?

CLINDOR.

Que j'adore Isabelle,
Que je n'ai plus de cœur ni d'âme que pour elle ;
Que ma vie...

ISABELLE.

Épargnez ces propos superflus ;
Je les sais, je les crois : que voulez-vous de plus ?
Je néglige à vos yeux l'offre d'un diadème ;
Je dédaigne un rival : en un mot, je vous aime.
C'est au commencement des faibles passions
A s'amuser encore aux protestations :
Il suffit de nous voir au point où sont les nôtres,
Un coup d'œil vaut pour vous tous les discours des autres.

CLINDOR.

Dieux ! qui l'eût jamais cru, que mon sort rigoureux
Se rendit si facile à mon cœur amoureux !
Banni de mon pays par la rigueur d'un père,
Sans support, sans amis, accablé de misère,
Et réduit à flatter le caprice arrogant
Et les vaines humeurs d'un maître extravagant ;
Ce pitoyable état de ma triste fortune¹
N'a rien qui vous déplaie ou qui vous importune ;
Et d'un rival puissant les biens et la grandeur
Obtiennent moins sur vous que ma sincère ardeur.

ISABELLE.

C'est comme il faut choisir. Un amour véritable
S'attache seulement à ce qu'il voit aimable.
Qui regarde les biens ou la condition
N'a qu'un amour avare, ou plein d'ambition,
Et souille lâchement par ce mélange infâme
Les plus nobles désirs qu'enfante une belle âme.

1. *Var.* En ce piteux état, ma fortune si basse
Trouve encor quelque part en votre bonne grâce (1639-57).

Je sais bien que mon père a d'autres sentiments
Et mettra de l'obstacle à nos contentements :
Mais l'amour sur mon cœur a pris trop de puissance
Pour écouter encor les lois de la naissance.
Mon père peut beaucoup, mais bien moins que ma foi.
Il a choisi pour lui, je veux choisir pour moi.

CLINDOR.

Confus de voir donner à mon peu de mérite..

ISABELLE.

Voici mon importun, souffrez que je l'évite.

SCÈNE VII : ADRASTE, CLINDOR.

ADRASTE.

Que vous êtes heureux ! et quel malheur me suit !
Ma maîtresse vous souffre, et l'ingrate me fuit.
Quelque goût qu'elle prenne en votre compagnie,
Sitôt que j'ai paru, mon abord l'a bannie.

CLINDOR.

Sans avoir vu vos pas s'adresser en ce lieu,
Lasse de mes discours, elle m'a dit adieu.

ADRASTE.

Lasse de vos discours ! votre humeur est trop bonne,
Et votre esprit trop beau pour ennuyer personne.
Mais que lui contiez-vous qui pût l'importuner ?

CLINDOR

Des choses qu'aisément vous pouvez deviner :
Les amours de mon maître, ou plutôt ses sottises,
Ses conquêtes en l'air, ses hautes entreprises.

ADRASTE.

Voulez-vous m'obliger ? votre maître, ni vous,
N'êtes pas gens tous deux à me rendre jaloux ;
Mais si vous ne pouvez arrêter ses saillies,
Divertissez¹ ailleurs le cours de ses folies.

CLINDOR.

Que craignez-vous de lui, dont tous les compliments
Ne parlent que de morts et de saccagements,
Qu'il bat, terrasse, brise, étrange, brûle, assomme ?

1. Divertisses : détournes.

ADRASTE.

Pour être son valet, je vous trouve honnête homme.
 Vous n'êtes point de taille à servir sans dessein¹
 Un fanfaron plus fou que son discours n'est vain.
 Quoi qu'il en soit, depuis que je vous vois chez elle,
 Toujours de plus en plus je l'éprouve cruelle :
 Ou vous servez quelque autre, ou votre qualité
 Laisse dans vos projets trop de témérité.
 Je vous tiens fort suspect de quelque haute adresse.
 Que votre maître, enfin, fasse une autre maîtresse;
 Ou, s'il ne peut quitter un entretien si doux,
 Qu'il se serve du moins d'un autre que de vous.
 Ce n'est pas qu'après tout les volontés d'un père,
 Qui sait ce que je suis, ne terminent l'affaire ;
 Mais purgez-moi l'esprit de ce petit souci,
 Et si vous vous aimez, bannissez-vous d'ici :
 Car si je vous vois plus regarder cette porte,
 Je sais comme traiter les gens de votre sorte.

CLINDOR.

Me prenez-vous pour homme à nuire à votre feu ?

ADRASTE.

Sans réplique, de grâce, ou nous verrons beau jeu.
 Allez ; c'est assez dit.

CLINDOR.

Pour un léger ombrage,
 C'est trop indignement traiter un bon courage.
 Si le ciel en naissant ne m'a fait grand seigneur,
 Il m'a fait le cœur ferme et sensible à l'honneur :
 Et je pourrais bien rendre un jour ce qu'on me prête.

ADRASTE.

Quoi ! vous me menacez !

CLINDOR.

Non, non, je fais retraite.
 D'un si cruel affront vous aurez peu de fruit ;
 Mais ce n'est pas ici qu'il faut faire du bruit.

1. *Var.* Vous n'avez point la mine à servir sans dessein (1639-57).

SCÈNE VIII : ADRASTE, LYSE.

ADRASTE.

Ce belître insolent me fait encor bravade.

LYSE.

A ce compte, monsieur, votre esprit est malade?

ADRASTE.

Malade, mon esprit !

LYSE.

Oui, puisqu'il est jaloux
Du malheureux agent de ce prince des fous.

ADRASTE.

Je sais ce que je suis, et ce qu'est Isabelle,
Et crains peu qu'un valet me supplante auprès d'elle.
Je ne puis toutefois souffrir sans quelque ennui
Le plaisir qu'elle prend à causer avec lui.

LYSE.

C'est dénier ensemble et confesser la dette.

ADRASTE.

Nomme, si tu le veux, ma boutade indiscrete,
Et trouve mes soupçons bien ou mal à propos ;
Je l'ai chassé d'ici pour me mettre en repos.
En effet, qu'en est-il?

LYSE.

Si j'ose vous le dire,
Ce n'est plus que pour lui qu'Isabelle soupire.

ADRASTE.

Lyse, que me dis-tu?

LYSE.

Qu'il possède son cœur,
Que jamais feux naissants n'eurent tant de vigueur,
Qu'ils meurent l'un pour l'autre et n'ont qu'une pensée.

ADRASTE.

Trop ingrate beauté, déloyale, insensée,
Tu m'oses donc ainsi préférer un maraud?

LYSE.

Ce rival orgueilleux le porte bien plus haut,

Et je vous en veux faire entière confiance ;
Il se dit gentilhomme, et riche.

ADRASTE.

Ah ! l'impudence !

LYSE.

D'un père rigoureux fuyant l'autorité,
Il a couru longtemps d'un et d'autre côté ;
Enfin, manque d'argent peut-être, ou par caprice,
De notre fier-à-bras il s'est mis au service,
Et, sous ombre d'agir pour ses folles amours¹,
Il a su pratiquer de si rusés détours
Et charmer tellement cette pauvre abusée
Que vous en avez vu votre ardeur méprisée :
Mais parlez à son père, et bientôt son pouvoir
Remettra son esprit aux termes du devoir.

ADRASTE.

Je viens tout maintenant d'en tirer assurance
De recevoir les fruits de ma persévérance,
Et devant qu'il soit peu nous en verrons l'effet :
Mais, écoute, il me faut obliger tout à fait.

LYSE.

Où je vous puis servir j'ose tout entreprendre.

ADRASTE

Peux-tu dans leurs amours me les faire surprendre?

LYSE.

Il n'est rien plus aisé ; peut-être dès ce soir.

ADRASTE.

Adieu donc. Souviens-toi de me les faire voir².
Pendant prends ceci seulement par avance.

LYSE.

Que le galant alors soit frotté d'importance !

ADRASTE.

Crois-moi qu'il se verra, pour te mieux contenter,
Chargé d'autant de bois qu'il en pourra porter.

1. *Var.* Où, choisis pour agent de ses folles amours,
 Isabelle a prêté l'oreille à ses discours ;
 Il a si bien charmé cette pauvre abusée (1639-57).
2. L'édition de 1639 porte, après ce vers : *Il lui donne un diamant.*

SCÈNE IX : LYSE.

L'arrogant croit déjà tenir ville gagnée ;
 Mais il sera puni de m'avoir dédaignée.
 Parce qu'il est aimable, il fait le petit dieu,
 Il ne veut s'adresser qu'aux filles de bon lieu,
 Je ne mérite pas l'honneur de ses caresses :
 Vraiment c'est pour son nez, il lui faut des maîtresses :
 Je ne suis que servante : et qu'est-il que valet ?
 Si son visage est beau, le mien n'est pas trop laid :
 Il se dit riche et noble, et cela me fait rire ;
 Si loin de son pays, qui n'en peut autant dire ?
 Qu'il le soit ; nous verrons ce soir, si je le tiens,
 Danser sous le cotret sa noblesse et ses biens.

SCÈNE X : ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Le cœur vous bat un peu.

PRIDAMANT.

Je crains cette menace.

ALCANDRE.

Lyse aime trop Clindor pour causer sa disgrâce.

PRIDAMANT.

Elle en est méprisée et cherche à se venger.

ALCANDRE.

Ne craignez point : l'amour la fera bien changer.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : GÉRONTE, ISABELLE.

GÉRONTE.

Apaisez vos soupirs et tarissez vos larmes ;
 Contre ma volonté ce sont de faibles armes :
 Mon cœur, quoique sensible à toutes vos douleurs,
 Écoute la raison et néglige vos pleurs.

Je sais ce qu'il vous faut beaucoup mieux que vous-même¹.
 Vous dédaignez Adraste à cause que je l'aime ;
 Et parce qu'il me plaît d'en faire votre époux,
 Votre orgueil n'y voit rien qui soit digne de vous.
 Quoi ! manque-t-il de bien, de cœur ou de noblesse ?
 En est-ce le visage ou l'esprit qui vous blesse ?
 Il vous fait trop d'honneur.

ISABELLE.

Je sais qu'il est parfait,
 Et que je réponds mal à l'honneur qu'il me fait.
 Mais si votre bonté me permet en ma cause,
 Pour me justifier, de dire quelque chose,
 Par un secret instinct, que je ne puis nommer,
 J'en fais beaucoup d'état et ne le puis aimer.
 Souvent je ne sais quoi que le ciel nous inspire
 Soulève tout le cœur contre ce qu'on désire,
 Et ne nous laisse pas en état d'obéir,
 Quand on choisit pour nous ce qu'il nous faut haïr.
 Il attache ici-bas avec des sympathies
 Les âmes que son ordre a là-haut assorties :
 On n'en saurait unir sans ses avis secrets ;
 Et cette chaîne manque où manquent ses décrets.
 Aller contre les lois de cette providence,
 C'est le prendre à partie et blâmer sa prudence,
 L'attaquer en rebelle et s'exposer aux coups
 Des plus âpres malheurs qui suivent son courroux.

GÉRONTE.

Insolente, est-ce ainsi que l'on se justifie ?
 Quel maître vous apprend cette philosophie ?
 Vous en savez beaucoup ; mais tout votre savoir
 Ne m'empêchera pas d'user de mon pouvoir.
 Si le ciel pour mon choix vous donne tant de haine,
 Vous a-t-il mise en feu pour ce grand capitaine ?
 Ce guerrier valeureux vous tient-il dans ses fers ?
 Et vous a-t-il domptée avec tout l'univers ?

1. *Var.* Je connais votre bien beaucoup mieux que vous-même.
 Orgueilleuse, il vous faut, je pense, un diadème.
 Et ce jeune baron, avecque tout son bien,
 Passe encore chez vous pour un homme de rien !
 Que lui manque après tout ? Bien fait de corps et d'âme,
 Noble, courageux, riche, adroit et plein de flamme (1639-57).

Ce fanfaron doit-il relever ma famille?

ISABELLE.

Eh ! de grâce, monsieur, traitez-mieux votre fille!

GÉRONTE.

Quel sujet donc vous porte à me désobéir?

ISABELLE.

Mon heur et mon repos, que je ne puis trahir.
Ce que vous appelez un heureux hyménée
N'est pour moi qu'un enfer si j'y suis condamnée.

GÉRONTE.

Ah ! qu'il en est encor de mieux faites que vous
Qui se voudraient bien voir dans un enfer si doux !
Après tout, je le veux, cédez à ma puissance.

ISABELLE.

Faites un autre essai de mon obéissance.

GÉRONTE.

Ne me répliquez plus quand j'ai dit : *Je le veux.*
Rentrez ; c'est désormais trop contesté nous deux.

SCÈNE II : GÉRONTE.

Qu'à présent la jeunesse a d'étranges manies !
Les règles du devoir lui sont des tyrannies ;
Et les droits les plus saints deviennent impuissants
Contre cette fierté qui l'attache à son sens.
Telle est l'humeur du sexe ; il aime à contredire,
Rejette obstinément le joug de notre empire,
Ne suit que son caprice en ses affections,
Et n'est jamais d'accord de nos élections.
N'espère pas pourtant, aveugle et sans cervelle,
Que ma prudence cède à ton esprit rebelle.
Mais ce fou viendra-t-il toujours m'embarrasser ?
Par force ou par adresse il me le faut chasser.

SCÈNE III : GÉRONTE, MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE, à *Clindor*.

Ne doit-on pas avoir pitié de ma fortune ?
Le grand vizir encor de nouveau m'importune ;

Le Tartare, d'ailleurs, m'appelle à son secours ;
Narsingue et Calicut m'en pressent tous les jours¹ ;
Si je ne les refuse, il me faut mettre en quatre.

CLINDOR.

Pour moi, je suis d'avis que vous les laissiez battre.
Vous emploieriez trop mal vos invincibles coups,
Si pour en servir un vous faisiez trois jaloux.

MATAMORE.

Tu dis bien ; c'est assez de telles courtoisies ;
Je ne veux qu'en amour donner des jalousies.
Ah ! monsieur, excusez, si, faute de vous voir,
Bien que si près de vous, je manquais au devoir.
Mais quelle émotion paraît sur ce visage ?
Où sont vos ennemis, que j'en fasse carnage ?

GÉRONTE.

Monsieur, grâce aux dieux, je n'ai point d'ennemis.

MATAMORE.

Mais grâce à ce bras qui vous les a soumis.

GÉRONTE.

C'est une grâce encor que j'avais ignorée.

MATAMORE.

Depuis que ma faveur pour vous s'est déclarée,
Ils sont tous morts de peur, ou n'ont osé branler.

GÉRONTE.

C'est ailleurs maintenant, qu'il vous faut signaler :
Il fait beau voir ce bras. plus craint que le tonnerre,
Demeurer si paisible en un temps plein de guerre ;
Et c'est pour acquérir un nom bien relevé,
D'être dans une ville à battre le pavé.
Chacun croit votre gloire à faux titre usurpée,
Et vous ne passez plus que pour traîneur d'épée.

MATAMORE.

Ah ! ventre ! il est tout vrai que vous avez raison.
Mais le moyen d'aller, si je suis en prison ?
Isabelle m'arrête, et ses yeux pleins de charmes
Ont captivé mon cœur et suspendu mes armes.

1. Narsingue et Calicut, deux anciens royaumes de l'Hindoustan.

GÉRONTE.

Si rien que son sujet ne vous tient arrêté,
Faites votre équipage en toute liberté ;
Elle n'est pas pour vous ; n'en soyez point en peine.

MATAMORE.

Ventre ! que dites-vous ? je la veux faire reine.

GÉRONTE.

Je ne suis pas d'humeur à rire tant de fois
Du grotesque récit de vos rares exploits.
La sottise ne plaît qu'alors qu'elle est nouvelle ;
En un mot, faites reine une autre qu'Isabelle.
Si pour l'entretenir vous venez plus ici...

MATAMORE.

Il a perdu le sens de me parler ainsi.
Pauvre homme, sais-tu bien que mon nom effroyable
Met le Grand Turc en fuite et fait trembler le diable ;
Que pour t'anéantir je ne veux qu'un moment ?

GÉRONTE.

J'ai chez moi des valets à mon commandement,
Qui, n'ayant pas l'esprit de faire des bravades,
Répondraient de la main à vos rodomontades.

MATAMORE, à *Clindor*.

Dis-lui ce que j'ai fait en mille et mille lieux.

GÉRONTE.

Adieu. Modérez-vous, il vous en prendra mieux.
Bien que je ne sois pas de ceux qui vous haïssent,
J'ai le sang un peu chaud, et mes gens m'obéissent.

SCÈNE IV : MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Respect de ma maîtresse, incommode vertu,
Tyran de ma vaillance, à quoi me réduis-tu ?
Que n'ai-je eu cent rivaux, en la place d'un père,
Sur qui, sans t'offenser, laisser choir ma colère !
Ah ! visible démon, vieux spectre décharné,
Vrai suppôt de Satan, médaille de damné¹,

1. Médaille de damné : vrai visage de damné.

Tu m'oses donc bannir, et même avec menaces,
Moi de qui tous les rois briguent les bonnes grâces?

CLINDOR.

Tandis qu'il est dehors, allez, dès aujourd'hui,
Causer de vos amours et vous moquer de lui.

MATAMORE.

Cadédion ! ses valets feraient quelque insolence.

CLINDOR.

Ce fer a trop de quoi dompter leur violence.

MATAMORE.

Oui, mais les feux qu'il jette en sortant de prison
Auraient en un moment embrasé la maison,
Dévoré tout à l'heure ardoises et gouttières,
Faîtes, lattes, chevrons, montants, courbes, filières,
Entretoises, sommiers, colonnes, soliveaux,
Parnes, soles, appuis, jambages, traveteaux¹,
Portes, grilles, verrous, serrures, tuiles, pierres,
Plomb, fer, plâtre, ciment, peinture, marbre, verres,
Caves, puits, cours, perrons, salles, chambres, greniers,
Offices, cabinets, terrasses, escaliers.
Juge un peu quel désordre aux yeux de ma charmeuse ;
Ces feux étoufferaient son ardeur amoureuse.
Va lui parler pour moi, toi qui n'es pas vaillant ;
Tu puniras à moins un valet insolent.

CLINDOR.

C'est m'exposer...

MATAMORE.

Adieu : je vois ouvrir la porte
Et crains que sans respect cette canaille sorte.

SCÈNE V : CLINDOR, LYSE.

CLINDOR, *seul*.

Le souverain poltron, à qui pour faire peur
Il ne faut qu'une feuille, une ombre, une vapeur !
Un vieillard le maltraite, il fuit pour une fille,
Et tremble à tous moments de crainte qu'on l'étrille.

1. *Parnes* (auj. *pannes*) : pièces de bois, sur une charpente, destinées à recevoir les chevrons ; *soles* : pièces de bois portant la cage d'un moulin à vent ; *traveteaux* : petites solives,

Lyse, que ton abord doit être dangereux !
 Il donne l'épouvante à ce cœur généreux !
 Cet unique vaillant, la fleur des capitaines,
 Qui dompte autant de rois qu'il captive de reines !

LYSE.

Mon visage est ainsi malheureux en attraits ;
 D'autres charment de loin, le mien fait peur de près.

CLINDOR.

S'il fait peur à des fous, il charme les plus sages.
 Il n'est pas quantité de semblables visages.
 Si l'on brûle pour toi, ce n'est pas sans sujet ;
 Je ne connus jamais un si gentil objet ;
 L'esprit beau, prompt, accort, l'humeur un peu railleuse ;
 L'embonpoint ravissant, la taille avantageuse,
 Les yeux doux, le teint vif et les traits délicats :
 Qui serait le brutal qui ne t'aimerait pas ?

LYSE.

De grâce, et depuis quand me trouvez-vous si belle ?
 Voyez bien, je suis Lyse, et non pas Isabelle.

CLINDOR.

Vous partagez vous deux mes inclinations :
 J'adore sa fortune, et tes perfections.

LYSE.

Vous en embrassez trop, c'est assez pour vous d'une,
 Et mes perfections cèdent à sa fortune.

CLINDOR.

Quelque effort que je fasse à lui donner ma foi,
 Penses-tu qu'en effet je l'aime plus que toi ?
 L'amour et l'hyménée ont diverse méthode ;
 L'un court au plus aimable, et l'autre au plus commode.
 Je suis dans la misère, et tu n'as point de bien ;
 Un rien s'ajuste mal avec un autre rien¹ :
 Et, malgré les douceurs que l'amour y déploie,
 Deux malheureux ensemble ont toujours courte joie.

1. *Var.* Un rien s'assemble mal avec un autre rien ;
 Mais si tu ménageais ma flamme avec adresse,
 Une femme est sujette, une amante est maltresse ;
 Les plaisirs sont plus grands à se voir moins souvent ;
 La femme les achète et l'amante les vend.
 [Et malgré les douceurs...] (1639-57).

Ainsi j'aspire ailleurs, pour vaincre mon malheur ;
 Mais je ne puis te voir sans un peu de douleur,
 Sans qu'un soupir échappe à ce cœur qui murmure
 De ce qu'à ses désirs ma raison fait d'injure.
 A tes moindres coups d'œil je me laisse charmer.
 Ah ! que je t'aimerais, s'il ne fallait qu'aimer !
 Et que tu me plairais, s'il ne fallait que plaire !

LYSE.

Que vous auriez d'esprit, si vous saviez vous taire,
 Ou remettre du moins en quelque autre saison
 A montrer tant d'amour avec tant de raison !
 Le grand trésor pour moi qu'un amoureux si sage,
 Qui, par compassion, n'ose me rendre hommage
 Et porte ses désirs à des partis meilleurs,
 De peur de m'accabler sous nos communs malheurs !
 Je n'oublierai jamais de si rares mérites.
 Allez continuer cependant vos visites.

CLINDOR.

Que j'aurais avec toi l'esprit bien plus content !

LYSE.

Ma maîtresse là-haut est seule et vous attend.

CLINDOR.

Tu me chasses ainsi !

LYSE.

Non, mais je vous envoie
 Aux lieux où vous aurez une plus longue joie.

CLINDOR.

Que même tes dédains me semblent gracieux !

LYSE.

Ah ! que vous prodiguez un temps si précieux !
 Allez.

CLINDOR.

Souviens-toi donc que si j'en aime une autre...

LYSE.

C'est de peur d'ajouter ma misère à la vôtre.
 Je vous l'ai déjà dit, je ne l'oublierai pas.

CLINDOR.

Adieu. Ta raillerie a pour moi tant d'appas
 Que mon cœur à tes yeux de plus en plus s'engage,
 Et je t'aimerais trop à tarder davantage.

SCÈNE VI : LYSE.

L'ingrat, il trouve enfin mon visage charmant,
 Et pour se divertir il contrefait l'amant¹ !
 Qui néglige mes feux m'aime par raillerie,
 Me prend pour le jouet de sa galanterie,
 Et, par un libre aveu de me voler sa foi,
 Me jure qu'il m'adore et ne veut point de moi.
 Aime en tous lieux, perfide, et partage ton âme :
 Choisis qui tu voudras pour maîtresse ou pour femme ;
 Donne à tes intérêts à ménager tes vœux ;
 Mais ne crois plus tromper aucune de nous deux.
 Isabelle vaut mieux qu'un amour politique,
 Et je vaux mieux qu'un cœur où cet amour s'applique.
 J'ai raillé comme toi, mais c'était seulement
 Pour ne t'avertir pas de mon ressentiment.
 Qu'eût produit son éclat que de la défiance ?
 Qui cache sa colère assure sa vengeance ;
 Et ma feinte douceur prépare beaucoup mieux
 Ce piège où tu vas choir, et bientôt, à mes yeux.
 Toutefois qu'as-tu fait qui te rende coupable ?
 Pour chercher sa fortune est-on si punissable ?
 Tu m'aimes, mais le bien te fait être inconstant :
 Au siècle où nous vivons, qui n'en ferait autant ?
 Oublions des mépris où par force il s'excite,
 Et laissons-le jouir du bonheur qu'il mérite.
 S'il m'aime, il se punit en m'osant dédaigner,
 Et si je l'aime encor, je le dois épargner.
 Dieux ! à quoi me réduit ma folle inquiétude
 De vouloir faire grâce à tant d'ingratitude ?
 Digne soif de vengeance, à quoi m'exposez-vous,
 De laisser affaiblir un si juste courroux ?
 Il m'aime, et de mes yeux je m'en vois méprisée !
 Je l'aime, et ne lui sers que d'objet de risée !

1. *Var.* Et pour me suborner il contrefait l'amant !
 Qui hait ma sainte ardeur m'aime dans l'infamie,
 Me dédaigne pour femme et me veut pour amie.
 Perfide, qu'as-tu vu dedans mes actions
 Qui te dût enhardir à ces prétentions ?
 Qui t'a fait m'estimer digne d'être abusée
 Et juger mon honneur une conquête aisée
 J'ai tout pris en riant, mais c'était seulement (1639-57).

Silence, amour, silence ; il est temps de punir.
 J'en ai donné ma foi, laisse-moi la tenir ;
 Puisque ton faux espoir ne fait qu'aigrir ma peine,
 Fais céder tes douceurs à celles de la haine.
 Il est temps qu'en mon cœur elle règne à son tour,
 Et l'amour outragé ne doit plus être amour.

SCÈNE VII : MATAMORE.

Les voilà, sauvons-nous. Non, je ne vois personne.
 Avançons hardiment. Tout le corps me frissonne.
 Je les entends, fuyons. Le vent faisait ce bruit.
 Marchons sous la faveur des ombres de la nuit.
 Vieux rêveur, malgré toi j'attends ici ma reine.

Ces diables de valets me mettent bien en peine.
 De deux mille ans et plus je ne tremblai si fort.
 C'est trop me hasarder ; s'ils sortent, je suis mort ;
 Car j'aime mieux mourir que leur donner bataille
 Et profaner mon bras contre cette canaille.
 Que le courage expose à d'étranges dangers !
 Toutefois, en tous cas, je suis des plus légers ;
 S'il ne faut que courir, leur attente est dupée :
 J'ai le pied pour le moins aussi bon que l'épée.
 Tout de bon, je les vois : c'est fait, il faut mourir ;
 J'ai le corps si glacé que je ne puis courir.
 Destin, qu'à ma valeur tu te montres contraire !...
 C'est ma reine elle-même, avec mon secrétaire !
 Tout mon corps se déglace : écoutons leurs discours,
 Et voyons son adresse à traiter mes amours.

SCÈNE VIII : CLINDOR, ISABELLE, MATAMORE.

ISABELLE.

(Matamore écoute, caché.)

Tout se prépare mal du côté de mon père ;
 Je ne le vis jamais d'une humeur si sévère :
 Il ne souffrira plus votre maître ni vous ;
 Votre rival, d'ailleurs, est devenu jaloux :
 C'est par cette raison que je vous fais descendre,
 Dedans mon cabinet ils pourraient nous surprendre,
 Ici nous parlerons en plus de sûreté :

Vous pourrez vous couler d'un et d'autre côté,
Et si quelqu'un survient, ma retraite est ouverte.

CLINDOR.

C'est trop prendre de soin pour empêcher ma perte.

ISABELLE.

Je n'en puis prendre trop pour m'assurer un bien¹
Sans qui tous autres biens à mes yeux ne sont rien,
Un bien qui vaut pour moi la terre tout entière,
Et pour qui seul enfin j'aime à voir la lumière.
Un rival par mon père attaque en vain ma foi ;
Votre amour seul a droit de triompher de moi :
Des discours de tous deux je suis persécutée ;
Mais pour vous je me plais à me voir maltraitée,
Et des plus grands malheurs je bénirais les coups
Si ma fidélité les endurait pour vous.

CLINDOR.

Vous me rendez confus, et mon âme ravie
Ne vous peut, en revanche, offrir rien que ma vie ;
Mon sang est le seul bien qui me reste en ces lieux,
Trop heureux de le perdre en servant vos beaux yeux.
Mais si mon astre un jour, changeant son influence,
Me donne un accès libre au lieu de ma naissance,
Vous verrez que ce choix n'est pas fort inégal,
Et que, tout balancé, je vauds bien mon rival.
Mais, avec ces douceurs, permettez-moi de craindre
Qu'un père et ce rival ne veuillent vous contraindre.

ISABELLE.

N'en ayez point d'alarme, et croyez qu'en ce cas
L'un aura moins d'effet que l'autre n'a d'appas.
Je ne vous dirai point où je suis résolue :
Il suffit que sur moi je me rende absolue.
Ainsi tous leurs projets sont des projets en l'air.
Ainsi...

MATAMORE.

Je n'en puis plus : il est temps de parler.

1. *Var.* Je n'en puis prendre trop pour conserver un bien
Sans qui tout l'univers ensemble ne m'est rien :
Oui, je fais plus d'état d'avoir gagné votre âme
Que si tout l'univers me connaissait pour dame.
[Un rival par mon père...] (1639-57).

ISABELLE.

Dieux ! on nous écoutait.

CLINDOR.

C'est notre capitaine :
Je vais bien l'apaiser ; n'en soyez point en peine.

SCÈNE IX : MATAMORE, CLINDOR.

MATAMORE.

Ah ! traître !

CLINDOR.

Parlez bas ; ces valets...

MATAMORE.

Eh bien ! quoi ?

CLINDOR.

Ils fondront tout à l'heure et sur vous et sur moi.

MATAMORE, *le tire en un coin du théâtre.*

Viens ça. Tu sais ton crime, et qu'à l'objet que j'aime,
Loin de parler pour moi, tu parlais pour toi-même ?

CLINDOR.

Oui ; pour me rendre heureux j'ai fait quelques efforts.

MATAMORE.

Je te donne le choix de trois ou quatre morts ;
Je vais, d'un coup de poing, te briser comme verre,
Ou t'enfoncer tout vif au centre de la terre,
Ou te fendre en dix parts d'un seul coup de revers,
Ou te jeter si haut au-dessus des éclairs
Que tu sois dévoré des feux élémentaires.
Choisis donc promptement, et pense à tes affaires.

CLINDOR.

Vous-même, choisissez.

MATAMORE..

Quel choix proposes-tu ?

CLINDOR.

De fuir en diligence ou d'être bien battu.

MATAMORE.

Me menacer encore ! ah ! ventre ! quelle audace !
Au lieu d'être à genoux et d'implorer ma grâce !...

Il a donné le mot, ces valets vont sortir...
Je m'en vais commander aux mers de t'engloutir.

CLINDOR.

Sans vous chercher si loin un si grand cimetière,
Je vous vais, de ce pas, jeter dans la rivière.

MATAMORE.

Ils sont d'intelligence. Ah ! tête !

CLINDOR.

Point de bruit :

J'ai déjà massacré dix hommes cette nuit ;
Et, si vous me fâchez, vous en croîtrez le nombre.

MATAMORE.

Cadédiou ! ce coquin a marché dans mon ombre ;
Il s'est fait tout vaillant d'avoir suivi mes pas ;
S'il avait du respect, j'en voudrais faire cas.

Écoute : je suis bon, et ce serait dommage
De priver l'univers d'un homme de courage.
Demande-moi pardon, et cesse par tes feux
De profaner l'objet digne seul de mes vœux ;
Tu connais ma valeur, éprouve ma clémence.

CLINDOR.

Plutôt, si votre amour a tant de véhémence,
Faisons deux coups d'épée au nom de sa beauté.

MATAMORE.

Parbleu, tu me ravis de générosité.
Va, pour la conquérir n'use plus d'artifices ;
Je te la veux donner pour prix de tes services.
Plains-toi dorénavant d'avoir un maître ingrat !

CLINDOR.

A ce rare présent d'aise le cœur me bat.
Protecteur des grands rois, guerrier trop magnanime,
Puisse tout l'univers bruire de votre estime !

SCÈNE X : ISABELLE, MATAMORE, CLINDOR.

ISABELLE.

Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
Qu'à la fin, sans combat, je vous vois bons amis.

MATAMORE.

Ne pensez plus, ma reine, à l'honneur que ma flamme
 Vous devait faire un jour de vous prendre pour femme ;
 Pour quelque occasion j'ai changé de dessein :
 Mais je veux vous donner un homme de ma main ;
 Faites-en de l'état ; il est vaillant lui-même ;
 Il commandait sous moi.

ISABELLE.

Pour vous plaire, je l'aime.

CLINDOR.

Mais il faut du silence à notre affection.

MATAMORE.

Je vous promets silence, et ma protection.
 Avouez-vous de moi par tous les coins du monde.
 Je suis craint à l'égal sur la terre et sur l'onde ;
 Allez, vivez contents sous une même loi.

ISABELLE.

Pour vous mieux obéir je lui donne ma foi.

CLINDOR.

Commandez que sa foi de quelque effet suivie¹...

SCÈNE XI : GÉRONTE, ADRASTE, MATAMORE,
 CLINDOR, ISABELLE, LYSE, TROUPE DE DOMESTIQUES.

ADRASTE.

Cet insolent discours te coûtera la vie,
 Suborneur.

MATAMORE.

Ils ont pris mon courage en défaut.
 Cette porte est ouverte, allons gagner le haut.
(Il entre chez Isabelle après qu'elle et Lyse y sont entrées.)

CLINDOR.

Traître ! qui te fais fort d'une troupe brigande,
 Je te choisirai bien au milieu de la bande.

1. *Var.* Commandez que sa foi soit d'un baiser suivie.

MAT. Je le veux.

SCÈNE XI.

ADR. Ce baiser te va coûter la vie (1639-57).

GÉRONTE.

Dieux ! Adraste est blessé, courez au médecin.
Vous autres, cependant, arrêtez l'assassin.

CLINDOR.

Ah ! ciel ! je cède au nombre. Adieu, chère Isabelle ;
Je tombe au précipice où mon destin m'appelle.

GÉRONTE.

C'en est fait, emportez ce corps à la maison ;
Et vous, conduisez tôt ce traître à la prison.

SCÈNE XII : ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Hélas ! mon fils est mort.

ALCANDRE.

Que vous avez d'alarmes !

PRIDAMANT.

Ne lui refusez point le secours de vos charmes.

ALCANDRE.

Un peu de patience, et, sans un tel secours,
Vous le verrez bientôt heureux en ses amours.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ISABELLE.

Enfin le terme approche ; un jugement inique
Doit abuser demain d'un pouvoir tyrannique,
A son propre assassin immoler mon amant
Et faire une vengeance au lieu d'un châtiment.
Par un décret injuste autant comme sévère,
Demain doit triompher la haine de mon père,
La faveur du pays, la qualité du mort,
Le malheur d'Isabelle et la rigueur du sort.
Hélas ! que d'ennemis, et de quelle puissance,
Contre le faible appui que donne l'innocence,

Contre un pauvre inconnu, de qui tout le forfait
 Est de m'avoir aimée et d'être trop parfait !
 Oui, Clindor, tes vertus et ton feu légitime,
 T'ayant acquis mon cœur, ont fait aussi ton crime¹.
 Mais en vain après toi l'on me laisse le jour ;
 Je veux perdre la vie en perdant mon amour :
 Prononçant ton arrêt, c'est de moi qu'on dispose ;
 Je veux suivre ta mort, puisque j'en suis la cause,
 Et le même moment verra par deux trépas
 Nos esprits amoureux se rejoindre là-bas.

Ainsi, père inhumain, ta cruauté déçue
 De nos saintes ardeurs verra l'heureuse issue ;
 Et si ma perte alors fait naître tes douleurs,
 Auprès de mon amant je rirai de tes pleurs.
 Ce qu'un remords cuisant te coûtera de larmes
 D'un si doux entretien augmentera les charmes ;
 Ou s'il n'a pas assez de quoi te tourmenter,
 Mon ombre chaque jour viendra t'épouvanter,
 S'attacher à tes pas dans l'horreur des ténèbres,
 Présenter à tes yeux mille images funèbres,
 Jeter dans ton esprit un éternel effroi,
 Te reprocher ma mort, t'appeler après moi,
 Accabler de malheurs ta languissante vie,
 Et te réduire au point de me porter envie.
 Enfin...

SCÈNE II : ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Quoi ! chacun dort, et vous êtes ici ?
 Je vous jure, monsieur en est en grand souci.

ISABELLE.

Quand on n'a plus d'espoir, Lyse, on n'a plus de crainte.
 Je trouve des douceurs à faire ici ma plainte.
 Ici je vis Clindor pour la dernière fois ;

1. *Var.* Contre elles un jaloux fit son traître dessein,
 Et reçut le trépas qu'il portait dans ton sein.
 Qu'il eût valu bien mieux à ta valeur trompée
 Offrir ton estomac ouvert à son épée,
 Puisque, loin de punir ceux qui t'ont attaqué,
 Les lois vont achever le coup qu'ils ont manqué
 Etc. (1639-60).

Ce lieu me redit mieux les accents de sa voix
Et remet plus avant en mon âme éperdue
L'aimable souvenir d'une si chère vue.

LYSE.

Que vous prenez de peine à grossir vos ennuis !

ISABELLE.

Que veux-tu que je fasse en l'état où je suis ?

LYSE.

De deux amants parfaits dont vous étiez servie,
L'un doit mourir demain, l'autre est déjà sans vie :
Sans perdre plus de temps à soupirer pour eux,
Il en faut trouver un qui les vaille tous deux.

ISABELLE.

De quel front oses-tu me tenir ces paroles ?

LYSE.

Quel fruit espérez-vous de vos douleurs frivoles ?
Pensez-vous, pour pleurer et ternir vos appas,
Rappeler votre amant des portes du trépas ?
Songez plutôt à faire une illustre conquête ;
Je sais pour vos liens une âme toute prête,
Un homme incomparable.

ISABELLE.

Ote-toi de mes yeux.

LYSE.

Le meilleur jugement ne choisirait pas mieux.

ISABELLE.

Pour croître mes douleurs faut-il que je te voie ?

LYSE.

Et faut-il qu'à vos yeux je déguise ma joie ?

ISABELLE.

D'où te vient cette joie ainsi hors de saison ?

LYSE.

Quand je vous l'aurai dit, jugez si j'ai raison.

ISABELLE.

Ah ! ne me conte rien.

LYSE.

Mais l'affaire vous touche.

ISABELLE.

Parle-moi de Clindor, ou n'ouvre point la bouche.

LYSE.

Ma belle humeur, qui rit au milieu des malheurs,
Fait plus en un moment qu'un siècle de vos pleurs ;
Elle a sauvé Clindor.

ISABELLE.

Sauvé Clindor ?

LYSE.

Lui-même.

Jugez après cela comme quoi je vous aime.

ISABELLE.

Eh ! de grâce, où faut-il que je l'aille trouver ?

LYSE.

Je n'ai que commencé, c'est à vous d'achever.

ISABELLE.

Ah ! Lyse !

LYSE.

Tout de bon, seriez-vous pour le suivre ?

ISABELLE.

Si je suivrais celui sans qui je ne puis vivre ?

Lyse, si ton esprit ne le tire des fers,

Je l'accompagnerai jusque dans les enfers.

Va, ne demande plus si je suivrais sa fuite.

LYSE.

Puisqu'à ce beau dessein l'amour vous a réduite,

Écoutez où j'en suis, et secondez mes coups ;

Si votre amant n'échappe, il ne tiendra qu'à vous.

La prison est tout proche.

ISABELLE.

Eh bien ?

LYSE.

Ce voisinage

Au frère du concierge a fait voir mon visage ;

Et comme c'est tout un que me voir et m'aimer,

Le pauvre malheureux s'en est laissé charmer.

ISABELLE.

Je n'en avais rien su !

LYSE.

J'en avais tant de honte
Que je mourais de peur qu'on vous en fit le conte ;
Mais depuis quatre jours votre amant arrêté
A fait que l'allant voir je l'ai mieux écouté.
Des yeux et du discours flattant son espérance,
D'un mutuel amour j'ai formé l'apparence.
Quand on aime une fois, et qu'on se croit aimé,
On fait tout pour l'objet dont on est enflammé.
Par là j'ai sur son âme assuré mon empire,
Et l'ai mis en état de ne m'oser dédire.
Quand il n'a plus douté de mon affection,
J'ai fondé mes refus sur sa condition ;
Et lui, pour m'obliger, jurait de s'y déplaire,
Mais que malaisément il s'en pouvait défaire :
Que les clefs des prisons qu'il gardait aujourd'hui
Étaient le plus grand bien de son frère et de lui.
Moi de dire soudain que sa bonne fortune
Ne lui pouvait offrir d'heure plus opportune ;
Que, pour se faire riche et pour me posséder,
Il n'avait seulement qu'à s'en accommoder ;
Qu'il tenait dans les fers un seigneur de Bretagne
Déguisé sous le nom du sieur de La Montagne ;
Qu'il fallait le sauver et le suivre chez lui ;
Qu'il nous ferait du bien et serait notre appui.
Il demeure étonné ; je le presse, il s'excuse ;
Il me parle d'amour, et moi, je le refuse ;
Je le quitte en colère, il me suit tout confus,
Me fait nouvelle excuse, et moi, nouveau refus.

ISABELLE.

Mais enfin ?

LYSE.

J'y retourne et le trouve fort triste ;
Je le juge ébranlé ; je l'attaque ; il résiste.
Ce matin : « En un mot, le péril est pressant,
Ai-je dit, tu peux tout et ton frère est absent.
— Mais il faut de l'argent pour un si long voyage,
M'a-t-il dit, il en faut pour faire l'équipage ;
Ce cavalier en manque. »

ISABELLE.

Ah ! Lyse, tu devais

Lui faire offre aussitôt de tout ce que j'avais,
Perles, bagues, habits.

LYSE.

J'ai bien fait davantage¹,
J'ai dit qu'à vos beautés ce captif rend hommage,
Que vous l'aimez de même et fuirez avec nous.
Ce mot me l'a rendu si traitable et si doux
Que j'ai bien reconnu qu'un peu de jalousie
Touchant votre Clindor brouillait sa fantaisie,
Et que tous ces détours provenaient seulement
D'une vaine frayeur qu'il ne fût mon amant.
Il est parti soudain après votre amour sue,
A trouvé tout aisé, m'en a promis l'issue,
Et vous mande par moi qu'environ à minuit
Vous soyez toute prête à déloger sans bruit.

ISABELLE.

Que tu me rends heureuse !

LYSE.

Ajoutez-y, de grâce,
Qu'accepter un mari pour qui je suis de glace,
C'est me sacrifier à vos contentements.

ISABELLE.

Aussi...

LYSE.

Je ne veux point de vos remerciements.
Allez ployer bagage ; et, pour grossir la somme,
Joignez à vos bijoux les écus du bonhomme.
Je vous rends ses trésors, mais à fort bon marché ;
J'ai dérobé ses clefs depuis qu'il est couché ;
Je vous les livre.

ISABELLE.

Allons-y travailler ensemble.

LYSE.

Passez-vous de mon aide.

ISABELLE.

Eh quoi ! le cœur te tremble ?

1. *Var.*

J'ai bien fait encor pire :
J'ai dit que c'est pour vous que ce captif soupire,
Que vous l'aimiez de même et fuiriez avec nous (1639-57).

LYSE.

Non, mais c'est un secret tout propre à l'éveiller ;
Nous ne nous garderions jamais de babiller.

ISABELLE.

Folle, tu ris toujours.

LYSE.

De peur d'une surprise,
Je dois attendre ici le chef de l'entreprise ;
S'il tardait à la rue, il serait reconnu ;
Nous vous irons trouver dès qu'il sera venu.
C'est là sans raillerie...

ISABELLE.

Adieu donc. Je te laisse,
Et consens que tu sois aujourd'hui la maîtresse.

LYSE.

C'est du moins...

ISABELLE.

Fais bon guet.

LYSE.

Vous, faites bon butin.

SCÈNE III : LYSE.

Ainsi, Clindor, je fais, moi seule, ton destin ;
Des fers où je t'ai mis c'est moi qui te délivre,
Et te puis, à mon choix, faire mourir ou vivre.
On me vengeait de toi par delà mes désirs ;
Je n'avais de dessein que contre tes plaisirs.
Ton sort trop rigoureux m'a fait changer d'envie ;
Je te veux assurer tes plaisirs et ta vie ;
Et mon amour éteint, te voyant en danger,
Renaît pour m'avertir que c'est trop me venger.
J'espère aussi, Clindor, que, pour reconnaissance,
De ton ingrat amour étouffant la licence...

SCÈNE IV : MATAMORE, ISABELLE, LYSE.

ISABELLE.

Quoi ! chez nous, et de nuit !

MATAMORE.

L'autre jour...

ISABELLE.

Qu'est ceci ?

L'autre jour ? est-il temps que je vous trouve ici ?

LYSE.

C'est ce grand capitaine. Où s'est-il laissé prendre ?

ISABELLE.

En montant l'escalier je l'en ai vu descendre.

MATAMORE.

L'autre jour, au défaut de mon affection,
J'assurai vos appas de ma protection.

ISABELLE.

Après ?

MATAMORE.

On vint ici faire une brouillerie ;
Vous rentrâtes voyant cette forfanterie ;
Et, pour vous protéger, je vous suivis soudain.

ISABELLE.

Votre valeur prit alors un généreux dessein.
Depuis ?

MATAMORE.

Pour conserver une dame si belle,
Au plus haut du logis j'ai fait la sentinelle.

ISABELLE.

Sans sortir ?

MATAMORE.

Sans sortir.

LYSE.

C'est-à-dire, en deux mots,
Que la peur l'enfermait dans la chambre aux fagots.

MATAMORE.

La peur ?

LYSE.

Oui, vous tremblez ; la vôtre est sans égale.

MATAMORE.

Parce qu'elle a bon pas, j'en fais mon Bucéphale ;
Lorsque je la domptai, je lui fis cette loi ;
Et depuis, quand je marche, elle tremble sous moi.

LYSE.

Votre caprice est rare à choisir des montures.

MATAMORE.

C'est pour aller plus vite aux grandes aventures.

ISABELLE.

Vous en exploitez bien. Mais changeons de discours,
Vous avez demeuré là dedans quatre jours?

MATAMORE.

Quatre jours.

ISABELLE.

Et vécu?

MATAMORE.

De nectar, d'ambrosie¹.

LYSE.

Je crois que cette viande aisément rassasie?

MATAMORE.

Aucunement.

ISABELLE.

Enfin vous étiez descendu...

MATAMORE.

Pour faire qu'un amant en vos bras fût rendu,
Pour rompre sa prison, en fracasser les portes
Et briser en morceaux ses chaînes les plus fortes.

LYSE.

Avouez franchement que, pressé par la faim,
Vous veniez bien plutôt faire la guerre au pain.

MATAMORE.

L'un et l'autre, parbleu. Cette ambrosie est fade ;
J'en eus au bout d'un jour l'estomac tout malade.
C'est un mets délicat et de peu de soutien ;
A moins que d'être un dieu l'on n'en vivrait pas bien ;
Il cause mille maux, et, dès l'heure qu'il entre,
Il allonge les dents et rétrécit le ventre.

LYSE.

Enfin c'est un ragoût qui ne vous plaisait pas?

1. Ambrosie : ambroisie.

MATAMORE.

Quitte pour chaque nuit faire deux tours en bas,
Et là, m'accommodant des reliefs de cuisine,
Mêler la viande humaine avecque la divine.

ISABELLE.

Vous aviez, après tout, dessein de nous voler.

MATAMORE.

Vous-mêmes, après tout, m'osez-vous quereller?
Si je laisse une fois échapper ma colère...

ISABELLE.

Lyse, fais-moi sortir les valets de mon père.

MATAMORE.

Un sot les attendrait.

SCÈNE V : ISABELLE, LYSE.

LYSE.

Vous ne le tenez pas.

ISABELLE.

Il nous avait bien dit que la peur a bon pas.

LYSE.

Vous n'avez cependant rien fait, ou peu de chose.

ISABELLE.

Rien du tout. Que veux-tu? sa rencontre en est cause.

LYSE.

Mais vous n'aviez alors qu'à le laisser aller.

ISABELLE.

Mais il m'a reconnue et m'est venu parler.
Moi qui, seule et de nuit, craignais son insolence,
Et beaucoup plus encor de troubler le silence,
J'ai cru, pour m'en défaire et m'ôter de souci,
Que le meilleur était de l'amener ici.
Vois, quand j'ai ton secours, que je me tiens vaillante.
Puisque j'ose affronter cette humeur violente.

LYSE.

J'en ai ri comme vous, mais non sans murmurer :
C'est bien du temps perdu.

ISABELLE.

Je vais le réparer.

LYSE.

Voici le conducteur de notre intelligence ;
Sachez auparavant toute sa diligence.

SCÈNE VI : ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE.

Eh bien ! mon grand ami, braverons-nous le sort ?
Et viens-tu m'apporter ou la vie ou la mort ?
Ce n'est plus qu'en toi seul que mon espoir se fonde.

LE GEOLIER.

Bannissez vos frayeurs, tout va le mieux du monde,
Il ne faut que partir, j'ai des chevaux tout prêts,
Et vous pourrez bientôt vous moquer des arrêts.

ISABELLE.

Je te dois regarder comme un dieu tutélaire¹,
Et ne sais point pour toi d'assez digne salaire.

LE GEOLIER.

Voici le prix unique où tout mon cœur prétend.

ISABELLE.

Lyse, il faut te résoudre à le rendre content.

LYSE.

Oui, mais tout son apprêt nous est fort inutile :
Comment ouvrirons-nous les portes de la ville ?

LE GEOLIER.

On nous tient des chevaux en main sûre aux faubourgs ;
Et je sais un vieux mur qui tombe tous les jours :
Nous pourrons aisément sortir par ses ruines.

ISABELLE.

Ah ! que je me trouvais sur d'étranges épines !

1. *Var.* Ah ! que tu me ravis ! et quel digne salaire
Pourrai-je présenter à mon dieu tutélaire ?

LE GEOL. Voici la récompense où mon désir prétend.

ISAB. Lyse, il faut se résoudre à le rendre content (1639-57).

LE GEOLIER.

Mais il faut se hâter.

ISABELLE.

Nous partirons soudain.

Viens nous aider là-haut à faire notre main.

SCÈNE VII : CLINDOR, *en prison.*

Aimables souvenirs de mes chères délices,
 Qu'on va bientôt changer en d'infâmes supplices,
 Que, malgré les horreurs de ce mortel effroi,
 Vos charmans entretiens ont de douceurs pour moi !
 Ne m'abandonnez point, soyez-moi plus fidèles
 Que les rigueurs du sort ne se montrent cruelles ;
 Et lorsque du trépas les plus noires couleurs
 Viendront à mon esprit figurer mes malheurs,
 Figurez aussitôt à mon âme interdite
 Combien je fus heureux par delà mon mérite.
 Lorsque je me plaindrai de leur sévérité,
 Redites-moi l'excès de ma témérité ;
 Que d'un si haut dessein ma fortune incapable
 Rendait ma flamme injuste et mon espoir coupable :
 Que je fus criminel quand je devins amant,
 Et que ma mort en est le juste châtement.
 Quel bonheur m'accompagne à la fin de ma vie !
 Isabelle, je meurs pour vous avoir servie ;
 Et de quelque tranchant que je souffre les coups,
 Je meurs trop glorieux, puisque je meurs pour vous.
 Hélas ! que je me flatte, et que j'ai d'artifice
 A me dissimuler la honte d'un supplice !
 En est-il de plus grand que de quitter ces yeux
 Dont le fatal amour me rend si glorieux ?
 L'ombre d'un meurtrier creuse ici ma ruine ;
 Il succomba vivant, et, mort, il m'assassine ;
 Son nom fait contre moi ce que n'a pu son bras ;
 Mille assassins nouveaux naissent de son trépas ;
 Et je vois de son sang, fécond en perfidies,
 S'élever contre moi des âmes plus hardies,
 De qui les passions, s'armant d'autorité,
 Font un meurtre public avec impunité.
 Demain de mon courage on doit faire un grand crime,
 Donner au déloyal ma tête pour victime ;

Et tous pour le pays prennent tant d'intérêt
 Qu'il ne m'est pas permis de douter de l'arrêt.
 Ainsi de tous côtés ma perte était certaine.
 J'ai repoussé la mort, je la reçois pour peine.
 D'un péril évité je tombe en un nouveau,
 Et des mains d'un rival en celles d'un bourreau.
 Je frémis à penser à ma triste aventure ;
 Dans le sein du repos je suis à la torture ;
 Au milieu de la nuit et du temps du sommeil
 Je vois de mon trépas le honteux appareil ;
 J'en ai devant les yeux les funestes ministres ;
 On me lit du sénat les mandements sinistres ;
 Je sors les fers aux pieds ; j'entends déjà le bruit
 De l'amas insolent d'un peuple qui me suit ;
 Je vois le lieu fatal où ma mort se prépare :
 Là mon esprit se trouble et ma raison s'égare ;
 Je ne découvre rien qui m'ose secourir,
 Et la peur de la mort me fait déjà mourir.

Isabelle, toi seule, en réveillant ma flamme,
 Dissipes ces terreurs et rassures mon âme ;
 Et sitôt que je pense à tes divins attraits,
 Je vois évanouir ces infâmes portraits.
 Quelques rudes assauts que le malheur me livre,
 Garde mon souvenir et je croirai revivre.
 Mais d'où vient que de nuit on ouvre ma prison ?
 Ami, que viens-tu faire ici hors de saison ?

SCÈNE VIII : CLINDOR, LE GEOLIER.

LE GEOLIER, *cependant qu'Isabelle et Lyse paraissent à quartier*¹.

Les juges assemblés pour punir votre audace,
 Mus de compassion, enfin vous ont fait grâce.

CLINDOR.

M'ont fait grâce, bons dieux !

LE GEOLIER.

Où, vous mourrez de nuit.

1. A quartier : à l'écart.

CLINDOR.

De leur compassion est-ce là tout le fruit?

LE GEOLIER.

Que de cette faveur vous tenez peu de conte !
D'un supplice public c'est vous sauver la honte.

CLINDOR.

Quels encens puis-je offrir aux maîtres de mon sort,
Dont l'arrêt me fait grâce et m'envoie à la mort?

LE GEOLIER.

Il la faut recevoir avec meilleur visage.

CLINDOR.

Fais ton office, ami, sans causer davantage.

LE GEOLIER.

Une troupe d'archers là dehors vous attend ;
Peut-être en les voyant serez-vous plus content.

SCÈNE IX : CLINDOR, ISABELLE, LYSE, LE GEOLIER.

ISABELLE *dit ces mots à Lyse, pendant que le geôlier
ouvre la prison à Clindor.*

Lyse, nous l'allons voir.

LYSE.

Que vous êtes ravie!

ISABELLE.

Ne le serais-je point de recevoir la vie?
Son destin et le mien prennent un même cours,
Et je mourrais du coup qui trancherait ses jours.

LE GEOLIER.

Monsieur, connaissez-vous beaucoup d'archers semblables?

CLINDOR.

Ah ! madame, est-ce vous? surprises adorables !
Trompeur trop obligeant ! tu disais bien vraiment
Que je mourrais de nuit, mais de contentement.

ISABELLE.

Clindor !

LE GEOLIER.

Ne perdons point le temps à ces caresses.
Nous aurons tout loisir de flatter nos maîtresses.

CLINDOR.

Quoi ! Lyse est donc la sienne ?

ISABELLE.

Écoutez le discours
De votre liberté qu'ont produit leurs amours.

LE GEOLIER.

En lieu de sûreté le babil est de mise ;
Mais ici ne songeons qu'à nous ôter de prise.

ISABELLE.

Sauvons-nous : mais avant promettez-nous deux
Jusqu'au jour d'un hymen de modérer vos feux :
Autrement nous rentrons.

CLINDOR.

Que cela ne vous tienne,
Je vous donne ma foi.

LE GEOLIER.

Lyse, reçois la mienne.

ISABELLE.

Sur un gage si beau j'ose tout hasarder.

LE GEOLIER.

Nous nous amusons trop, il est temps d'évader.

SCÈNE X : ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ne craignez plus pour eux ni périls ni disgrâces !
Beaucoup les poursuivront, mais sans trouver leurs traces.

PRIDAMANT.

A la fin je respire.

ALCANDRE.

Après un tel bonheur,
Deux ans les ont montés en haut degré d'honneur.
Je ne vous dirai point le cours de leurs voyages,
S'ils ont trouvé le calme, ou vaincu les orages,

Ni par quel art non plus ils se sont élevés ;
 Il suffit d'avoir vu comme ils se sont sauvés,
 Et que, sans vous en faire une histoire importune,
 Je vous les vais montrer en leur haute fortune.
 Mais puisqu'il faut passer à des efforts plus beaux,
 Rentrons pour évoquer des fantômes nouveaux !
 Ceux que vous avez vus représenter de suite
 A vos yeux étonnés leur amour et leur fuite,
 N'étant pas destinés aux hautes fonctions,
 N'ont point assez d'éclat pour leurs conditions.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ALCANDRE, PRIDAMANT.

PRIDAMANT.

Qu'Isabelle est changée et qu'elle est éclatante !

ALCANDRE.

Lyse marche après elle et lui sert de suivante ;
 Mais derechef surtout n'ayez aucun effroi,
 Et de ce lieu fatal ne sortez qu'après moi ;
 Je vous le dis encore, il y va de la vie.

PRIDAMANT.

Cette condition m'en ôte assez l'envie.

SCÈNE II : ISABELLE, *représentant Hippolyte* ; LYSE,
représentant Clarine.

LYSE.

Ce divertissement n'aura-t-il point de fin ?
 Et voulez-vous passer la nuit dans ce jardin ?

ISABELLE.

Je ne puis plus cacher le sujet qui m'amène ;
 C'est grossir mes douleurs que de taire ma peine.
 Le prince Florilame...

LYSE.

Eh bien, il est absent.

ISABELLE.

C'est la source des maux que mon âme ressent ;
 Nous sommes ses voisins, et l'amour qu'il nous porte
 Dedans son grand jardin nous permet cette porte.
 La princesse Rosine et mon perfide époux,
 Durant qu'il est absent en font leur rendez-vous :
 Je l'attends au passage et lui ferai connaître
 Que je ne suis pas femme à rien souffrir d'un traître.

LYSE.

Madame, croyez-moi, loin de le quereller,
 Vous ferez beaucoup mieux de tout dissimuler.
 Il nous vient peu de fruit de telles jalousies ;
 Un homme en court plus tôt après ses fantaisies ;
 Il est toujours le maître, et tout notre discours
 Par un contraire effet l'obstine en ses amours.

ISABELLE.

Je dissimulerai son adultère flamme !
 Une autre aura son cœur, et moi le nom de femme !
 Sans crime d'un hymen peut-il rompre la loi ?
 Et ne rougit-il point d'avoir si peu de foi ?

LYSE.

Cela fut bon jadis ; mais au temps où nous sommes,
 Ni l'hymen ni la foi n'obligent plus les hommes :
 Leur gloire a son brillant, et ses règles à part¹ :
 Où la nôtre se perd, la leur est sans hasard ;
 Elle croît aux dépens de nos lâches faiblesses ;
 L'honneur d'un galant homme est d'avoir des maîtresses.

ISABELLE.

Ote-moi cet honneur et cette vanité,
 De se mettre en crédit par l'infidélité.
 Si, pour haïr le change et vivre sans amie,
 Un homme tel que lui tombe dans l'infamie,
 Je le tiens glorieux d'être infâme à ce prix ;
 S'il en est méprisé, j'estime ce mépris.

1. Var. Madame, leur honneur a des règles à part.
 Où le vôtre se perd, le leur est sans hasard,
 Et la même action entre eux et nous commune
 Est pour nous déshonneur, pour eux bonne fortune.
 La chasteté n'est plus la vertu d'un mari ;
 La princesse du vôtre a fait son favori :
 Sa réputation croîtra par ses caresses ;
 [L'honneur d'un galant homme...] (1639-57).

Le blâme qu'on reçoit d'aimer trop une femme
Aux maris vertueux est un illustre blâme.

LYSE.

Madame, il vient d'entrer ; la porte a fait du bruit.

ISABELLE.

Retirons-nous, qu'il passe.

LYSE.

Il vous voit et vous suit.

SCÈNE III : CLINDOR, *représentant Théagène* ; ISABELLE
représentant Hippolyte ; LYSE, *représentant Clarine*.

CLINDOR.

Vous fuyez, ma princesse, et cherchez des remises :
Sont-ce là les douceurs que vous m'avez promises ?
Est-ce ainsi que l'amour ménage un entretien ?
Ne fuyez plus, madame, et n'appréhendez rien :
Florilame est absent, ma jalouse endormie.

ISABELLE.

En êtes-vous bien sûr ?

CLINDOR.

Ah ! fortune ennemie !

ISABELLE.

Je veille, déloyal : ne crois plus m'aveugler :
Au milieu de la nuit je ne vois que trop clair :
Je vois tous mes soupçons passer en certitudes
Et ne puis plus douter de tes ingraturités !
Toi-même, par ta bouche, as trahi ton secret.
O l'esprit avisé pour un amant discret !
Et que c'est en amour une haute prudence
D'en faire avec sa femme entière confiance !
Où sont tant de serments de n'aimer rien que moi ?
Qu'as-tu fait de ton cœur ? qu'as-tu fait de ta foi ?
Lorsque je la reçus, ingrat, qu'il te souvienne
De combien différaient ta fortune et la mienne,
De combien de rivaux je dédaignai les vœux ;
Ce qu'un simple soldat pouvait être auprès d'eux :
Quelle tendre amitié je recevais d'un père !
Je le quittai pourtant pour suivre ta misère ;
Et je tendis les bras à mon enlèvement,
Pour soustraire ma main à son commandement.

En quelle extrémité depuis ne m'ont réduite
 Les hasards dont le sort a traversé ta fuite ?
 Et que n'ai-je souffert avant que le bonheur
 Élevât ta bassesse à ce haut rang d'honneur !
 Si, pour te voir heureux, ta foi s'est relâchée,
 Remets-moi dans le sein dont tu m'as arrachée.
 L'amour que j'ai pour toi m'a fait tout hasarder,
 Non pas pour des grandeurs, mais pour te posséder

CLINDOR.

Ne me reproche plus ta fuite ni ta flamme,
 Que ne fait point l'amour quand il possède une âme ?
 Son pouvoir à ma vue attachait tes plaisirs,
 Et tu me suivais moins que tes propres désirs.
 J'étais lors peu de chose, oui ; mais qu'il te souvienne
 Que ta fuite égala ta fortune à la mienne,
 Et que pour t'enlever c'était un faible appas
 Que l'éclat de tes biens qui ne te suivaient pas.
 Je n'eus, de mon côté, que l'épée en partage,
 Et ta flamme, du tien, fut mon seul avantage :
 Celle-là m'a fait grand en ces bords étrangers ;
 L'autre exposa ma tête à cent et cent dangers.
 Regrette maintenant ton père et ses richesses ;
 Fâche-toi de marcher à côté des princesses ;
 Retourne en ton pays chercher avec tes biens
 L'honneur d'un rang pareil à celui que tu tiens.
 De quel manque, après tout, as-tu lieu de te plaindre ?
 En quelle occasion m'as-tu vu te contraindre ?
 As-tu reçu de moi ni froideurs, ni mépris ?
 Les femmes, à vrai dire, ont d'étranges esprits !
 Qu'un mari les adore, et qu'un amour extrême
 A leur bizarre humeur le soumette lui-même,
 Qu'il les comble d'honneurs et de bons traitements,
 Qu'il ne refuse rien à leurs contentements :
 S'il fait la moindre brèche à la foi conjugale,
 Il n'est point à leur gré de crime qui l'égale ;
 C'est vol, c'est perfidie, assassinat, poison ;
 C'est massacrer son père et brûler sa maison :
 Et jadis des Titans l'effroyable supplice
 Tomba sur Encelade avec moins de justice.

ISABELLE.

Je te l'ai déjà dit, que toute ta grandeur
 Ne fut jamais l'objet de ma sincère ardeur.

Je ne suivais que toi, quand je quittai mon père ;
 Mais puisque ces grandeurs t'ont fait l'âme légère,
 Laisse mon intérêt ; songe à qui tu les dois.

Florilame lui seul t'a mis où tu te vois ;
 A peine il te connut qu'il te tira de peine ;
 De soldat vagabond il te fit capitaine :
 Et le rare bonheur qui suivit cet emploi
 Joignit à ses faveurs les faveurs de son roi.
 Quelle forte amitié n'a-t-il point fait paraître
 A cultiver depuis ce qu'il avait fait naître ?
 Par ses soins redoublés n'es-tu pas aujourd'hui
 Un peu moindre de rang, mais plus puissant que lui ?
 Il eût gagné par là l'esprit le plus farouche ;
 Et pour remerciements tu veux souiller sa couche !
 Dans ta brutalité trouve quelques raisons,
 Et contre ses faveurs défends tes trahisons.
 Il t'a comblé de biens, tu lui voles son âme !
 Il t'a fait grand seigneur, et tu le rends infâme !
 Ingrat, c'est donc ainsi que tu rends les bienfaits ?
 Et ta reconnaissance a produit ces effets ?

CLINDOR.

Mon âme (car encor ce beau nom te demeure
 Et te demeurera jusqu'à tant que je meure),
 Crois-tu qu'aucun respect ou crainte du trépas
 Puisse obtenir sur moi ce que tu n'obtiens pas ?
 Dis que je suis ingrat, appelle-moi parjure ;
 Mais à nos feux sacrés ne fais plus tant d'injure :
 Ils conservent encor leur première vigueur ;
 Et si le fol amour qui m'a surpris le cœur
 Avait pu s'étouffer au point de sa naissance,
 Celui que je te porte eût eu cette puissance.
 Mais en vain mon devoir tâche à lui résister ;
 Toi-même as éprouvé qu'on ne le peut dompter.
 Ce dieu qui te força d'abandonner ton père,
 Ton pays et tes biens, pour suivre ma misère,
 Ce dieu même aujourd'hui force tous mes désirs¹
 A te faire un larcin de deux ou trois soupirs.

1. *Var.* Ce dieu même à présent malgré moi m'a réduit
 A te faire un larcin des plaisirs d'une nuit.
 A mes sens dérégés souffre cette licence :
 Une pareille amour meurt dans la jouissance (1639-57).

A mon égarement souffre cette échappée,
 Sans craindre que ta place en demeure usurpée.
 L'amour dont la vertu n'est point le fondement
 Se détruit de soi-même et passe en un moment ;
 Mais celui qui nous joint est un amour solide,
 Où l'honneur a son lustre, où la vertu préside ;
 Sa durée a toujours quelques nouveaux appas,
 Et ses fermes liens durent jusqu'au trépas.
 Mon âme, derechef pardonne à la surprise
 Que ce tyran des cœurs a faite à ma franchise ;
 Souffre une folle ardeur qui ne vivra qu'un jour,
 Et qui n'affaiblit point le conjugal amour.

ISABELLE.

Hélas ! que j'aime bien à m'abuser moi-même !
 Je vois qu'on me trahit et veux croire qu'on m'aime ;
 Je me laisse charmer à ce discours flatteur,
 Et j'excuse un forfait dont j'adore l'auteur.

Pardonne, cher époux, au peu de retenue
 Où d'un premier transport la chaleur est venue.
 C'est en ces accidents manquer d'affection
 Que de les voir sans trouble et sans émotion.
 Puisque mon teint se fane et ma beauté se passe,
 Il est bien juste aussi que ton amour se lasse ;
 Et même je croirai que ce feu passager
 En l'amour conjugal ne pourra rien changer.
 Songe un peu toutefois à qui ce feu s'adresse,
 En quel péril te jette une telle maîtresse.

Dissimule, déguise, et sois amant discret.
 Les grands en leur amour n'ont jamais de secret ;
 Ce grand train qu'à leurs pas leur grandeur propre attache
 N'est qu'un grand corps tout d'yeux à qui rien ne se cache,
 Et dont il n'est pas un qui ne fît son effort
 A se mettre en faveur par un mauvais rapport.
 Tôt ou tard Florilame apprendra tes pratiques,
 Ou de sa défiance, ou de ses domestiques ;
 Et lors (à ce penser je frissonne d'horreur !)
 A quelle extrémité n'ira point sa fureur ?
 Puisqu'à ces passe-temps ton humeur te convie,
 Cours après tes plaisirs, mais assure ta vie.
 Sans aucun sentiment je te verrai changer,
 Lorsque tu changeras sans te mettre en danger.

CLINDOR.

Encore une fois donc tu veux que je te die
 Qu'auprès de mon amour je méprise ma vie?
 Mon âme est trop atteinte, et mon cœur trop blessé,
 Pour craindre les périls dont je suis menacé.
 Ma passion m'aveugle, et pour cette conquête
 C'est hasarder trop peu de hasarder ma tête.
 C'est un feu que le temps pourra seul modérer ;
 C'est un torrent qui passe et ne saurait durer.

ISABELLE.

Eh bien, cours au trépas, puisqu'il a tant de charmes,
 Et néglige ta vie aussi bien que mes larmes.
 Penses-tu que ce prince, après un tel forfait,
 Par ta punition se tienne satisfait?
 Qui sera mon appui lorsque ta mort infâme
 A sa juste vengeance exposera ta femme,
 Et que sur la moitié d'un perfide étranger
 Une seconde fois il croira se venger?
 Non, je n'attendrai pas que ta perte certaine
 Puisse attirer sur moi les restes de ta peine,
 Et que de mon honneur, gardé si chèrement,
 Il fasse un sacrifice à son ressentiment.
 Je préviendrai la honte où ton malheur me livre
 Et saurai bien mourir, si tu ne veux pas vivre.
 Ce corps, dont mon amour t'a fait le possesseur,
 Ne craindra plus bientôt l'effort d'un ravisseur.
 J'ai vécu pour t'aimer, mais non pour l'infamie
 De servir au mari de ton illustre amie.
 Adieu : je vais du moins, en mourant avant toi,
 Diminuer ton crime et dégager ta foi.

CLINDOR.

Ne meurs pas, chère épouse, et dans un second change
 Vois l'effet merveilleux où ta vertu me range.

M'aimer malgré mon crime, et vouloir par ta mort
 Éviter le hasard de quelque indigne effort !
 Je ne sais qui je dois admirer davantage,
 Ou de ce grand amour, ou de ce grand courage ;
 Tous les deux m'ont vaincu ; je reviens sous tes lois,
 Et ma brutale ardeur va rendre les abois ;
 C'en est fait ; elle expire, et mon âme plus saine
 Vient de rompre les nœuds de sa honteuse chaîne.

Mon cœur, quand il fut pris, s'était mal défendu ;
Perds-en le souvenir.

ISABELLE.

Je l'ai déjà perdu.

CLINDOR.

Que les plus beaux objets qui soient dessus la terre
Conspirent désormais à me faire la guerre ;
Ce cœur, inexpugnable aux assauts de leurs yeux,
N'aura plus que les tiens pour maîtres et pour dieux.

LYSE.

Madame, quelqu'un vient.

SCÈNE IV : CLINDOR, *représentant Théagène* ; ISABELLE,
représentant Hippolyte ; LYSE, *représentant Clarine* ;
ÉRASTE ; TROUPE DE DOMESTIQUES DE FLORILAME.

ÉRASTE, *poignardant Clindor.*

Reçois, traître, avec joie
Les faveurs que par nous ta maîtresse t'envoie.

PRIDAMANT, *d Alcandre.*

On l'assassine, ô dieux ! daignez le secourir.

ÉRASTE.

Puissent les suborneurs ainsi toujours périr !

ISABELLE.

Qu'avez-vous fait, bourreaux ?

ÉRASTE.

Un juste et grand exemple,
Qu'il faut qu'avec effroi tout l'avenir contemple,
Pour apprendre aux ingrats, aux dépens de son sang,
A n'attaquer jamais l'honneur d'un si haut rang.
Notre main a vengé le prince Florilame,
La princesse outragée, et vous-même, madame,
Immolant à tous trois un déloyal époux
Qui ne méritait pas la gloire d'être à vous.
D'un si lâche attentat souffrez le prompt supplice,
Et ne vous plaignez point quand on vous rend justice.
Adieu.

ISABELLE.

Vous ne l'avez massacré qu'à demi,
Il vit encore en moi ; soulez son ennemi :
Achevez, assassins, de m'arracher la vie.

Cher époux, en mes bras on te l'a donc ravie !
Et de mon cœur jaloux les secrets mouvements
N'ont pu rompre ce coup par leurs pressentiments !
O clarté trop fidèle, hélas ! et trop tardive,
Qu ne fait voir le mal qu'au moment qu'il arrive !
Fallait-il... Mais j'étouffe, et, dans un tel malheur,
Mes forces et ma voix cèdent à ma douleur ;
Son vif excès me tue ensemble et me console,
Et puisqu'il nous rejoint...

LYSE.

Elle perd la parole.

Madame... Elle se meurt ; (pignons les discours,
Et courons au logis appeler du secours.

*(Ici on rabaisse une toile qui couvre le jardin et les corps de
Clindor et d'Isabelle, et le magicien et le père sortent de la
grotte.)*

SCÈNE V : ALCANDRE, PRIDAMANT.

ALCANDRE.

Ainsi de notre espoir la fortune se joue :
Tout s'élève ou s'abaisse au branle de sa roue ;
Et son ordre inégal qui régit l'univers
Au milieu du bonheur a ses plus grands revers.

PRIDAMANT.

Cette réflexion, mal propre pour un père,
Consolerait peut-être une douleur légère ;
Mais, après avoir vu mon fils assassiné,
Mes plaisirs foudroyés, mon espoir ruiné,
J'aurais d'un si grand coup l'âme bien peu blessée
Si de pareils discours m'entraient dans la pensée.
Hélas ! dans sa misère il ne pouvait périr ;
Et son bonheur fatal lui seul l'a fait mourir.

N'attendez pas de moi des plaintes davantage .
La douleur qui se plaint cherche qu'on la soulage ;
La mienne court après son déplorable sort..
Adieu ; je vais mourir, puisque mon fils est mort.

ALCANDRE.

D'un juste désespoir l'effort est légitime,
 Et de le détourner je croirai faire un crime.
 Oui, suivez ce cher fils sans attendre à demain ;
 Mais épargnez du moins ce coup à votre main ;
 Laissez faire aux douleurs qui rongent vos entrailles,
 Et pour les redoubler voyez ses funérailles.
(Ici on relève la toile, et tous les comédiens paraissent avec leur portier¹, qui comptent de l'argent sur une table et en prennent chacun leur part.)

PRIDAMANT.

Que vois-je ? chez les morts compte-t-on de l'argent ?

ALCANDRE.

Voyez si pas un d'eux s'y montre négligent.

PRIDAMANT.

Je vois Clindor ! ah ! dieux ! quelle étrange surprise !
 Je vois ses assassins, je vois sa femme et Lyse !
 Quel charme en un moment étouffe leurs discords,
 Pour assembler ainsi les vivants et les morts ?

ALCANDRE.

Ainsi tous les acteurs d'une troupe comique,
 Leur poème récité, partagent leur pratique :
 L'un tue, et l'autre meurt, l'autre vous fait pitié ;
 Mais la scène préside à leur inimitié.
 Leurs vers font leurs combats, leur mort suit leurs paroles.
 Et sans prendre intérêt en pas un de leurs rôles,
 Le traître et le trahi, le mort et le vivant,
 Se trouvent à la fin amis comme devant.

Votre fils et son train ont bien su par leur fuite
 D'un père et d'un prévôt éviter la poursuite ;
 Mais tombant dans les mains de la nécessité,
 Ils ont pris le théâtre en cette extrémité.

PRIDAMANT.

Mon fils comédien !

ALCANDRE.

D'un art si difficile
 Tous les quatre, au besoin, ont fait un doux asile,

1. Les portiers étaient chargés de la police de la salle

Et, depuis sa prison, ce que vous avez vu,
 Son adultère amour, son trépas imprévu,
 N'est que la triste fin d'une pièce tragique
 Qu'il expose aujourd'hui sur la scène publique,
 Par où ses compagnons en ce noble métier
 Ravissent à Paris un peuple tout entier.
 Le gain leur en demeure, et ce grand équipage
 Dont je vous ai fait voir le superbe étalage
 Est bien à votre fils, mais non pour s'en parer
 Qu'alors que sur la scène il se fait admirer.

PRIDAMANT.

J'ai pris sa mort pour vraie, et ce n'était que feinte ;
 Mais je trouve partout même sujet de plainte.
 Est-ce là cette gloire, et ce haut rang d'honneur
 Où le devait monter l'excès de son bonheur ?

ALCANDRE.

Cessez de vous en plaindre. A présent le théâtre
 Est en un point si haut que chacun l'idolâtre ;
 Et ce que votre temps voyait avec mépris
 Est aujourd'hui l'amour de tous les bons esprits,
 L'entretien de Paris, le souhait des provinces,
 Le divertissement le plus doux de nos princes,
 Les délices du peuple, et le plaisir des grands ;
 Il tient le premier rang parmi leurs passe-temps :
 Et ceux dont nous voyons la sagesse profonde
 Par ses illustres soins conserver tout le monde
 Trouvent dans les douceurs d'un spectacle si beau
 De quoi se délasser d'un si pesant fardeau.
 Même notre grand roi, ce foudre de la guerre,
 Dont le nom se fait craindre aux deux bouts de la terre,
 Le front ceint de lauriers, daigne bien quelquefois
 Prêter l'œil et l'oreille au Théâtre-François :
 C'est là que le Parnasse étale ses merveilles ;
 Les plus rares esprits lui consacrent leurs veilles ;
 Et tous ceux qu'Apollon voit d'un meilleur regard
 De leurs doctes travaux lui donnent quelque part.

D'ailleurs, si par les biens on prise les personnes,
 Le théâtre est un fief dont les rentes sont bonnes ;
 Et votre fils rencontre en un métier si doux
 Plus d'accommodement qu'il n'eût trouvé chez vous.

Défaites-vous enfin de cette erreur commune,
Et ne vous plaignez plus de sa bonne fortune.

PRIDAMANT.

Je n'ose plus m'en plaindre et vois trop de combien
Le métier qu'il a pris est meilleur que le mien.
Il est vrai que d'abord mon âme s'est émue :
J'ai cru la comédie au point où je l'ai vue ;
J'en ignorais l'éclat, l'utilité, l'appas,
Et la blâmais ainsi, ne la connaissant pas ;
Mais, depuis vos discours, mon cœur plein d'allégresse
A banni cette erreur avecque sa tristesse.
Clindor a trop bien fait.

ALCANDRE.

N'en croyez que vos yeux.

PRIDAMANT.

Demain, pour ce sujet, j'abandonne ces lieux ;
Je vole vers Paris. Cependant, grand Alcandre,
Quelles grâces ici ne vous dois-je point rendre ?

ALCANDRE.

Servir les gens d'honneur est mon plus grand désir.
J'ai pris ma récompense en vous faisant plaisir.
Adieu. Je suis content, puisque je vous vois l'être.

PRIDAMANT.

Un si rare bienfait ne peut se reconnaître :
Mais, grand mage, du moins, croyez qu'à l'avenir
Mon âme en gardera l'éternel souvenir.

EXAMEN DE L'ILLUSION COMIQUE (1660)

Je dirai peu de chose de cette pièce : c'est une galanterie extravagante qui a tant d'irrégularités qu'elle ne vaut pas la peine de la considérer, bien que la nouveauté de ce caprice en ait rendu le succès assez favorable pour ne me repentir pas d'y avoir perdu quelque temps. Le premier acte ne semble qu'un prologue ; les trois suivants forment une pièce que je ne sais comment nommer : le succès en est tragique ; Adraste y est tué, et Clindor en péril de mort ; mais le style et les personnages sont entièrement de la comédie. Il y en a même un qui n'a d'être que dans l'imagination, inventé exprès pour faire rire, et dont il ne se trouve point d'original parmi les hommes : c'est un capi-

tan qui soutient assez son caractère de fanfaron, pour me permettre de croire qu'on en trouvera peu, dans quelque langue que ce soit, qui s'en acquittent mieux. L'action n'y est pas complète, puisqu'on ne sait, à la fin du quatrième acte qui la termine, ce que deviennent les principaux acteurs, et qu'ils se dérobent plutôt au péril qu'ils n'en triomphent. Le lieu y est assez régulier, mais l'unité de jour n'y est pas observée. Le cinquième est une tragédie assez courte pour n'avoir pas la juste grandeur que demande Aristote et que j'ai tâché d'expliquer. Clindor et Isabelle, étant devenus comédiens sans qu'on le sache, y représentent une histoire qui a du rapport avec la leur et semble en être la suite. Quelques-uns ont attribué cette conformité à un manque d'invention, mais c'est un trait d'art pour mieux abuser par une fausse mort le père de Clindor qui les regarde et rendre son retour de la douleur à la joie plus surprenant et plus agréable.

Tout cela cousu ensemble fait une comédie dont l'action n'a pour sa durée que celle de sa représentation, mais sur quoi il ne serait pas sûr de prendre l'exemple. Les caprices de cette nature ne se hasardent qu'une fois; et quand l'original aurait passé pour merveilleux, la copie n'en peut jamais rien valoir. Le style semble assez proportionné aux matières, si ce n'est que Lyse, en la cinquième scène du troisième acte, semble s'élever un peu trop au-dessus du caractère de servante. Ces deux vers d'Horace lui serviront d'excuse, aussi bien qu'au père du menteur, quand il se met en colère contre son fils au cinquième acte :

Interdum tamen et vocem comœdia tollit,
Iratiusque Chremes tumido delitigat ore¹.

Je ne m'étendrai pas davantage sur ce poème : tout irrégulier qu'il est, il faut qu'il ait quelque mérite, puisqu'il a surmonté l'injure des temps, et qu'il paraît encore sur nos théâtres, bien qu'il y ait plus de trente années qu'il est au monde, et qu'une si longue révolution en ait enseveli beaucoup sous la poussière, qui semblaient avoir plus de droit que lui de prétendre à une si heureuse durée.

1. • Quelquefois cependant la comédie élève la voix, et Chremès exhale sa colère d'une voix courroucée. »



LE CID

TRAGI-COMEDIE



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE', Im-
primeur & Libraire de Monseigneur
frere du Roy, dans la petite Salle du
Palais, à la Palme.

M. DC. XXXVII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1637.

PERSONNAGES

DON FERNAND, premier roi de Castille.

DONA URRAQUE, infante de Castille.

DON DIÈGUE, père de don Rodrigue.

DON GOMÈS, comte de Gormas, père de Chimène.

DON RODRIGUE, amant de Chimène.

DON SANCHE, amoureux de Chimène.

DON ARIAS, }
DON ALONSE, } gentilshommes castillans.

CHIMÈNE, fille de don Gomès.

LÉONOR, gouvernante de l'Infante.

ELVIRE, gouvernante de Chimène.

UN PAGE de l'Infante.

La scène est à Séville.



LE CID

Tragédie - 1636

NOTICE

L'HISTORIEN Mariana, deux anciens romances espagnols, las Mocédades del Cid (les Enfances du Cid) de Guillem de Castro y Belvis, drame en trois « journées » et quinze tableaux, fournirent à Corneille l'essentiel de sa tragédie. Toute cette littérature avait transformé le véritable Cid, Rodrigo Diaz de Bivar, guerrier très brave mais non sans reproche du XI^e siècle castillan, en un personnage de légende, symbole de l'honneur chevaleresque et de la bravoure espagnole. Et certes Corneille doit beaucoup au drame de Guillem de Castro, dont il a transposé les meilleures scènes et même un assez grand nombre de vers bien frappés. Sa pièce, représentée au théâtre du Marais dans les derniers jours de décembre 1636, eut un succès immédiat, et bientôt le Cid fut traduit dans toutes les langues de l'Europe. La cabale s'organisa dès lors, dirigée par Richelieu, que piquait sans doute une jalousie d'auteur et qui certainement obéissait aussi à des soucis politiques (guerre avec l'Espagne, question du duel) : d'où la fameuse querelle du Cid, guerre de libelles innombrables dont les plus importants sont les Observations sur le Cid de Scudéry, l'Excuse à Ariste de Corneille, l'épître de la Suivante (écrite en 1637). Enfin Chapelain termina cette longue polémique en rédigeant, à la prière de Richelieu, les Sentiments de l'Académie sur le Cid, qui parurent en novembre 1637, injustes pour Corneille malgré leur affectation d'impartialité. Il semble bien que cette dissertation médiocre ait mis pour toujours une contrainte sur le génie impétueux du poète.

ACTE I^{er}. — Don Diègue venant d'être fait gouverneur de l'Infant, le comte de Gormas, qui ambitionnait cette charge, lui cherche querelle et lui donne un soufflet. Don Diègue demande à son fils Rodrigue de le venger. Or Chimène, fille du comte, et Rodrigue s'aimaient avec l'approbation de leurs parents. Le jeune homme néanmoins n'écouterait que son honneur.

ACTE II. — *Le comte de Gormas et Rodrigue se battent, tandis que le roi annonce la marche des Maures sur Séville, et que se lamente l'Infante, amoureuse secrète de Rodrigue. Apprenant bientôt que le comte a péri, Chimène, aux pieds du roi, implore justice contre Rodrigue.*

ACTE III. — *Tandis que Chimène, le cœur déchiré, revient du palais en compagnie de don Sanche, qui voudrait la venger, Rodrigue se présente à elle et lui offre sa vie. Tous deux unissent leurs plaintes. Chimène continuera de poursuivre Rodrigue, mais avec la volonté de ne pas lui survivre. Cependant don Diègue exhorte son fils à aller combattre les Maures, afin d'obtenir le pardon du roi.*

ACTE IV. — *Malgré la brillante victoire de Rodrigue, Chimène résiste aux conseils mêmes de l'Infante et persévère dans sa volonté de vengeance. Le roi, pour l'éprouver, lui annonce que Rodrigue a trouvé la mort dans son triomphe. La jeune fille fait alors éclater son amour. Pourtant elle ne cède point encore et réclame le combat singulier contre Rodrigue. Don Sanche sera son champion, et elle accordera sa main au vainqueur.*

ACTE V. — *Rodrigue part au combat, emportant l'assurance de l'amour de Chimène, dont le cœur se partage entre la crainte et l'espoir. Après un quiproquo tragique, Rodrigue vainqueur obtient du roi la promesse de la main de Chimène.*

VERS DU CID FRÉQUEMMENT CITÉS

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

(I, 1.)

Rodrigue, as-tu du cœur. — Tout autre que mon père

L'éprouverait sur l'heure... (I, v.)

Plus l'offenseur est cher et plus grande est l'offense.

(I, v.)

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées

La valeur n'attend point le nombre des années.

(II, 12.)

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,

Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

(II, 11.)

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

(II, 11.)

Va, je ne te hais point. (III, iv.)

Rodrigue, qui l'eût cru? — Chimène, qui l'eût dit?

(III, iv.)

Et le combat cessa faute de combattants.

(IV, 11.)

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.

(V, 1.)

A MADAME DE COMBALET¹

(1637)

MADAME,

Ce portrait vivant que je vous offre représente un héros assez reconnaissable aux lauriers dont il est couvert. Sa vie a été une suite continuelle de victoires ; son corps, porté dans son armée, a gagné des batailles après sa mort ; et son nom au bout de six cents ans vient encore de triompher en France. Il y a trouvé une réception trop favorable pour se repentir d'être sorti de son pays et d'avoir appris à parler une autre langue que la sienne. Ce succès a passé mes plus ambitieuses espérances et m'a surpris d'abord ; mais il a cessé de m'étonner depuis que j'ai vu la satisfaction que vous avez témoignée quand il a paru devant vous. Alors j'ai osé me promettre de lui tout ce qui en est arrivé, et j'ai cru qu'après les éloges dont vous l'avez honoré, cet applaudissement universel ne lui pouvait manquer. Et véritablement, madame, on ne peut douter avec raison de ce que vaut une chose qui a le bonheur de vous plaire : le jugement que vous en faites est la marque assurée de son prix ; et comme vous donnez toujours libéralement aux véritables beautés l'estime qu'elles méritent, les fausses n'ont jamais le pouvoir de vous éblouir. Mais votre générosité ne s'arrête pas à des louanges stériles pour les ouvrages qui vous agréent ; elle prend plaisir à s'étendre utilement sur ceux qui les produisent et ne dédaigne point d'employer en leur faveur ce grand crédit que votre qualité et vos vertus vous ont acquis. J'en ai senti des effets qui me sont trop avantageux pour m'en taire, et je ne vous dois pas moins de remerciements pour moi que pour *le Cid*². C'est une reconnaissance qui m'est glorieuse, puisqu'il m'est impossible de publier que je vous ai de grandes obligations, sans publier en même temps que vous m'avez assez estimé pour vouloir que je vous en eusse. Aussi, madame, si je souhaite quelque durée pour cet heureux effort de ma plume, ce n'est point pour apprendre mon nom à la postérité, mais seulement pour laisser des marques éternelles de ce que je vous dois et faire lire à ceux qui naîtront dans les autres siècles la protestation que je fais d'être toute ma vie,

MADAME,

Votre très humble, très obéissant
et très obligé serviteur,

CORNEILLE.

1. Marie-Madeleine de Vignerot, nièce de Richelieu et veuve du marquis du Roure de Combalet, tué en 1621 devant Montauban. — 2. Allusion à quelque présent ou bien à la protection de M^{me} de Combalet auprès du cardinal de Richelieu.

AVERTISSEMENT

(1648)

« Avia pocos días antes hecho campo con don Gomez, conde de Gormaz. Venciole y diole la muerte. Lo que resulto deste caso, fué que caso con dona Ximena, hija y heredera del mismo conde. Ella misma requirio al reo que se le diesse por marido, ca estaba muy prendada de sus partes, o le castigasse conforme a las leyes, por la muerte que dio a su padre. Hizose el casamiento, que a todos estaba a cuento, con el qual por el gran dote de su esposa, que se allego al estado que el tenia de su padre, se aumento en poder y riquezas (MARIANA, *Historia de Espana*, l. IX, c. v)¹. »

Voilà ce qu'a prêté l'histoire à D. Guillem de Castro, qui a mis ce fameux événement sur le théâtre avant moi. Ceux qui entendent l'espagnol y remarqueront deux circonstances : l'une, que Chimène, ne pouvant s'empêcher de reconnaître et d'aimer les belles qualités qu'elle voyait en don Rodrigue, quoiqu'il eût tué son père (*estaba prendada de sus partes*), alla proposer elle-même au roi cette généreuse alternative, ou qu'il le lui donnât pour mari, ou qu'il le fit punir suivant les lois ; l'autre, que ce mariage se fit au gré de tout le monde (*a todos estaba a cuento*). Deux chroniques du Cid ajoutent qu'il fut célébré par l'archevêque de Séville, en présence du roi et de toute sa cour ; mais je me suis contenté du texte de l'historien, parce que toutes les deux ont quelque chose qui sent le roman, et peuvent ne persuader pas davantage que celles que nos Français ont faites de Charlemagne et de Roland. Ce que j'ai rapporté de Mariana suffit pour faire voir l'état qu'on fit de Chimène et de son mariage dans son siècle même, où elle vécut en un tel éclat que les rois d'Aragon et de Navarre tinrent à honneur d'être ses gendres, en épousant ses deux filles. Quelques-uns ne l'ont pas si bien traitée dans le nôtre : et sans parler de ce qu'on a dit de la Chimène du théâtre, celui qui a composé l'histoire d'Espagne en français l'a notée² dans son livre de s'être tôt et aisément consolée de la mort de son père, et a voulu taxer de légèreté

1. « Il avait eu peu de jours auparavant un duel avec don Gomez, comte de Gormaz. Il le vainquit et lui donna la mort. Le résultat de cet événement fut son mariage avec dona Chimène, fille et héritière de ce seigneur. Elle-même demanda au roi de le lui donner pour mari, car elle était fort éprise de ses qualités, ou de le châtier conformément aux lois pour avoir donné la mort à son père. Le mariage, qui agréait à tous, s'accomplit ; ainsi grâce à la dot considérable de son épouse, qui s'ajouta aux biens qu'il tenait de son père, il grandit en pouvoir et en richesses. »

2. Peut-être Corneille vise-t-il ici Louis de Mayerne-Turquet, qui publia en 1587 une *Histoire générale d'Espagne*.

une action qui fut imputée à grandeur de courage par ceux qui en furent les témoins. Deux romances espagnoles, que je vous donnerai ensuite de cet *Avertissement*, parlent encore plus en sa faveur. Ces sortes de petits poèmes sont comme des originaux décousus de leurs anciennes histoires, et je serais ingrat envers la mémoire de cette héroïne, si, après l'avoir fait connaître en France et m'y être fait connaître par elle, je ne tâchais de la tirer de la honte qu'on lui a voulu faire, parce qu'elle a passé par mes mains. Je vous donne donc ces pièces justificatives de la réputation où elle a vécu, sans dessein de justifier la façon dont je l'ai fait parler français. Le temps l'a fait pour moi, et les traductions qu'on en a faites en toutes les langues qui servent aujourd'hui à la scène, et chez tous les peuples où l'on voit des théâtres, je veux dire en italien, flamand et anglais, sont d'assez glorieuses apologies contre tout ce qu'on en a dit. Je n'y ajouterai pour toute chose qu'environ une douzaine de vers espagnols qui semblent faits exprès pour la défendre. Ils sont du même auteur qui l'a traitée avant moi, D. Guillem de Castro, qui, dans une comédie qu'il intitule *Enganarse enganando*, fait dire à une princesse de Béarn :

A mirar
bien el mundo, que el tener
apetitos que vencer,
y ocasiones que dexar,
Examinan el valor
en la muger, yo dixera
lo que siento, porque fuera
luzimiento de mi honor.

Pero malicias fundadas
en honras mal entendidas
de tentaciones vencidas
hacen culpas declaradas :
Y así, la que el desear
con el resistir apunta,
vence dos veces, si junta
con el resistir el callar¹.

C'est, si je ne me trompe, comme agit Chimène dans mon ouvrage, en présence du roi et de l'Infante. Je dis en présence du roi et de l'Infante, parce que, quand elle est seule, ou avec sa confidente, ou avec son amant, c'est une autre chose. Ses mœurs sont inégalement égales, pour parler en termes de notre Aristote, et changent suivant les circonstances des lieux, des personnes, des temps et des occasions, en conservant toujours le même principe.

Au reste je me sens obligé de désabuser le public de deux erreurs qui s'y sont glissées touchant cette tragédie, et qui semblent avoir été autorisées par mon silence. La première est que j'aie convenu de juges touchant son mérite, et m'en sois rapporté au sentiment de ceux qu'on a priés d'en juger. Je m'en tairais encore, si ce faux bruit n'avait été jusque chez M. de Balzac dans sa province, ou, pour me servir de ses paroles mêmes, dans son désert²,

1. « Si le monde a raison de dire que ce qui éprouve le mérite d'une femme, c'est d'avoir des desirs à vaincre, des occasions à rejeter, je n'aurais ici qu'à exprimer ce que je sens : mon honneur n'en deviendrait que plus éclatant. Mais une malignité qui se prévaut de notions d'honneur mal entendues convertit volontiers en un aveu de faute ce qui n'est que la tentation vaincue. Dès lors la femme qui désire et résiste également vaincra deux fois, si en résistant elle sait encore se taire. » (Trad. de Marty-Laveaux, *Cornéille*, t. III.)

2. Sa retraite des environs d'Angoulême.

et si je n'en avais vu depuis peu les marques dans cette admirable lettre qu'il a écrite sur ce sujet, et qui ne fait pas la moindre richesse des deux derniers trésors qu'il nous a donnés¹. Or comme tout ce qui part de sa plume regarde toute la postérité, maintenant que mon nom est assuré de passer jusqu'à elle dans cette lettre incomparable, il me serait honteux qu'il y passât avec cette tache, et qu'on pût à jamais me reprocher d'avoir compromis de ma réputation. C'est une chose qui jusqu'à présent est sans exemple ; et de tous ceux qui ont été attaqués comme moi, aucun que je sache n'a eu assez de faiblesse pour convenir d'arbitres avec ses censeurs ; et s'ils ont laissé tout le monde dans la liberté publique d'en juger, ainsi que j'ai fait, ç'a été sans s'obliger, non plus que moi, à en croire personne ; outre que dans la conjoncture où étaient lors les affaires du *Cid*, il ne fallait pas être grand devin pour prévoir ce que nous en avons vu arriver. A moins que d'être tout à fait stupide, on ne pouvait pas ignorer que comme les questions de cette nature ne concernent ni la religion ni l'Etat, on en peut décider par les règles de la prudence humaine, aussi bien que par celles du théâtre, et tourner sans scrupule le sens du bon Aristote du côté de la politique. Ce n'est pas que je sache si ceux qui ont jugé du *Cid* en ont jugé suivant leur sentiment ou non, ni même que je veuille dire qu'ils en aient bien ou mal jugé, mais seulement que ce n'a jamais été de mon consentement qu'ils en ont jugé, et que peut-être je l'aurais justifié sans beaucoup de peine, si la même raison qui les a fait parler ne m'avait obligé à me taire². Aristote ne s'est pas expliqué si clairement dans sa *Poétique* que nous n'en puissions faire ainsi que les philosophes, qui le tirent chacun à leur parti dans leurs opinions contraires ; et comme c'est un pays inconnu pour beaucoup de monde, les plus zélés partisans du *Cid* en ont cru ses censeurs sur leur parole et se sont imaginé avoir pleinement satisfait à toutes leurs objections, quand ils ont soutenu qu'il importait peu qu'il fût selon les règles d'Aristote, et qu'Aristote en avait fait pour son siècle et pour des Grecs, et non pas pour le nôtre et pour des Français.

Cette seconde erreur, que mon silence a affirmée, n'est pas moins injurieuse à Aristote qu'à moi. Ce grand homme a traité la poétique avec tant d'adresse et de jugement que les préceptes qu'il nous en a laissés sont de tous les temps et de tous les peuples ; et bien loin de s'amuser au détail des bienséances et des agréments, qui peuvent être divers selon que ces deux circonstances sont diverses, il a été droit aux mouvements de l'âme, dont la nature ne change point. Il a montré quelles passions la tragédie doit exciter dans celles de ses auditeurs ; il a cherché quelles conditions sont nécessaires, et aux personnes qu'on introduit, et aux événements qu'on représente, pour les y faire naître ; il en a laissé des moyens qui auraient produit leur effet partout dès la création du monde, et qui seront capables de le produire encore partout tant qu'il y aura des théâtres et des acteurs ; et pour le reste, que les lieux et les temps peuvent changer, il l'a négligé, et n'a pas même prescrit le nombre des actes, qui n'a été réglé que par Horace beaucoup après lui.

Et certes, je serais le premier qui condamnerais *le Cid*, s'il péchait contre ces grandes et souveraines maximes que nous tenons de ce philosophe ;

1. Son recueil de lettres. — 2. Allusion au rôle de Richelieu dans la querelle.

mais bien loin d'en demeurer d'accord, j'ose dire que cet heureux poème n'a si extraordinairement réussi que parce qu'on y voit les deux maîtresses conditions (permettez-moi cette épithète), que demande ce grand maître aux excellentes tragédies, et qui se trouvent si rarement assemblées dans un même ouvrage qu'un des plus doctes commentateurs de ce divin traité qu'il en a fait soutient que toute l'antiquité ne les a vues se rencontrer que dans le seul *Œdipe*¹. La première est que celui qui souffre et est persécuté ne soit ni tout méchant ni tout vertueux, mais un homme plus vertueux que méchant, qui par quelque trait de faiblesse humaine qui ne soit pas un crime tombe dans un malheur qu'il ne mérite pas ; l'autre, que la persécution et le péril ne viennent point d'un ennemi, ni d'un indifférent, mais d'une personne qui doit aimer celui qui souffre et en être aimée. Et voilà, pour en parler sainement, la véritable et seule cause de tout le succès du *Cid*, en qui l'on ne peut méconnaître ces deux conditions, sans s'aveugler soi-même pour lui faire injustice. J'achève donc en m'acquittant de ma parole ; et après vous avoir dit en passant ces deux mots pour le *Cid* du théâtre, je vous donne, en faveur de la Chimène de l'histoire, les deux romances que je vous ai promis.

ROMANCE PRIMERO²

Delante el rey de Leon
doña Ximena una tarde
se pone a pedir justicia
por la muerte de su padre.

Para contra el Cid la pide,
don Rodrigo de Bivare,
que huerfana la dexó,
nina, y de muy poca edade.

Si tengo razon, o non,
bien, rey, lo alcanzas y sabes,
que los negocios de honra
no pueden disimularse.

Cada día que amanece,
veo al lobo de mi sangre,
caballero en un caballo,
por darme mayor pesare.

Mandale, buen rey, pues puedes
que no me ronde mi calle :

que no se venga en mugeres
el hombre que mucho vale.

Si mi padre afrontó al suyo,
bien ha vengadó a su padre,
que si honras pagaron muertes,
para su disculpa basten.

Encomendada me tienes,
no consientas que me agravien,
que el que a mi se fiziere,
a tu corona se faze.

— Calledes, dona Ximena,
que me dades pena grande,
que yo daré buen remedio
para todos vuestros males.

1. Le docte commentateur est Robortello, philologue italien du xvi^e siècle.

2. « Devant le Roi de Léon doña Chimène vint un soir demander justice touchant la mort de son père.

• Elle demande justice contre le Cid, don Rodrigue de Bivar, qui la rendit orpheline lorsqu'elle était encore tout enfant.

• — Si j'ai raison ou non, vous le savez du reste, ô roi Ferdinand, car les affaires d'honneur ne se peuvent cacher.

• Chaque jour qui luit, je vois le cruel qui a versé mon sang chevauchant à cheval sous mes yeux pour ajouter à mon chagrin.

• Ordonnez-lui, bon roi, car vous le pouvez, qu'il ne rôde pas sans cesse dans ma rue ; car un homme de grande valeur ne doit pas se venger sur des femmes.

Al Cid no le he de ofender,
que es hombre que mucho vale,
y me defiende mis reynos,
y quiero que me los guarde.

Pero yo faré un partido
con el, que nos os este male,

de tomalle la palabra
para que con vos se case.

Contenta quedo Ximena
con la merced que le faze
que quien huerfana la fizó
aquesse mismo la ampare.

ROMANCE SEGUNDO¹

A Ximena y á Rodrigo
prendio el rey palabra y mano
de juntarlos para en uno
en presencia de Layn Calvo.

Las enemistades viejas.
con amor se conformaron,
que donde preside el amor
se olvidan muchos agravios...

Llegaron juntos los novios,
y al dar la mano, y abraço,
el Cid mirando á la novia,
le dixó todo turbado :

Maté a tu padre, Ximena,
pero no á desaguisado,
matéle de hombre á hombre,
para vengar cierto agravio.

Maté hombre, y hombre doy :
aqui estoy á tu mandado,
y en lugar del muerto padre
cobraste un marido honrado.

A todos pareció bien ;
su discrecion alabaron,
y así se hizieron las bodas
de Rodrigo el Castellano.

« Que si mon père outragea le sien, il a bien vengé son père, et il lui doit suffire qu'une mort ait payé son honneur.

« Je suis placée sous votre protection, ne souffrez pas que l'on m'insulte ; car tout outrage que l'on me fait, on le fait à votre couronne.

« — Taisez-vous, dona Chimène, car vous m'affligez grandement, et je trouverai un bon remède à tous vos maux.

« Je ne puis faire aucun tort au Cid, car il est un homme qui vaut beaucoup ; il me défend mes royaumes et je veux qu'il me les garde.

« Mais je ferai avec lui un arrangement qui ne vous sera pas mauvais ; je lui demanderai sa parole pour qu'il se marie avec vous. »

« Chimène demeura contente de la grâce qui lui était accordée, et que celui qui l'avait rendue orpheline devint son soutien. »

1. « De Rodrigue et de Chimène le roi prit la parole et la main afin de les unir tous deux en présence de Layn Calvo.

« Les anciennes inimitiés s'apaisèrent dans l'amour, car où préside l'amour bien des injures s'oublient...

« Les fiancés arrivèrent ensemble, et au moment de donner à la mariée sa main et le baiser, le Cid, la regardant, lui dit tout ému :

« J'ai tué ton père, Chimène, mais non en trahison, je l'ai tué d'homme à homme pour venger une injure trop réelle.

« J'ai tué un homme et je te donne un homme ; me voici à tes ordres, et en place d'un père mort tu as acquis un époux honoré. »

« Cela parut bien à tous, on loua son esprit, et ainsi se firent les noces de Rodrigue le Castillan. » (Damas-Himard, *Romancero espagnol*, t. II.)

LE CID

— 1636 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE¹ : CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, m'as-tu fait un rapport bien sincère?
Ne déguises-tu rien de ce qu'a dit mon père?

ELVIRE.

Tous mes sens à moi-même en sont encor charmés :
Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez,
Et si je ne m'abuse à lire dans son âme,
Il vous commandera de répondre à sa flamme.

CHIMÈNE.

Dis-moi donc, je te prie, une seconde fois
Ce qui te fait juger qu'il approuve mon choix :
Apprends-moi de nouveau quel espoir j'en dois prendre ;
Un si charmant discours ne se peut trop entendre ;
Tu ne peux trop promettre aux feux de notre amour
La douce liberté de se montrer au jour.
Que t'a-t-il répondu sur la secrète brigue
Que font auprès de toi don Sanche et don Rodrigue?

1. Var.

SCÈNE PREMIÈRE : LE COMTE, ELVIRE.

ELVIRE.

Entre tous ces amants dont la jeune ferveur
Adore votre fille et brigue ma faveur,
Don Rodrigue et don Sanche à l'envi font paraître
Le beau feu qu'en leurs cœurs ses beautés ont fait naître.
Ce n'est pas que Chimène écoute leurs soupirs,
Ou d'un regard propice anime leurs désirs :
Au contraire, pour tous dedans l'indifférence
Elle n'ôte à pas un ni donne d'espérance,
Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
C'est de votre seul choix qu'elle attend un époux.

LE COMTE.

Elle est dans le devoir ; tous deux sont dignes d'elle,

N'as-tu point trop fait voir quelle inégalité
Entre ces deux amants me penche d'un côté?

ELVIRE.

Non ; j'ai peint votre cœur dans une indifférence
Qui n'enfle d'aucun d'eux ni détruit l'espérance,
Et sans les voir d'un œil trop sévère ou trop doux,
Attend l'ordre d'un père à¹ choisir un époux.
Ce respect l'a ravi, sa bouche et son visage
M'en ont donné sur l'heure un digne témoignage,
Et puisqu'il nous en faut encor faire un récit,
Voici d'eux et de vous ce qu'en hâte il m'a dit :
« Elle est dans le devoir ; tous deux sont dignes d'elle
Tous deux formés d'un sang noble, vaillant, fidèle,
Jeunes, mais qui font lire aisément dans leurs yeux
L'éclatante vertu de leurs braves aïeux.

[Tous deux formés...

Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire.]

Va l'en entretenir ; mais dans cet entretien

Cache mon sentiment et découvre le sien.

Je veux qu'à mon retour nous en parlions ensemble ;

L'heure à présent m'appelle au conseil qui s'assemble ;

Le roi doit à son fils choisir un gouverneur,

Ou plutôt m'élever à ce haut rang d'honneur ;

Ce que pour lui mon bras chaque jour exécute

Me défend de penser qu'aucun me le dispute.

SCÈNE II : CHIMÈNE, ELVIRE.

ELVIRE, seule.

Quelle douce nouvelle à ces jeunes amants !

Et que tout se dispose à leurs contentements !

CHIMÈNE.

Eh bien ! Elvire, enfin que faut-il que j'espère?

Que dois-je devenir, et que t'a dit mon père?

ELVIRE.

Deux mots dont tous vos sens doivent être charmés :

Il estime Rodrigue autant que vous l'aimez.

CHIMÈNE.

L'excès de ce bonheur me met en défiance :

Puis-je à de tels discours donner quelque croyance?

ELVIRE.

Il passe bien plus outre, il approuve ses feux

Et vous doit commander de répondre à ses vœux.

Jugez après cela, puisque tantôt son père

Au sortir du conseil doit proposer l'affaire,

S'il pouvait avoir lieu de mieux prendre son temps,

[Et si tous vos désirs.....

... en attendre l'issue] (1637-1656.)

1. A choisir signifie ici « pour choisir ».

Don Rodrigue surtout n'a trait en son visage
 Qui d'un homme de cœur ne soit la haute image,
 Et sort d'une maison si féconde en guerriers
 Qu'ils y prennent naissance au milieu des lauriers.
 La valeur de son père, en son temps sans pareille,
 Tant qu'a duré sa force, a passé pour merveille ;
 Ses rides sur son front ont gravé ses exploits
 Et nous disent encor ce qu'il fut autrefois.
 Je me promets du fils ce que j'ai vu du père ;
 Et ma fille, en un mot, peut l'aimer et me plaire. »
 Il allait au conseil, dont l'heure qui pressait
 A tranché ce discours qu'à peine il commençait ;
 Mais à ce peu de mots je crois que sa pensée
 Entre vos deux amants¹ n'est pas fort balancée.
 Le roi doit à son fils élire un gouverneur,
 Et c'est lui que regarde un tel degré d'honneur :
 Ce choix n'est pas douteux, et sa rare vaillance
 Ne peut souffrir qu'on craigne aucune concurrence.
 Comme ses hauts exploits le rendent sans égal,
 Dans un espoir si juste il sera sans rival ;
 Et puisque don Rodrigue a résolu son père
 Au sortir du conseil à proposer l'affaire,
 Je vous laisse à juger s'il prendra bien son temps,
 Et si tous vos désirs seront bientôt contents.

CHIMÈNE.

Il semble toutefois que mon âme troublée
 Refuse cette joie et s'en trouve accablée :
 Un moment donne au sort des visages divers,
 Et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.

ELVIRE.

Vous verrez cette crainte heureusement déçue.

CHIMÈNE.

Allons, quoi qu'il en soit, en attendre l'issue.

SCÈNE II : L'INFANTE, LÉONOR, PAGE.

L'INFANTE.

Page, allez avertir Chimène de ma part²
 Qu'aujourd'hui pour me voir elle attend un peu tard,
 Et que mon amitié se plaint de sa paresse. (*Le Page rentre.*)

1. *Amant* : celui qui est amoureux et qui désire être aimé.

2. *Var.* Va-t-en trouver Chimène, et lui dis de ma part (1637-1644).

LÉONOR.

Madame, chaque jour même désir vous presse ;
Et dans son entretien je vous vois chaque jour¹
Demander en quel point se trouve son amour².

L'INFANTE.

Ce n'est pas sans sujet : je l'ai presque forcé³
A recevoir les traits dont son âme est blessée.
Elle aime don Rodrigue et le tient de ma main,
Et par moi don Rodrigue a vaincu son dédain :
Ainsi de ces amants ayant formé les chaînes,
Je dois prendre intérêt à voir finir leurs peines⁴.

LÉONOR.

Madame, toutefois parmi leurs bons succès
Vous montrez un chagrin qui va jusqu'à l'excès⁵.
Cet amour, qui tous deux les comble d'allégresse,
Fait-il de ce grand cœur la profonde tristesse,
Et ce grand intérêt que vous prenez pour eux
Vous rend-il malheureuse alors qu'ils sont heureux ?
Mais je vais trop avant et deviens indiscreète.

L'INFANTE.

Ma tristesse redouble à la tenir secrète.
Écoute, écoute enfin comme j'ai combattu,
Écoute quels assauts brave encor ma vertu⁶.

L'amour est un tyran qui n'épargne personne :
Ce jeune cavalier, cet amant que je donne⁷,
Je l'aime.

LÉONOR.

Vous l'aimez !

L'INFANTE.

Mets la main sur mon cœur,
Et vois comme il se trouble au nom de son vainqueur,
Comme il le reconnaît.

1. *Var.* Et je vous vois pensive et triste chaque jour (1637-1656).
2. *Var.* L'informer avec soin comme va son amour (1637-1644).
3. *Var.* J'en dois bien avoir soin ! je l'ai presque forcée
A recevoir les coups dont son âme est blessée (1637-1656).
4. *Var.* Je dois prendre intérêt à la fin de leurs peines (1637-1656).
5. *Var.* On vous voit un chagrin qui va jusqu'à l'excès (1637-1656).
6. *Var.* Et plaignant ma faiblesse, admire ma vertu (1637 in-4°).
7. *Var.* Ce jeune chevalier, cet amant que je donne (1637). — *Chevalier* était le vieux terme français.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, madame,
Si je sors du respect pour blâmer cette flamme¹.
Une grande princesse à ce point s'oublier
Que d'admettre en son cœur un simple cavalier² !
Et que dirait le roi ? que dirait la Castille³ ?
Vous souvient-il encor de qui vous êtes fille ?

L'INFANTE.

Il m'en souvient si bien que j'épandrai mon sang
Avant que je m'abaisse à démentir mon rang.
Je te répondrais bien que dans les belles âmes
Le seul mérite a droit de produire des flammes ;
Et si ma passion cherchait à s'excuser,
Mille exemples fameux pourraient l'autoriser ;
Mais je n'en veux point suivre où ma gloire⁴ s'engage ;
La surprise des sens n'abat point mon courage⁵ ;
Et je me dis toujours qu'étant fille de roi⁶,
Tout autre qu'un monarque est indigne de moi.
Quand je vis que mon cœur ne se pouvait défendre,
Moi-même, je donnai ce que je n'osais prendre.
Je mis, au lieu de moi, Chimène en ses liens,
Et j'allumai leurs feux pour éteindre les miens.
Ne t'étonne donc plus si mon âme gênée⁷
Avec impatience attend leur hyménée :
Tu vois que mon repos en dépend aujourd'hui.
Si l'amour vit d'espoir, il périt avec lui⁸ :
C'est un feu qui s'éteint, faute de nourriture ;
Et malgré la rigueur de ma triste aventure,
Si Chimène a jamais Rodrigue pour mari,
Mon espérance est morte, et mon esprit guéri.

Je souffre cependant un tourment incroyable :
Jusques à cet hymen Rodrigue m'est aimable ;

1. *Var.* Si je sors du respect pour blâmer votre flamme (1637, in-12).

2. *Var.* Choisir pour votre amant un simple cavalier (1637) !

3. *Var.* Et que dira le roi ? que dira la Castille ?

Vous souvenez-vous point de qui vous êtes fille ?

L'INF. Oui, oui, je m'en souviens, et j'épandrai mon sang

Plutôt que de rien faire indigne de mon rang (1637-1656).

4. *Gloire*, dans la bouche d'une femme, désigne sa réputation.

5. *Var.* Si j'ai beaucoup d'amour, j'ai bien plus de courage (1637-1656).

6. *Var.* Un noble orgueil m'apprend qu'étant fille du roi (1637-1656).

7. *Génée* : torturée, tourmentée.

8. *Var.* Si l'amour vit d'espoir, il meurt avecque lui (1637-1656).

Je travaille à le perdre, et le perds à regret ;
 Et de là prend son cours mon déplaisir secret.
 Je vois avec chagrin que l'amour me contraigne¹
 A pousser des soupirs pour ce que je dédaigne ;
 Je sens en deux partis mon esprit divisé :
 Si mon courage est haut, mon cœur est embrasé² ;
 Cet hymen m'est fatal, je le crains, et souhaite :
 Je n'ose en espérer qu'une joie imparfaite³.
 Ma gloire et mon amour ont pour moi tant d'appas
 Que je meurs s'il s'achève ou ne s'achève pas.

LÉONOR.

Madame, après cela je n'ai rien à vous dire,
 Sinon que de vos maux avec vous je soupire ;
 Je vous blâmais tantôt, je vous plains à présent ;
 Mais puisque dans un mal si doux et si cuisant
 Votre vertu combat et son charme et sa force,
 En repousse l'assaut, en rejette l'amorce,
 Elle rendra le calme à vos esprits flottants.
 Espérez donc tout d'elle, et du secours du temps ;
 Espérez tout du ciel : il a trop de justice
 Pour laisser la vertu dans un si long supplice⁴.

L'INFANTE.

Ma plus douce espérance est de perdre l'espoir.

LE PAGE.

Par vos commandements Chimène vous vient voir.

L'INFANTE, à Léonor.

Allez l'entretenir en cette galerie.

LÉONOR.

Voulez-vous demeurer dedans la rêverie?

L'INFANTE.

Non, je veux seulement, malgré mon déplaisir,
 Remettre mon visage un peu plus à loisir.
 Je vous suis. (*Seule.*)

Juste ciel, d'où j'attends mon remède,
 Mets enfin quelque borne au mal qui me possède :
 Assure mon repos, assure mon honneur.
 Dans le bonheur d'autrui je cherche mon bonheur :

1. *Var.* Je suis au désespoir que l'amour me contraigne (1637-1660).

2. *Courage* : fermeté, volonté de l'esprit ; *cœur* : siège de l'affection.

3. *Var.* Je ne m'en promets rien qu'une joie imparfaite.

Ma gloire et mon amour ont tous deux tant d'appas

Que je meurs s'il s'achève et ne s'achève pas (1637-1656).

4. *Var.* Pour souffrir la vertu si longtemps au supplice (1637-1656).

Cet hyménée à trois également importe ;
Rends son effet plus prompt, ou mon âme plus forte.
D'un lien conjugal joindre ces deux amants,
C'est briser tous mes fers et finir mes tourments.
Mais je tarde un peu trop : allons trouver Chimène
Et par son entretien soulager notre peine.

SCÈNE III : LE COMTE, DON DIÈGUE.

LE COMTE.

Enfin vous l'emportez, et la faveur du roi
Vous élève en un rang qui n'était dû qu'à moi :
Il vous fait gouverneur du prince de Castille.

DON DIÈGUE.

Cette marque d'honneur qu'il met dans ma famille
Montre à tous qu'il est juste, et fait connaître assez
Qu'il sait récompenser les services passés.

LE COMTE.

Pour grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes :
Ils peuvent se tromper comme les autres hommes ;
Et ce choix sert de preuve à tous les courtisans
Qu'ils savent mal payer les services présents.

DON DIÈGUE.

Ne parlons plus d'un choix dont votre esprit s'irrite
La faveur l'a pu faire autant que le mérite ;
Mais on doit ce respect au pouvoir absolu¹
De n'examiner rien quand un roi l'a voulu.
A l'honneur qu'il m'a fait ajoutez-en un autre
Joignons d'un sacré nœud ma maison à la vôtre :
Vous n'avez qu'une fille, et moi je n'ai qu'un fils²,
Leur hymen nous peut rendre à jamais plus qu'amis :
Faites-nous cette grâce, et l'acceptez pour gendre.

LE COMTE.

A des partis plus hauts ce beau fils doit prétendre ;
Et le nouvel éclat de votre dignité
Lui doit enfler le cœur d'une autre vanité³.

-
1. *Var.* Vous choisissant peut-être on eût pu mieux choisir ;
Mais le roi m'a trouvé plus propre à son désir (1637-1656).
2. *Var.* Rodrigue aime Chimène, et ce digne sujet
De ses affections est le plus cher objet :
Consentez-y, monsieur, et l'acceptez pour gendre.
1. *LE COMTE.* A de plus hauts partis Rodrigue doit prétendre (1637-1656).
3. *Var.* Lui doit bien mettre au cœur une autre vanité (1637-1656).

Exercez-la, monsieur, et gouvernez le prince :
 Montrez-lui comme il faut régir une province,
 Faire trembler partout les peuples sous sa loi,
 Remplir les bons d'amour, et les méchants d'effroi.
 Joignez à ces vertus celles d'un capitaine :
 Montrez-lui comme il faut s'endurcir à la peine,
 Dans le métier de Mars se rendre sans égal,
 Passer les jours entiers et les nuits à cheval,
 Reposer tout armé, forcer une muraille,
 Et ne devoir qu'à soi le gain d'une bataille.
 Instruisez-le d'exemple, et rendez-le parfait¹,
 Expliquant à ses yeux vos leçons par l'effet.

DON DIÈGUE.

Pour s'instruire d'exemple, en dépit de l'envie,
 Il lira seulement l'histoire de ma vie.
 Là, dans un long tissu de belles actions,
 Il verra comme il faut dompter des nations,
 Attaquer une place, ordonner une armée,
 Et sur de grands exploits bâtir sa renommée.

LE COMTE.

Les exemples vivants sont d'un autre pouvoir² ;
 Un prince dans un livre apprend mal son devoir.
 Et qu'a fait après tout ce grand nombre d'années
 Que ne puisse égaler une de mes journées?
 Si vous fûtes vaillant, je le suis aujourd'hui,
 Et ce bras du royaume est le plus ferme appui.
 Grenade et l'Aragon tremblent quand ce fer brille ;
 Mon nom sert de rempart à toute la Castille :
 Sans moi, vous passeriez bientôt sous d'autres lois,
 Et vous auriez bientôt vos ennemis pour rois³.

1. *Var.* Instruisez-le d'exemple et vous ressouvenez
 Qu'il faut faire à ses yeux ce que vous enseignez (1637-1656).

2. *Var.* Les exemples vivants ont bien plus de pouvoir (1637-1656).

3. *Var.* Et si vous ne m'aviez, vous n'auriez plus de rois.
 Chaque jour, chaque instant entasse pour ma gloire
 Laurier dessus laurier, victoire sur victoire.
 Le prince, pour essai de générosité,
 Gagnerait des combats marchant à mon côté ;
 Loin des froides leçons qu'à mon bras on préfère,
 Il apprendrait à vaincre en me regardant faire.

DON DIÈG. Vous me parlez en vain de ce que je connois :
 [Je vous ai vu combattre et commander sous moi] (1637-1656).

Chaque jour, chaque instant, pour rehausser ma gloire,
Met lauriers sur lauriers, victoire sur victoire.
Le prince à mes côtés ferait dans les combats
L'essai de son courage à l'ombre de mon bras ;
Il apprendrait à vaincre en me regardant faire,
Et pour répondre en hâte à son grand caractère,
Il verrait...

DON DIÈGUE.

Je le sais, vous servez bien le roi :
Je vous ai vu combattre et commander sous moi.
Quand l'âge dans mes nerfs a fait couler sa glace,
Votre rare valeur a bien rempli ma place ;
Enfin, pour épargner les discours superflus,
Vous êtes aujourd'hui ce qu'autrefois je fus.
Vous voyez toutefois qu'en cette concurrence
Un monarque entre nous met quelque différence¹.

LE COMTE.

Ce que je méritais, vous l'avez emporté.

DON DIÈGUE.

Qui l'a gagné sur vous l'avait mieux mérité.

LE COMTE.

Qui peut mieux l'exercer en est bien le plus digne.

DON DIÈGUE.

En être refusé n'en est pas un bon signe.

LE COMTE.

Vous l'avez eu par brigue, étant vieux courtisan.

DON DIÈGUE.

L'éclat de mes hauts faits fut mon seul partisan.

LE COMTE.

Parlons-en mieux, le roi fait honneur à votre âge.

DON DIÈGUE.

Le roi, quand il en fait, le mesure au courage.

LE COMTE.

Et par là cet honneur n'était dû qu'à mon bras.

DON DIÈGUE.

Qui n'a pu l'obtenir ne le méritait pas.

1. *Var.* Un monarque entre nous met de la différence (1637-1656).

LE COMTE.

Ne le méritait pas ! Moi ?

DON DIÈGUE.

Vous.

LE COMTE.

Ton impudence,
Téméraire vieillard, aura sa récompense.
(Il lui donne un soufflet.)

DON DIÈGUE, *mettant l'épée à la main.*

Achève et prends ma vie, après un tel affront,
Le premier dont ma race ait vu rougir son front.

LE COMTE.

Et que penses-tu faire avec tant de faiblesse ?

DON DIÈGUE.

O Dieu ! ma force usée en ce besoin me laisse¹ !

LE COMTE.

Ton épée est à moi ; mais tu serais trop vain
Si ce honteux trophée avait chargé ma main.

Adieu : fais lire au prince, en dépit de l'envie,
Pour son instruction, l'histoire de ta vie :
D'un insolent discours ce juste châtiment
Ne lui servira pas d'un petit ornement².

SCÈNE IV : DON DIÈGUE.

O rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N'ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?

1. *Var.* O Dieu ! ma force usée à ce besoin me laisse (1637-1656) !

2. *Var.* [Ne lui servira pas d'un petit ornement.]

DON DIÈGUE.

Épargnes-tu mon sang ?

LE COMTE.

Mon âme est satisfaite,
Et mes yeux à ma main reprochent ta défaite.

DON DIÈGUE.

Tu dédaignes ma vie !

LE COMTE.

En arrêter le cours
Ne serait que hâter la Parque de trois jours (1637-1656).

Mon bras, qu'avec respect toute l'Espagne admire,
 Mon bras, qui tant de fois a sauvé cet empire,
 Tant de fois affermi le trône de son roi,
 Trahit donc ma querelle et ne fait rien pour moi ?
 O cruel souvenir de ma gloire passée !
 Œuvre de tant de jours en un jour effacée !
 Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur !
 Précipice élevé d'où tombe mon honneur !
 Faut-il de votre éclat voir triompher le comte,
 Et mourir sans vengeance, ou vivre dans la honte ?
 Comte, sois de mon prince à présent gouverneur :
 Ce haut rang n'admet point un homme sans honneur ;
 Et ton jaloux orgueil, par cet affront insigne,
 Malgré le choix du roi, m'en a su rendre indigne.
 Et toi, de mes exploits glorieux instrument,
 Mais d'un corps tout de glace inutile ornement,
 Fer jadis tant à craindre et qui, dans cette offense,
 M'as servi de parade et non pas de défense,
 Va, quitte désormais le dernier des humains,
 Passe, pour me venger, en de meilleures mains¹.

SCÈNE V : DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE.

Rodrigue, as-tu du cœur ?

DON RODRIGUE.

Tout autre que mon père
 L'éprouverait sur l'heure.

DON DIÈGUE.

Agréable colère !
 Digne ressentiment à ma douleur bien doux !
 Je reconnais mon sang à ce noble courroux ;
 Ma jeunesse revit en cette ardeur si prompte.
 Viens, mon fils, viens, mon sang, viens réparer ma honte ;
 Viens me venger.

DON RODRIGUE.

De quoi ?

1. *Var.*

[Passe, pour me venger, en de meilleures mains.]
 Si Rodrigue est mon fils, il faut que l'amour cède,
 Et qu'une ardeur plus haute à ses flammes succède :
 Mon honneur est le sien, et le mortel affront
 Qui tombe sur mon chef rejaillit sur son front (1637-1656).

DON DIÈGUE.

D'un affront si cruel
 Qu'à l'honneur de tous deux il porte un coup mortel :
 D'un soufflet. L'insolent en eût perdu la vie ;
 Mais mon âge a trompé ma généreuse envie :
 Et cé fer que mon bras ne peut plus soutenir,
 Je le remets au tien pour venger et punir.

Va contre un arrogant éprouver ton courage :
 Ce n'est que dans le sang qu'on lave un tel outrage.
 Meurs ou tue. Au surplus, pour ne te point flatter,
 Je te donne à combattre un homme à redouter :
 Je l'ai vu, tout couvert de sang et de poussière',
 Porter partout l'effroi dans une armée entière.
 J'ai vu par sa valeur cent escadrons rompus ;
 Et pour t'en dire encor quelque chose de plus,
 Plus que brave soldat, plus que grand capitaine,
 C'est...

DON RODRIGUE.

De grâce, achevez.

DON DIÈGUE.

Le père de Chimène.

DON RODRIGUE.

Le...

DON DIÈGUE.

Ne réplique point, je connais ton amour ;
 Mais qui peut vivre infâme est indigne du jour.
 Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.
 Enfin tu sais l'affront, et tu tiens la vengeance :
 Je ne te dis plus rien. Venge-moi, venge-toi ;
 Montre-toi digne fils d'un père tel que moi¹.
 Accablé des malheurs où le destin me range,
 Je vais les déplorer : va, cours, vole, et nous venge².

1. *Var.* Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles.
 Se faire un beau rempart de mille funérailles.

DON RODRIGUE.

Son nom ? c'est perdre temps en propos superflus.

DON DIÈGUE.

Donc pour te dire encor quelque chose de plus (1637-1656).

2. *Var.* Montre-toi digne fils d'un tel père que moi (1637-1656).

3. *Var.* Je m'en vais les pleurer : va cours, vole, et nous venge (1537-1656).

SCÈNE VI : DON RODRIGUE.

Percé jusques au fond du cœur
D'une atteinte imprévue aussi bien que mortelle,
Misérable vengeur d'une juste querelle,
Et malheureux objet d'une injuste rigueur,
Je demeure immobile, et mon âme abattue

Cède au coup qui me tue.
Si près de voir mon feu récompensé,
O Dieu, l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé,
Et l'offenseur le père de Chimène !

Que je sens de rudes combats !
Contre mon propre honneur mon amour s'intéresse¹ :
Il faut venger un père, et perdre une maîtresse :
L'un m'anime le cœur, l'autre retient mon bras².
Réduit au triste choix ou de trahir ma flamme,

Ou de vivre en infâme,
Des deux côtés mon mal est infini.
O Dieu, l'étrange peine !
Faut-il laisser un affront impuni ?
Faut-il punir le père de Chimène ?

Père, maîtresse, honneur, amour,
Noble et dure contrainte, aimable tyrannie³,
Tous mes plaisirs sont morts, ou ma gloire ternie.
L'un me rend malheureux, l'autre indigne du jour.
Cher et cruel espoir d'une âme généreuse,

Mais ensemble amoureuse,
Digne ennemi de mon plus grand bonheur⁴,
Fer qui causes ma peine⁵,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?
M'es-tu donné pour perdre ma Chimène ?

1. *S'intéresse* : intervient.

2. *Var.* L'un échauffe mon cœur, l'autre retient mon bras (1637).

3. *Var.* Illustre tyrannie, adorable contrainte,
Par qui de ma raison la lumière est éteinte.
A mon aveuglement rendez un peu de jour (1637).

4. *Var.* Noble ennemi de mon plus grand bonheur (1637-1648).

5. *Var.* Qui fais toute ma peine (1637-1636).

Il vaut mieux courir au trépas.
 Je dois à ma maîtresse aussi bien qu'à mon père :
 J'attire en me vengeant sa haine et sa colère¹ ;
 J'attire ses mépris en ne me vengeant pas.
 A mon plus doux espoir l'un me rend infidèle,
 Et l'autre indigne d'elle.
 Mon mal augmente à le vouloir guérir ;
 Tout redouble ma peine.
 Allons, mon âme ; et, puisqu'il faut mourir,
 Mourons du moins sans offenser Chimène.

Mourir sans tirer ma raison² !
 Rechercher un trépas si mortel à ma gloire !
 Endurer que l'Espagne impute à ma mémoire
 D'avoir mal soutenu l'honneur de ma maison !
 Respecter un amour dont mon âme égarée
 Voit la perte assurée !
 N'écoutons plus ce penser suborneur,
 Qui ne sert qu'à ma peine.
 Allons, mon bras, sauvons du moins l'honneur³,
 Puisqu'après tout il faut perdre Chimène.

Oui, mon esprit s'était déçu.
 Je dois tout à mon père avant qu'à ma maîtresse⁴.
 Que je meure au combat, ou meure de tristesse,
 Je rendrai mon sang pur comme je l'ai reçu.
 Je m'accuse déjà de trop de négligence :
 Courons à la vengeance ;
 Et tout honteux d'avoir tant balancé,
 Ne soyons plus en peine,
 Puisqu'aujourd'hui mon père est l'offensé,
 Si l'offenseur est père de Chimène.

1. *Var.* Qui venge cet affront irrite sa colère,
 Et qui peut le souffrir ne la mérite pas.
 1. Prévenons la douleur d'avoir failli contre elle,
 Qui nous serait mortelle.
 Tout m'est fatal, rien ne me peut guérir,
 Ni soulager ma peine (1637-1656).
2. *Tirer raison* : tirer vengeance.
3. *Var.* Allons, mon bras, du moins sauvons l'honneur,
 Puisqu'aussi bien il faut perdre Chimène (1637-1656).
4. *Var.* Dois-je pas à mon père avant qu'à ma maîtresse (1637-1648)?

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE¹ : DON ARIAS, LE COMTE.

LE COMTE.

Je l'avoue entre nous, mon sang un peu trop chaud
S'est trop ému d'un mot, et l'a porté trop haut² ;
Mais puisque c'en est fait, le coup est sans remède.

DON ARIAS.

Qu'aux volontés du roi ce grand courage cède :
Il y prend grande part, et son cœur irrité
Agira contre vous de pleine autorité.
Aussi vous n'avez point de valable défense :
Le rang de l'offensé, la grandeur de l'offense,
Demandent des devoirs et des submissions³
Qui passent le commun des satisfactions.

LE COMTE.

Le roi peut à son gré disposer de ma vie⁴.

DON ARIAS.

De trop d'emportement votre faute est suivie.
Le roi vous aime encore ; apaisez son courroux.
Il a dit : « Je le veux ; » désobéirez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, pour conserver tout ce que j'ai d'estime⁵,
Désobéir un peu n'est pas un si grand crime ;

1. Cette scène est dans une salle du palais ; la scène II est dans la rue ; les scènes III, IV et V sont chez l'Infante ; la scène VI et le reste de l'acte dans la salle royale.

2. *Var.* Je l'avoue entre nous, quand je lui fis l'affront,
J'eus le sang un peu chaud et le bras un peu prompt (1637-1656).

3. *Submissions* : soumissions.

4. *Var.* Qu'il prenne donc ma vie, elle est en sa puissance.

DON ARIAS.

Un peu moins de transport et plus d'obéissance :
D'un prince qui vous aime apaisez le courroux (1637-1656).

5. *Var.* Monsieur, pour conserver ma gloire et mon estime (1637-1656).
Tout ce que j'ai d'estime, c'est-à-dire toute l'estime qu'on a pour moi.

Et quelque grand qu'il soit, mes services présents
Pour les faire abolir sont plus que suffisants.

DON ARIAS.

Quoi qu'on fasse d'illustre et de considérable,
Jamais à son sujet un roi n'est redevable.
Vous vous flattez beaucoup, et vous devez savoir
Que qui sert bien son roi ne fait que son devoir.
Vous vous perdrez, monsieur, sur cette confiance.

LE COMTE.

Je ne vous en croirai qu'après l'expérience.

DON ARIAS.

Vous devez redouter la puissance d'un roi.

LE COMTE.

Un jour seul ne perd pas un homme tel que moi.
Que toute sa grandeur s'arme pour mon supplice,
Tout l'État périra, s'il faut que je périsse¹.

DON ARIAS.

Quoi ! vous craignez si peu le pouvoir souverain...

LE COMTE.

D'un sceptre qui sans moi tomberait de sa main.
Il a trop d'intérêt lui-même en ma personne,
Et ma tête en tombant ferait choir sa couronne.

DON ARIAS.

Souffrez que la raison remette vos esprits.
Prenez un bon conseil².

LE COMTE.

Le conseil en est pris.

DON ARIAS.

Que lui dirai-je enfin ? je lui dois rendre compte.

LE COMTE.

Que je ne puis du tout consentir à ma honte.

DON ARIAS.

Mais songez que les rois veulent être absolus.

1. *Var.* Tout l'État périra plutôt que je périsse (1637-1656).

2. *Conseil* : résolution.

LE COMTE.

Le sort en est jeté, monsieur, n'en parlons plus.

DON ARIAS.

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre :
Avec tous vos lauriers, craignez encor le foudre¹.

LE COMTE.

Je l'attendrai sans peur.

DON ARIAS.

Mais non pas sans effet.

LE COMTE.

Nous verrons donc par là don Diègue satisfait.

(Il est seul.)

Qui ne craint point la mort ne craint point les menaces².
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces ;
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

SCÈNE II : LE COMTE, DON RODRIGUE.

DON RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE.

Parle.

DON RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

DON RODRIGUE.

Parlons bas ; écoute.

Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu³,
La vaillance et l'honneur de son temps? le sais-tu?

1. *Var.* Tout couvert de lauriers, craignez encor le foudre (1637-1656).

2. *Var.* Je m'étonne fort peu de menaces pareilles :
Dans les plus grands périls je fais plus de merveilles ;
Et quand l'honneur y va, les plus cruels trépas
Présentés à mes yeux ne m'ébranleraient pas (1637-1656).

3. *La même vertu* signifie « la vertu même ».

LE COMTE.

Peut-être.

DON RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe !

DON RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux !

DON RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi ! qui t'a rendu si vain¹,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

DON RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Sais-tu bien qui je suis?

DON RODRIGUE.

Oui ; tout autre que moi

Au seul bruit de ton nom pourrait trembler d'effroi.

Les palmes dont je vois ta tête si couverte²

Semblent porter écrit le destin de ma perte.

J'attaque en téméraire un bras toujours vainqueur ;

Mais j'aurai trop de force, ayant assez de cœur.

A qui venge son père il n'est rien impossible.

Ton bras est vaincu, mais non pas invincible.

LE COMTE.

Ce grand cœur qui paraît aux discours que tu tiens
Par tes yeux, chaque jour, se découvrirait aux miens ;
Et croyant voir en toi l'honneur de la Castille,

1. *Var.* Mais t'attaquer à moi ! qui t'a rendu si vain (1637-1656)?

2. *Var.* Mille et mille lauriers dont ta tête est couverte (1637-1656).

Mon âme avec plaisir te destinait ma fille.
 Je sais ta passion et suis ravi de voir
 Que tous ses mouvements cèdent à ton devoir ;
 Qu'ils n'ont point affaibli cette ardeur magnanime ;
 Que ta haute vertu répond à mon estime ;
 Et que, voulant pour gendre un cavalier¹ parfait,
 Je ne me trompais point au choix que j'avais fait ;
 Mais je sens que pour toi ma pitié s'intéresse ;
 J'admire ton courage, et je plains ta jeunesse.
 Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal ;
 Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
 Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
 A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.
 On te croirait toujours abattu sans effort ;
 Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

DON RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
 Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie?

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

DON RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

DON RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
 Qui survit un moment à l'honneur de son père.

SCÈNE III : L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR

L'INFANTE.

Apaise, ma Chimène, apaise ta douleur :
 Fais agir ta constance en ce coup de malheur.
 Tu reverras le calme après ce faible orage ;
 Ton bonheur n'est couvert que d'un peu de nuage²,
 Et tu n'as rien perdu pour le voir différer.

1. *Var.* Chevalier (1637).

2. *Var.* Ton bonheur n'est couvert que d'un petit nuage (1637-1656).

CHIMÈNE.

Mon cœur outré d'ennuis n'ose rien espérer.
 Un orage si prompt qui trouble une bonace¹
 D'un naufrage certain nous porte la menace :
 Je n'en saurais douter, je pérís dans le port.
 J'aimais, j'étais aimée, et nos pères d'accord ;
 Et je vous en contais la charmante nouvelle²
 Au malheureux moment que naissait leur querelle,
 Dont le récit fatal, sitôt qu'on vous l'a fait,
 D'une si douce attente a ruiné l'effet.

Maudite ambition, détestable manie³,
 Dont les plus généreux souffrent la tyrannie !
 Honneur impitoyable à mes plus chers désirs⁴,
 Que tu me vas coûter de pleurs et de soupirs !

L'INFANTE.

Tu n'as dans leur querelle aucun sujet de craindre :
 Un moment l'a fait naître, un moment va l'éteindre.
 Elle a fait trop de bruit pour ne pas s'accorder,
 Puisque déjà le roi les veut accommoder ;
 Et tu sais que mon âme, à tes ennuis sensible⁵,
 Pour en tarir la source y fera l'impossible.

CHIMÈNE.

Les accommodements ne font rien en ce point ;
 De si mortels affronts ne se réparent point⁶.
 En vain on fait agir la force ou la prudence :
 Si l'on guérit le mal, ce n'est qu'en apparence.
 La haine que les cœurs conservent au dedans
 Nourrit des feux cachés, mais d'autant plus ardents.

L'INFANTE.

Le saint nœud qui joindra don Rodrigue et Chimène
 Des pères ennemis dissipera la haine ;
 Et nous verrons bientôt votre amour le plus fort
 Par un heureux hymen étouffer ce discord.

1. *Bonace* : temps calme, tranquillité de la mer.

2. *Var.* Et je vous en contais la première nouvelle (1637-1656).

3. *Manie* : fureur.

4. *Var.* Impitoyable honneur, mortel à mes plaisirs (1637-1656).

5. *Var.* Et de ma part mon âme, à tes ennuis sensible (1637-1656).

6. *Var.* Les affronts à l'honneur ne se réparent point (1637-1656).

CHIMÈNE.

Je le souhaite ainsi plus que je ne l'espère :
Don Diègue est trop altier, et je connais mon père.
Je sens couler des pleurs que je veux retenir ;
Le passé me tourmente, et je crains l'avenir.

L'INFANTE.

Que crains-tu d'un vieillard l'impuissante faiblesse?

CHIMÈNE.

Rodrigue a du courage.

L'INFANTE.

Il a trop de jeunesse.

CHIMÈNE.

Les hommes valeureux le sont du premier coup.

L'INFANTE.

Tu ne dois pas pourtant le redouter beaucoup :
Il est trop amoureux pour te vouloir déplaire,
Et deux mots de ta bouche arrêtent sa colère.

CHIMÈNE.

S'il ne m'obéit point, quel comble à mon ennui !
Et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?
Étant né ce qu'il est, souffrir un tel outrage¹ !
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui me l'engage,
Mon esprit ne peut qu'être ou honteux ou confus,
De son trop de respect, ou d'un juste refus.

L'INFANTE.

Chimène a l'âme haute, et, quoique intéressée²,
Elle ne peut souffrir une basse pensée ;
Mais si jusques au jour de l'accommodement
Je fais mon prisonnier de ce parfait amant,
Et que j'empêche ainsi l'effet de son courage,
Ton esprit amoureux n'aura-t-il point d'ombrage?

CHIMÈNE.

Ah ! madame, en ce cas je n'ai plus de souci.

1. *Var.* Souffrir un tel affront, étant né gentilhomme !
Soit qu'il cède ou résiste au feu qui le consomme (1637-1644).

Consommer : consumer, détruire.

2. *Var.* Chimène est généreuse et, quoique intéressée,
Elle ne peut souffrir une lâche pensée (1637-1656).

SCÈNE IV : L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, LE PAGE.

L'INFANTE.

Page, cherchez Rodrigue, et l'amenez ici.

LE PAGE.

Le comte de Gormas et lui...

CHIMÈNE.

Bon Dieu ! je tremble.

L'INFANTE.

Parlez.

LE PAGE.

De ce palais ils sont sortis ensemble.

CHIMÈNE.

Seuls ?

LE PAGE.

Seuls, et qui semblaient tout bas se quereller.

CHIMÈNE.

Sans doute ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.
Madame, pardonnez à cette promptitude.

SCÈNE V : L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Hélas ! que dans l'esprit je sens d'inquiétude !
Je pleure ses malheurs, son amant me ravit ;
Mon repos m'abandonne, et ma flamme revit.
Ce qui va séparer Rodrigue de Chimène
Fait renaître à la fois mon espoir et ma peine¹ ;
Et leur division, que je vois à regret,
Dans mon esprit charmé jette un plaisir secret.

LÉONOR.

Cette haute vertu qui règne dans votre âme
Se rend-elle sitôt à cette lâche flamme ?

L'INFANTE.

Ne la nomme point lâche, à présent que chez moi,
Pompeuse et triomphante, elle me fait la loi :

¹ Var. Avecque mon espoir fait renaître ma peine (1637-1656).

Porte-lui du respect, puisqu'elle m'est si chère.
Ma vertu la combat, mais malgré moi j'espère ;
Et d'un si fol espoir mon cœur mal défendu
Vole après un amant que Chimène a perdu.

LÉONOR.

Vous laissez choir ainsi ce glorieux courage,
Et la raison chez vous perd ainsi son usage ?

L'INFANTE.

Ah ! qu'avec peu d'effet on entend la raison
Quand le cœur est atteint d'un si charmant poison !
Et lorsque le malade aime sa maladie,
Qu'il a peine à souffrir que l'on y remédie¹ !

LÉONOR.

Votre espoir vous séduit, votre mal vous est doux ;
Mais enfin ce Rodrigue est indigne de vous.

L'INFANTE.

Je ne le sais que trop ; mais si ma vertu cède,
Apprends comme l'amour flatte un cœur qu'il possède.
Si Rodrigue une fois sort vainqueur du combat,
Si dessous sa valeur ce grand guerrier s'abat,
Je puis en faire cas, je puis l'aimer sans honte.
Que ne fera-t-il point, s'il peut vaincre le comte ?
J'ose m'imaginer qu'à ses moindres exploits
Les royaumes entiers tomberont sous ses lois ;
Et mon amour flatteur déjà me persuade
Que je le vois assis au trône de Grenade,
Les Maures subjugués trembler en l'adorant,
L'Aragon recevoir ce nouveau conquérant,
Le Portugal se rendre, et ses nobles journées
Porter delà les mers ses hautes destinées,
Du sang des Africains arroser ses lauriers² :
Enfin tout ce qu'on dit des plus fameux guerriers,
Je l'attends de Rodrigue après cette victoire,
Et fais de son amour un sujet de ma gloire.

LÉONOR.

Mais, madame, voyez où vous portez son bras,
Ensuite d'un combat qui peut-être n'est pas.

1. *Var.* Il ne peut plus souffrir que l'on y remédie (1637-1656).

2. *Var.* Au milieu de l'Afrique arborer ses lauriers (1637-1656).

L'INFANTE.

Rodrigue est offensé ; le comte a fait l'outrage ;
Ils sont sortis ensemble : en faut-il davantage ?

LÉONOR.

Eh bien ! ils se battront, puisque vous le voulez¹ ;
Mais Rodrigue ira-t-il si loin que vous allez ?

L'INFANTE.

Que veux-tu ? je suis folle, et mon esprit s'égare :
Tu vois par là quels maux cet amour me prépare².
Viens dans mon cabinet consoler mes ennuis,
Et ne me quitte point dans le trouble où je suis.

SCÈNE VI : DON FERNAND, DON ARIAS,
DON SANCHE.

DON FERNAND.

Le comte est donc si vain et si peu raisonnable !
Ose-t-il croire encor son crime pardonnable ?

DON ARIAS.

Je l'ai de votre part longtemps entretenu ;
J'ai fait mon pouvoir, sire, et n'ai rien obtenu.

DON FERNAND.

Justes cieux ! ainsi donc un sujet téméraire
A si peu de respect et de soin de me plaire !
Il offense don Diègue et méprise son roi !
Au milieu de ma cour il me donne la loi !
Qu'il soit brave guerrier, qu'il soit grand capitaine,
Je saurai bien rabattre une humeur si hautaine³.
Fût-il la valeur même, et le dieu des combats,
Il verra ce que c'est que de n'obéir pas.
Quoi qu'ait pu mériter une telle insolence⁴,
Je l'ai voulu d'abord traiter sans violence ;
Mais puisqu'il en abuse, allez dès aujourd'hui,
Soit qu'il résiste ou non, vous assurer de lui.

-
1. *Var.* Je veux que ce combat demeure pour certain,
Votre esprit va-t-il point bien vite pour sa malin (1637-1656) !
2. *Var.* Mais c'est le moindre mal que l'amour me prépare (1637-1656).
3. *Var.* Je lui rabattrai bien cette humeur si hautaine (1637-1656).
4. *Var.* Je sais trop comme il faut dompter cette insolence (1637-1656).

DON SANCHE.

Peut-être un peu de temps le rendrait moins rebelle :
On l'a pris tout bouillant encor de sa querelle ;
Sire, dans la chaleur d'un premier mouvement,
Un cœur si généreux se rend malaisément.
Il voit bien qu'il a tort, mais une âme si haute¹
N'est pas sitôt réduite à confesser sa faute.

DON FERNAND.

Don Sanche, taisez-vous, et soyez averti
Qu'on se rend criminel à prendre son parti.

DON SANCHE.

J'obéis et me tais ; mais de grâce encor sire,
Deux mots en sa défense.

DON FERNAND.

Et que pourrez-vous dire ?

DON SANCHE.

Qu'une âme accoutumée aux grandes actions
Ne se peut abaisser à des submissions :
Elle n'en conçoit point qui s'expliquent sans honte ;
Et c'est à ce mot seul qu'a résisté le comte².
Il trouve en son devoir un peu trop de rigueur,
Et vous obéirait s'il avait moins de cœur.
Commandez que son bras, nourri dans les alarmes,
Répare cette injure à la pointe des armes ;
Il satisfera, sire ; et vienne qui voudra,
Attendant qu'il l'ait su, voici qui répondra.

DON FERNAND.

Vous perdez le respect ; mais je pardonne à l'âge,
Et j'excuse l'ardeur en un jeune courage³.
Un roi dont la prudence a de meilleurs objets
Est meilleur ménager du sang de ses sujets :
Je veille pour les miens, mes soucis les conservent,
Comme le chef a soin des membres qui le servent.
Ainsi votre raison n'est pas raison pour moi :
Vous parlez en soldat ; je dois agir en roi ;
Et quoi qu'on veuille dire, et quoi qu'il ose croire⁴,
Le comte à m'obéir ne peut perdre sa gloire.

1. *Var.* On voit bien qu'on a tort, mais une âme si haute (1637-1656).

2. *Var.* Et c'est contre ce mot qu'a résisté le comte (1637-1656).

3. *Var.* Et j'estime l'ardeur en un jeune courage (1637-1656).

4. *Var.* Et quoi qu'il faille dire, et quoi qu'il veuille croire (1637-1648).

D'ailleurs l'affront me touche : il a perdu d'honneur
Celui que de mon fils j'ai fait le gouverneur ;
S'attaquer à mon choix, c'est se prendre à moi-même¹,
Et faire un attentat sur le pouvoir suprême.
N'en parlons plus. Au reste, on a vu dix vaisseaux
De nos vieux ennemis arborer les drapeaux ;
Vers la bouche du fleuve ils ont osé paraître.

DON ARIAS.

Les Maures ont appris par force à vous connaître,
Et tant de fois vaincus, ils ont perdu le cœur
De se plus hasarder contre un si grand vainqueur.

DON FERNAND.

Ils ne verront jamais sans quelque jalousie
Mon sceptre, en dépit d'eux, régir l'Andalousie ;
Et ce pays si beau, qu'ils ont trop possédé,
Avec un œil d'envie est toujours regardé.
C'est l'unique raison qui m'a fait dans Séville
Placer depuis dix ans le trône de Castille,
Pour les voir de plus près et d'un ordre plus prompt
Renverser aussitôt ce qu'ils entreprendront.

DON ARIAS.

Ils savent aux dépens de leurs plus dignes têtes²

-
1. *Var.* Et par ce trait hardi d'une insolence extrême,
Il s'est pris à mon choix, il s'est pris à moi-même,
C'est moi qu'il satisfait en réparant ce tort.
N'en parlons plus. Au reste on nous menace fort ;
Sur un avis reçu je crains une surprise.

DON ARIAS.

Les Maures contre vous font-ils quelque entreprise ;
S'osent-ils préparer à des efforts nouveaux ?

LE ROI.

Vers la bouche du fleuve on a vu leurs vaisseaux,
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.

DON ARIAS.

Tant de combats perdus leur ont ôté le cœur
D'attaquer désormais un si puissant vainqueur.

LE ROI.

N'importe, ils ne sauraient qu'avecque jalousie
Voir mon sceptre aujourd'hui régir l'Andalousie,
Et ce pays si beau que j'ai conquis sur eux
Réveille à tous moments leurs desseins généreux.
[C'est l'unique raison...] (1637-1656).

2. *Var.* Sire, ils ont trop appris aux dépens de leurs têtes (1637-1656).

Combien votre présence assure vos conquêtes :
Vous n'avez rien à craindre.

DON FERNAND.

Et rien à négliger :
Le trop de confiance attire le danger ;
Et vous n'ignorez pas qu'avec fort peu de peine¹
Un flux de pleine mer jusqu'ici les amène.
Toutefois j'aurais tort de jeter dans les cœurs,
L'avis étant mal sûr, de paniques terreurs.
L'effroi que produirait cette alarme inutile,
Dans la nuit qui survient troublerait trop la ville :
Faites doubler la garde aux murs et sur le port².
C'est assez pour ce soir.

SCÈNE VII : DON FERNAND, DON SANCHE,
DON ALONSE.

DON ALONSE.

Sire, le comte est mort :
Don Diègue, par son fils, a vengé son offense.

DON FERNAND.

Dès que j'ai su l'affront, j'ai prévu la vengeance ;
Et j'ai voulu dès lors prévenir ce malheur.

DON ALONSE.

Chimène à vos genoux apporte sa douleur ;
Elle vient tout en pleurs vous demander justice.

DON FERNAND.

Bien qu'à ses déplaisirs mon âme compatisse,
Ce que le comte a fait semble avoir mérité
Ce digne châtimement de sa témérité³.
Quelque juste pourtant que puisse être sa peine,
Je ne puis sans regret perdre un tel capitaine.
Après un long service à mon État rendu,
Après son sang pour moi mille fois répandu,

-
1. *Var.* Et le même ennemi que l'on vient de détruire,
S'il sait prendre son temps est capable de nuire (1637-1656).
2. *Var.* Puisqu'on fait bonne garde aux murs et sur le port,
Il suffit pour ce soir (1637-1656).
3. *Var.* Ce juste châtimement de sa témérité (1637-1656).

A quelques sentiments que son orgueil m'oblige,
Sa perte m'affaiblit, et son trépas m'afflige.

SCÈNE VIII : DON FERNAND, DON DIÈGUE,
CHIMÈNE, DON SANCHE, DON ARIAS, DON ALONSE.

CHIMÈNE.

Sire, sire, justice !

DON DIÈGUE.

Ah ! sire, écoutez-nous.

CHIMÈNE.

Je me jette à vos pieds.

DON DIÈGUE.

J'embrasse vos genoux.

CHIMÈNE.

Je demande justice.

DON DIÈGUE.

Entendez ma défense.

CHIMÈNE.

D'un jeune audacieux punissez l'insolence :
Il a de votre sceptre abattu le soutien¹,
Il a tué mon père.

DON DIÈGUE.

Il a vengé le sien.

CHIMÈNE.

Au sang de ses sujets un roi doit la justice.

DON DIÈGUE.

Pour la juste vengeance il n'est point de supplice².

DON FERNAND.

Levez-vous l'un et l'autre, et parlez à loisir.
Chimène, je prends part à votre déplaisir ;
D'une égale douleur je sens mon âme atteinte.

(A Don Diègue.)

Vous parlerez après ; ne troublez pas sa plainte.

CHIMÈNE.

Sire, mon père est mort ; mes yeux ont vu son sang

1. Var. Vengez-moi d'une mort... — Qui punit l'insolence.

— Rodrigue, sire... — A fait un coup d'homme de bien (1637-1656).

2. Var. Une vengeance juste est sans peur du supplice (1637-1644).

Couler à gros bouillons de son généreux flanc ;
 Ce sang qui tant de fois garantit vos murailles,
 Ce sang qui tant de fois vous gagna des batailles,
 Ce sang qui tout sorti fume encor de courroux
 De se voir répandu pour d'autres que pour vous,
 Qu'au milieu des hasards n'osait verser la guerre,
 Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre¹.
 J'ai couru sur le lieu, sans force et sans couleur :
 Je l'ai trouvé sans vie. Excusez ma douleur,
 Sire, la voix me manque à ce récit funeste ;
 Mes pleurs et mes soupirs vous diront mieux le reste.

DON FERNAND.

Prends courage, ma fille, et sache qu'aujourd'hui
 Ton roi te veut servir de père au lieu de lui.

CHIMÈNE.

Sire, de trop d'honneur ma misère est suivie.
 Je vous l'ai déjà dit, je l'ai trouvé sans vie² ;
 Son flanc était ouvert ; et, pour mieux m'émouvoir³,
 Son sang sur la poussière écrivait mon devoir ;
 Ou plutôt sa valeur en cet état réduite
 Me parlait par sa plaie et hâtait ma poursuite ;
 Et, pour se faire entendre au plus juste des rois,
 Par cette triste bouche elle empruntait ma voix.

Sire, ne souffrez pas que sous votre puissance
 Règne devant vos yeux une telle licence ;
 Que les plus valeureux, avec impunité,
 Soient exposés aux coups de la témérité ;
 Qu'un jeune audacieux triomphe de leur gloire,
 Se baigne dans leur sang et brave leur mémoire.
 Un si vaillant guerrier qu'on vient de vous ravir
 Éteint, s'il n'est vengé, l'ardeur de vous servir.
 Enfin mon père est mort, j'en demande vengeance,
 Plus pour votre intérêt que pour mon allégeance.

1. *Var.* [Rodrigue en votre cour vient d'en couvrir la terre,]

Et pour son coup d'essai son indigne attentat
 D'un si ferme soutien a privé votre État,
 De vos meilleurs soldats abattu l'assurance,
 Et de vos ennemis relevé l'espérance.

J'arrivai sur le lieu sans force et sans couleur :

Je le trouvai sans vie. Excusez ma douleur (1637-1656).

2. *Var.* J'arrivai donc sans force, et le trouvai sans vie (1637-1660).

3. *Var.* Il ne me parla point, mais pour mieux m'émouvoir (1637-1656).

Vous perdez en la mort d'un homme de son rang :
 Vengez-la par une autre, et le sang par le sang¹.
 Immolez, non à moi, mais à votre couronne,
 Mais à votre grandeur, mais à votre personne ;
 Immolez, dis-je, sire, au bien de tout l'État
 Tout ce qu'enorgueillit un si haut attentat.

DON FERNAND.

Don Diègue, répondez.

DON DIÈGUE.

Qu'on est digne d'envie
 Lorsqu'en perdant la force on perd aussi la vie²,
 Et qu'un long âge apprête aux hommes généreux,
 Au bout de leur carrière, un destin malheureux !
 Moi, dont les longs travaux ont acquis tant de gloire,
 Moi, que jadis partout a suivi la victoire,
 Je me vois aujourd'hui, pour avoir trop vécu,
 Recevoir un affront et demeurer vaincu.
 Ce que n'a pu jamais combat, siège, embuscade,
 Ce que n'a pu jamais Aragon ni Grenade,
 Ni tous vos ennemis, ni tous mes envieux,
 Le comte en votre cour l'a fait presque à vos yeux³,
 Jaloux de votre choix et fier de l'avantage
 Que lui donnait sur moi l'impuissance de l'âge.

Sire, ainsi ces cheveux blanchis sous le harnois⁴,
 Ce sang pour vous servir prodigué tant de fois,
 Ce bras, jadis l'effroi d'une armée ennemie,
 Descendaient au tombeau tout chargés d'infamie,
 Si je n'eusse produit un fils digne de moi,
 Digne de son pays et digne de son roi.
 Il m'a prêté sa main, il a tué le comte ;
 Il m'a rendu l'honneur, il a lavé ma honte.

-
1. *Var.* Sacrifiez don Diègue et toute sa famille
 A vous, à votre peuple, à toute la Castille.
 Le soleil qui voit tout ne voit rien sous les cieux
 Qui vous puisse payer un sang si précieux (1637-1656).
2. *Var.* Quand avecque la force on perd aussi la vie,
 Sire, et que l'âge apporte aux hommes généreux
 Avec sa faiblesse un destin malheureux (1637-1656) !
3. *Var.* L'orgueil dans votre cour l'a fait presque à vos yeux
 Et souillé sans respect l'honneur de ma vieillesse,
 Avantage de l'âge et fort de ma faiblesse (1637-1656).
4. *Harnois* désigne, au XVII^e siècle, l'équipement du cavalier.

Si montrer du courage et du ressentiment,
Si venger un soufflet mérite un châtiment,
Sur moi seul doit tomber l'éclat de la tempête :
Quand le bras a failli, l'on en punit la tête.
Qu'on nomme crime ou non ce qui fait nos débats¹,
Sire, j'en suis la tête, il n'en est que le bras.
Si Chimène se plaint qu'il a tué son père,
Il ne l'eût jamais fait si je l'eusse pu faire.
Immolez donc ce chef que les ans vont ravir,
Et conservez pour vous le bras qui peut servir.
Aux dépens de mon sang satisfaites Chimène :
Je n'y résiste point, je consens à ma peine ;
Et loin de murmurer d'un rigoureux décret²,
Mourant sans déshonneur, je mourrai sans regret.

DON FERNAND.

L'affaire est d'importance, et, bien considérée,
Mérite en plein conseil d'être délibérée.

Don Sanche, remettez Chimène en sa maison.
Don Diègue aura ma cour et sa foi pour prison.
Qu'on me cherche son fils. Je vous ferai justice.

¹ CHIMÈNE.

Il est juste, grand roi, qu'un meurtrier périsse.

DON FERNAND.

Prends du repos, ma fille, et calme tes douleurs.

CHIMÈNE.

M'ordonner du repos, c'est croître mes malheurs.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : DON RODRIGUE, ELVIRE.

ELVIRE.

Rodrigue, qu'as-tu fait? où viens-tu, misérable?

DON RODRIGUE.

Suivre le triste cours de mon sort déplorable.

1. *Var.* Du crime glorieux qui cause nos débats (1637-1656).

2. *Var.* Et loin de murmurer d'un injuste décret (1637-1656).

ELVIRE.

Où prends-tu cette audace et ce nouvel orgueil
De paraître en des lieux que tu remplis de deuil?
Quoi? viens-tu jusqu'ici braver l'ombre du comte?
Ne l'as-tu pas tué?

DON RODRIGUE.

Sa vie était ma honte :
Mon honneur de ma main a voulu cet effort.

ELVIRE.

Mais chercher ton asile en la maison du mort !
Jamais un meurtrier en fit-il son refuge?

DON RODRIGUE.

Et je n'y viens aussi que m'offrir à mon juge¹.
Ne me regarde plus d'un visage étonné ;
Je cherche le trépas après l'avoir donné.
Mon juge est mon amour, mon juge est ma Chimène :
Je mérite la mort de mériter sa haine,
Et j'en viens recevoir, comme un bien souverain,
Et l'arrêt de sa bouche, et le coup de sa main.

ELVIRE.

Fuis plutôt de ses yeux, fuis de sa violence ;
A ses premiers transports dérobe ta présence :
Va, ne t'expose point aux premiers mouvements
Que poussera l'ardeur de ses ressentiments.

DON RODRIGUE.

Non, non, ce cher objet à qui j'ai pu déplaire
Ne peut pour mon supplice avoir trop de colère ;
Et j'évite cent morts qui me vont accabler²,
Si pour mourir plus tôt je puis la redoubler.

ELVIRE.

Chimène est au palais, de pleurs toute baignée,
Et n'en reviendra point que bien accompagnée.
Rodrigue, fuis, de grâce : ôte-moi de souci.
Que ne dira-t-on point si l'on te voit ici?
Veux-tu qu'un médisant, pour comble à sa misère³,

-
1. *Var.* Jamais un meurtrier s'offrit-il à son juge (1637-1656)?
2. *Var.* Et d'un heur sans pareil je me verrai combler,
Si pour mourir plus tôt je la puis redoubler (1637-1656).
3. *Var.* Veux-tu qu'un médisant l'accuse en sa misère
D'avoir reçu chez soi l'assassin de son père (1637-1656)?

L'accuse d'y souffrir l'assassin de son père?
Elle va revenir ; elle vient, je la voi :
Du moins, pour son honneur, Rodrigue, cache-toi.

SCÈNE II : DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE.

Oui, madame, il vous faut de sanglantes victimes :
Votre colère est juste, et vos pleurs légitimes ;
Et je n'entreprends pas, à force de parler,
Ni de vous adoucir, ni de vous consoler.
Mais si de vous servir je puis être capable,
Employez mon épée à punir le coupable ;
Employez mon amour à venger cette mort :
Sous vos commandements mon bras sera trop fort.

CHIMÈNE.

Malheureuse !

DON SANCHE.

De grâce, acceptez mon service¹.

CHIMÈNE.

J'offenserais le roi, qui m'a promis justice.

DON SANCHE.

Vous savez qu'elle marche avec tant de langueur
Qu'assez souvent le crime échappe à sa longueur² ;
Son cours lent et douteux fait trop perdre de larmes.
Souffrez qu'un cavalier vous venge par les armes³ :
La voie en est plus sûre, et plus prompte à punir.

CHIMÈNE.

C'est le dernier remède ; et s'il faut y venir,
Et que de mes malheurs cette pitié vous dure,
Vous serez libre alors de venger mon injure.

DON SANCHE.

C'est l'unique bonheur où mon âme prétend ;
Et, pouvant l'espérer, je m'en vais trop content.

-
1. *Var.* Madame, acceptez mon service (1637-1660).
2. *Var.* Que bien souvent le crime échappe à sa longueur (1637-1656).
3. *Var.* Souffrez qu'un chevalier vous venge par les armes (1637).

SCÈNE III : CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Enfin je me vois libre, et je puis sans contrainte
De mes vives douleurs te faire voir l'atteinte.
Je puis donner passage à mes tristes soupirs ;
Je puis t'ouvrir mon âme et tous mes déplaisirs.
Mon père est mort, Elvire ; et la première épée
Dont s'est armé Rodrigue a sa trame coupée.
Pleurez, pleurez, mes yeux, et fondez-vous en eau !
La moitié de ma vie a mis l'autre au tombeau
Et m'oblige à venger, après ce coup funeste,
Celle que je n'ai plus sur celle qui me reste.

ELVIRE.

Reposez-vous, madame.

CHIMÈNE.

Ah ! que mal à propos
Dans un malheur si grand tu parles de repos¹ !
Par où sera jamais ma douleur apaisée²,
Si je ne puis haïr la main qui l'a causée ?
Et que dois-je espérer qu'un tourment éternel,
Si je poursuis un crime, aimant le criminel ?

ELVIRE.

Il vous prive d'un père, et vous l'aimez encore !

CHIMÈNE.

C'est peu de dire aimer, Elvire : je l'adore ;
Ma passion s'oppose à mon ressentiment ;
Dedans mon ennemi je trouve mon amant ;
Et je sens qu'en dépit de toute ma colère,
Rodrigue dans mon cœur combat encor mon père :
Il l'attaque, il le presse, il cède, il se défend,
Tantôt fort, tantôt faible, et tantôt triomphant ;
Mais en ce dur combat de colère et de flamme,
Il déchire mon cœur sans partager mon âme ;
Et quoi que mon amour ait sur moi de pouvoir,
Je ne consulte point pour suivre mon devoir :

1. *Var.* Ton avis importun m'ordonne du repos (1637-1660).

2. *Var.* Par où sera jamais mon âme satisfaite,
Si je pleure ma perte et la main qui l'a faite ?
Et que puis-je espérer qu'un tourment éternel (1637-1656).

Je cours sans balancer où mon honneur m'oblige.
Rodrigue m'est bien cher, son intérêt m'afflige ;
Mon cœur prend son parti ; mais, malgré son effort¹,
Je sais ce que je suis, et que mon père est mort.

ELVIRE.

Pensez-vous le poursuivre ?

CHIMÈNE.

Ah ! cruelle pensée !
Et cruelle poursuite où je me vois forcée !
Je demande sa tête et crains de l'obtenir :
Ma mort suivra la sienne, et je le veux punir !

ELVIRE.

Quittez, quittez, madame, un dessein si tragique ;
Ne vous imposez point de loi si tyrannique.

CHIMÈNE.

Quoi ! mon père étant mort, et presque entre mes bras²,
Son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas !
Mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,
Croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !
Et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur
Sous un lâche silence étouffe mon honneur³ !

ELVIRE.

Madame, croyez-moi, vous serez excusable
D'avoir moins de chaleur contre un objet aimable⁴,
Contre un amant si cher : vous avez assez fait,
Vous avez vu le roi ; n'en pressez point l'effet,
Ne vous obstinez point en cette humeur étrange.

CHIMÈNE.

Il y va de ma gloire, il faut que je me venge ;
Et de quoi que nous flatte un désir amoureux,
Toute excuse est honteuse aux esprits généreux.

ELVIRE.

Mais vous aimez Rodrigue, il ne vous peut déplaire.

-
1. *Var.* Mon cœur prend son parti ; mais contre leur effort,
Je sais que je suis fille et que mon père est mort (1637-1656).
2. *Var.* Quoi ! j'aurai vu mourir mon père entre mes bras (1637-1656).
3. *Var.* Dans un lâche silence étouffe mon honneur (1637-1656) !
4. *Var.* De conserver pour vous un homme incomparable,
Un amant si chéri : vous avez assez fait (1637-1656).

CHIMÈNE.

Je l'avoue.

ELVIRE.

Après tout, que pensez-vous donc faire?

CHIMÈNE.

Pour conserver ma gloire et finir mon ennui,
Le poursuivre, le perdre, et mourir après lui.

SCÈNE IV : DON RODRIGUE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON RODRIGUE.

Eh bien ! sans vous donner la peine de poursuivre,
Assurez-vous l'honneur de m'empêcher de vivre¹.

CHIMÈNE.

Elvire, où sommes-nous, et qu'est-ce que je voi ?
Rodrigue en ma maison ! Rodrigue devant moi !

DON RODRIGUE.

N'épargnez point mon sang : goûtez sans résistance
La douceur de ma perte et de votre vengeance.

CHIMÈNE.

Hélas !

DON RODRIGUE.

Écoute-moi.

CHIMÈNE.

Je me meurs.

DON RODRIGUE.

Un moment.

CHIMÈNE.

Va, laisse-moi mourir.

DON RODRIGUE.

Quatre mots seulement :
Après ne me répons qu'avecque cette épée.

CHIMÈNE.

Quoi ! du sang de mon père encor toute trempée !

DON RODRIGUE.

Ma Chimène...

1. *l'ar.* Sôûlez-vous du plaisir de m'empêcher de vivre (1637-1644 in-4°).

CHIMÈNE.

Ote-moi cet objet odieux,
Qui reproche ton crime et ta vie à mes yeux.

DON RODRIGUE.

Regarde-le plutôt pour exciter ta haine,
Pour croître ta colère et pour hâter ma peine.

CHIMÈNE.

Il est teint de mon sang.

DON RODRIGUE.

Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

CHIMÈNE.

Ah ! quelle cruauté, qui tout en un jour tue
Le père par le fer, la fille par la vue !
Ote-moi cet objet, je ne le puis souffrir :
Tu veux que je t'écoute, et tu me fais mourir !

DON RODRIGUE.

Je fais ce que tu veux, mais sans quitter l'envie
De finir par tes mains ma déplorable vie ;
Car enfin n'attends pas de mon affection
Un lâche repentir d'une bonne action.
L'irréparable effet d'une chaleur trop prompt¹
Déshonorait mon père et me couvrait de honte.
Tu sais comme un soufflet touche un homme de cœur ;
J'avais part à l'affront, j'en ai cherché l'auteur :
Je l'ai vu, j'ai vengé mon honneur et mon père ;
Je le ferais encor, si j'avais à le faire.
Ce n'est pas qu'en effet contre mon père et moi
Ma flamme assez longtemps n'ait combattu pour toi ;
Juge de son pouvoir : dans une telle offense
J'ai pu délibérer si j'en prendrais vengeance².
Réduit à te déplaire, ou souffrir un affront,
J'ai pensé qu'à son tour mon bras était trop prompt³ ;
Je me suis accusé de trop de violence ;
Et ta beauté sans doute emportait la balance,

-
1. *Var.* De la main de ton père un coup irréparable
Déshonorait du mien la vieillesse honorable (1637-1656).
2. *Var.* J'ai pu douter encor si je prendrais vengeance (1637-1660).
3. *Var.* J'ai retenu ma main, j'ai cru mon bras trop prompt (1637-1656).

A moins que d'opposer à tes plus forts appas¹
 Qu'un homme sans honneur ne te méritait pas ;
 Que, malgré cette part que j'avais en ton âme²,
 Qui m'aima généreux me haïrait infâme ;
 Qu'écouter ton amour, obéir à sa voix,
 C'était m'en rendre indigne et diffamer ton choix.
 Je te le dis encore ; et quoique j'en soupire³,
 Jusqu'au dernier soupir je veux bien le redire :
 Je t'ai fait une offense, et j'ai dû m'y porter
 Pour effacer ma honte et pour te mériter ;
 Mais quitte envers l'honneur, et quitte envers mon père,
 C'est maintenant à toi que je viens satisfaire :
 C'est pour t'offrir mon sang qu'en ce lieu tu me vois.
 J'ai fait ce que j'ai dû, je fais ce que je dois.
 Je sais qu'un père mort t'arme contre mon crime ;
 Je ne t'ai pas voulu dérober ta victime :
 Immobile avec courage au sang qu'il a perdu
 Celui qui met sa gloire à l'avoir répandu.

CHIMÈNE.

Ah ! Rodrigue, il est vrai, quoique ton ennemie,
 Je ne puis te blâmer d'avoir fui l'infamie ;
 Et de quelque façon qu'éclatent mes douleurs,
 Je ne t'accuse point, je pleure mes malheurs.
 Je sais ce que l'honneur, après un tel outrage,
 Demandait à l'ardeur d'un généreux courage :
 Tu n'as fait le devoir que d'un homme de bien ;
 Mais aussi, le faisant, tu m'as appris le mien.
 Ta funeste valeur m'instruit par ta victoire ;
 Elle a vengé ton père et soutenu ta gloire :
 Même soin me regarde, et j'ai, pour m'affliger,
 Ma gloire à soutenir, et mon père à venger.
 Hélas ! ton intérêt ici me désespère :
 Si quelque autre malheur m'avait ravi mon père,
 Mon âme aurait trouvé dans le bien de te voir
 L'unique allégement qu'elle eût pu recevoir ;
 Et contre ma douleur j'aurais senti des charmes,
 Quand une main si chère eût essuyé mes larmes.

1. *Var.* Si je n'eusse opposé contre tous tes appas (1637-1656).

2. *Var.* Qu'après m'avoir chéri quand je vivais sans blâme (1637-1656).

3. *Var.* Je te le dis encore, et veux, tant que j'expire,
 Sans cesse le penser et sans cesse le dire (1637-1656).

Mais il me faut te perdre après l'avoir perdu ;
 Cet effort sur ma flamme à mon honneur est dû¹ ;
 Et cet affreux devoir, dont l'ordre m'assassine,
 Me force à travailler moi-même à ta ruine.
 Car enfin n'attends pas de mon affection
 De lâches sentiments pour ta punition.
 De quoi qu'en ta faveur notre amour m'entretienne,
 Ma générosité doit répondre à la tienne :
 Tu t'es, en m'offensant, montré digne de moi ;
 Je me dois, par ta mort, montrer digne de toi.

DON RODRIGUE.

Ne diffère donc plus ce que l'honneur t'ordonne :
 Il demande ma tête, et je te l'abandonne ;
 Fais-en un sacrifice à ce noble intérêt :
 Le coup m'en sera doux, aussi bien que l'arrêt.
 Attendre après mon crime une lente justice,
 C'est reculer ta gloire autant que mon supplice.
 Je mourrai trop heureux, mourant d'un coup si beau.

CHIMÈNE.

Va, je suis ta partie, et non pas ton bourreau.
 Si tu m'offres ta tête, est-ce à moi de la prendre ?
 Je la dois attaquer, mais tu dois la défendre ;
 C'est d'un autre que toi qu'il me faut l'obtenir,
 Et je dois te poursuivre, et non pas te punir.

DON RODRIGUE.

De quoi qu'en ma faveur notre amour t'entretienne,
 Ta générosité doit répondre à la mienne ;
 Et pour venger un père emprunter d'autres bras,
 Ma Chimène, crois-moi, c'est n'y répondre pas :
 Ma main seule du mien a su venger l'offense,
 Ta main seule du tien doit prendre la vengeance.

CHIMÈNE.

Cruel ! à quel propos sur ce point t'obstiner ?
 Tu t'es vengé sans aide, et tu m'en veux donner !
 Je suivrai ton exemple, et j'ai trop de courage
 Pour souffrir qu'avec toi ma gloire se partage.

1. *Var.* Et pour mieux tourmenter mon esprit éperdu,
 Avec tant de rigueur mon astre me domine
 Qu'il me faut travailler moi-même à ta ruine (1637-1656).

Mon père et mon honneur ne veulent rien devoir
Aux traits de ton amour ni de ton désespoir.

DON RODRIGUE.

Rigoureux point d'honneur ! hélas ! quoi que je fasse,
Ne pourrai-je à la fin obtenir cette grâce ?
Au nom d'un père mort, ou de notre amitié,
Punis-moi par vengeance, ou du moins par pitié.
Ton malheureux amant aura bien moins de peine
A mourir par ta main qu'à vivre avec ta haine.

CHIMÈNE.

Va, je ne te hais point.

DON RODRIGUE.

Tu le dois.

CHIMÈNE.

Je ne puis.

DON RODRIGUE.

Crains-tu si peu le blâme, et si peu les faux bruits ?
Quand on saura mon crime, et que ta flamme dure,
Que ne publieront point l'envie et l'imposture !
Force-les au silence, et, sans plus discourir,
Sauve ta renommée en me faisant mourir.

CHIMÈNE.

Elle éclate bien mieux en te laissant la vie¹ ;
Et je veux que la voix de la plus noire envie
Élève au ciel ma gloire et plaigne mes ennuis,
Sachant que je t'adore et que je te poursuis.
Va-t'en, ne montre plus à ma douleur extrême
Ce qu'il faut que je perde, encore que je l'aime.
Dans l'ombre de la nuit cache bien ton départ :
Si l'on te voit sortir, mon honneur court hasard.
La seule occasion qu'aura la médisance,
C'est de savoir qu'ici j'ai souffert ta présence :
Ne lui donne point lieu d'attaquer ma vertu.

DON RODRIGUE.

Que je meure !

CHIMÈNE.

Va-t'en.

1. *Var.* Elle éclate bien mieux en te laissant en vie (1637-1652).

DON RODRIGUE.

A quoi te résous-tu?

CHIMÈNE.

Malgré des feux si beaux, qui troublent ma colère¹,
Je ferai mon possible à bien venger mon père ;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

DON RODRIGUE.

O miracle d'amour !

CHIMÈNE.

O comble de misères² !

DON RODRIGUE.

Que de maux et de pleurs nous coûteront nos pères !

CHIMÈNE.

Rodrigue, qui l'eût cru?

DON RODRIGUE.

Chimène, qui l'eût dit?

CHIMÈNE.

Que notre heur³ fût si proche et sitôt se perdît?

DON RODRIGUE.

Et que si près du port, contre toute apparence,
Un orage si prompt brisât notre espérance?

CHIMÈNE.

Ah ! mortelles douleurs !

DON RODRIGUE.

Ah ! regrets superflus !

CHIMÈNE.

Va-t'en, encore un coup, je ne t'écoute plus.

DON RODRIGUE.

Adieu : je vais traîner une mourante vie,
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

CHIMÈNE.

Si j'en obtiens l'effet, je t'engage ma foi⁴

1. *Var.* Malgré des feux si beaux, qui rompent ma colère (1637-1656).

2. *Var.* Mais comble de misères (1637-1644) !

3. *Heur* : bonheur.

4. *Var.* Si j'en obtiens l'effet, je te donne ma foi (1637-1656).

De ne respirer pas un moment après toi.
Adieu : sors, et surtout garde bien qu'on te voie.

ELVIRE.

Madame, quelques maux que le ciel nous envoie...

CHIMÈNE.

Ne m'importune plus, laisse-moi soupirer,
Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.

SCÈNE V : DON DIÈGUE.

Jamais nous ne goûtons de parfaite allégresse :
Nos plus heureux succès sont mêlés de tristesse ;
Toujours quelques soucis en ces événements
Troublent la pureté de nos contentements.
Au milieu d'un bonheur mon âme en sent l'atteinte :
Je nage dans la joie, et je tremble de crainte.
J'ai vu mort l'ennemi qui m'avait outragé ;
Et je ne saurais voir la main qui m'a vengé.
En vain je m'y travaille, et d'un soin inutile,
Tout cassé que je suis, je cours toute la ville :
Ce peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur¹
Se consume sans fruit à chercher ce vainqueur².
A toute heure, en tous lieux, dans une nuit si sombre,
Je pense l'embrasser et n'embrasse qu'une ombre ;
Et mon amour, déçu par cet objet trompeur,
Se forme des soupçons qui redoublent ma peur.
Je ne découvre point de marques de sa fuite ;
Je crains du comte mort les amis et la suite ;
Leur nombre m'épouvante et confond ma raison.
Rodrigue ne vit plus, ou respire en prison.
Justes cieux ! me trompé-je encore à l'apparence,
Ou si je vois enfin mon unique espérance ?
C'est lui, n'en doutons plus ; mes vœux sont exaucés,
Ma crainte est dissipée, et mes ennuis cessés.

SCÈNE VI : DON DIÈGUE, DON RODRIGUE.

DON DIÈGUE.

Rodrigue, enfin le ciel permet que je te voie !

1. *Var.* Si peu que mes vieux ans m'ont laissé de vigueur (1637-1656).

2. *Var.* Se consomme sans fruit à chercher ce vainqueur (1637-1644).

DON RODRIGUE.

Hélas !

DON DIÈGUE

Ne mêle point de soupirs à ma joie ;
Laisse-moi prendre haleine afin de te louer.
Ma valeur n'a point lieu de te désavouer :
Tu l'as bien imitée, et ton illustre audace
Fait bien revivre en toi les héros de ma race :
C'est d'eux que tu descends, c'est de moi que tu viens :
Ton premier coup d'épée égale tous les miens ;
Et d'une belle ardeur ta jeunesse animée
Par cette grande épreuve atteint ma renommée.
Appui de ma vieillesse, et comble de mon heur,
Touche ces cheveux blancs à qui tu rends l'honneur,
Viens baiser cette joue, et reconnais la place
Où fut empreint l'affront que ton courage efface¹.

DON RODRIGUE.

L'honneur vous en est dû : je ne pouvais pas moins,
Étant sorti de vous et nourri par vos soins².
Je m'en tiens trop heureux, et mon âme est ravie
Que mon coup d'essai plaise à qui je dois la vie ;
Mais parmi vos plaisirs ne soyez point jaloux
Si je m'ose à mon tour satisfaire après vous³.
Souffrez qu'en liberté mon désespoir éclate ;
Assez et trop longtemps votre discours le flatte.
Je ne me repens point de vous avoir servi ;
Mais rendez-moi le bien que ce coup m'a ravi.
Mon bras, pour vous venger, armé contre ma flamme,
Par ce coup glorieux m'a privé de mon âme ;
Ne me dites plus rien ; pour vous j'ai tout perdu :
Ce que je vous devais, je vous l'ai bien rendu.

DON DIÈGUE.

Porte, porte plus haut le fruit de ta victoire⁴ ;
Je t'ai donné la vie, et tu me rends ma gloire ;
Et d'autant que l'honneur m'est plus cher que le jour,
D'autant plus maintenant je te dois de retour.

-
1. *Var.* Où fut jadis l'affront que ton courage efface (1637-1656).
2. *Var.* L'honneur vous en est dû. Les cieux me sont témoins
Qu'étant sorti de vous je ne pouvais pas moins.
Je me tiens trop heureux, et mon âme est ravie (1637-1656).
3. *Var.* Si j'ose satisfaire à moi-même après vous (1637-1660).
4. *Var.* Porte encore plus haut le fruit de ta victoire (1637-1656).

Mais d'un cœur magnanime éloigne ces faiblesses¹,
 Nous n'avons qu'un honneur, il est tant de maîtresses !
 L'amour n'est qu'un plaisir, l'honneur est un devoir².

DON RODRIGUE.

Ah ! que me dites-vous ?

DON DIÈGUE.

Ce que tu dois savoir.

DON RODRIGUE.

Mon honneur offensé sur moi-même se venge ;
 Et vous m'osez pousser à la honte du change³ !
 L'infamie est pareille et suit également
 Le guerrier sans courage et le perfide amant.
 A ma fidélité ne faites point d'injure ;
 Souffrez-moi généreux sans me rendre parjure :
 Mes liens sont trop forts pour être ainsi rompus ;
 Ma foi m'engage encor si je n'espère plus ;
 Et ne pouvant quitter ni posséder Chimène,
 Le trépas que je cherche est ma plus douce peine.

DON DIÈGUE.

Il n'est pas temps encor de chercher le trépas :
 Ton prince et ton pays ont besoin de ton bras.
 La flotte qu'on craignait, dans ce grand fleuve entrée,
 Croit surprendre la ville et piller la contrée⁴.
 Les Maures vont descendre, et le flux et la nuit
 Dans une heure à nos murs les amènent sans bruit.
 La cour est en désordre, et le peuple en alarmes :
 On n'entend que des cris, on ne voit que des larmes.
 Dans ce malheur public mon bonheur a permis
 Que j'aie trouvé chez moi cinq cents de mes amis,
 Qui, sachant mon affront, poussés d'un même zèle,
 Se venaient tous offrir à venger ma querelle⁵.
 Tu les as prévenus ; mais leurs vaillantes mains
 Se tremperont bien mieux au sang des Africains.

Va marcher à leur tête où l'honneur te demande :
 C'est toi que veut pour chef leur généreuse bande.

1. *Var.* Mais d'un si brave cœur éloigne ces faiblesses (1637-1656).

2. *Var.* L'amour n'est qu'un plaisir, et l'honneur un devoir (1637-1656).

3. *Change* : inconstance.

4. *Var.* Vient surprendre la ville et piller la contrée (1637-1656).

5. *Var.* Venaient m'offrir leur vie à venger ma querelle (1637-1644 in-4°).

De ces vieux ennemis va soutenir l'abord :
 Là, si tu veux mourir, trouve une belle mort ;
 Prends-en l'occasion, puisqu'elle t'est offerte ;
 Fais devoir à ton roi son salut à ta perte ;
 Mais reviens-en plutôt les palmes sur le front.
 Ne borne pas ta gloire à venger un affront ;
 Porte-la plus avant : force par ta vaillance¹
 Ce monarque au pardon, et Chimène au silence² ;
 Si tu l'aimes, apprends que revenir vainqueur³,
 C'est l'unique moyen de regagner son cœur.
 Mais le temps est trop cher pour le perdre en paroles ;
 Je t'arrête en discours, et je veux que tu voles !
 Viens, suis-moi, va combattre et montrer à ton roi
 Que ce qu'il perd au comte il le recouvre en toi.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

N'est-ce point un faux bruit ? le sais-tu bien, Elvire ?

ELVIRE.

Vous ne croiriez jamais comme chacun l'admire
 Et porte jusqu'au ciel, d'une commune voix,
 De ce jeune héros les glorieux exploits.
 Les Maures devant lui n'ont paru qu'à leur honte ;
 Leur abord fut bien prompt, leur fuite encor plus prompte.
 Trois heures de combat laissent à nos guerriers
 Une victoire entière et deux rois prisonniers.
 La valeur de leur chef ne trouvait point d'obstacles.

CHIMÈNE.

Et la main de Rodrigue a fait tous ces miracles ?

ELVIRE.

De ses nobles efforts ces deux rois sont le prix :
 Sa main les a vaincus, et sa main les a pris.

1. *Var.* Pousse-la plus avant : force par ta vaillance (1637-1660).

2. *Var.* La justice au pardon, et Chimène au silence (1637-1656).

3. *Var.* Si tu l'aimes, apprends que retourner vainqueur (1637-1660).

CHIMÈNE.

De qui peux-tu savoir ces nouvelles étranges?

ELVIRE.

Du peuple, qui partout fait sonner ses louanges,
 Le nomme de sa joie et l'objet et l'auteur,
 Son ange tutélaire, et son libérateur.

CHIMÈNE.

Et le roi, de quel œil voit-il tant de vaillance?

ELVIRE.

Rodrigue n'ose encor paraître en sa présence ;
 Mais don Diègue ravi lui présente enchaînés,
 Au nom de ce vainqueur, ces captifs couronnés,
 Et demande pour grâce à ce généreux prince
 Qu'il daigne voir la main qui sauve la province¹.

CHIMÈNE.

Mais n'est-il point blessé?

ELVIRE.

Je n'en ai rien appris.

Vous changez de couleur ! reprenez vos esprits.

CHIMÈNE.

Reprenons donc aussi ma colère affaiblie :
 Pour avoir soin de lui faut-il que je m'oublie ?
 On le vante, on le loue, et mon cœur y consent !
 Mon honneur est muet, mon devoir impuissant !
 Silence, mon amour, laisse agir ma colère :
 S'il a vaincu deux rois, il a tué mon père ;
 Ces tristes vêtements, où je lis mon malheur,
 Sont les premiers effets qu'ait produits sa valeur ;
 Et, quoi qu'on die ailleurs d'un cœur si magnanime²,
 Ici tous les objets me parlent de son crime.

Vous qui rendez la force à mes ressentiments,
 Voile, crêpes, habits, lugubres ornements,
 Pompe que me prescrit sa première victoire³,
 Contre ma passion soutenez bien ma gloire ;
 Et, lorsque mon amour prendra trop de pouvoir,

1. *Var.* Qu'il daigne voir la main qui sauve sa province (1637-1656).
 Province pour « Etat ».

2. *Var.* Et combien que pour lui tout un peuple s'anime (1637-1656).

3. *Var.* Pompe où m'ensevelit sa première victoire (1637-1656).

Parlez à mon esprit de mon triste devoir,
Attaquez sans rien craindre une main triomphante.

ELVIRE.

Modérez ces transports, voici venir l'Infante.

SCÈNE II : L'INFANTE, CHIMÈNE, LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Je ne viens pas ici consoler tes douleurs ;
Je viens plutôt mêler mes soupirs à tes pleurs.

CHIMÈNE.

Prenez bien plutôt part à la commune joie,
Et goûtez le bonheur que le ciel vous envoie,
Madame : autre que moi n'a droit de soupirer.
Le péril dont Rodrigue a su nous retirer¹,
Et le salut public que vous rendent ses armes,
A moi seule aujourd'hui souffrent encor les larmes² :
Il a sauvé la ville, il a servi son roi ;
Et son bras valeureux n'est funeste qu'à moi.

L'INFANTE.

Ma Chimène, il est vrai qu'il a fait des merveilles.

CHIMÈNE.

Déjà ce bruit fâcheux a frappé mes oreilles ;
Et je l'entends partout publier hautement
Aussi brave guerrier que malheureux amant.

L'INFANTE.

Qu'a de fâcheux pour toi ce discours populaire ?
Ce jeune Mars qu'il loue a su jadis te plaire :
Il possédait ton âme, il vivait sous tes lois ;
Et vanter sa valeur, c'est honorer ton choix.

CHIMÈNE.

Chacun peut la vanter avec quelque justice³ ;
Mais pour moi sa louange est un nouveau supplice.
On aigrit ma douleur en l'élevant si haut :
Je vois ce que je perds quand je vois ce qu'il vaut.

1. *Var.* Le péril dont Rodrigue a su vous retirer (1637-1656).

2. *Var.* A moi seule aujourd'hui permet encor les larmes (1637-1656).

3. *Var.* J'accorde que chacun la vante avec justice (1637).

Ah ! cruels déplaisirs à l'esprit d'une amante !
 Plus j'apprends son mérite, et plus mon feu s'augmente :
 Cependant mon devoir est toujours le plus fort
 Et, malgré mon amour, va poursuivre sa mort.

L'INFANTE.

Hier ce devoir te mit en une haute estime ;
 L'effort que tu te fis parut si magnanime,
 Si digne d'un grand cœur, que chacun à la cour
 Admirait ton courage et plaignait ton amour.
 Mais croirais-tu l'avis d'une amitié fidèle ?

CHIMÈNE.

Ne vous obéir pas me rendrait criminelle.

L'INFANTE.

Ce qui fut juste alors ne l'est plus aujourd'hui¹.
 Rodrigue maintenant est notre unique appui,
 L'espérance et l'amour d'un peuple qui l'adore,
 Le soutien de Castille, et la terreur du Maure.
 Le roi même est d'accord de cette vérité,
 Que ton père en lui seul se voit ressuscité² ;
 Et si tu veux enfin qu'en deux mots je m'explique,
 Tu poursuis en sa mort la ruine publique.
 Quoi ! pour venger un père est-il jamais permis
 De livrer sa patrie aux mains des ennemis ?
 Contre nous ta poursuite est-elle légitime,
 Et pour être punis avons-nous part au crime ?
 Ce n'est pas qu'après tout tu doives épouser
 Celui qu'un père mort t'obligeait d'accuser :
 Je te voudrais moi-même en arracher l'envie ;
 Ote-lui ton amour, mais laisse-nous sa vie.

CHIMÈNE.

Ah ! ce n'est pas à moi d'avoir tant de bonté³ ;
 Le devoir qui m'aigrit n'a rien de limité.
 Quoique pour ce vainqueur mon amour s'intéresse,
 Quoiqu'un peuple l'adore et qu'un roi le caresse,

1. *Var.* Ce qui fut bon alors ne l'est plus aujourd'hui (1637-1644).

2. *Var.* Ses faits nous ont rendu ce qu'ils nous ont ôté,
 Et ton père en lui seul se voit ressuscité (1637-1656).

3. *Var.* Ah ! madame, souffrez qu'avecque liberté
 Je pousse jusqu'au bout ma générosité,
 Quoique mon cœur pour lui contre moi s'intéresse (1637-1656).

Qu'il soit environné des plus vaillants guerriers,
J'irai sous mes cyprès accabler ses lauriers.

L'INFANTE.

C'est générosité quand pour venger un père
Notre devoir attaque une tête si chère ;
Mais c'en est une encor d'un plus illustre rang
Quand on donne au public les intérêts du sang.
Non, crois-moi, c'est assez que d'éteindre ta flamme ;
Il sera trop puni s'il n'est plus dans ton âme.
Que le bien du pays t'impose cette loi :
Aussi bien, que crois-tu que t'accorde le roi ?

CHIMÈNE.

Il peut me refuser, mais je ne puis me taire.

L'INFANTE.

Pense bien, ma Chimène, à ce que tu veux faire.
Adieu : tu pourras seule y penser à loisir¹.

CHIMÈNE.

Après mon père mort, je n'ai point à choisir.

SCÈNE III : DON FERNAND, DON DIÈGUE,
DON ARIAS, DON RODRIGUE, DON SANCHE.

DON FERNAND.

Généreux héritier d'une illustre famille,
Qui fut toujours la gloire et l'appui de Castille,
Race de tant d'aïeux en valeur signalés,
Que l'essai de la tienne a sitôt égalés,
Pour te récompenser ma force est trop petite ;
Et j'ai moins de pouvoir que tu n'as de mérite.
Le pays délivré d'un si rude ennemi,
Mon sceptre dans ma main par la tienne affermi,
Et les Maures défaits avant qu'en ces alarmes
J'eusse pu donner ordre à repousser leurs armes,
Ne sont point des exploits qui laissent à ton roi
Le moyen ni l'espoir de s'acquitter vers² toi.

1. *Var.* Adieu : tu pourras seule y songer à loisir (1637-1660).

2. *Vers* : envers.

Mais deux rois tes captifs feront ta récompense
 Ils t'ont nommé tous deux leur Cid ¹ en ma présence;
 Puisque Cid en leur langue est autant que seigneur,
 Je ne t'envierai pas ce beau titre d'honneur.

Sois désormais le Cid : qu'à ce grand nom tout cède ;
 Qu'il comble d'épouvante et Grenade et Tolède ²,
 Et qu'il marque à tous ceux qui vivent sous mes lois
 Et ce que tu me vaux, et ce que je te dois.

DON RODRIGUE.

Que Votre Majesté, sire, épargne ma honte ;
 D'un si faible service elle fait trop de conte,
 Et me force à rougir devant un si grand roi
 De mériter si peu l'honneur que j'en reçois.
 Je sais trop que je dois au bien de votre empire
 Et le sang qui m'anime, et l'air que je respire,
 Et quand je les perdrai pour un si digne objet,
 Je ferai seulement le devoir d'un sujet.

DON FERNAND.

Tous ceux que ce devoir à mon service engage
 Ne s'en acquittent pas avec même courage ;
 Et lorsque la valeur ne va point dans l'excès,
 Elle ne produit point de si rares succès.
 Souffre donc qu'on te loue, et de cette victoire
 Apprends-moi plus au long la véritable histoire.

DON RODRIGUE.

Sire, vous avez su qu'en ce danger pressant,
 Qui jeta dans la ville un effroi si puissant,
 Une troupe d'amis chez mon père assemblée
 Sollicita mon âme encor toute troublée...
 Mais, sire, pardonnez à ma témérité,
 Si j'osai l'employer sans votre autorité :
 Le péril approchait ; leur brigade était prête ;
 Me montrant à la cour, je hasardais ma tête ³ ;
 Et s'il fallait la perdre, il m'était bien plus doux
 De sortir de la vie en combattant pour vous.

1. Du mot arabe, *Seid*, seigneur.

2. *Var.* Qu'il devienne l'effroi de Grenade et Tolède (1637-1656).

3. *Var.* Et paraître à la cour eût hasardé ma tête,
 Qu'à défendre l'Etat j'aimais bien mieux donner,
 Qu'aux plaintes de Chimène ainsi l'abandonner (1637-1656).

DON FERNAND.

J'excuse ta chaleur à venger ton offense ;
Et l'État défendu me parle en ta défense :
Crois que dorénavant Chimène a beau parler,
Je ne l'écoute plus que pour la consoler.
Mais poursuis.

DON RODRIGUE.

Sous moi donc cette troupe s'avance,
Et porte sur le front une mâle assurance.
Nous partîmes cinq cents ; mais par un prompt renfort
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port,
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage¹,
Les plus épouvantés reprenaient de courage !
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement la garde en fait de même
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème ;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre et que je donne à tous.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles² ;
L'onde s'enfle dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer montent jusques au port.
On les laisse passer ; tout leur paraît tranquille ;
Point de soldats au port, point aux murs de la ville.
Notre profond silence abusant leurs esprits,
Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris ;
Ils abordent sans peur, ils ancrent, ils descendent
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants.
Les nôtres, à ces cris, de nos vaisseaux répondent³ ;
Ils paraissent armés, les Maures se confondent,

1. *Var.* Tant, à nous voir marcher en si bon équipage (1637-1656).

2. *Var.* Enfin avec le flux nous fit voir trente voiles ;
L'onde s'enflait dessous, et d'un commun effort
Les Maures et la mer entrèrent dans le port (1637-1660).

3. *Var.* Les nôtres, au signal, de nos vaisseaux répondent (1637-1656).

L'épouvante les prend à demi descendus ;
 Avant que de combattre ils s'estiment perdus.
 Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre ;
 Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
 Et nous faisons courir des ruisseaux de leur sang,
 Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
 Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient,
 Leur courage renaît, et leurs terreurs s'oublient.
 La honte de mourir sans avoir combattu
 Arrête leur désordre et leur rend leur vertu¹.
 Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges²,
 De notre sang au leur font d'horribles mélanges³ ;
 Et la terre, et le fleuve, et leur flotte, et le port,
 Sont des champs de carnage, où triomphe la mort.

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
 Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres⁴,
 Où chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
 Ne pouvait discerner où le sort inclinait !

J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
 Faire avancer les uns et soutenir les autres,
 Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
 Et ne l'ai pu savoir jusques au point du jour⁵.
 Mais enfin sa clarté montre notre avantage :
 Le Maure voit sa perte et perd soudain courage,
 Et, voyant un renfort qui nous vient secourir,
 L'ardeur de vaincre cède à la peur de mourir.
 Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
 Poussent jusques aux cieux des cris épouvantables⁶,
 Font retraite en tumulte et sans considérer
 Si leurs rois avec eux peuvent se retirer⁷.

1. *Var.* Rétablit leur désordre et leur rend leur vertu (1637-1656).
Rétablir le désordre : mettre fin au désordre. L'Académie critiqua l'expression.

2. *Alfange* : cimeterre.

3. *Var.* Contre nous de pied ferme ils tirent les épées ;
 Des plus braves soldats les trames sont coupées (1637-1663).

4. *Var.* Furent ensevelis dans l'horreur des ténèbres (1637-1656).

5. *Var.* Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.
 Mais enfin sa clarté montra notre avantage :
 Le Maure vit sa perte et perdit le courage,
 Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
 Changea l'ardeur de vaincre à la peur de mourir (1637-1656).

6. *Var.* Nous laissent pour adieux des cris épouvantables (1637-1656).

7. *Var.* Si leurs rois avec eux ont pu se retirer (1637).

Pour souffrir ce devoir leur frayeur est trop forte¹ :
 Le flux les apporta ; le reflux les remporte,
 Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,
 Et quelque peu des leurs, tous percés de nos coups,
 Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
 A se rendre moi-même en vain je les convie :
 Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas ;
 Mais voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,
 Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
 Ils demandent le chef : je me nomme, ils se rendent.
 Je vous les envoyai tous deux en même temps ;
 Et le combat cessa faute de combattants.
 C'est de cette façon que, pour votre service...

SCÈNE IV : DON FERNAND, DON DIÈGUE,
 DON RODRIGUE, DON ARIAS, DON ALONSE,
 DON SANCHE.

DON ALONSE.

Sire, Chimène vient vous demander justice.

DON FERNAND.

La fâcheuse nouvelle, et l'importun devoir !
 Va, je ne la veux pas obliger à te voir.
 Pour tous remerciements il faut que je te chasse ;
 Mais, avant que sortir, viens, que ton roi t'embrasse.

(Don Rodrigue rentre.)

DON DIÈGUE.

Chimène le poursuit, et voudrait le sauver.

DON FERNAND.

On m'a dit qu'elle l'aime, et je vais l'éprouver.
 Montrez un œil plus triste².

SCÈNE V : DON FERNAND, DON DIÈGUE,
 DON ARIAS, DON SANCHE, DON ALONSE, CHIMÈNE,
 ELVIRE.

DON FERNAND.

Enfin, soyez contente,

1. *Var.* Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte (1637-1656).

2. *Var.* Contrefaites le triste (1637-1656).

Chimène, le succès répond à votre attente :
 Si de nos ennemis Rodrigue a le dessus,
 Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus ;
 Rendez grâces au ciel, qui vous en a vengée.

(*A don Diègue.*)

Voyez comme déjà sa couleur est changée.

DON DIÈGUE.

Mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,
 Dans cette pâmoison, sire, admirez l'effet.
 Sa douleur a trahi les secrets de son âme,
 Et ne vous permet plus de douter de sa flamme.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue est donc mort ?

DON FERNAND.

Non ; non, il voit le jour,
 Et te conserve encore un immuable amour :
 Calme cette douleur qui pour lui s'intéresse¹.

CHIMÈNE.

Sire, on pâme de joie, ainsi que de tristesse :
 Un excès de plaisir nous rend tous languissants,
 Et quand il surprend l'âme, il accable les sens.

DON FERNAND.

Tu veux qu'en ta faveur nous croyions l'impossible ?
 Chimène, ta douleur a paru trop visible².

CHIMÈNE.

Eh bien ! sire, ajoutez ce comble à mon malheur,
 Nommez ma pâmoison l'effet de ma douleur :
 Un juste déplaisir à ce point m'a réduite.
 Son trépas dérobait sa tête à ma poursuite ;
 S'il meurt des coups reçus pour le bien du pays,
 Ma vengeance est perdue et mes desseins trahis :
 Une si belle fin m'est trop injurieuse.
 Je demande sa mort, mais non pas glorieuse,
 Non pas dans un éclat qui l'élève si haut,
 Non pas au lit d'honneur, mais sur un échafaud ;
 Qu'il meure pour mon père, et non pour la patrie ;
 Que son nom soit taché, sa mémoire flétrie.

1. *Var.* Tu le posséderas, reprends ton allégresse (1637-1656).

2. *Var.* Ta tristesse, Chimène, a paru trop visible (1637-1656).

Mourir pour le pays n'est pas un triste sort ;
C'est s'immortaliser par une belle mort.
J'aime donc sa victoire, et je le puis sans crime ;
Elle assure l'État et me rend ma victime,
Mais noble, mais fameuse entre tous les guerriers,
Le chef, au lieu de fleurs, couronné de lauriers ;
Et pour dire en un mot ce que j'en considère,
Digne d'être immolée aux mânes de mon père...

Hélas ! à quel espoir me laissé-je emporter !
Rodrigue de ma part n'a rien à redouter :
Que pourraient contre lui des larmes qu'on méprise ?
Pour lui tout votre empire est un lieu de franchise ;
Là, sous votre pouvoir, tout lui devient permis ;
Il triomphe de moi comme des ennemis.
Dans leur sang répandu la justice étouffée
Au crime du vainqueur sert d'un nouveau trophée ;
Nous en croissons¹ la pompe, et le mépris des lois
Nous fait suivre son char au milieu de deux rois.

DON FERNAND.

Ma fille, ces transports ont trop de violence.
Quand on rend la justice, on met tout en balance ;
On a tué ton père, il était l'agresseur ;
Et la même équité² m'ordonne la douceur.
Avant que d'accuser ce que j'en fais paraître,
Consulte bien ton cœur : Rodrigue en est le maître,
Et ta flamme en secret rend grâce à ton roi,
Dont la faveur conserve un tel amant pour toi.

CHIMÈNE.

Pour moi ! mon ennemi ! l'objet de ma colère !
L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père !
De ma juste poursuite on fait si peu de cas
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,
Sire, permettez-moi de recourir aux armes,
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,
Et c'est aussi par là que je me dois venger.
A tous vos cavaliers je demande sa tête :
Oui, qu'un d'eux me l'apporte, et je suis sa conquête ;

1. Sens actif.

2. Pour l'équité même.

Qu'ils le combattent, sire, et, le combat fini,
J'épouse le vainqueur, si Rodrigue est puni.
Sous votre autorité souffrez qu'on le publie.

DON FERNAND.

Cette vieille coutume en ces lieux établie,
Sous couleur de punir un injuste attentat,
Des meilleurs combattants affaiblit un État;
Souvent de cet abus le succès déplorable
Opprime l'innocent et soutient le coupable.
J'en dispense Rodrigue ; il m'est trop précieux
Pour l'exposer aux coups d'un sort capricieux ;
Et quoi qu'ait pu commettre un cœur si magnanime,
Les Maures en fuyant ont emporté son crime.

DON DIÈGUE.

Quoi ! sire, pour lui seul vous renversez des lois
Qu'a vu toute la cour observer tant de fois !
Que croira votre peuple et que dira l'envie,
Si sous votre défense il ménage sa vie
Et s'en fait un prétexte à ne paraître pas¹
Où tous les gens d'honneur cherchent un beau trépas?
De pareilles faveurs terniraient trop sa gloire² :
Qu'il goûte sans rougir les fruits de sa victoire.
Le comte eut de l'audace ; il l'en a su punir :
Il l'a fait en brave homme, et le doit maintenir³.

DON FERNAND.

Puisque vous le voulez, j'accorde qu'il le fasse,
Mais d'un guerrier vaincu mille prendraient la place,
Et le prix que Chimène au vainqueur a promis
De tous mes cavaliers ferait ses ennemis.
L'opposer seul à tous serait trop d'injustice :
Il suffit qu'une fois il entre dans la lice.
Choisis qui tu voudras, Chimène, et choisis bien ;
Mais après ce combat ne demande plus rien.

DON DIÈGUE.

N'excusez point par là ceux que son bras étonne⁴.

1. *Var.* Et s'en sert d'un prétexte à ne paraître pas (1637-1660).

2. *Var.* Sire, ôtez ces faveurs, qui terniraient sa gloire (1637-1656).

3. *Var.* Il l'a fait en brave homme, et le doit soutenir (1637).

4. *Étonner* : stupéfier.

Laissez un champ ouvert, où n'entrera personne¹.
Après ce que Rodrigue a fait voir aujourd'hui,
Quel courage assez vain s'oserait prendre à lui?
Qui se hasarderait contre un tel adversaire?
Qui serait ce vaillant, ou bien ce téméraire?

DON SANCHE.

Faites ouvrir le champ : vous voyez l'assaillant² ;
Je suis ce téméraire, ou plutôt ce vaillant.

Accordez cette grâce à l'ardeur qui me presse,
Madame : vous savez quelle est votre promesse.

DON FERNAND.

Chimène, remets-tu ta querelle en sa main?

CHIMÈNE.

Sire, je l'ai promis.

DON FERNAND.

Soyez prêt à demain.

DON DIÈGUE.

Non, sire, il ne faut pas différer davantage :
On est toujours trop prêt quand on a du courage.

DON FERNAND.

Sortir d'une bataille, et combattre à l'instant !

DON DIÈGUE.

Rodrigue a pris haleine en vous la racontant.

DON FERNAND.

Du moins une heure ou deux je veux qu'il se délasse.
Mais de peur qu'en exemple un tel combat ne passe,
Pour témoigner à tous qu'à regret je permets
Un sanglant procédé qui ne me plut jamais,
De moi ni de ma cour il n'aura la présence.

(Il parle à don Arias.)

Vous seul des combattants jugerez la vaillance :
Ayez soin que tous deux fassent en gens de cœur,
Et, le combat fini, m'amenez le vainqueur.
Qui qu'il soit, même prix est acquis à sa peine³ :
Je le veux de ma main présenter à Chimène,
Et que pour récompense il reçoive sa foi.

1. Var. Laissez un camp ouvert, où n'entrera personne (1637-1656).

2. Var. Faites ouvrir le camp : vous voyez l'assaillant (1637-1656).

3. Var. Quel qu'il soit, même prix est acquis à sa peine (1637-1664).

CHIMÈNE.

Quoi ! sire, m'imposer une si dure loi¹ !

DON FERNAND.

Tu t'en plains ; mais ton feu, loin d'avouer ta plainte²,
Si Rodrigue est vainqueur, l'accepte sans contrainte.
Cesse de murmurer contre un arrêt si doux :
Qui que ce soit des deux, j'en ferai ton époux.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : DON RODRIGUE, CHIMÈNE.

CHIMÈNE.

Quoi ! Rodrigue, en plein jour ! d'où te vient cette audace ?
Va, tu me perds d'honneur ; retire-toi, de grâce.

DON RODRIGUE.

Je vais mourir, madame, et vous viens en ce lieu,
Avant le coup mortel, dire un dernier adieu :
Cet immuable amour qui sous vos lois m'engage³
N'ose accepter ma mort sans vous en faire hommage.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir !

DON RODRIGUE.

Je cours à ces heureux moments
Qui vont livrer ma vie à vos ressentiments.

CHIMÈNE.

Tu vas mourir ! Don Sanche est-il si redoutable
Qu'il donne l'épouvante à ce cœur indomptable ?
Qui t'a rendu si faible, ou qui le rend si fort ?
Rodrigue va combattre et se croit déjà mort !
Celui qui n'a pas craint les Maures, ni mon père,

1. *Var.* Sire, c'est me donner une trop dure loi (1637-1644).

2. *Avouer* : approuver.

3. *Var.* Mon amour vous le doit, et mon cœur qui soupire
N'ose sans votre aveu sortir de votre empire.
— Tu vas mourir ! — J'y cours, et le Comte est vengé,
Aussitôt que de vous j'en aurai le congé (1637-1656).

Va combattre don Sanche, et déjà désespère !
Ainsi donc au besoin¹ ton courage s'abat !

DON RODRIGUE.

Je cours à mon supplice, et non pas au combat ;
Et ma fidèle ardeur sait bien m'ôter l'envie,
Quand vous cherchez ma mort, de défendre ma vie.
J'ai toujours même cœur ; mais je n'ai point de bras
Quand il faut conserver ce qui ne vous plaît pas ;
Et déjà cette nuit m'aurait été mortelle
Si j'eusse combattu pour ma seule querelle ;
Mais défendant mon roi, son peuple et mon pays²,
A me défendre mal je les aurais trahis.
Mon esprit généreux ne hait pas tant la vie
Qu'il en veuille sortir par une perfidie.
Maintenant qu'il s'agit de mon seul intérêt,
Vous demandez ma mort, j'en accepte l'arrêt.
Votre ressentiment choisit la main d'un autre
(Je ne méritais pas de mourir de la vôtre) :
On ne me verra point en³ repousser les coups ;
Je dois plus de respect à qui combat pour vous ;
Et ravi de penser que c'est de vous qu'ils viennent,
Puisque c'est votre honneur que ses armes soutiennent,
Je vais lui présenter mon estomac ouvert,
Adorant de sa main la vôtre qui me perd.

CHIMÈNE.

Si d'un triste devoir la juste violence,
Qui me fait malgré moi poursuivre ta vaillance,
Prescrit à ton amour une si forte loi
Qu'il te rend sans défense à qui combat pour moi,
En cet aveuglement ne perds pas la mémoire
Qu'ainsi que de ta vie il y va de ta gloire,
Et que dans quelque éclat que Rodrigue ait vécu,
Quand on le saura mort, on le croira vaincu.
Ton honneur t'est plus cher que je ne te suis chère⁴,
Puisqu'il trempe tes mains dans le sang de mon père⁵,

1. Au moment où tu en as besoin.

2. *Var.* Mais défendant mon roi, son peuple et le pays (1637-1656).

3. *En se rapporte à un autre.*

4. *Var.* L'honneur te fut plus cher que je ne te suis chère (1637-1660).

5. *Var.* Puisqu'il trempa tes mains dans le sang de mon père,
Et te fit renoncer, malgré ta passion (1637-1656).

Et te fait renoncer, malgré ta passion,
 A l'espoir le plus doux de ma possession :
 Je t'en vois cependant faire si peu de compte,
 Que sans rendre combat tu veux qu'on te surmonte.
 Quelle inégalité ravale ta vertu ?
 Pourquoi ne l'as-tu plus, ou pourquoi l'avais-tu ?
 Quoi ? n'es-tu généreux que pour me faire outrage ?
 S'il ne faut m'offenser, n'as-tu point de courage ?
 Et traites-tu mon père avec tant de rigueur
 Qu'après l'avoir vaincu tu souffres un vainqueur ?
 Va, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre¹,
 Et défends ton honneur, si tu ne veux plus vivre.

DON RODRIGUE.

Après la mort du comte, et les Maures défaits,
 Faudrait-il à ma gloire encor d'autres effets ?
 Elle peut dédaigner le soin de me défendre :
 On sait que mon courage ose tout entreprendre,
 Que ma valeur peut tout, et que dessous les cieux,
 Auprès de mon honneur, rien ne m'est précieux².
 Non, non, en ce combat, quoi que vous veuillez croire,
 Rodrigue peut mourir sans hasarder sa gloire,
 Sans qu'on l'ose accuser d'avoir manqué de cœur,
 Sans passer pour vaincu, sans souffrir un vainqueur.
 On dira seulement : « Il adorait Chimène ;
 Il n'a pas voulu vivre et mériter sa haine ;
 Il a cédé lui-même à la rigueur du sort
 Qui forçait sa maîtresse à poursuivre sa mort :
 Elle voulait sa tête ; et son cœur magnanime,
 S'il l'en eût refusée, eût pensé faire un crime.
 Pour venger son honneur il perdit son amour,
 Pour venger sa maîtresse il a quitté le jour,
 Préférant, quelque espoir qu'eût son âme asservie³,
 Son honneur à Chimène, et Chimène à sa vie. »
 Ainsi donc vous verrez ma mort en ce combat,
 Loin d'obscurcir ma gloire, en rehausser l'éclat ;
 Et cet honneur suivra mon trépas volontaire,
 Que tout autre que moi n'eût pu vous satisfaire.

-
1. *Var.* Non, sans vouloir mourir, laisse-moi te poursuivre (1637-1656).
 2. *Var.* Mon honneur appuyé sur de si grands effets
 Contre un autre ennemi n'a plus à se défendre (1637-1656).
 3. *Var.* Quand mon honneur y va, rien ne m'est précieux (1637-1656).
 4. *Var.* Préférant, en dépit de son âme ravie (1637).

CHIMÈNE.

Puisque, pour t'empêcher de courir au trépas,
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche ;
Combats pour m'affranchir d'une condition
Qui me donne à l'objet de mon aversion¹.
Te dirai-je encor plus ? va, songe à ta défense,
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence,
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris²,
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.

DON RODRIGUE, *seul*.

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte ?
Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne a nourri de vaillants ;
Unissez-vous ensemble, et faites une armée
Pour combattre une main de la sorte animée :
Joignez tous vos efforts contre un espoir si doux ;
Pour en venir à bout, c'est trop peu que de vous.

SCÈNE II : L'INFANTE.

T'écouterai-je encor, respect de ma naissance,
Qui fais un crime de mes feux ?
T'écouterai-je, amour, dont la douce puissance
Contre ce fier tyran fait révolter mes vœux³ ?
Pauvre princesse, auquel des deux
Dois-tu prêter obéissance ?
Rodrigue, ta valeur te rend digne de moi ;
Mais, pour être vaillant, tu n'es pas fils de roi.

Impitoyable sort, dont la rigueur sépare
Ma gloire d'avec mes désirs !
Est-il dit que le choix d'une vertu si rare
Coûte à ma passion de si grands déplaisirs ?
O cieux ! à combien de soupirs
Faut-il que mon cœur se prépare,

1. *Var.* Qui me livre à l'objet de mon aversion (1637-1656).

2. *Var.* Et si jamais l'amour échauffa tes esprits (1637-1656).

3. *Var.* Contre ce fier tyran fait rebeller mes vœux (1637-1660) ?

Si jamais il n'obtient sur un si long tourment¹
Ni d'éteindre l'amour, ni d'accepter l'amant !

Mais c'est trop de scrupule, et ma raison s'étonne²
Du mépris d'un si digne choix :
Bien qu'aux monarques seuls ma naissance me donne,
Rodrigue, avec honneur je vivrai sous tes lois.

Après avoir vaincu deux rois,
Pourrais-tu manquer de couronne?
Et ce grand nom de Cid que tu viens de gagner
Ne fait-il pas trop voir sur qui tu dois régner³?

Il est digne de moi, mais il est à Chimène ;
Le don que j'en ai fait me nuit.
Entre eux la mort d'un père a si peu mis de haine⁴
Que le devoir du sang à regret le poursuit :
Ainsi n'espérons aucun fruit
De son crime, ni de ma peine,
Puisque pour me punir le destin a permis
Que l'amour dure même entre deux ennemis.

SCÈNE III : L'INFANTE, LÉONOR.

L'INFANTE.

Où viens-tu, Léonor?

LÉONOR.

Vous applaudir, madame⁵,
Sur le repos qu'enfin a retrouvé votre âme.

L'INFANTE.

D'où viendrait ce repos dans un comble d'ennui?

LÉONOR.

Si l'amour vit d'espoir, et s'il meurt avec lui,
Rodrigue ne peut plus charmer votre courage⁶.
Vous savez le combat où Chimène l'engage :
Puisqu'il faut qu'il y meure, ou qu'il soit son mari,
Votre espérance est morte et votre esprit guéri.

-
1. *Var.* S'il ne peut obtenir dessus mon sentiment (1637-1656).
2. *Var.* Mais ma honte m'abuse, et ma raison s'étonne (1637-1660).
3. *Var.* Marque-t-il pas déjà sur qui tu dois régner (1637-1656).
4. *Var.* Entre eux un père mort sème si peu de haine (1637-1660).
5. *Var.* Vous témoigner, madame,
L'aise que je ressens du repos de votre âme (1637-1656).
6. *Courage* : cœur.

L'INFANTE.

Ah ! qu'il s'en faut encor¹ !

LÉONOR.

Que pouvez-vous prétendre?

L'INFANTE.

Mais plutôt quel espoir me pourrais-tu défendre?
Si Rodrigue combat sous ces conditions,
Pour en rompre l'effet, j'ai trop d'inventions.
L'amour, ce doux auteur de mes cruels supplices,
Aux esprits des amants apprend trop d'artifices.

LÉONOR.

Pourrez-vous quelque chose, après qu'un père mort
N'a pu dans leurs esprits allumer de discord?
Car Chimène aisément montre par sa conduite
Que la haine aujourd'hui ne fait pas sa poursuite.
Elle obtient un combat, et pour son combattant
C'est le premier offert qu'elle accepte à l'instant :
Elle n'a point recours à ces mains généreuses²
Que tant d'exploits fameux rendent si glorieuses ;
Don Sanche lui suffit et mérite son choix³,
Parce qu'il va s'armer pour la première fois.
Elle aime en ce duel son peu d'expérience ;
Comme il est sans renom, elle est sans défiance ;
Et sa facilité vous doit bien faire voir⁴
Qu'elle cherche un combat qui force son devoir,
Qui livre à son Rodrigue une victoire aisée⁵,
Et l'autorise enfin à paraître apaisée.

L'INFANTE.

Je le remarque assez, et toutefois mon cœur
A l'envi de Chimène adore ce vainqueur.
A quoi me résoudrai-je, amante infortunée?

1. *Var.* Oh ! qu'il s'en faut encor (1637-1656) !

2. *Var.* Elle ne choisit point de ces mains généreuses (1637-1656).

3. *Var.* Don Sanche lui suffit : c'est la première fois
Que ce jeune seigneur endosse le harnois (1637-1656).

4. *Var.* Un tel choix et si prompt vous doit bien faire voir (1637-1656).

5. *Var.* Et livrant à Rodrigue une victoire aisée,
Puisse l'autoriser à paraître apaisée (1637-1656).

LÉONOR.

A vous mieux souvenir de qui vous êtes née¹ :
Le ciel vous doit un roi, vous aimez un sujet !

L'INFANTE.

Mon inclination a bien changé d'objet.

Je n'aime plus Rodrigue, un simple gentilhomme,
Non, ce n'est plus ainsi que mon amour le nomme².
Si j'aime, c'est l'auteur de tant de beaux exploits,
C'est le valeureux Cid, le maître de deux rois.

Je me vaincrai pourtant, non de peur d'aucun blâme,
Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ;
Et quand pour m'obliger on l'aurait couronné,
Je ne veux point reprendre un bien que j'ai donné.
Puisqu'en un tel combat sa victoire est certaine,
Allons encore un coup le donner à Chimène.
Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé,
Viens me voir achever comme j'ai commencé.

SCÈNE IV : CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Elvire, que je souffre, et que je suis à plaindre !
Je ne sais qu'espérer, et je vois tout à craindre ;
Aucun vœu ne m'échappe où j'ose consentir ;
Je ne souhaite rien sans un prompt repentir³.
A deux rivaux pour moi je fais prendre les armes :
Le plus heureux succès me coûtera des larmes ;
Et quoi qu'en ma faveur en ordonne le sort,
Mon père est sans vengeance, ou mon amant est mort.

ELVIRE.

D'un et d'autre côté je vous vois soulagée :
Ou vous avez Rodrigue, ou vous êtes vengée ;
Et quoi que le destin puisse ordonner de vous,
Il soutient votre gloire et vous donne un époux.

CHIMÈNE.

Quoi ! l'objet de ma haine ou de tant de colère⁴ !

-
1. *Var.* A vous ressouvenir de qui vous êtes née (1637-1656).
2. *Var.* Une ardeur bien plus digne à présent me consomme (1637-1644).
3. *Var.* Et mes plus doux souhaits sont pleins d'un repentir (1637-1656).
4. *Var.* Quoi ! l'objet de ma haine ou bien de ma colère (1637-1664) !

L'assassin de Rodrigue ou celui de mon père !
 De tous les deux côtés on me donne un mari
 Encor tout teint du sang que j'ai le plus chéri ;
 De tous les deux côtés mon âme se rebelle :
 Je crains plus que la mort la fin de ma querelle.
 Allez, vengeance, amour, qui troublez mes esprits,
 Vous n'avez point pour moi de douceurs à ce prix ;
 Et toi, puissant moteur du destin qui m'outrage,
 Termine ce combat sans aucun avantage,
 Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

ELVIRE.

Ce serait vous traiter avec trop de rigueur.
 Ce combat pour votre âme est un nouveau supplice,
 S'il vous laisse obligée à demander justice,
 A témoigner toujours ce haut ressentiment
 Et poursuivre toujours la mort de votre amant.
 Madame, il vaut bien mieux que sa rare vaillance¹,
 Lui couronnant le front, vous impose silence ;
 Que la loi du combat étouffe vos soupirs,
 Et que le roi vous force à suivre vos désirs.

CHIMÈNE.

Quand il sera vainqueur, crois-tu que je me rende ?
 Mon devoir est trop fort, et ma perte trop grande,
 Et ce n'est pas assez, pour leur faire la loi,
 Que celle du combat et le vouloir du roi.
 Il peut vaincre don Sanche avec fort peu de peine,
 Mais non pas avec lui la gloire de Chimène ;
 Et quoi qu'à sa victoire un monarque ait promis,
 Mon honneur lui fera mille autres ennemis.

ELVIRE.

Gardez, pour vous punir de cet orgueil étrange,
 Que le ciel à la fin ne souffre qu'on vous venge.
 Quoi ! vous voulez encor refuser le bonheur
 De pouvoir maintenant vous taire avec honneur ?
 Que prétend ce devoir, et qu'est-ce qu'il espère ?
 La mort de votre amant vous rendra-t-elle un père ?
 Est-ce trop peu pour vous que d'un coup de malheur ?
 Faut-il perte sur perte, et douleur sur douleur ?

1. *Var.* Non, non, il vaut bien mieux que sa rare vaillance,
 Lui gagnant un laurier, vous impose silence (1637-1656).

Allez, dans le caprice où votre humeur s'obstine,
 Vous ne méritez pas l'amant qu'on vous destine ;
 Et nous verrons du ciel l'équitable courroux¹
 Vous laisser, par sa mort, don Sanche pour époux.

CHIMÈNE.

Elvire, c'est assez des peines que j'endure,
 Ne les redouble point de ce funeste augure².
 Je veux, si je le puis, les éviter tous deux ;
 Sinon en ce combat Rodrigue a tous mes vœux :
 Non qu'une folle ardeur de son côté me penche ;
 Mais s'il était vaincu, je serais à don Sanche :
 Cette appréhension fait naître mon souhait.
 Que vois-je, malheureuse ? Elvire, c'en est fait.

SCÈNE V : DON SANCHE, CHIMÈNE, ELVIRE.

DON SANCHE.

Obligé d'apporter à vos pieds cette épée³...

CHIMÈNE.

Quoi ? du sang de Rodrigue encor toute trempée ?
 Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,
 Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?

Éclate, mon amour, tu n'as plus rien à craindre :
 Mon père est satisfait, cesse de te contraindre.
 Un même coup a mis ma gloire en sûreté,
 Mon âme au désespoir, ma flamme en liberté.

DON SANCHE.

D'un esprit plus rassis...

CHIMÈNE.

Tu me parles encore,
 Exécrable assassin d'un héros que j'adore ?
 Va, tu l'as pris en traître ; un guerrier si vaillant
 N'eût jamais succombé sous un tel assaillant⁴.

-
1. *Var.* Et le ciel ennuyé de vous être si doux,
 Vous lairra, par sa mort, don Sanche pour époux (1637-1644).
Lairrai, forme archaïque du futur de *laisser*.
2. *Var.* Ne les redouble point par ce funeste augure (1637-1668).
3. *Var.* Madame, à vos genoux j'apporte cette épée (1637-1656).
4. *Var.* [N'eût jamais succombé sous un tel assaillant.]

ELVIRE.

Mais, madame, écoutez.

N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie :
En croyant me venger, tu m'as ôté la vie.

DON SANCHE.

Étrange impression, qui loin de m'écouter...

CHIMÈNE.

Veux-tu que de sa mort je t'écoute vanter,
Que j'entende à loisir avec quelle insolence
Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance ?

SCÈNE VI : DON FERNAND, DON DIÈGUE, DON ARIAS,
DON SANCHE, DON ALONSE, CHIMÈNE, ELVIRE.

CHIMÈNE.

Sire, il n'est plus besoin de vous dissimuler
Ce que tous mes efforts ne vous ont pu celer.
J'aimais, vous l'avez su ; mais pour venger mon père²,
J'ai bien voulu proscrire une tête si chère :
Votre Majesté, sire, elle-même a pu voir
Comme j'ai fait céder mon amour au devoir.
Enfin Rodrigue est mort, et sa mort m'a changée
D'implacable ennemie en amante affligée.
J'ai dû cette vengeance à qui m'a mise au jour,
Et je dois maintenant ces pleurs à mon amour.
Don Sanche m'a perdue en prenant ma défense

CHIMÈNE.

Que veux-tu que j'écoute

Après ce que je vois puis-je être encore en doute ?
J'obtiens pour mon malheur ce que j'ai demandé,
Et ma juste poursuite a trop bien succédé.
Pardonne, cher amant, à sa rigueur sanglante ;
Songe que je suis fille aussi bien comme amante :
Si j'ai vengé mon père aux dépens de ton sang,
Du mien pour te venger j'épuiserai mon flanc ;
Mon âme désormais n'a rien qui la retienne ;
Elle ira recevoir ce pardon de la tienne.
Et toi qui me prétends acquérir par sa mort,
Ministre déloyal de mon rigoureux sort,
[N'espère rien de moi, tu ne m'as point servie] (1637-1656).

1. *Var.*

[Tu peindras son malheur, mon crime et ta vaillance ?]

Qu'à tes yeux ce récit tranche mes tristes jours ?

Va, va, je mourrai bien sans ce cruel secours ;

Abandonne mon âme au mal qui la possède :

Pour venger mon amant, je ne veux point qu'on m'aide (1637-1656).

2. *Var.*

J'aimais, vous l'avez su ; mais pour venger un père (1637-1644).

Et du bras qui me perd je suis la récompense !
 Sire, si la pitié peut émouvoir un roi,
 De grâce, révoquez une si dure loi ;
 Pour prix d'une victoire où je perds ce que j'aime,
 Je lui laisse mon bien ; qu'il me laisse à moi-même :
 Qu'en un cloître sacré je pleure incessamment,
 Jusqu'au dernier soupir, mon père et mon amant.

DON DIÈGUE.

Enfin elle aime, sire, et ne croit plus un crime
 D'avouer par sa bouche un amour légitime¹.

DON FERNAND.

Chimène, sors d'erreur, ton amant n'est pas mort,
 Et don Sanche vaincu t'a fait un faux rapport.

DON SANCHE.

Sire, un peu trop d'ardeur malgré moi l'a déçue :
 Je venais du combat lui raconter l'issue.
 Ce généreux guerrier, dont son cœur est charmé,
 « Ne crains rien, m'a-t-il dit, quand il m'a désarmé ;
 Je laisserais plutôt la victoire incertaine
 Que de répandre un sang hasardé pour Chimène ;
 Mais puisque mon devoir m'appelle auprès du roi,
 Va de notre combat l'entretenir pour moi,
 De la part du vainqueur lui porter ton épée². »
 Sire, j'y suis venu : cet objet l'a trompée ;
 Elle m'a cru vainqueur, me voyant de retour,
 Et soudain sa colère a trahi son amour
 Avec tant de transport et tant d'impatience
 Que je n'ai pu gagner un moment d'audience.
 Pour moi, bien que vaincu, je me répute heureux ;
 Et malgré l'intérêt de mon cœur amoureux,
 Perdant infiniment, j'aime encor ma défaite,
 Qui fait le beau succès d'une amour si parfaite.

DON FERNAND.

Ma fille, il ne faut point rougir d'un si beau feu,
 Ni chercher les moyens d'en faire un désaveu.
 Une louable honte en vain t'en sollicite³ :
 Ta gloire est dégagée, et ton devoir est quitte ;

1. *Var.* D'avouer par sa bouche une amour légitime (1637).

2. *Var.* Offrir à ses genoux ta vie et ton épée (1637-1656).

3. *Var.* Une louable honte enfin t'en sollicite (1637).

Ton père est satisfait, et c'était le venger
Que mettre tant de fois ton Rodrigue en danger.
Tu vois comme le ciel autrement en dispose.
Ayant tant fait pour lui, fais pour toi quelque chose,
Et ne sois point rebelle à mon commandement,
Qui te donne un époux aimé si chèrement.

SCÈNE VII : DON FERNAND, DON DIÈGUE,
DON ARIAS, DON RODRIGUE, DON ALONSE,
DON SANCHE, L'INFANTE, CHIMÈNE,
LÉONOR, ELVIRE.

L'INFANTE.

Sèche tes pleurs, Chimène, et reçois sans tristesse
Ce généreux vainqueur des mains de ta princesse.

DON RODRIGUE.

Ne vous offensez point, sire, si devant vous
Un respect amoureux me jette à ses genoux.
Je ne viens point ici demander ma conquête :
Je viens tout de nouveau vous apporter ma tête,
Madame ; mon amour n'emploiera point pour moi
Ni la loi du combat, ni le vouloir du roi.
Si tout ce qui s'est fait est trop peu pour un père,
Dites par quels moyens il vous faut satisfaire.
Faut-il combattre encor mille et mille rivaux,
Aux deux bouts de la terre étendre mes travaux,
Forcer moi seul un camp, mettre en fuite une armée,
Des héros fabuleux passer la renommée ?
Si mon crime par là se peut enfin laver,
J'ose tout entreprendre, et puis tout achever ;
Mais si ce fier honneur, toujours inexorable,
Ne se peut apaiser sans la mort du coupable,
N'armez plus contre moi le pouvoir des humains :
Ma tête est à vos pieds, vengez-vous par vos mains ;
Vos mains seules ont droit de vaincre un invincible ;
Prenez une vengeance à tout autre impossible.
Mais du moins que ma mort suffise à me punir :
Ne me bannissez point de votre souvenir ;
Et puisque mon trépas conserve votre gloire,
Pour vous en revancher¹ conservez ma mémoire,

1. *Se revancher de* : prendre sa revanche.

Et dites quelquefois, en déplorant mon sort¹ :
« S'il ne m'avait aimée, il ne serait pas mort. »

CHIMÈNE.

Relève-toi, Rodrigue. Il faut l'avouer, sire,
Je vous en ai trop dit pour m'en pouvoir dédire².
Rodrigue a des vertus que je ne puis haïr ;
Et quand un roi commande, on lui doit obéir³.
Mais à quoi que déjà vous m'ayez condamnée,
Pourrez-vous à vos yeux souffrir cet hyménée⁴?
Et quand de mon devoir vous voulez cet effort,
Toute votre justice en est-elle d'accord?
Si Rodrigue à l'État devient si nécessaire,
De ce qu'il fait pour vous dois-je être le salaire
Et me livrer moi-même au reproche éternel
D'avoir trempé mes mains dans le sang paternel?

DON FERNAND.

Le temps assez souvent a rendu légitime
Ce qui semblait d'abord ne se pouvoir sans crime :
Rodrigue t'a gagnée, et tu dois être à lui.
Mais quoique sa valeur t'ait conquise aujourd'hui,
Il faudrait que je fusse ennemi de ta gloire
Pour lui donner sitôt le prix de sa victoire.
Cet hymen différé ne rompt point une loi
Qui sans marquer de temps lui destine ta foi.
Prends un an, si tu veux, pour essuyer tes larmes.
Rodrigue, cependant il faut prendre les armes.
Après avoir vaincu les Maures sur nos bords,
Renversé leurs desseins, repoussé leurs efforts,
Va jusqu'en leur pays leur reporter la guerre,
Commander mon armée et ravager leur terre :
A ce nom seul de Cid ils trembleront d'effroi⁵ ;
Ils t'ont nommé seigneur et te voudront pour roi.

-
1. *Var.* Et dites quelquefois, en songeant à mon sort (1637-1660).
2. *Var.* Mon amour a paru, je ne m'en puis dédire (1637-1656).
3. *Var.* Et vous êtes mon roi, je vous dois obéir (1637-1656).
4. *Var.* Sire, quelle apparence, à ce triste hyménée,
Qu'un même jour commence et finisse mon deuil,
Mette en mon lit Rodrigue et mon père au cercueil.
C'est trop d'intelligence avec son homicide,
Vers ses mânes sacrés c'est me rendre perfide
Et souiller mon honneur d'un reproche éternel (1637-1656).
5. *Var.* A ce seul nom de Cid ils trembleront d'effroi (1637).

Mais parmi tes hauts faits sois-lui toujours fidèle :
 Reviens-en, s'il se peut, encor plus digne d'elle ;
 Et par tes grands exploits fais-toi si bien priser
 Qu'il lui soit glorieux alors de t'épouser.

DON RODRIGUE.

Pour posséder Chimène, et pour votre service,
 Que peut-on m'ordonner que mon bras n'accomplisse?
 Quoi qu'absent de ses yeux il me faille endurer,
 Sire, ce m'est trop d'heur de pouvoir espérer.

DON FERNAND.

Espère en ton courage, espère en ma promesse ;
 Et possédant déjà le cœur de ta maîtresse,
 Pour vaincre un point d'honneur qui combat contre toi,
 Laisse faire le temps, ta vaillance et ton roi.

EXAMEN DU CID (1660)

Ce poème a tant d'avantages du côté du sujet et des pensées brillantes dont il est semé que la plupart de ses auditeurs n'ont pas voulu voir les défauts de sa conduite et ont laissé enlever leurs suffrages au plaisir que leur a donné sa représentation. Bien que ce soit celui de tous mes ouvrages réguliers où je me suis permis le plus de licence, il passe encore pour le plus beau auprès de ceux qui ne s'attachent pas à la dernière sévérité des règles, et depuis cinquante ans qu'il tient sa place sur nos théâtres, l'histoire ni l'effort de l'imagination n'y ont rien fait voir qui en ait effacé l'éclat. Aussi a-t-il les deux grandes conditions que demande Aristote aux tragédies parfaites, et dont l'assemblage se rencontre si rarement chez les anciens et chez les modernes ; il les assemble même plus fortement et plus noblement que les espèces¹ que pose ce philosophe. Une maîtresse que son devoir force à poursuivre la mort de son amant, qu'elle tremble d'obtenir, a les passions plus vives et plus allumées que tout ce qui peut se passer entre un mari et sa femme, une mère et son fils, un frère et sa sœur ; et la haute vertu dans un naturel sensible à ces passions, qu'elle dompte sans les affaiblir, et à qui elle laisse toute leur force pour en triompher plus glorieusement, a quelque chose de plus touchant, de plus élevé et de plus aimable que cette médiocre bonté, capable d'une faiblesse, et même d'un crime, où nos anciens étaient contraints d'arrêter le caractère le plus parfait des rois et des princes dont ils faisaient leurs héros, afin que ces taches et ces forfaits, défigurant ce qu'ils leur laissaient de vertu, s'accommodassent au goût et aux souhaits de leurs spectateurs et fortifiassent l'horreur qu'ils avaient conçue de leur domination et de la monarchie.

1. *Especies*, cas particuliers proposés par Aristote.

Rodrigue suit ici son devoir sans rien relâcher de sa passion ; Chimène fait la même chose à son tour, sans laisser ébranler son dessein par la douleur où elle se voit abîmée par là ; et si la présence de son amant lui fait faire quelques faux pas, c'est une glissade dont elle se relève à l'heure même ; et non seulement elle connaît si bien sa faute qu'elle nous en avertit, mais elle fait un prompt désaveu de tout ce qu'une vue si chère lui a pu arracher. Il n'est point besoin qu'on lui reproche qu'il lui est honteux de souffrir l'entretien de son amant après qu'il a tué son père ; elle avoue que c'est la seule prise que la médisance aura sur elle. Si elle s'emporte jusqu'à lui dire qu'elle veut bien qu'on sache qu'elle l'adore et le poursuit, ce n'est point une résolution si ferme qu'elle l'empêche de cacher son amour de tout son possible lorsqu'elle est en la présence du roi. S'il lui échappe de l'encourager au combat contre don Sanche par ces paroles :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix,

elle ne se contente pas de s'enfuir de honte au même moment ; mais sitôt qu'elle est avec Elvire, à qui elle ne déguise rien de ce qui se passe dans son âme, et que la vue de ce cher objet ne lui fait plus de violence, elle forme un souhait plus raisonnable, qui satisfait sa vertu et son amour tout ensemble, et demande au ciel que le combat se termine

Sans faire aucun des deux ni vaincu ni vainqueur.

Si elle ne dissimule point qu'elle penche du côté de Rodrigue, de peur d'être à don Sanche, pour qui elle a de l'aversion, cela ne détruit point la protestation, qu'elle a faite un peu auparavant, que malgré la loi de ce combat et les promesses que le roi a faites à Rodrigue, elle lui fera mille autres ennemis, s'il en sort victorieux. Ce grand éclat même qu'elle laisse faire à son amour après qu'elle le croit mort est suivi d'une opposition vigoureuse à l'exécution de cette loi qui la donne à son amant, et elle ne se tait qu'après que le roi l'a différée et lui a laissé lieu d'espérer qu'avec le temps il y pourra survenir quelque obstacle. Je sais bien que le silence passe d'ordinaire pour une marque de consentement ; mais quand les rois parlent, c'en est une de contradiction : on ne manque jamais à leur applaudir quand on entre dans leurs sentiments ; et le seul moyen de leur contredire avec le respect qui leur est dû, c'est de se taire, quand leurs ordres ne sont pas si pressants qu'on ne puisse remettre à s'excuser de leur obéir lorsque le temps en sera venu, et conserver cependant une espérance légitime d'un empêchement qu'on ne peut encore déterminer à prévoir.

Il est vrai que dans ce sujet il faut se contenter de tirer Rodrigue de péril, sans le pousser jusqu'à son mariage avec Chimène. Il est historique et a plu en son temps ; mais bien sûrement il déplairait au nôtre ; et j'ai peine à voir que Chimène y consente chez l'auteur espagnol, bien qu'il donne plus de trois ans de durée à la comédie qu'il en a faite. Pour ne pas contredire l'histoire, j'ai cru ne me pouvoir dispenser d'en jeter quelque idée, mais avec incertitude de l'effet ; et ce n'était que par là que je pouvais accorder la bienséance du théâtre avec la vérité de l'événement.

Les deux visites que Rodrigue fait à sa maîtresse ont quelque chose qui choque cette bienséance de la part de celle qui les souffre ; la rigueur du

devoir voulait qu'elle refusât de lui parler et s'enfermât dans son cabinet, au lieu de l'écouter ; mais permettez-moi de dire, avec un des premiers esprits de notre siècle, « que leur conversation est remplie de si beaux sentiments que plusieurs n'ont pas connu ce défaut, et que ceux qui l'ont connu l'ont toléré ». J'irai plus outre¹, et dirai que tous presque ont souhaité que ces entretiens se fissent ; et j'ai remarqué aux premières représentations qu'alors que ce malheureux amant se présentait devant elle, il s'élevait un certain frémissement dans l'assemblée, qui marquait une curiosité merveilleuse et un redoublement d'attention pour ce qu'ils avaient à se dire dans un état si pitoyable. Aristote dit qu'il y a des absurdités qu'il faut laisser dans un poème, quand on peut espérer qu'elles seront bien reçues ; et il est du devoir du poète, en ce cas, de les couvrir de tant de brillants qu'elles puissent éblouir. Je laisse au jugement de mes auditeurs si je me suis assez bien acquitté de ce devoir pour justifier par là ces deux scènes. Les pensées de la première des deux sont quelquefois trop spirituelles pour partir de personnes fort affligées ; mais outre que je n'ai fait que la paraphraser de l'espagnol, si nous ne nous permettions quelque chose de plus ingénieux que le cours ordinaire de la passion, nos poèmes ramperaient souvent, et les grandes douleurs ne mettraient dans la bouche de nos acteurs que des exclamations et des hélas. Pour ne déguiser rien, cette offre que fait Rodrigue de son épée à Chimène, et cette protestation de se laisser tuer par don Sanche, ne me plairaient pas maintenant. Ces beautés étaient de mise en ce temps-là et ne le seraient plus en celui-ci. La première est dans l'original espagnol, et l'autre est tirée sur ce modèle. Toutes les deux ont fait leur effet en ma faveur ; mais je ferais scrupule d'en étaler de pareilles à l'avenir sur notre théâtre.

J'ai dit ailleurs ma pensée touchant l'Infante et le roi² ; il reste néanmoins quelque chose à examiner sur la manière dont ce dernier agit, qui ne paraît pas assez vigoureuse, en ce qu'il ne fait pas arrêter le Comte après le soufflet donné, et n'envoie pas des gardes à don Diègue et à son fils. Sur quoi on peut considérer que don Fernand étant le premier roi de Castille, et ceux qui en avaient été maîtres auparavant lui n'ayant eu titre que de comtes, il n'était peut-être pas assez absolu sur les grands seigneurs de son royaume pour le pouvoir faire. Chez don Guillem de Castro, qui a traité ce sujet avant moi, et qui devait mieux connaître que moi quelle était l'autorité de ce premier monarque de son pays, le soufflet se donne en sa présence et en celle de deux ministres d'État, qui lui conseillent, après que le Comte s'est retiré fièrement et avec bravade, et que don Diègue a fait la même chose en soupirant, de ne le pousser point à bout, parce qu'il a quantité d'amis dans les Asturies, qui se pourraient révolter et prendre parti avec les Maures dont son État est environné. Ainsi il se résout d'accommoder l'affaire sans bruit et recommande le secret à ces deux ministres, qui ont été seuls témoins de l'action. C'est sur cet exemple que je me suis cru bien fondé à le faire agir plus mollement qu'on ne ferait en ce temps-ci, où l'autorité royale est plus absolue. Je ne pense pas non plus qu'il fasse une faute

1. Plus outre : plus loin.

2. Dans le *Discours sur le poème dramatique*.

bien grande de ne jeter point d'alarme de nuit dans sa ville, sur l'avis incertain qu'il a du dessein des Maures, puisqu'on faisait bonne garde sur les murs et sur le port ; mais il est inexcusable de n'y donner aucun ordre après leur arrivée et de laisser tout faire à Rodrigue. La loi du combat qu'il propose à Chimène, avant que de le permettre à don Sanche contre Rodrigue, n'est pas si injuste que quelques-uns ont voulu le dire, parce qu'elle est plutôt une menace pour la faire dédire de la demande de ce combat qu'un arrêt qu'il lui veuille faire exécuter. Cela paraît en ce qu'après la victoire de Rodrigue il n'en exige pas précisément l'effet de sa parole et la laisse en état d'espérer que cette condition n'aura point de lieu.

Je ne puis dénier que la règle des vingt et quatre heures presse trop les incidents de cette pièce. La mort du Comte et l'arrivée des Maures s'y pouvaient entresuivre d'aussi près qu'elles font, parce que cette arrivée est une surprise qui n'a point de communication, ni de mesures à prendre avec le reste ; mais il n'en va pas ainsi du combat de don Sanche, dont le roi était le maître et pouvait lui choisir un autre temps que deux heures après la fuite des Maures. Leur défaite avait assez fatigué Rodrigue toute la nuit, pour mériter deux ou trois jours de repos, et même il y avait quelque apparence qu'il n'en était pas échappé sans blessures, quoique je n'en aie rien dit, parce qu'elles n'auraient fait que nuire à la conclusion de l'action.

Cette même règle presse aussi trop Chimène de demander justice au roi la seconde fois. Elle l'avait fait le soir auparavant et n'avait aucun sujet d'y retourner le lendemain matin pour en importuner le roi, dont elle n'avait encore aucun lieu de se plaindre, puisqu'elle ne pouvait encore dire qu'il lui eût manqué de promesse. Le roman lui aurait donné sept ou huit jours de patience avant que de l'en presser de nouveau ; mais les vingt et quatre heures ne l'ont pas permis : c'est l'incommodité de la règle.

Passons à celle de l'unité de lieu, qui ne m'a pas donné moins de gêne en cette pièce. Je l'ai placée dans Séville, bien que don Fernand n'en ait jamais été le maître ; et j'ai été obligé à cette falsification, pour former quelque vraisemblance à la descente des Maures, dont l'armée ne pouvait venir si vite par terre que par eau. Je ne voudrais pas assurer toutefois que le flux de la mer monte effectivement jusque-là ; mais, comme dans notre Seine il fait encore plus de chemin qu'il ne lui en faut faire sur le Guadalquivir pour battre les murailles de cette ville, cela peut suffire à fonder quelque probabilité parmi nous, pour ceux qui n'ont point été sur le lieu même.

Cette arrivée des Maures ne laisse pas d'avoir ce défaut, que j'ai marqué ailleurs¹, qu'ils se présentent d'eux-mêmes, sans être appelés dans la pièce, directement ni indirectement, par aucun acteur du premier acte. Ils ont plus de justesse dans l'irrégularité de l'auteur espagnol : Rodrigue, n'osant plus se montrer à la cour, les va combattre sur la frontière ; et ainsi le premier acteur les va chercher et leur donne place dans le poème, au contraire de ce qui arrive ici, où ils semblent se venir faire de fête exprès pour en être battus, et lui donner moyen de rendre à son roi un service d'importance, qui lui fasse obtenir sa grâce. C'est une seconde incommodité de la règle dans cette tragédie.

1. Dans le *Discours sur le poème dramatique*.

Tout s'y passe donc dans Séville et garde ainsi quelque espèce d'unité de lieu en général ; mais le lieu particulier change de scène en scène, et tantôt c'est le palais du roi, tantôt l'appartement de l'Infante, tantôt la maison de Chimène, et tantôt une rue ou place publique. On le détermine aisément pour les scènes détachées ; mais pour celles qui ont leur liaison ensemble, comme les quatre dernières du premier acte, il est malaisé d'en choisir un qui convienne à toutes. Le Comte et don Diègue se querellent au sortir du palais, cela se peut passer dans une rue ; mais après le soufflet reçu, don Diègue ne peut pas demeurer en cette rue à faire ses plaintes, attendant que son fils survienne, qu'il ne soit tout aussitôt environné de peuple et ne reçoive l'offre de quelques amis. Ainsi il serait plus à propos qu'il se plaignît dans sa maison, où le met l'Espagnol, pour laisser aller ses sentiments en liberté ; mais en ce cas il faudrait délier les scènes comme il a fait. En l'état où elles sont ici, on peut dire qu'il faut quelquefois aider au théâtre et suppléer favorablement ce qui ne s'y peut représenter. Deux personnes s'y arrêtent pour parler, et quelquefois il faut présumer qu'ils marchent, ce qu'on ne peut exposer sensiblement à la vue, parce qu'ils échapperaient aux yeux avant que d'avoir pu dire ce qu'il est nécessaire qu'ils fassent savoir à l'auditeur. Ainsi, par une fiction de théâtre, on peut s'imaginer que don Diègue et le Comte, sortant du palais du roi, avancent toujours en se querellant, et sont arrivés devant la maison de ce premier lorsqu'il reçoit le soufflet qui l'oblige à y entrer pour y chercher du secours. Si cette fiction poétique ne vous satisfait point, laissons-le dans la place publique, et disons que le concours du peuple autour de lui après cette offense, et les offres de service que lui font les premiers amis qui s'y rencontrent sont des circonstances que le roman ne doit pas oublier ; mais que ces menues actions ne servant de rien à la principale, il n'est pas besoin que le poète s'en embarrasse sur la scène. Horace l'en dispense par ces vers :

*Hoc amet, hoc spernat promissi carminis auctor,
Pleraque negligat¹.*

Et ailleurs :

Semper ad eventum festinet².

C'est ce qui m'a fait négliger, au troisième acte, de donner à don Diègue, pour aide à chercher son fils, aucun des cinq cents amis qu'il avait chez lui. Il y a grande apparence que quelques-uns d'eux l'y accompagnaient, et même que quelques autres le cherchaient pour lui d'un autre côté ; mais ces accompagnements inutiles de personnes qui n'ont rien à dire, puisque celui qu'ils accompagnent a seul tout l'intérêt à l'action, ces sortes d'accompagnements, dis-je, ont toujours mauvaise grâce au théâtre, et d'autant plus que les comédiens n'emploient à ces personnages muets que leurs moucheurs de chandelles et leurs valets, qui ne savent quelle posture tenir.

Les funérailles du Comte étaient encore une chose fort embarrassante, soit qu'elles se soient faites avant la fin de la pièce, soit que le corps ait

1. « Que l'auteur, entreprenant un poème, préfère ceci, rejette cela et néglige maints détails. »

2. « Qu'il se hâte toujours vers le dénouement. »

demeuré en présence dans son hôtel, attendant qu'on y donnât ordre. Le moindre mot que j'en eusse laissé dire, pour en prendre soin, eût rompu toute la chaleur de l'attention et rempli l'auditeur d'une fâcheuse idée. J'ai cru plus à propos de les dérober à son imagination par mon silence, aussi bien que le lieu précis de ces quatre scènes du premier acte dont je viens de parler ; et je m'assure que cet artifice m'a si bien réussi que peu de personnes ont pris garde à l'un ni à l'autre, et que la plupart des spectateurs, laissant emporter leurs esprits à ce qu'ils ont vu et entendu de pathétique en ce poème, ne se sont point avisés de réfléchir sur ces deux considérations.

J'achève par une remarque sur ce que dit Horace, que ce qu'on expose à la vue touche bien plus que ce qu'on apprend que par un récit.

C'est sur quoi je me suis fondé pour faire voir le soufflet que reçoit don Diègue et cacher aux yeux la mort du Comte, afin d'acquérir et conserver à mon premier acteur l'amitié des auditeurs, si nécessaire pour réussir au théâtre. L'indignité d'un affront fait à un vieillard, chargé d'années et de victoires, les jette aisément dans le parti de l'offensé, et cette mort qu'on vient dire au roi tout simplement sans aucune narration touchante n'excite point en eux la commisération qu'y eût fait naître le spectacle de son sang et ne leur donne aucune aversion pour ce malheureux amant, qu'ils ont vu forcé par ce qu'il devait à son honneur d'en venir à cette extrémité, malgré l'intérêt et la tendresse de son amour.



HORACE,

TRAGEDIE.



A PARIS,
Chez AVGVSTIN COVRBE, Libraire & Imprimeur
de Monsieur frere du Roy, dans la petite Salle
du Palais, à la Palme.

M. DC. XXXXI
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1641.

PERSONNAGES

TULLE¹, roi de Rome.

LE VIEIL HORACE, chevalier romain.

HORACE, son fils.

CURIACE, gentilhomme d'Albe, amant de Camille.

VALÈRE, chevalier romain, amoureux de Camille.

SABINE, femme d'Horace et sœur de Curiace.

CAMILLE, amante de Curiace et sœur d'Horace.

JULIE, dame romaine, confidente de Sabine et de Camille.

FLAVIAN, soldat de l'armée d'Albe.

PROCULE, soldat de l'armée de Rome.

La scène est à Rome dans une salle de la maison d'Horace.

1. Nom francisé par Corneille pour traduire le mot *Tullus*.



HORACE

Tragédie - 1640

NOTICE

A PRÈS un silence de plusieurs années qui fit croire au triomphe définitif de Scudéry, Corneille revint au théâtre avec la tragédie d'Horace. Jouée probablement à l'Hôtel de Bourgogne en février 1640 (?), la nouvelle pièce fut assez froidement accueillie du public, et elle ne s'est relevée que bien plus tard. C'est qu'elle était d'une bien austère beauté. Tandis que le Cid nous venait de la brillante Castille, Horace était emprunté à la rude antiquité romaine. C'est Tite-Live que Corneille a suivi pour la plus grande partie de son œuvre. Il lui en doit les plus belles scènes. N'oublions pas toutefois la Sophonisbe de Mairet (1629), dont les beaux « désespoirs de Masinissa » ont fourni le modèle des fameuses « imprécations de Camille ».

Horace fut dédié au cardinal duc de Richelieu.

ACTE I^{er}. — La guerre est déclarée entre Rome et Albe. Dans Albe, les trois Curiaces ont une sœur, Sabine, mariée à Horace. Dans Rome, les trois Horaces ont une sœur, Camille, fiancée à l'un des Curiaces. On apprend heureusement que les deux villes viennent de remettre l'issue de leur querelle à trois champions, qu'il reste à désigner.

ACTE II. — On annonce que Rome a choisi les Horaces, et Albe les Curiaces. Désespoir des fiancés. Joie d'Horace. Douleur de Sabine. Exhortations du vieil Horace.

ACTE III. — Camille, Sabine expriment tour à tour ou ensemble leur douleur et l'incertitude de leur cœur. On apprend soudain que le combat est achevé, que deux Horaces sont morts, un troisième en fuite.

ACTE IV. — Le vieil Horace, courroucé contre ce fuyard, qui est l'époux de Sabine, apprend enfin la vérité entière : la fuite

d'Horace n'était qu'une feinte pour disperser ses adversaires, qu'il vient en effet d'immoler successivement. Puis Horace rentre triomphant et veut forcer les applaudissements de Camille elle-même. Celle-ci alors maudissant Rome, Horace tire son épée et la tue.

ACTE V. — *Après quelques scènes languissantes, le vieil Horace, prenant la défense du meurtrier devant le roi Tulle, obtient le pardon de son fils, que la gloire rend inviolable.*

VERS D'HORACE FRÉQUEMMENT CITÉS

Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain
Pour conserver encor quelque chose d'humain.

(II, III.)

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être.

(II, III.)

Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

— Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue.

(II, III.)

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

(II, VIII.)

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois? — Qu'il mourût

Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.

(III, VI.)



HORACE

— 1640 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : SABINE, JULIE.

SABINE.

Approuvez ma faiblesse, et souffrez ma douleur ;
Elle n'est que trop juste en un si grand malheur :
Si près de voir sur soi fondre de tels orages,
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages ;
Et l'esprit le plus mâle et le moins abattu
Ne saurait sans désordre exercer sa vertu.
Quoique le mien s'étonne¹ à ces rudes alarmes,
Le trouble de mon cœur ne peut rien sur mes larmes,
Et parmi les soupirs qu'il pousse vers les cieux,
Ma constance du moins règne encor sur mes yeux.
Quand on arrête là les déplaisirs d'une âme,
Si l'on fait moins qu'un homme, on fait plus qu'une femme :
Commander à ses pleurs en cette extrémité,
C'est montrer pour le sexe assez de fermeté.

JULIE.

C'en est peut-être assez pour une âme commune²,
Qui du moindre péril se fait une infortune³,
Mais de cette faiblesse un grand cœur est honteux⁴ ;
Il ose espérer tout dans un succès douteux.
Les deux camps sont rangés au pied de nos murailles ;
Mais Rome ignore encor comme on perd des batailles.
Loin de trembler pour elle, il lui faut applaudir :

1. *S'étonne* : soit frappé de stupeur et comme par la foudre.

2. *Var.* C'en en assez et trop pour une âme commune (1641-1656).

3. *Var.* Qui du moindre péril n'attend qu'une infortune (1641-1648).

4. *Var.* D'un tel abaissement un grand cœur est honteux (1641-1656).

Puisqu'elle va combattre, elle va s'agrandir.
 Bannissez, bannissez une frayeur si vaine,
 Et concevez des vœux dignes d'une Romaine.

SABINE.

Je suis Romaine, hélas ! puisqu'Horace est Romain¹ ;
 J'en ai reçu le titre en recevant sa main ;
 Mais ce nœud me tiendrait en esclave enchaînée,
 S'il m'empêchait de voir en quels lieux je suis née.
 Albe, où j'ai commencé de respirer le jour,
 Albe, mon cher pays et mon premier amour ;
 Lorsqu'entre nous et toi je vois la guerre ouverte,
 Je crains notre victoire autant que notre perte.

Rome, si tu te plains que c'est là te trahir,
 Fais-toi des ennemis que je puisse haïr.
 Quand je vois de tes murs leur armée et la nôtre,
 Mes trois frères dans l'une, et mon mari dans l'autre,
 Puis-je former des vœux et sans impiété
 Importuner le ciel pour ta félicité ?
 Je sais que ton État, encore en sa naissance,
 Ne saurait, sans la guerre, affermir sa puissance ;
 Je sais qu'il doit s'accroître, et que tes grands destins
 Ne le borneront pas chez les peuples latins ;
 Que les dieux t'ont promis l'empire de la terre,
 Et que tu n'en peux voir l'effet que par la guerre².
 Bien loin de m'opposer à cette noble ardeur
 Qui suit l'arrêt des dieux et court à ta grandeur,
 Je voudrais déjà voir tes troupes couronnées,
 D'un pas victorieux franchir les Pyrénées.
 Va jusqu'en Orient pousser tes bataillons ;
 Va sur les bords du Rhin planter tes pavillons ;
 Fais trembler sous tes pas les colonnes d'Hercule ;
 Mais respecte une ville à qui tu dois Romule³.
 Ingrate, souviens-toi que du sang de ses rois
 Tu tiens ton nom, tes murs et tes premières lois.
 Albe est ton origine : arrête et considère

1. *Var.* Je suis Romaine, hélas ! puisque mon époux l'est ;
 L'hymen me fait de Rome embrasser l'intérêt ;
 Mais il tiendrait mon âme en esclave enchaînée
 S'il m'ôtait le penser des lieux où je suis née (1641-1656).

2. *En* se rapporte à l'idée de promesse.

3. Romulus, fils de Rhéa Silvia, fille de Munitor, dépoussédé par son frère Amulius du trône d'Albe la Longue.

Que tu portes le fer dans le sein de ta mère.
Tourne ailleurs les efforts de tes bras triomphants ;
Sa joie éclatera dans l'heur de ses enfants ;
Et se laissant ravir à l'amour maternelle,
Ses vœux seront pour toi, si tu n'es plus contre elle.

JULIE.

Ce discours me surprend, vu que depuis le temps
Qu'on a contre son peuple armé nos combattants,
Je vous ai vu pour elle autant d'indifférence
Que si d'un sang romain vous aviez pris naissance¹.
J'admirais la vertu qui réduisait en vous
Vos plus chers intérêts à ceux de votre époux ;
Et je vous consolais au milieu de vos plaintes,
Comme si notre Rome eût fait toutes vos craintes.

SABINE.

Tant qu'on ne s'est choqué qu'en de légers combats,
Trop faibles pour jeter un des partis à bas,
Tant qu'un espoir de paix a pu flatter ma peine,
Oui, j'ai fait vanité d'être toute Romaine.
Si j'ai vu Rome heureuse avec quelque regret,
Soudain j'ai condamné ce mouvement secret ;
Et si j'ai ressenti, dans ses destins contraires,
Quelque maligne joie en faveur de mes frères,
Soudain pour l'étouffer, rappelant ma raison,
J'ai pleuré quand la gloire entraît dans leur maison.
Mais aujourd'hui qu'il faut que l'une ou l'autre tombe,
Qu'Albe devienne esclave, ou que Rome succombe,
Et qu'après la bataille il ne demeure plus
Ni d'obstacle aux vainqueurs, ni d'espoir aux vaincus,
J'aurais pour mon pays une cruelle haine,
Si je pouvais encore être toute Romaine,
Et si je demandais votre triomphe aux dieux,
Au prix de tant de sang qui m'est si précieux.
Je m'attache un peu moins aux intérêts d'un homme :
Je ne suis point pour Albe, et ne suis plus pour Rome ;
Je crains pour l'une et l'autre en ce dernier effort,
Et serai du parti qu'affligera le sort.
Égale à tous les deux jusques à la victoire,
Je prendrai part aux maux sans en prendre à la gloire ;

1. l'ar. Que si dedans nos murs vous aviez pris naissance (1641-1656).

Et je garde, au milieu de tant d'âpres rigueurs¹,
Mes larmes aux vaincus, et ma haine aux vainqueurs.

JULIE.

Qu'on voit naître souvent de pareilles traverses,
En des esprits divers, des passions diverses !
Et qu'à nos yeux Camille agit bien autrement² !
Son frère est votre époux, le vôtre est son amant ;
Mais elle voit d'un œil bien différent du vôtre
Son sang dans une armée, et son amour dans l'autre.

Lorsque vous conserviez un esprit tout romain,
Le sien, irrésolu, le sien, tout incertain³,
De la moindre mêlée appréhendait l'orage,
De tous les deux partis détestait l'avantage,
Au malheur des vaincus donnait toujours ses pleurs,
Et nourrissait ainsi d'éternelles douleurs.
Mais hier, quand elle sut qu'on avait pris journée,
Et qu'enfin la bataille allait être donnée,
Une soudaine joie éclatant sur son front...

SABINE.

Ah ! que je crains, Julie, un changement si prompt !
Hier dans sa belle humeur elle entretenait Valère ;
Pour ce rival, sans doute, elle quitte mon frère ;
Son esprit, ébranlé par les objets présents,
Ne trouve point d'absent aimable après deux ans.
Mais excusez l'ardeur d'une amour fraternelle ;
Le soin que j'ai de lui me fait craindre tout d'elle ;
Je forme des soupçons d'un trop léger sujet⁴ :
Près d'un jour si funeste on change peu d'objet ;
Les âmes rarement sont de nouveau blessées,
Et dans un si grand trouble on a d'autres pensées ;
Mais on n'a pas aussi de si doux entretiens,
Ni de contentements qui soient pareils aux siens.

JULIE.

Les causes, comme à vous, m'en semblent fort obscures ;
Je ne me satisfais d'aucunes conjectures.

-
1. *Var.* Et garde en attendant ces funestes rigueurs (1641-1656).
2. *Var.* Et qu'en ceci Camille agit bien autrement (1641-1656).
3. *Var.* Le sien irrésolu, tremblotant, incertain (1641-1656).
4. *Var.* Je forme des soupçons d'un sujet trop léger :
Le jour d'une bataille est mal propre à changer ;
D'un nouveau trait alors peu d'âmes sont blessées (1641-1656).

C'est assez de constance en un si grand danger
Que de le voir, l'attendre, et ne point s'affliger ;
Mais certes c'en est trop d'aller jusqu'à la joie.

SABINE.

Voyez qu'un bon génie à propos nous l'envoie.
Essayez sur ce point à la faire parler¹ :
Elle vous aime assez pour ne vous rien celer.
Je vous laisse, ma sœur, entretenez Julie :
J'ai honte de montrer tant de mélancolie,
Et mon cœur, accablé de mille déplaisirs,
Cherche la solitude à² cacher ses soupirs.

SCÈNE II : CAMILLE, JULIE.

CAMILLE.

Qu'elle a tort de vouloir que je vous entretienne³ !
Croit-elle ma douleur moins vive que la sienne,
Et que plus insensible à de si grands malheurs,
A mes tristes discours je mêle moins de pleurs ?
De pareilles frayeurs mon âme est alarmée ;
Comme elle je perdrai dans l'une et l'autre armée :
Je verrai mon amant, mon plus unique bien,
Mourir pour son pays ou détruire le mien,
Et cet objet d'amour devenir, pour ma peine,
Digne de mes soupirs ou digne de ma haine⁴.
Hélas !

JULIE.

Elle est pourtant plus à plaindre que vous :
On peut changer d'amant, mais non changer d'époux.
Oubliez Curiace, et recevez Valère,
Vous ne tremblerez plus pour le parti contraire ;
Vous serez toute nôtre, et votre esprit remis
N'aura plus rien à craindre au camp des ennemis.

CAMILLE.

Donnez-moi des conseils qui soient plus légitimes.
Et plaignez mes malheurs sans m'ordonner des crimes.

1. Tournure fréquente au xvii^e siècle, pour « de la faire parler ».

2. A : pour.

3. Var. Pourquoi fuir et vouloir que je vous entretienne (1641-1656).

4. Var. Ou digne de mes pleurs ou digne de ma haine (1641-1656).

Quoiqu'à peine à mes maux je puisse résister,
J'aime mieux les souffrir que de les mériter.

JULIE.

Quoi ! vous appelez crime un change¹ raisonnable ?

CAMILLE.

Quoi ! le manque de foi vous semble pardonnable ?

JULIE.

Envers un ennemi qui peut nous obliger ?

CAMILLE.

D'un serment solennel qui peut nous dégager ?

JULIE.

Vous déguisez en vain une chose trop claire :
Je vous vis encore hier entretenir Valère ;
Et l'accueil gracieux qu'il recevait de vous
Lui permet de nourrir un espoir assez doux².

CAMILLE.

Si je l'entretins hier et lui fis bon visage,
N'en imaginez rien qu'à son désavantage :
De mon contentement un autre était l'objet.
Mais pour sortir d'erreur sachez-en le sujet ;
Je garde à Curiace une amitié trop pure
Pour souffrir plus longtemps qu'on m'estime parjure.

Il vous souvient qu'à peine on voyait de sa sœur
Par un heureux hymen mon frère possesseur,
Quand, pour comble de joie, il obtint de mon père
Que de ses chastes feux je serais le salaire.
Ce jour nous fut propice et funeste à la fois :
Unissant nos maisons, il désunit nos rois ;
Un même instant conclut notre hymen et la guerre,
Fit naître notre espoir et le jeta par terre,
Nous ôta tout, sitôt qu'il nous eut tout promis,
Et, nous faisant amants, il nous fit ennemis.
Combien nos déplaisirs parurent lors extrêmes !
Combien contre le ciel il vomit de blasphèmes !
Et combien de ruisseaux coulèrent de mes yeux !
Je ne vous le dis point, vous vîtes nos adieux ;

1. *Change* : inconstance en amour.

2. *Var.* Lui permet de nourrir un espoir bien plus doux (1641-1656).

Vous avez vu depuis les troubles de mon âme :
 Vous savez pour la paix quels vœux a faits ma flamme,
 Et quels pleurs j'ai versés à chaque événement,
 Tantôt pour mon pays, tantôt pour mon amant.
 Enfin mon désespoir, parmi ces longs obstacles,
 M'a fait avoir recours à la voix des oracles.
 Écoutez si celui qui me fut hier rendu
 Eut droit de rassurer mon esprit éperdu.
 Ce Grec si renommé, qui depuis tant d'années
 Au pied de l'Aventin prédit nos destinées,
 Lui qu'Apollon jamais n'a fait parler à faux,
 Me promet par ces vers la fin de mes travaux :

« Albe et Rome demain prendront une autre face ;
 Tes vœux sont exaucés, elles auront la paix,
 Et tu seras unie avec ton Curiace,
 Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »

Je pris sur cet oracle une entière assurance,
 Et comme le succès passait mon espérance,
 J'abandonnai mon âme à des ravissements
 Qui passaient les transports des plus heureux amants.
 Jugez de leur excès : je rencontrai Valère,
 Et contre sa coutume il ne put me déplaire,
 Il me parla d'amour sans me donner d'ennui :
 Je ne m'aperçus pas que je parlais à lui ;
 Je ne lui pus montrer de mépris ni de glace :
 Tout ce que je voyais me semblait Curiace ;
 Tout ce qu'on me disait me parlait de ses feux ;
 Tout ce que je disais l'assurait de mes vœux.
 Le combat général aujourd'hui se hasarde ;
 J'en sus hier la nouvelle, et je n'y pris pas garde :
 Mon esprit rejetait ces funestes objets,
 Charmé des doux pensers d'hymen et de la paix.
 La nuit a dissipé des erreurs si charmantes :
 Mille songes affreux, mille images sanglantes,
 Ou plutôt mille amas de carnage et d'horreur,
 M'ont arraché ma joie et rendu ma terreur.
 J'ai vu du sang, des morts, et n'ai rien vu de suite ;
 Un spectre en paraissant prenait soudain la fuite ;
 Ils s'effaçaient l'un l'autre, et chaque illusion
 Redoublait mon effroi par sa confusion.

JULIE.

C'est en contraire sens qu'un songe s'interprète.

CAMILLE.

Je le dois croire ainsi, puisque je le souhaite ;
 Mais je me trouve enfin, malgré tous mes souhaits,
 Au jour d'une bataille, et non pas d'une paix.

JULIE.

Par là finit la guerre et la paix lui succède.

CAMILLE.

Dure à jamais le mal, s'il y faut ce remède !
 Soit que Rome y succombe ou qu'Albe ait le dessous,
 Cher amant, n'attends plus d'être un jour mon époux ;
 Jamais, jamais ce nom ne sera pour un homme¹
 Qui soit ou le vainqueur ou l'esclave de Rome.
 Mais quel objet nouveau se présente en ces lieux ?
 Est-ce toi, Curiace ? en croirai-je mes yeux ?

SCÈNE III : CURIACE, CAMILLE, JULIE.

CURIACE.

N'en doutez point, Camille, et revoyez un homme
 Qui n'est ni le vainqueur ni l'esclave de Rome ;
 Cessez d'appréhender de voir rougir mes mains
 Du poids honteux des fers ou du sang des Romains.
 J'ai cru que vous aimiez assez Rome et la gloire
 Pour mépriser ma chaîne et haïr ma victoire ;
 Et comme également en cette extrémité
 Je craignais la victoire et la captivité...

CAMILLE.

Curiace, il suffit, je devine le reste :
 Tu fuis une bataille à tes vœux si funeste,
 Et ton cœur, tout à moi, pour ne me perdre pas,
 Dérobe à ton pays le secours de ton bras.
 Qu'un autre considère ici ta renommée
 Et te blâme, s'il veut, de m'avoir trop aimée ;
 Ce n'est point à Camille à t'en mésestimer :
 Plus ton amour paraît, plus elle doit t'aimer ;
 Et si tu dois beaucoup aux lieux qui t'ont vu naître,
 Plus tu quittes pour moi, plus tu le fais paraître.
 Mais as-tu vu mon père, et peut-il endurer

1. *Var.* Mon cœur, quelque grand feu qui pour toi le consomme,
 Ne veut ni le vainqueur ni l'esclave de Rome (1641-1648).

Qu'ainsi dans sa maison tu t'oses retirer?
 Ne préfère-t-il point l'État à sa famille?
 Ne regarde-t-il point Rome plus que sa fille?
 Enfin notre bonheur est-il bien affermi?
 T'a-t-il vu comme gendre ou bien comme ennemi?

CURIACE.

Il m'a vu comme gendre, avec une tendresse
 Qui témoignait assez une entière allégresse ;
 Mais il ne m'a point vu, par une trahison,
 Indigne de l'honneur d'entrer dans sa maison.
 Je n'abandonne point l'intérêt de ma ville,
 J'aime encor mon honneur en adorant Camille.
 Tant qu'a duré la guerre, on m'a vu constamment
 Aussi bon citoyen que véritable amant¹.
 D'Albe avec mon amour j'accordais la querelle :
 Je soupirais pour vous en combattant pour elle ;
 Et s'il fallait encor que l'on en vînt aux coups,
 Je combattrais pour elle en soupirant pour vous.
 Oui, malgré les désirs de mon âme charmée,
 Si la guerre durait, je serais dans l'armée ;
 C'est la paix qui chez vous me donne un libre accès,
 La paix à qui nos feux doivent ce beau succès.

CAMILLE.

La paix ! Et le moyen de croire un tel miracle?

JULIE.

Camille, pour le moins, croyez-en votre oracle,
 Et sachons pleinement par quels heureux effets
 L'heure d'une bataille a produit cette paix.

CURIACE.

L'aurait-on jamais cru? Déjà les deux armées,
 D'une égale chaleur au combat animées,
 Se menaçaient des yeux et, marchant fièrement,
 N'attendaient, pour donner, que le commandement,
 Quand notre dictateur² devant les rangs s'avance,
 Demande à votre prince un moment de silence,
 Et, l'ayant obtenu : « Que faisons-nous, Romains,
 Dit-il, et quel démon nous fait venir aux mains?

1. *Var.* Aussi bon citoyen comme fidèle amant (1641-1656).

2. Mettius Suffetius; accusé plus tard de trahison envers Rome, il fut écartelé par ordre du roi Tullus Hostilius.

Souffrons que la raison éclaire enfin nos âmes :
 Nous sommes vos voisins, nos filles sont vos femmes,
 Et l'hymen nous a joints par tant et tant de nœuds
 Qu'il est peu de nos fils qui ne soient vos neveux.
 Nous ne sommes qu'un sang et qu'un peuple en deux villes :
 Pourquoi nous déchirer par des guerres civiles,
 Où la mort des vaincus affaiblit les vainqueurs,
 Et le plus beau triomphe est arrosé de pleurs ?
 Nos ennemis communs attendent avec joie
 Qu'un des partis défait leur donne l'autre en proie,
 Lassé, demi-rompu, vainqueur, mais, pour tout fruit,
 Dénué d'un secours par lui-même détruit.
 Ils ont assez longtemps joui de nos divorces ;
 Contre eux dorénavant joignons toutes nos forces,
 Et noyons dans l'oubli ces petits différends
 Qui de si bons guerriers font de mauvais parents.
 Que si l'ambition de commander aux autres
 Fait marcher aujourd'hui vos troupes et les nôtres,
 Pourvu qu'à moins de sang nous voulions l'apaiser,
 Elle nous unira, loin de nous diviser.
 Nommons des combattants pour la cause commune.
 Que chaque peuple aux siens attache sa fortune ;
 Et suivant ce que d'eux ordonnera le sort,
 Que le faible parti prenne loi du plus fort¹ ;
 Mais sans indignité pour des guerriers si braves,
 Qu'ils deviennent sujets sans devenir esclaves,
 Sans honte, sans tribut, et sans autre rigueur
 Que de suivre en tous lieux les drapeaux du vainqueur.
 Ainsi nos deux États ne feront qu'un empire. »
 Il semble qu'à ces mots notre discorde expire².
 Chacun, jetant les yeux dans un rang ennemi,
 Reconnaît un beau-frère, un cousin, un ami ;
 Ils s'étonnent comment leurs mains, de sang avides,
 Volaient, sans y penser, à tant de parricides³,
 Et font paraître un front couvert tout à la fois
 D'horreur pour la bataille et d'ardeur pour ce choix.
 Enfin l'offre s'accepte, et la paix désirée
 Sous ces conditions est aussitôt jurée :
 Trois combattront pour tous ; mais pour les mieux choisir,

1. *Var.* Que le parti plus faible obéisse au plus fort (1641-1656).

2. *Var.* A ces mots il se tait ; d'aise chacun soupire (1641-1664).

3. *Parricides* : meurtres de parents.

Nos chefs ont voulu prendre un peu plus de loisir :
Le vôtre est au sénat, le nôtre dans sa tente.

CAMILLE.

O dieux, que ce discours rend mon âme contente !

CURIACE.

Dans deux heures au plus, par un commun accord,
Le sort de nos guerriers réglera notre sort.
Cependant tout est libre, attendant¹ qu'on les nomme :
Rome est dans notre camp, et notre camp dans Rome ;
D'un et d'autre côté l'accès étant permis,
Chacun va renouer avec ses vieux amis.
Pour moi, ma passion m'a fait suivre vos frères ;
Et mes désirs ont eu des succès si prospères
Que l'auteur de vos jours m'a promis à demain²
Le bonheur sans pareil de vous donner la main³.
Vous ne deviendrez pas rebelle à sa puissance ?

CAMILLE.

Le devoir d'une fille est en l'obéissance.

CURIACE.

Venez donc recevoir ce doux commandement,
Qui doit mettre le comble à mon contentement.

CAMILLE.

Je vais suivre vos pas, mais pour revoir mes frères,
Et savoir d'eux encor la fin de nos misères.

JULIE.

Allez, et cependant au pied de nos autels
J'irai rendre pour vous grâces aux immortels.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Ainsi Rome n'a point séparé⁴ son estime ;

1. *Attendant que* : c'est-à-dire en attendant que.

2. *A demain* : pour demain.

3. *Donner la main* : épouser.

4. *Séparé* : mis en plusieurs parts.

Elle eût cru faire ailleurs un choix illégitime :
 Cette superbe ville en vos frères et vous
 Trouve les trois guerriers qu'elle préfère à tous ;
 Et son illustre ardeur d'oser plus que les autres¹
 D'une seule maison brave toutes les nôtres :
 Nous croirons, à la voir tout entière en vos mains,
 Que hors les fils d'Horace, il n'est point de Romains.
 Ce choix pouvait combler trois familles de gloire,
 Consacrer hautement leurs noms à la mémoire :
 Oui, l'honneur que reçoit la vôtre par ce choix
 En pouvait à bon titre immortaliser trois ;
 Et puisque c'est chez vous que mon heur et ma flamme
 M'ont fait placer ma sœur et choisir une femme,
 Ce que je vais vous être et ce que je vous suis²
 Me font y prendre part autant que je le puis ;
 Mais un autre intérêt tient ma joie en contrainte,
 Et parmi ses douceurs mêle beaucoup de crainte :
 La guerre en tel éclat a mis votre valeur
 Que je tremble pour Albe et prévois son malheur :
 Puisque vous combattez, sa perte est assurée ;
 En vous faisant nommer, le destin l'a jurée.
 Je vois trop dans ce choix ses funestes projets,
 Et me compte déjà pour un de vos sujets.

HORACE.

Loin de trembler pour Albe, il vous faut plaindre Rome,
 Voyant ceux qu'elle oublie et les trois qu'elle nomme³.
 C'est un aveuglement pour elle bien fatal,
 D'avoir tant à choisir et de choisir si mal.
 Mille de ses enfants beaucoup plus dignes d'elle
 Pouvaient bien mieux que nous soutenir sa querelle ;
 Mais quoique ce combat me promette un cercueil,
 La gloire de ce choix m'enfle d'un juste orgueil ;
 Mon esprit en conçoit une mâle assurance :
 J'ose espérer beaucoup de mon peu de vaillance ;
 Et du sort envieux quels que soient les projets,
 Je ne me compte point pour un de vos sujets.
 Rome a trop cru de moi ; mais mon âme ravie
 Remplira son attente ou quittera la vie.

1. *Var.* Et ne nous opposant d'autres bras que les vôtres (1641-1656).

2. *Var.* Ce que je vous dois être et ce que je vous suis (1641-1660).

3. *Var.* Vu ceux qu'elle rejette et les trois qu'elle nomme (1641-1656).

Qui veut mourir ou vaincre est vaincu rarement ;
Ce noble désespoir périt malaisément.
Rome, quoi qu'il en soit, ne sera point sujette,
Que mes derniers soupirs n'assurent ma défaite.

CURIACE.

Hélas ! c'est bien ici que je dois être plaint.
Ce que veut mon pays, mon amitié le craint.
Dures extrémités de voir Albe asservie,
Ou sa victoire au prix d'une si chère vie,
Et que l'unique bien où tendent ses désirs
S'achète seulement par vos derniers soupirs !
Quels vœux puis-je former, et quel bonheur attendre ?
De tous les deux côtés, j'ai des pleurs à répandre ;
De tous les deux côtés mes désirs sont trahis.

HORACE.

Quoi ! vous me pleureriez mourant pour mon pays !
Pour un cœur généreux ce trépas a des charmes ;
La gloire qui le suit ne souffre point de larmes,
Et je la recevrais en bénissant mon sort,
Si Rome et tout l'État perdaient moins en ma mort.

CURIACE.

A vos amis pourtant permettez de le craindre ;
Dans un si beau trépas ils sont les seuls à plaindre :
La gloire en est pour vous, et la perte pour eux ;
Il vous fait immortel, et les rend malheureux :
On perd tout quand on perd un ami si fidèle.
Mais Flavian m'apporte ici quelque nouvelle.

SCÈNE II : HORACE, CURIACE, FLAVIAN.

CURIACE.

Albe de trois guerriers a-t-elle fait le choix ?

FLAVIAN.

Je viens pour vous l'apprendre.

CURIACE.

Eh bien, qui sont les trois ?

FLAVIAN.

Vos deux frères et vous.

CURIACE.

Qui ?

FLAVIAN.

Vous et vos deux frères.

Mais pourquoi ce front triste et ces regards sévères ?
Ce choix vous déplaît-il ?

CURIACE.

Non, mais il me surprend :

Je m'estimais trop peu pour un honneur si grand.

FLAVIAN.

Dirai-je au dictateur, dont l'ordre ici m'envoie¹,
Que vous le recevez avec si peu de joie ?
Ce morne et froid accueil me surprend à mon tour.

CURIACE.

Dis-lui que l'amitié, l'alliance et l'amour
Ne pourront empêcher que les trois Curiaces
Ne servent leur pays contre les trois Horaces.

FLAVIAN.

Contre eux ! Ah ! c'est beaucoup me dire en peu de mots.

CURIACE.

Porte-lui ma réponse, et nous laisse en repos.

SCÈNE III : HORACE, CURIACE.

CURIACE.

Que désormais le ciel, les enfers et la terre
Unissent leurs fureurs à nous faire la guerre ;
Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort !
Je mets à faire pis, en l'état où nous sommes,
Le sort, et les démons, et les dieux, et les hommes.
Ce qu'ils ont de cruel, et d'horrible et d'affreux,
L'est bien moins que l'honneur qu'on nous fait à tous deux.

HORACE.

Le sort qui de l'honneur nous ouvre la barrière
Offre à notre constance une illustre matière ;
Il épuise sa force à former un malheur
Pour mieux se mesurer avec notre valeur ;
Et comme il voit en nous des âmes peu communes,

¹ Var. Dirai-je au dictateur, qui devers vous m'envoie (1641-4656).

Hors de l'ordre commun il nous fait des fortunes.

Combattre un ennemi pour le salut de tous,
Et contre un inconnu s'exposer seul aux coups,
D'une simple vertu c'est l'effet ordinaire :
Mille déjà l'ont fait, mille pourraient le faire ;
Mourir pour le pays est un si digne sort
Qu'on briguerait en foule une si belle mort ;
Mais vouloir au public immoler ceux qu'on aime,
S'attacher au combat contre un autre soi-même,
Attaquer un parti qui prend pour défenseur
Le frère d'une femme et l'amant d'une sœur,
Et, rompant tous ces nœuds, s'armer pour la patrie
Contre un sang qu'on voudrait racheter de sa vie,
Une telle vertu n'appartenait qu'à nous ;
L'éclat de son grand nom lui fait peu de jaloux,
Et peu d'hommes au cœur l'ont assez imprimée
Pour oser aspirer à tant de renommée.

CURIACE.

Il est vrai que nos noms ne sauraient plus périr.
L'occasion est belle, il nous la faut chérir.
Nous serons les miroirs¹ d'une vertu bien rare ;
Mais votre fermeté tient un peu du barbare :
Peu, même des grands cœurs, tireraient vanité
D'aller par ce chemin à l'immortalité.
A quelque prix qu'on mette une telle fumée,
L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.

Pour moi, je l'ose dire, et vous l'avez pu voir,
Je n'ai point consulté pour suivre mon devoir ;
Notre longue amitié, l'amour, ni l'alliance,
N'ont pu mettre un moment mon esprit en balance ;
Et puisque par ce choix Albe montre en effet
Qu'elle m'estime autant que Rome vous a fait,
Je dois faire pour elle autant que vous pour Rome :
J'ai le cœur aussi bon, mais enfin je suis homme.
Je vois que votre honneur demande tout mon sang²,
Que tout le mien consiste à vous percer le flanc,
Près d'épouser la sœur, qu'il faut tuer le frère,
Et que pour mon pays j'ai le sort si contraire.
Encor qu'à mon devoir je coure sans terreur,

1. *Miroir* : exemple.

2. *Var.* Je vois que votre honneur git à verser mon sang (1641-1656).

Mon cœur s'en effarouche, et j'en frémis d'horreur ;
 J'ai pitié de moi-même et jette un œil d'envie
 Sur ceux dont notre guerre a consumé la vie¹,
 Sans souhait toutefois de pouvoir reculer.
 Ce triste et fier honneur m'émeut sans m'ébranler.
 J'aime ce qu'il me donne, et je plains² ce qu'il m'ôte ;
 Et si Rome demande une vertu plus haute,
 Je rends grâces aux dieux de n'être pas Romain,
 Pour conserver encor quelque chose d'humain.

HORACE.

Si vous n'êtes Romain, soyez digne de l'être,
 Et si vous m'égalez, faites le mieux paraître.
 La solide vertu dont je fais vanité
 N'admet point de faiblesse avec sa fermeté ;
 Et c'est mal de l'honneur entrer dans la carrière
 Que dès le premier pas regarder en arrière.
 Notre malheur est grand ; il est au plus haut point ;
 Je l'envisage entier, mais je n'en frémis point :
 Contre qui que ce soit que mon pays m'emploie,
 J'accepte aveuglément cette gloire avec joie ;
 Celle de recevoir de tels commandements
 Doit étouffer en nous tous autres sentiments.
 Qui, près de le servir, considère autre chose,
 A faire ce qu'il doit lâchement se dispose ;
 Ce droit saint et sacré rompt tout autre lien.
 Rome a choisi mon bras, je n'examine rien :
 Avec une allégresse aussi pleine et sincère
 Que j'épousai la sœur, je combattrai le frère ;
 Et, pour trancher enfin ces discours superflus.
 Albe vous a nommé, je ne vous connais plus.

CURIACE.

Je vous connais encore, et c'est ce qui me tue ;
 Mais cette âpre vertu ne m'était pas connue ;
 Comme notre malheur elle est au plus haut point :
 Souffrez que je l'admire et ne l'imité point,

HORACE.

Non, non, n'embrassez pas de vertu par contrainte ;
 Et puisque vous trouvez plus de charme à la plainte,

1. *Var.* Sur ceux dont notre guerre a consommé la vie (1641-1648).

2. *Je plains* : je regrette.

En toute liberté goûtez un bien si doux ;
Voici venir ma sœur pour se plaindre avec vous.
Je vais revoir la vôtre et résoudre son âme
A se bien souvenir qu'elle est toujours ma femme,
A vous aimer encor, si je meurs par vos mains,
Et prendre en son malheur des sentiments romains.

SCÈNE IV : HORACE, CURIACE, CAMILLE.

HORACE.

Avez-vous su l'état qu'on fait de Curiace,
Ma sœur?

CAMILLE.

Hélas ! mon sort a bien changé de face.

HORACE.

Armez-vous de constance, et montrez-vous ma sœur ;
Et si par mon trépas il retourne vainqueur,
Ne le recevez point en meurtrier d'un frère,
Mais en homme d'honneur qui fait ce qu'il doit faire,
Qui sert bien son pays, et sait montrer à tous,
Par sa haute vertu, qu'il est digne de vous.
Comme si je vivais, achevez l'hyménée ;
Mais si ce fer aussi tranche sa destinée,
Faites à ma victoire un pareil traitement :
Ne me reprochez point la mort de votre amant.
Vos larmes vont couler, et votre cœur se presse¹,
Consumez avec lui toute cette faiblesse²,
Querellez ciel et terre, et maudissez le sort ;
Mais après le combat ne pensez plus au mort.

(A Curiace.)

Je ne vous laisserai qu'un moment avec elle,
Puis nous irons ensemble où l'honneur nous appelle.

SCÈNE V : CURIACE, CAMILLE.

CAMILLE.

Iras-tu, Curiace, et ce funeste honneur³
Te plaît-il aux dépens de tout notre bonheur?

1. *Se presse* : est oppressé.

2. *Var.* Consommez avec lui toute cette faiblesse (1461-1648).

3. *Var.* Iras-tu, ma chère âme, et ce funeste honneur... (1641-1656).

CURIACE.

Hélas ! je vois trop bien qu'il faut, quoi que je fasse,
Mourir, ou de douleur, ou de la main d'Horace.
Je vais comme au supplice à cet illustre emploi ;
Je maudis mille fois l'état qu'on fait de moi,
Je hais cette valeur qui fait qu'Albe m'estime ;
Ma flamme au désespoir passe jusques au crime,
Elle se prend au ciel et l'ose quereller ;
Je vous plains, je me plains ; mais il y faut aller.

CAMILLE.

Non ; je te connais mieux, tu veux que je te prie
Et qu'ainsi mon pouvoir t'excuse à¹ ta patrie.
Tu n'es que trop fameux par tes autres exploits :
Albe a reçu par eux tout ce que tu lui dois.
Autre n'a mieux que toi soutenu cette guerre ;
Autre de plus de morts n'a couvert notre terre.
Ton nom ne peut plus croître, il ne lui manque rien ;
Souffre qu'un autre ici puisse ennoblir le sien.

CURIACE.

Que je souffre à mes yeux qu'on ceigne une autre tête
Des lauriers immortels que la gloire m'apprête,
Ou que tout mon pays reproche à ma vertu
Qu'il aurait triomphé si j'avais combattu,
Et que sous mon amour ma valeur endormie²
Couronne tant d'exploits d'une telle infamie !
Non, Albe, après l'honneur que j'ai reçu de toi,
Tu ne succomberas ni vaincras que par moi ;
Tu m'as commis ton sort, je t'en rendrai bon compte,
Et vivrai sans reproche, ou périrai sans honte³.

CAMILLE.

Quoi ! tu ne veux pas voir qu'ainsi tu me trahis !

CURIACE.

Avant que d'être à vous, je suis à mon pays.

CAMILLE.

Mais te priver pour lui toi-même d'un beau-frère,
Ta sœur de son mari !

1. *A* : auprès de.

2. *Var.* Et que par mon amour ma valeur endormie... (1641-1656).

3. *Var.* Et vivrai sans reproche ou finirai sans honte (1641-1656).

CURIACE.

Telle est notre misère :
Le choix d'Albe et de Rome ôte toute douceur
Aux noms jadis si doux de beau-frère et de sœur.

CAMILLE.

Tu pourras donc, cruel, me présenter sa tête¹,
Et demander ma main pour prix de ta conquête !

CURIACE.

Il n'y faut plus penser : en l'état où je suis,
Vous aimer sans espoir, c'est tout ce que je puis.
Vous en pleurez², Camille ?

CAMILLE.

Il faut bien que je pleure :
Mon insensible amant ordonne que je meure ;
Et quand l'hymen pour nous allume son flambeau,
Il l'éteint de sa main pour m'ouvrir le tombeau.
Ce cœur impitoyable à ma perte s'obstine,
Et dit qu'il m'aime encore alors qu'il m'assassine.

CURIACE.

Que les pleurs d'une amante ont de puissants discours,
Et qu'un bel œil est fort avec un tel secours !
Que mon cœur s'attendrit à cette triste vue !
Ma constance contre elle à regret s'évertue.

N'attaquez plus ma gloire avec tant de douleurs³,
Et laissez-moi sauver ma vertu de vos pleurs ;
Je sens qu'elle chancelle et défend mal la place :
Plus je suis votre amant, moins je suis Curiace.
Faible d'avoir déjà combattu l'amitié,
Vaincrait-elle à la fois l'amour et la pitié ?
Allez, ne m'aimez plus, ne versez plus de larmes,
Ou j'oppose l'offense à de si fortes armes ;
Je me défendrai mieux contre votre courroux,
Et pour le mériter je n'ai plus d'yeux pour vous.
Vengez-vous d'un ingrat, punissez un volage.
Vous ne vous montrez point sensible à cet outrage !
Je n'ai plus d'yeux pour vous, vous en avez pour moi !

1. *Var.* Viendras-tu point encor me présenter sa tête (1641-1656).

2. *Var.* Vous pleurez, ma Camille (1641-1656) ?

3. *Var.* N'attaquez plus ma gloire avecque vos douleurs (1641-1656).

En faut-il plus encor? je renonce à ma foi.

Rigoureuse vertu dont je suis la victime,
Ne peux-tu résister sans le secours d'un crime?

CAMILLE.

Ne fais point d'autre crime, et j'atteste les dieux

Qu'au lieu de t'en haïr, je t'en aimerai mieux ;

Oui, je te chérirai, tout ingrat et perfide¹,

Et cesse d'aspirer au nom de fraticide.

Pourquoi suis-je Romaine, ou que n'es-tu Romain?

Je te préparerais des lauriers de ma main ;

Je t'encouragerais, au lieu de te distraire² ;

Et je te traiterais comme j'ai fait mon frère.

Hélas ! j'étais aveugle en mes vœux aujourd'hui ;

J'en ai fait contre toi quand j'en ai fait pour lui.

Il revient : quel malheur, si l'amour de sa femme

Ne peut non plus sur lui que le mien sur ton âme !

SCÈNE VI : HORACE, CURIACE, CAMILLE, SABINE.

CURIACE.

Dieux ! Sabine le suit ! Pour ébranler mon cœur,

Est-ce peu de Camille? y joignez-vous ma sœur?

Et laissant à ses pleurs vaincre ce grand courage,

L'amenez-vous ici chercher même avantage?

SABINE.

Non, non, mon frère, non ; je ne viens en ce lieu

Que pour vous embrasser et pour vous dire adieu.

Votre sang est trop bon, n'en craignez rien de lâche,

Rien dont la fermeté de ces grands cœurs se fâche :

Si ce malheur illustre ébranlait l'un de vous,

Je le désavouerais pour frère ou pour époux.

Pourrais-je toutefois vous faire une prière

Digne d'un tel époux et digne d'un tel frère?

Je veux d'un coup si noble ôter l'impiété,

A l'honneur qui l'attend rendre sa pureté,

La mettre en son éclat sans mélange de crimes ;

Enfin je vous veux faire ennemis légitimes.

Du saint nœud qui vous joint je suis le seul lien :

1. Tout ingrat que tu doives être.

2. *Distraire* : détourner, arrêter.

Quand je ne serai plus, vous ne vous serez rien.
 Brisez votre alliance et rompez-en la chaîne ;
 Et puisque votre honneur veut des effets de haine,
 Achetez par ma mort le droit de vous haïr :
 Albe le veut, et Rome ; il faut leur obéir.
 Qu'un de vous deux me tue, et que l'autre me venge :
 Alors votre combat n'aura plus rien d'étrange ;
 Et du moins l'un des deux sera juste agresseur,
 Ou pour venger sa femme, ou pour venger sa sœur.
 Mais quoi? vous souilleriez une gloire si belle,
 Si vous vous animiez par quelque autre querelle :
 Le zèle du pays vous défend de tels soins ;
 Vous feriez peu pour lui si vous vous étiez moins¹ :
 Il lui faut, et sans haine, immoler un beau-frère.
 Ne différez donc plus ce que vous devez faire :
 Commencez par sa sœur à répandre son sang,
 Commencez par sa femme à lui percer le flanc.
 Commencez par Sabine à faire de vos vies
 Un digne sacrifice à vos chères patries :
 Vous êtes ennemis en ce combat fameux,
 Vous d'Albe, vous de Rome, et moi de toutes deux.
 Quoi? me réservez-vous à voir une victoire
 Où, pour haut appareil d'une pompeuse gloire,
 Je verrai les lauriers d'un frère ou d'un mari
 Fumer encor d'un sang que j'aurai tant chéri?
 Pourrai-je entre vous deux régler alors mon âme,
 Satisfaire aux devoirs et de sœur et de femme,
 Embrasser le vainqueur en pleurant le vaincu?
 Non, non, avant ce coup Sabine aura vécu :
 Ma mort le prévient, de qui que je l'obtienne ;
 Le refus de vos mains y condamne la mienne.
 Sus donc, qui vous retient? Allez, cœurs inhumains,
 J'aurai trop de moyens pour y forcer vos mains.
 Vous ne les aurez point au combat occupées
 Que ce corps au milieu n'arrête vos épées ;
 Et, malgré vos refus, il faudra que leurs coups
 Se fassent jour ici pour aller jusqu'à vous.

HORACE.

O ma femme !

CURIACE.

O ma sœur !

1. Si vous étiez moins étroitement liés l'un à l'autre.

CAMILLE.

Courage ! ils s'amollissent.

SABINE.

Vous poussez des soupirs ; vos visages pâlisent !
Quelle peur vous saisit ? Sont-ce là ces grands cœurs,
Ces héros qu'Albe et Rome ont pris pour défenseurs ?

HORACE.

Que t'ai-je fait, Sabine, et quelle est mon offense¹
Qui t'oblige à chercher une telle vengeance ?
Que t'a fait mon honneur, et par quel droit viens-tu²
Avec toute ta force attaquer ma vertu ?
Du moins contente-toi de l'avoir étonnée³,
Et me laisse achever cette grande journée.
Tu me viens de réduire en un étrange point ;
Aime assez ton mari pour n'en triompher point.
Va-t'en, et ne rends plus la victoire douteuse ;
La dispute déjà m'en est assez douteuse ;
Souffre qu'avec honneur je termine mes jours.

SABINE.

Va, cesse de me craindre : on vient à ton secours.

SCÈNE VII : LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Qu'est ceci, mes enfants ? écoutez-vous vos flammes, '
Et perdez-vous encor le temps avec des femmes ?
Prêts à verser du sang, regardez-vous des pleurs ?
Fuyez, et laissez-les déplorer leurs malheurs.
Leurs plaintes ont pour vous trop d'art et de tendresse.
Elles vous feraient part enfin de leur faiblesse,
Et ce n'est qu'en fuyant qu'on pare de tels coups.

SABINE.

N'appréhendez rien d'eux, ils sont dignes de vous.
Malgré tous nos efforts, vous en devez attendre
Ce que vous souhaitez et d'un fils et d'un gendre ;

1. *Var.* Femme, que t'ai-je fait, et quelle est mon offense (1641-1656) ?

2. *Var.* Que t'a fait mon honneur, femme, et pourquoi viens-tu... (1641-1656).

3. *Var.* Du moins contente-toi de l'avoir offensée (1641).

Et si notre faiblesse ébranlait leur honneur¹,
Nous vous laissons ici pour leur rendre du cœur.

Allons, ma sœur, allons, ne perdons plus de larmes :
Contre tant de vertus ce sont de faibles armes.
Ce n'est qu'au désespoir qu'il nous faut recourir.
Tigres, allez combattre, et nous, allons mourir.

SCÈNE VIII : LE VIEIL HORACE, HORACE, CURIACE

HORACE.

Mon père, retenez des femmes qui s'emportent,
Et de grâce empêchez surtout qu'elles ne sortent.
Leur amour importun viendrait avec éclat
Par des cris et des pleurs troubler notre combat ;
Et ce qu'elles nous sont ferait qu'avec justice
On nous imputerait ce mauvais artifice.
L'honneur d'un si beau choix serait trop acheté,
Si l'on nous soupçonnait de quelque lâcheté.

LE VIEIL HORACE.

J'en aurai soin. Allez, vos frères vous attendent ;
Ne pensez qu'aux devoirs que vos pays demandent.

CURIACE.

Quel adieu vous dirai-je ? et par quels compliments...

LE VIEIL HORACE.

Ah ! n'attendrissez point ici mes sentiments ;
Pour vous encourager ma voix manque de termes ;
Mon cœur ne forme point de pensers assez fermes ;
Moi-même en cet adieu j'ai des larmes aux yeux.
Faites votre devoir, et laissez faire aux dieux.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : SABINE.

Prenons parti, mon âme, en de telles disgrâces :
Soyons femme d'Horace, ou sœur des Curiaces ;
Cessons de partager nos inutiles soins ;

1. *Var.* Et si notre faiblesse avait pu les changer,
Nous vous laissons ici pour les encourager (1641-1664).

Souhaitons quelque chose, et craignons un peu moins.
 Mais, las ! quel parti prendre en un sort si contraire ?
 Quel ennemi choisir, d'un époux ou d'un frère ?
 La nature ou l'amour parle pour chacun d'eux,
 Et la loi du devoir m'attache à tous les deux.
 Sur leurs hauts sentiments réglons plutôt les nôtres ;
 Soyons femme de l'un ensemble et sœur des autres :
 Regardons leur honneur comme un souverain bien :
 Imitons leur constance, et ne craignons plus rien.
 La mort qui les menace est une mort si belle
 Qu'il en faut sans frayeur attendre la nouvelle.
 N'appelons point alors les destins inhumains ;
 Songeons pour quelle cause, et non par quelles mains :
 Revoyons les vainqueurs, sans penser qu'à la gloire¹
 Que toute leur maison reçoit de leur victoire ;
 Et, sans considérer aux dépens de quel sang
 Leur vertu les élève en cet illustre rang,
 Faisons nos intérêts de ceux de leur famille :
 En l'une je suis femme, en l'autre je suis fille,
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens
 Qu'on ne peut triompher que par les bras des miens.
 Fortune, quelques maux que ta rigueur m'envoie,
 J'ai trouvé les moyens d'en tirer de la joie,
 Et puis voir aujourd'hui le combat sans terreur,
 Les morts sans désespoir, les vainqueurs sans horreur.
 Flatteuse illusion, erreur douce et grossière,
 Vain effort de mon âme, impuissante lumière,
 De qui le faux brillant prend droit de m'éblouir,
 Que tu sais peu durer et tôt t'évanouir !
 Pareille à ces éclairs qui dans le fort des ombres
 Poussent un jour qui fuit et rend les nuits plus sombres,
 Tu n'as frappé mes yeux d'un moment de clarté
 Que pour les abîmer dans plus d'obscurité.
 Tu charmais trop ma peine, et le ciel, qui s'en fâche,
 Me vend déjà bien cher ce moment de relâche.
 Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
 Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux.
 Quand je songe à leur mort, quoi que je me propose,
 Je songe par quels bras, et non pour quelle cause,
 Et ne vois les vainqueurs en leur illustre rang

1. Sans penser à rien, sinon à la gloire.

Que pour considérer aux dépens de quel sang.
 La maison des vaincus touche seule mon âme :
 En l'une je suis fille, en l'autre je suis femme,
 Et tiens à toutes deux par de si forts liens
 Qu'on ne peut triompher que par la mort des miens.
 C'est là donc cette paix que j'ai tant souhaitée !
 Trop favorables dieux, vous m'avez écoutée !
 Quels foudres lancez-vous quand vous vous irritez,
 Si même vos faveurs ont tant de cruautés?
 Et de quelle façon punissez-vous l'offense,
 Si vous traitez ainsi les vœux de l'innocence?

SCÈNE II : SABINE, JULIE.

SABINE.

En est-ce fait, Julie, et que m'apportez-vous?
 Est-ce la mort d'un frère, ou celle d'un époux?
 Le funeste succès de leurs armes impies¹
 De tous les combattants a-t-il fait des hosties
 Et, m'enviant l'horreur que j'aurais des vainqueurs,
 Pour tous tant qu'ils étaient demande-t-il mes pleurs?

JULIE.

Quoi? ce qui s'est passé, vous l'ignorez encore?

SABINE.

Vous faut-il étonner de ce que je l'ignore,
 Et ne savez-vous point que de cette maison
 Pour Camille et pour moi l'on fait une prison?
 Julie, on nous renferme, on a peur de nos larmes ;
 Sans cela nous serions au milieu de leurs armes,
 Et, par les désespoirs d'une chaste amitié,
 Nous aurions des deux camps tiré quelque pitié.

JULIE.

Il n'était pas besoin d'un si tendre spectacle :
 Leur vue à leur combat apporte assez d'obstacle.

Sitôt qu'ils ont paru prêts à se mesurer,
 On a dans les deux camps entendu murmurer².

-
1. *Var.* Ou si le triste sort de leurs armes impies,
 De tous les combattants a fait autant d'hosties (1641-1656) ?
 2. *Var.* Pour tous tant qu'ils étaient m'a condamnée aux pleurs (1641-1656).
 3. *Var.* Et l'un et l'autre camp s'est mis à murmurer (1641-1656).

A voir de tels amis, des personnes si proches,
 Venir pour leur patrie aux mortelles approches,
 L'un s'émeut de pitié, l'autre est saisi d'horreur,
 L'autre d'un si grand zèle admire la fureur ;
 Tel porte jusqu'aux cieux leur vertu sans égale,
 Et tel l'ose nommer sacrilège et brutale.
 Ces divers sentiments n'ont pourtant qu'une voix ;
 Tous accusent leurs chefs, tous détestent leur choix ;
 Et, ne pouvant souffrir un combat si barbare,
 On s'écrie, on s'avance, enfin on les sépare.

SABINE.

Que je vous dois d'encens, grands dieux, qui m'exaucez !

JULIE.

Vous n'êtes pas, Sabine, encore où vous pensez :
 Vous pouvez espérer, vous avez moins à craindre ;
 Mais il vous reste encore assez de quoi vous plaindre.

En vain d'un sort si triste on les veut garantir ;
 Ces cruels généreux n'y peuvent consentir :
 La gloire de ce choix leur est si précieuse
 Et charme tellement leur âme ambitieuse
 Qu'alors qu'on les déplore¹ ils s'estiment heureux
 Et prennent pour affront la pitié qu'on a d'eux.
 Le trouble des deux camps souille leur renommée ;
 Ils combattront plutôt et l'une et l'autre armée,
 Et mourront par les mains qui leur font d'autres lois²,
 Que pas un d'eux renonce aux honneurs d'un tel choix.

SABINE.

Quoi ? dans leur dureté ces cœurs d'acier s'obstinent³ !

JULIE.

Oui, mais d'autre côté les deux camps se mutinent⁴,
 Et leurs cris, des deux parts poussés en même temps,
 Demandent la bataille ou d'autres combattants.
 La présence des chefs à peine est respectée,
 Leur pouvoir est douteux, leur voix mal écoutée ;
 Le roi même s'étonne ; et, pour dernier effort :

1. *Déplore* : pleurer.

2. *Var.* Et mourront par les mains qui les ont séparés,
 Que quitter les honneurs qui leur sont déferés (1641-1656).

3. *Var.* Quoi ? dans leur dureté ces cœurs de fer s'obstinent (1641-1660) !

4. *Var.* Ils le font, mais d'ailleurs les deux camps se mutinent (1641-1664).

« Puisque chacun, dit-il, s'échauffe en ce discord,
Consultons des grands dieux la majesté sacrée,
Et voyons si ce change à leurs bontés agréé.
Quel impie osera se prendre à leur vouloir,
Lorsqu'en un sacrifice ils nous l'auront fait voir? »
Il se tait, et ces mots semblent être des charmes ;
Même aux six combattants ils arrachent les armes ;
Et ce désir d'honneur qui leur ferme les yeux,
Tout aveugle qu'il est, respecte encor les dieux.
Leur plus bouillante ardeur cède à l'avis de Tulle ;
Et soit par déférence, ou par un prompt scrupule,
Dans l'une et l'autre armée on s'en fait une loi,
Comme si toutes deux le connaissaient pour roi.
Le reste s'apprendra par la mort des victimes.

SABINE.

Les dieux n'avoueront point un combat plein de crimes ;
J'en espère beaucoup, puisqu'il est différé,
Et je commence à voir ce que j'ai désiré.

SCÈNE III : SABINE, CAMILLE, JULIE.

SABINE.

Ma sœur, que je vous die une bonne nouvelle.

CAMILLE.

Je pense la savoir, s'il faut la nommer telle.
On l'a dite à mon père, et j'étais avec lui ;
Mais je ne conçois rien qui flatte mon ennui.
Ce délai de nos maux rendra leurs coups plus rudes ;
Ce n'est qu'un plus long terme à nos inquiétudes ;
Et tout l'allègement qu'il en faut espérer,
C'est de pleurer plus tard ceux qu'il faudra pleurer.

SABINE.

Les dieux n'ont pas en vain inspiré ce tumulte.

CAMILLE.

Disons plutôt, ma sœur, qu'en vain on les consulte.
Ces mêmes dieux à Tulle ont inspiré ce choix ;
Et la voix du public n'est pas toujours leur voix ;
Ils descendent bien moins dans de si bas étages
Que dans l'âme des rois, leurs vivantes images,

De qui l'indépendante et sainte autorité¹
Est un rayon secret de leur divinité.

JULIE.

C'est vouloir sans raison vous former des obstacles
Que de chercher leur voix ailleurs qu'en leurs oracles ;
Et vous ne vous pouvez figurer tout perdu,
Saus démentir celui qui vous fut hier rendu.

CAMILLE.

Un oracle jamais ne se laisse comprendre :
On l'entend d'autant moins que plus on croit l'entendre ;
Et, loin de s'assurer sur un pareil arrêt,
Qui n'y voit rien d'obscur doit croire que tout l'est.

SABINE.

Sur ce qui fait pour nous² prenons plus d'assurance,
Et souffrons les douceurs d'une juste espérance,
Quand la faveur du ciel ouvre à demi ses bras,
Qui ne s'en promet rien ne la mérite pas ;
Il empêche souvent qu'elle ne se déploie,
Et lorsqu'elle descend, son refus la renvoie.

CAMILLE.

Le ciel agit sans nous en ces événements,
Et ne les règle point dessus nos sentiments.

JULIE.

Il ne vous a fait peur que pour vous faire grâce.
Adieu : je vais savoir comme enfin tout se passe.
Modérez vos frayeurs ; j'espère à mon retour
Ne vous entretenir que de propos d'amour,
Et que nous n'emploierons la fin de la journée
Qu'aux doux préparatifs d'un heureux hyménée.

SABINE.

J'ose encor l'espérer.

CAMILLE.

Moi je n'espère rien.

JULIE.

L'effet vous fera voir que nous en jugeons bien,

1. *Var.* Et de qui l'absolue et sainte autorité (1641-1656).

2. *Sur ce qui fait pour nous* : sur ce qui nous favorise.

SCÈNE IV : SABINE, CAMILLE.

SABINE.

Parmi nos déplaisirs souffrez que je vous blâme :
Je ne puis approuver tant de trouble en votre âme ;
Que feriez-vous, ma sœur, au point où je me vois,
Si vous aviez à craindre autant que je le dois,
Et si vous attendiez de leurs armes fatales
Des maux pareils aux miens, et des pertes égales ?

CAMILLE.

Parlez plus sainement de vos maux et des miens :
Chacun voit ceux d'autrui d'un autre œil que les siens ;
Mais à bien regarder ceux où le ciel me plonge,
Les vôtres auprès d'eux vous sembleront un songe.
La seule mort d'Horace est à craindre pour vous.
Des frères ne sont rien à l'égal d'un époux ;
L'hymen qui nous attache en une autre famille
Nous détache de celle où l'on a vécu fille ;
On voit d'un œil divers des nœuds si différents,
Et pour suivre un mari l'on quitte ses parents ;
Mais, si près d'un hymen, l'amant que donne un père
Nous est moins qu'un époux, et non pas moins qu'un frère ;
Nos sentiments entre eux demeurent suspendus,
Notre choix impossible, et nos vœux confondus.
Ainsi, ma sœur, du moins vous avez dans vos plaintes
Où porter vos souhaits et terminer vos craintes ;
Mais si le ciel s'obstine à nous persécuter,
Pour moi, j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter.

SABINE.

Quand il faut que l'un meure et par les mains de l'autre,
C'est un raisonnement bien mauvais que le vôtre.

Quoique ce soient, ma sœur, des nœuds bien différents,
C'est sans les oublier qu'on quitte ses parents :
L'hymen n'efface point ces profonds caractères ;
Pour aimer un mari, l'on ne hait pas ses frères :
La nature en tout temps garde ses premiers droits ;
Aux dépens de leur vie on ne fait point de choix :
Aussi bien qu'un époux ils sont d'autres nous-mêmes ;
Et tous maux sont pareils alors qu'ils sont extrêmes.
Mais l'amant qui vous charme et pour qui vous brûlez
Ne vous est, après tout, que ce que vous voulez ;

Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
 En fait assez souvent passer la fantaisie¹ ;
 Ce que peut le caprice, osez-le par raison,
 Et laissez votre sang hors de comparaison :
 C'est crime qu'opposer des liens volontaires
 A ceux que la naissance a rendus nécessaires.
 Si donc le ciel s'obstine à nous persécuter,
 Seule j'ai tout à craindre, et rien à souhaiter ;
 Mais pour vous, le devoir vous donne, dans vos plaintes,
 Où porter vos souhaits et terminer vos craintes.

CAMILLE.

Je le vois bien, ma sœur, vous n'aimâtes jamais ;
 Vous ne connaissez point ni l'amour ni ses traits :
 On peut lui résister quand il commence à naître,
 Mais non pas le bannir quand il s'est rendu maître,
 Et que l'aveu d'un père, engageant notre foi,
 A fait de ce tyran un légitime roi :
 Il entre avec douceur, mais il règne par force ;
 Et quand l'âme une fois a goûté son amorce,
 Vouloir ne plus aimer, c'est ce qu'elle ne peut,
 Puisqu'elle ne peut plus vouloir que ce qu'il veut :
 Ses chaînes sont pour nous aussi fortes que belles.

SCÈNE V : LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Je viens vous apporter de fâcheuses nouvelles,
 Mes filles ; mais en vain je voudrais vous celer
 Ce qu'on ne vous saurait longtemps dissimuler :
 Vos frères sont aux mains, les dieux ainsi l'ordonnent.

SABINE.

Je veux bien l'avouer, ces nouvelles m'étonnent ;
 Et je m'imaginai dans la divinité
 Beaucoup moins d'injustice et bien plus de bonté.
 Ne nous consolez point² ; contre tant d'infortune
 La pitié parle en vain, la raison importune.

-
1. *Var.* Le peuvent mettre hors de votre fantaisie ;
 Ce qu'elles font souvent, faites-le par raison (1641-1656).
 2. *Var.* Ne nous consolez point ; la raison importune,
 Quand elle ose combattre une telle infortune (1641-1656).

Nous avons en nos mains la fin de nos douleurs,
 Et qui veut bien mourir peut braver les malheurs¹.
 Nous pourrions aisément faire en votre présence
 De notre désespoir une fausse constance ;
 Mais quand on peut sans honte être sans fermeté,
 L'affecter au dehors, c'est une lâcheté² ;
 L'usage d'un tel art, nous le laissons aux hommes,
 Et ne voulons passer que pour ce que nous sommes.

Nous ne demandons point qu'un courage si fort
 S'abaisse à notre exemple à se plaindre du sort.
 Recevez sans frémir ces mortelles alarmes ;
 Voyez couler nos pleurs sans y mêler vos larmes ;
 Enfin, pour toute grâce, en de tels déplaisirs,
 Gardez votre constance, et souffrez nos soupirs.

LE VIEIL HORACE.

Loin de blâmer les pleurs que je vous vois répandre,
 Je crois faire beaucoup de m'en pouvoir défendre,
 Et céderais peut-être à de si rudes coups,
 Si je prenais ici même intérêt que vous.
 Non qu'Albe par son choix m'ait fait haïr vos frères,
 Tous trois me sont encor des personnes bien chères ;
 Mais enfin l'amitié n'est pas du même rang
 Et n'a point les effets de l'amour ni du sang ;
 Je ne sens point pour eux la douleur qui tourmente
 Sabine comme sœur, Camille comme amante :
 Je puis les regarder comme nos ennemis,
 Et donne sans regret mes souhaits à mes fils.
 Ils sont, grâces aux dieux, dignes de leur patrie ;
 Aucun étonnement n'a leur gloire flétrie,
 Et j'ai vu leur honneur croître de la moitié,
 Quand ils ont des deux camps refusé la pitié.
 Si par quelque faiblesse ils l'avaient mendiée,
 Si leur haute vertu ne l'eût répudiée,
 Ma main bientôt sur eux m'eût vengé hautement
 De l'affront que m'eût fait ce mol consentement.
 Mais lorsqu'en dépit d'eux on en a voulu d'autres,
 Je ne le cèle point, j'ai joint mes vœux aux vôtres.
 Si le ciel pitoyable eût écouté ma voix,
 Albe serait réduite à faire un autre choix ;

1. *Var.* Qui peut vouloir mourir peut braver les malheurs (1641-1656).

2. *Var.* La vouloir contrefaire est une lâcheté (1641-1656).

Nous pourrions voir tantôt triompher les Horaces
 Sans voir leurs bras souillés du sang des Curiaces,
 Et de l'événement d'un combat plus humain
 Dépendrait maintenant l'honneur du nom romain.
 La prudence des dieux autrement en dispose ;
 Sur leur ordre éternel mon esprit se repose ;
 Il s'arme en ce besoin de générosité,
 Et du bonheur public fait sa félicité.
 Tâchez d'en faire autant pour soulager vos peines,
 Et songez toutes deux que vous êtes Romaines :
 Vous l'êtes devenue, et vous l'êtes encor¹ ;
 Un si glorieux titre est un digne trésor.
 Un jour, un jour viendra que par toute la terre
 Rome se fera craindre à l'égal du tonnerre,
 Et que, tout l'univers tremblant dessous ses lois,
 Ce grand nom deviendra l'ambition des rois :
 Les dieux à notre Énée ont promis cette gloire.

SCÈNE VI : LE VIEIL HORACE, SABINE, CAMILLE,
 JULIE.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE.

Mais plutôt du combat les funestes effets :
 Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits ;
 Des trois les deux sont morts, son époux seul vous reste.

LE VIEIL HORACE.

O d'un triste combat effet vraiment funeste !
 Rome est sujette d'Albe, et pour l'en garantir
 Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir !
 Non, non, cela n'est point, on vous trompe, Julie ;
 Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie :
 Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir,
 Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères ;
 Mais, comme il s'est vu seul contre trois adversaires,
 Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

1. Le premier *vous* s'adresse à Sabine ; le second à Camille.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé?
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite?

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE.

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau¹, ne les pleurez pas tous ;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte,
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince,
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût,
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment reculé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix.

Il est de tout son sang comptable à sa patrie ;
Chaque goutte épargnée a sa gloire flétrie ;
Chaque instant de sa vie, après ce lâche tour²,
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.
J'en romprai bien le cours, et ma juste colère,
Contre un indigne fils usant des droits d'un père,
Saura bien faire voir dans sa punition
L'éclatant désaveu d'une telle action.

1. *Tout beau*: doucement.

2. Ce mot était alors noble et appartenait à la langue de la tragédie.

SABINE.

Écoutez un peu moins ces ardeurs généreuses,
Et ne nous rendez point tout à fait malheureuses.

LE VIEIL HORACE.

Sabine, votre cœur se console aisément ;
Nos malheurs jusqu'ici vous touchent faiblement.
Vous n'avez point encor de part à nos misères :
Le ciel vous a sauvé votre époux et vos frères ;
Si nous sommes sujets, c'est de votre pays ;
Vos frères sont vainqueurs quand nous sommes trahis :
Et, voyant le haut point où leur gloire se monte,
Vous regardez fort peu ce qui nous vient de honte.
Mais votre trop d'amour pour cet infâme époux
Vous donnera bientôt à plaindre¹ comme à nous.
Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses :
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances
Qu'avant ce jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains.

SABINE.

Suivons-le promptement, la colère l'emporte.
Dieux ! verrons-nous toujours des malheurs de la sorte ?
Nous faudra-t-il toujours en craindre de plus grands,
Et toujours redouter la main de nos parents ?

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE

Ne me parlez jamais en faveur d'un infâme ;
Qu'il me fuie à l'égal des frères de sa femme :
Pour conserver un sang qu'il tient si précieux,
Il n'a rien fait encor s'il n'évite mes yeux.
Sabine y peut mettre ordre, ou derechef j'atteste
Le souverain pouvoir de la troupe céleste...

1. *Plaindre*, employé neutralement, se lamenter.

CAMILLE.

Ah ! mon père, prenez un plus doux sentiment ;
Vous verrez Rome même en user autrement ;
Et de quelque malheur que le ciel l'ait comblée,
Excuser la vertu sous le nombre accablée.

LE VIEIL HORACE.

Le jugement de Rome est peu pour mon regard¹,
Camille ; je suis père, et j'ai mes droits à part.
Je sais trop comme agit la vertu véritable :
C'est sans en triompher que le nombre l'accable ;
Et sa mâle vigueur, toujours en même point,
Succombe sous la force et ne lui cède point.
Taisez-vous, et sachons ce que nous veut Valère.

SCÈNE II : LE VIEIL HORACE, VALÈRE, CAMILLE.

VALÈRE.

Envoyé par le roi pour consoler un père,
Et pour lui témoigner...

LE VIEIL HORACE.

N'en prenez aucun soin :
C'est un soulagement dont je n'ai pas besoin ;
Et j'aime mieux voir morts que couverts d'infamie
Ceux que vient de m'ôter une main ennemie.
Tous deux pour leur pays sont morts en gens d'honneur :
Il me suffit.

VALÈRE.

Mais l'autre est un rare bonheur ;
De tous les trois chez vous il doit tenir la place.

LE VIEIL HORACE.

Que n'a-t-on vu périr en lui le nom d'Horace² !

VALÈRE.

Seul, vous le maltraitez après ce qu'il a fait.

LE VIEIL HORACE.

C'est à moi seul aussi de punir son forfait.

1. Pour mon regard : à mes yeux.

2. Var. Eût-il fait avec lui périr le nom d'Horace (1641-1656) !
C'est-à-dire : Que n'a-t-il fait...

VALÈRE.

Quel forfait trouvez-vous en sa bonne conduite ?

LE VIEIL HORACE.

Quel éclat de vertu trouvez-vous en sa fuite ?

VALÈRE.

La fuite est glorieuse en cette occasion.

LE VIEIL HORACE.

Vous redoublez ma honte et ma confusion.
Certes l'exemple est rare et digne de mémoire
De trouver dans la fuite un chemin à la gloire.

VALÈRE.

Quelle confusion et quelle honte à vous
D'avoir produit un fils qui nous conserve tous,
Qui fait triompher Rome et lui gagne un empire ?
A quels plus grands honneurs faut-il qu'un père aspire ?

LE VIEIL HORACE.

Quels honneurs, quel triomphe, et quel empire enfin,
Lorsqu'Albe sous ses lois range notre destin ?

VALÈRE.

Que parlez-vous ici d'Albe et de sa victoire ?
Ignorez-vous encor la moitié de l'histoire ?

LE VIEIL HORACE.

Je sais que par sa fuite il a trahi l'État¹.

VALÈRE.

Oui, s'il eût en fuyant terminé le combat ;
Mais on a bientôt vu qu'il ne fuyait qu'en homme
Qui savait ménager l'avantage de Rome.

LE VIEIL HORACE.

Quoi, Rome donc triomphe ?

VALÈRE.

Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.
Resté seul contre trois, mais en cette aventure

1. Var.

LE VIEIL HORACE.

Le combat par sa fuite est-il pas terminé ?

VALÈRE.

Albe ainsi quelque temps se l'est imaginé ;
Mais elle a bientôt vu que c'était fuir en homme (1641-1656).

Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
 Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
 Il sait bien se tirer d'un pas si dangereux¹,
 Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
 Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
 Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
 Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;
 Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;
 Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite.
 Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
 Se retourne, et déjà les croit demi domptés :
 Il attend le premier, et c'était votre gendre.
 L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,
 En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur ;
 Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
 Albe à son tour commence à craindre un sort contraire ;
 Elle crie au second qu'il secoure son frère :
 Il se hâte et s'épuise en efforts superflus ;
 Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.

CAMILLE.

Hélas !

VALÈRE.

Tout hors d'haleine il prend pourtant sa place,
 Et redouble bientôt la victoire d'Horace :
 Son courage sans force est un débile appui ;
 Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
 L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
 Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.

Comme notre héros se voit près d'achever,
 C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver :
 « J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères ;
 Rome aura le dernier de mes trois adversaires.
 C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
 Dit-il, et tout d'un temps on le voit y voler.
 La victoire entre eux deux n'était pas incertaine ;
 L'Albain percé de coups ne se traînait qu'à peine,
 Et, comme une victime aux marches de l'autel,
 Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
 Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense,
 Et son trépas de Rome établit la puissance.

1. *Var.* Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux (1641-1656).

LE VIEIL HORACE.

O mon fils ! ô ma joie ! ô l'honneur de nos jours !
 O d'un État penchant l'inespéré secours !
 Vertu digne de Rome, et sang digne d'Horace !
 Appui de ton pays, et gloire de ta race !
 Quand pourrai-je étouffer dans tes embrassements
 L'erreur dont j'ai formé de si faux sentiments ?
 Quand pourra mon amour baigner avec tendresse
 Ton front victorieux de larmes d'allégresse ?

VALÈRE.

Vos caresses bientôt pourront se déployer :
 Le roi dans un moment vous le va renvoyer,
 Et remet à demain la pompe qu'il prépare
 D'un sacrifice aux dieux pour un bonheur si rare ;
 Aujourd'hui seulement on s'acquitte vers eux
 Par des chants de victoire et par de simples vœux.
 C'est où le roi le mène, et tandis¹ il m'envoie
 Faire office vers vous de douleur et de joie ;
 Mais cet office encor n'est pas assez pour lui ;
 Il y viendra lui-même et peut-être aujourd'hui :
 Il croit mal reconnaître une vertu si pure,
 Si de sa propre bouche il ne vous en assure,
 S'il ne vous dit chez vous combien vous doit l'État.

LE VIEIL HORACE.

De tels remerciements ont pour moi trop d'éclat,
 Et je me tiens déjà trop payé par les vôtres
 Du service d'un fils et du sang des deux autres².

VALÈRE.

Il ne sait ce que c'est d'honorer à demi ;
 Et son sceptre arraché des mains de l'ennemi
 Fait qu'il tient cet honneur qu'il lui plaît de vous faire³
 Au-dessous du mérite et du fils et du père.
 Je vais lui témoigner quels nobles sentiments
 La vertu vous inspire en tous vos mouvements,
 Et combien vous montrez d'ardeur pour son service.

LE VIEIL HORACE.

Je vous devrai beaucoup pour un si bon office.

1. *Tandis* : cependant.

2. *Var.* Du service de l'un et du sang des deux autres.
 — Le roi ne sait que c'est d'honorer à demi (1641-1656).

3. *Var.* Fait qu'il estime encor l'honneur qu'il vous veut faire (1641-1660).

SCÈNE III : LE VIEIL HORACE, CAMILLE.

LE VIEIL HORACE.

Ma fille, il n'est plus temps de répandre des pleurs ;
 Il sied mal d'en verser où l'on voit tant d'honneurs .
 On pleure injustement des pertes domestiques,
 Quand on en voit sortir des victoires publiques.
 Rome triomphe d'Albe, et c'est assez pour nous ;
 Tous nos maux à ce prix doivent nous être doux.
 En la mort d'un amant vous ne perdez qu'un homme
 Dont la perte est aisée à réparer dans Rome ;
 Après cette victoire, il n'est point de Romain
 Qui ne soit glorieux de vous donner la main.
 Il me faut à Sabine en porter la nouvelle¹ ;
 Ce coup sera sans doute assez rude pour elle,
 Et ses trois frères morts par la main d'un époux
 Lui donneront² des pleurs bien plus justes qu'à vous ;
 Mais j'espère aisément en dissiper l'orage,
 Et qu'un peu de prudence aidant son grand courage
 Fera bientôt régner sur un si noble cœur
 Le généreux amour qu'elle doit au vainqueur.
 Cependant étouffez cette lâche tristesse ;
 Recevez-le, s'il vient, avec moins de faiblesse ;
 Faites-vous voir sa sœur, et qu'en un même flanc
 Le ciel vous a tous deux formés d'un même sang.

SCÈNE IV : CAMILLE.

Oui, je lui ferai voir, par d'infailibles marques,
 Qu'un véritable amour brave la main des Parques,
 Et ne prend point de lois de ces cruels tyrans
 Qu'un astre injurieux³ nous donne pour parents.
 Tu blâmes ma douleur, tu l'oses nommer lâche ;
 Je l'aime d'autant plus que plus elle te fâche,
 Impitoyable père, et par un juste effort
 Je la veux rendre égale aux rigueurs de mon sort.

En vit-on jamais un dont les rudes traverses
 Prissent en moins de rien tant de faces diverses ?

1. *Var.* Je m'en vais à Sabine en porter la nouvelle (1641-1656).

2. *Donner* : causer.

3. *Injurieux* : injuste.

Qui fût doux tant de fois, et tant de fois cruel,
 Et portât tant de coups avant le coup mortel ?
 Vit-on jamais une âme en un jour plus atteinte
 De joie et de douleur, d'espérance et de crainte,
 Asservie en esclave à plus d'événements,
 Et le piteux jouet de plus de changements ?
 Un oracle m'assure, un songe me travaille¹ ;
 La paix calme l'effroi que me fait la bataille ;
 Mon hymen se prépare, et presque en un moment
 Pour combattre mon frère on choisit mon amant ;
 Ce choix me désespère, et tous le désavouent² ;
 La partie est rompue, et les dieux la renouent ;
 Rome semble vaincue, et seul des trois Albains
 Curiace en mon sang n'a point trempé ses mains.
 O dieux ! sentais-je alors des douleurs trop légères
 Pour le malheur de Rome et la mort de deux frères ?
 Et me flattais-je trop quand je croyais pouvoir
 L'aimer encor sans crime et nourrir quelque espoir ?
 Sa mort m'en punit bien, et la façon cruelle
 Dont mon âme éperdue en reçoit la nouvelle :
 Son rival me l'apprend, et, faisant à mes yeux
 D'un si triste succès le récit odieux,
 Il porte sur le front une allégresse ouverte,
 Que le bonheur public fait bien moins que ma perte ;
 Et bâtissant en l'air sur le malheur d'autrui,
 Aussi bien que mon frère il triomphe de lui.
 Mais ce n'est rien encore au prix de ce qui reste :
 On demande ma joie en un jour si funeste³ ;
 Il me faut applaudir aux exploits du vainqueur
 Et baiser une main qui me perce le cœur.
 En un sujet de pleurs si grand, si légitime,
 Se plaindre est une honte, et soupirer un crime ;
 Leur brutale vertu veut qu'on s'estime heureux,
 Et si l'on n'est barbare, on n'est point généreux.
 Dégénérons, mon cœur, d'un si vertueux père ;
 Soyons indigne sœur d'un si généreux frère :
 C'est gloire de passer pour un cœur abattu,

-
1. *Var.* Un oracle m'assure, un songe m'épouvante,
 La bataille m'effraie, et la paix me contente (1641-1656).
 2. *Var.* Les deux camps mutinés un tel choix désavouent ;
 Ils rompent la partie et les dieux la renouent (1641-1656).
 3. *Var.* On demande ma joie en un coup si funeste (1641).

Quand la brutalité fait la haute vertu ¹.
 Éclatez, mes douleurs : à quoi bon vous contraindre ?
 Quand on a tout perdu, que saurait-on plus craindre ?
 Pour ce cruel vainqueur n'ayez point de respect ;
 Loin d'éviter ses yeux, croissez à son aspect ;
 Offensez sa victoire, irritez sa colère,
 Et prenez, s'il se peut, plaisir à lui déplaire.
 Il vient : préparons-nous à montrer constamment ²
 Ce que doit une amante à la mort d'un amant.

SCÈNE V : HORACE, CAMILLE, PROCULE.

(Procule porte en sa main les trois épées des Curiaces.)

HORACE.

Ma sœur, voici le bras qui venge nos deux frères,
 Le bras qui rompt le cours de nos destins contraires,
 Qui nous rend maîtres d'Albe ; enfin voici le bras
 Qui seul fait aujourd'hui le sort de deux États ;
 Vois ces marques d'honneur, ces témoins de ma gloire,
 Et rends ce que tu dois à l'heur de ma victoire.

CAMILLE.

Recevez donc mes pleurs, c'est ce que je lui dois.

HORACE.

Rome n'en veut point voir après de tels exploits,
 Et nos deux frères morts dans le malheur des armes
 Sont trop payés de sang pour exiger des larmes :
 Quand la perte est vengée, on n'a plus rien perdu.

CAMILLE.

Puisqu'ils sont satisfaits par le sang épandu,
 Je cesserai pour eux de paraître affligée,
 Et j'oublierai leur mort que vous avez vengée ;
 Mais qui me vengera de celle d'un amant,
 Pour me faire oublier sa perte en un moment ?

HORACE.

Que dis-tu, malheureuse ?

CAMILLE.

O mon cher Curiace !

1. Des cœurs abattus et les hautes vertus (1641-1656).

2. Constamment : avec constance.

HORACE.

O d'une indigne sœur insupportable audace !
 D'un ennemi public dont je reviens vainqueur
 Le nom est dans ta bouche et l'amour dans ton cœur !
 Ton ardeur criminelle à la vengeance aspire !
 Ta bouche la demande, et ton cœur la respire !
 Suis moins ta passion, règle mieux tes desirs,
 Ne me fais plus rougir d'entendre tes soupirs ;
 Tes flammes désormais doivent être étouffées ;
 Bannis-les de ton âme, et songe à mes trophées :
 Qu'ils soient dorénavant ton unique entretien.

CAMILLE.

Donne-moi donc, barbare, un cœur comme le tien ;
 Et si tu veux enfin que je t'ouvre mon âme,
 Rends-moi mon Curiace ou laisse agir ma flamme :
 Ma joie et mes douleurs dépendaient de son sort ;
 Je l'adorais vivant, et je le pleure mort.
 Ne cherche plus ta sœur où tu l'avais laissée ;
 Tu ne revois en moi qu'une amante offensée,
 Qui, comme une furie, attachée à tes pas,
 Te veut incessamment reprocher son trépas.
 Tigre altéré de sang, qui me défends les larmes¹,
 Qui veux que dans sa mort je trouve encor des charmes,
 Et que, jusques au ciel élevant tes exploits,
 Moi-même je le tue une seconde fois !
 Puisse tant de malheurs accompagner ta vie²
 Que tu tombes au point de me porter envie ;
 Et toi bientôt souiller par quelque lâcheté
 Cette gloire si chère à ta brutalité !

HORACE.

O ciel ! qui vit jamais une pareille rage !
 Crois-tu donc que je sois insensible à l'outrage,
 Que je souffre en mon sang ce mortel déshonneur ?
 Aime, aime cette mort qui fait notre bonheur,
 Et préfère du moins au souvenir d'un homme
 Ce que doit ta naissance aux intérêts de Rome.

CAMILLE.

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
 Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !

1. *Var.* Tigre affamé de sang, qui me défends les larmes (1641-1648).
 2. *Var.* Puisse de tels malheurs accompagner ta vie (1641-1656).

Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
 Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !
 Puissent tous ses voisins ensemble conjurés
 Saper ses fondements encor mal assurés !
 Et si ce n'est assez de toute l'Italie,
 Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie ;
 Que cent peuples unis des bouts de l'univers
 Passent pour la détruire et les monts et les mers !
 Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
 Et de ses propres mains déchire ses entrailles !
 Que le courroux du ciel allumé par mes vœux
 Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux !
 Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre¹,
 Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre,
 Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
 Moi seule en être cause et mourir de plaisir !

HORACE, *mettant la main à l'épée et poursuivant sa sœur
 qui s'enfuit.*

C'est trop, ma patience à la raison fait place ;
 Va dedans les enfers plaindre ton Curiace².

CAMILLE, *blessée derrière le théâtre.*

Ah ! traître !

HORACE, *revenant sur le théâtre.*

Ainsi reçoive un châtiment soudain
 Quiconque ose pleurer un ennemi romain !

SCÈNE VI : HORACE, PROCULE.

PROCULE.

Que venez-vous de faire ?

HORACE.

Un acte de justice :
 Un semblable forfait veut un pareil supplice.

PROCULE.

Vous deviez la traiter avec moins de rigueur.

HORACE.

Ne me dis point qu'elle est et mon sang et ma sœur.
 Mon père ne peut plus l'avouer pour sa fille :

1. *Var.* Puissé-je de mes yeux voir tomber cette foudre (1641-1656).

2. *Var.* Va dedans les enfers joindre ton Curiace (1641-1656).

Qui maudit son pays renonce à sa famille ;
 Des noms si pleins d'amour ne lui sont plus permis ;
 De ses plus chers parents il fait ses ennemis :
 Le sang même les arme en haine de son crime.
 La plus prompte vengeance en est plus légitime :
 Et ce souhait impie, encore qu'impuissant,
 Est un monstre qu'il faut étouffer en naissant.

SCÈNE VII : HORACE, SABINE, PROCULE.

SABINE.

A quoi s'arrête ici ton illustre colère ?
 Viens voir mourir ta sœur dans les bras de ton père ;
 Viens repaître tes yeux d'un spectacle si doux :
 Ou, si tu n'es point las de ces généreux coups,
 Immole au cher pays des vertueux Horaces
 Ce reste malheureux du sang des Curiaces.
 Si prodigue du tien, n'épargne pas le leur ;
 Joins Sabine à Camille, et ta femme à ta sœur ;
 Nos crimes sont pareils, ainsi que nos misères ;
 Je soupire comme elle et déplore mes frères :
 Plus coupable en ce point contre tes dures lois
 Qu'elle n'en pleurait qu'un, et que j'en pleure trois,
 Qu'après son châtement ma faute continue.

HORACE.

Sèche tes pleurs, Sabine, ou les cache à ma vue.
 Rends-toi digne du nom de ma chaste moitié,
 Et ne m'accable point d'une indigne pitié.
 Si l'absolu pouvoir d'une pudique flamme
 Ne nous laisse à tous deux qu'un penser et qu'une âme,
 C'est à toi d'élever tes sentiments aux miens,
 Non à moi de descendre à la honte des tiens.
 Je t'aime, et je connais la douleur qui te presse ;
 Embrasse ma vertu pour vaincre ta faiblesse,
 Participe à ma gloire au lieu de la souiller.
 Tâche à t'en revêtir, non à m'en dépouiller.
 Es-tu de mon honneur si mortelle ennemie
 Que je te plaise mieux couvert d'une infamie ?
 Sois plus femme que sœur, et, te réglant sur moi,
 Fais-toi de mon exemple une immuable loi.

SABINE.

Cherche pour t'imiter des âmes plus parfaites.
Je ne t'impute point les pertes que j'ai faites,
J'en ai les sentiments que je dois en avoir,
Et je m'en prends au sort plutôt qu'à ton devoir ;
Mais enfin je renonce à la vertu romaine
Si pour la posséder je dois être inhumaine ;
Et ne puis voir en moi la femme du vainqueur
Sans y voir des vaincus la déplorable sœur.

Prenons part en public aux victoires publiques,
Pleurons dans la maison nos malheurs domestiques,
Et ne regardons point des biens communs à tous,
Quand nous voyons des maux qui ne sont que pour nous.
Pourquoi veux-tu, cruel, agir d'une autre sorte ?
Laisse en entrant ici tes lauriers à la porte ;
Mêle tes pleurs aux miens. Quoi ? ces lâches discours
N'arment point ta vertu contre mes tristes jours ?
Mon crime redoublé n'émeut point ta colère ?
Que Camille est heureuse ! elle a pu te déplaire ;
Elle a reçu de toi ce qu'elle a prétendu
Et recouvre là-bas tout ce qu'elle a perdu.
Cher époux, cher auteur du tourment qui me presse,
Écoute la pitié, si ta colère cesse ;
Exerce l'une ou l'autre, après de tels malheurs,
A punir ma faiblesse ou finir mes douleurs :
Je demande la mort pour grâce ou pour supplice ;
Qu'elle soit un effet d'amour ou de justice,
N'importe : tous ses traits n'auront rien que de doux¹,
Si je les vois partir de la main d'un époux.

HORACE.

Quelle injustice aux dieux d'abandonner aux femmes
Un empire si grand sur les plus belles âmes,
Et de se plaire à voir de si faibles vainqueurs
Régner si puissamment sur les plus nobles cœurs !
A quel point ma vertu devient-elle réduite !
Rien ne la saurait plus garantir que la fuite.
Adieu : ne me suis point, ou retiens tes soupirs.

SABINE, seule.

O colère, ô pitié, sourdes à mes désirs,
Vous négligez mon crime, et ma douleur vous lasse,

1. Var. N'importe : tous ces traits me sembleront fort doux (1641-1656).

Et je n'obtiens de vous ni supplice ni grâce !
 Allons-y par nos pleurs faire encore un effort,
 Et n'employons après que nous à notre mort.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : LE VIEIL HORACE, HORACE.

LE VIEIL HORACE.

Retirons nos regards de cet objet funeste¹,
 Pour admirer ici le jugement céleste :
 Quand la gloire nous enfle, il sait bien comme il faut
 Confondre notre orgueil qui s'élève trop haut.
 Nos plaisirs les plus doux ne vont point sans tristesse ;
 Il mêle à nos vertus des marques de faiblesse
 Et rarement accorde à notre ambition
 L'entier et pur honneur d'une bonne action.
 Je ne plains point Camille : elle était criminelle ;
 Je me tiens plus à plaindre, et je te plains plus qu'elle :
 Moi, d'avoir mis au jour un cœur si peu romain ;
 Toi, d'avoir par sa mort déshonoré ta main.
 Je ne la trouve point injuste ni trop prompte ;
 Mais tu pouvais, mon fils, t'en épargner la honte :
 Son crime, quoique énorme et digne du trépas,
 Était mieux impuni que puni par ton bras.

HORACE.

Disposez de mon sang, les lois vous en font maître² ;
 J'ai cru devoir le sien aux lieux qui m'ont vu naître.
 Si dans vos sentiments mon zèle est criminel,
 S'il m'en faut recevoir un reproche éternel,
 Si ma main en devient honteuse et profanée,
 Vous pouvez d'un seul mot trancher ma destinée.
 Reprenez tout ce sang de qui ma lâcheté³
 A si brutalement souillé la pureté.

1. Le cadavre de Camille.

2. *Var.* Disposez de mon sort, les lois vous en font maître ;
 J'ai cru devoir ce coup aux lieux qui m'ont vu naître
 Si mon zèle au pays vous semble criminel... (1641-1656).

3. *Var.* Reprenez votre sang de qui ma lâcheté... (1641-1656).

Ma main n'a pu souffrir de crime en votre race ;
 Ne souffrez point de tache en la maison d'Horace.
 C'est en ces actions dont l'honneur est blessé
 Qu'un père tel que vous se montre intéressé :
 Son amour doit se taire où toute excuse est nulle ;
 Lui-même il y prend part lorsqu'il les dissimule ;
 Et de sa propre gloire il fait trop peu de cas
 Quand il ne punit point ce qu'il n'approuve pas.

LE VIEIL HORACE.

Il n'use pas toujours d'une rigueur extrême ;
 Il épargne ses fils bien souvent pour soi-même ;
 Sa vieillesse sur eux aime à se soutenir
 Et ne les punit point de peur de se punir.
 Je te vois d'un autre œil que tu ne te regardes ;
 Je sais... Mais le roi vient, je vois entrer ses gardes.

SCÈNE II : TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE.
 HORACE, TROUPE DE GARDES.

LE VIEIL HORACE.

Ah ! sire, un tel honneur a trop d'excès pour moi ;
 Ce n'est point en ce lieu que je dois voir mon roi :
 Permettez qu'à genoux...

TULLE.

Non, levez-vous, mon père :
 Je fais ce qu'en ma place un bon prince doit faire.
 Un si rare service et si fort important
 Veut l'honneur le plus rare et le plus éclatant.

(*Montrant Valère.*)

Vous en aviez déjà sa parole pour gage ;
 Je ne l'ai pas voulu différer davantage.
 J'ai su par son rapport, et je n'en doutais pas,
 Comme de vos deux fils vous portez le trépas,
 Et que déjà, votre âme étant trop résolue,
 Ma consolation vous serait superflue :
 Mais je viens de savoir quel étrange malheur
 D'un fils victorieux a suivi la valeur,
 Et que son trop d'amour pour la cause publique
 Par ses mains à son père ôte une fille unique.
 Ce coup est un peu rude à l'esprit le plus fort ;
 Et je doute comment vous portez cette mort.

LE VIEIL HORACE.

Sire, avec déplaisir, mais avec patience.

TULLE.

C'est l'effet vertueux de votre expérience.
 Beaucoup par un long âge ont appris comme vous
 Que le malheur succède au bonheur le plus doux :
 Peu savent comme vous s'appliquer ce remède,
 Et dans leur intérêt toute leur vertu cède.
 Si vous pouvez trouver dans ma compassion
 Quelque soulagement pour votre affliction,
 Ainsi que votre mal sachez qu'elle est extrême,
 Et que je vous en plains autant que je vous aime¹.

VALÈRE.

Sire, puisque le ciel entre les mains des rois
 Dépose sa justice et la force des lois,
 Et que l'État demande aux princes légitimes
 Des prix pour les vertus, des peines pour les crimes,
 Souffrez qu'un bon sujet vous fasse souvenir
 Que vous plaiguez beaucoup ce qu'il vous faut punir.
 Souffrez...

LE VIEIL HORACE.

Quoi? Qu'on envoie un vainqueur au supplice?

TULLE.

Permettez qu'il achève, et je ferai justice :
 J'aime à la rendre à tous, à toute heure, en tout lieu.
 C'est par elle qu'un roi se fait un demi-dieu ;
 Et c'est dont je vous plains qu'après un tel service
 On puisse contre lui me demander justice.

VALÈRE.

Souffrez donc, ô grand roi, le plus juste des rois,
 Que tous les gens de bien vous parlent par ma voix.
 Non que nos cœurs jaloux de ses honneurs s'irritent ;
 S'il en reçoit beaucoup, ses hauts faits le méritent ;
 Ajoutez-y plutôt que d'en diminuer :
 Nous sommes tous encor prêts d'y contribuer ;
 Mais puisque d'un tel crime il s'est montré capable,
 Qu'il triomphe en vainqueur et périsse en coupable.
 Arrêtez sa fureur, et sauvez de ses mains,
 Si vous voulez régner, le reste des Romains :

¹ L'ar. Et que Tulle vous plaint autant comme il vous aime (1641-1656).

Il y va de la perte ou du salut du reste.

La guerre avait un cours si sanglant, si funeste¹,
Et les nœuds de l'hymen, durant nos bons destins,
Ont tant de fois uni des peuples si voisins
Qu'il est peu de Romains que le parti contraire
N'intéresse en la mort d'un gendre ou d'un beau-frère,
Et qui ne soient forcés de donner quelques pleurs,
Dans le bonheur public, à leurs propres malheurs.
Si c'est offenser Rome, et que l'heur de ses armes
L'autorise à punir ce crime de nos larmes,
Quel sang épargnera ce barbare vainqueur,
Qui ne pardonne pas à celui de sa sœur,
Et ne peut excuser cette douleur pressante²
Que la mort d'un amant jette au cœur d'une amante,
Quand, près d'être éclairés du nuptial flambeau,
Elle voit avec lui son espoir au tombeau?
Faisant triompher Rome, il se l'est asservie ;
Il a sur nous un droit et de mort et de vie ;
Et nos jours criminels ne pourront plus durer
Qu'autant qu'à sa clémence il plaira l'endurer.

Je pourrais ajouter aux intérêts de Rome
Combien un pareil coup est indigne d'un homme ;
Je pourrais demander qu'on mît devant vos yeux
Ce grand et rare exploit d'un bras victorieux :
Vous verriez un beau sang, pour accuser sa rage,
D'un frère si cruel rejaillir au visage :
Vous verriez des horreurs qu'on ne peut concevoir ;
Son âge et sa beauté vous pourraient émouvoir ;
Mais je hais ces moyens qui sentent l'artifice.
Vous avez à demain remis le sacrifice :
Pensez-vous que les dieux, vengeurs des innocents,
D'une main parricide acceptent de l'encens?
Sur vous ce sacrilège attirerait sa peine ;
Ne le considérez qu'en objet de leur haine,
Et croyez avec nous qu'en tous ses trois combats
Le bon destin de Rome a plus fait que son bras,

-
1. *Var.* Vu le sang qu'a versé cette guerre funeste,
Et tant de nœuds d'hymen dont nos heureux festins
Ont uni si souvent des peuples si voisins,
Peu de nous ont joui d'un succès si prospère,
Qu'ils n'aient perdu dans Albe un cousin, un beau-frère,
Un oncle, un gendre même, et ne donnent des pleurs... (1641-1656).
2. *Var.* Et ne peut excuser la douleur véhémence... (1641-1656).

Puisque ces mêmes dieux, auteurs de sa victoire,
 Ont permis qu'aussitôt il en souillât la gloire,
 Et qu'un si grand courage, après ce noble effort,
 Fût digne en même jour de triomphe et de mort.
 Sire, c'est ce qu'il faut que votre arrêt décide.
 En ce lieu Rome a vu le premier parricide ;
 La suite en est à craindre, et la haine des dieux :
 Sauvez-nous de sa main, et redoutez les dieux.

TULLE.

Défendez-vous, Horace.

HORACE.

A quoi bon m^e défendre?

Vous savez l'action, vous la venez d'entendre ;
 Ce que vous en croyez me doit être une loi.

Sire, on se défend mal contre l'avis d'un roi,
 Et le plus innocent devient soudain coupable¹
 Quand aux yeux de son prince il paraît condamnable.
 C'est crime qu'envers lui se vouloir excuser :
 Notre sang est son bien, il en peut disposer ;
 Et c'est à nous de croire, alors qu'il en dispose,
 Qu'il ne s'en prive point sans une juste cause.
 Sire, prononcez donc, je suis prêt d'obéir ;
 D'autres aiment la vie, et je la dois haïr.
 Je ne reproche point à l'ardeur de Valère
 Qu'en amant de la sœur il accuse le frère :
 Mes vœux avec les siens conspirent aujourd'hui ;
 Il demande ma mort, je la veux comme lui.
 Un seul point entre nous met cette différence,
 Que mon honneur par là cherche son assurance,
 Et qu'à ce même but nous voulons arriver,
 Lui pour flétrir ma gloire, et moi pour la sauver.

Sire, c'est rarement qu'il s'offre une matière
 A montrer d'un grand cœur la vertu tout entière.
 Suivant l'occasion elle agit plus ou moins,
 Et paraît forte ou faible aux yeux de ses témoins.
 Le peuple, qui voit tout seulement par l'écorce,
 S'attache à son effet pour juger de sa force² ;

-
1. *Var.* Et le plus innocent que le ciel ait vu naître,
 Quand il le croit coupable, il commence de l'être (1641-1656).
 2. *Var.* Prend droit par ses effets de juger de sa force,
 Et s'ose imaginer, par un mauvais discours,
 Que qui fait un miracle en doit faire toujours (1641-1656).

Il veut que ses dehors gardent un même cours,
 Qu'ayant fait un miracle, elle en fasse toujours.
 Après une action pleine, haute, éclatante,
 Tout ce qui brille moins remplit moins son attente ;
 Il veut qu'on soit égal en tout temps, en tous lieux ;
 Il n'examine point si lors on pouvait mieux,
 Ni que, s'il ne voit pas sans cesse une merveille,
 L'occasion est moindre et la vertu pareille :
 Son injustice accable et détruit les grands noms ;
 L'honneur des premiers faits se perd par les seconds,
 Et quand la renommée a passé l'ordinaire,
 Si l'on n'en veut déchoir, il faut ne plus rien faire.

Je ne vanterai point les exploits de mon bras ;
 Votre Majesté, sire, a vu mes trois combats :
 Il est bien malaisé qu'un pareil les seconde,
 Qu'une autre occasion à celle-ci réponde,
 Et que tout mon courage, après de si grands coups,
 Parvienne à des succès qui n'aillent au-dessous ;
 Si bien que, pour laisser une illustre mémoire,
 La mort seule aujourd'hui peut conserver ma gloire :
 Encor la fallait-il sitôt que j'eus vaincu,
 Puisque pour mon honneur j'ai déjà trop vécu.
 Un homme tel que moi voit sa gloire ternie,
 Quand il tombe en péril de quelque ignominie,
 Et ma main aurait su déjà m'en garantir ;
 Mais sans votre congé mon sang n'ose sortir :
 Comme il vous appartient, votre aveu doit se prendre ;
 C'est vous le dérober qu'autrement le répandre.
 Rome ne manque point de généreux guerriers ;
 Assez d'autres sans moi soutiendront vos lauriers ;
 Que Votre Majesté désormais m'en dispense ;
 Et si ce que j'ai fait vaut quelque récompense,
 Permettez, ô grand roi, que de ce bras vainqueur
 Je m'immole à ma gloire, et non pas à ma sœur.

SCÈNE III : TULLE, VALÈRE, LE VIEIL HORACE,
 HORACE, SABINE¹.

SABINE.

Sire, écoutez Sabine, et voyez dans son âme
 Les douleurs d'une sœur et celles d'une femme

1. Les éditions de 1641-1656 ajoutent le nom de Julie.

Qui, toute désolée, à vos sacrés genoux,
 Pleure pour sa famille et craint pour son époux.
 Ce n'est pas que je veuille avec cet artifice
 Dérober un coupable aux bras de la justice :
 Quoi qu'il ait fait pour vous, traitez-le comme tel,
 Et punissez en moi ce noble criminel ;
 De mon sang malheureux expiez tout son crime ;
 Vous ne changerez point pour cela de victime :
 Ce n'en sera point prendre une injuste pitié,
 Mais en sacrifier la plus chère moitié.
 Les nœuds de l'hyménée et son amour extrême
 Font qu'il vit plus en moi qu'il ne vit en lui-même ;
 Et si vous m'accordez de mourir aujourd'hui,
 Il mourra plus en moi qu'il ne mourrait en lui ;
 La mort que je demande, et qu'il faut que j'obtienne,
 Augmentera sa peine et finira la mienne.
 Sire, voyez l'excès de mes tristes ennuis
 Et l'effroyable état où mes jours sont réduits.
 Quelle horreur d'embrasser un homme dont l'épée
 De toute ma famille a la trame coupée !
 Et quelle impiété de haïr un époux
 Pour avoir bien servi les siens, l'État et vous !
 Aimer un bras souillé du sang de tous mes frères !
 N'aimer pas un mari qui finit nos misères !
 Sire, délivrez-moi par un heureux trépas
 Des crimes de l'aimer et de ne l'aimer pas ;
 J'en nommerai l'arrêt une faveur bien grande.
 Ma main peut me donner ce que je vous demande ;
 Mais ce trépas enfin me sera bien plus doux,
 Si je puis de sa honte affranchir mon époux ;
 Si je puis par mon sang apaiser la colère
 Des dieux qu'a pu fâcher sa vertu trop sévère,
 Satisfaire en mourant aux mânes de sa sœur
 Et conserver à Rome un si bon défenseur.

LE VIEIL HORACE, *au roi.*

Sire, c'est donc à moi de répondre à Valère.
 Mes enfants avec lui conspirent contre un père :
 Tous trois veulent me perdre et s'arment sans raison
 Contre si peu de sang qui reste en ma maison.

(A *Sabine.*)

Toi, qui, par des douleurs à ton devoir contraires,
 Veux quitter un mari pour rejoindre tes frères,

Va plutôt consulter leurs mânes généreux ;
 Ils sont morts, mais pour Albe, et s'en tiennent heureux :
 Puisque le ciel voulait qu'elle fût asservie,
 Si quelque sentiment demeure après la vie,
 Ce mal leur semble moindre, et moins rudes ses coups,
 Voyant que tout l'honneur en retombe sur nous ;
 Tous trois désavoueront la douleur qui te touche,
 Les larmes de tes yeux, les soupirs de ta bouche,
 L'horreur que tu fais voir d'un mari vertueux.
 Sabine, sois leur sœur, suis ton devoir comme eux.

(*Au roi.*)

Contre ce cher époux Valère en vain s'anime :
 Un premier mouvement ne fut jamais un crime ;
 Et la louange est due, au lieu du châtiment,
 Quand la vertu produit ce premier mouvement.
 Aimer nos ennemis avec idolâtrie,
 De rage en leur trépas maudire la patrie,
 Souhaiter à l'État un malheur infini,
 C'est ce qu'on nomme crime, et ce qu'il a puni.
 Le seul amour de Rome a sa main animée :
 Il serait innocent s'il l'avait moins aimée.
 Qu'ai-je dit, sire ? il l'est, et ce bras paternel
 L'aurait déjà puni s'il était criminel :
 J'aurais su mieux user de l'entière puissance
 Que me donnent sur lui les droits de la naissance ;
 J'aime trop l'honneur, sire, et ne suis point de rang
 A souffrir ni d'affront ni de crime en mon sang.
 C'est dont je ne veux point de témoin que Valère :
 Il a vu quel accueil lui gardait ma colère,
 Lorsqu'ignorant encor la moitié du combat,
 Je croyais que sa fuite avait trahi l'État.
 Qui le fait se charger des soins de ma famille ?
 Qui le fait, malgré moi, vouloir venger ma fille ?
 Et par quelle raison, dans son juste trépas,
 Prend-il un intérêt qu'un père ne prend pas ?
 On craint qu'après sa sœur il n'en maltraite d'autres !
 Sire, nous n'avons part qu'à la honte des nôtres,
 Et de quelque façon qu'un autre puisse agir,
 Qui ne nous touche point ne nous fait point rougir.

(*A Valère.*)

Tu peux pleurer, Valère, et même aux yeux d'Horace ;
 Il ne prend intérêt qu'aux crimes de sa race :

Qui n'est point de son sang ne peut faire d'affront
 Aux lauriers immortels qui lui ceignent le front.
 Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
 Vous qui mettez sa tête à couvert de la foudre,
 L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
 Qui fait choir les méchants sous la main d'un bourreau ?
 Romains, souffrirez-vous qu'on vous immole un homme
 Sans que Rome aujourd'hui cesserait d'être Rome,
 Et qu'un Romain s'efforce à tacher le renom
 D'un guerrier à qui tous doivent un si beau nom ?
 Dis, Valère, dis-nous, si tu veux qu'il périsse,
 Où tu penses choisir un lieu pour son supplice ?
 Sera-ce entre ces murs que mille et mille voix
 Font résonner encor du bruit de ses exploits ?
 Sera-ce hors des murs, au milieu de ces places
 Qu'on voit fumer encor du sang des Curiaces,
 Entre leurs trois tombeaux, et dans ce champ d'honneur
 Témoin de sa vaillance et de notre bonheur ?
 Tu ne saurais cacher sa peine à sa victoire ;
 Dans les murs, hors des murs, tout parle de sa gloire,
 Tout s'oppose à l'effort de ton injuste amour,
 Qui veut d'un si bon sang souiller un si beau jour.
 Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
 Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacle.

(*Au roi.*)

Vous les préviendrez, sire ; et par un juste arrêt
 Vous saurez embrasser bien mieux son intérêt.
 Ce qu'il a fait pour elle, il peut encor le faire :
 Il peut la garantir encor d'un sort contraire.
 Sire, ne donnez rien à mes débiles ans :
 Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants ;
 Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle ;
 Il m'en reste encor un, conservez-le pour elle :
 N'ôtez pas à ces murs un si puissant appui ;
 Et souffrez, pour finir, que je m'adresse à lui.

(*A Horace.*)

Horace, ne crois pas que le peuple stupide
 Soit le maître absolu d'un renom bien solide :
 Sa voix tumultueuse assez souvent fait bruit ;
 Mais un moment l'élève, un moment le détruit ;
 Et ce qu'il contribue à notre renommée
 Toujours en moins de rien se dissipe en fumée.

C'est aux rois, c'est aux grands, c'est aux esprits bien faits,
 A voir la vertu pleine en ses moindres effets ;
 C'est d'eux seuls qu'on reçoit la véritable gloire ;
 Eux seuls des vrais héros assurent la mémoire.
 Vis toujours en Horace, et toujours auprès d'eux
 Ton nom demeurera grand, illustre, fameux,
 Bien que l'occasion, moins haute ou moins brillante,
 D'un vulgaire ignorant trompe l'injuste attente.
 Ne hais donc plus la vie, et du moins vis pour moi,
 Et pour servir encor ton pays et ton roi.

Sire, j'en ai trop dit ; mais l'affaire vous touche ;
 Et Rome tout entière a parlé par ma bouche.

VALÈRE.

Sire, permettez-moi...

TULLE.

Valère, c'est assez :

Vos discours par les leurs ne sont pas effacés ;
 J'en garde en mon esprit les forces plus pressantes¹
 Et toutes vos raisons me sont encor présentes.

Cette énorme² action faite presque à nos yeux
 Outrage la nature et blesse jusqu'aux dieux.
 Un premier mouvement qui produit un tel crime
 Ne saurait lui servir d'excuse légitime :
 Les moins sévères lois en ce point sont d'accord ;
 Et si nous les suivons, il est digne de mort.
 Si d'ailleurs nous voulons regarder le coupable,
 Ce crime, quoique grand, énorme, inexcusable,
 Vient de la même épée et part du même bras
 Qui me fait aujourd'hui maître de deux États.
 Deux sceptres en ma main, Albe à Rome asservie,
 Parlent bien hautement en faveur de sa vie :
 Sans lui j'obéirais où je donne la loi,
 Et je serais sujet où je suis deux fois roi.
 Assez de bons sujets dans toutes les provinces
 Par des vœux impuissants s'acquittent vers leurs princes ;
 Tous les peuvent aimer, mais tous ne peuvent pas
 Par d'illustres effets assurer leurs États ;
 Et l'art et le pouvoir d'affermir des couronnes
 Sont des dons que le ciel fait à peu de personnes.
 De pareils serviteurs sont les forces des rois,
 Et de pareils aussi sont au-dessus des lois.

1. Comparatif ayant valeur de superlatif. — 2. *Enorme* : monstrueuse.

Qu'elles se taisent donc ; que Rome dissimule
 Ce que dès sa naissance elle vit en Romule.
 Elle peut bien souffrir en son libérateur
 Ce qu'elle a bien souffert en son premier auteur.

Vis donc, Horace, vis, guerrier trop magnanime :
 Ta vertu met ta gloire au-dessus de ton crime ;
 Sa chaleur généreuse a produit ton forfait ;
 D'une cause si belle il faut souffrir l'effet.
 Vis pour servir l'État ; vis, mais aime Valère.
 Qu'il ne reste entre vous ni haine ni colère :
 Et, soit qu'il ait suivi l'amour ou le devoir,
 Sans aucun sentiment¹ résous-toi de le voir.

Sabine, écoutez moins la douleur qui vous presse ;
 Chassez de ce grand cœur ces marques de faiblesse :
 C'est en séchant vos pleurs que vous vous montrerez
 La véritable sœur de ceux que vous pleurez.

Mais nous devons aux dieux demain un sacrifice ;
 Et nous aurions le ciel à nos vœux mal propice,
 Si nos prêtres, avant que de sacrifier,
 Ne trouvaient les moyens de le purifier :
 Son père en prendra soin : il lui sera facile
 D'apaiser tout d'un temps les mânes de Camille.
 Je la plains ; et pour rendre à son sort rigoureux
 Ce que peut souhaiter son esprit amoureux,
 Puisqu'en un même jour l'ardeur d'un même zèle
 Achève le destin de son amant et d'elle,
 Je veux qu'un même jour, témoin de leurs deux morts,
 En un même tombeau voie enfermer leurs corps².

1. *Sentiment* : ressentiment.

2. *Var.* Dans les éditions de 1641-1656, après ce vers le roi se levait et tous le suivaient hormis Julie; restée seule, elle terminait l'acte par le couplet suivant :

SCÈNE IV : JULIE, seule.

Camille, ainsi le ciel t'avait bien avertie
 Des tragiques succès qu'il t'avait préparés ;
 Mais toujours du secret il cache une partie
 Aux esprits les plus nets et les mieux éclairés.

Il semblait nous parler de ton proche hyménée,
 Il semblait tout promettre à tes vœux innocents ;
 Et nous cachant ainsi ta mort inopinée,
 Sa voix n'est que trop vraie en trompant notre sens.
 « Albe et Rome aujourd'hui prennent une autre face ;
 Tes vœux sont exaucés, elles goûtent la paix ;
 Et tu vas être unie avec ton Curiaçe.
 Sans qu'aucun mauvais sort t'en sépare jamais. »

EXAMEN D'HORACE (1660)

C'est une croyance assez générale que cette pièce pourrait passer pour la plus belle des miennes, si les derniers actes répondaient aux premiers. Tous veulent que la mort de Camille en gâte la fin, et j'en demeure d'accord ; mais je ne sais si tous en savent la raison. On l'attribue communément à ce qu'on voit cette mort sur la scène ; ce qui serait plutôt la faute de l'actrice que la mienne, parce que, quand elle voit son frère mettre l'épée à la main, la frayeur, si naturelle au sexe, lui doit faire prendre la fuite et recevoir le coup derrière le théâtre, comme je le marque dans cette impression. D'ailleurs, si c'est une règle de ne le point ensanglanter, elle n'est pas du temps d'Aristote, qui nous apprend que, pour émouvoir puissamment, il faut de grands déplaisirs, des blessures et des morts en spectacle. Horace ne veut pas que nous y hasardions les événements trop dénaturés, comme de Médée qui tue ses enfants¹ ; mais je ne vois pas qu'il en fasse une règle générale pour toutes sortes de morts, ni que l'emportement d'un homme passionné pour sa patrie, contre une sœur qui la maudit en sa présence avec des imprécations horribles, soit de même nature que la cruauté de cette mère. Sénèque l'expose aux yeux du peuple, en dépit d'Horace ; et chez Sophocle Ajax ne se cache point au spectateur lorsqu'il se tue. L'adoucissement que j'apporte dans le second de ces discours pour rectifier la mort de Clytemnestre ne peut être propre ici à celle de Camille. Quand elle s'enfermerait d'elle-même par désespoir en voyant son frère l'épée à la main, ce frère ne laisserait pas d'être criminel de l'avoir tirée contre elle, puisqu'il n'y a point de troisième personne sur le théâtre à qui il pût adresser le coup qu'elle recevrait, comme peut faire Oreste à Égisthe. D'ailleurs l'histoire est trop connue pour retrancher le péril qu'il court d'une mort infâme après l'avoir tuée ; et la défense que lui prête son père pour obtenir sa grâce n'aurait plus de lieu, s'il demeurerait innocent. Quoi qu'il en soit, voyons si cette action n'a pu causer la chute² de ce poème que par là, et si elle n'a point d'autre irrégularité que de blesser les yeux.

Comme je n'ai point accoutumé de dissimuler mes défauts, j'en trouve ici deux ou trois assez considérables. Le premier est que cette action, qui devient la principale de la pièce, est momentanée et n'a point cette juste grandeur que lui demande Aristote, et qui consiste en un commencement, un milieu et une fin. Elle surprend tout d'un coup ; et toute la préparation que j'y ai donnée par la peinture de la vertu farouche d'Horace et par la défense qu'il fait à sa sœur de regretter qui que ce soit, de lui ou de son amant, qui meure au combat, n'est point suffisante pour faire attendre un emportement si extraordinaire et servir de commencement à cette action.

Le second défaut est que cette mort fait une action double, par le second péril où tombe Horace après être sorti du premier. L'unité de péril d'un héros dans la tragédie fait l'unité d'action ; et quand il en est garanti, la pièce est finie, si ce n'est que la sortie même de ce péril l'engage si nécessairement dans un autre que la liaison et la continuité des deux n'en fasse qu'une

1. « Que Médée n'égorge pas ses enfants en public (Horace, *Art poétique*, v. 185). »

— 2. Il n'y eut point chute, à proprement parler.

action ; ce qui n'arrive point ici, où Horace revient triomphant, sans aucun besoin de tuer sa sœur, ni même de parler à elle ; et l'action serait suffisamment terminée à sa victoire. Cette chute d'un péril en l'autre, sans nécessité, fait ici un effet d'autant plus mauvais que d'un péril public, où il y va de tout l'Etat, il tombe en un péril particulier, où il n'y va que de sa vie et, pour dire encore plus, d'un péril illustre, où il ne peut succomber que glorieusement, en un péril infâme, dont il ne peut sortir sans tache. Ajoutez, pour troisième imperfection, que Camille, qui ne tient que le second rang dans les trois premiers actes, et y laisse le premier à Sabine, prend le premier en ces deux derniers, où cette Sabine n'est plus considérable, et qu'ainsi, s'il y a égalité dans les mœurs, il n'y en a point dans la dignité des personnages, où se doit étendre ce précepte d'Horace :

*Servetur ad inum
Qualis ab incepto processerit, et sibi constet*¹.

Ce défaut en Rodelinde a été une des principales causes du mauvais succès de *Pertharite*, et je n'ai point encore vu sur nos théâtres cette inégalité de rang en un même acteur, qui n'ait produit un très méchant effet. Il serait bon d'en établir une règle inviolable.

Du côté du temps, l'action n'est point trop pressée et n'a rien qui ne me semble vraisemblable. Pour le lieu, bien que l'unité y soit exacte, elle n'est pas sans quelque contrainte. Il est constant qu'Horace et Curiace n'ont point de raison de se séparer du reste de la famille pour commencer le second acte, et c'est une adresse de théâtre de n'en donner aucune, quand on n'en peut donner de bonnes. L'attachement de l'auditeur à l'action présente souvent ne lui permet pas de descendre à l'examen sévère de cette justesse, et ce n'est pas un crime que de s'en prévaloir pour l'éblouir, quand il est malaisé de le satisfaire.

Le personnage de Sabine est assez heureusement inventé et trouve sa vraisemblance aisée dans le rapport à l'histoire, qui marque assez d'amitié et d'égalité entre les deux familles pour avoir pu faire cette double alliance.

Elle ne sert pas davantage à l'action que l'Infante à celle du *Cid*, et ne fait que se laisser toucher diversement, comme elle, à la diversité des événements. Néanmoins on a généralement approuvé celle-ci, et condamné l'autre. J'en ai cherché la raison, et j'en ai trouvé deux. L'une est la liaison des scènes, qui semble, s'il m'est permis de parler ainsi, incorporer Sabine dans cette pièce, au lieu que, dans le *Cid*, toutes celles de l'Infante sont détachées et paraissent hors œuvre :

... *Tantum series juncturaque pollet*² !

L'autre, qu'ayant une fois posé Sabine pour femme d'Horace, il est nécessaire que tous les incidents de ce poème lui donnent les sentiments qu'elle en témoigne avoir, par l'obligation qu'elle a de prendre intérêt à ce qui regarde son mari et ses frères, mais l'Infante n'est point obligée d'en prendre aucun

1. « Qu'il soit maintenu jusqu'au bout tel qu'il a commencé, et demeure fidèle à soi (*Art poétique*, vers 126-127). » — 2. « Tant l'ordre et la liaison ont de prix (*Art poétique*, v. 212). »

en ce qui touche le Cid ; et si elle a quelque inclination secrète pour lui, il n'est point besoin qu'elle en fasse rien paraître, puisqu'elle ne produit aucun effet.

L'oracle qui est proposé au premier acte trouve son vrai sens à la conclusion du cinquième. Il semble clair d'abord et porte l'imagination à un sens contraire, et je les aimerais mieux de cette sorte sur nos théâtres que ceux qu'on fait entièrement obscurs, parce que la surprise de leur véritable effet en est plus belle. J'en ai usé ainsi encore dans l'*Andromède* et dans l'*Œdipe*¹. Je ne dis pas la même chose des songes, qui peuvent faire encore un grand ornement dans la protase², pourvu qu'on ne s'en serve pas souvent. Je voudrais qu'ils eussent l'idée de la fin véritable de la pièce, mais avec quelque confusion qui n'en permît pas l'intelligence entière. C'est ainsi que je m'en suis servi deux fois, ici³ et dans *Polyeucte*⁴, mais avec plus d'éclat et d'artifice dans ce dernier poème, où il marque toutes les particularités de l'événement, qu'en celui-ci, où il ne fait qu'exprimer une ébauche tout à fait informe de ce qui doit arriver de funeste.

Il passe pour constant que le second acte est un des plus pathétiques qui soient sur la scène, et le troisième un des plus artificieux. Il est soutenu de la seule narration de la moitié du combat des trois frères, qui est coupée très heureusement pour laisser Horace le père dans la colère et le déplaisir, et lui donner ensuite un beau retour à la joie dans le quatrième. Il a été à propos, pour le jeter dans cette erreur, de se servir de l'impatience d'une femme qui suit brusquement sa première idée et présume le combat achevé parce qu'elle a vu deux des Horaces par terre, et le troisième en fuite. Un homme, qui doit être plus posé et plus judicieux, n'eût pas été propre à donner cette fausse alarme : il eût dû prendre plus de patience, afin d'avoir plus de certitude de l'événement et n'eût pas été excusable de se laisser emporter si légèrement par les apparences à présumer le mauvais succès d'un combat dont il n'eût pas vu la fin.

Bien que le roi n'y paraisse qu'au cinquième, il y est mieux dans sa dignité que dans le *Cid*, parce qu'il a intérêt pour tout son Etat dans le reste de la pièce ; bien qu'il n'y parle point, il ne laisse pas d'y agir comme roi. Il vient aussi dans ce cinquième comme roi qui veut honorer par cette visite un père dont les fils lui ont conservé sa couronne et acquis celle d'Albe au prix de leur sang. S'il y fait l'office de juge, ce n'est que par accident ; et il le fait dans ce logis même d'Horace, par la seule contrainte qu'impose la règle de l'unité de lieu. Tout ce cinquième est encore une des causes du peu de satisfaction que laisse cette tragédie ; il est tout en plaidoyers, et ce n'est pas là la place des harangues ni des longs discours ; ils peuvent être supportés en un commencement de pièce, où l'action n'est pas encore échauffée ; mais le cinquième acte doit plus agir que discourir. L'attention de l'auditeur, déjà lassée, se rebute de ces conclusions qui traînent et tirent la fin en longueur.

Quelques-uns ne veulent pas que Valère y soit un digne accusateur d'Horace, parce que dans la pièce il n'a pas fait voir assez de passion pour

1. Cf. *Andromède*, I, 1 ; *Œdipe*, II, 3. — 2. *Protase* : exposition. — 3. Acte premier, scène II.
— 4. *Polyeucte*, I, 3.

176
160

Camille ; à quoi je réponds que ce n'est pas à dire qu'il n'en eût une très forte, mais qu'un amant mal voulu ne pouvait se montrer de bonne grâce à sa maîtresse dans le jour qui la rejoignait à un amant aimé. Il n'y avait point de place pour lui au premier acte, et encore moins au second ; il fallait qu'il tint son rang à l'armée pendant le troisième ; et il se montre au quatrième sitôt que la mort de son rival fait quelque ouverture à son espérance : il tâche à gagner les bonnes grâces du père par la commission qu'il prend du roi de lui apporter les glorieuses nouvelles de l'honneur que ce prince lui veut faire ; et par occasion il lui apprend la victoire de son fils, qu'il ignorait. Il ne manque pas d'amour durant les trois premiers actes, mais d'un temps propre à le témoigner ; et dès la première scène de la pièce il paraît bien qu'il rendait assez de soins à Camille, puisque Sabine s'en alarme pour son frère. S'il ne prend pas le procédé de France, il faut considérer qu'il est Romain et dans Rome, où il n'aurait pu entreprendre un duel contre un autre Romain sans faire un crime d'État, et que j'en aurais fait un de théâtre, si j'avais habillé un Romain à la française.



TABLE

PIERRE CORNEILLE.....	5
L'ILLUSION COMIQUE.....	19
LE CID.....	87
HORACE.....	173





THÉÂTRE CHOISI
DE CORNEILLE

TOME II



onachet

L'empereur Sculp

POLYEUCTE. — Qu'on me mène à la mort...

(POLYEUCTE, acte IV. sc. 17.)

THÉÂTRE CHOISI
DE
CORNEILLE

Notices et annotations
par Henri CLOUARD

TOME II



UNE GRAVURE HORS TEXTE

Bibliothèque Larousse

13-17, rue Montparnasse — PARIS

CINNA

O V

LA CLEMENCE D'AVGVSTE

TRAGEDIE.

Horat. ——— *cui lecta potenter erit res
Nec facundia deferet hunc, nec lucidus ordo.*



Imprimé à Rouën aux despens de l'Auteur, & se vendent.

A. PARIS,

Chez TOYSSAINCT QVINET, au Palais, sous
la montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XLIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1643.

PERSONNAGES

OCTAVE-CÉSAR AUGUSTE, empereur de Rome.

LIVIE, impératrice.

CINNA, fils d'une fille de Pompée, chef de la conjuration contre Auguste.

MAXIME, autre chef de la conjuration.

ÉMILIE, fille de C. Toranius, tuteur d'Auguste, et proscrit par lui durant le triumvirat.

FULVIE, confidente d'Émilie.

POLYCLÈTE, affranchi d'Auguste.

ÉVANDRE, affranchi de Cinna.

EUPHORBE, affranchi de Maxime.

La scène est à Rome.



CINNA

Tragédie - 1640

NOTICE

C'EST le premier livre des *Essais de Montaigne* et le *Traité de la Clémence de Sénèque* qui fournirent à Corneille la trame de *Cinna*. Représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne (ou du Marais?) dans les derniers mois de 1640, avec un magnifique succès, la nouvelle tragédie parut en 1643 sous ce titre : *Cinna ou la Clémence d'Auguste*. C'est celui de tous les chefs-d'œuvre de Corneille que les contemporains préférèrent. Peut-être y ont-ils goûté une allusion continue et voilée aux passions de cette époque, qui connut la rude domination de Richelieu, l'effervescence de la Fronde et le règne moral de tant de jeunes ambitieuses.

Corneille dédia *Cinna* à M. de Montoron, riche financier, fameux par ses prodigalités.

ACTE I^{er}. — *Émilie*, pour venger le meurtre de son père, a décidé *Cinna*, qu'elle aime et dont elle est aimée, à frapper l'empereur. Or l'empereur *Auguste* fait demander au palais les deux chefs de la conspiration, *Cinna* et *Maxime*. *Émilie* et *Cinna* se préparent à mourir.

ACTE II. — *Auguste* n'a fait appeler les deux jeunes gens que pour les consulter sur son projet d'abdiquer. Tandis que *Maxime* l'approuve et vante les mérites de la République, *Cinna* le supplie de garder le pouvoir. A *Maxime*, qui s'étonne de cette attitude, il explique qu'il aime *Émilie* et veut la mériter par la mort du tyran.

ACTE III. — Troublé de remords, mais poussé à bout par *Émilie*, *Cinna* prend l'engagement de frapper l'empereur. *Maxime*, qui d'ailleurs aime secrètement la jeune fille, reproche à *Cinna* d'avoir trahi les Romains. Il songe à le dénoncer, sur les perfides conseils de son affranchi.

ACTE IV. — *L'affranchi Euphorbe révèle tout à l'empereur, qui ne sait que résoudre. Émilie repousse les offres de Maxime, soupçonne sa trahison et le laisse désespéré, cependant que Cinna se rend à l'appel d'Auguste.*

ACTE V. — *Cinna, après d'inutiles dénégations, avoue son crime, mais déclare ne l'avoir conçu que pour rendre à Rome la liberté. Émilie survient et se prétend la vraie coupable. Enfin Maxime fait l'aveu de sa double trahison. Auguste pardonne à tous, et lui-même unit Émilie à Cinna.*

VERS DE CINNA FRÉQUEMMENT CITÉS

Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

(II, I.)

Le pire des États, c'est l'État populaire.

(II, I.)

Je suis maître de moi comme de l'univers.

(V, III.)

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie.

(V, III.)



CINNA

— 1640 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE¹ : ÉMILIE.

Impatients désirs d'une illustre vengeance
Dont la mort de mon père a formé la naissance,
Enfants impétueux de mon ressentiment,
Que ma douleur séduite embrasse aveuglément,
Vous prenez sur mon âme un trop puissant empire :
Durant quelques moments souffrez que je respire,
Et que je considère, en l'état où je suis,
Et ce que je hasarde, et ce que je poursuis.
Quand je regarde Auguste au milieu de sa gloire²,
Et que vous reprochez³ à ma triste mémoire
Que par sa propre main mon père massacre
Du trône où je le vois fait le premier degré ;
Quand vous me présentez cette sanglante image,
La cause de ma haine, et l'effet de sa rage,
Je m'abandonne toute à vos ardents transports,
Et crois, pour une mort, lui devoir mille morts.
Au milieu toutefois d'une fureur si juste,
J'aime encor plus Cinna que je ne hais Auguste,
Et je sens refroidir ce bouillant mouvement
Quand il faut, pour le suivre, exposer mon amant.
Oui, Cinna, contre moi, moi-même je m'irrite
Quand je songe aux dangers où je te précipite.
Quoique pour me servir tu n'appréhendes rien,
Te demander du sang, c'est exposer le tien⁴ :
D'une aussi haute place on n'abat point de têtes
Sans attirer sur soi mille et mille tempêtes ;
L'issue en est douteuse, et le péril certain :
Un ami déloyal peut trahir ton dessein ;

1. La scène est dans l'appartement d'Émilie.

2. *Var.* Quand je regarde Auguste en son trône de gloire (1643-1656).

3. *Reprocher* : rappeler.

4. *Var.* Te demander son sang, c'est exposer le tien (1643-1656).

L'ordre mal concerté, l'occasion mal prise,
 Peuvent sur son auteur renverser l'entreprise¹,
 Tourner sur toi les coups dont tu le veux frapper ;
 Dans sa ruine même il peut t'envelopper ;
 Et quoi qu'en ma faveur ton amour exécute,
 Il te peut, en tombant, écraser sous sa chute.
 / Ah! cesse de courir à ce mortel danger :
 Te perdre en me vengeant, ce n'est pas me venger.
 Un cœur est trop cruel quand il trouve des charmes
 Aux douceurs que corrompt l'amertume des larmes ;
 Et l'on doit mettre au rang des plus cuisants malheurs
 La mort d'un ennemi qui coûte tant de pleurs.

Mais peut-on en verser alors qu'on venge un père?
 Est-il perte à ce prix qui ne semble légère?
 Et, quand son assassin tombe sous notre effort,
 Doit-on considérer ce que coûte sa mort?
 Cessez, vaines frayeurs, cessez, lâches tendresses,
 De jeter dans mon cœur vos indignes faiblesses ;
 Et toi qui les produis par tes soins superflus,
 Amour, sers mon devoir, et ne le combats plus :
 Lui céder, c'est ta gloire, et le vaincre, ta honte :
 Montre-toi généreux, souffrant qu'il te surmonte ;
 Plus tu lui donneras, plus il va te donner,
 Et ne triomphera que pour te couronner.

SCÈNE II : ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Je l'ai juré, Fulvie, et je le jure encore,
 Quoique j'aime Cinna, quoique mon cœur l'adore,
 S'il me veut posséder, Auguste doit périr :
 Sa tête est le seul prix dont il peut m'acquérir.
 Je lui prescris la loi que mon devoir m'impose.

FULVIE.

Elle a pour la blâmer une trop juste cause :
 Par un si grand dessein vous vous faites juger
 Digne sang de celui que vous voulez venger ;
 Mais encore une fois souffrez que je vous die
 Qu'une si juste ardeur devrait être atténuée.

1. *Var.* Peuvent dessus ton chef renverser l'entreprise (1643-1656).

Auguste, chaque jour, à force de bienfaits,
Semble assez réparer les maux qu'il vous a faits ;
Sa faveur envers vous paraît si déclarée
Que vous êtes chez lui la plus considérée ;
Et de ses courtisans souvent les plus heureux
Vous pressent à genoux de lui parler pour eux.

ÉMILIE.

Toute cette faveur ne me rend pas mon père ;
Et de quelque façon que l'on me considère,
Abondante en richesse, ou puissante en crédit,
Je demeure toujours la fille d'un proscrit.
Les bienfaits ne font pas toujours ce que tu penses ;
D'une main odieuse ils tiennent lieu d'offenses.
Plus nous en prodiguons à qui nous peut haïr,
Plus d'armes nous donnons à qui nous veut trahir.
Il m'en fait chaque jour sans changer mon courage¹ ;
Je suis ce que j'étais, et je puis davantage,
Et des mêmes présents qu'il verse dans mes mains
J'achète contre lui les esprits des Romains ;
Je recevrais de lui la place de Livie
Comme un moyen plus sûr d'attenter à sa vie.
Pour qui venge mon père il n'est point de forfaits,
Et c'est vendre son sang que se rendre aux bienfaits.

FULVIE.

Quel besoin toutefois de passer pour ingrate ?
Ne pouvez-vous haïr sans que la haine éclate ?
Assez d'autres sans vous n'ont pas mis en oubli
Par quelles cruautés son trône est établi :
Tant de braves Romains, tant d'illustres victimes
Qu'à son ambition ont immolés ses crimes,
Laissent à leurs enfants d'assez vives douleurs
Pour venger votre perte en vengeant leurs malheurs.
Beaucoup l'ont entrepris, mille autres vont les suivre :
Qui vit haï de tous ne saurait longtemps vivre.
Remettez à leurs bras les communs intérêts,
Et n'aidez leurs desseins que par des vœux secrets.

ÉMILIE.

Quoi ? Je le haïrai sans tâcher de lui nuire ?
J'attendrai du hasard qu'il ose le détruire ?

1. *Courage* : cœur.

Et je satisferai des devoirs si pressants
 Par une haine obscure et des vœux impuissants ?
 Sa perte, que je veux, me deviendrait amère,
 Si quelqu'un l'immolait à d'autres qu'à mon père ;
 Et tu verrais mes pleurs couler pour son trépas,
 Qui, le faisant périr, ne me vengerait pas.

C'est une lâcheté que de remettre à d'autres
 Les intérêts publics qui s'attachent aux nôtres.
 Joignons à la douceur de venger nos parents
 La gloire qu'on remporte à punir les tyrans,
 Et faisons publier par toute l'Italie :
 « La liberté de Rome est l'œuvre d'Émilie ;
 On a touché son âme, et son cœur s'est épris ;
 Mais elle n'a donné son amour qu'à ce prix. »

FULVIE.

Votre amour à ce prix n'est qu'un présent funeste
 Qui porte à votre amant sa perte manifeste.
 Pensez mieux, Émilie, à quoi vous l'exposez,
 Combien à cet écueil se sont déjà brisés ;
 Ne vous aveuglez point quand sa mort est visible.

ÉMILIE.

Ah ! tu sais me frapper par où je suis sensible.
 Quand je songe aux dangers que je lui fais courir,
 La crainte de sa mort me fait déjà mourir ;
 Mon esprit en désordre à soi-même s'oppose :
 Je veux et ne veux pas, je m'emporte et je n'ose ;
 Et mon devoir confus, languissant, étonné¹,
 Cède aux rébellions de mon cœur mutiné.

Tout beau, ma passion, deviens un peu moins forte ;
 Tu vois bien des hasards, ils sont grands, mais n'importe :
 Cinna n'est pas perdu pour être hasardé.
 De quelques légions qu'Auguste soit gardé,
 Quelque soin qu'il se donne et quelque ordre qu'il tienne,
 Qui méprise sa vie est maître de la sienne.
 Plus le péril est grand, plus doux en est le fruit ;
 La vertu nous y jette, et la gloire le suit.
 Quoi qu'il en soit, qu'Auguste ou que Cinna périsse,
 Aux mânes paternels je dois ce sacrifice ;

1. Étonné : stupéfié.

Cinna me l'a promis en recevant ma foi,
 Et ce coup seul aussi le rend digne de moi.
 Il est tard, après tout, de m'en vouloir dédire.
 Aujourd'hui l'on s'assemble, aujourd'hui l'on conspire ;
 L'heure, le lieu, le bras se choisit aujourd'hui,
 Et c'est à faire enfin à mourir après lui ¹.

SCÈNE III : CINNA, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Mais le voici qui vient. Cinna, votre assemblée
 Par l'effroi du péril n'est-elle point troublée ?
 Et reconnaissez-vous au front de vos amis
 Qu'ils soient prêts à tenir ce qu'ils vous ont promis ?

CINNA.

Jamais contre un tyran entreprise conçue
 Ne permit d'espérer une si belle issue ;
 Jamais de telle ardeur on n'en jura la mort,
 Et jamais conjurés ne furent mieux d'accord ;
 Tous s'y montrent portés avec tant d'allégresse
 Qu'ils semblent, comme moi, servir une maîtresse ;
 Et tous font éclater un si puissant courroux
 Qu'ils semblent tous venger un père comme vous.

ÉMILIE.

Je l'avais bien prévu, que, pour un tel ouvrage,
 Cinna saurait choisir des hommes de courage
 Et ne remettrait pas en de mauvaises mains
 L'intérêt d'Émilie et celui des Romains.

CINNA.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle
 Cette troupe entreprend une action si belle !
 Au seul nom de César, d'Auguste et d'empereur,
 Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur,
 Et dans un même instant, par un effet contraire,
 Leur front pâlir d'horreur et rougir de colère.
 « Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
 Qui doit conclure enfin nos desseins généreux :
 Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
 Et son salut dépend de la perte d'un homme,

1. C'est à faire à : il convient de.

Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
 A ce tigre altéré de tout le sang romain.
 Combien pour le répandre a-t-il formé de brigues !
 Combien de fois changé de partis et de ligues.
 Tantôt ami d'Antoine, et tantôt ennemi,
 Et jamais insolent ni cruel à demi ! »

Là, par un long récit de toutes les misères
 Que durant notre enfance ont enduré nos pères,
 Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
 Je redouble en leurs cœurs l'ardeur de le punir.
 Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
 Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
 Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
 Nos légions s'armaient contre leur liberté ;
 Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
 Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves ;
 Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
 Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers ;
 Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
 Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
 Romains contre Romains, parents contre parents,
 Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
 De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
 Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat,
 Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat ;
 Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
 Pour en représenter les tragiques histoires.
 Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants,
 Rome entière noyée au sang de ses enfants :
 Les uns assassinés dans les places publiques,
 Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques ;
 Le méchant par le prix au crime encouragé ;
 Le mari par sa femme en son lit égorgé ;
 Le fils tout dégouttant du meurtre de son père,
 Et sa tête à la main demandant son salaire,
 Sans pouvoir exprimer par tant d'horribles traits
 Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
 Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,
 De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
 Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels ?

Mais pourrais-je vous dire à quelle impatience,
 A quels frémissements, à quelle violence,
 Ces indignes trépas, quoique mal figurés,
 Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
 Je n'ai point perdu temps, et, voyant leur colère
 Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
 J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
 La perte de nos biens et de nos libertés,
 Le ravage des champs, le pillage des villes,
 Et les proscriptions, et les guerres civiles,
 Sont les degrés sanglants dont Auguste a fait choix
 Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
 Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
 Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste,
 Et que juste une fois il s'est privé d'appui,
 Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui¹.
 Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître ;
 Avec la liberté Rome s'en va renaître ;
 Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
 Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.
 Prenons l'occasion tandis qu'elle est propice :
 Demain au Capitole il fait un sacrifice ;
 Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
 Justice à tout le monde, à la face des dieux :
 Là presque pour sa suite il n'a que notre troupe ;
 C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe² ;
 Et je veux pour signal que cette même main
 Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
 Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
 Fera voir si je suis du sang du grand Pompée ;
 Faites voir après moi si vous vous souvenez
 Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
 A peine ai-je achevé que chacun renouvelle,
 Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
 L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi
 L'honneur du premier coup, que j'ai choisi pour moi.
 La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
 Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
 L'autre moitié me suit et doit l'environner,

1. Marc-Antoine et Lépide : celui-ci ne périt pas, mais Auguste l'exclut de pouvoir. —

2. Cinna avait reçu le sacerdoce de la faveur d'Auguste (Sénèque, *de la Clémence*, I, xi).

Prête au moindre signal que je voudrai donner.

Voilà, belle Émilie, à quel point nous en sommes.
Demain j'attends la haine ou la faveur des hommes,
Le nom de parricide ou de libérateur,
César celui de prince ou d'un usurpateur¹.
Du succès qu'on obtient contre la tyrannie
Dépend ou notre gloire ou notre ignominie,
Et le peuple, inégal à l'endroit des tyrans,
S'il les déteste morts, les adore vivants.
Pour moi, soit que le ciel me soit dur ou propice,
Qu'il m'élève à la gloire ou me livre au supplice,
Que Rome se déclare ou pour ou contre nous,
Mourant pour vous servir, tout me semblera doux.

ÉMILIE.

Ne crains point de succès qui souille ta mémoire :
Le bon et le mauvais sont égaux pour ta gloire ;
Et, dans un tel dessein, le manque de bonheur
Met en péril ta vie, et non pas ton honneur.
Regarde le malheur de Brute et de Cassie :
La splendeur de leurs noms en est-elle obscurcie ?
Sont-ils morts tout entiers avec leurs grands desseins² ?
Ne les compte-t-on plus pour les derniers Romains ?
Leur mémoire dans Rome est encor précieuse,
Autant que de César la vie est odieuse ;
Si leur vainqueur y règne, ils y sont regrettés,
Et par les vœux de tous leurs pareils souhaités.

Va marcher sur leurs pas où l'honneur te convie :
Mais ne perds pas le soin de conserver ta vie ;
Souviens-toi du beau feu dont nous sommes épris,
Qu'aussi bien que la gloire Émilie est ton prix,
Que tu me dois ton cœur, que mes faveurs t'attendent,
Que tes jours me sont chers, que les miens en dépendent.
Mais quelle occasion mène Évand्रे vers nous ?

SCÈNE IV : CINNA, ÉMILIE, ÉVANDRE, FULVIE.

ÉVANDRE.

Seigneur, César vous mande, et Maxime avec vous.

CINNA.

Et Maxime avec moi ? Le sais-tu bien, Évand्रे ?

1. *Var.* César celui de prince ou bien d'usurpateur (1643-1656).

2. *Var.* Et sont-ils morts entiers avecque leurs desseins (1643-1656).

ÉVANDRE.

Polyclète est encor chez vous à vous attendre
Et fût venu lui-même avec moi vous chercher,
Si ma dextérité n'eût su l'en empêcher ;
Je vous en donne avis, de peur d'une surprise.
Il presse fort.

ÉMILIE.

Mander les chefs de l'entreprise !
Tous deux ! en même temps ! Vous êtes découverts.

CINNA.

Espérons mieux, de grâce.

ÉMILIE.

Ah ! Cinna, je te perds !

Et les dieux, obstinés à nous donner un maître,
Parmi tes vrais amis ont mêlé quelque traître.
Il n'en faut point douter, Auguste a tout appris.
Quoi ? tous deux ! et sitôt que le conseil est pris !

CINNA.

Je ne vous puis celer que son ordre m'étonne ;
Mais souvent il m'appelle auprès de sa personne ;
Maxime est comme moi de ses plus confidents¹,
Et nous nous alarmons peut-être en imprudents.

ÉMILIE.

Sois moins ingénieux à te tromper toi-même,
Cinna ; ne porte point mes maux jusqu'à l'extrême ;
Et puisque désormais tu ne peux me venger,
Dérobe au moins ta tête à ce mortel danger ;
Fuis d'Auguste irrité l'implacable colère.
Je verse assez de pleurs pour la mort de mon père ;
N'aigris point ma douleur par un nouveau tourment,
Et ne me réduis point à pleurer mon amant.

CINNA.

Quoi ? sur l'illusion d'une terreur panique,
Trahir vos intérêts et la cause publique !
Par cette lâcheté moi-même m'accuser,
Et tout abandonner quand il faut tout oser !
Que feront nos amis si vous êtes déçue ?

1. *Confident* est ici adjectif.

ÉMILIE.

Mais que deviendras-tu si l'entreprise est sue ?

CINNA.

S'il est pour me trahir des esprits assez bas,
Ma vertu pour le moins ne me trahira pas ;
Vous la verrez, brillante au bord des précipices,
Se couronner de gloire en bravant les supplices,
Rendre Auguste jaloux du sang qu'il répandra,
Et le faire trembler alors qu'il me perdra.

Je deviendrais suspect à tarder davantage.
Adieu. Raffermissiez ce généreux courage.
S'il faut subir le coup d'un destin rigoureux,
Je mourrai tout ensemble heureux et malheureux :
Heureux pour vous servir de perdre ainsi la vie,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

ÉMILIE.

Oui, va, n'écoute plus ma voix qui te retient !
Mon trouble se dissipe, et ma raison revient.
Pardonne à mon amour cette indigne faiblesse.
Tu voudrais fuir en vain, Cinna, je le confesse :
Si tout est découvert, Auguste a su pourvoir
A ne te laisser pas ta fuite en ton pouvoir.
Porte, porte chez lui cette mâle assurance,
Digne de notre amour, digne de ta naissance ;
Meurs, s'il y faut mourir, en citoyen romain,
Et par un beau trépas couronne un beau dessein.
Ne crains pas qu'après toi rien ici me retienne :
Ta mort emportera mon âme avec la tienne :
Et mon cœur, aussitôt percé des mêmes coups...

CINNA.

Ah ! souffrez que tout mort je vive encore en vous ;
Et du moins en mourant permettez que j'espère
Que vous saurez venger l'amant avec le père.
Rien n'est pour vous à craindre : aucun de nos amis
Ne sait ni vos desseins, ni ce qui m'est promis ;
Et, leur parlant tantôt des misères romaines,
Je leur ai tu la mort qui fait naître nos haines,
De peur que mon ardeur, touchant vos intérêts,
D'un si parfait amour ne trahît les secrets :
Il n'est su que d'Évandre et de votre Fulvie.

ÉMILIE.

Avec moins de frayeur je vais donc chez Livie,
Puisque dans ton péril il me reste un moyen
De faire agir pour toi son crédit et le mien ;
Mais si mon amitié par là ne te délivre,
N'espère pas qu'enfin je veuille te survivre.
Je fais de ton destin des règles à mon sort,
Et j'obtiendrai ta vie, ou je suivrai ta mort.

CINNA.

Soyez en ma faveur moins cruelle à vous-même.

ÉMILIE.

Va-t'en, et souviens-toi seulement que je t'aime.

ACTE DEUXIÈME¹

SCÈNE PREMIÈRE : AUGUSTE, CINNA, MAXIME.

TROUPE DE COURTISANS.

AUGUSTE.

Que chacun se retire, et qu'aucun n'entre ici.
Vous, Cinna, demeurez, et vous, Maxime, aussi.
(*Tous se retirent, à la réserve de Cinna et de Maxime.*)

Cet empire absolu sur la terre et sur l'onde,
Ce pouvoir souverain que j'ai sur tout le monde,
Cette grandeur sans borne et cet illustre rang,
Qui m'a jadis coûté tant de peine et de sang,
Enfin tout ce qu'adore en ma haute fortune
D'un courtisan flatteur la présence importune,
N'est que de ces beautés dont l'éclat éblouit,
Et qu'on cesse d'aimer sitôt qu'on en jouit.
L'ambition déplaît quand elle est assouvie,
D'une contraire ardeur son ardeur est suivie ;
Et comme notre esprit, jusqu'au dernier soupir,
Toujours vers quelque objet pousse quelque désir,
Il se ramène en soi, n'ayant plus où se prendre,
Et, monté sur le faite, il aspire à descendre.

1. « Le second acte se passe dans l'appartement d'Auguste (Corneille, *Examen de Cinna*). »

J'ai souhaité l'empire, et j'y suis parvenu ;
 Mais en le souhaitant, je ne l'ai pas connu :
 Dans sa possession j'ai trouvé pour tous charmes
 D'effroyables soucis, d'éternelles alarmes,
 Mille ennemis secrets, la mort à tous propos,
 Point de plaisir sans trouble, et jamais de repos.
 Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême ;
 Le grand César, mon père, en a joui de même :
 D'un œil si différent tous deux l'ont regardé,
 Que l'un s'en est démis, et l'autre l'a gardé ;
 Mais l'un, cruel, barbare, est mort aimé, tranquille,
 Comme un bon citoyen dans le sein de sa ville ;
 L'autre, tout débonnaire, au milieu du sénat
 A vu trancher ses jours par un assassinat.
 Ces exemples récents suffiraient pour m'instruire,
 Si par l'exemple seul on se devait conduire :
 L'un m'invite à le suivre, et l'autre me fait peur ;
 Mais l'exemple souvent n'est qu'un miroir trompeur,
 Et l'ordre du destin qui gêne nos pensées
 N'est pas toujours écrit dans les choses passées :
 Quelquefois l'un se brise où l'autre s'est sauvé,
 Et par où l'un périt un autre est conservé.

Voilà, mes chers amis, ce qui me met en peine.
 Vous, qui me tenez lieu d'Agrippe et de Mécène,
 Pour résoudre ce point avec eux débattu,
 Prenez sur mon esprit le pouvoir qu'ils ont eu.
 Ne considérez point cette grandeur suprême,
 Odieuse aux Romains et pesante à moi-même ;
 Traitez-moi comme ami, non comme souverain ;
 Rome, Auguste, l'État, tout est en votre main :
 Vous mettrez et l'Europe, et l'Asie et l'Afrique,
 Sous les lois d'un monarque ou d'une république
 Votre avis est ma règle, et par ce seul moyen
 Je veux être empereur ou simple citoyen.

CINNA.

Malgré notre surprise et mon insuffisance,
 Je vous obéirai, seigneur, sans complaisance,
 Et mets bas le respect qui pourrait m'empêcher
 De combattre un avis où vous semblez pencher.
 Souffrez-le d'un esprit jaloux de votre gloire,
 Que vous allez souiller d'une tache trop noire,

Si vous ouvrez votre âme à ces impressions
Jusques à condamner toutes vos actions.

On ne renonce point aux grandeurs légitimes ;
On garde sans remords ce qu'on acquiert sans crimes ;
Et plus le bien qu'on quitte est noble, grand, exquis,
Plus qui l'ose quitter le juge mal acquis.
N'imprimez pas, seigneur, cette honteuse marque
A ces rares vertus qui vous ont fait monarque ;
Vous l'êtes justement, et c'est sans attentat
Que vous avez changé la forme de l'État.
Rome est dessous vos lois par le droit de la guerre,
Qui sous les lois de Rome a mis toute la terre ;
Vos armes l'ont conquise, et tous les conquérants
Pour être usurpateurs ne sont pas des tyrans ;
Quand ils ont sous leurs lois asservi des provinces,
Gouvernant justement, ils s'en font justes princes :
C'est ce que fit César ; il vous faut aujourd'hui
Condamner sa mémoire, ou faire comme lui.
Si le pouvoir suprême est blâmé par Auguste,
César fut un tyran et son trépas fut juste,
Et vous devez aux dieux compte de tout le sang
Dont vous l'avez vengé pour monter à son rang.
N'en craignez point, seigneur, les tristes destinées ;
Un plus puissant démon veille sur vos années :
On a dix fois sur vous attenté sans effet,
Et qui l'a voulu perdre au même instant l'a fait.
On entreprend assez, mais aucun n'exécute ;
Il est des assassins, mais il n'est plus de Brute :
Enfin, s'il faut attendre un semblable revers,
Il est beau de mourir maître de l'univers.
C'est ce qu'en peu de mots j'ose dire, et j'estime
Que ce peu que j'ai dit est l'avis de Maxime.

MAXIME.

Oui, j'accorde qu'Auguste a droit de conserver
L'empire où sa vertu l'a fait seule arriver,
Et qu'au prix de son sang, au péril de sa tête,
Il a fait de l'État une juste conquête ;
Mais que sans se noircir il ne puisse quitter
Le fardeau que sa main est lasse de porter,
Qu'il accuse par là César de tyrannie,
Qu'il approuve sa mort, c'est ce que je dénie.

Rome est à vous, seigneur, l'empire est votre bien ;
 Chacun en liberté peut disposer du sien ;
 Il le peut à son choix garder ou s'en défaire ;
 Vous seul ne pourriez pas ce que peut le vulgaire,
 Et seriez devenu, pour avoir tout dompté,
 Esclave des grandeurs où vous êtes monté !
 Possédez-les, seigneur, sans qu'elles vous possèdent.
 Loin de vous captiver, souffrez qu'elles vous cèdent ;
 Et faites hautement connaître enfin à tous
 Que tout ce qu'elles ont est au-dessous de vous.
 Votre Rome autrefois vous donna la naissance ;
 Vous lui voulez donner votre toute-puissance ;
 Et Cinna vous impute à crime capital
 La libéralité vers le pays natal¹ !

Il appelle remords l'amour de la patrie !
 Par la haute vertu la gloire est donc flétrie,
 Et ce n'est qu'un objet digne de nos mépris,
 Si de ses pleins effets l'infamie est le prix !
 Je veux bien avouer qu'une action si belle
 Donne à Rome bien plus que vous ne tenez d'elle ;
 Mais commet-on un crime indigne de pardon,
 Quand la reconnaissance est au-dessus du don ?
 Suivez, suivez, seigneur, le ciel qui vous inspire :
 Votre gloire redouble à mépriser l'empire ;
 Et vous serez fameux chez la postérité,
 Moins pour l'avoir conquis que pour l'avoir quitté.
 Le bonheur peut conduire à la grandeur suprême ;
 Mais pour y renoncer il faut la vertu même ;
 Et peu de généreux vont jusqu'à dédaigner,
 Après un sceptre acquis, la douceur de régner.

Considérez d'ailleurs que vous réglez dans Rome,
 Où, de quelque façon que votre cour vous nomme,
 On hait la monarchie ; et le nom d'empereur,
 Cachant celui de roi, ne fait pas moins d'horreur.
 Ils passent pour² tyran quiconque s'y fait maître ;
 Qui le sert, pour esclave, et qui l'aime, pour traître ;
 Qui le souffre a le cœur lâche, mol, abattu,
 Et pour s'en affranchir tout s'appelle vertu.
 Vous en avez, seigneur, des preuves trop certaines :
 On a fait contre vous dix entreprises vaines ;

1. Vers : envers. — 2. Ils passent pour : ils regardent comme.

Peut-être que l'onzième est prête d'éclater,
Et que ce mouvement qui vous vient agiter
N'est qu'un avis secret que le ciel vous envoie,
Qui pour vous conserver n'a plus que cette voie.
Ne vous exposez plus à ces fameux revers.
Il est beau de mourir maître de l'univers ;
Mais la plus belle mort souille notre mémoire,
Quand nous avons pu vivre et croître notre gloire.

CINNA.

Si l'amour du pays doit ici prévaloir,
C'est son bien seulement que vous devez vouloir ;
Et cette liberté, qui lui semble si chère,
N'est pour Rome, seigneur, qu'un bien imaginaire,
Plus nuisible qu'utile, et qui n'approche pas
De celui qu'un bon prince apporte à ses États.
Avec ordre et raison les honneurs il dispense,
Avec discernement punit et récompense,
Et dispose de tout en juste possesseur,
Sans rien précipiter, de peur d'un successeur.
Mais quand le peuple est maître, on n'agit qu'en tumulte :
La voix de la raison jamais ne se consulte ;
Les honneurs sont vendus aux plus ambitieux,
L'autorité livrée aux plus séditieux¹.
Ces petits souverains qu'il fait pour une année,
Voyant d'un temps si court leur puissance bornée,
Des plus heureux desseins font avorter le fruit,
De peur de le laisser à celui qui les suit.
Comme ils ont peu de part aux biens dont ils ordonnent,
Dans le champ du public largement ils moissonnent,
Assurés que chacun leur pardonne aisément,
Espérant à son tour un pareil traitement :
Le pire des États, c'est l'État populaire.

AUGUSTE.

Et toutefois le seul qui dans Rome peut plaire.
Cette haine des rois, que depuis cinq cents ans
Avec le premier lait sucent tous ses enfants,
Pour l'arracher des cœurs, est trop enracinée.

1. Var. Les magistrats donnés aux plus séditieux (1643-1656).
Magistrat : magistrature.

MAXIME.

Oui, seigneur, dans son mal Rome est trop obstinée ;
 Son peuple, qui s'y plaît, en fuit la guérison ;
 Sa coutume l'emporte, et non pas la raison ;
 Et cette vieille erreur, que Cinna veut abattre,
 Est une heureuse erreur dont il est idolâtre,
 Par qui le monde entier, asservi sous ses lois,
 L'a vu cent fois marcher sur la tête des rois,
 Son épargne s'enfler du sac de leurs provinces.
 Que lui pouvaient de plus donner les meilleurs princes ?

J'ose dire, seigneur, que par tous les climats
 Ne sont pas bien reçus toutes sortes d'États ;
 Chaque peuple a le sien conforme à sa nature,
 Qu'on ne saurait changer sans lui faire une injure :
 Telle est la loi du ciel, dont la sage équité
 Sème dans l'univers cette diversité.
 Les Macédoniens aiment le monarchique,
 Et le reste des Grecs la liberté publique ;
 Les Parthes, les Persans veulent des souverains,
 Et le seul consulat est bon pour les Romains.

CINNA.

Il est vrai que du ciel la prudence infinie
 Départ à chaque peuple un différent génie ;
 Mais il n'est pas moins vrai que cet ordre des cieux
 Change selon les temps comme selon les lieux.
 Rome a reçu des rois ses murs et sa naissance ;
 Elle tient des consuls sa gloire et sa puissance,
 Et reçoit maintenant de vos rares bontés
 Le comble souverain de ses prospérités.
 Sous vous, l'État n'est plus en pillage aux armées ;
 Les portes de Janus par vos mains sont fermées,
 Ce que sous ses consuls on n'a vu qu'une fois¹,
 Et qu'a fait voir comme eux le second de ses rois.

MAXIME.

Les changements d'État que fait l'ordre céleste
 Ne coûtent point de sang, n'ont rien qui soit funeste.

CINNA.

C'est un ordre des dieux qui jamais ne se rompt,
 De nous vendre un peu cher les grands biens qu'ils nous font.

1. Après le succès de la première guerre punique.

L'exil des Tarquins même ensanglanta nos terres,
Et nos premiers consuls nous ont coûté des guerres.

MAXIME.

Donc votre aïeul Pompée au ciel a résisté
Quand il a combattu pour notre liberté?

CINNA.

Si le ciel n'eût voulu que Rome l'eût perdue,
Par les mains de Pompée il l'aurait défendue :
Il a choisi sa mort pour choisir dignement
D'une marque éternelle à ce grand changement,
Et devait cette gloire aux mânes d'un tel homme,
D'emporter avec eux la liberté de Rome.

Ce nom¹ depuis longtemps ne sert qu'à l'éblouir,
Et sa propre grandeur l'empêche d'en jouir.
Depuis qu'elle se voit la maîtresse du monde,
Depuis que la richesse entre ses murs abonde,
Et que son sein, fécond en glorieux exploits,
Produit des citoyens plus puissants que des rois,
Les grands, pour s'affermir achetant les suffrages,
Tiennent pompeusement leurs maîtres à leurs gages,
Qui, par des fers dorés se laissant enchaîner,
Reçoivent d'eux les lois qu'ils pensent leur donner.
Envieux l'un de l'autre, ils mènent tout par brigues
Que leur ambition tourne en sanglantes ligues.

Ainsi de Marius Sylla devint jaloux ;
César, de mon aïeul ; Marc-Antoine, de vous ;
Ainsi la liberté ne peut plus être utile
Qu'à former les fureurs d'une guerre civile,
Lorsque, par un désordre à l'univers fatal,
L'un ne veut point de maître, et l'autre point d'égal.

Seigneur, pour sauver Rome, il faut qu'elle s'unisse
En la main d'un bon chef à qui tout obéisse.
Si vous aimez encore à la favoriser,
Otez-lui les moyens de se plus diviser.
Sylla, quittant la place enfin bien usurpée,
N'a fait qu'ouvrir le champ à César et Pompée,
Que le malheur des temps ne nous eût pas fait voir,
S'il eût dans sa famille assuré son pouvoir.

1. Ce nom de liberté.

Qu'a fait du grand César le cruel parricide,
 Qu'élever contre vous Antoine avec Lépide,
 Qui n'eussent pas détruit Rome par les Romains,
 Si César eût laissé l'empire entre vos mains ?
 Vous la replongerez, en quittant cet empire,
 Dans les maux dont à peine encore elle respire,
 Et de ce peu, seigneur, qui lui reste de sang
 Une guerre nouvelle épuisera son flanc.

Que l'amour du pays, que la pitié vous touche ;
 Votre Rome à genoux vous parle par ma bouche.
 Considérez le prix que vous avez coûté :
 Non pas qu'elle vous croie avoir trop acheté ;
 Des maux qu'elle a soufferts elle est trop bien payée,
 Mais une juste peur tient son âme effrayée :
 Si, jaloux de son heur et las de commander,
 Vous lui rendez un bien qu'elle ne peut garder,
 S'il lui faut à ce prix en acheter un autre,
 Si vous ne préférez son intérêt au vôtre,
 Si ce funeste don la met au désespoir,
 Je n'ose dire ici ce que j'ose prévoir.
 Conservez-vous, seigneur, en lui laissant un maître
 Sous qui son vrai bonheur commence de naître ;
 Et pour mieux assurer le bien commun de tous,
 Donnez un successeur qui soit digne de vous.

AUGUSTE.

N'en délibérons plus, cette pitié l'emporte.
 Mon repos m'est bien cher, mais Rome est la plus forte ;
 Et quelque grand malheur qui m'en puisse arriver,
 Je consens à me perdre afin de la sauver.
 Pour ma tranquillité mon cœur en vain soupire :
 Cinna, par vos conseils je retiendrai l'empire ;
 Mais jè le retiendrai pour vous en faire part.
 Je vois trop que vos cœurs n'ont point pour moi de fard,
 Et que chacun de vous, dans l'avis qu'il me donne,
 Regarde seulement l'État et ma personne.
 Votre amour en tous deux fait ce combat d'esprits,
 Et vous allez tous deux en recevoir le prix.

Maxime, je vous fais gouverneur de Sicile ;
 Allez donner mes lois à ce terroir fertile ;
 Songez que c'est pour moi que vous gouvernerez,
 Et que je répondrai de ce que vous ferez.

Pour épouse, Cinna, je vous donne Émilie :
 Vous savez qu'elle tient la place de Julie,
 Et que si nos malheurs et la nécessité
 M'ont fait traiter son père avec sévérité,
 Mon épargne depuis en sa faveur ouverte
 Doit avoir adouci l'aigreur de cette perte.
 Voyez-la de ma part, tâchez de la gagner :
 Vous n'êtes point pour elle un homme à dédaigner ;
 De l'offré de vos vœux elle sera ravie.
 Adieu : j'en veux porter la nouvelle à Livie.

SCÈNE II : CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Quel est votre dessein après ces beaux discours ?

CINNA.

Le même que j'avais, et que j'aurai toujours.

MAXIME.

Un chef de conjurés flatte la tyrannie !

CINNA.

Un chef de conjurés la veut voir impunie !

MAXIME.

Je veux voir Rome libre.

CINNA.

Et vous pouvez juger
 Que je veux l'affranchir ensemble et la venger.
 Octave aura donc vu ses fureurs assouvies¹,
 Pillé jusqu'aux autels, sacrifié nos vies,
 Rempli les champs d'horreur, comblé Rome de morts,
 Et sera quitte après pour l'effet d'un remords !
 Quand le ciel par nos mains à le punir s'apprête,
 Un lâche repentir garantira sa tête !
 C'est trop semer d'appâts, et c'est trop inviter
 Par son impunité quelque autre à l'imiter.
 Vengeons nos citoyens, et que sa peine étonne
 Quiconque après sa mort aspire à la couronne.
 Que le peuple aux tyrans ne soit plus exposé :
 S'il eût puni Sylla, César eût moins osé.

1. *Var.* Auguste aura soulé ses damnables envies (1643-1656).

MAXIME.

Mais la mort de César, que vous trouvez si juste,
A servi de prétexte aux cruautés d'Auguste.
Voulant nous affranchir, Brute s'est abusé :
S'il n'eût puni César, Auguste eût moins osé.

CINNA.

La faute de Cassie et ses terreurs paniques
Ont fait rentrer l'État sous des lois tyranniques ;
Mais nous ne verrons point de pareils accidents,
Lorsque Rome suivra des chefs moins imprudents.

MAXIME.

Nous sommes encor loin de mettre en évidence
Si nous nous conduirons avec plus de prudence ;
Cependant c'en est peu que de n'accepter pas
Le bonheur qu'on recherche au péril du trépas.

CINNA.

C'en est encor bien moins, alors qu'on s'imagine
Guérir un mal si grand sans couper la racine ;
Employer la douceur à cette guérison,
C'est, en fermant la plaie, y verser du poison.

MAXIME.

Vous la voulez sanglante, et la rendez douteuse.

CINNA.

Vous la voulez sans peine, et la rendez honteuse.

MAXIME.

Pour sortir de ses fers jamais on ne rougit.

CINNA.

On en sort lâchement, si la vertu n'agit.

MAXIME.

Jamais la liberté ne cesse d'être aimable ;
Et c'est toujours pour Rome un bien inestimable.

CINNA.

Ce ne peut être un bien qu'elle daigne estimer,
Quand il vient d'une main lasse de l'opprimer :
Elle a le cœur trop bon pour se voir avec joie
Le rebut du tyran dont elle fut la proie ;
Et tout ce que la gloire a de vrais partisans
Le hait trop puissamment pour aimer ses présents.

MAXIME.

Donc pour vous Émilie est un objet de haine¹?

CINNA.

La recevoir de lui me serait une gêne.
Mais quand j'aurai vengé Rome des maux soufferts,
Je saurai le braver jusque dans les enfers.
Oui, quand par son trépas je l'aurai méritée,
Je veux joindre à sa main ma main ensanglantée,
L'épouser sur sa cendre, et qu'après notre effort
Les présents du tyran soient le prix de sa mort.

MAXIME.

Mais l'apparence, ami, que vous puissiez lui plaire
Teint du sang de celui qu'elle aime comme un père?
Car vous n'êtes pas homme à la violenter.

CINNA.

Ami, dans ce palais, on peut nous écouter,
Et nous parlons peut-être avec trop d'imprudence
Dans un lieu si mal propre à notre confiance.
Sortons ; qu'en sûreté j'examine avec vous,
Pour en venir à bout, les moyens les plus doux.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE¹ : MAXIME, EUPHORBE.

MAXIME.

Lui-même il m'a tout dit : leur flamme est mutuelle ;
Il adore Émilie, il est adoré d'elle ;
Mais sans venger son père il n'y peut aspirer ;
Et c'est pour l'acquérir qu'il nous fait conspirer.

EUPHORBE.

Je ne m'étonne plus de cette violence
Dont il contraint Auguste à garder sa puissance :
La ligue se romprait s'il s'en était démis,
Et tous vos conjurés deviendraient ses amis.

1. *Var.* [Donc pour vous Emilie est un objet de haine,]

Et cette récompense est pour vous une peine (1643-1656).

2. La scène est dans l'appartement d'Émilie.

MAXIME.

Ils servent à l'envi la passion d'un homme
 Qui n'agit que pour soi, feignant d'agir pour Rome ;
 Et moi, par un malheur qui n'eut jamais d'égal,
 Je pense servir Rome, et je sers mon rival.

EUPHORBE.

Vous êtes son rival ?

MAXIME.

Oui, j'aime sa maîtresse,
 Et l'ai caché toujours avec assez d'adresse ;
 Mon ardeur inconnue, avant que d'éclater,
 Par quelque grand exploit la voulait mériter :
 Cependant par mes mains je vois qu'il me l'enlève ;
 Son dessein fait ma perte, et c'est moi qui l'achève ;
 J'avance des succès dont j'attends le trépas,
 Et pour m'assassiner je lui prête mon bras.
 Que l'amitié me plonge en un malheur extrême !

EUPHORBE.

L'issue en est aisée : agissez pour vous-même ;
 D'un dessein qui vous perd rompez le coup fatal,
 Gagnez une maîtresse, accusant un rival.
 Auguste, à qui par là vous sauverez la vie,
 Ne vous pourra jamais refuser Émilie.

MAXIME.

Quoi ? trahir mon ami !

EUPHORBE.

L'amour rend tout permis ;
 Un véritable amant ne connaît point d'amis,
 Et même avec justice on peut trahir un traître
 Qui pour une maîtresse ose trahir son maître :
 Oubliez l'amitié, comme lui les bienfaits.

MAXIME.

C'est un exemple à fuir que celui des forfaits¹.

EUPHORBE.

Contre un si noir dessein tout devient légitime :
 On n'est point criminel quand on punit un crime.

1. Var. Un exemple à faillir n'autorise jamais.

— Sa faute contre lui vous rend tout légitime (1643-1656).

MAXIME.

Un crime par qui Rome obtient sa liberté !

EUPHORBE.

Craignez tout d'un esprit si plein de lâcheté.
L'intérêt du pays n'est point ce qui l'engage ;
Le sien, et non la gloire, anime son courage.
Il aimerait César, s'il n'était amoureux,
Et n'est enfin qu'ingrat, et non pas généreux.

Pensez-vous avoir lu jusqu'au fond de son âme ?
Sous la cause publique il vous cachait sa flamme,
Et peut cacher encor sous cette passion
Les détestables feux de son ambition.
Peut-être qu'il prétend, après la mort d'Octave,
Au lieu d'affranchir Rome, en faire son esclave,
Qu'il vous compte déjà pour un de ses sujets,
Ou que sur votre perte il fonde ses projets.

MAXIME.

Mais comment l'accuser sans nommer tout le reste ?
A tous nos conjurés l'avis serait funeste,
Et par là nous verrions indignement trahis
Ceux qu'engage avec nous le seul bien du pays.
D'un si lâche dessein mon âme est incapable :
Il perd trop d'innocents pour punir un coupable.
J'ose tout contre lui, mais je crains tout pour eux.

EUPHORBE.

Auguste s'est lassé d'être si rigoureux ;
En ces occasions, ennuyé¹ de supplices,
Ayant puni les chefs, il pardonne aux complices.
Si toutefois pour eux vous craignez son courroux,
Quand vous lui parlerez, parlez au nom de tous.

MAXIME.

Nous disputons en vain, et ce n'est que folie
De vouloir par sa perte acquérir Émilie :
Ce n'est pas le moyen de plaire à ses beaux yeux
Que de priver du jour ce qu'elle aime le mieux.
Pour moi j'estime peu qu'Auguste me la donne :
Je veux gagner son cœur plutôt que sa personne,

1. Ennuyé : dégoûté.

Et ne fais point état de sa possession,
Si je n'ai point de part à son affection.
Puis-je la mériter par une triple offense?
Je trahis son amant, je détruis sa vengeance,
Je conserve le sang qu'elle veut voir périr ;
Et j'aurais quelque espoir qu'elle me pût chérir ?

EUPHORBE.

C'est ce qu'à dire vrai je vois fort difficile.
L'artifice pourtant vous y peut être utile ;
Il en faut trouver un qui la puisse abuser,
Et du reste le temps en pourra disposer.

MAXIME.

Mais si pour s'excuser il nomme sa complice,
S'il arrive qu'Auguste avec lui la punisse,
Puis-je lui demander, pour prix de mon rapport,
Celle qui nous oblige à conspirer sa mort ?

EUPHORBE.

Vous pourriez m'opposer tant et de tels obstacles
Que pour les surmonter il faudrait des miracles ;
J'espère, toutefois, qu'à force d'y rêver...

MAXIME.

Éloigne-toi ; dans peu j'irai te retrouver :
Cinna vient, et je veux en tirer quelque chose,
Pour mieux résoudre après ce que je me propose.

SCÈNE II : CINNA, MAXIME.

MAXIME.

Vous me semblez pensif.

CINNA.

Ce n'est pas sans sujet.

MAXIME.

Puis-je d'un tel chagrin savoir quel est l'objet ?

CINNA.

Émilie et César, l'un et l'autre me gêne :
L'un me semble trop bon, l'autre trop inhumaine.
Plût aux dieux que César employât mieux ses soins,
Et s'en fît plus aimer, ou m'aimât un peu moins ;

Que sa bonté touchât la beauté qui me charme,
 Et la pût adoucir comme elle me désarme !
 Je sens au fond du cœur mille remords cuisants,
 Qui rendent à mes yeux tous ses bienfaits présents ;
 Cette faveur si pleine, et si mal reconnue,
 Par un mortel reproche à tous moments me tue.
 Il me semble surtout incessamment le voir
 Déposer en nos mains son absolu pouvoir,
 Écouter nos avis, m'applaudir et me dire :
 « Cinna, par vos conseils, je retiendrai l'empire :
 Mais je le retiendrai pour vous en faire part ; »
 Et je puis dans son sein enfoncer un poignard !
 Ah ! plutôt... Mais, hélas ! j'idolâtre Emilie ;
 Un serment exécrable à sa haine me lie ;
 L'horreur qu'elle a de lui me le rend odieux :
 Des deux côtés j'offense et ma gloire et les dieux ;
 Je deviens sacrilège, ou je suis parricide¹,
 Et vers l'un ou vers l'autre il faut être perfide.

MAXIME.

Vous n'aviez point tantôt ces agitations ;
 Vous paraissiez plus ferme en vos intentions ;
 Vous ne sentiez au cœur ni remords ni reproche.

CINNA.

On ne les sent aussi que quand le coup approche,
 Et l'on ne reconnaît de semblables forfaits
 Que quand la main s'apprête à venir aux effets.
 L'âme, de son dessein jusque-là possédée,
 S'attache aveuglément à sa première idée ;
 Mais alors quel esprit n'en devient point troublé ?
 Ou plutôt quel esprit n'en est point accablé ?
 Je crois que Brute même, à tel point qu'on le prise,
 Voulut plus d'une fois rompre son entreprise,
 Qu'avant que de frapper, elle lui fit sentir
 Plus d'un remords en l'âme, et plus d'un repentir.

MAXIME.

Il eut trop de vertu pour tant d'inquiétude ;
 Il ne soupçonna point sa main d'ingratitude,
 Et fut contre un tyran d'autant plus animé
 Qu'il en reçut de biens et qu'il s'en vit aimé².

1. *Parricide* : tout crime contre nature. — 2. Ellipse : qu'il en reçut (plus) de biens, etc.

Comme vous l'imitez, faites la même chose,
 Et formez vos remords d'une plus juste cause,
 De vos lâches conseils, qui seuls ont arrêté
 Le bonheur renaissant de notre liberté.
 C'est vous seul aujourd'hui qui nous l'avez ôtée ;
 De la main de César, Brute l'eût acceptée,
 Et n'eût jamais souffert qu'un intérêt léger
 De vengeance ou d'amour l'eût remise en danger.
 N'écoutez plus la voix du tyran qui vous aime,
 Et vous veut faire part de son pouvoir suprême ;
 Mais entendez crier Rome à votre côté :
 « Rends-moi, rends-moi, Cinna, ce que tu m'as ôté ;
 Et si tu m'as tantôt préféré ta maîtresse,
 Ne me préfère pas le tyran qui m'opprime. »

CINNA.

Ami, n'accable plus un esprit malheureux
 Qui ne forme qu'en lâche un dessein généreux.
 Envers nos citoyens je sais quelle est ma faute,
 Et leur rendrai bientôt tout ce que je leur ôte ;
 Mais pardonne aux abois d'une vieille amitié,
 Qui ne peut expirer sans me faire pitié,
 Et laisse-moi, de grâce, attendant Émilie,
 Donner un libre cours à ma mélancolie¹.
 Mon chagrin t'importune, et le trouble où je suis
 Veut de la solitude à calmer tant d'ennuis.

MAXIME.

Vous voulez rendre compte à l'objet qui vous blesse
 De la bonté d'Octave et de votre faiblesse ;
 L'entretien des amants veut un entier secret.
 Adieu : je me retire en confident discret.

SCÈNE III : CINNA.

Donne un plus digne nom au glorieux empire
 Du noble sentiment que la vertu m'inspire,
 Et que l'honneur oppose au coup précipité
 De mon ingratitude et de ma lâcheté ;
 Mais plutôt continue à le nommer faiblesse,
 Puisqu'il devient si faible auprès d'une maîtresse,

1. *Mélancolie* : tristesse profonde.

Qu'il respecte un amour qu'il devrait étouffer,
Ou que, s'il le combat, il n'ose en triompher.
En ces extrémités quel conseil¹ dois-je prendre?
De quel côté pencher? à quel parti me rendre?

Qu'une âme généreuse a de peine à faillir !
Quelque fruit que par là j'espère de cueillir,
Les douceurs de l'amour, celles de la vengeance,
La gloire d'affranchir le lieu de ma naissance,
N'ont point assez d'appas pour flatter ma raison,
S'il les faut acquérir par une trahison,
S'il faut percer le flanc d'un prince magnanime
Qui du peu que je suis fait une telle estime,
Qui me comble d'honneurs, qui m'accable de biens,
Qui ne prend pour régner de conseils que les miens.
O coup ! ô trahison trop indigne d'un homme !
Dure, dure à jamais l'esclavage de Rome !
Périssent mon amour, périssent mon espoir,
Plutôt que de ma main parte un crime si noir !
Quoi? ne m'offre-t-il pas tout ce que je souhaite,
Et qu'au prix de son sang ma passion achète?
Pour jouir de ses dons faut-il l'assassiner?
Et faut-il lui ravir ce qu'il me veut donner?

Mais je dépends de vous, ô serment téméraire,
O haine d'Émilie, ô souvenir d'un père !
Ma foi, mon cœur, mon bras, tout vous est engagé,
Et je ne puis plus rien que par votre congé :
C'est à vous à régler ce qu'il faut que je fasse ;
C'est à vous, Émilie, à lui donner sa grâce ;
Vos seules volontés président à son sort,
Et tiennent en mes mains et sa vie et sa mort.
O dieux, qui comme vous la rendez adorable,
Rendez-la, comme vous, à mes vœux exorable²;
Et puisque de ses lois je ne puis m'affranchir,
Faites qu'à mes désirs je la puisse fléchir.
Mais voici de retour cette aimable inhumaine³.

SCÈNE IV : ÉMILIE, CINNA, FULVIE.

ÉMILIE.

Grâces aux dieux, Cinna, ma frayeur était vaine :

1. *Conseil* : résolution. — 2. *Exorable* : sensible.

3. *Var.* Mais voici de retour cette belle inhumaine (1643-1646).

Aucun de tes amis ne t'a manqué de foi,
Et je n'ai point eu lieu de m'employer pour toi.
Octave en ma présence a tout dit à Livie,
Et par cette nouvelle il m'a rendu la vie.

CINNA.

Le désavouerez-vous, et du don qu'il me fait
Voudrez-vous retarder le bienheureux effet?

ÉMILIE.

L'effet est en ta main.

CINNA.

Mais plutôt en la vôtre.

ÉMILIE.

Je suis toujours moi-même, et mon cœur n'est point autre :
Me donner à Cinna, c'est ne lui donner rien,
C'est seulement lui faire un présent de son bien.

CINNA.

Vous pouvez toutefois... ô ciel ! l'osé-je dire?

ÉMILIE.

Que puis-je? et que crains-tu?

CINNA.

Je tremble, je soupire,
Et vois que si nos cœurs avaient mêmes désirs,
Je n'aurais pas besoin d'expliquer mes soupirs.
Ainsi je suis trop sûr que je vais vous déplaire :
Mais je n'ose parler, et je ne puis me taire.

ÉMILIE.

C'est trop me gêner¹, parle.

CINNA.

Il faut vous obéir.

Je vais donc vous déplaire, et vous m'allez haïr.

Je vous aime, Émilie, et le ciel me foudroie
Si cette passion ne fait toute ma joie,
Et si je ne vous aime avec toute l'ardeur
Que peut un digne objet attendre d'un grand cœur !
Mais voyez à quel prix vous me donnez votre âme :
En me rendant heureux, vous me rendez infâme ;
Cette bonté d'Auguste...

1. Gêner : faire souffrir.

ÉMILIE.

Il suffit, je t'entends ;
Je vois ton repentir et tes vœux inconstants :
Les faveurs du tyran emportent tes promesses,
Tes feux et tes serments cèdent à ses caresses,
Et ton esprit crédule ose s'imaginer
Qu'Auguste pouvant tout, peut aussi me donner.
Tu me veux de sa main plutôt que de la mienne ;
Mais ne crois pas qu'ainsi jamais je t'appartienne :
Il peut faire trembler la terre sous ses pas,
Mettre un roi hors du trône et donner ses États,
De ses proscriptions rougir la terre et l'onde,
Et changer à son gré l'ordre de tout le monde ;
Mais le cœur d'Émilie est hors de son pouvoir.

CINNA.

Aussi n'est-ce qu'à vous que je veux le devoir.
Je suis toujours moi-même, et ma foi toujours pure :
La pitié que je sens ne me rend point parjure :
J'obéis sans réserve à tous vos sentiments
Et prends vos intérêts par delà mes serments.

J'ai pu¹, vous le savez, sans parjure et sans crime,
Vous laisser échapper cette illustre victime.
César, se dépouillant du pouvoir souverain,
Nous ôtait tout prétexte à lui percer le sein ;
La conjuration s'en allait, dissipée,
Vos desseins avortés, votre haine trompée :
Moi seul j'ai raffermi son esprit étonné,
Et pour vous l'immoler ma main l'a couronné.

ÉMILIE.

Pour me l'immoler, traître ! et tu veux que moi-même
Je retienne ta main ! qu'il vive, et que je l'aime !
Que je sois le butin de qui l'ose épargner,
Et le prix du conseil qui le force à régner !

CINNA.

Ne me condamnez point quand je vous ai servie :
Sans moi, vous n'auriez plus de pouvoir sur sa vie ;
Et, malgré ses bienfaits, je rends tout à l'amour,
Quand je veux qu'il périsse ou vous doive le jour ;

1. *J'ai pu* : parfait qui équivaut à « j'aurais pu ».

Avec les premiers vœux de mon obéissance,
 Souffrez ce faible effort de ma reconnaissance,
 Que je tâche de vaincre un indigne courroux,
 Et vous donner pour lui l'amour qu'il a pour vous.
 Une âme généreuse, et que la vertu guide,
 Fuit la honte des noms d'ingrate et de perfide ;
 Elle en hait l'infamie attachée au bonheur,
 Et n'accepte aucun bien aux dépens de l'honneur.

ÉMILIE.

Je fais gloire, pour moi, de cette ignominie :
 La perfidie est noble envers la tyrannie ;
 Et quand on rompt le cours d'un sort si malheureux,
 Les cœurs les plus ingrats sont les plus généreux.

CINNA.

Vous faites des vertus au gré de votre haine.

ÉMILIE.

Je me fais des vertus dignes d'une Romaine.

CINNA.

Un cœur vraiment romain...

ÉMILIE.

Ose tout pour ravir
 Une odieuse vie à qui le fait servir :
 Il fuit plus que la mort la honte d'être esclave.

CINNA.

C'est l'être avec honneur que de l'être d'Octave ;
 Et nous voyons souvent des rois à nos genoux
 Demander pour appui tels esclaves que nous.
 Il abaisse à nos pieds l'orgueil des diadèmes,
 Il nous fait souverains sur leurs grandeurs suprêmes,
 Il prend d'eux les tributs dont il nous enrichit
 Et leur impose un joug dont il nous affranchit.

ÉMILIE.

L'indigne ambition que ton cœur se propose !
 Pour être plus qu'un roi, tu te crois quelque chose !
 Aux deux bouts de la terre en est-il un si vain
 Qu'il prétende égaler un citoyen romain ?
 Antoine sur sa tête attirera notre haine
 En se déshonorant par l'amour d'une reine ;

Attale, ce grand roi, dans la pourpre blanchi,
 Qui du peuple romain se nommait l'affranchi,
 Quand de toute l'Asie il se fût vu l'arbitre,
 Eût encor moins prisé son trône que ce titre.
 Souviens-toi de ton nom, soutiens sa dignité ;
 Et, prenant d'un Romain la générosité,
 Sache qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
 Pour commander aux rois et pour vivre sans maître.

CINNA.

Le ciel a trop fait voir en de tels attentats
 Qu'il hait les assassins et punit les ingrats ;
 Et quoi qu'on entreprenne, et quoi qu'on exécute,
 Quand il élève un trône, il en venge la chute ;
 Il se met du parti de ceux qu'il fait régner ;
 Le coup dont on les tue est longtemps à saigner ;
 Et, quand à les punir il a pu se résoudre,
 De pareils châtimens n'appartiennent qu'au foudre.

ÉMILIE.

Dis que de leur parti toi-même tu te rends,
 De te remettre au foudre à punir les tyrans.
 Je ne t'en parle plus, va, sers la tyrannie ;
 Abandonne ton âme à son lâche génie¹ ;
 Et pour rendre le calme à ton esprit flottant,
 Oublie et ta naissance et le prix qui t'attend.
 Sans emprunter ta main pour servir ma colère,
 Je saurai bien venger mon pays et mon père.
 J'aurais déjà l'honneur d'un si fameux trépas,
 Si l'amour jusqu'ici n'eût arrêté mon bras :
 C'est lui qui, sous tes lois me tenant asservie,
 M'a fait en ta faveur prendre soin de ma vie.
 Seule contre un tyran, en le faisant périr,
 Par les mains de sa garde il me fallait mourir :
 Je t'eusse par ma mort dérobé ta captive ;
 Et comme pour toi seul l'amour veut que je vive,
 J'ai voulu, mais en vain, me conserver pour toi
 Et te donner moyen d'être digne de moi.

Pardonnez-moi, grands dieux, si je me suis trompée
 Quand j'ai pensé chérir un neveu de Pompée²,

1. Génie : naturel. — 2. Neveu : petit-fils.

Et si d'un faux semblant mon esprit abusé
 A fait choix d'un esclave en son lieu supposé.
 Je t'aime toutefois, quel que tu puisses être¹,
 Et si pour me gagner il faut trahir ton maître²,
 Mille autres à l'envi recevraient cette loi,
 S'ils pouvaient m'acquérir à même prix que toi.
 Mais n'appréhende pas qu'un autre ainsi m'obtienne.
 Vis pour ton cher tyran, tandis que je meurs tienne :
 Mes jours avec les siens se vont précipiter,
 Puisque ta lâcheté n'ose me mériter.
 Viens me voir, dans son sang et dans le mien baignée,
 De ma seule vertu mourir accompagnée
 Et te dire en mourant d'un esprit satisfait :
 « N'accuse point mon sort, c'est toi seul qui l'as fait ;
 Je descends dans la tombe où tu m'as condamnée,
 Où la gloire me suit qui t'était destinée :
 Je meurs en détruisant un pouvoir absolu ;
 Mais je vivrais à toi, si tu l'avais voulu. »

CINNA.

Eh bien ! vous le voulez, il faut vous satisfaire,
 Il faut affranchir Rome, il faut venger un père,
 Il faut sur un tyran porter de justes coups ;
 Mais apprenez qu'Auguste est moins tyran que vous :
 S'il nous ôte à son gré nos biens, nos jours, nos femmes,
 Il n'a point jusqu'ici tyrannisé nos âmes ;
 Mais l'empire inhumain qu'exercent vos beautés
 Force jusqu'aux esprits et jusqu'aux volontés.
 Vous me faites priser ce qui me déshonore ;
 Vous me faites haïr ce que mon âme adore ;
 Vous me faites répandre un sang pour qui je dois
 Exposer tout le mien et mille et mille fois :
 Vous le voulez, j'y cours, ma parole est donnée ;
 Mais ma main, aussitôt contre mon sein tournée³,
 Aux mânes d'un tel prince immolant votre amant,
 A mon crime forcé joindra mon châtiment
 Et, par cette action dans l'autre confondue,
 Recouvrera ma gloire aussitôt que perdue.
 Adieu.

1. Var. Je t'aime toutefois, tel que tu puisses être (1643-1660).

2. Var. Tu te plains d'un amour qui te veut rendre traître (1643-1656).

3. Var. Je l'ai juré, j'y cours, et vous serez vengée ;

Mais ma main, aussitôt dedans mon sein plongée (1643-1656).

SCÈNE V : ÉMILIE, FULVIE.

FULVIE.

Vous avez mis son âme au désespoir.

ÉMILIE.

Qu'il cesse de m'aimer, ou suive son devoir.

FULVIE.

Il va vous obéir aux dépens de sa vie :

Vous en pleurez !

ÉMILIE.

Hélas ! cours après lui, Fulvie,

Et si ton amitié daigne me secourir,

Arrache-lui du cœur ce dessein de mourir :

Dis-lui...

FULVIE.

Qu'en sa faveur vous laissez vivre Auguste?

ÉMILIE.

Ah ! c'est faire à ma haine une loi trop injuste.

FULVIE.

Et quoi donc?

ÉMILIE.

Qu'il achève et dégage sa foi,

Et qu'il choisisse après de la mort ou de moi.

ACTE QUATRIÈME¹

SCÈNE PREMIÈRE : AUGUSTE, EUPHORBE,
POLYCLÈTE, GARDES.

AUGUSTE.

Tout ce que tu me dis, Euphorbe, est incroyable.

EUPHORBE.

Seigneur, le récit même en paraît effroyable :

On ne conçoit qu'à peine une telle fureur,

Et la seule pensée en fait frémir d'horreur.

1. La scène est chez Auguste, puis chez Émilie.

AUGUSTE.

Quoi? mes plus chers amis ! quoi? Cinna ! quoi? Maxime !
 Les deux que j'honorais d'une si haute estime,
 A qui j'ouvrais mon cœur, et dont j'avais fait choix
 Pour les plus importants et plus nobles emplois !
 Après qu'entre leurs mains j'ai remis mon empire,
 Pour m'arracher le jour l'un et l'autre conspire !
 Maxime a vu sa faute, il m'en fait avertir
 Et montre un cœur touché d'un juste repentir ;
 Mais Cinna !

EUPHORBE.

Cinna seul dans sa rage s'obstine,
 Et contre vos bontés d'autant plus se mutine ;
 Lui seul combat encor les vertueux efforts
 Que sur les conjurés fait ce juste remords,
 Et, malgré les frayeurs à leurs regrets mêlées,
 Il tâche à raffermir leurs âmes ébranlées.

AUGUSTE.

Lui seul les encourage et lui seul les séduit !
 O le plus déloyal que la terre ait produit !
 O trahison conçue au sein d'une furie !
 O trop sensible coup d'une main si chérie !
 Cinna, tu me trahis ! Polyclète, écoutez.

(Il lui parle à l'oreille.)

POLYCLÈTE.

Tous vos ordres, seigneur, seront exécutés.

AUGUSTE.

Qu'Éraste en même temps aille dire à Maxime
 Qu'il vienne recevoir le pardon de son crime,

(Polyclète rentre.)

EUPHORBE.

Il l'a jugé trop grand pour ne pas s'en punir :
 A peine du palais il a pu revenir,
 Que, les yeux égarés et le regard farouche,
 Le cœur gros de soupirs, les sanglots à la bouche,
 Il déteste sa vie et ce complot maudit,
 M'en apprend l'ordre entier tel qu'il vous l'ai dit,
 Et, m'ayant commandé que je vous avertisse,
 Il ajoute : « Dis-lui que je me fais justice,
 Que je n'ignore point ce que j'ai mérité. »
 Puis soudain dans le Tibre il s'est précipité,

Et l'eau grosse et rapide, et la nuit assez noire,
M'ont dérobé la fin de sa tragique histoire.

AUGUSTE.

Sous ce pressant remords il a trop succombé
Et s'est à mes bontés lui-même dérobé ;
Il n'est crime envers moi qu'un repentir n'efface.
Mais puisqu'il a voulu renoncer à ma grâce,
Allez pourvoir au reste, et faites qu'on ait soin
De tenir en lieu sûr ce fidèle témoin.

SCÈNE II : AUGUSTE.

Ciel, à qui voulez-vous désormais que je fie¹
Les secrets de mon âme et le soin de ma vie ?
Reprenez le pouvoir que vous m'avez commis²
Si donnant des sujets il ôte les amis ;
Si tel est le destin des grandeurs souveraines
Que leurs plus grands bienfaits n'attirent que des haines,
Et si votre rigueur les condamne à chérir
Ceux que vous animez à les faire périr.
Pour elles rien n'est sûr ; qui peut tout doit tout craindre.

Rentre en toi-même, Octave, et cesse de te plaindre.
Quoi ! tu veux qu'on t'épargne, et n'as rien épargné !
Songe aux fleuves de sang où ton bras s'est baigné,
De combien ont rougi les champs de Macédoine,
Combien en a versé la défaite d'Antoine,
Combien celle de Sexte³, et revois tout d'un temps
Pérouse au sien noyée, et tous ses habitants ;
Remets dans ton esprit, après tant de carnages,
De tes proscriptions les sanglantes images,
Où toi-même, des tiens devenu le bourreau,
Au sein de ton tuteur enfonças le couteau⁴ :
Et puis ose accuser le destin d'injustice,
Quand tu vois que les tiens s'arment pour ton supplice,
Et que, par ton exemple à ta perte guidés,
Ils violent des droits que tu n'as pas gardés !
Leur trahison est juste, et le ciel l'autorise :
Quitte ta dignité comme tu l'as acquise ;

1. *Fier* : confier. — 2. *Committre* : confier. — 3. Sextus Pompée, fils du grand Pompée : défait par Octave. — 4. Toranius, le père d'Émilie.

Rends un sang infidèle à l'infidélité,
Et souffre des ingrats après l'avoir été.

Mais que mon jugement au besoin m'abandonne !
Quelle fureur¹, Cinna, m'accuse et te pardonne ?
Toi, dont la trahison me force à retenir
Ce pouvoir souverain dont tu me veux punir,
Me traite en criminel et fait seule mon crime,
Relève pour l'abattre un trône illégitime,
Et, d'un zèle effronté, couvrant son attentat,
S'oppose, pour me perdre, au bonheur de l'État ?
Donc, jusqu'à l'oublier je pourrais me contraindre !
Tu vivrais en repos après m'avoir fait craindre !
Non, non, je me trahis moi-même d'y penser :
Qui pardonne aisément invite à l'offenser ;
Punissons l'assassin, proscrivons les complices.

Mais quoi ? toujours du sang, et toujours des supplices !
Ma cruauté se lasse et ne peut s'arrêter ;
Je veux me faire craindre et ne fais qu'irriter.
Rome a pour ma ruine une hydre trop fertile :
Une tête coupée en fait renaître mille,
Et le sang répandu de mille conjurés
Rend mes jours plus maudits, et non plus assurés.
Octave, n'attends plus le coup d'un nouveau Brute :
Meurs, et dérobe-lui la gloire de ta chute ;
Meurs : tu ferais pour vivre un lâche et vain effort,
Si tant de gens de cœur font des vœux pour ta mort,
Et si tout ce que Rome a d'illustre jeunesse
Pour te faire périr tour à tour s'intéresse ;
Meurs, puisque c'est un mal que tu ne peux guérir ;
Meurs enfin, puisqu'il faut ou tout perdre, ou mourir.
La vie est peu de chose, et le peu qui t'en reste
Ne vaut pas l'acheter par un prix si funeste.
Meurs ; mais quitte du moins la vie avec éclat ;
Éteins-en le flambeau dans le sang de l'ingrat ;
A toi-même en mourant immole ce perfide ;
Contentant ses désirs, punis son parricide ;
Fais un tourment pour lui de ton propre trépas,
En faisant qu'il le voie et n'en jouisse pas.
Mais jouissons plutôt nous-même de sa peine,
Et si Rome nous hait, triomphons de sa haine.

1. Fureur : folie.

O Romains, ô vengeance, ô pouvoir absolu,
O rigoureux combat d'un cœur irrésolu
Qui fuit en même temps tout ce qu'il se propose !
D'un prince malheureux ordonnez quelque chose.
Qui¹ des deux dois-je suivre, et duquel m'éloigner ?
Ou laissez-moi périr, ou laissez-moi régner.

SCÈNE III : AUGUSTE, LIVIE.

AUGUSTE.

Madame, on me trahit, et la main qui me tue
Rend sous mes déplaisirs ma constance abattue.
Cinna, Cinna le traître...

LIVIE.

Euphorbe m'a tout dit,
Seigneur, et j'ai pâli cent fois à ce récit.
Mais écouteriez-vous les conseils d'une femme ?

AUGUSTE.

Hélas ! de quel conseil² est capable mon âme ?

LIVIE.

Votre sévérité, sans produire aucun fruit,
Seigneur, jusqu'à présent a fait beaucoup de bruit.
Par les peines d'un autre aucun ne s'intimide :
Salvidien à bas a soulevé Lépidé ;
Murène a succédé, Cépion l'a suivi ;
Le jour à tous les deux dans les tourments ravi
N'a point mêlé de crainte à la fureur d'Égnace,
Dont Cinna maintenant ose prendre la place ;
Et dans les plus bas rangs les noms les plus abjets³
Ont voulu s'ennoblir par de si hauts projets.
Après avoir en vain puni leur insolence,
Essayez sur Cinna ce que peut la clémence,
Faites son châtimement de sa confusion ;
Cherchez le plus utile en cette occasion ;
Sa peine peut aigrir une ville animée,
Son pardon peut servir à votre renommée ;
Et ceux que vos rigueurs ne font qu'effaroucher⁴
Peut-être à vos bontés se laisseront toucher.

1. Qui, employé au sens neutre. — 2. Conseil : résolution. — 3. Abjets : abjects. —
4. Rendre farouche.

AUGUSTE.

Gagnons-les tout à fait en quittant cet empire
 Qui nous rend odieux, contre qui l'on conspire.
 J'ai trop par vos avis consulté là-dessus ;
 Ne m'en parlez jamais, je ne consulte¹ plus.

Cesse de soupirer, Rome, pour ta franchise² :
 Si je t'ai mise aux fers, moi-même je les brise,
 Et te rends ton État, après l'avoir conquis,
 Plus paisible et plus grand que je ne te l'ai pris ;
 Si tu me veux haïr, hais-moi sans plus rien feindre ;
 Si tu me veux aimer, aime-moi sans me craindre :
 De tout ce qu'eut Sylla de puissance et d'honneur,
 Lassé comme il en fut, j'aspire à son bonheur.

LIVIE.

Assez et trop longtemps son exemple vous flatte ;
 Mais gardez que sur vous le contraire n'éclate :
 Ce bonheur sans pareil qui conserva ses jours
 Ne serait pas bonheur, s'il arrivait toujours.

AUGUSTE.

Eh bien ! s'il est trop grand, si j'ai tort d'y prétendre,
 J'abandonne mon sang à qui voudra l'épandre³.
 Après un long orage il faut trouver un port ;
 Et je n'en vois que deux, le repos ou la mort.

LIVIE.

Quoi ? vous voulez quitter le fruit de tant de peines ?

AUGUSTE.

Quoi ? vous voulez garder l'objet de tant de haines ?

LIVIE.

Seigneur, vous emporter à cette extrémité,
 C'est plutôt désespoir que générosité.

AUGUSTE.

Régner et caresser une main si traîtresse,
 Au lieu de sa vertu, c'est montrer sa faiblesse.

LIVIE.

C'est régner sur vous-même, et, par un noble choix,
 Pratiquer la vertu la plus digne des rois.

1. Consulter, délibérer. — 2. Franchise : liberté. — 3. Épandre : répandre.

AUGUSTE.

Vous m'aviez bien promis des conseils d'une femme ?
Vous me tenez parole, et c'en sont là, madame.

Après tant d'ennemis à mes pieds abattus,
Depuis vingt ans je règne, et j'en sais les vertus ;
Je sais leur divers ordre, et de quelle nature
Sont les devoirs d'un prince en cette conjoncture.
Tout son peuple est blessé par un tel attentat,
Et la seule pensée est un crime d'État,
Une offense qu'on fait à toute sa province,
Dont il faut qu'il la venge, ou cesse d'être prince.

LIVIE.

Donnez moins de croyance à votre passion.

AUGUSTE.

Ayez moins de faiblesse, ou moins d'ambition.

LIVIE.

Ne traitez plus si mal un conseil salutaire.

AUGUSTE.

Le ciel m'inspirera ce qu'ici je dois faire.
Adieu : nous perdons temps.

LIVIE.

Je ne vous quitte point,
Seigneur, que mon amour n'ait obtenu ce point.

AUGUSTE.

C'est l'amour des grandeurs qui vous rend importune

LIVIE.

J'aime votre personne, et non votre fortune.

(Elle est seule.)

Il m'échappe : suivons, et forçons-le de voir
Qu'il peut, en faisant grâce, affermir son pouvoir,
Et qu'enfin la clémence est la plus belle marque
Qui fasse à l'univers connaître un vrai monarque.

SCÈNE IV : ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

D'où me vient cette joie ? et que mal à propos
Mon esprit malgré moi goûte un entier repos !

César mande Cinna sans me donner d'alarmes !
 Mon cœur est sans soupirs, mes yeux n'ont point de larmes :
 Comme si j'apprenais d'un secret mouvement
 Que tout doit succéder¹ à mon contentement !
 Ai-je bien entendu ? me l'as-tu dit, Fulvie ?

FULVIE.

J'avais gagné sur lui qu'il aimerait la vie,
 Et je vous l'amenais, plus traitable et plus doux,
 Faire un second effort contre votre courroux.
 Je m'en applaudissais, quand soudain Polyclète,
 Des volontés d'Auguste ordinaire interprète,
 Est venu l'aborder et sans suite et sans bruit.
 Et de sa part sur l'heure au palais l'a conduit.
 Auguste est fort troublé, l'on ignore la cause ;
 Chacun diversement soupçonne quelque chose :
 Tous présument qu'il ait un grand sujet d'ennui,
 Et qu'il mande Cinna pour prendre avis de lui.
 Mais ce qui m'embarrasse et que je viens d'apprendre,
 C'est que deux inconnus se sont saisis d'Évandre,
 Qu'Euphorbe est arrêté sans qu'on sache pourquoi,
 Que même de son maître on dit je ne sais quoi :
 On lui veut imputer un désespoir funeste ;
 On parle d'eaux, de Tibre, et l'on se tait du reste.

ÉMILIE.

Que de sujets de craindre et de désespérer,
 Sans que mon triste cœur en daigne murmurer !
 A chaque occasion le ciel y fait descendre
 Un sentiment contraire à celui qu'il doit prendre :
 Une vaine frayeur tantôt m'a pu troubler,
 Et je suis insensible alors qu'il faut trembler.
 Je vous entends, grands dieux ! vos bontés que j'adore
 Ne peuvent consentir que je me déshonore ;
 Et, ne me permettant soupirs, sanglots ni pleurs,
 Soutiennent ma vertu contre de tels malheurs.
 Vous voulez que je meure avec ce grand courage
 Qui m'a fait entreprendre un si fameux ouvrage ;
 Et je veux bien périr comme vous l'ordonnez,
 Et dans la même assiette² où vous me retenez.

1. Succéder à mon contentement : me satisfaire. — 2. Assiette : état d'esprit.

O liberté de Rome ! ô mânes de mon père !
 J'ai fait de mon côté tout ce que j'ai pu faire :
 Contre votre tyran j'ai ligué ses amis,
 Et plus osé pour vous qu'il ne m'était permis.
 Si l'effet a manqué, ma gloire n'est pas moindre ;
 N'ayant pu vous venger, je vous irai rejoindre,
 Mais si fumante encor d'un généreux courroux,
 Par un trépas si noble et si digne de vous,
 Qu'il vous fera sur l'heure aisément reconnaître
 Le sang des grands héros dont vous m'avez fait naître.

SCÈNE V : MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

ÉMILIE.

Mais je vous vois, Maxime, et l'on vous faisait mort !

MAXIME.

Euphorbe trompe Auguste avec ce faux rapport :
 Se voyant arrêté, la trame découverte,
 Il a feint ce trépas pour empêcher ma perte.

ÉMILIE.

Que dit-on de Cinna ?

MAXIME.

Que son plus grand regret,
 C'est de voir que César sait tout votre secret ;
 En vain il le dénie¹ et le veut méconnaître,
 Évandre a tout conté pour excuser son maître,
 Et par l'ordre d'Auguste on vient vous arrêter.

ÉMILIE.

Celui qui l'a reçu tarde à l'exécuter :
 Je suis prête à le suivre et lasse de l'attendre.

MAXIME.

Il vous attend chez moi.

ÉMILIE.

Chez vous !

MAXIME.

C'est vous surprendre :

Mais apprenez le soin que le ciel a de vous :
 C'est un des conjurés qui va fuir avec nous.

1. *Dénier* : nier.

Prenons notre avantage avant qu'on nous poursuive :
Nous avons pour partir un vaisseau sur la rive.

ÉMILIE.

Me connais-tu, Maxime, et sais-tu qui je suis?

MAXIME.

En faveur de Cinna je fais ce que je puis,
Et tâche à garantir de ce malheur extrême
La plus belle moitié qui reste de lui-même.

Sauvons-nous, Émilie, et conservons le jour,
Afin de le venger par un heureux retour.

ÉMILIE.

Cinna dans son malheur est de ceux qu'il faut suivre,
Qu'il ne faut pas venger, de peur de leur survivre :
Quiconque après sa perte aspire à se sauver
Est indigne du jour qu'il tâche à conserver.

MAXIME.

Quel désespoir aveugle à ces fureurs vous porte?
O dieux ! que de faiblesse en une âme si forte !
Ce cœur si généreux rend si peu de combat¹,
Et du premier revers la fortune l'abat !
Rappelez, appelez cette vertu sublime ;
Ouvrez enfin les yeux, et connaissez Maxime :
C'est un autre Cinna qu'en lui vous regardez ;
Le ciel vous rend en lui l'amant que vous perdez ;
Et puisque l'amitié n'en faisait plus qu'une âme,
Aimez en cet ami l'objet de votre flamme ;
Avec la même ardeur qu'il saura vous chérir
Que...

ÉMILIE.

Tu m'oses aimer, et tu n'oses mourir !
Tu prétends un peu trop ; mais, quoi que tu prétendes,
Rends-toi digne du moins de ce que tu demandes :
Cesse de fuir en lâche un glorieux trépas,
Ou de m'offrir un cœur que tu fais voir si bas ;
Fais que je porte envie à ta vertu parfaite ;
Ne te pouvant aimer, fais que je te regrette ;
Montre d'un vrai Romain la dernière vigueur,
Et mérite mes pleurs au défaut de mon cœur.

1. *Rendre combat* : livrer combat.

Quoi ! si ton amitié pour Cinna s'intéresse,
Crois-tu qu'elle consiste à flatter sa maîtresse ?
Apprends, apprend de moi quel en est le devoir,
Et donne-m'en l'exemple, ou viens le recevoir.

MAXIME.

Votre juste douleur est trop impétueuse.

ÉMILIE.

La tienne en ta faveur est trop ingénieuse.
Tu me parles déjà d'un bienheureux retour,
Et dans tes déplaisirs tu conçois de l'amour !

MAXIME.

Cet amour en naissant est toutefois extrême :
C'est votre amant en vous, c'est mon ami que j'aime,
Et des mêmes ardeurs dont il fut embrasé...

ÉMILIE.

Maxime, en voilà trop pour un homme avisé.
Ma perte m'a surprise et ne m'a point troublée ;
Mon noble désespoir ne m'a point aveuglée.
Ma vertu tout entière agit sans s'émouvoir,
Et je vois malgré moi plus que je ne veux voir.

MAXIME.

Quoi ? vous suis-je suspect de quelque perfidie ?

ÉMILIE.

Oui, tu l'es, puisqu'enfin tu veux que je le die ;
L'ordre de notre fuite est trop bien concerté
Pour ne te soupçonner d'aucune lâcheté :
Les dieux seraient pour nous prodiges en miracles,
S'ils en avaient sans toi levé tous les obstacles.
Fuis sans moi : tes amours sont ici superflus.

MAXIME.

Ah ! vous m'en dites trop.

ÉMILIE.

J'en présume encore plus.

Ne crains pas toutefois que j'éclate en injures ;
Mais n'espère non plus m'éblouir de parjures.
Si c'est te faire tort que de m'en défier,
Viens mourir avec moi pour te justifier.

MAXIME.

Vivez, belle Émilie, et souffrez qu'un esclave...

ÉMILIE.

Je ne t'écoute plus qu'en présence d'Octave.
Allons, Fulvie, allons.

SCÈNE VI : MAXIME.

Désespéré, confus.

Et digne, s'il se peut, d'un plus cruel refus,
Que résous-tu, Maxime ? et quel est le supplice
Que ta vertu prépare à ton vain artifice ?
Aucune illusion ne te doit plus flatter :
Émilie en mourant va tout faire éclater ;
Sur un même échafaud la perte de sa vie
Étalera sa gloire et ton ignominie,
Et sa mort va laisser à la postérité
L'infâme souvenir de ta déloyauté.
Un même jour t'a vu, par une fausse adresse,
Trahir ton souverain, ton ami, ta maîtresse,
Sans que de tant de droits en un jour violés,
Sans que de deux amants au tyran immolés,
Il te reste aucun fruit que la honte et la rage
Qu'un remords inutile allume en ton courage.

Euphorbe, c'est l'effet de tes lâches conseils ;
Mais que peut-on attendre enfin de tes pareils ?
Jamais un affranchi n'est qu'un esclave infâme ;
Bien qu'il change d'état, il ne change point d'âme ;
La tienne, encor servile, avec la liberté
N'a pu prendre un rayon de générosité :
Tu m'as fait relever une injuste puissance ;
Tu m'as fait démentir l'honneur de ma naissance.
Mon cœur te résistait et tu l'as combattu
Jusqu'à ce que ta fourbe ait souillé sa vertu.
Il m'en coûte la vie, il m'en coûte la gloire,
Et j'ai tout mérité pour t'avoir voulu croire.
Mais les dieux permettront à mes ressentiments
De te sacrifier aux yeux des deux amants,
Et j'ose m'assurer qu'en dépit de mon crime
Mon sang leur servira d'assez pure victime,

Si dans le tien, mon bras, justement irrité,
Peut laver le forfait de t'avoir écouté.

ACTE CINQUIÈME¹

SCÈNE PREMIÈRE : AUGUSTE, CINNA.

AUGUSTE.

Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose
Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienn
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.
Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens
Furent les ennemis de mon père et les miens² :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance,
Et lorsqu'après leur mort tu vins en ma puissance,
Leur haine enracinée au milieu de ton sein
T'avait mis contre moi les armes à la main ;
Tu fus mon ennemi même avant que de naître,
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et l'inclination jamais n'a démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu, les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie ;
Je te fis prisonnier pour te combler de biens :
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens ;
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine,

1. La scène est chez Auguste. — 2. Lucius Cornélius Cinna, père de Cinna, était à la fois beau-frère de César et gendre de Pompée.

Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
 Je suis tombé pour toi dans la profusion.
 Toutes les dignités que tu m'as demandées,
 Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
 Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
 Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
 A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire,
 Et qui m'ont conservé le jour que je respire.
 De la façon enfin qu'avec toi j'ai vécu,
 Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
 Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène,
 Après tant de faveur montrer un peu de haine,
 Je te donnai sa place en ce triste accident,
 Et te fis, après lui, mon plus cher confident.
 Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue
 Me pressant de quitter ma puissance absolue,
 De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
 Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis.
 Bien plus, ce même jour je te donne Émilie,
 Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
 Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
 Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
 Tu t'en souviens, Cinna : tant d'heur et tant de gloire
 Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
 Mais ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
 Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi, seigneur ! moi, que j'eusse une âme si traîtresse !
 Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :
 Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux ;
 Tu te justifieras après, si tu le peux.
 Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.
 Tu veux m'assassiner demain, au Capitole,
 Pendant le sacrifice, et ta main pour signal
 Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal ;
 La moitié de tes gens doit occuper la porte,
 L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
 Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons ?
 De tous ces meurtriers te dirai-je les noms ?

Procule, Glabrien, Virginian, Rutile,
 Marcel, Plaute, Lénas, Pomponé, Albin, Icile,
 Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
 Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé :
 Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes,
 Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
 Et qui, désespérant de les plus éviter,
 Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister.

Tu te tais maintenant et gardes le silence,
 Plus par confusion que par obéissance.
 Quel était ton dessein, et que prétendais-tu
 Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
 Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique !
 Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
 Son salut désormais dépend d'un souverain
 Qui pour tout conserver tienne tout en sa main ;
 Et si sa liberté te faisait entreprendre,
 Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre ;
 Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'État,
 Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
 Quel était donc ton but ? D'y régner en ma place ?
 D'un étrange malheur son destin le menace,
 Si pour monter au trône et lui donner la loi
 Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi,
 Si jusques à ce point son sort est déplorable
 Que tu sois après moi le plus considérable,
 Et que ce grand fardeau de l'empire romain
 Ne puisse après ma mort tomber mieux qu'en ta main.

Apprends à te connaître, et descends en toi-même :
 On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime,
 Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux ;
 Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux ;
 Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
 Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
 Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
 Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
 Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
 Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
 Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient :
 Elle seule t'élève, et seule te soutient ;
 C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne :
 Tu n'as crédit ni rang qu'autant qu'elle t'en donne,

Et pour te faire choir je n'aurais aujourd'hui
 Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
 J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
 Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie ;
 Mais oses-tu penser que les Serviliens,
 Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
 Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
 Des héros de leur sang sont les vives images,
 Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux
 Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règues sur eux ?
 Parle, parle, il est temps.

CINNA.

Je demeure stupide¹ :

Non que votre colère ou la mort m'intimide ;
 Je vois qu'on m'a trahi, vous m'y voyez rêver,
 Et j'en cherche l'auteur sans le pouvoir trouver.

Mais c'est trop y tenir toute l'âme occupée :
 Seigneur, je suis Romain, et du sang de Pompée ;
 Le père et les deux fils, lâchement égorgés,
 Par la mort de César étaient trop peu vengés.
 C'est là d'un beau dessein l'illustre et seule cause ;
 Et puisqu'à vos rigueurs la trahison m'expose,
 N'attendez point de moi d'infâmes repentirs,
 D'inutiles regrets ni de honteux soupirs.
 Le sort vous est propice autant qu'il m'est contraire ;
 Je sais ce que j'ai fait, et ce qu'il vous faut faire :
 Vous devez un exemple à la postérité,
 Et mon trépas importe à votre sûreté.

AUGUSTE.

Tu me braves, Cinna, tu fais le magnanime,
 Et, loin de t'excuser, tu couronnes ton crime.
 Voyons si ta constance ira jusques au bout.
 Tu sais ce qui t'est dû, tu vois que je sais tout :
 Fais ton arrêt toi-même, et choisis tes supplices.

SCÈNE II : AUGUSTE, LIVIE, CINNA,
 ÉMILIE, FULVIE.

LIVIE.

Vous ne connaissez pas encor tous les complices :
 Votre Émilie en est, seigneur, et la voici.

1. *Stupide* : frappé d'étonnement.

CINNA.

C'est elle-même, ô dieux !

AUGUSTE.

Et toi, ma fille, aussi !

ÉMILIE.

Oui, tout ce qu'il a fait, il l'a fait pour me plaire,
Et j'en étais, seigneur, la cause et le salaire.

AUGUSTE.

Quoi? l'amour qu'en ton cœur j'ai fait naître aujourd'hui
T'emporte-t-il déjà jusqu'à mourir pour lui?
Ton âme à ces transports un peu trop s'abandonne,
Et c'est trop tôt aimer l'amant que je te donne.

ÉMILIE.

Cet amour qui m'expose à vos ressentiments
N'est point le prompt effet de vos commandements ;
Ces flammes dans nos cœurs sans votre ordre étaient nées,
Et ce sont des secrets de plus de quatre années.
Mais quoique je l'aimasse et qu'il brûlât pour moi,
Une haine plus forte à tous deux fit la loi :
Je ne voulus jamais lui donner d'espérance,
Qu'il ne m'eût de mon père assuré la vengeance.
Je la lui fis jurer ; il chercha des amis :
Le ciel rompt le succès que je m'étais promis,
Et je vous viens, seigneur, offrir une victime,
Non pour sauver sa vie en me chargeant du crime ;
Son trépas est trop juste après son attentat,
Et toute excuse est vaine en un crime d'État :
Mourir en sa présence, et rejoindre mon père,
C'est tout ce qui m'amène, et tout ce que j'espère.

AUGUSTE.

Jusques à quand, ô ciel, et par quelle raison
Prendrez-vous contre moi des traits dans ma maison?
Pour ses débordements j'en ai chassé Julie¹ ;
Mon amour en sa place a fait choix d'Émilie,
Et je la vois comme elle indigne de ce rang.
L'une m'ôtait l'honneur, l'autre a soif de mon sang ;

1. Julie, fille unique d'Auguste et de Scribonia, mariée successivement à Marcellus, à Agrippa, à Tibère (fils de Livie).

Et prenant toutes deux leur passion pour guide,
L'une fut impudique, et l'autre est parricide.
O ma fille ! est-ce là le prix de mes bienfaits ?

ÉMILIE.

Ceux de mon père en vous firent mêmes effets¹.

AUGUSTE.

Songe avec quel amour j'élevai ta jeunesse.

ÉMILIE.

Il éleva la vôtre avec même tendresse ;
Il fut votre tuteur, et vous son assassin ;
Et vous m'avez au crime enseigné le chemin :
Le mien d'avec le vôtre en ce point seul diffère,
Que votre ambition s'est immolé mon père,
Et qu'un juste courroux, dont je me sens brûler,
A son sang innocent voulait vous immoler.

LIVIE.

C'en est trop, Émilie ; arrête et considère
Qu'il t'a trop bien payé les bienfaits de ton père :
Sa mort, dont la mémoire allume ta fureur,
Fut un crime d'Octave et non de l'empereur.

Tous ces crimes d'État qu'on fait pour la couronne,
Le ciel nous en absout alors qu'il nous la donne,
Et dans le sacré sang où sa faveur l'a mis,
Le passé devient juste et l'avenir permis.
Qui peut y parvenir ne peut être coupable ;
Quoi qu'il ait fait ou fasse, il est inviolable :
Nous lui devons nos biens, nos jours sont en sa main,
Et jamais on n'a droit sur ceux du souverain.

ÉMILIE.

Aussi, dans le discours que vous venez d'entendre,
Je parlais pour l'aigrir, et non pour me défendre.

Punissez donc, seigneur, ces criminels appas
Qui de vos favoris font d'illustres ingrats ;
Tranchez mes tristes jours pour assurer les vôtres.
Si j'ai séduit Cinna, j'en séduirai bien d'autres !
Et je suis plus à craindre, et vous plus en danger,
Si j'ai l'amour ensemble et le sang à venger².

1. *Var.* Mon père l'eut pareil de ceux qu'il vous a faits (1643-1664).

2. *Var.* Ayant avec un père un amant à venger (1643-1656).

CINNA.

Que vous m'ayez séduit, et que je souffre encore
D'être déshonoré par celle que j'adore !

Seigneur, la vérité doit ici s'exprimer :
J'avais fait ce dessein avant que de l'aimer.
A mes plus saints désirs la trouvant inflexible,
Je crus qu'à d'autres soins elle serait sensible :
Je parlai de son père et de votre rigueur,
Et l'offre de mon bras suivit celle du cœur.
Que la vengeance est douce à l'esprit d'une femme !
Je l'attaquai par là, par là je pris son âme ;
Dans mon peu de mérite, elle me négligeait,
Et ne put négliger le bras qui la vengeait :
Elle n'a conspiré que par mon artifice ;
J'en suis le seul auteur, elle n'est que complice.

ÉMILIE.

Cinna, qu'oses-tu dire ? est-ce là me chérir
Que de m'ôter l'honneur quand il me faut mourir ?

CINNA.

Mourez, mais en mourant ne souillez point ma gloire.

ÉMILIE.

La mienne se flétrit, si César te veut croire.

CINNA.

Et la mienne se perd, si vous tirez à vous
Toute celle qui suit de si généreux coups.

ÉMILIE.

Eh bien ! prends-en ta part, et me laisse la mienne ;
Ce serait l'affaiblir que d'affaiblir la tienne :
La gloire et le plaisir, la honte et les tourments,
Tout doit être commun entre de vrais amants.

Nos deux âmes, seigneur, sont deux âmes romaines ;
Unissant nos désirs, nous unîmes nos haines ;
De nos parents perdus le vif ressentiment
Nous apprit nos devoirs en un même moment ;
En ce noble dessein nos cœurs se rencontrèrent ;
Nos esprits généreux ensemble le formèrent ;
Ensemble nous cherchons l'honneur d'un beau trépas :
Vous vouliez nous unir, ne nous séparez pas.

AUGUSTE.

Oui, je vous unirai, couple ingrat et perfide,
 Et plus mon ennemi qu'Antoine ni Lépide ;
 Oui, je vous unirai, puisque vous le voulez :
 Il faut bien satisfaire aux feux dont vous brûlez,
 Et que tout l'univers, sachant ce qui m'anime,
 S'étonne du supplice aussi bien que du crime.

SCÈNE III : AUGUSTE, LIVIE, CINNA,
 MAXIME, ÉMILIE, FULVIE.

AUGUSTE.

Mais enfin le ciel m'aime et ses bienfaits nouveaux
 Ont enlevé Maxime à la fureur des eaux.
 Approche, seul ami que j'éprouve fidèle.

MAXIME.

Honorez moins, seigneur, une âme criminelle.

AUGUSTE.

Ne parlons plus de crime après ton repentir,
 Après que du péril tu m'as su garantir :
 C'est à toi que je dois et le jour et l'empire.

MAXIME.

De tous vos ennemis connaissez mieux le pire.
 Si vous réglez encor, seigneur, si vous vivez,
 C'est ma jalouse rage à qui vous le devez.

Un vertueux remords n'a point touché mon âme ;
 Pour perdre mon rival j'ai découvert sa trame.
 Euphorbe vous a feint que je m'étais noyé,
 De crainte qu'après moi vous n'eussiez envoyé :
 Je voulais avoir lieu d'abuser Émilie,
 Effrayer son esprit, la tirer d'Italie,
 Et pensais la résoudre à cet enlèvement
 Sous l'espoir du retour pour venger son amant ;
 Mais au lieu de goûter ces grossières amorces,
 Sa vertu combattue a redoublé ses forces.
 Elle a lu dans mon cœur ; vous savez le surplus,
 Et je vous en ferais des récits superflus.
 Vous voyez le succès de mon lâche artifice.
 Si pourtant quelque grâce est due à mon indice¹,

1. *Indice* : dénonciation.

Faites périr Euphorbe au milieu des tourments,
Et souffrez que je meure aux yeux de ces amants.
J'ai trahi mon ami, ma maîtresse, mon maître,
Ma gloire, mon pays, par l'avis de ce traître,
Et croirai toutefois mon bonheur infini,
Si je puis m'en punir après l'avoir puni.

AUGUSTE.

En est-ce assez, ô ciel ! et le sort, pour me nuire,
A-t-il quelqu'un des miens qu'il veuille encor séduire ?
Qu'il joigne à ses efforts le secours des enfers :
Je suis maître de moi comme de l'univers ;
Je le suis, je veux l'être. O siècles, ô mémoire,
Conservez à jamais ma dernière victoire !
Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux
De qui le souvenir puisse aller jusqu'à vous. \

Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie,
Et malgré la fureur de ton lâche dessein,
Je te la donne encor comme à mon assassin.
Commençons un combat qui montre par l'issue
Qui l'aura mieux de nous ou donnée ou reçue :
Tu trahis mes bienfaits, je les veux redoubler ;
Je t'en avais comblé, je t'en veux accabler :
Avec cette beauté que je t'avais donnée,
Reçois le consulat pour la prochaine année.

Aime Cinna, ma fille, en cet illustre rang,
Préfères-en la pourpre à celle de mon sang ;
Apprends sur mon exemple à vaincre ta colère :
Te rendant un époux, je te rends plus qu'un père.

ÉMILIE.

Et je me rends, seigneur, à ces hautes bontés ;
Je recouvre la vue auprès de leurs clartés :
Je connais mon forfait, qui me semblait justice ;
Et, ce que n'avait pu la terreur du supplice,
Je sens naître en mon âme un repentir puissant,
Et mon cœur en secret me dit qu'il y consent.

Le ciel a résolu votre grandeur suprême ;
Et, pour preuve, seigneur, je n'en veux que moi-même :
J'ose avec vanité me donner cet éclat,
Puisqu'il change mon cœur, qu'il veut changer l'État.

Ma haine va mourir, que j'ai crue immortelle ;
Elle est morte, et ce cœur devient sujet fidèle ;
Et prenant désormais cette haine en horreur,
L'ardeur de vous servir succède à sa fureur.

CINNA.

Seigneur, que vous dirai-je après que nos offenses
Au lieu de châtimens trouvent des récompenses ?
O vertu sans exemple ! ô clémence qui rend
Votre pouvoir plus juste, et mon crime plus grand !

AUGUSTE.

Cesse d'en retarder un oubli magnanime,
Et tous deux avec moi faites grâce à Maxime ;
Il nous a trahis tous ; mais ce qu'il a commis
Vous conserve innocents et me rend mes amis.

(*A Maxime.*)

Reprends auprès de moi ta place accoutumée ;
Rentre dans ton crédit et dans ta renommée ;
Qu'Euphorbe de tous trois ait sa grâce à son tour ;
Et que demain l'hymen couronne leur amour.
Si tu l'aimes encor, ce sera ton supplice.

MAXIME.

Je n'en murmure point, il a trop de justice ;
Et je suis plus confus, seigneur, de vos bontés
Que je ne suis jaloux du bien que vous m'ôtez.

CINNA.

Souffrez que ma vertu dans mon cœur rappelée
Vous consacre une foi lâchement violée,
Mais si ferme à présent, si loin de chanceler
Que la chute du ciel ne pourrait l'ébranler.

Puisse le grand moteur des belles destinées,
Pour prolonger vos jours, retrancher nos années ;
Et moi, par un bonheur dont chacun soit jaloux,
Perdre pour vous cent fois ce que je tiens de vous.

LIVIE.

Ce n'est pas tout, seigneur : une céleste flamme
D'un rayon prophétique illumine mon âme.
Oyez ce que les dieux vous font savoir par moi ;
De votre heureux destin c'est l'immuable loi.

Après cette action vous n'avez rien à craindre :
On portera le joug désormais sans se plaindre ;

Et les plus indomptés, renversant leurs projets,
 Mettront toute leur gloire à mourir vos sujets ;
 Aucun lâche dessein, aucune ingrate envie
 N'attaquera le cours d'une si belle vie ;
 Jamais plus d'assassins ni de conspirateurs.
 Vous avez trouvé l'art d'être maître des cœurs.
 Rome, avec une joie et sensible et profonde,
 Se démet en vos mains de l'empire du monde ;
 Vos royales vertus lui vont trop enseigner
 Que son bonheur consiste à vous faire régner :
 D'une si longue erreur pleinement affranchie,
 Elle n'a plus de vœux que pour la monarchie,
 Vous prépare déjà des temples, des autels,
 Et le ciel une place entre les immortels ;
 Et la postérité, dans toutes les provinces,
 Donnera votre exemple aux plus généreux princes.

AUGUSTE.

J'en accepte l'augure, et j'ose l'espérer :
 Ainsi toujours les dieux vous daignent inspirer !
 Qu'on redouble demain les heureux sacrifices
 Que nous leur offrirons sous de meilleurs auspices ;
 Et que vos conjurés entendent publier
 Qu'Auguste a tout appris et veut tout oublier.

EXAMEN DE CINNA (1660)

Ce poème a tant d'illustres suffrages qui lui donnent le premier rang parmi les miens que je me ferais trop d'importants ennemis si j'en disais du mal : je ne le suis pas assez de moi-même pour chercher des défauts où ils n'en ont point voulu voir, et accuser le jugement qu'ils en ont fait, pour obscurcir la gloire qu'ils m'en ont donnée. Cette approbation si forte et si générale vient sans doute de ce que la vraisemblance s'y trouve si heureusement conservée aux endroits où la vérité lui manque qu'il n'a jamais besoin de recourir au nécessaire. Rien n'y contredit l'histoire, bien que beaucoup de choses y soient ajoutées ; rien n'y est violenté par les inconvénients de la représentation, ni par l'unité de jour, ni par celle de lieu.

Il est vrai qu'il s'y rencontre une duplicité de lieu particulier. La moitié de la pièce se passe chez Émilie, et l'autre dans le cabinet d'Auguste. J'aurais été ridicule si j'avais prétendu que cet empereur délibérât avec Maxime et Cinna s'il quitterait l'empire, ou non, précisément dans la même place où ce dernier vient de rendre compte à Émilie de la conspiration qu'il a formée contre lui. C'est ce qui m'a fait rompre la liaison des scènes au quatrième

acte, n'ayant pu me résoudre à faire que Maxime vint donner l'alarme à Émilie de la conjuration découverte au lieu même où Auguste en venait de recevoir l'avis par son ordre, et dont il ne faisait que de sortir avec tant d'inquiétude et d'irrésolution. C'eût été une impudence extraordinaire, et tout à fait hors du vraisemblable, de se présenter dans son cabinet un moment après qu'il lui avait fait révéler le secret de cette entreprise et porter la nouvelle de sa fausse mort. Bien loin de pouvoir surprendre Émilie par la peur de se voir arrêtée, c'eût été se faire arrêter lui-même et se précipiter dans un obstacle invincible au dessein qu'il voulait exécuter. Émilie ne parle donc pas où parle Auguste, à la réserve du cinquième acte ; mais cela n'empêche pas qu'à considérer tout le poème ensemble, il n'ait son unité de lieu, puisque tout s'y peut passer, non seulement dans Rome ou dans un quartier de Rome, mais dans le seul palais d'Auguste, pourvu que vous y vouliez donner un appartement à Émilie qui soit éloigné du sien.

Le compte que Cinna lui rend de sa conspiration certifie ce que j'ai dit ailleurs, que, pour faire souffrir une narration ornée, il faut que celui qui la fait et celui qui l'écoute aient l'esprit assez tranquille, et s'y plaisent assez pour lui prêter toute la patience qui lui est nécessaire. Émilie a de la joie d'apprendre de la bouche de son amant avec quelle chaleur il a suivi ses intentions ; et Cinna n'en a pas moins de lui pouvoir donner de si belles espérances de l'effet qu'elle en souhaite : c'est pourquoi, quelque longue que soit cette narration, sans interruption aucune, elle n'ennuie point. Les ornements de rhétorique dont j'ai tâché de l'enrichir ne la font point condamner de trop d'artifice, et la diversité de ses figures ne fait point regretter le temps que j'y perds ; mais si j'avais attendu à la commencer qu'Évandré eût troublé ces deux amants par la nouvelle qu'il leur apporte, Cinna eût été obligé de s'en taire ou de la conclure en six vers, et Émilie n'en eût pu supporter davantage.

C'est ici la dernière pièce où je me suis pardonné de longs monologues : celui d'Émilie ouvre le théâtre, Cinna en fait un au troisième acte, et Auguste et Maxime chacun un au quatrième.

Comme les vers d'*Horace* ont quelque chose de plus net et de moins guindé pour les pensées que ceux du *Cid*, on peut dire que ceux de cette pièce ont quelque chose de plus achevé que ceux d'*Horace*, et qu'enfin la facilité de concevoir le sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidents, ni trop embarrassé des récits de ce qui s'est passé avant le commencement de la pièce, est une des causes sans doute de la grande approbation qu'il a reçue. L'auditeur aime à s'abandonner à l'action présente et à n'être point obligé, pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir sur ce qu'il a déjà vu, et de fixer sa mémoire sur les premiers actes, cependant que les derniers sont devant ses yeux. C'est l'incommodité des pièces embarrassées, qu'en terme de l'art on nomme *implexes*, par un mot emprunté du latin, telles que sont *Rodogune* et *Héraclius*. Elle ne se rencontre pas dans les simples ; mais comme celles-là ont sans doute besoin de plus d'esprit pour les imaginer, et de plus d'art pour les conduire, celles-ci, n'ayant pas le même secours du côté du sujet, demandent plus de force de vers, de raisonnement et de sentiments pour les soutenir.

POLYEVCTE MARTYR. TRAGEDIE.



A P A R I S,

Chez {	ANTOINE DE SOMMAVILLE, en	{ Au Pa-	
	la Gallerie des Merciers, à l'Escu		lais.
	de France,		
	&		
{	AUGUSTIN COVRBE', en la mesme	{	
	Gallerie, à la Palme.		

M. D C. XLIII.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1643.

PERSONNAGES

FÉLIX, sénateur romain, gouverneur d'Arménie.

POLYEUCTE, seigneur arménien, gendre de Félix.

SÉVÈRE, chevalier romain, favori de l'empereur Décie.

NÉARQUE, seigneur arménien, ami de Polyeucte.

PAULINE, fille de Félix et femme de Polyeucte.

STRATONICE, confidente de Pauline.

ALBIN, confident de Félix.

FABIAN, domestique de Sévère.

CLÉON, domestique de Félix.

TROIS GARDES.

*La scène est à Mélitène, capitale d'Arménie,
dans le palais de Félix.*



POLYEUCTE

MARTYR

Tragédie chrétienne - 1643

NOTICE

DES mystères à l'Athalie de Racine court une tradition ininterrompue, et Polyeucte, tragédie chrétienne bâtie sur une légende de quelques lignes (que rapporte Sûrius), n'a été que le lendemain heureux d'un Saül (du Ryer) et d'un Saint Eustache (Desfontaines). L'Hôtel de Rambouillet eut l'honneur d'une première lecture, en 1643, mais Corneille y trouva un accueil décourageant. Comme à tous les beaux esprits du temps, le christianisme de la pièce déplut à ce tribunal du goût ; et Racine lui-même, et Boileau, et Fénelon paraissent avoir ignoré ce chef-d'œuvre. Il a été représenté à l'Hôtel de Bourgogne, en janvier 1643, et non pas, comme on l'a cru longtemps, en 1640. Le succès qu'il remporta auprès du peuple put consoler l'auteur de la froideur des lettrés.

Polyeucte fut dédié à la reine régente Anne d'Autriche, veuve de Louis XIII.

ACTE I^{er}. — Polyeucte, gendre du gouverneur d'Arménie, converti au christianisme par son ami Néarque, est sur le point de recevoir le baptême. Sa femme, Pauline, effrayée par un songe, apprend en outre l'arrivée de Sévère, chevalier romain qu'elle a aimé avant d'épouser Polyeucte et que son père a repoussé pour son manque de fortune. Il est maintenant le favori de l'empereur. Et le gouverneur Félix supplie sa fille de consentir à le recevoir.

ACTE II. — Sévère, revoyant Pauline, lui promet de s'éloigner sans retour. Polyeucte entraîne Néarque au temple où il est appelé pour un sacrifice : mais il y court pour briser les idoles.

ACTE III. — Apprenant que Polyeucte a accompli son dessein, Félix ordonne sa mort, malgré les prières de Pauline, à moins qu'il ne veuille désavouer la foi des chrétiens.

ACTE IV. — *Polyeucte fait ses adieux à Pauline en la conjurant de se convertir, puis déclare à Sévère qu'il la lui laisse. — Alors Pauline, dont l'admiration pour Polyeucte se change en véritable amour, refuse ce nouvel époux et le supplie même de sauver le rebelle : à quoi Sévère consent.*

ACTE V. — *Malgré l'intervention de Sévère, Félix reste inexorable, soupçonnant une ruse. De son côté Polyeucte résiste aux supplications de ce même Félix et de Pauline, et le gouverneur rend l'arrêt du supplice. Polyeucte mort, sa femme se convertit, puis Félix. Sévère promet la fin des persécutions.*

VERS DE POLYEUCTE FRÉQUEMMENT CITÉS

Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine.

(I, I.)

A raconter ses maux souvent on les soulage.

(I, III.)

Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne.

(IV, III.)

Je vous aime

Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

(IV, III.)

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers.

(V, III.)

Où le conduisez-vous? — A la mort. — A la gloire...

(V, III.)

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée.

(V, v.)



ABRÉGÉ DU MARTYRE DE SAINT POLYEUCTE

ÉCRIT PAR SIMÉON MÉTAPHRASTE ET RAPPORTÉ PAR SURIUS

L'ingénieuse tissure des fictions avec la vérité, où consiste le plus beau secret de la poésie, produit d'ordinaire deux sortes d'effets, selon la diversité des esprits qui la voient. Les uns se laissent si bien persuader à cet enchaînement qu'aussitôt qu'ils ont remarqué quelques événements véritables, ils s'imaginent la même chose des motifs qui les font naître et des circonstances qui les accompagnent ; les autres, mieux avertis de notre artifice, soupçonnent de fausseté tout ce qui n'est pas de leur connaissance ; si bien que, quand nous traitons quelque histoire écartée dont ils ne trouvent rien dans leur souvenir, ils l'attribuent tout entière à l'effort de notre imagination et la prennent pour une aventure de roman.

L'un et l'autre de ces effets serait dangereux en cette rencontre ; il y va de la gloire de Dieu, qui se plaît dans celle de ses saints, dont la mort si précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances si nous permettions que la crédulité des uns et la défiance des autres, également abusées par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, cependant que les autres la déniaient à ceux à qui elle appartient.

Saint Polyeucte est un martyr dont, s'il m'est permis de parler ainsi, beaucoup ont plutôt appris le nom à la comédie qu'à l'église. Le *Martyrologe romain* en fait mention sur le 13 de février, mais en deux mots, suivant sa coutume ; Baronius, dans ses *Annales*, n'en dit qu'une ligne ; le seul Surius, ou plutôt Mosander, qui l'a augmenté dans les dernières impressions, en rapporte la mort assez au long sur le neuvième de janvier : et j'ai cru qu'il était de mon devoir d'en mettre ici l'abrégé. Comme il a été à propos d'en rendre la représentation agréable, afin que le plaisir pût insinuer plus doucement l'utilité et lui servir comme de véhicule pour la porter dans l'âme du peuple, il est juste aussi de lui donner cette lumière pour démêler la vérité d'avec ses ornements, et lui faire reconnaître ce qui lui doit imprimer du respect comme saint, et ce qui le doit seulement divertir comme industriel. Voici donc ce que ce dernier nous apprend.

Polyeucte et Néarque étaient deux cavaliers étroitement liés ensemble d'amitié ; ils vivaient en l'an 250, sous l'empire de Décus ; leur demeure était dans Mélitène, capitale d'Arménie ; leur religion différente, Néarque étant chrétien, et Polyeucte suivant encore la secte des gentils, mais ayant toutes les qualités dignes d'un chrétien et une grande inclination à le devenir. L'empereur ayant fait publier un édit très rigoureux contre les chrétiens, cette publication donna un grand trouble à Néarque, non pour la crainte des supplices dont il était menacé, mais pour l'appréhension qu'il eut que leur amitié ne souffrit quelque séparation ou refroidissement par cet édit, vu les peines qui y étaient proposées à ceux de sa religion et les honneurs promis à ceux du parti contraire ; il en conçut un si profond déplaisir que son ami s'en aperçut, et, l'ayant obligé de lui en dire la cause, il prit de là

occasion de lui ouvrir son cœur : « Ne craignez point, lui dit-il, que l'édit de l'empereur nous désunisse ; j'ai vu cette nuit le Christ que vous adorez : il m'a dépouillé d'une robe sale pour me revêtir d'une autre toute lumineuse et m'a fait monter sur un cheval ailé pour le suivre ; cette vision m'a résolu entièrement à faire ce qu'il y a longtemps que je médite ; le seul nom de chrétien me manque ; et vous-même, toutes les fois que vous m'avez parlé de votre grand Messie, vous avez pu remarquer que je vous ai toujours écouté avec respect ; et, quand vous m'avez lu sa vie et ses enseignements, j'ai toujours admiré la sainteté de ses actions et de ses discours. O Néarque, si je ne me croyais pas indigne d'aller à lui sans être initié de ses mystères et avoir reçu la grâce de ses sacrements, que vous verriez éclater l'ardeur que j'ai de mourir pour sa gloire et le soutien de ses éternelles vérités ! » Néarque l'ayant éclairci du scrupule où il était par l'exemple du bon larron, qui en un moment mérita le ciel, bien qu'il n'eût pas reçu le baptême, aussitôt notre martyr, plein d'une sainte ferveur, prend l'édit de l'empereur, crache dessus et le déchire en morceaux qu'il jette au vent ; et, voyant des idoles que le peuple portait sur les autels pour les adorer, il les arrache à ceux qui les portaient, les brise contre terre et les foule aux pieds, étonnant tout le monde et son ami par la chaleur de ce zèle, qu'il n'avait pas espéré.

Son beau-père Félix, qui avait la commission de l'empereur pour persécuter les chrétiens, ayant vu lui-même ce qu'avait fait son gendre, saisi de douleur de voir l'espoir et l'appui de sa famille perdus, tâche d'ébranler sa constance, premièrement par de belles paroles, ensuite par des menaces, enfin par des coups qu'il lui fait donner par ses bourreaux sur tout le visage ; mais, n'en ayant pu venir à bout, pour dernier effort il lui envoie sa fille Pauline, afin de voir si ses larmes n'auraient point plus de pouvoir sur l'esprit d'un mari que n'avaient eu ses artifices et ses rigueurs. Il n'avance rien davantage par là ; au contraire, voyant que sa fermeté convertissait beaucoup de païens, il le condamne à perdre la tête. Cet arrêt fut exécuté sur l'heure, et le saint martyr, sans autre baptême que son sang, s'en alla prendre possession de la gloire que Dieu a promise à ceux qui renonceraient à eux-mêmes pour l'amour de lui.

Voilà en peu de mots ce qu'en dit Surius : le songe de Pauline, l'amour de Sévère, le baptême effectif de Polyeucte, le sacrifice pour la victoire de l'empereur, la dignité de Félix que je fais gouverneur d'Arménie, la mort de Néarque, la conversion de Félix et de Pauline, sont des inventions et des embellissements de théâtre. La seule victoire de l'empereur contre les Perses a quelque fondement dans l'histoire ; et, sans chercher d'autres auteurs, elle est rapportée par M. Coeffeteau dans son *Histoire romaine* ; mais il ne dit pas, ni qu'il leur imposa tribut, ni qu'il envoya faire des sacrifices de remerciement en Arménie.

Si j'ai ajouté ces incidents et ces particularités selon l'art ou non, les savants en jugeront ; mon but ici n'est pas de les justifier, mais seulement d'avertir le lecteur de ce qu'il en peut croire.



POLYEUCTE

— 1643 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Quoi? vous vous arrêtez aux songes d'une femme !
De si faibles sujets troublent cette grande âme !
Et ce cœur tant de fois dans la guerre éprouvé
S'alarme d'un péril qu'une femme a rêvé !

POLYEUCTE.

Je sais ce qu'est un songe, et le peu de croyance
Qu'un homme doit donner à son extravagance,
Qui d'un amas confus des vapeurs de la nuit
Forme de vains objets que le réveil détruit ;
Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme :
Vous ignorez quels droits elle a sur toute l'âme¹,
Quand, après un long temps qu'elle a su nous charmer,
Les flambeaux de l'hymen viennent de s'allumer.
Pauline, sans raison dans la douleur plongée,
Craint et croit déjà voir ma mort qu'elle a songée ;
Elle oppose ses pleurs au dessein que je fais,
Et tâche à m'empêcher de sortir du palais.
Je méprise sa crainte, et je cède à ses larmes ;
Elle me fait pitié sans me donner d'alarmes ;
Et mon cœur, attendri sans être intimidé,
N'ose déplaire aux yeux dont il est possédé.
L'occasion, Néarque, est-elle si pressante
Qu'il faille être insensible aux soupirs d'une amante?
Par un peu de remise épargnons son ennui,
Pour faire en plein repos ce qu'il trouble aujourd'hui².

1. *Var.* Ni le juste pouvoir qu'elle prend sur une âme (1643-1656).

2. *Var.* Pour ne rien déferer aux soupirs d'une amante.

Remettons ce dessein qui l'accable d'ennui ;

Nous le pourrons demain aussi bien qu'aujourd'hui.

NÉAR. Oui, mais où prenez-vous l'infaillible assurance (1643-1656).

NÉARQUE.

Avez-vous cependant une pleine assurance
 D'avoir assez de vie ou de persévérance?
 Et Dieu, qui tient votre âme et vos jours dans sa main,
 Promet-il à vos vœux de le pouvoir demain¹?
 Il est toujours tout juste et tout bon ; mais sa grâce
 Ne descend pas toujours avec même efficace² ;
 Après certains moments que perdent nos longueurs,
 Elle quitte ces traits qui pénètrent les cœurs ;
 Le nôtre s'endurcit, la repousse, l'égare :
 Le bras qui la versait en devient plus avare,
 Et cette sainte ardeur qui doit porter au bien
 Tombe plus rarement, ou n'opère plus rien.
 Celle qui vous pressait de courir au baptême,
 Languissante déjà, cesse d'être la même,
 Et pour quelques soupirs qu'on vous a fait ouïr,
 Sa flamme se dissipe et va s'évanouir.

POLYEUCTE.

Vous me connaissez mal : la même ardeur me brûle,
 Et le désir s'accroît quand l'effet se recule :
 Ces pleurs, que je regarde avec un œil d'époux,
 Me laissent dans le cœur aussi chrétien que vous ;
 Mais pour en recevoir le sacré caractère,
 Qui lave nos forfaits dans une eau salubre,
 Et qui, purgeant notre âme et dessillant nos yeux³,
 Nous rend le premier droit que nous avons aux cieux,
 Bien que je le préfère aux grandeurs d'un empire,
 Comme le bien suprême et le seul où j'aspire,
 Je crois, pour satisfaire un juste et saint amour,
 Pouvoir un peu remettre et différer d'un jour.

NÉARQUE.

Ainsi du genre humain l'ennemi vous abuse :
 Ce qu'il ne peut de force, il l'entreprend de ruse.
 Jaloux des bons desseins qu'il tâche d'ébranler,
 Quand il ne les peut rompre, il pousse à reculer ;
 D'obstacle sur obstacle il va troubler le vôtre,
 Aujourd'hui par des pleurs, chaque jour par quelque autre ;
 Et ce songe rempli de noires visions
 N'est que le coup d'essai de ses illusions :

1. *Var.* Vous a-t-il assuré du pouvoir de demain (1643)?

2. *Efficace*, substantif : efficacité.

3. *Var.* Et d'un rayon divin nous dessillant les yeux (1643-1656).

Il met tout en usage, et prière, et menace ;
Il attaque toujours et jamais ne se lasse ;
Il croit pouvoir enfin ce qu'encore il n'a pu,
Et que ce qu'on diffère est à demi rompu.

Rompez ses premiers coups ; laissez pleurer Pauline.
Dieu ne veut point d'un cœur où le monde domine,
Qui regarde en arrière et, douteux en son choix,
Lorsque sa voix l'appelle, écoute une autre voix.

POLYEUCTE.

Pour se donner à lui faut-il n'aimer personne? *Non une seule ?*

NÉARQUE.

Nous pouvons tout aimer : il le souffre, il l'ordonne ;
Mais à vous dire tout, ce seigneur des seigneurs¹
Veut le premier amour et les premiers honneurs.
Comme rien n'est égal à sa grandeur suprême,
Il ne faut rien aimer qu'après lui, qu'en lui-même,
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite²,
Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite !
Je ne puis vous parler que les larmes aux yeux.
Polyeucte, aujourd'hui qu'on nous hait en tous lieux,
Qu'on croit servir l'État quand on nous persécute,
Qu'aux plus âpres tourments un chrétien est en butte,
Comment en pourrez-vous surmonter les douleurs,
Si vous ne pouvez pas résister à des pleurs?

POLYEUCTE.

Vous ne m'étonnez point : la pitié qui me blesse
Sied bien aux plus grands cœurs et n'a point de faiblesse³.
Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort :
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort ;
Et s'il faut affronter les plus cruels supplices,
Y trouver des appas, en faire mes délices,
Votre Dieu, que je n'ose encor nommer le mien,
M'en donnera la force en me faisant chrétien.

NÉARQUE.

Hâtez-vous donc de l'être.

-
1. *Var.* Mais ce grand roi des rois, ce seigneur des seigneurs (1643-1656).
2. *Var.* Mais que vous êtes loin de cette amour parfaite (1643-1666).
3. *Var.* Est grandeur de courage aussitôt que faiblesse (1643).

POLYEUCTE.

Oui, j'y cours, cher Néarque ;
Je brûle d'en porter la glorieuse marque.
Mais Pauline s'afflige et ne peut consentir,
Tant ce songe la trouble ! à me laisser sortir.

NÉARQUE.

Votre retour pour elle en aura plus de charmes ;
Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ;
Et l'heur de vous revoir lui semblera plus doux,
Plus elle aura pleuré pour un si cher époux.
Allons, on nous attend.

POLYEUCTE

Apaisez donc sa crainte
Et calmez la douleur dont son âme est atteinte.
Elle revient.

NÉARQUE.

Fuyez.

POLYEUCTE.

Je ne puis.

NÉARQUE.

Il le faut :

Fuyez un ennemi qui sait votre défaut,
Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue,
Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue.

SCÈNE II : POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE,
STRATONICE.

POLYEUCTE.

Fuyons, puisqu'il le faut. Adieu, Pauline, adieu :
Dans une heure au plus tard je reviens en ce lieu.

PAULINE.

Quel sujet si pressant à sortir vous convie ?
Y va-t-il de l'honneur ? y va-t-il de la vie ?

POLYEUCTE.

Il y va de bien plus.

PAULINE.

Quel est donc ce secret ?

POLYEUCTE.

Vous le saurez un jour : je vous quitte à regret,
Mais enfin il le faut.

PAULINE.

Vous m'aimez ?

POLYEUCTE.

Je vous aime,

Le ciel m'en soit témoin, cent fois plus que moi-même ;
Mais...

PAULINE.

Mais mon déplaisir ne vous peut émouvoir !
Vous avez des secrets que je ne puis savoir !
Quelle preuve d'amour ! Au nom de l'hyménée
Donnez à mes soupirs cette seule journée.

POLYEUCTE.

Un songe vous fait peur !

PAULINE.

Ses présages sont vains,
Je le sais ; mais enfin je vous aime, et je crains.

POLYEUCTE.

Ne craignez rien de mal pour une heure d'absence.
Adieu : vos pleurs sur moi prennent trop de puissance ;
Je sens déjà mon cœur prêt à se révolter,
Et ce n'est qu'en fuyant que j'y puis résister.

SCÈNE III : PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Va, néglige mes pleurs, cours et te précipite
Au-devant de la mort que les dieux m'ont prédite.
Suis cet agent fatal de tes mauvais destins,
Qui peut-être te livre aux mains des assassins.

Tu vois, ma Stratonice, en quel siècle nous sommes¹ :
Voilà notre pouvoir sur les esprits des hommes ;
Voilà ce qui nous reste, et l'ordinaire effet
De l'amour qu'on nous offre et des vœux qu'on nous fait.
Tant qu'ils ne sont qu'amants, nous sommes souveraines,
Et jusqu'à la conquête ils nous traitent de reines² ;
Mais après l'hyménée ils sont rois à leur tour.

1. *Var.* Voilà, ma Stratonice, en ce siècle où nous sommes,
Notre empire absolu sur les esprits des hommes (1643-1656).

2. *Var.* Et jusqu'à la conquête ils nous traitent en reines (1643-1660).

STRATONICE.

Polyeucte pour vous ne manque point d'amour ;
 S'il ne vous traite ici d'entière confiance¹,
 S'il part malgré vos pleurs, c'est un trait de prudence ;
 Sans vous en affliger, présumez avec moi
 Qu'il est plus à propos qu'il vous cèle pourquoi ;
 Assurez-vous sur lui qu'il en a juste cause.
 Il est bon qu'un mari nous cache quelque chose,
 Qu'il soit quelquefois libre et ne s'abaisse pas
 A nous rendre toujours compte de tous ses pas.
 On n'a tous deux qu'un cœur qui sent mêmes traverses,
 Mais ce cœur a pourtant ses fonctions diverses,
 Et la loi de l'hymen qui vous tient assemblés
 N'ordonne pas qu'il tremble alors que vous tremblez.
 Ce qui fait vos frayeurs ne peut le mettre en peine :
 Il est Arménien et vous êtes Romaine,
 Et vous pouvez savoir que nos deux nations
 N'ont pas sur ce sujet mêmes impressions :
 Un songe en notre esprit passe pour ridicule,
 Il ne nous laisse espoir, ni crainte, ni scrupule ;
 Mais il passe dans Rome avec autorité
 Pour fidèle miroir de la fatalité.

PAULINE.

Quelque peu de crédit que chez vous il obtienne²,
 Je crois que ta frayeur égalerait la mienne
 Si de telles horreurs t'avaient frappé l'esprit,
 Si je t'en avais fait seulement le récit.

STRATONICE.

A raconter ses maux souvent on les soulage.

PAULINE.

Écoute ; mais il faut te dire davantage,
 Et que, pour mieux comprendre un si triste discours,
 Tu saches ma faiblesse et mes autres amours :
 Une femme d'honneur peut avouer sans honte
 Ces surprises des sens que la raison surmonte ;
 Ce n'est qu'en ces assauts qu'éclate la vertu,
 Et l'on doute d'un cœur qui n'a point combattu.

1. *Traiter de* : traiter avec. — *Confiance* : confiance.

2. *Var.* Le mien est bien étrange, et quoique Arménienne (1643-1656).

Dans Rome, où je naquis, ce malheureux visage
D'un chevalier romain captiva le courage¹ ;
Il s'appelait Sévère : excuse les soupirs
Qu'arrache encore un nom trop cher à mes désirs.

STRATONICE.

Est-ce lui qui naguère aux dépens de sa vie
Sauva des ennemis votre empereur Décie,
Qui leur tira mourant la victoire des mains
Et fit tourner le sort des Perses aux Romains ?
Lui qu'entre tant de morts immolés à son maître,
On ne put rencontrer, ou du moins reconnaître ;
A qui Décie enfin, pour des exploits si beaux,
Fit si pompeusement dresser de vains tombeaux ?

PAULINE.

Hélas ! c'était lui-même et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur, ni vu plus honnête homme.
Puisque tu le connais, je ne t'en dirai rien.
Je l'aimai, Stratonice : il le méritait bien ;
Mais que sert le mérite où manque la fortune ?
L'un était grand en lui, l'autre faible et commune ;
Trop invincible obstacle, et dont trop rarement
Triomphe auprès d'un père un vertueux amant !

STRATONICE.

La digne occasion d'une rare constance !

PAULINE.

Dis plutôt d'une indigne et folle résistance.
Quelque fruit qu'une fille en puisse recueillir,
Ce n'est une vertu que pour qui veut faillir.
Parmi ce grand amour que j'avais pour Sévère,
J'attendais un époux de la main de mon père,
Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison
N'avoua de mes yeux l'aimable trahison.
Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ;
Je ne lui cachais point combien j'étais blessée ;
Nous soupirions ensemble et pleurions nos malheurs ;
Mais, au lieu d'espérance, il n'avait que des pleurs ;
Et malgré des soupirs si doux, si favorables,
Mon père et mon devoir étaient inexorables.

1. *Courage* : cœur.

Enfin je quittai Rome et ce parfait amant
 Pour suivre ici mon père en son gouvernement ;
 Et lui, désespéré, s'en alla dans l'armée
 Chercher d'un beau trépas l'illustre renommée.
 Le reste, tu le sais : mon abord en ces lieux
 Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ;
 Et comme il est ici le chef de la noblesse,
 Mon père fut ravi qu'il me prît pour maîtresse,
 Et par son alliance il se crut assuré
 D'être plus redoutable et plus considéré :
 Il approuva sa flamme et conclut l'hyménée ;
 Et moi, comme à son lit je me vis destinée,
 Je donnai par devoir à son affection
 Tout ce que l'autre avait par inclination.
 Si tu peux en douter, juge-le par la crainte
 Dont en ce triste jour tu me vois l'âme atteinte¹.

STRATONICE.

Elle fait assez voir à quel point vous l'aimez.
 Mais quel songe, après tout, tient vos sens alarmés?

PAULINE.

Je l'ai vu cette nuit, ce malheureux Sévère,
 La vengeance à la main, l'œil ardent de colère ;
 Il n'était point couvert de ces tristes lambeaux
 Qu'une ombre désolée emporte des tombeaux ;
 Il n'était point percé de ces coups pleins de gloire
 Qui, retranchant sa vie, assurent sa mémoire ;
 Il semblait triomphant, et tel que sur son char
 Victorieux dans Rome entre notre César.
 Après un peu d'effroi que m'a donné sa vue !
 « Porte à qui tu voudras la faveur qui m'est due,
 Ingrate, m'a-t-il dit ; et, ce jour expiré,
 Pleure à loisir l'époux que tu m'as préféré. »
 A ces mots, j'ai frémi, mon âme s'est troublée ;
 Ensuite des chrétiens une impie assemblée,
 Pour avancer l'effet de ce discours fatal,
 A jeté Polyeucte aux pieds de son rival.
 Soudain à son secours j'ai réclamé mon père ;
 Hélas ! c'est de tout point ce qui me désespère,

1. Var. Dont encore pour lui tu me vois l'âme atteinte.

STRAT. Je crois que vous l'aimez autant qu'on peut aimer.

Mais quel songe, après tout, a pu vous alarmer (1643-1656)?

J'ai vu mon père même, un poignard à la main,
Entrer le bras levé pour lui percer le sein :
Là ma douleur trop forte a brouillé ces images ;
Le sang de Polyeucte a satisfait leurs rages.
Je ne sais ni comment ni quand ils l'ont tué,
Mais je sais qu'à sa mort tous ont contribué :
Voilà quel est mon songe.

STRATONICE.

Il est vrai qu'il est triste ;
Mais il faut que votre âme à ces frayeurs résiste :
La vision, de soi, peut faire quelque horreur,
Mais non pas vous donner une juste terreur. [père
Pouvez-vous craindre un mort? pouvez-vous craindre un
Qui chérit votre époux, que votre époux révère,
Et dont le juste choix vous a donnée à lui,
Pour s'en faire en ces lieux un ferme et sûr appui?

PAULINE.

Il m'en a dit autant et rit de mes alarmes ;
Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes¹,
Et que sur mon époux leur troupeau ramassé
Ne venge tant de sang que mon père a versé.

STRATONICE.

Leur secte est insensée, impie et sacrilège,
Et dans son sacrifice use de sortilège ;
Mais sa fureur ne va qu'à briser nos autels :
Elle n'en veut qu'aux dieux, et non pas aux mortels.
Quelque sévérité que sur eux on déploie,
Ils souffrent sans murmure et meurent avec joie ;
Et depuis qu'on les traite en criminels d'État,
On ne peut les charger d'aucun assassinat.

PAULINE.

Tais-toi, mon père vient.

SCÈNE IV : FÉLIX, ALBIN, PAULINE,
STRATONICE.

FÉLIX.

Ma fille, que ton songe
En d'étranges frayeurs ainsi que toi me plonge² !

1. *Charmes* : enchantements magiques.

2. *Var.* En d'étranges frayeurs depuis un peu me plonge (1643).

Que j'en crains les effets, qui semblent s'approcher !

PAULINE.

Quelle subite alarme ainsi vous peut toucher¹ ?

FÉLIX.

Sévère n'est point mort.

PAULINE.

Quel mal nous fait sa vie ?

FÉLIX.

Il est le favori de l'empereur Décie.

PAULINE.

Après l'avoir sauvé des mains des ennemis,
L'espoir d'un si haut rang lui devenait permis ;
Le destin, aux grands cœurs si souvent mal propice,
Se résout quelquefois à leur faire justice.

FÉLIX.

Il vient ici lui-même.

PAULINE.

Il vient !

FÉLIX.

Tu le vas voir.

PAULINE.

C'en est trop ; mais comment le pouvez-vous savoir ?

FÉLIX.

Albin l'a rencontré dans la proche campagne ;
Un gros de courtisans en foule l'accompagne,
Et montre assez quel est son rang et son crédit ;
Mais, Albin, redis-lui ce que ses gens t'ont dit.

ALBIN.

Vous savez quelle fut cette grande journée,
Que sa perte pour nous rendit si fortunée,
Où l'empereur captif, par sa main dégagé,
Rassura son parti déjà découragé,
Tandis que sa vertu succomba sous le nombre ;
Vous savez les honneurs qu'on fit faire à son ombre,
Après qu'entre les morts on ne le put trouver :
Le roi de Perse aussi l'avait fait enlever.

1. *Var.* De grâce apprenez-moi ce qui vous peut toucher (1643).

Témoin de ses hauts faits et de son grand courage¹,
 Ce monarque en voulut connaître le visage ;
 On le mit dans sa tente, où, tout percé de coups,
 Tout mort qu'il paraissait, il fit mille jaloux² ;
 Là bientôt il montra quelque signe de vie :
 Ce prince généreux en eut l'âme ravie³,
 Et sa joie, en dépit de son dernier malheur,
 Du bras qui le causait honora la valeur ;
 Il en fit prendre soin, la cure en fut secrète ;
 Et, comme au bout d'un mois sa santé fut parfaite,
 Il offrit dignités, alliance, trésors,
 Et pour gagner Sévère il fit cent vains efforts.
 Après avoir comblé ses refus de louange,
 Il envoie à Décie en proposer l'échange ;
 Et soudain l'empereur, transporté de plaisir,
 Offre au Perse son frère et cent chefs à choisir.
 Ainsi revint au camp le valeureux Sévère
 De sa haute vertu recevoir le salaire ;
 La faveur de Décie en fut le digne prix.
 De nouveau l'on combat, et nous sommes surpris.
 Ce malheur toutefois sert à croître sa gloire :
 Lui seul rétablit l'ordre et gagne la victoire,
 Mais si belle, et si pleine, et par tant de beaux faits,
 Qu'on nous offre tribut, et nous faisons la paix.
 L'empereur, qui lui montre une amour infinie⁴,
 Après ce grand succès l'envoie en Arménie ;
 Il vient en apporter la nouvelle en ces lieux,
 Et par un sacrifice en rendre hommage aux dieux⁵.

FÉLIX.

O ciel ! en quel état ma fortune est réduite !

ALBIN.

Voilà ce que j'ai su d'un homme de sa suite,
 Et j'ai couru, seigneur, pour vous y disposer.

-
1. *Var.* Témoin de ses hauts faits, encor qu'à son dommage,
 Il en voulut tout mort connaître le visage (1643-1656).
 2. *Var.* Chacun plaignit son sort, bien qu'il en fût jaloux (1643-1656).
 3. *Var.* Ce généreux monarque en eut l'âme ravie
 Et, vaincu qu'il était, oublia son malheur
 Pour dans son auteur même honorer la valeur (1643-1656).
 4. *Var.* L'empereur lui témoigne une amour infinie
 Et, ravi du succès, l'envoie en Arménie (1643-1656).
 5. *Var.* Et par un sacrifice en rendre grâce aux dieux (1643-1656).

FÉLIX.

Ah ! sans doute, ma fille, il vient pour t'épouser :
L'ordre d'un sacrifice est pour lui peu de chose ;
C'est un prétexte faux dont l'amour est la cause.

PAULINE.

Cela pourrait bien être : il m'aimait chèrement.

FÉLIX.

Que ne permettra-t-il à son ressentiment ?
Et jusques à quel point ne porte sa vengeance
Une juste colère avec tant de puissance ?
Il nous perdra, ma fille.

PAULINE.

Il est trop généreux.

FÉLIX.

Tu veux flatter en vain un père malheureux :
Il nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue
De n'avoir pas aimé la vertu toute nue !
Ah ! Pauline, en effet, tu m'as trop obéi ;
Ton courage¹ était bon, ton devoir l'a trahi.
Que ta rébellion m'eût été favorable !
Qu'elle m'eût garanti d'un état déplorable !
Si quelque espoir me reste, il n'est plus aujourd'hui
Qu'en l'absolu pouvoir qu'il te donnait sur lui ;
Ménage en ma faveur l'amour qui le possède,
Et d'où provient mon mal fais sortir le remède.

PAULINE.

Moi, moi ! que je revoie un si puissant vainqueur
Et m'expose à des yeux qui me percent le cœur !
Mon père, je suis femme, et je sais ma faiblesse ;
Je sens déjà mon cœur qui pour lui s'intéresse,
Et poussera sans doute, en dépit de ma foi,
Quelque soupir indigne et de vous et de moi.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Rassure un peu ton âme.

PAULINE.

Il est toujours aimable, et je suis toujours femme ;

1. *Courage* : cœur.

Dans le pouvoir sur moi que ses regards ont eu,
Je n'ose m'assurer de toute ma vertu¹.
Je ne le verrai point.

FÉLIX.

Il faut le voir, ma fille,
Ou tu trahis ton père et toute ta famille.

PAULINE.

C'est à moi d'obéir, puisque vous commandez ;
Mais voyez les périls où vous me hasardez.

FÉLIX.

Ta vertu m'est connue.

PAULINE.

Elle vaincra sans doute ;
Ce n'est pas le succès² que mon âme redoute :
Je crains ce dur combat et ces troubles puissants
Que fait déjà chez moi la révolte des sens ;
Mais puisqu'il faut combattre un ennemi que j'aime,
Souffrez que je me puisse armer contre moi-même,
Et qu'un peu de loisir me prépare à le voir.

FÉLIX.

Jusqu'au-devant des murs je vais le recevoir ;
Rappelle cependant tes forces étonnées,
Et songe qu'en tes mains tu tiens nos destinées.

PAULINE.

Oui, je vais de nouveau dompter mes sentiments
Pour servir de victime à vos commandements.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Cependant que Félix donne ordre au sacrifice,
Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice ?
Pourrai-je voir Pauline et rendre à ses beaux yeux
L'hommage souverain que l'on va rendre aux dieux ?

1. *Var.* Je ne me répons pas de toute ma vertu (1643-1660).

2. *Succès* : résultat.

dénoué
Je ne t'ai point celé que c'est ce qui m'amène,
Le reste est un prétexte à soulager ma peine¹ ;
Je viens sacrifier, mais c'est à ses beautés
Que je viens immoler toutes mes volontés. *mises*

sacrifices FABIAN.

Vous la verrez, seigneur.

SÉVÈRE.

Ah ! quel comble de joie !

Cette chère beauté consent que je la voie² !
Mais ai-je sur son âme encor quelque pouvoir ?
Quelque reste d'amour s'y fait-il encor voir³ ?
Quel trouble, quel transport lui cause ma venue ?
Puis-je tout espérer de cette heureuse vue ?
Car je voudrais mourir plutôt que d'abuser
Des lettres de faveur que j'ai pour l'épouser ;
Elles sont pour Félix, non pour triompher d'elle :
Jamais à ses désirs mon cœur ne fût rebelle ;
Et si mon mauvais sort avait changé le sien,
Je me vaincrais moi-même et ne prétendrais rien.

FABIAN.

Vous la verrez, c'est tout ce que je vous puis dire.

tremble SÉVÈRE.

D'où vient que tu frémis, et que ton cœur soupire ?
Ne m'aime-t-elle plus ? Éclaircis-moi ce point.

FABIAN.

M'en croirez-vous, seigneur ? ne la revoyez point ;
Portez en lieu plus haut l'honneur de vos caresses :
Vous trouverez à Rome assez d'autres maîtresses ;
Et dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

SÉVÈRE.

Qu'à des pensers si bas mon âme se ravale !
Que je tienne Pauline à mon sort inégale !
Elle en a mieux usé, je la dois imiter ;
Je n'aime mon bonheur que pour la mériter.
Voyons-la, Fabian ; ton discours m'importune ;
Allons mettre à ses pieds cette haute fortune :

1. Var. Du reste, mon esprit ne s'en met guère en peine (1643-1656).

2. Var. Cet adorable objet consent que je le voie (1643-1656).

3. Var. En lui parlant d'amour l'as-tu vu s'émouvoir (1643).

Je l'ai dans les combats trouvée heureusement,
En cherchant une mort digne de son amant ;
Ainsi ce rang est sien, cette faveur est sienne,
Et je n'ai rien enfin que d'elle je ne tienne.

FABIAN.

Non, mais encore un coup ne la revoyez point.

SÉVÈRE.

Ah ! c'en est trop, enfin, éclaircis-moi ce point ;
As-tu vu des froideurs quand tu l'en as priée ?

FABIAN.

Je tremble à vous le dire ; elle est...

SÉVÈRE.

Quoi ?

FABIAN.

Mariée.

SÉVÈRE.

Soutiens-moi, Fabian ; ce coup de foudre est grand
Et frappe d'autant plus que plus il me surprend.

FABIAN.

Seigneur, qu'est devenu ce généreux courage ?

SÉVÈRE.

La constance est ici d'un difficile usage ;
De pareils déplaisirs accablent un grand cœur ;
La vertu la plus mâle en perd toute vigueur ;
Et quand d'un feu si beau les âmes sont éprises,
La mort les trouble moins que de telles surprises.
Je ne suis plus à moi quand j'entends ce discours¹.
Pauline est mariée !

FABIAN.

Oui, depuis quinze jours ;

Polyeucte, un seigneur des premiers d'Arménie,
Goûte de son hymen la douceur infinie.

SÉVÈRE.

Je ne la puis du moins blâmer d'un mauvais choix,
Polyeucte a du nom et sort du sang des rois.
Faibles soulagements d'un malheur sans remède !
Pauline, je verrai qu'un autre vous possède !

1. Var. J'ai de la peine encore à croire tes discours (1643-1660).

O ciel, qui malgré moi me renvoyez au jour,
O sort, qui redonniez l'espoir à mon amour,
Reprenez la faveur que vous m'avez prêtée,
Et rendez-moi la mort que vous m'avez ôtée.

Voyons-la toutefois, et dans ce triste lieu
Achevons de mourir en lui disant adieu.
Que mon cœur, chez les morts emportant son image,
De son dernier soupir puisse lui faire hommage !

FABIAN.

Seigneur, considérez...

SÉVÈRE.

Tout est considéré.

Quel désordre peut craindre un cœur désespéré?
N'y consent-elle pas?

FABIAN.

Oui, seigneur, mais...

SÉVÈRE.

N'importe.

FABIAN.

Cette vive douleur en deviendra plus forte.

SÉVÈRE.

Et ce n'est pas un mal que je veuille guérir ;
Je ne veux que la voir, soupirer et mourir.

FABIAN.

Vous vous échapperez¹ sans doute en sa présence :
Un amant qui perd tout n'a plus de complaisance ;
Dans un tel entretien il suit sa passion²
Et ne pousse qu'injure et qu'imprécation.

SÉVÈRE.

Juge autrement de moi : mon respect dure encore ;
Tout violent qu'il est, mon désespoir l'adore.
Quels reproches aussi peuvent m'être permis ?
De quoi puis-je accuser qui ne m'a rien promis ?
Elle n'est point parjure, elle n'est point légère ;
Son devoir m'a (trahi) mon malheur, et son père.
Mais son devoir fut juste, et son père eut raison :
J'impute à mon malheur toute la trahison ;

1 *S'écapper* : s'emporter.

2. *Var.* Dans un tel désespoir il suit sa passion (1643).

Un peu moins de fortune, et plus tôt arrivée,
Eût gagné l'un par l'autre et me l'eût conservée;
Trop heureux, mais trop tard, je n'ai pu l'acquérir :
Laisse-la-moi donc voir, soupirer et mourir.

FABIAN.

Oui, je vais l'assurer qu'en ce malheur extrême
Vous êtes assez fort pour vous vaincre vous-même.
Elle a craint comme moi ces premiers mouvements
Qu'une perte imprévue arrache aux vrais amants,
Et dont la violence excite assez de trouble,
Sans que l'objet présent l'irrite et le redouble¹.

SÉVÈRE.

Fabian, je la vois.

FABIAN.

Seigneur, souvenez-vous...

SÉVÈRE.

Hélas ! elle aime un autre, un autre est son époux.

SCÈNE II : SÉVÈRE, PAULINE, STRATONICE,
FABIAN.

PAULINE.

Oui, je l'aime, seigneur², et n'en fais point d'excuse ;
Que tout autre que moi vous flatte et vous abuse,
Pauline a l'âme noble et parle à cœur ouvert.

Le bruit de votre mort n'est point ce qui vous perd ;

(Si le ciel en mon choix eût mis mon hyménée,

A vos seules vertus je me serais donnée,

Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.

Je découvrerais en vous d'assez illustres marques

Pour vous préférer même aux plus-heureux monarques ;

Mais puisque mon devoir m'imposait d'autres lois,

De quelque amant pour moi que mon père eût fait choix,

Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous donne

Vous auriez ajouté l'éclat d'une couronne,

Quand je vous aurais vu, quand je l'aurais haï,

J'en aurais soupiré, mais j'aurais obéi,

1. *Var.* Sans que l'objet présent l'irrite et la redouble (1643 1660).

2. *Var.* Oui, je l'aime, Sévère... (1643-1664).

Et sur mes passions ma raison souveraine
Eût blâmé mes soupirs et dissipé ma haine.

SÉVÈRE.

Que vous êtes heureuse, et qu'un peu de soupirs
Fait un aisé remède à tous vos déplaisirs¹ !
Ainsi de vos désirs toujours reine absolue,
Les plus grands changements vous trouvent résolue² ;
De la plus forte ardeur³ vous portez vos esprits
Jusqu'à l'indifférence et peut-être au mépris ;
Et votre fermeté fait succéder sans peine
La faveur au dédain, et l'amour à la haine⁴.

Qu'un peu de votre humeur ou de votre vertu
Soulagerait les maux de ce cœur abattu !
Un soupir, une larme à regret épandue
M'aurait déjà guéri de vous avoir perdue ;
Ma raison pourrait tout sur l'amour affaibli
Et de l'indifférence irait jusqu'à l'oubli ;
Et mon feu désormais se réglant sur le vôtre,
Je me tiendrais heureux entre les bras d'une autre⁵.

O trop aimable objet, qui m'avez trop charmé,
Est-ce là comme on aime, et m'avez-vous aimé ?

PAULINE.

Je vous l'ai trop fait voir, seigneur ; et si mon âme⁶
Pouvait bien étouffer les restes de sa flamme,
Dieux, que j'évitais de rigoureux tourments !
Ma raison, il est vrai, dompte mes sentiments⁶ ;
Mais quelque autorité que sur eux elle ait prise,
Elle n'y règne pas, elle les tyrannise ;
Et quoique le dehors soit sans émotion,
Le dedans n'est que trouble et que sédition.
Un je ne sais quel charme encor vers vous m'emporte ;
Votre mérite est grand, si ma raison est forte :
Je le vois, encor tel qu'il alluma mes feux,
D'autant plus puissamment solliciter mes vœux,

1. Var. Vous acquitte aisément de tous vos déplaisirs (1643-1656).

2. Var. De la plus forte amour... (1643-1656).

3. Var. La faveur au mépris et l'amour à la haine (1643-1656).

4. Var. D'un autre (1643-1660).

5. Var. Je vous aimai, Sévère, et si dedans mon âme
Je pouvais étouffer les restes de ma flamme (1643-1656).

6. Var. Ma raison, il est vrai, dompte mes mouvements (1643-1656).

Qu'il est environné de puissance et de gloire,
 Qu'en tous lieux après vous il traîne la victoire,
 Que j'en sais mieux le prix, et qu'il n'a point déçu
 Le généreux espoir que j'en avais conçu.
 Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
 Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,
 Repousse encor si bien l'effort de tant d'appas
 Qu'il déchire mon âme et ne l'ébranle pas.
 C'est cette vertu même, à nos désirs cruelle,
 Que vous louiez alors en blasphémant contre elle :
 Plaignez-vous-en encor ; mais louez sa rigueur,
 Qui triomphe à la fois de vous et de mon cœur ;
 Et voyez qu'un devoir moins ferme et moins sincère¹
 N'aurait pas mérité l'amour du grand Sévère.

SÉVÈRE.

Ah ! madame, excusez une aveugle douleur,
 Qui ne connaît plus rien que l'excès du malheur :
 Je nommais inconstance et prenais pour un crime²
 De ce juste devoir l'effort le plus sublime.
 De grâce, montrez moins à mes sens désolés
 La grandeur de ma perte et ce que vous valez ;
 Et, cachant par pitié cette vertu si rare,
 Qui redouble mes feux lorsqu'elle nous sépare,
 Faites voir des défauts qui puissent à leur tour
 Affaiblir ma douleur avecque mon amour.

PAULINE.

Hélas ! cette vertu, quoique enfin invincible,
 Ne laisse que trop voir une âme trop sensible.
 Ces pleurs en sont témoins, et ces lâches soupirs
 Qu'arrachent de nos feux les cruels souvenirs :
 Trop rigoureux effets d'une aimable présence
 Contre qui mon devoir a trop peu de défense !
 Mais si vous estimez ce vertueux devoir,
 Conservez-m'en la gloire, et cessez de me voir ;
 Épargnez-moi des pleurs qui coulent à ma honte : *chance*
 Épargnez-moi des feux qu'à regret je surmonte ;
 Enfin épargnez-moi ces tristes entretiens,
 Qui ne font qu'irriter vos tourments et les miens.

1. Var. De plus bas sentiments n'auraient pas méritée
 Cette parfaite amour que vous m'avez portée (1643).

2. Var. Je nommais inconstance et prenais pour des crimes
 D'un vertueux devoir les efforts légitimes (1643-1656).

Adieu
 Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

SÉVÈRE.

PAULINE.
 Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

SÉVÈRE.

Quel prix de mon amour ! quel fruit de mes travaux !

PAULINE.

C'est le remède seul qui peut guérir nos maux.

SÉVÈRE.

Je veux mourir des miens : aimez-en la mémoire.

PAULINE.

Je veux guérir des miens : ils souilleraient ma gloire¹.

SÉVÈRE.

Ah ! puisque votre gloire en prononce l'arrêt,
 Il faut que ma douleur cède à son intérêt.
 Est-il rien que sur moi cette gloire n'obtienne²?
 Elle me rend les soins que je dois à la mienne.
 Adieu : je vais chercher au milieu des combats
 Cette immortalité que donne un beau trépas
 Et remplir dignement, par une mort pompeuse,
 De mes premiers exploits l'attente avantageuse,
 Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
 J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

PAULINE.

Et moi, dont votre vue augmente le supplice,
Adieu
 Je l'éviterai même en votre sacrifice ;
 Et seule dans ma chambre, enfermant mes regrets,
 Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets.

SÉVÈRE.

Puisse le juste ciel, content de ma ruine,
 Combler d'heur et de jours Polyeucte et Pauline !

PAULINE.

Puisse trouver Sévère, après tant de malheur,
 Une félicité digne de sa valeur !

1. Gloire : réputation.

2. Var. D'un cœur comme le mien, qu'est-ce qu'elle n'obtienne?
 Vous réveillez les soins que je dois à la mienne (1643-1656).

SÉVÈRE.

Il la trouvait en vous.

PAULINE.

Je dépendais d'un père.

SÉVÈRE.

O devoir qui me perd et qui me désespère !
Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

PAULINE.

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

SCÈNE III : PAULINE, STRATONICE.

STRATONICE.

Je vous ai plaints tous deux, j'en verse encor des larmes ;
Mais du moins votre esprit est hors de ses alarmes :
Vous voyez clairement que votre songe est vain :
Sévère ne vient pas la vengeance à la main.

PAULINE.

Laisse-moi ^{rest} respirer du moins, si tu m'as plainte ;
Au fort de ma douleur tu rappelles ma crainte ;
Souffre un peu de relâche à mes esprits troublés,
Et ne m'accable point par des maux redoublés.

STRATONICE.

Quoi? vous craignez encor?

PAULINE.

Je tremble, Stratonice ;
Et, bien que je m'effraye avec peu de justice,
Cette injuste frayeur sans cesse reproduit
L'image des malheurs que j'ai vus cette nuit.

STRATONICE.

Sévère est généreux.

PAULINE.

Malgré sa retenue,
Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue.

STRATONICE.

Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui¹.

1. Var. Vous-même êtes témoin des vœux qu'il fait pour lui (1643-1656).

PAULINE.

Je crois même au besoin qu'il serait son appui ;
 Mais soit cette croyance ou fausse ou véritable,
 Son séjour en ce lieu m'est toujours redoutable ;
 A quoi que sa vertu puisse le disposer,
 Il est puissant, il m'aime, et vient pour m'épouser.

SCÈNE IV : POLYEUCTE, NÉARQUE, PAULINE,
 STRATONICE.

POLYEUCTE.

C'est trop ^{led} verser de pleurs : il est temps qu'ils tarissent,
 Que votre douleur cesse, et vos craintes finissent ;
 Malgré les faux avis par vos dieux envoyés,
 Je suis vivant, madame, et vous me revoyez.

PAULINE.

Le jour est encor long, et, ce qui plus m'effraie,
 La moitié de l'avis se trouve déjà vraie :
 J'ai cru Sévère mort, et je le vois ici.

POLYEUCTE.

Je le sais ; mais enfin j'en prends peu de souci.
 Je suis dans Mélitène, et quel que soit Sévère,
 Votre père y commande, et l'on m'y considère ;
 Et je ne pense pas qu'on puisse avec raison
 D'un cœur tel que le sien craindre une trahison.
 On m'avait assuré qu'il vous faisait visite,
 Et je venais lui rendre un honneur qu'il mérite.

PAULINE.

Il vient de me quitter assez triste et confus ;
 Mais j'ai gagné sur lui qu'il ne me verra plus.

POLYEUCTE.

Quoi ! vous me soupçonnez déjà de quelque ombrage ?

PAULINE.

Je ferais à tous trois un trop sensible outrage.
 J'assure mon repos, que troublent ses regards.
 La vertu la plus ferme évite les hasards :
 Qui s'expose au péril veut bien trouver sa perte ,
 Et, pour vous en parler avec une âme ouverte,

Depuis qu'un vrai mérite a pu nous enflammer,
Sa présence toujours a droit de nous charmer.
Outre qu'on doit rougir de s'en laisser surprendre,
On souffre à résister, on souffre à s'en défendre ;
Et bien que la vertu triomphe de ces feux,
La victoire est pénible, et le combat honteux.

POLYEUCTE.

O vertu trop parfaite, et devoir trop sincère,
Que vous devez coûter de regrets à Sévère !
Qu'aux dépens d'un beau feu vous me rendez heureux,
Et que vous êtes doux à mon cœur amoureux !
Plus je vois mes défauts et plus je vous contemple,
Plus j'admire...

SCÈNE V : POLYEUCTE, PAULINE, NÉARQUE,
STRATONICE, CLÉON.

CLÉON.

Seigneur, Félix vous *pense à fou* mande au temple :
La victime est choisie, et le peuple à genoux,
Et pour sacrifier on n'attend plus que vous.

POLYEUCTE.

Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame ?

PAULINE.

Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme :
Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir.
Adieu : vous l'y verrez ; pensez à son pouvoir,
Et ressouvenez-vous que sa valeur est grande.

POLYEUCTE.

Allez, tout son crédit n'a rien que j'appréhende ;
Et comme je connais sa générosité,
Nous ne nous combattons que de civilité.

SCÈNE VI : POLYEUCTE, NÉARQUE.

NÉARQUE.

Où pensez-vous aller ?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi? vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle !
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE.

Vous, par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser¹.

Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir ;
Je viens de le promettre, et je vais l'accomplir².
Je rends grâces au Dieu que tu m'as fait connaître
De cette occasion qu'il a sitôt fait naître,
Où déjà sa bonté, prête à me couronner,
Daigne éprouver la loi qu'il vient de me donner.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

1. *Var.* Et mourir dans leur temple ou bien les en chasser (1643-1656).

2. *Var.* J'en viens de promettre... (1643-1656).

destinée
Et si ce cœur s'ébranle?
NÉARQUE.

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite¹.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter².

POLYEUCTE.

Mes crimes, en vivant³, me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout à fait ;
La foi que j'ai reçue aspire à son effet.
Qui fuit croit lâchement et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie, à Dieu même elle importe⁴.
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir?

1. Y, c'est-à-dire à la mort.

2. Var. Par une sainte vie il la faut mériter (1643-1656).

3. En vivant : si je vis.

4. Var. Voyez que votre vie à Dieu mêmes importe (1643-1656).

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre :
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber :
Dieu fait part, au besoin, de sa force infinie.
Qui craint de le nier dans son âme le nie :
Il croit le pouvoir faire et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais loin de me presser, il faut que je vous presse !
D'où vient cette froideur?

NÉARQUE.

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE.

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort ;
Dressons-lui des autels sur des monceaux d'idoles.
Il faut (je me souviens encor de vos paroles)
Négliger, pour lui plaire, et femme, et biens, et rang,
Exposer pour sa gloire et verser tout son sang.
Hélas ! qu'avez-vous fait de cette amour parfaite
Que vous me souhaitiez, et que je vous souhaite?
S'il vous en reste encor, n'êtes-vous point jaloux
Qu'à grand'peine chrétien, j'en montre plus que vous?

- NÉARQUE.

Vous sortez du baptême, et ce qui vous anime,
C'est sa grâce qu'en vous n'affaiblit aucun crime ;
Comme encor toute entière elle agit pleinement,
Et tout semble possible à son feu véhément ;
Mais cette même grâce, en moi diminuée,
Et par mille péchés sans cesse exténuée,
Agit aux grands effets¹ avec tant de langueur
Que tout semble impossible à son peu de vigueur.

1. Aux grands effets : dans les grandes circonstances.

Cette indigne mollesse et ces lâches défenses
Sont des punitions qu'attirent mes offenses;
Mais Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier !

Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie et montrer qui nous sommes.
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.

Ne perdons plus de temps : le sacrifice est prêt ;
Allons-y du vrai Dieu soutenir l'intérêt ;
Allons fouler aux pieds ce foudre ridicule
Dont arme un bois pourri ce peuple trop crédule ;
Allons en éclairer l'aveuglement fatal ;
Allons briser ces dieux de pierre et de métal ;
Abandonnons nos jours à cette ardeur céleste ;
Faisons triompher Dieu : qu'il dispose du reste !

NÉARQUE.

Allons faire éclater sa gloire aux yeux de tous
Et répondre avec zèle à ce qu'il veut de nous¹.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : PAULINE.

Que de soucis flottants, que de confus nuages
Présentent à mes yeux d'inconstantes images !
Douce tranquillité, que je n'ose espérer,
Que ton divin rayon tarde à les éclairer !
Mille agitations, que mes troubles produisent²,
Dans mon cœur ébranlé tour à tour se détruisent ;

1. *Var.* Allons mourir pour lui comme il est mort pour nous (1643).

2. *Var.* Mille pensers divers, que mes troubles produisent,
Dans mon cœur incertain à l'envi se détruisent :
Nul espoir ne me flatte où j'ose persister ;
Nulle peur ne m'effraie où j'ose m'arrêter (1643-1656).

Aucun espoir n'y coule où j'ose persister ;
 Aucun effroi n'y règne où j'ose m'arrêter.
 Mon esprit, embrassant tout ce qu'il s'imagine,
 Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine¹,
 Et suit leur vaine idée avec si peu d'effet²
 Qu'il ne peut espérer ni craindre tout à fait.
 Sévère incessamment brouille ma fantaisie³ :
 J'espère en sa vertu ; je crains sa jalousie ;
 Et je n'ose penser que d'un œil bien égal⁴
 Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival.
 Comme entre deux rivaux la haine est naturelle,
 L'entrevue aisément se termine en querelle :
 L'un voit aux mains d'autrui ce qu'il croit mériter,
 L'autre un désespéré qui peut trop attenter⁵.
 Quelque haute raison qui règle leur courage,
 L'un conçoit de l'envie, et l'autre de l'ombrage ;
 La honte d'un affront que chacun d'eux croit voir
 Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir,
 Consumant dès l'abord toute leur patience,
 Forme de la colère et de la défiance ;
 Et, saisissant ensemble et l'époux et l'amant,
 En dépit d'eux les livre à leur ressentiment.
 Mais que je me figure une étrange chimère,
 Et que je traite mal Polyeucte et Sévère !
 Comme si la vertu de ces fameux rivaux
 Ne pouvait s'affranchir de ces communs défauts !
 Leurs âmes à tous deux d'elles-mêmes maîtresses
 Sont d'un ordre trop haut pour de telles bassesses.
 Ils se verront au temple en hommes généreux ;
 Mais las ! ils se verront, et c'est beaucoup pour eux.
 Que sert à mon époux d'être dans Mélitène,
 Si contre lui Sévère arme l'aigle romaine,
 Si mon père y commande, et craint ce favori,
 Et se repent déjà du choix de mon mari ?
 Si peu que j'ai d'espoir ne luit qu'avec contrainte :
 En naissant il avorte et fait place à la crainte ;

1 *Var.* Veut tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine (1643).

2 *Var.* L'un et l'autre le frappe avec si peu d'effet (1643-1656).

3 *Fantaisie* : imagination.

4 *Egal* : indifférent.

5 *Var.* L'autre un désespéré qui le lui veut ôter (1643-1656).

Ce qui doit l'affermir sert à le dissiper.
Dieux ! faites que ma peur puisse enfin se tromper !

SCÈNE II : PAULINE, STRATONICE.

PAULINE.

Mais sachons-en l'issue. Eh bien ! ma Stratonice,
Comment s'est terminé ce pompeux sacrifice?
Ces rivaux généreux au temple se sont vus?

STRATONICE.

Ah ! Pauline !

PAULINE.

Mes vœux ont-ils été déçus?
J'en vois sur ton visage une mauvaise marque.
Se sont-ils querellés?

STRATONICE.

Polyeucte, Néarque,
Les chrétiens...

PAULINE.

Parle donc : les chrétiens...

STRATONICE.

Je ne puis.

PAULINE.

Tu prépares mon âme à d'étranges ennuis¹.

STRATONICE.

Vous n'en sauriez avoir une plus juste cause.

PAULINE.

L'ont-ils assassiné?

STRATONICE.

Ce serait peu de chose.
Tout votre songe est vrai, Polyeucte n'est plus...

PAULINE.

Il est mort !

STRATONICE.

Non, il vit ; mais ô pleurs superflus !
Ce courage si grand, cette âme si divine,
N'est plus digne du jour, ni digne de Pauline.

1. *Ennuis* : chagrins profonds.

Ce n'est plus cet époux si charmant à vos yeux ;
C'est l'ennemi commun de l'État et des dieux,
Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide,
Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide,
Une peste exécration à tous les gens de bien,
Un sacrilège impie : en un mot, un chrétien.

PAULINE.

Ce mot aurait suffi sans ce torrent d'injures.

STRATONICE.

Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures?

PAULINE.

Il est ce que tu dis, s'il embrasse leur foi ;
Mais il est mon époux, et tu parles à moi.

STRATONICE.

Ne considérez plus que le Dieu qu'il adore.

PAULINE.

Je l'aimai par devoir : ce devoir dure encore.

STRATONICE.

Il vous donne à présent sujet de le haïr :
Qui trahit tous nos dieux aurait pu vous trahir¹.

PAULINE.

Je l'aimerais encor, quand il m'aurait trahie ;
Et si de tant d'amour tu peux être ébahie²,
Apprends que mon devoir ne dépend point du sien :
Qu'il y manque, s'il veut ; je dois faire le mien.
Quoi? s'il aimait ailleurs, serais-je dispensée³
À suivre, à son exemple, une ardeur insensée?
Quelque chrétien qu'il soit, je n'en ai point d'horreur ;
Je chéris sa personne, et je hais son erreur.
Mais quel ressentiment en témoigne mon père?

STRATONICE.

Une secrète rage, un excès de colère,
Malgré qui toutefois un reste d'amitié
Montre pour Polyeucte encor quelque pitié.

1. *Var.* Qui trahit bien les dieux aurait pu vous trahir (1643-1656).

2. *Var.* Et si de cette amour tu peux être ébahie (1643-1656).

3. *Dispensée* : autorisée.

Il ne veut point sur lui faire agir sa justice,
Que du traître Néarque il n'ait vu le supplice.

PAULINE.

Quoi? Néarque en est donc?

STRATONICE.

Néarque l'a séduit :
De leur vieille amitié c'est là l'indigne fruit.
Ce perfide tantôt, en dépit de lui-même,
L'arrachant de vos bras, le traînait au baptême.
Voilà ce grand secret et si mystérieux
Que n'en pouvait tirer votre amour curieux.

PAULINE.

Tu me blâmais alors d'être trop importune.

STRATONICE.

Je ne prévoyais pas une telle infortune.

PAULINE.

Avant qu'abandonner mon âme à mes douleurs,
Il me faut essayer la force de mes pleurs :
En qualité de femme ou de fille, j'espère
Qu'ils vaincront un époux ou fléchiront un père.
Que si sur l'un et l'autre ils manquent de pouvoir,
Je ne prendrai conseil que de mon désespoir.
Apprends-moi cependant ce qu'ils ont fait au temple.

STRATONICE.

C'est une impiété qui n'eut jamais d'exemple ;
Je ne puis y penser sans frémir à l'instant,
Et crains de faire un crime en vous la racontant.
Apprenez en deux mots leur brutale insolence.

Le prêtre avait à peine obtenu du silence,
Et devers l'orient assuré son aspect¹,
Qu'ils ont fait éclater leur manque de respect².
A chaque occasion de la cérémonie,
A l'envi l'un et l'autre étalait sa manie,
Des mystères sacrés hautement se moquait,
Et traitait de mépris les dieux qu'on invoquait.
Tout le peuple en murmure, et Félix s'en offense ;
Mais tous deux s'emportant à plus d'irrévérence :

1. *Devers l'orient assuré son aspect* : vers l'orient affermi son regard.

2. *Var.* Que l'on s'est aperçu de leur peu de respect (1643-1656).

« Quoi ? lui dit Polyeucte en élevant sa voix,
 Adorez-vous des dieux ou de pierre ou de bois ? »
 Ici dispensez-moi du récit des blasphèmes
 Qu'ils ont vomis tous deux contre Jupiter mêmes.
 L'adultère et l'inceste en étaient les plus doux.
 « Oyez, dit-il ensuite, oyez, peuple, oyez tous¹.
 Le Dieu de Polyeucte et celui de Néarque
 De la terre et du ciel est l'absolu monarque,
 Seul être indépendant, seul maître du destin²,
 Seul principe éternel et souveraine fin.
 C'est ce Dieu des chrétiens qu'il faut qu'on remercie
 Des victoires qu'il donne à l'empereur Décie ;
 Lui seul tient en sa main le succès des combats ;
 Il le peut élever, il le peut mettre à bas³ ;
 Sa bonté, son pouvoir, sa justice est immense ;
 C'est lui seul qui punit, lui seul qui récompense.
 Vous adorez en vain des monstres impuissants. »
 Se jetant à ces mots sur le vin et l'encens,
 Après en⁴ avoir mis les saints vases par terre,
 Sans crainte de Félix, sans crainte du tonnerre,
 D'une fureur pareille ils courent à l'autel !
 Cieux ! a-t-on vu jamais, a-t-on rien vu de tel ?
 Du plus puissant des dieux nous voyons la statue
 Par une main impie à leurs pieds abattue,
 Les mystères troublés, le temple profané,
 La fuite et les clameurs d'un peuple mutiné,
 Qui craint d'être accablé sous le courroux céleste.
 Félix... Mais le voici qui vous dira le reste.

PAULINE.

Que son visage est sombre et plein d'émotion !
 Qu'il montre de tristesse et d'indignation !

SCÈNE III : FÉLIX, STRATONICE, PAULINE.

FÉLIX.

Une telle insolence avoir osé paraître !
 En public ! à ma vue ! il en mourra, le traître.

1. *Var.* Oyez, Félix, suit-il, oyez, peuple, oyez tous (1643-1656).

2. *Var.* Seul maître du destin, seul être indépendant,
 Substance qui jamais ne reçoit d'accident (1643-1656).

3. *Var.* Mettre bas (1643).

4. *En* se rapporte au vin et à l'encens.

PAULINE.

Souffrez que votre fille embrasse vos genoux.

FÉLIX.

Je parle de Néarque, et non de votre époux.
 Quelque indigne qu'il soit de ce doux nom de gendre,
 Mon âme lui conserve un sentiment plus tendre :
 La grandeur de son crime et de mon déplaisir
 N'a pas éteint l'amour qui me l'a fait choisir.

PAULINE.

Je n'attendais pas moins de la bonté d'un père.

FÉLIX.

Je pouvais l'immoler à ma juste colère ;
 Car vous n'ignorez pas à quel comble d'horreur
 De son audace impie a monté la fureur ;
 Vous l'avez pu savoir du moins de Stratonice.

PAULINE.

Je sais que de Néarque il doit voir le supplice.

FÉLIX.

Du conseil¹ qu'il doit prendre il sera mieux instruit
 Quand il verra punir celui qui l'a séduit.
 Au spectacle sanglant d'un ami qu'il faut suivre,
 La crainte de mourir et le désir de vivre
 Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir
 Que qui voit le trépas cesse de le vouloir.
 L'exemple touche plus que ne fait la menace.
 Cette indiscrete ardeur tourne bientôt en glace,
 Et nous verrons bientôt son cœur inquiété
 Me demander pardon de tant d'impiété².

PAULINE.

Vous pouvez espérer qu'il change de courage³?

FÉLIX.

Aux dépens de Néarque il doit se rendre sage.

PAULINE.

Il le doit ; mais hélas ! où me renvoyez-vous,
 Et quels tristes hasards ne court point mon époux,

1. *Conseil* : résolution.

2. *Var.* N'en ayez plus l'esprit si fort inquiété :
 Il se repentira de son impiété (1643-1656).

3. *Var.* Quoi ! vous espérez donc qu'il change de courage (1643 1656).

Si de son inconstance il faut qu'enfin j'espère
Le bien que j'espérais de la bonté d'un père?

FÉLIX.

Je vous en fais trop voir, Pauline, à consentir¹
Qu'il évite la mort par un prompt repentir.
Je devais même peine à des crimes semblables²;
Et, mettant différence entre ces deux coupables,
J'ai trahi la justice à l'amour paternel³ ;
Je me suis fait pour lui moi-même criminel,
Et j'attendais de vous, au milieu de vos craintes,
Plus de remerciements que je n'entends de plaintes.

PAULINE.

De quoi remercier qui ne me donne rien?
Je sais quelle est l'humeur et l'esprit d'un chrétien :
Dans l'obstination jusqu'au bout il demeure ;
Vouloir son repentir, c'est ordonner qu'il meure.

FÉLIX.

Sa grâce est en sa main, c'est à lui d'y rêver.

PAULINE.

Faites-la tout entière.

FÉLIX.

Il la peut achever.

PAULINE.

Ne l'abandonnez pas aux fureurs de sa secte.

FÉLIX.

Je l'abandonne aux lois, qu'il faut que je respecte.

PAULINE.

Est-ce ainsi que d'un gendre un beau-père est l'appui?

FÉLIX.

Qu'il fasse autant pour soi comme je fais pour lui.

PAULINE.

Mais il est aveuglé.

FÉLIX.

Mais il se plaît à l'être :
Qui chérit son erreur ne la veut pas connaître.

1. *Var.* Je lui fais trop de grâce encor de consentir (1643-1656).

2. *Var.* La même peine est due à des crimes semblables (1643-1656).

3. *J'ai trahi* : j'ai sacrifié.

PAULINE.

Mon père, au nom des dieux...

FÉLIX.

Ne les réclamez pas,
Ces dieux dont l'intérêt demande son trépas.

PAULINE.

Ils écoutent nos vœux.

FÉLIX.

Eh bien ! qu'il leur en fasse.

PAULINE.

Au nom de l'empereur dont vous tenez la place...

FÉLIX.

J'ai son pouvoir en main ; mais s'il me l'a commis,
C'est pour le déployer contre ses ennemis.

PAULINE.

Polyeucte l'est-il ?

FÉLIX.

Tous chrétiens sont rebelles.

PAULINE.

N'écoutez point pour lui ces maximes cruelles ;
En épousant Pauline il s'est fait votre sang.

FÉLIX.

Je regarde sa faute, et ne vois plus son rang.
Quand le crime d'État se mêle au sacrilège,
Le sang ni l'amitié n'ont plus de privilège.

PAULINE.

Quel excès de rigueur !

FÉLIX.

Moindre que son forfait.

PAULINE.

O de mon songe affreux trop véritable effet !
Voyez-vous qu'avec lui vous perdez votre fille ?

FÉLIX.

Les dieux et l'empereur sont plus que ma famille.

PAULINE.

La perte de tous deux ne vous peut arrêter !

FÉLIX.

J'ai les dieux et Décie ensemble à redouter.
 Mais nous n'avons encore à craindre rien de triste :
 Dans son aveuglement pensez-vous qu'il persiste ?
 S'il nous semblait tantôt courir à son malheur,
 C'est d'un nouveau chrétien la première chaleur.

PAULINE.

Si vous l'aimez encor, quittez cette espérance
 Que deux fois en un jour il change de croyance :
 Outre que les chrétiens ont plus de dureté,
 Vous attendez de lui trop de légèreté.
 Ce n'est point une erreur avec le lait sucée,
 Que sans l'examiner son âme ait embrassée :
 Polyeucte est chrétien parce qu'il l'a voulu,
 Et vous portait au temple un esprit résolu.
 Vous devez présumer de lui comme du reste :
 Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ;
 Ils cherchent de la gloire à mépriser nos dieux ;
 Aveugles pour la terre, ils aspirent aux cieux ;
 Et croyant que la mort leur en ouvre la porte,
 Tourmentés, déchirés, assassinés, n'importe,
 Les supplices leur sont ce qu'à nous les plaisirs,
 Et les mènent au but où tendent leurs désirs :
 La mort la plus infâme, ils l'appellent martyre.

FÉLIX.

Eh bien donc ! Polyeucte aura ce qu'il désire :
 N'en parlons plus.

PAULINE.

Mon père...

SCÈNE IV : FÉLIX, ALBIN, PAULINE, STRATONICE.

FÉLIX.

Albin, en est-ce fait ?

ALBIN.

Oui, seigneur, et Néarque a payé son forfait.

FÉLIX.

Et notre Polyeucte a vu trancher sa vie ?

ALBIN.

Il l'a vu, mais, hélas ! avec un œil d'envie.
Il brûle de le suivre, au lieu de reculer ;
Et son cœur s'affermit, au lieu de s'ébranler.

PAULINE.

Je vous le disais bien. Encore un coup, mon père,
Si jamais mon respect a pu vous satisfaire,
Si vous l'avez prisé, si vous l'avez chéri...

FÉLIX.

Vous aimez trop, Pauline, un indigne mari.

PAULINE.

Je l'ai de votre main : mon amour est sans crime ;
Il est de votre choix la glorieuse estime ;
Et j'ai pour l'accepter éteint le plus beau feu
Qui d'une âme bien née ait mérité l'aveu¹.

Au nom de cette aveugle et prompte obéissance
Que j'ai toujours rendue aux lois de la naissance,
Si vous avez pu tout sur moi, sur mon amour,
Que je puisse sur vous quelque chose à mon tour !
Par ce juste pouvoir à présent trop à craindre,
Par ces beaux sentiments qu'il m'a fallu contraindre,
Ne m'ôtez pas vos dons : ils sont chers à mes yeux,
Et m'ont assez coûté pour m'être précieux.

FÉLIX.

Vous m'importunez trop : bien que j'aie un cœur tendre,
Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre ;
Employez mieux l'effort de vos justes douleurs :
Malgré moi m'en toucher, c'est perdre et temps et pleurs² ;
J'en veux être le maître, et je veux bien qu'on sache
Que je la désavoue alors qu'on me l'arrache.
Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien,
Et faites votre effort quand j'aurai fait le mien.
Allez : n'irritez plus un père qui vous aime,
Et tâchez d'obtenir votre époux de lui-même.

1. *Var.* Et j'ai pour l'accepter éteint les plus beaux feux
Qui d'une âme bien née aient mérité les vœux (1643-1656).

2. *Var.* Vous m'importunez trop. — Dieux ! Que viens-je d'entendre ?
— Je n'aime la pitié qu'au prix que j'en veux prendre.
Par tant de vains efforts malgré moi m'en toucher,
C'est perdre avec le temps des pleurs à me fâcher.
Vous m'en avez donné, mais [je veux bien qu'on sache] (1643-1656).

Tantôt jusqu'en ce lieu je le ferai venir :
Cependant quittez-nous, je veux l'entretenir.

PAULINE.

De grâce, permettez...

FÉLIX.

Laissez-nous seuls, vous dis-je :
Votre douleur m'offense autant qu'elle m'afflige.
A gagner Polyeucte appliquez tous vos soins ;
Vous avancerez plus en m'importunant moins.

SCÈNE V : FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Albin, comme est-il mort?

ALBIN.

En brutal, en impie,
En bravant les tourments, en dédaignant la vie,
Sans regret, sans murmure, et sans étonnement,
Dans l'obstination et l'endurcissement,
Comme un chrétien, enfin, le blasphème à la bouche.

FÉLIX.

Et l'autre?

ALBIN.

Je l'ai dit déjà, rien ne le touche.
Loin d'en être abattu, son cœur en est plus haut ;
On l'a violenté pour quitter l'échafaud.
Il est dans la prison où je l'ai vu conduire ;
Mais vous êtes bien loin encor de le réduire¹.

FÉLIX.

Que je suis malheureux !

ALBIN.

Tout le monde vous plaint.

FÉLIX.

On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint.
De penser sur penser mon âme est agitée,
De soucis sur soucis elle est inquiétée ;
Je sens l'amour, la haine, et la crainte, et l'espoir,
La joie et la douleur tout à tour l'émouvoir ;

1. *Var.* Mais vous n'êtes pas prêt encor de le réduire (1643-1656).

J'entre en des sentiments qui ne sont pas croyables :
 J'en ai de violents, j'en ai de pitoyables¹,
 J'en ai de généreux qui n'oseraient agir,
 J'en ai même de bas, et qui me font rougir.
 J'aime ce malheureux que j'ai choisi pour gendre.
 Je hais l'aveugle erreur qui le vient de surprendre.
 Je déplore sa perte, et, le voulant sauver,
 J'ai la gloire des dieux ensemble à conserver :
 Je redoute leur foudre et celui de Décie ;
 Il y va de ma charge, il y va de ma vie :
 Ainsi tantôt pour lui je m'expose au trépas,
 Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas.

ALBIN.

Décie excusera l'amitié d'un beau-père ;
 Et d'ailleurs Polyeucte est d'un sang qu'on révère.

FÉLIX.

A punir les chrétiens son ordre est rigoureux ;
 Et plus l'exemple est grand, plus il est dangereux.
 On ne distingue point quand l'offense est publique ;
 Et lorsqu'on dissimule un crime domestique,
 Par quelle autorité peut-on, par quelle loi,
 Châtier en autrui ce qu'on souffre chez soi ?

ALBIN.

Si vous n'osez avoir d'égard à sa personne,
 Écrivez à Décie afin qu'il en ordonne.

FÉLIX.

Sévère me perdrait, si j'en usais ainsi :
 Sa haine et son pouvoir font mon plus grand souci.
 Si j'avais différé de punir un tel crime,
 Quoiqu'il soit généreux, quoiqu'il soit magnanime,
 Il est homme, et sensible, et je l'ai dédaigné² ;
 Et de tant de mépris son esprit indigné³,
 Que met au désespoir cet hymen de Pauline,
 Du courroux de Décie obtiendrait ma ruine.
 Pour venger un affront tout semble être permis,
 Et les occasions tentent les plus remis³.

1. *Pitoyables* : dignes de pitié.

2. *Var.* Et des mépris reçus son esprit indigné (1643-1656).

3. *Remis* : calme.

Peut-être, et ce soupçon n'est pas sans apparence,
 Il rallume en son cœur déjà quelque espérance ;
 Et, croyant bientôt voir Polyeucte puni,
 Il rappelle un amour à grand'peine banni.
 Juge si sa colère, en ce cas implacable,
 Me ferait innocent de sauver un coupable,
 Et s'il m'épargnerait, voyant par mes bontés
 Une seconde fois ses desseins avortés.

Te dirai-je un penser indigne, bas et lâche ?
 Je l'étouffe, il renaît ; il me flatte, et me fâche.
 L'ambition toujours me le vient présenter,
 Et tout ce que je puis, c'est de le détester.
 Polyeucte est ici l'appui de ma famille ;
 Mais si, par son trépas, l'autre épousait ma fille,
 J'acquerrais bien par là de plus puissants appuis,
 Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.
 Mon cœur en prend par force une maligne joie ;
 Mais que plutôt le ciel à tes yeux me foudroie
 Qu'à des pensers si bas je puisse consentir,
 Que jusque-là ma gloire ose se démentir !

ALBIN.

Votre cœur est trop bon, et votre âme trop haute.
 Mais vous résolvez-vous à punir cette faute ?

FÉLIX.

Je vais dans la prison faire tout mon effort
 A vaincre cet esprit par l'effroi de la mort ;
 Et nous verrons après ce que pourra Pauline¹.

ALBIN.

Que ferez-vous enfin si toujours il s'obstine ?

FÉLIX.

Ne me presse point tant : dans un tel déplaisir
 Je ne puis² que résoudre et ne sais que choisir.

ALBIN.

Je dois vous avertir, en serviteur fidèle,
 Qu'en sa faveur déjà la ville se rebelle,
 Et ne peut voir passer par la rigueur des lois
 Sa dernière espérance et le sang de ses rois.

1. *Var.* J'emploierai puis après le pouvoir de Pauline (1643-1656).

2. *Je ne puis* : je ne sais.

Je tiens sa prison même assez mal assurée¹ ;
J'ai laissé tout autour une troupe éplorée ;
Je crains qu'on ne la force.

FÉLIX.

Il faut donc l'en tirer,
Et l'amener ici pour nous en² assurer.

ALBIN.

Tirez-l'en donc vous-même, et d'un espoir de grâce
Apaisez la fureur de cette populace.

FÉLIX.

Allons, et s'il persiste à demeurer chrétien,
Nous en disposerons sans qu'elle en sache rien.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : POLYEUCTE, CLÉON,
TROIS AUTRES GARDES.

POLYEUCTE.

Gardes, que me veut-on ?

CLÉON.

Pauline vous demande.

POLYEUCTE.

O présence, ô combat que surtout j'appréhende !
Félix, dans la prison, j'ai triomphé de toi,
J'ai ri de ta menace et t'ai vu sans effroi :
Tu prends pour t'en venger de plus puissantes armes ;
Je craignais beaucoup moins tes bourreaux que ses larmes.
Seigneur, qui vois ici les périls que je cours,
En ce pressant besoin redouble ton secours ;
Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de ta gloire,
Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Gardes, oseriez-vous me rendre un bon office ?

1. *Var.* Et même sa prison n'est pas fort assurée (1643-1656).

2. *En* représente Polyeucte.

Non pour me dérober aux rigueurs du supplice¹ :
 Ce n'est pas mon dessein qu'on me fasse évader ;
 Mais comme il suffira de trois à me garder,
 L'autre m'obligerait d'aller querir Sévère ;
 Je crois que sans péril on peut me satisfaire² :
 Si j'avais pu lui dire un secret important,
 Il vivrait plus heureux, et je mourrais content.

CLÉON.

Si vous me l'ordonnez, j'y cours en diligence.

POLYEUCTE.

Sévère, à mon défaut, fera ta récompense³.
 Va, ne perds point de temps, et reviens promptement

CLÉON.

Je serai de retour, seigneur, dans un moment.

SCÈNE II : POLYEUCTE.

Source délicieuse, en misères féconde,
 Que voulez-vous de moi, flatteuses voluptés?
 Honteux attachements de la chair et du monde,
 Que ne me quittez-vous, quand je vous ai quittés?
 Allez, honneurs, plaisirs, qui me livrez la guerre :
 Toute votre félicité,
 Sujette à l'instabilité,
 En moins de rien tombe par terre ;
 Et comme elle a l'éclat du verre,
 Elle en a la fragilité.

Ainsi n'espérez pas qu'après vous je soupire :
 Vous étalez en vain vos charmes impuissants ;
 Vous me montrez en vain par tout ce vaste empire
 Les ennemis de Dieu pompeux et florissants.
 Il étale à son tour des revers équitables
 Par qui les grands sont confondus ;
 Et les glaives qu'il tient pendus

1. *Var.* CL. Nous n'osons plus, seigneur, vous rendre aucun service.

POL. Je ne vous parle pas de me faire évader (1643-1656).

2. *Var.* Je crois que sans péril cela se peut bien faire (1643-1656).

3. *Var.* Puisque c'est pour Sévère, à tout je me dispense.

POL. Lui-même, à mon défaut, fera ta récompense.

Le plus tôt vaut le mieux ; va donc et promptement.

CL. J'y cours, et vous m'aurez ici dans un moment (1643-1656).

Sur les plus fortunés coupables¹
Sont d'autant plus inévitables
Que leurs coups sont moins attendus.

Tigre altéré de sang, Décie impitoyable,
Ce Dieu t'a trop longtemps abandonné les siens ;
De ton heureux destin vois la suite effroyable :
Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens² ;
Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ;
Rien ne t'en saurait garantir ;
Et la foudre qui va partir,
Toute prête à crever la nue,
Ne peut plus être retenue
Par l'attente du repentir.

Que cependant Félix m'immole à ta colère ;
Qu'un rival plus puissant éblouisse ses yeux³ ;
Qu'aux dépens de ma vie il s'en fasse beau-père,
Et qu'à titre d'esclave il commande en ces lieux :
Je consens, ou plutôt j'aspire à ma ruine.
Monde, pour moi tu n'as plus rien⁴ ;
Je porte en un cœur tout chrétien
Une flamme toute divine ;
Et je ne regarde Pauline
Que comme un obstacle à mon bien.

Saintes douceurs du ciel, adorables idées,
Vous remplissez un cœur qui vous peut recevoir ;
De vos sacrés attraits les âmes possédées
Ne conçoivent plus rien qui les puisse émouvoir.
Vous promettez beaucoup et donnez davantage ;
Vos biens ne sont point inconstants ;
Et l'heureux trépas que j'attends
Ne vous sert que d'un doux passage
Pour nous introduire au partage
Qui nous rend à jamais contents.

C'est vous, ô feu divin que rien ne peut éteindre,
Qui m'allez faire voir Pauline sans la craindre.

1. *Var.* Dessus ces illustres coupables (1643-1656).

2. Décius, après deux ans de règne, périt dans une bataille livrée aux Goths.

3. *Var.* Qu'un rival plus puissant lui donne dans les yeux (1643-1656).

4. *Var.* Vains appas, vous ne m'êtes rien (1643-1656).

Je la vois ; mais mon cœur, d'un saint zèle enflammé,
N'en goûte plus l'appas dont il était charmé ;
Et mes yeux, éclairés des célestes lumières
Ne trouvent plus aux siens leurs grâces coutumières ;

SCÈNE III : POLYEUCTE, PAULINE, GARDES.

POLYEUCTE.

Madame, quel dessein vous fait me demander ?
Est-ce pour me combattre, ou pour me seconder ?
Cet effort généreux de votre amour parfaite
Vient-il à mon secours, vient-il à ma défaite ?
Apportez-vous ici la haine ou l'amitié,
Comme mon ennemie, ou ma chère moitié ?

PAULINE.

Vous n'avez point ici d'ennemi que vous-même :
Seul vous¹ vous haïssez, lorsque chacun vous aime ;
Seul vous exécutez tout ce que j'ai rêvé :
Ne veuillez pas vous perdre, et vous êtes sauvé.
A quelque extrémité que votre crime passe,
Vous êtes innocent si vous vous faites grâce.
Daignez considérer le sang dont vous sortez,
Vos grandes actions, vos rares qualités :
Chéri de tout le peuple, estimé chez le prince,
Gendre du gouverneur de toute la province,
Je ne vous compte à rien² le nom de mon époux :
C'est un bonheur pour moi qui n'est pas grand pour vous ;
Mais après vos exploits, après votre naissance,
Après votre pouvoir, voyez notre espérance,
Et n'abandonnez pas à la main d'un bourreau
Ce qu'à nos justes vœux promet un sort si beau.

POLYEUCTE.

Je considère plus ; je sais mes avantages,
Et l'espoir que sur eux forment les grands courages :
Ils n'aspirent enfin qu'à des biens passagers,
Que troublent les soucis, que suivent les dangers ;
La mort nous les ravit, la fortune s'en joue ;
Aujourd'hui dans le trône, et demain dans la boue ;

1. Var. Vous seul (1643-1656). — 2. A rien : pour rien.

Et leur plus haut éclat fait tant de mécontents
Que peu de vos Césars en ont joui longtemps.

J'ai de l'ambition, mais plus noble et plus belle :
Cette grandeur périt, j'en veux une immortelle,
Un bonheur assuré, sans mesure et sans fin,
Au-dessus de l'envie, au-dessus du destin.
Est-ce trop l'acheter que d'une triste vie
Qui tantôt, qui soudain me peut être ravie,
Qui ne me fait jouir que d'un instant qui fuit,
Et ne peut m'assurer de celui qui le suit?

PAULINE.

Voilà de vos chrétiens les ridicules songes ;
Voilà jusqu'à quel point vous charment leurs mensonges :
Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux,
Mais, pour en disposer, ce sang est-il à vous?
Vous n'avez pas la vie ainsi qu'un héritage ;
Le jour qui vous la donne en même temps l'engage :
Vous la devez au prince, au public, à l'État.

POLYEUCTE.

Je la voudrais pour eux perdre dans un combat ;
Je sais quel en est l'heur, et quelle en est la gloire.
Des aïeux de Décie on vante la mémoire ;
Et ce nom, précieux encore à vos Romains,
Au bout de six cents ans lui met l'empire aux mains.
Je dois ma vie au peuple, au prince, à sa couronne ;
Mais je la dois bien plus au Dieu qui me la donne :
Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

PAULINE.

Quel Dieu?

POLYEUCTE.

Tout beau, Pauline : il entend vos paroles,
Et ce n'est pas un Dieu comme vos dieux frivoles,
Insensibles et sourds, impuissants, mutilés,
De bois, de marbre ou d'or, comme vous les voulez :
C'est le Dieu des chrétiens, c'est le mien, c'est le vôtre ;
Et la terre et le ciel n'en connaissent point d'autre.

PAULINE.

Adorez-le dans l'âme, et n'en témoignez rien.

POLYEUCTE.

Que je sois tout ensemble idolâtre et chrétien !

PAULINE.

Ne feignez qu'un moment, laissez partir Sévère,
Et donnez lieu d'agir aux bontés de mon père.

POLYEUCTE.

Les bontés de mon Dieu sont bien plus à chérir :
Il m'ôte des périls que j'aurais pu courir.
Et, sans me laisser lieu de tourner en arrière,
Sa faveur me couronne entrant dans la carrière ;
Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.
Si vous pouviez comprendre, et le peu qu'est la vie,
Et de quelles douceurs cette mort est suivie !
Mais que sert de parler de ces trésors cachés
A des esprits que Dieu n'a pas encor touchés ?

PAULINE.

Cruel ! (car il est temps que ma douleur éclate,
Et qu'un juste reproche accable une âme ingrate),
Est-ce là ce beau feu ? sont-ce là tes serments ?
Témoignes-tu pour moi les moindres sentiments ?
Je ne te parlais point de l'état déplorable
Où ta mort va laisser ta femme inconsolable ;
Je croyais que l'amour t'en parlerait assez,
Et je ne voulais pas de sentiments forcés ;
Mais cette amour si ferme et si bien méritée
Que tu m'avais promise, et que je t'ai portée,
Quand tu me veux quitter, quand tu me fais mourir,
Te peut-elle arracher une larme, un soupir ?
Tu me quittes, ingrat, et le fais avec joie¹ ;
Tu ne la caches pas, tu veux que je la voie,
Et ton cœur, insensible à ces triste appas,
Se figure un bonheur où je ne serai pas !
C'est donc là le dégoût qu'apporte l'hyménée ?
Je te suis odieuse après m'être donnée !

POLYEUCTE.

Hélas !

1. *Var.* Tu me quittes, ingrat, et mêmes avec joie (1643-1636).

PAULINE.

Que cet hélas a de peine à sortir !
Encor s'il commençait un heureux repentir¹,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverais de charmes !
Mais courage ! il s'émeut, je vois couler des larmes.

POLYEUCTE.

J'en verse, et plutôt à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer !
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs²,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs ;
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,
S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.

Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne ;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connaître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE.

Que dis-tu, malheureux ? Qu'oses-tu souhaiter ?

POLYEUCTE.

Ce que de tout mon sang je voudrais acheter.

PAULINE.

Que plutôt...

POLYEUCTE.

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins³ on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu ;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE.

Quittez cette chimère, et m'aimez.

1. *Var.* Encore s'il marquait un heureux repentir (1643-1656).

2. *Var.* Et si l'on peut au ciel emporter des douleurs,
J'en emporte de voir l'excès de vos malheurs (1643-1656).

3. *Moins* : le moins.

POLYEUCTE.

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

PAULINE.

Au nom de cet amour ne m'abandonnez pas.

POLYEUCTE.

Au nom de cet amour daignez suivre mes pas¹.

PAULINE.

C'est peu de me quitter, tu veux donc me séduire?

POLYEUCTE.

C'est peu d'aller au ciel, je vous y veux conduire.

PAULINE.

Imaginations !

POLYEUCTE.

Célestes vérités !

PAULINE.

Étrange aveuglement !

POLYEUCTE.

Éternelles clartés !

PAULINE.

Tu préfères la mort à l'amour de Pauline !

POLYEUCTE.

Vous préférez le monde à la bonté divine !

PAULINE.

Va, cruel, va mourir : tu ne m'aimas jamais.

POLYEUCTE.

Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix.

PAULINE.

Oui, je t'y vais laisser ; ne t'en mets plus en peine ;
Je vais...

SCÈNE IV : POLYEUCTE, PAULINE,
SÉVÈRE, FABIAN, GARDES.

PAULINE.

Mais quel dessein en ce lieu vous amène,
Sévère? Aurait-on cru qu'un cœur si généreux²
Pût venir jusqu'ici braver un malheureux?

1. *Var.* Au nom de cet amour, venez suivre mes pas (1643-1656).

2. *Var.* Sévère, est-ce le fait d'un homme généreux

De venir jusqu'ici braver un malheureux (1643-1656)?

POLYEUCTE.

Vous traitez mal, Pauline, un si rare mérite :
 A ma seule prière il rend cette visite.
 Je vous ai fait, seigneur¹, une incivilité,
 Que vous pardonneriez à ma captivité.
 Possesseur d'un trésor dont je n'étais pas digne,
 Souffrez avant ma mort que je vous le résigne²,
 Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux
 Qu'une femme jamais pût recevoir des cieux
 Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme
 Qu'ait adoré la terre et qu'ait vu naître Rome.
 Vous êtes digne d'elle, elle est digne de vous ;
 Ne la refusez pas de la main d'un époux ;
 S'il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre.
 Qu'un feu jadis si beau n'en devienne pas moindre :
 Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi ;
 Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ;
 C'est le bien qu'à tous deux Polyeucte désire.
 Qu'on me mène à la mort, je n'ai plus rien à dire.
 Allons, gardes, c'est fait.

SCÈNE V : SÉVÈRE, PAULINE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Dans mon étonnement,
 Je suis confus pour lui de son aveuglement ;
 Sa résolution a si peu de pareilles
 Qu'à peine je me fie encore à mes oreilles.
 Un cœur qui vous chérit (mais quel cœur assez bas
 Aurait pu vous connaître et ne vous chérir pas?),
 Un homme aimé de vous, sitôt qu'il vous possède,
 Sans regret il vous quitte ; il fait plus, il vous cède ;
 Et comme si vos feux étaient un don fatal,
 Il en fait un présent lui-même à son rival !
 Certes ou les chrétiens ont d'étranges manies,
 Ou leurs félicités doivent être infinies,
 Puisque, pour y prétendre, ils osent rejeter
 Ce que de tout l'empire il faudrait acheter.

1. *Var.* Sévère (1643-1656).

2. *Var.* Souffrez, avant mourir, que je vous le résigne (1643-1656).

Pour moi, si mes destins, un peu plus tôt propices,
Eussent de votre hymen honoré mes services,
Je n'aurais adoré que l'éclat de vos yeux,
J'en aurais fait mes rois, j'en aurais fait mes dieux ;
On m'aurait mis en poudre, on m'aurait mis en cendre,
Avant que...

PAULINE.

Brisons là : je crains de trop entendre,
Et que cette chaleur, qui sent vos premiers feux,
Ne pousse quelque suite indigne de tous deux.
Sévère, connaissez Pauline tout entière.

Mon Polyeucte touche à son heure dernière ;
Pour achever de vivre il n'a plus qu'un moment :
Vous en êtes la cause encor qu'innocemment.
Je ne sais si votre âme, à vos désirs ouverte,
Aurait osé former quelque espoir sur sa perte ;
Mais sachez qu'il n'est point de si cruels trépas
Où d'un front assuré je ne porte mes pas,
Qu'il n'est point aux enfers d'horreurs que je n'endure,
Plutôt que de souiller une gloire si pure,
Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui de quelque façon soit cause de sa mort ;
Et si vous me croyiez d'une âme si peu saine,
L'amour que j'eus pour vous tournerait tout en haine.
Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu'au bout.
Mon père est en état de vous accorder tout.
Il vous craint ; et j'avance encor cette parole,
Que s'il perd mon époux, c'est à vous qu'il l'immole ;
Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ;
Faites-vous un effort pour lui servir d'appui.
Je sais que c'est beaucoup que ce que je demande ;
Mais plus l'effort est grand, plus la gloire en est grande.

Conserver un rival dont vous êtes jaloux,
C'est un trait de vertu qui n'appartient qu'à vous ;
Et si ce n'est assez de votre renommée,
C'est beaucoup qu'une femme autrefois tant aimée,
Et dont l'amour peut-être encor vous peut toucher,
Doive à votre grand cœur ce qu'elle a de plus cher :
Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère.
Adieu : résolvez seul ce que vous voulez faire ;
Si vous n'êtes pas tel que je l'ose espérer,
Pour vous priser encor je le veux ignorer.

SCÈNE VI : SÉVÈRE, FABIAN.

SÉVÈRE.

Qu'est ceci, Fabian ? quel nouveau coup de foudre
Tombe sur mon bonheur, et le réduit en poudre ?
Plus je l'estime près, plus il est éloigné ;
Je trouve tout perdu quand je crois tout gagné ;
Et toujours la fortune, à me nuire obstinée,
Tranche mon espérance aussitôt qu'elle est née :
Avant qu'offrir des vœux je reçois des refus ;
Toujours triste, toujours et honteux et confus
De voir que lâchement elle ait osé renaître,
Qu'encor plus lâchement elle ait osé paraître,
Et qu'une femme enfin dans la calamité¹
Me fasse des leçons de générosité.

Votre belle âme est haute autant que malheureuse,
Mais elle est inhumaine autant que généreuse,
Pauline, et vos douleurs avec trop de rigueur
D'un amant tout à vous tyrannisent le cœur.
C'est donc peu de vous perdre, il faut que je vous donne,
Que je serve un rival lorsqu'il vous abandonne,
Et que, par un cruel et généreux effort,
Pour vous rendre en ses mains, je l'arrache à la mort.

FABIAN.

Laissez à son destin cette ingrate famille ;
Qu'il accorde, s'il veut, le père avec la fille,
Polyeucte et Félix, l'épouse avec l'époux.
D'un si cruel effort quel prix espérez-vous ?

SÉVÈRE.

La gloire de montrer à cette âme si belle
Que Sévère l'égale, et qu'il est digne d'elle ;
Qu'elle m'était bien due, et que l'ordre des cieus
En me la refusant m'est trop injurieux.

FABIAN.

Sans accuser le sort ni le ciel d'injustice,
Prenez garde au péril qui suit un tel service ;
Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien.
Quoi ? vous entreprenez de sauver un chrétien !
Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie

1. Var. Dans l'infélicité (1643-1664).

Quelle est et fut toujours la haine de Décie?
C'est un crime vers lui si grand, si capital,
Qu'à votre faveur même il peut être fatal.

SÉVÈRE.

Cet avis serait bon pour quelque âme commune.
S'il tient entre ses mains ma vie et ma fortune,
Je suis encor Sévère, et tout ce grand pouvoir
Ne peut rien sur ma gloire, et rien sur mon devoir.
Ici l'honneur m'oblige, et j'y veux satisfaire ;
Qu'après le sort se montre ou propice ou contraire,
Comme son naturel est toujours inconstant,
Périssant glorieux, je périrai content.

Je te dirai bien plus, mais avec confiance :
La secte des chrétiens n'est pas ce que l'on pense.
On les hait ; la raison, je ne la connais point,
Et je ne vois Décie injuste qu'en ce point.
Par curiosité j'ai voulu les connaître :
On les tient pour sorciers dont l'enfer est le maître,
Et sur cette croyance on punit du trépas
Des mystères secrets que nous n'entendons pas ;
Mais Cérès Éleusine et la Bonne Déesse¹
Ont leurs secrets, comme eux, à Rome et dans la Grèce ;
Encore impunément nous souffrons en tous lieux,
Leur Dieu seul excepté, toutes sortes de dieux :
Tous les monstres d'Égypte ont leurs temples dans Rome ;
Nos aïeux à leur gré faisaient un dieu d'un homme ;
Et leur sang parmi nous conservant leurs erreurs,
Nous remplissons le ciel de tous nos empereurs ;
Mais, à parler sans fard de tant d'apothéoses,
L'effet est bien douteux de ces métamorphoses.

Les chrétiens n'ont qu'un Dieu, maître absolu de tout,
De qui le seul vouloir fait tout ce qu'il résout ;
Mais si j'ose entre nous dire ce qui me semble,
Les nôtres bien souvent s'accordent mal ensemble ;
Et me dût leur colère écraser à tes yeux,
Nous en avons beaucoup pour être de vrais dieux².

1. La Bonne Déesse, Rhéa, est le correspondant romain de la Cérès d'Eleusis. Pourtant elles sont ici distinguées.

2. Les premières éditions font suivre ce vers de ceux-ci :
Peut-être qu'après tout ces croyances publiques
Ne sont qu'inventions de sages politiques,
Pour contenir un peuple ou bien pour l'émouvoir,
Et dessus sa faiblesse affermir leur pouvoir.

Enfin chez les chrétiens les mœurs sont innocentes,
 Les vices détestés, les vertus florissantes¹ ;
 Ils font des vœux pour nous qui les persécutons ;
 Et depuis tant de temps que nous les tourmentons,
 Les a-t-on vus mutins ? les a-t-on vus rebelles ?
 Nos princes ont-ils eu des soldats plus fidèles ?
 Furieux dans la guerre, ils souffrent nos bourreaux,
 Et, lions au combat, ils meurent en agneaux.
 J'ai trop de pitié d'eux pour ne pas les défendre.
 Allons trouver Félix ; commençons par son gendre ;
 Et contentons ainsi, d'une seule action,
 Et Pauline, et ma gloire, et ma compassion.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : FÉLIX, ALBIN, CLÉON.

FÉLIX.

Albin, as-tu bien vu la fourbe² de Sévère ?
 As-tu bien vu sa haine ? et vois-tu ma misère ?

ALBIN.

Je n'ai vu rien en lui qu'un rival généreux,
 Et ne vois rien en vous qu'un père rigoureux.

FÉLIX.

Que tu discernes mal le cœur d'avec la mine³ !
 Dans l'âme il hait Félix et dédaigne Pauline ;
 Et s'il l'aima jadis, il estime aujourd'hui
 Les restes d'un rival trop indignes de lui.
 Il parle en sa faveur, il me prie, il menace
 Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce ;
 Tranchant du généreux, il croit m'épouvanter :
 L'artifice est trop lourd pour ne pas l'éventer.

1. Quatre vers suivent celui-ci dans les premières éditions :

Jamais un adultère, un traître, un assassin,
 Jamais d'ivrognerie, et jamais de larcin,
 Ce n'est qu'amour entre eux, que charité sincère,
 Chacun y chérit l'autre et le secourt en frère.

2. *Fourbe*, substantif : fourberie.

3. *Var.* Que tu le connaîs mal ! tout son fait n'est que mine (1643-1656).

Je sais des gens de cour quelle est la politique¹,
 J'en connais mieux que lui la plus fine pratique.
 C'est en vain qu'il tempête et feint d'être en fureur :
 Je vois ce qu'il prétend auprès de l'empereur.
 De ce qu'il me demande il m'y ferait un crime :
 Épargnant son rival, je serais sa victime ;
 Et s'il avait affaire à quelque maladroit,
 Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait ;
 Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule² :
 Il voit quand on le joue, et quand on dissimule :
 Et moi j'en ai tant vu de toutes les façons
 Qu'à lui-même au besoin j'en ferais des leçons.

ALBIN.

Dieux ! que vous vous gênez³ par cette défiance !

FÉLIX.

Pour subsister en cour c'est la haute science :
 Quand un homme une fois a droit de nous haïr,
 Nous devons présumer qu'il cherche à nous trahir ;
 Toute son amitié nous doit être suspecte.
 Si Polyeucte enfin n'abandonne sa secte,
 Quoi que son protecteur ait pour lui dans l'esprit,
 Je suivrai hautement l'ordre qui m'est prescrit.

ALBIN.

Grâce, grâce, seigneur ! que Pauline l'obtienne !

FÉLIX.

Celle de l'empereur ne suivrait pas la mienne,
 Et loin de le tirer de ce pas dangereux⁴
 Ma bonté ne ferait que nous perdre tous deux.

ALBIN.

Mais Sévère promet...

FÉLIX.

Albin, je m'en défie,
 Et connais mieux que lui la haine de Décie :
 En faveur des chrétiens s'il choquait son courroux,
 Lui-même assurément se perdrait avec nous.

1. *Var.* Je connais avant lui la cour et ses intrigues,
 J'en connais les détours, j'en connais les pratiques (1643-1656).
Intrigues, ancienne forme, condamnée par Vaugelas.

2. *Var.* Mais un vieux courtisan n'est pas si fort crédule (1643-1656).

3. *Génes* : torturez.

4. *Var.* . . . De ce pas hasardeux (1643-1663).

Je veux tenter pourtant encore une autre voie :
Amenez Polyeucte ; et si je le renvoie¹,
S'il demeure insensible à ce dernier effort,
Au sortir de ce lieu qu'on lui donne la mort.

ALBIN.

Votre ordre est rigoureux.

FÉLIX.

Il faut que je le suive, |

Si je veux empêcher qu'un désordre n'arrive.
Je vois le peuple ému pour prendre son parti ;
Et toi-même tantôt tu m'en as averti.
Dans ce zèle pour lui qu'il fait déjà paraître,
Je ne sais si longtemps j'en pourrais être maître ;
Peut-être dès demain, dès la nuit, dès ce soir,
J'en verrais des effets que je ne veux pas voir ;
Et Sévère aussitôt, courant à sa vengeance,
M'irait calomnier de quelque intelligence.
Il faut rompre ce coup, qui me serait fatal.

ALBIN.

Que tant de prévoyance est un étrange mal² ! [brage ;
Tout vous nuit, tout vous perd, tout vous fait de l'om-
Mais voyez que sa mort mettra ce peuple en rage ;
Que c'est mal le guérir que le désespérer.

FÉLIX.

En vain après sa mort il voudra murmurer ;
Et s'il ose venir à quelque violence,
C'est à faire à céder deux jours à l'insolence³ :
J'aurai fait mon devoir, quoi qu'il puisse arriver.
Mais Polyeucte vient, tâchons à le sauver.
Soldats, retirez-vous, et gardez bien la porte.

SCÈNE II : FÉLIX, POLYEUCTE, ALBIN.

FÉLIX.

As-tu donc pour la vie une haine si forte,
Malheureux Polyeucte ? et la loi des chrétiens
T'ordonne-t-elle ainsi d'abandonner les tiens ?

1. L'édition de 1643 indique ici un jeu de scène : *Félix parle à Cléon*. La même édition à la fin de la tirade de Félix, indique : *Cléon rentre*.

2. *Var.* Que votre défiance est un étrange mal (1643-1656).

3. *C'est à faire à céder* : il conviendra de céder.

POLYEUCTE.

Je ne hais point la vie, et j'en aime l'usage,
Mais sans attachement qui sente l'esclavage,
Toujours prêt à la rendre au Dieu dont je la tiens :
La raison me l'ordonne, et la loi des chrétiens ;
Et je vous montre à tous par là comme il faut vivre,
Si vous avez le cœur assez bon pour me suivre.

FÉLIX.

Te suivre dans l'abîme où tu te veux jeter?

POLYEUCTE.

Mais plutôt dans la gloire où je m'en vais monter.

FÉLIX.

Donne-moi pour le moins le temps de la connaître :
Pour me faire chrétien, sers-moi de guide à l'être,
Et ne dédaigne pas de m'instruire en ta foi,
Ou toi-même à ton Dieu tu répondras de moi.

POLYEUCTE.

N'en riez point, Félix, il sera votre juge ;
Vous ne trouverez point devant lui de refuge :
Les rois et les bergers y sont d'un même rang.
De tous les siens sur vous il vengera le sang.

FÉLIX.

Je n'en répandrai plus, et, quoi qu'il en arrive,
Dans la foi des chrétiens je souffrirai qu'on vive :
J'en serai protecteur.

POLYEUCTE.

Non, non, persécutez,
Et soyez l'instrument de nos félicités :
Celle d'un vrai chrétien n'est que dans les souffrances¹ ;
Les plus cruels tourments lui sont des récompenses.
Dieu, qui rend le centuple aux bonnes actions,
Pour comble donne encor les persécutions.
Mais ces secrets pour vous sont fâcheux² à comprendre :
Ce n'est qu'à ses élus que Dieu les fait entendre.

FÉLIX.

Je te parle sans fard et veux être chrétien.

1. *Var.* Aussi bien un chrétien n'est rien sans les souffrances.
Les plus cruels tourments nous sont des récompenses (1643-1656).

2. *Fâcheux* : difficiles.

POLYEUCTE.

Qui peut donc retarder l'effet d'un si grand bien ?

FÉLIX.

La présence importune...

POLYEUCTE.

Et de qui ? de Sévère ?

FÉLIX.

Pour lui seul contre toi j'ai feint tant de colère :
Dissimule un moment jusques à son départ.

POLYEUCTE.

Félix, c'est donc ainsi que vous parlez sans fard ?
Portez à vos païens, portez à vos idoles
Le sucre empoisonné que sèment vos paroles¹.
Un chrétien ne craint rien, ne dissimule rien :
Aux yeux de tout le monde il est toujours chrétien.

FÉLIX.

Ce zèle de ta foi ne sert qu'à te séduire,
Si tu cours à la mort plutôt que de m'instruire.

POLYEUCTE.

Je vous en parlerais ici hors de saison :
Elle est un don du ciel, et non de la raison :
Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

FÉLIX.

Ta perte cependant me va désespérer.

POLYEUCTE.

Vous avez en vos mains de quoi la réparer :
En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre,
Dont la condition répond mieux à la vôtre ;
Ma perte n'est pour vous qu'un change avantageux.

FÉLIX.

Cesse de me tenir ce discours outrageux.
Je t'ai considéré plus que tu ne mérites ;
Mais malgré ma bonté, qui croît plus tu l'irrites²,

1. *Var.* Le sucre empoisonné que versent vos paroles (1643-1656).

2. *Var.* Mais malgré ma bonté qui croît quand tu l'irrites (1643-1656).

Cette insolence enfin te rendrait odieux,
Et je me vengerais aussi bien que nos dieux¹.

POLYEUCTE.

Quoi? vous changez bientôt d'humeur et de langage !
Le zèle de vos dieux rentre en votre courage² !
Celui d'être chrétien s'échappe ! et par hasard
Je vous viens d'obliger à me parler sans fard !

FÉLIX.

Va, ne présume pas que quoi que je te jure,
De tes nouveaux docteurs je suive l'imposture :
Je flattais ta manie, afin de t'arracher
Du honteux précipice où tu vas trébucher ;
Je voulais gagner temps, pour ménager ta vie
Après l'éloignement d'un flatteur de Décie ;
Mais j'ai fait trop d'injure à nos dieux tout-puissants :
Choisis de leur donner ton sang ou de l'encens.

POLYEUCTE.

Mon choix n'est point douteux. Mais j'aperçois Pauline.
O ciel !

SCÈNE III : FÉLIX, POLYEUCTE, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Qui de vous deux aujourd'hui m'assassine?
Sont-ce tous deux ensemble, ou chacun à son tour?
Ne pourrai-je fléchir la nature ou l'amour?
Et n'obtiendrai-je rien d'un époux ni d'un père?

FÉLIX.

Parlez à votre époux.

POLYEUCTE.

Vivez avec Sévère.

PAULINE.

Tigre, assassine-moi du moins sans m'outrager.

POLYEUCTE.

Mon amour, par pitié, cherche à vous soulager³ ;

1. C'est-à-dire : Je me vengerais, et je vengerais aussi nos dieux.

2. *Courage* : cœur.

3. *Var.* Ma pitié, tant s'en faut, cherche à vous soulager,
Notre amour vous emporte à des douleurs si vraies
Que rien qu'un autre amour ne peut guérir ses plaies (1643-1656).

Il voit quelle douleur dans l'âme vous possède,
 Et sait qu'un autre amour en est le seul remède.
 Puisqu'un si grand mérite a pu vous enflammer,
 Sa présence toujours a droit de vous charmer :
 Vous l'aimiez, il vous aime, et sa gloire augmentée...

PAULINE.

Que t'ai-je fait, cruel, pour être ainsi traitée,
 Et pour me reprocher, au mépris de ma foi,
 Un amour si puissant que j'ai vaincu pour toi ?
 Vois, pour te faire vaincre un si fort adversaire,
 Quels efforts à moi-même il a fallu me faire,
 Quels combats j'ai donnés pour te donner un cœur
 Si justement acquis à son premier vainqueur ;
 Et si l'ingratitude en ton cœur ne domine,
 Fais quelque effort sur toi pour te rendre à Pauline :
 Apprends d'elle à forcer ton propre sentiment ;
 Prends sa vertu pour guide en ton aveuglement ;
 Souffre que de toi-même elle obtienne ta vie,
 Pour vivre sous tes lois à jamais asservie.
 Si tu peux rejeter de si justes désirs,
 Regarde au moins ses pleurs, écoute ses soupirs ;
 Ne désespère pas une âme qui t'adore.

POLYEUCTE.

Je vous l'ai déjà dit, et vous le dis encore,
 Vivez avec Sévère, ou mourez avec moi.
 Je ne méprise point vos pleurs ni votre foi¹ ;
 Mais, de quoi que pour vous notre amour m'entretienne,
 Je ne vous connais plus, si vous n'êtes chrétienne.
 C'en est assez, Félix, reprenez ce courroux,
 Et sur cet insolent vengez vos dieux et vous.

PAULINE.

Ah ! mon père, son crime à peine est pardonnable ;
 Mais s'il est insensé, vous êtes raisonnable.
 La nature est trop forte, et ses aimables traits
 Imprimés dans le sang ne s'effacent jamais :
 Un père est toujours père, et sur cette assurance
 J'ose appuyer encore un reste d'espérance.
 Jetez sur votre fille un regard paternel :
 Ma mort suivra la mort de ce cher criminel ;

1. C'est-à-dire votre fidélité envers moi.

Et les dieux trouveront sa peine illégitime,
 Puisqu'elle confondra l'innocence et le crime,
 Et qu'elle changera, par ce redoublement,
 En injuste rigueur un juste châtiment ;
 Nos destins, par vos mains rendus inséparables,
 Nous doivent rendre heureux ensemble ou misérables,
 Et vous seriez cruel jusques au dernier point
 Si vous désunissiez ce que vous avez joint.
 Un cœur à l'autre uni jamais ne se retire,
 Et pour l'en séparer il faut qu'on le déchire.
 Mais vous êtes sensible à mes justes douleurs,
 Et d'un œil paternel vous regardez mes pleurs.

FÉLIX.

Oui, ma fille, il est vrai qu'un père est toujours père ;
 Rien n'en peut effacer le sacré caractère :
 Je porte un cœur sensible, et vous l'avez percé ;
 Je me joins avec vous contre cet insensé.

Malheureux Polyeucte, es-tu seul insensible ?
 Et veux-tu rendre seul ton crime irrémissible ?
 Peux-tu voir tant de pleurs d'un œil si détaché ?
 Peux-tu voir tant d'amour sans en être touché ?
 Ne reconnais-tu plus ni beau-père, ni femme,
 Sans amitié pour l'un, et pour l'autre sans flamme ?
 Pour reprendre les noms et de gendre et d'époux,
 Veux-tu nous voir tous deux embrasser tes genoux ?

POLYEUCTE.

Que tout cet artifice est de mauvaise grâce !
 Après avoir deux fois essayé la menace,
 Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
 Après avoir tenté l'amour et son effort,
 Après m'avoir montré cette soif du baptême,
 Pour opposer à Dieu l'intérêt de Dieu même,
 Vous vous joignez ensemble ! Ah ! ruses de l'enfer,
 Faut-il tant de fois vaincre avant que triompher ?
 Vos résolutions usent trop de remise :

Prenez la vôtre enfin, puisque la mienne est prise.

Je n'adore qu'un Dieu, maître de l'univers,
 Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers ;
 Un Dieu qui, nous aimant d'une amour infinie,
 Voulut mourir pour nous avec ignominie,

Et qui, par un effort de cet excès d'amour¹,
 Veut pour nous en victime être offert chaque jour.
 Mais j'ai tort d'en parler à qui ne peut m'entendre.
 Voyez l'aveugle erreur que vous osez défendre :
 Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ;
 Vous n'en punissez point qui n'ait son maître aux cieux :
 La prostitution, l'adultère, l'inceste ;
 Le vol, l'assassinat, et tout ce qu'on déteste,
 C'est l'exemple qu'à suivre offrent vos immortels.
 J'ai profané leur temple et brisé leurs autels ;
 Je le ferais encor, si j'avais à le faire,
 Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère,
 Même aux yeux du sénat, aux yeux de l'empereur.

FÉLIX.

Enfin ma bonté cède à ma juste fureur :
 Adore-les, ou meurs.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Impie !

Adore-les, te dis-je, ou renonce à la vie.

POLYEUCTE.

Je suis chrétien.

FÉLIX.

Tu l'es ? O cœur trop obstiné !

Soldats, exécutez l'ordre que j'ai donné.

PAULINE.

Où le conduisez-vous ?

FÉLIX.

A la mort.

POLYEUCTE.

A la gloire.

Chère Pauline, adieu : conservez ma mémoire.

PAULINE.

Je te suivrai partout, et mourrai si tu meurs².

POLYEUCTE.

Ne suivez point mes pas, ou quittez vos erreurs.

1. *Var.* Et qui par un excès de cette même amour (1643-1656).

2. *Var.* Je te suivrai partout et mêmes au trépas.

POL. Sortez de votre erreur ou ne me suivez pas (1643-1656).

FÉLIX.

Qu'on l'ôte de mes yeux, et que l'on obéisse :
Puisqu'il aime à périr, je consens qu'il périsse.

SCÈNE IV : FÉLIX, ALBIN.

FÉLIX.

Je me fais violence, Albin, mais je l'ai dû :
Ma bonté naturelle aisément m'eût perdu.
Que la rage du peuple à présent se déploie,
Que Sévère en fureur tonne, éclate, foudroie,
M'étant fait cet effort, j'ai fait ma sûreté.
Mais n'es-tu point surpris de cette dureté?
Vois-tu, comme le sien, des cœurs impénétrables,
Ou des impiétés à ce point exécrables?
Du moins j'ai satisfait mon esprit affligé¹ :
Pour amollir son cœur je n'ai rien négligé ;
J'ai feint même à tes yeux des lâchetés extrêmes ;
Et certes sans l'horreur de ses derniers blasphèmes,
Qui m'ont rempli soudain de colère et d'effroi,
J'aurais eu de la peine à triompher de moi.

ALBIN.

Vous maudirez peut-être un jour cette victoire,
Qui tient je ne sais quoi d'une action trop noire,
Indigne de Félix, indigne d'un Romain,
Répandant votre sang par votre propre main.

FÉLIX.

Ainsi l'ont autrefois versé Brute et Manlie ;
Mais leur gloire en a crû, loin d'en être affaiblie ;
Et quand nos vieux héros avaient de mauvais sang,
Ils eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc².

ALBIN.

Votre ardeur vous séduit ; mais quoi qu'elle vous die,
Quand vous la sentirez une fois refroidie,
Quand vous verrez Pauline, et que son désespoir
Par ses pleurs et ses cris saura vous émouvoir...

1. *Var.* Du moins j'ai satisfait à mon cœur affligé :

Pour amollir le sien je n'ai rien négligé (1643-1656).

2. *Var.* Jamais nos vieux héros n'ont eu le mauvais sang,

Qu'ils n'eussent, pour le perdre, ouvert leur propre flanc (1643-1660).

FÉLIX.

Tu me fais souvenir qu'elle a suivi ce traître,
Et que ce désespoir qu'elle fera paraître
De mes commandements pourra troubler l'effet ;
Va donc ; cours y mettre ordre et voir ce qu'elle fait¹ ;
Romps ce que ses douleurs y donneraient d'obstacle ;
Tire-la, si tu peux, de ce triste spectacle ;
Tâche à la consoler. Va donc : qui te retient ?

ALBIN.

Il n'en est pas besoin, seigneur, elle revient.

SCÈNE V : FÉLIX, PAULINE, ALBIN.

PAULINE.

Père barbare, achève, achève ton ouvrage ;
Cette seconde hostie est digne de ta rage ;
Joins ta fille à ton gendre ; ose, que tardes-tu ?
Tu vois le même crime, ou la même vertu ;
Ta barbarie en elle a les mêmes matières.
Mon époux en mourant m'a laissé ses lumières ;
Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir,
M'a dessillé les yeux et me les vient d'ouvrir.

Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée :
De ce bienheureux sang tu me vois baptisée,
Je suis chrétienne enfin, n'est-ce point assez dit ?
Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ;
Redoute l'empereur, appréhende Sévère :
Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire,
Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas ;
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.
Mène, mène-moi voir tes dieux que je déteste ;
Ils n'en ont brisé qu'un, je briserai le reste ;
On m'y verra braver tout ce que vous craignez,
Ces foudres impuissants qu'en leurs mains vous peignez,
Et, saintement rebelle aux lois de ma naissance,
Une fois envers toi manquer d'obéissance.
Ce n'est point ma douleur que par là je fais voir ;
C'est la grâce qui parle, et non le désespoir.
Le faut-il dire encor, Félix ? je suis chrétienne !
Affermis par ma mort ta fortune et la mienne :

1. Var. Va donc y donner ordre... (1643-1663).

Le coup à l'un et l'autre en sera précieux,
Puisqu'il t'assure en terre en m'élevant aux cieux.

SCÈNE VI : FÉLIX, SÉVÈRE, PAULINE, ALBIN, FABIAN.

SÉVÈRE.

Père dénaturé, malheureux politique,
Esclave ambitieux d'une peur chimérique,
Polyeucte est donc mort ! et par vos cruautés
Vous pensez conserver vos tristes dignités !
La faveur que pour lui je vous avais offerte,
Au lieu de le sauver, précipite sa perte !
J'ai prié, menacé, mais sans vous émouvoir ;
Et vous m'avez cru fourbe ou de peu de pouvoir !
Eh bien ! à vos dépens vous verrez¹ que Sévère
Ne se vante jamais que de ce qu'il peut faire ;
Et par votre ruine il vous fera juger
Que qui peut bien vous perdre eût pu vous protéger.
Continuez aux dieux ce service fidèle ;
Par de telles horreurs montrez-leur votre zèle.
Adieu ; mais quand l'orage éclatera sur vous,
Ne doutez point du bras dont partiront les coups.

FÉLIX.

Arrêtez-vous, seigneur, et d'une âme apaisée
Souffrez que je vous livre une vengeance aisée.
Ne me reprochez plus que par mes cruautés
Je tâche à conserver mes tristes dignités :
Je dépose à vos pieds l'éclat de leur faux lustre.
Celle où j'ose aspirer est d'un rang plus illustre ;
Je m'y trouve forcé par un secret appas,
Je cède à des transports que je ne connais pas ;
Et par un mouvement que je ne puis entendre,
De ma fureur je passe au zèle de mon gendre.
C'est lui, n'en doutez point, dont le sang innocent
Pour son persécuteur prie un Dieu tout-puissant ;
Son amour épandu sur toute la famille
Tire après lui le père aussi bien que la fille.
J'en ai fait un martyr, sa mort me fait chrétien :
J'ai fait tout son bonheur, il veut faire le mien.

1. *Var.* Vous saurez (1643-1600).

C'est ainsi qu'un chrétien se venge et se courrouce.
 Heureuse cruauté dont la suite est si douce !
 Donne la main, Pauline. Apportez des liens ;
 Immolez à vos dieux ces deux nouveaux chrétiens :
 Je le suis, elle l'est, suivez votre colère.

PAULINE.

Qu'heureusement enfin je retrouve mon père !
 Cet heureux changement rend mon bonheur parfait.

FÉLIX.

Ma fille, il n'appartient qu'à la main qui le fait.

SÉVÈRE.

Qui ne serait touché d'un si tendre spectacle ?
 De pareils changements ne vont point sans miracle.
 Sans doute vos chrétiens, qu'on persécute en vain,
 Ont quelque chose en eux qui surpasse l'humain :
 Ils mènent une vie avec tant d'innocence
 Que le ciel leur en doit quelque reconnaissance :
 Se relever plus forts, plus ils sont abattus,
 N'est pas aussi l'effet des communes vertus.
 Je les aimai toujours, quoi qu'on m'en ait pu dire ;
 Je n'en vois point mourir que mon cœur¹ n'en soupire ;
 Et peut-être qu'un jour je les connaîtrai mieux.
 J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
 Qu'il les serve à sa mode, et sans peur de la peine.
 Si vous êtes chrétien, ne craignez plus ma haine ;
 Je les aime, Félix, et de leur protecteur
 Je n'en veux pas sur vous faire un persécuteur.
 Gardez votre pouvoir, reprenez-en la marque ;
 Servez bien votre Dieu, servez notre monarque.
 Je perdrai mon crédit envers Sa Majesté,
 Ou vous verrez finir cette sévérité² :
 Par cette injuste haine il se fait trop d'outrage.

FÉLIX.

Daigne le ciel en vous achever son ouvrage,
 Et pour vous rendre un jour ce que vous méritez
 Vous inspirer bientôt toutes ses vérités !

1. *Var.* Que le cœur (1643-1656).

2. *Var.* Ou bien il quittera cette sévérité (1643-1656).

Nous autres, bénissons notre heureuse aventure :
 Allons à nos martyrs donner la sépulture,
 Baiser leurs corps sacrés, les mettre en digne lieu,
 Et faire retentir partout le nom de Dieu.

EXAMEN DE POLYEUCTE (1660)

Ce martyr est rapporté par Surius sur le 9^e de janvier. Polyeucte vivait en l'année 250, sous l'empereur Décus. Il était Arménien, ami de Néarque, et gendre de Félix, qui avait la commission de l'empereur pour faire exécuter ses édits contre les chrétiens. Cet ami l'ayant résolu à se faire chrétien, il déchira ces édits qu'on publiait, arracha les idoles des mains de ceux qui les portaient sur les autels pour les adorer, les brisa contre terre, résista aux larmes de sa femme, Pauline, que Félix employa auprès de lui pour le ramener à leur culte, et perdit la vie par l'ordre de son beau-père, sans autre baptême que celui de son sang. Voilà ce que m'a prêté l'histoire ; le reste est de mon invention.

Pour donner plus de dignité à l'action, j'ai fait Félix gouverneur d'Arménie et ai pratiqué un sacrifice public, afin de rendre l'occasion plus illustre et donner un prétexte à Sévère de venir en cette province, sans faire éclater son amour avant qu'il en eût l'aveu de Pauline. Ceux qui veulent arrêter nos héros dans une médiocre bonté, où quelques interprètes d'Aristote bornent leur vertu, ne trouveront pas ici leur compte, puisque celle de Polyeucte va jusqu'à la sainteté et n'a aucun mélange de faiblesse. J'en ai déjà parlé ailleurs, et pour confirmer ce que j'en ai dit par quelques autorités, j'ajouterai ici que Minturnus¹, dans son *Traité du poète*, agite cette question « si la Passion de Jésus-Christ et les martyrs des saints doivent être exclus du théâtre, à cause qu'ils passent cette médiocre bonté » et résout en ma faveur. Le célèbre Heinsius², qui non seulement a traduit la *Poétique* de notre philosophe, mais a fait un *Traité de la constitution de la tragédie* selon sa pensée, nous en a donné une sur le martyr des Innocents. L'illustre Grotius³ a mis sur la scène la Passion même de Jésus-Christ et l'histoire de Joseph, et le savant Buchanan⁴ a fait la même chose de celle de Jephthé et de la mort de saint Jean-Baptiste. C'est sur ces exemples que j'ai hasardé ce poème, où je me suis donné des licences, qu'ils n'ont pas prises, de changer l'histoire en quelque chose et d'y mêler des épisodes d'invention ; aussi m'était-il plus permis sur cette matière qu'à eux sur celle qu'ils ont choisie. Nous ne devons qu'une croyance pieuse à la vie des saints, et nous avons le même droit sur ce que nous en tirons pour le porter sur le théâtre que sur ce que nous empruntons des autres histoires ; mais nous devons une foi chrétienne et indispen-

1. Vénitien du xvi^e siècle ; son traité fut publié en 1559. — 2. Poète latin de Gand (1580-1665). — 3. Erudit hollandais (1583-1645). — 4. Poète, auteur dramatique et historien écossais (1506-1582), il professa à Paris, à Bordeaux, où il fut le maître de Montaigne.

sable à tout ce qui est dans la Bible, qui ne nous laisse aucune liberté d'y rien changer. J'estime toutefois qu'il ne nous est pas défendu d'y ajouter quelque chose, pourvu qu'il ne détruise rien de ces vérités dictées par le Saint-Esprit. Buchanan ni Grotius ne l'ont pas fait dans leurs poèmes ; mais aussi ne les ont-ils pas rendus assez fournis pour notre théâtre, et ne s'y sont proposés pour exemple que la constitution la plus simple des anciens. Heinsius a plus osé qu'eux dans celui que j'ai nommé : les anges qui bercent l'enfant Jésus, et l'ombre de Mariane avec les furies qui agitent l'esprit d'Hérode, sont des agréments qu'il n'a pas trouvés dans l'Évangile. Je crois même qu'on en peut supprimer quelque chose, quand il y a apparence qu'il ne plairait pas sur le théâtre, pourvu qu'on ne mette rien en la place ; car alors ce serait changer l'histoire, ce que le respect que nous devons à l'Écriture ne permet point. Si j'avais à y exposer celle de David et de Bethsabée, je ne décrirais pas comme il en devint amoureux en la voyant se baigner dans une fontaine, de peur que l'image de cette nudité ne fit une impression trop chatouilleuse dans l'esprit de l'auditeur ; mais je me contenterais de le peindre avec de l'amour pour elle, sans parler aucunement de quelle manière cet amour se serait emparé de son cœur.

Je reviens à *Polyeucte*, dont le succès a été très heureux. Le style n'en est pas si fort ni si majestueux que celui de *Cinna* et de *Pompée*, mais il a quelque chose de plus touchant, et les tendresses de l'amour humain y font un si agréable mélange avec la fermeté du divin que sa représentation a satisfait tout ensemble les dévots et les gens du monde. A mon gré, je n'ai point fait de pièce où l'ordre du théâtre soit plus beau et l'enchaînement des scènes mieux ménagé. L'unité d'action, et celles de jour et de lieu, y ont leur justesse ; et les scrupules qui peuvent naître touchant ces deux dernières se dissiperont aisément, pour peu qu'on me veuille prêter de cette faveur que l'auditeur nous doit toujours, quand l'occasion s'en offre, en reconnaissance de la peine que nous avons prise à le divertir.

Il est hors de doute que si nous appliquons ce poème à nos coutumes, le sacrifice se fait trop tôt après la venue de Sévère, et cette précipitation sortira du vraisemblable par la nécessité d'obéir à la règle. Quand le roi envoie ses ordres dans les villes pour y faire rendre des actions de grâces pour ses victoires, ou pour d'autres bénédictions qu'il reçoit du ciel, on ne les exécute pas dès le jour même ; mais aussi il faut du temps pour assembler le clergé, les magistrats et les corps de ville, et c'est ce qui en fait différer l'exécution. Nos acteurs n'avaient ici aucune de ces assemblées à faire.

Il suffisait de la présence de Sévère et de Félix, et du ministère du grand prêtre ; ainsi nous n'avons eu aucun besoin de remettre ce sacrifice en un autre jour. D'ailleurs, comme Félix craignait ce favori, qu'il croyait irrité du mariage de sa fille, il était bien aise de lui donner le moins d'occasion de tarder qu'il lui était possible, et de tâcher, durant son peu de séjour, à gagner son esprit par une prompte complaisance, et montrer tout ensemble une impatience d'obéir aux volontés de l'empereur.

L'autre scrupule regarde l'unité de lieu, qui est assez exacte, puisque tout s'y passe dans une salle ou antichambre commune aux appartements de Félix et de sa fille. Il semble que la bienséance y soit un peu forcée pour

conserver cette unité au second acte, en ce que Pauline vient jusque dans cette antichambre pour trouver Sévère, dont elle devrait attendre la visite dans son cabinet. A quoi je réponds qu'elle a eu deux raisons de venir au devant de lui : l'une, pour faire plus d'honneur à un homme dont son père redoutait l'indignation, et qu'il lui avait commandé d'adoucir en sa faveur ; l'autre, pour rompre aisément la conversation avec lui, en se retirant dans ce cabinet, s'il ne voulait pas la quitter à sa prière, et se délivrer, par cette retraite, d'un entretien dangereux pour elle, ce qu'elle n'eût pu faire, si elle eût reçu sa visite dans son appartement.

Sa confidence avec Stratonice, touchant l'amour qu'elle avait eu pour ce cavalier, me fait faire une réflexion sur le temps qu'elle prend pour cela. Il s'en fait beaucoup¹ sur nos théâtres, d'affections qui ont déjà duré deux ou trois ans, dont on attend à révéler le secret justement au jour de l'action qui se présente, et non seulement sans aucune raison de choisir ce jour-là plutôt qu'un autre pour le déclarer, mais lors même que vraisemblablement on s'en est dû ouvrir beaucoup auparavant avec la personne à qui on en fait confidence. Ce sont choses dont il faut instruire le spectateur en les faisant apprendre par un des acteurs à l'autre ; mais il faut prendre garde avec soin qu'il celui à qui on les apprend ait eu lieu de les ignorer jusque-là aussi bien que le spectateur, et que quelque occasion tirée du sujet oblige celui qui les récite à rompre enfin un silence qu'il a gardé si longtemps. L'Infante, dans le *Cid*, avoue à Léonor l'amour secret qu'elle a pour lui, et l'aurait pu faire un an ou six mois plus tôt. Cléopâtre, dans *Pompée*, ne prend pas des mesures plus justes avec Charmion ; elle lui conte la passion de César pour elle, et comme

Chaque jour ses courriers
Lui portent en tribut ses vœux et ses lauriers.

Cependant comme il ne paraît personne avec qui elle ait plus d'ouverture de cœur qu'avec cette Charmion, il y a grande apparence que c'était elle-même dont cette reine se servait pour introduire ces courriers, et qu'ainsi elle devait savoir déjà tout ce commerce entre César et sa maîtresse. Du moins il fallait marquer quelque raison qui lui eût laissé ignorer jusque-là tout ce qu'elle lui apprend, et de quel autre ministère cette princesse s'était servie pour recevoir ces courriers. Il n'en va pas de même ici. Pauline ne s'ouvre avec Stratonice que pour lui faire entendre le songe qui la trouble, et les sujets qu'elle a de s'en alarmer, et comme elle n'a fait ce songe que la nuit d'avant, et qu'elle ne lui eût jamais révélé son secret sans cette occasion qui l'y oblige, on peut dire qu'elle n'a point eu lieu de lui faire cette confidence plus tôt qu'elle ne l'a faite.

Je n'ai point fait de narration de la mort de Polyeucte, parce que je n'avais personne pour la faire ni pour l'écouter que des païens qui ne la pouvaient ni écouter ni faire que comme ils avaient fait et écouté celle de Néarque, ce qui aurait été une répétition et marque de stérilité, et en outre n'aurait pas répondu à la dignité de l'action principale, qui est terminée par là. Ainsi j'ai mieux aimé la faire connaître par un saint emportement de Pau-

1. En se rapporte à confidence.

line, que cette mort a convertie, que par un récit qui n'eût point eu de grâce dans une bouche indigne de le prononcer. Félix son père se convertit après elle, et ces deux conversions, quoique miraculeuses, sont si ordinaires dans les martyres qu'elles ne sortent point de la vraisemblance, parce qu'elles ne sont pas de ces événements rares et singuliers qu'on ne peut tirer en exemple ; et elles servent à remettre le calme dans les esprits de Félix, de Sévère et de Pauline, que sans cela j'aurais eu bien de la peine à retirer du théâtre dans un état qui rendît la pièce complète, en ne laissant rien à souhaiter à la curiosité de l'auditeur.



LA MORT
DE
POMPEE
TRAGF D I E.



A P A R I S,
Chez { ANTOINE DE SOMMAVILLE, en la Gallerie
des Merciers, à l'Escu de France.
&
AUGUSTIN COURBE', en la mesme Gallerie, } Au Pa-
à la Palme. } laiz.

M. DC. XLIV.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1644.

PERSONNAGES

JULES CÉSAR.

MARC-ANTOINE.

LÉPIDE.

CORNÉLIE, femme de Pompée.

PTOLÉMÉE, roi d'Égypte.

CLÉOPATRE, sœur de Ptolémée.

PHOTIN, chef du conseil d'Égypte.

ACHILLAS, lieutenant général des armées du roi d'Égypte.

SEPTIME, tribun romain à la solde du roi d'Égypte.

CHARMION, dame d'honneur de Cléopâtre.

ACHORÉE, écuyer de Cléopâtre.

PHILIPPE, affranchi de Pompée.

TROUPE DE ROMAINS.

TROUPE D'ÉGYPTIENS.

La scène est à Alexandrie, dans le palais de Ptolémée.



LA MORT DE POMPÉE

Tragédie - 1643

NOTICE

J'AI fait Pompée, dit Corneille en tête du Menteur, « pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de Polyeucte si puissants que ceux de Cinna, et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe quand le sujet le pourrait souffrir ». Il a donc transporté à la scène les plus brillants morceaux de la Pharsale de Lucain. Pompée, ou plutôt la Mort de Pompée fut représentée au Marais vers la fin de 1643, cinq ans après une Mort de Pompée de Chaulmer, dont le plan d'ailleurs diffère tout à fait de celui de Corneille. — La Mort de Pompée est dédiée au cardinal Mazarin.

ACTE I^{er}. — Apprenant l'arrivée prochaine de Pompée, le vaincu de Pharsale, Ptolémée, délibère s'il doit se déclarer pour ou contre lui. Contre, lui disent ses conseillers ; pour, lui dit sa sœur Cléopâtre. Ptolémée se range au premier avis, afin de gagner les bonnes grâces du vainqueur Jules César.

ACTE II. — Cléopâtre apprend bientôt l'assassinat de Pompée. César approchant cependant, elle s'en prétend aimée et semble assurée d'être couronnée par lui aux dépens de Ptolémée : d'où son arrogance, qui irrite le roi jusqu'au désir du meurtre.

ACTE III. — César, irrité de l'assassinat de Pompée, reçoit avec honneur sa veuve Cornélie, puis fait porter à Cléopâtre l'hommage de son amour.

ACTE IV. — Tandis que César déclare enfin lui-même son amour, Cornélie accourt l'avertir du péril qui le menace : Ptolémée se prépare à le frapper par surprise. Cornélie ne lui fait d'ailleurs cette révélation que pour le garder à la vengeance qu'elle veut tirer de lui.

ACTE V. — Cléopâtre et Cornélie apprennent que Ptolémée a trouvé la mort en combattant contre Antoine et César. Puis César promet à Cornélie d'élever des autels à Pompée, mais Cornélie lui avoue qu'elle maintient son dessein de vengeance ; elle lui prédit que s'il épouse Cléopâtre, la jeunesse romaine lui fera payer ce mariage de son sang. César toutefois donne à Cléopâtre la couronne d'Égypte.

VERS DE LA MORT DE POMPÉE FRÉQUEMMENT CITÉS

A force d'être juste on est souvent coupable.

(I, 1.)

Les princes ont cela de leur haute naissance ;
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions.

(II, 1.)

Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

(II, III.)



LA MORT DE POMPÉE

— 1643 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : PTOLÉMÉE, PHOTIN,
ACHILLAS, SEPTIME.

PTOLÉMÉE.

Le destin se déclare, et nous venons d'entendre
Ce qu'il a résolu du beau-père et du gendre.
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger ;
Ses fleuves teints de sang et rendus plus rapides
Par le débordement de tant de parricides,
Cet horrible débris d'aigles, d'armes, de chars,
Sur ses champs empestés confusément épars,
Ces montagnes de morts privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes
Et dont les troncs pourris exhale dans les vents¹
De quoi faire la guerre au reste des vivants,
Sont les titres affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée².
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple et laisse à la mémoire
Des changements du sort une éclatante histoire³.
Il fuit, lui qui, toujours triomphant et vainqueur,
Vit ses prospérités égaler son grand cœur ;
Il fuit, et dans nos ports, dans nos murs, dans nos villes,
Et, contre son beau-père ayant besoin d'asiles,
Sa déroute orgueilleuse en cherche aux mêmes lieux
Où contre les Titans en trouvèrent les dieux.
Il croit que ce climat, en dépit de la guerre,
Ayant sauvé le ciel, sauvera bien la terre,

1. *Var.* Et de leurs troncs pourris exhale dans les vents (1644).

2. *Var.* Justifie César et condamne Pompée (1644-1656).

3. *Var.* Des changements du sort une effroyable histoire (1644-1656).

Et, dans son désespoir à la fin se mêlant,
 Pourra prêter l'épaule au monde chancelant¹.
 Oui, Pompée avec lui porte le sort du monde
 Et veut que notre Égypte, en miracles féconde,
 Serve à sa liberté de sépulcre ou d'appui
 Et relève sa chute ou trébuche sous lui.

C'est de quoi, mes amis, nous avons à résoudre.
 Il apporte en ces lieux les palmes ou la foudre ;
 S'il couronna le père, il hasarde le fils,
 Et, nous l'ayant donnée, il expose Memphis.
 Il faut le recevoir ou hâter son supplice²,
 Le suivre ou le pousser dedans le précipice.
 L'un me semble peu sûr, l'autre peu généreux,
 Et je crains d'être injuste ou d'être malheureux ;
 Quoi que je fasse enfin, la fortune ennemie
 M'offre bien des périls ou beaucoup d'infamie.
 C'est à moi de choisir, c'est à vous d'aviser
 A quel choix vos conseils doivent me disposer.
 Il s'agit de Pompée, et nous aurons la gloire
 D'achever de César ou troubler la victoire,
 Et je puis dire enfin que jamais potentat
 N'eut à délibérer d'un si grand coup d'État³.

PHOTIN.

Seigneur, quand par le fer les choses sont vidées,
 La justice et le droit sont de vaines idées,
 Et qui veut être juste en de telles saisons
 Balance le pouvoir et non pas les raisons.

Voyez donc votre force et regardez Pompée,
 Sa fortune abattue et sa valeur trompée.
 César n'est pas le seul qu'il fuie en cet état,
 Il fuit et le reproche et les yeux du sénat,
 Dont plus de la moitié piteusement étale
 Une indigne curée aux vautours de Pharsale ;
 Il fuit Rome perdue, il fuit tous les Romains
 A qui par sa défaite il met les fers aux mains ;
 Il fuit le désespoir des peuples et des princes,
 Qui vengeraient sur lui le sang de leurs provinces,

1. *Var.* Pourra prêter épaule au monde chancelant (1644-1656).

2. *Var.* Il faut ou recevoir ou hâter son supplice (1644-1656).

3. *Var.* Et jamais potentat n'a vu sous le soleil

Matière plus illustre agiter son conseil (1644-1656).

Leurs États et d'argent et d'hommes épuisés,
 Leurs trônes mis en cendre, et leurs sceptres brisés.
 Auteur des maux de tous, il est à tous en butte,
 Et fuit le monde entier écrasé sous sa chute.
 Le défendrez-vous seul contre tant d'ennemis?
 L'espoir de son salut en lui seul était mis,
 Lui seul pouvait pour soi : cédez alors qu'il tombe.
 Soutiendrez-vous un faix sous qui Rome succombe,
 Sous qui tout l'univers se trouve foudroyé,
 Sous qui le grand Pompée a lui-même ployé?
 Quand on veut soutenir ceux que le sort accable,
 A force d'être juste on est souvent coupable,
 Et la fidélité qu'on garde imprudemment
 Après un peu d'éclat traîne un long châtiment,
 Trouve un noble revers, dont les coups invincibles,
 Pour être glorieux, ne sont pas moins sensibles.

Seigneur, n'attirez point le tonnerre en ces lieux,
 Rangez-vous du parti des destins et des dieux,
 Et, sans les accuser d'injustice ou d'outrage,
 Puisqu'ils font les heureux, adorez leur ouvrage ;
 Quels que soient leurs décrets, déclarez-vous pour eux,
 Et, pour leur obéir, perdez le malheureux.
 Pressé de toutes parts des colères célestes,
 Il en vient dessus vous faire fondre les restes,
 Et sa tête, qu'à peine il a pu dérober,
 Toute prête de choir, cherche avec qui tomber :
 Sa retraite chez vous en effet n'est qu'un crime :
 Elle marque sa haine et non pas son estime ;
 Il ne vient que vous perdre en venant prendre port,
 Et vous pouvez douter s'il est digne de mort !
 Il devait mieux remplir nos vœux et notre attente,
 Faire voir sur ses nefs la victoire flottante :
 Il n'eût ici trouvé que joie et que festins ;
 Mais, puisqu'il est vaincu, qu'il s'en prenne aux destins.
 J'en veux à sa disgrâce, et non à sa personne ;
 J'exécute à regret ce que le ciel ordonne,
 Et, du même poignard pour César destiné,
 Je perce en soupirant son cœur infortuné.
 Vous ne pouvez enfin qu'aux dépens de sa tête
 Mettre à l'abri la vôtre et parer la tempête.
 Laissez nommer sa mort un injuste attentat :
 La justice n'est pas une vertu d'État.

Le choix des actions ou mauvaises ou bonnes
 Ne fait qu'anéantir la force des couronnes.
 Le droit des rois consiste à ne rien épargner,
 La timide équité détruit l'art de régner.
 Quand on craint d'être injuste on a toujours à craindre,
 Et qui veut tout pouvoir doit oser tout enfreindre,
 Fuir comme un déshonneur la vertu qui le perd,
 Et voler sans scrupule au crime qui lui sert.

C'est là mon sentiment. Achillas et Septime
 S'attacheront peut-être à quelque autre maxime :
 Chacun a son avis ; mais quel que soit le leur,
 Qui punit le vaincu ne craint point le vainqueur.

ACHILLAS.

Seigneur, Photin dit vrai : mais, quoique de Pompée
 Je voie et la fortune et la valeur trompée,
 Je regarde son sang comme un sang précieux
 Qu'au milieu de Pharsale ont respecté les dieux.
 Non qu'en un coup d'État je n'approuve le crime,
 Mais, s'il est nécessaire, il n'est point légitime.
 Et quel besoin ici d'une extrême rigueur ?
 Qui n'est point au vaincu ne craint point le vainqueur.
 Neutre jusqu'à présent, vous pouvez l'être encore,
 Vous pouvez adorer César, si l'on l'adore ;
 Mais, quoique vos encens le traitent d'immortel,
 Cette grande victime est trop pour son autel ;
 Et sa tête immolée au dieu de la victoire
 Imprime à votre nom une tache trop noire :
 Ne le pas secourir suffit, sans l'opprimer.
 En usant de la sorte, on ne vous peut blâmer.
 Vous lui devez beaucoup : par lui Rome animée
 A fait rendre le sceptre au feu roi Ptolémée ;
 Mais la reconnaissance et l'hospitalité
 Sur les âmes des rois n'ont qu'un droit limité.
 Quoi que doive un monarque, et dût-il sa couronne,
 Il doit à ses sujets encor plus qu'à personne
 Et cesse de devoir quand la dette est d'un rang
 A ne point s'acquitter qu'aux dépens de leur sang¹.
 S'il est juste d'ailleurs que tout se considère,
 Que hasardait Pompée en servant votre père ?
 Il se voulut par là faire voir tout-puissant

1. *Var.* Qu'il ne peut acquitter qu'aux dépens de leur sang (1644).

Et vit croître sa gloire en le rétablissant.
 Il le servit enfin, mais ce fut de la langue ;
 La bourse de César fit plus que sa harangue :
 Sans ses mille talents, Pompée et ses discours
 Pour rentrer en Égypte étaient un froid secours.
 Qu'il ne vante donc plus ses mérites frivoles :
 Les effets de César valent bien ses paroles,
 Et, si c'est un bienfait qu'il faut rendre aujourd'hui,
 Comme il parla pour vous, vous parlerez pour lui.
 Ainsi vous le pouvez et devez reconnaître.
 Le recevoir chez vous, c'est recevoir un maître,
 Qui, tout vaincu qu'il est, bravant le nom de roi,
 Dans vos propres États vous donnerait la loi.

Fermez-lui donc vos ports, mais épargnez sa tête.
 S'il le faut toutefois, ma main est toute prête ;
 J'obéis avec joie, et je serais jaloux¹
 Qu'autre bras que le mien portât les premiers coups.

SEPTIME.

Seigneur, je suis Romain, je connais l'un et l'autre ;
 Pompée a besoin d'aide, il vient chercher la vôtre ;
 Vous pouvez, comme maître absolu de son sort,
 Le servir, le chasser, le livrer vif ou mort.
 Des quatre le premier vous serait trop funeste,
 Souffrez donc qu'en deux mots j'examine le reste.

Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi,
 Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi,
 Puisque c'est lui laisser, et sur mer et sur terre,
 La suite d'une longue et difficile guerre,
 Dont peut-être tous deux également lassés
 Se vengeraient sur vous de tous les maux passés.
 Le livrer à César n'est que la même chose :
 Il lui pardonnera s'il faut qu'il en dispose,
 Et, s'armant à regret de générosité,
 D'une fausse clémence il fera vanité :
 Heureux de l'asservir en lui donnant la vie,
 Et de plaire par là même à Rome asservie,
 Cependant que, forcé d'épargner son rival,
 Aussi bien que Pompée il vous voudra du mal.

Il faut le délivrer du péril et du crime,
 Assurer sa puissance et sauver son estime,

1. *Var.* Je sais obéir, sire, et je serais jaloux (1644-1663).

Et du parti contraire en ce grand chef détruit
Prendre sur vous le crime et lui laisser le fruit.
C'est là mon sentiment, ce doit être le vôtre :
Par là vous gagnez l'un et ne craignez plus l'autre ;
Mais, suivant d'Achillas le conseil hasardeux,
Vous n'en gagnez aucun, et les perdez tous deux.

PTOLÉMÉE.

N'examinons donc plus la justice des causes,
Et cédon's au torrent qui roule toutes choses.
Je passe au plus de voix, et de mon sentiment
Je veux bien avoir part à ce grand changement.

Assez et trop longtemps l'arrogance de Rome
A cru qu'être Romain c'était être plus qu'homme :
Abattons sa superbe avec sa liberté,
Dans le sang de Pompée éteignons sa fierté,
Tranchons l'unique espoir où tant d'orgueil se fonde,
Et donnons un tyran à ces tyrans du monde ;
Secondons le destin qui les veut mettre aux fers,
Et prêtons-lui la main pour venger l'univers.
Rome, tu serviras, et ces rois, que tu braves,
Et que ton insolence ose traiter d'esclaves,
Adoreront César avec moins de douleur,
Puisqu'il sera ton maître aussi bien que le leur.

Allez donc, Achillas, allez avec Septime
Nous immortaliser par cet illustre crime ;
Qu'il plaise au ciel ou non, laissez-m'en le souci ;
Je crois qu'il veut sa mort, puisqu'il l'amène ici.

ACHILLAS.

Seigneur, je crois tout juste alors qu'un roi l'ordonne.

PTOLÉMÉE.

Allez, et hâtez-vous d'assurer ma couronne,
Et vous ressouvenez que je mets en vos mains
Le destin de l'Égypte et celui des Romains.

SCÈNE II : PTOLÉMÉE, PHOTIN.

PTOLÉMÉE.

Photin, ou jé me trompe, ou ma sœur est déçue.
De l'abord de Pompée elle espère autre issue ;
Sachant que de mon père il a le testament,
Elle ne doute point de son couronnement,

Elle se croit déjà souveraine maîtresse
D'un sceptre partagé que sa bonté lui laisse,
Et, se promettant tout de leur vieille amitié,
De mon trône en son âme elle prend la moitié,
Où de son vain orgueil les cendres rallumées
Poussent déjà dans l'air de nouvelles fumées.

PHOTIN.

Seigneur, c'est un motif que je ne disais pas,
Qui devait de Pompée avancer le trépas.
Sans doute il jugerait de la sœur et du frère
Suivant le testament du feu roi votre père,
Son hôte et son ami, qui l'en daigna saisir :
Jugez après cela de votre déplaisir.
Ce n'est pas que je veuille, en vous parlant contre elle,
Rompre les sacrés nœuds d'une amour fraternelle :
Du trône, et non du cœur, je la veux éloigner,
Car c'est ne régner pas qu'être deux à régner.
Un roi qui s'y résout est mauvais politique,
Il détruit son pouvoir quand il le communique,
Et les raisons d'État... Mais, seigneur, la voici.

SCÈNE III : PTOLÉMÉE, CLÉOPATRE, PHOTIN.

CLÉOPATRE.

Seigneur, Pompée arrive, et vous êtes ici !

PTOLÉMÉE.

J'attends dans mon palais ce guerrier magnanime,
Et lui viens d'envoyer Achillas et Septime.

CLÉOPATRE.

Quoi ! Septime à Pompée ! à Pompée Achillas !

PTOLÉMÉE.

Si ce n'est assez d'eux, allez, suivez leurs pas.

CLÉOPATRE.

Donc, pour le recevoir, c'est trop que de vous-même ?

PTOLÉMÉE.

Ma sœur, je dois garder l'honneur du diadème.

CLÉOPATRE.

Si vous en portez un, ne vous en souvenez
Que pour baiser la main de qui vous le tenez,
Que pour en faire hommage aux pieds d'un si grand homme.

PTOLÉMÉE.

Au sortir de Pharsale, est-ce ainsi qu'on le nomme?

CLÉOPATRE.

Fût-il dans son malheur de tous abandonné,
Il est toujours Pompée et vous a couronné.

PTOLÉMÉE.

Il n'en est plus que l'ombre, et couronna mon père,
Dont l'ombre, et non pas moi, lui doit ce qu'il espère.
Il peut aller, s'il veut, dessus son monument¹,
Recevoir ses devoirs et son remerciement.

CLÉOPATRE.

Après un tel bienfait, c'est ainsi qu'on le traite !

PTOLÉMÉE.

Je m'en souviens, ma sœur, et je vois sa défaite.

CLÉOPATRE.

Vous la voyez de vrai², mais d'un œil de mépris.

PTOLÉMÉE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.
Vous qui l'estimez tant, allez lui rendre hommage,
Mais songez qu'au port même il peut faire naufrage.

CLÉOPATRE.

Il peut faire naufrage, et même dans le port !
Quoi ! vous auriez osé lui préparer la mort !

PTOLÉMÉE.

J'ai fait ce que les dieux m'ont inspiré de faire,
Et que pour mon État j'ai jugé nécessaire.

CLÉOPATRE.

Je ne vois que trop, Photin et ses pareils
Vous ont empoisonné de leurs lâches conseils ;
Ces âmes que le ciel ne forma que de boue...

PHOTIN.

Ce sont de nos conseils, oui, madame, et j'avoue...

CLÉOPATRE.

Photin, je parle au roi ; vous répondrez pour tous
Quand je m'abaisserai jusqu'à parler à vous.

1. *Monument* : tombeau.

2. *De vrai* : véritablement.

PTOLÉMÉE, à *Photin*.

Il faut un peu souffrir de cette humeur hautaine.
Je sais votre innocence et je connais sa haine ;
Après tout, c'est ma sœur, oyez sans repartir.

CLÉOPATRE.

Ah ! s'il est encor temps de vous en repentir,
Affranchissez-vous d'eux et de leur tyrannie,
Rappelez la vertu par leurs conseils bannie,
Cette haute vertu dont le ciel et le sang
Enflent toujours les cœurs de ceux de notre rang.

PTOLÉMÉE.

Quoi ! d'un frivole espoir déjà préoccupée,
Vous me parlez en reine en parlant de Pompée,
Et d'un faux zèle ainsi votre orgueil revêtu
Fait agir l'intérêt sous le nom de vertu !
Confessez-le, ma sœur, vous sauriez vous en taire,
N'était le testament du feu roi notre père.
Vous savez qu'il le garde.

CLÉOPATRE.

Et vous saurez aussi
Que la seule vertu me fait parler ainsi,
Et que, si l'intérêt m'avait préoccupée,
J'agirais pour César et non pas pour Pompée.
Apprenez un secret que je voulais cacher,
Et cessez désormais de me rien reprocher.

Quand ce peuple insolent qu'enferme Alexandrie
Fit quitter au feu roi son trône et sa patrie,
Et que, jusque dans Rome, il alla du sénat
Implorer la pitié contre un tel attentat¹,
Il nous mena tous deux pour toucher son courage,
Vous assez jeune encor, moi déjà dans un âge
Où ce peu de beauté que m'ont donné les cieux
D'un assez vif éclat faisait briller mes yeux.
César en fut épris, et du moins j'eus la gloire²
De le voir hautement donner lieu de le croire ;
Mais, voyant contre lui le sénat irrité,
Il fit agir Pompée et son autorité.

1. *Var.* Et que par ces mutins chassé de son État,
Il fut jusques à Rome implorer le sénat (1644-1656)

2. *Var.* César en fut épris, du moins il feignit l'être,
Et voulut que l'effet le fit bientôt paraître (1644-1656).

Ce dernier nous servit à sa seule prière,
 Qui de leur amitié fut la preuve dernière.
 Vous en savez l'effet et vous en jouissez.
 Mais pour un tel amant ce ne fut pas assez :
 Après avoir pour nous employé ce grand homme,
 Qui nous gagna soudain toutes les voix de Rome,
 Son amour en voulut seconder les efforts,
 Et, nous ouvrant son cœur, nous ouvrit ses trésors.
 Nous eûmes de ses feux, encore en leur naissance,
 Et les nerfs de la guerre et ceux de la puissance ;
 Et les mille talents qui lui sont encor dus
 Remirent en nos mains tous nos États perdus.
 Le roi, qui s'en souvint à son heure fatale,
 Me laissa comme à vous la dignité royale,
 Et par son testament il vous fit cette loi¹
 Pour me rendre une part de ce qu'il tint de moi.
 C'est ainsi qu'ignorant d'où vint ce bon office,
 Vous appelez faveur ce qui n'est que justice,
 Et l'osez accuser d'une aveugle amitié,
 Quand du tout qu'il me doit il me rend la moitié.

PTOLÉMÉE.

Certes, ma sœur, le conte est fait avec adresse.

CLÉOPATRE.

César viendra bientôt, et j'en ai lettre expresse,
 Et peut-être aujourd'hui vos yeux seront témoins
 De ce que votre esprit s'imagine le moins.
 Ce n'est pas sans sujet que je parlais en reine ;
 Je n'ai reçu de vous que mépris et que haine,
 Et, de ma part du sceptre indigne ravisseur,
 Vous m'avez plus traitée en esclave qu'en sœur ;
 Même, pour éviter des effets plus sinistres,
 Il m'a fallu flatter vos insolents ministres,
 Dont j'ai craint jusqu'ici le fer ou le poison.
 Mais Pompée ou César m'en va faire raison,
 Et, quoi qu'avec Photin Achillas en ordonne,
 Ou l'une ou l'autre main me rendra ma couronne.
 Cependant mon orgueil vous laisse à démêler
 Quel était l'intérêt qui me faisait parler.

1. *Var.* Et par son testament, qui doit servir de loi,
 Me rendit une part de ce qu'il tint de moi (1644-1656).

SCÈNE IV : PTOLÉMÉE, PHOTIN.

PTOLÉMÉE.

Que dites-vous, ami, de cette âme orgueilleuse?

PHOTIN.

Seigneur, cette surprise est pour moi merveilleuse :
Je n'en sais que penser, et mon cœur, étonné
D'un secret que jamais il n'aurait soupçonné,
Inconstant et confus dans son incertitude,
Ne se résout à rien qu'avec inquiétude.

PTOLÉMÉE.

Sauverons-nous Pompée?

PHOTIN.

Il faudrait faire effort,
Si nous l'avions sauvé, pour conclure sa mort.
Cléopâtre vous hait, elle est fière, elle est belle,
Et, si l'heureux César a de l'amour pour elle,
La tête de Pompée est l'unique présent
Qui vous fasse contre elle un rempart suffisant.

PTOLÉMÉE.

Ce dangereux esprit a beaucoup d'artifice.

PHOTIN.

Son artifice est peu contre un si grand service.

PTOLÉMÉE.

Mais si, tout grand qu'il est, il cède à ses appas?

PHOTIN.

Il la faudra flatter, mais ne m'en croyez pas,
Et, pour mieux empêcher qu'elle ne vous opprime,
Consultez-en encor Achillas et Septime.

PTOLÉMÉE.

Allons donc les voir faire, et montons à la tour,
Et nous en résoudrons¹ ensemble à leur retour.

1. En résoudre : en décider.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CLÉOPATRE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je l'aime, mais l'éclat d'une si belle flamme,
Quelque brillant qu'il soit, n'éblouit point mon âme,
Et toujours ma vertu retrace dans mon cœur
Ce qu'il doit au vaincu, brûlant pour le vainqueur.
Aussi qui l'ose aimer porte une âme trop haute
Pour souffrir seulement le soupçon d'une faute,
Et je le traiterais avec indignité
Si j'aspirais à lui par une lâcheté.

CHARMION.

Quoi ! vous aimez César, et, si vous étiez crue,
L'Égypte pour Pompée armerait à sa vue,
En prendrait la défense et par un prompt secours
Du destin de Pharsale arrêterait le cours !
L'amour certes sur vous a bien peu de puissance !

CLÉOPATRE.

Les princes ont cela de leur haute naissance ;
Leur âme dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions ;
Leur générosité soumet tout à leur gloire ;
Tout est illustre en eux quand ils daignent se croire¹,
Et, si le peuple y voit quelques dérèglements,
C'est quand l'avis d'autrui corrompt leurs sentiments.
Ce malheur de Pompée achève la ruine :
Le roi l'eût secouru, mais Photin l'assassine ;
Il croit cette âme basse et se montre sans foi ;
Mais s'il croyait la sienne, il agirait en roi.

CHARMION.

Ainsi donc de César l'amante et l'ennemie...

CLÉOPATRE.

Je lui garde ma flamme exempte d'infamie,
Un cœur digne de lui.

CHARMION.

Vous possédez le sien ?

1. *Se croire* : croire en soi.

CLÉOPATRE.

Je crois le posséder.

CHARMION.

Mais le savez-vous bien ?

CLÉOPATRE.

Apprends qu'une princesse aimant sa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, est sûre d'être aimée,
Et que les plus beaux feux dont son cœur soit épris
N'oseraient l'exposer aux hontes d'un mépris.

Notre séjour à Rome enflamma son courage :
Là j'eus de son amour le premier témoignage,
Et depuis jusqu'ici chaque jour ses courriers
M'apportent en tribut ses vœux et ses lauriers ;
Partout, en Italie, aux Gaules, en Espagne,
La fortune le suit, et l'amour l'accompagne ;
Son bras ne dompte point de peuples ni de lieux
Dont il ne rende hommage au pouvoir de mes yeux,
Et, de la même main dont il quitte l'épée
Fumante encor du sang des amis de Pompée,
Il trace des soupirs, et, d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit mon captif.
Oui, tout victorieux, il m'écrit de Pharsale,
Et si sa diligence à ses feux est égale,
Ou plutôt si la mer ne s'oppose à ses feux,
L'Égypte le va voir me présenter ses vœux.
Il vient, ma Charmion, jusque dans nos murailles,
Chercher auprès de moi le prix de ses batailles,
M'offrir toute sa gloire et soumettre à mes lois
Ce cœur et cette main qui commandent aux rois¹,
Et ma rigueur, mêlée aux faveurs de la guerre,
Ferait un malheureux du maître de la terre.

CHARMION.

J'oserais bien jurer que vos charnants appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas,
Et que le grand César n'a rien qui l'importune,
Si vos seules rigueurs ont droit sur sa fortune.
Mais quelle est votre attente et que prétendez-vous,
Puisque d'une autre femme il est déjà l'époux,

1. Var. Et le cœur et la main qui les donnent aux rois ;
Si bien que ma rigueur, ainsi que le tonnerre,
Peut faire un malheureux du maître de la terre (1644-1656).

Et qu'avec Calphurnie un paisible hyménée
Par des liens sacrés tient son âme enchaînée?

CLÉOPATRE.

Le divorce, aujourd'hui si commun aux Romains,
Peut rendre en ma faveur tous ces obstacles vains :
César en sait l'usage et la cérémonie,
Un divorce chez lui fit place à Calphurnie.

CHARMION.

Par cette même voie il pourra vous quitter.

CLÉOPATRE.

Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter¹,
Peut-être mon amour aura quelque avantage
Qui saura mieux pour moi ménager son courage.
Mais laissons au hasard ce qui peut arriver,
Achevons cet hymen, s'il se peut achever ;
Ne durât-il qu'un jour, ma gloire est sans seconde
D'être du moins un jour la maîtresse du monde.
J'ai de l'ambition, et, soit vice ou vertu,
Mon cœur sous son fardeau veut bien être abattu ;
J'en aime la chaleur et la nomme sans cesse
La seule passion digne d'une princesse.
Mais je veux que la gloire anime ses ardeurs,
Qu'elle mène sans honte au faite des grandeurs ;
Et je la désavoue alors que sa manie
Nous présente le trône avec ignominie.

Ne t'étonne donc plus, Charmion, de me voir
Défendre encor Pompée et suivre mon devoir.
Ne pouvant rien de plus pour sa vertu séduite,
Dans mon âme en secret je l'exhorte à la fuite,
Et voudrais qu'un orage, écartant ses vaisseaux,
Malgré lui l'enlevât aux mains de ses bourreaux.
Mais voici de retour le fidèle Achorée,
Par qui j'en apprendrai la nouvelle assurée.

1. Var. [Peut-être mon bonheur saura mieux l'arrêter ;]
Et si jamais le ciel favorisait ma couche
De quelque rejeton de cette illustre souche,
Cette heureuse union de mon sang et du sien
Unirait à jamais son destin et le mien.
Comme il n'a plus d'enfants, ces chers et nouveaux gages
Me seraient de son cœur de précieux otages.
[Mais laissons au hasard ce qui peut arriver] (1644-1656).

SCÈNE II : CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

En est-ce déjà fait, et nos bords malheureux
Sont-ils déjà souillés d'un sang si généreux ?

ACHORÉE.

Madame, j'ai couru par votre ordre au rivage,
J'ai vu la trahison, j'ai vu toute sa rage,
Du plus grand des mortels j'ai vu trancher le sort,
J'ai vu dans son malheur la gloire de sa mort ;
Et puisque vous voulez qu'ici je vous raconte
La gloire d'une mort qui nous couvre de honte,
Écoutez, admirez, et plaignez son trépas.

Ses trois vaisseaux en rade avaient mis voile bas,
Et, voyant dans le port préparer nos galères,
Il croyait que le roi, touché de ses misères,
Par un beau sentiment d'honneur et de devoir,
Avec toute la cour le venait recevoir.

Mais voyant que ce prince, ingrat à ses mérites,
N'envoyait qu'un esquif rempli de satellites,
Il soupçonne aussitôt son manquement de foi
Et se laisse surprendre à quelque peu d'effroi.
Enfin, voyant nos bords et notre flotte en armes,
Il condamne en son cœur ces indignes alarmes,
Et réduit tous les soins d'un si pressant ennui
A ne hasarder pas Cornélie avec lui.

« N'exposons, lui dit-il, que cette seule tête
A la réception que l'Égypte m'apprête,
Et, tandis que moi seul j'en courrai le danger,
Songe à prendre la fuite afin de me venger.
Le roi Juba nous garde une foi plus sincère,
Chez lui tu trouveras et mes fils et ton père :
Mais, quand tu les verrais descendre chez Pluton,
Ne désespère point du vivant de Caton. »

Tandis que leur amour en cet adieu conteste,
Achillas à son bord joint son esquif funeste ;
Septime se présente, et, lui tendant la main,
Le salue empereur en langage romain,
Et, comme député de ce jeune monarque :
« Passez, seigneur, dit-il, passez dans cette barque ;
Les sables et les bancs cachés dessous les eaux
Rendent l'accès mal sûr à de plus grands vaisseaux. »

Ce héros voit la fourbe, et s'en moque dans l'âme ;
 Il reçoit les adieux des siens et de sa femme,
 Leur défend de le suivre et s'avance au trépas
 Avec le même front qu'il donnait les États.
 La même majesté sur son visage empreinte
 Entre ces assassins montre un esprit sans crainte ;
 Sa vertu tout entière à la mort le conduit ;
 Son affranchi Philippe est le seul qui le suit :
 C'est de lui que j'ai su ce que je viens de dire ;
 Mes yeux ont vu le reste, et mon cœur en soupire,
 Et croit que César même à de si grands malheurs
 Ne pourra refuser des soupirs et des pleurs.

CLÉOPATRE.

N'épargnez pas les miens ; achevez, Achorée,
 L'histoire d'une mort que j'ai déjà pleurée.

ACHORÉE.

On l'amène, et du port nous le voyons venir,
 Sans que pas un d'entre eux daigne l'entretenir.
 Ce mépris lui fait voir ce qu'il en doit attendre.
 Sitôt qu'on a pris terre, on l'invite à descendre.
 Il se lève, et soudain, pour signal, Achillas,
 Derrière ce héros tirant son coutelas,
 Septime et trois des siens, lâches enfants de Rome,
 Percent à coups pressés les flancs de ce grand homme,
 Tandis qu'Achillas même, épouvanté d'horreur,
 De ces quatre enragés admire la fureur.

CLÉOPATRE.

Vous qui livrez la terre aux discordes civiles,
 Si vous vengez sa mort, dieux, épargnez nos villes :
 N'imputez rien aux lieux, reconnaissez les mains ;
 Le crime de l'Égypte est fait par des Romains.
 Mais que fait et que dit ce généreux courage ?

ACHORÉE.

D'un des pans de sa robe il couvre son visage,
 A son mauvais destin en aveugle obéit,
 Et dédaigne de voir le ciel qui le trahit,
 De peur que, d'un coup d'œil, contre une telle offense
 Il ne semble implorer son aide ou sa vengeance.
 Aucun gémissément à son cœur échappé
 Ne le montre en mourant digne d'être frappé ;

Immobile à leurs coups, en lui-même il rappelle
 Ce qu'eut de beau sa vie, et ce qu'on dira d'elle,
 Et tient la trahison que le roi leur prescrit
 Trop au-dessous de lui pour y prêter l'esprit.
 Sa vertu dans leur crime augmente ainsi son lustre,
 Et son dernier soupir est un soupir illustre,
 Qui, de cette grande âme achevant les destins,
 Étale tout Pompée aux yeux des assassins.
 Sur les bords de l'esquif sa tête enfin penchée,
 Par le traître Septime indignement tranchée,
 Passe au bout d'une lance en la main d'Achillas,
 Ainsi qu'un grand trophée après de grands combats.
 On descend, et, pour comble à sa noire aventure,
 On donne à ce héros la mer pour sépulture,
 Et le tronc sous les flots roule dorénavant,
 Au gré de la fortune, et de l'onde, et du vent.
 La triste Cornélie, à cet affreux spectacle,
 Par de longs cris aigus tâche d'y mettre obstacle,
 Défend ce cher époux de la voix et des yeux,
 Puis, n'espérant plus rien, lève les mains aux cieux,
 Et, cédant tout à coup à la douleur plus forte,
 Tombe dans sa galère évanouie ou morte.
 Les siens, en ce désastre, à force de ramer,
 L'éloignent de la rive et regagnent la mer ;
 Mais sa fuite est mal sûre, et l'infâme Septime,
 Qui se voit dérober la moitié de son crime,
 Afin de l'achever prend six vaisseaux au port,
 Et poursuit sur les eaux Pompée après sa mort.

Cependant Achillas porte au roi sa conquête :
 Tout le peuple tremblant en détourne la tête ;
 Un effroi général offre à l'un sous ses pas
 Des abîmes ouverts pour venger ce trépas ;
 L'autre entend le tonnerre, et chacun se figure
 Un désordre soudain de toute la nature,
 Tant l'excès du forfait, troublant leurs jugements,
 Présente à leur terreur l'excès des châtimens.

1 *Var.* A ce spectacle affreux, la triste Cornélie...

CLÉOP. Dieux ! en quels déplaisirs est-elle ensevelie ?

ACHOR. Ayant toujours suivi ce cher époux des yeux,
 Je l'ai vue élever ses tristes mains aux cieux ;
 Puis, cédant aussitôt à la douleur plus forte,
 Tomber, dans sa galère, évanouie et morte (1644-1656).

Philippe, d'autre part, montrant sur le rivage
 Dans une âme servile un généreux courage,
 Examine d'un œil, et d'un soin curieux,
 Où les vagues rendront ce dépôt précieux,
 Pour lui rendre, s'il peut, ce qu'aux morts on doit rendre,
 Dans quelque urne chétive en ramasser la cendre,
 Et d'un peu de poussière élever un tombeau
 A celui qui du monde eut le sort le plus beau.
 Mais comme vers l'Afrique on poursuit Cornélie,
 On voit d'ailleurs César venir de Thessalie :
 Une flotte paraît, qu'on a peine à compter...

CLÉOPATRE.

C'est lui-même, Achorée, il n'en faut point douter.
 Tremblez, tremblez, méchants, voici venir la foudre ;
 Cléopâtre a de quoi vous mettre tous en poudre :
 César vient, elle est reine, et Pompée est vengé ;
 La tyrannie est bas, et le sort a changé.
 Admirons cependant le destin des grands hommes,
 Plaignons-les, et par eux jugeons ce que nous sommes.

Ce prince d'un sénat maître de l'univers,
 Dont le bonheur semblait au-dessus du revers,
 Lui que sa Rome a vu, plus craint que le tonnerre,
 Triompher en trois fois des trois parts de la terre,
 Et qui voyait encore en ces derniers hasards
 L'un et l'autre consul suivre ses étendards,
 Sitôt que d'un malheur sa fortune est suivie,
 Les monstres de l'Égypte ordonnent de sa vie ;
 On voit un Achillas, un Septime, un Photin,
 Arbitres souverains d'un si noble destin ;
 Un roi, qui de ses mains a reçu la couronne,
 A ces pestes de cour lâchement l'abandonne :
 Ainsi finit Pompée, et peut-être qu'un jour
 César éprouvera même sort à son tour.
 Rendez l'augure faux, dieux qui voyez mes larmes,
 Et secondez partout et mes vœux et mes armes.

CHARMOIN.

Madame, le roi vient qui pourra vous ouïr.

SCÈNE III : PTOLÉMÉE, CLÉOPATRE, CHARMION.

PTOLÉMÉE.

Savez-vous le bonheur dont nous allons jouir,
 Ma sœur ?

CLÉOPATRE.

Oui, je le sais, le grand César arrive ;
Sous les lois de Photin je ne suis plus captive.

PTOLÉMÉE.

Vous haïssez toujours ce fidèle sujet.

CLÉOPATRE.

Non, mais en liberté je ris de son projet.

PTOLÉMÉE.

Quel projet faisait-il dont vous puissiez vous plaindre ?

CLÉOPATRE.

J'en ai souffert beaucoup, et j'avais plus à craindre.
Un si grand politique est capable de tout,
Et vous donnez les mains à tout ce qu'il résout.

PTOLÉMÉE.

Si je suis ses conseils, j'en connais la prudence.

CLÉOPATRE.

Si j'en crains les effets, j'en vois la violence.

PTOLÉMÉE.

Pour le bien de l'État tout est juste en un roi.

CLÉOPATRE.

Ce genre de justice est à craindre pour moi.
Après ma part du sceptre, à ce titre usurpée,
Il en coûte la vie et la tête à Pompée.

PTOLÉMÉE.

Jamais un coup d'État ne fut mieux entrepris ;
Le voulant secourir, César nous eût surpris.
Vous voyez sa vitesse, et l'Égypte, troublée,
Avant qu'être en défense en serait accablée.
Mais je puis maintenant à cet heureux vainqueur
Offrir en sûreté mon trône et votre cœur.

CLÉOPATRE.

Je ferai mes présents, n'ayez soin que des vôtres,
Et dans vos intérêts n'en confondez point d'autres.

PTOLÉMÉE.

Les vôtres sont les miens, étant de même sang.

CLÉOPATRE.

Vous pouvez dire encore, étant de même rang,
Étant rois l'un et l'autre ; et toutefois je pense
Que nos deux intérêts ont quelque différence.

PTOLÉMÉE.

Oui, ma sœur, car l'État dont mon cœur est content
Sur quelques bords du Nil à grand'peine s'étend ;
Mais César, à vos lois soumettant son courage,
Vous va faire régner sur le Gange et le Tage.

CLÉOPATRE.

J'ai de l'ambition, mais je la sais régler,
Elle peut m'éblouir, et non pas m'aveugler ;
Ne parlons point ici du Tage ni du Gange ;
Je connais ma portée et ne prends point le change.

PTOLÉMÉE.

L'occasion vous rit, et vous en userez.

CLÉOPATRE.

Si je n'en use bien, vous m'en accuserez.

PTOLÉMÉE.

J'en espère beaucoup, vu l'amour qui l'engage.

CLÉOPATRE.

Vous la craignez peut-être encore davantage ;
Mais, quelque occasion qui me rie aujourd'hui,
N'ayez aucune peur, je ne veux rien d'autrui ;
Je ne garde pour vous ni haine ni colère,
Et je suis bonne sœur, si vous n'êtes bon frère.

PTOLÉMÉE.

Vous montrez cependant un peu bien du mépris.

CLÉOPATRE.

Le temps de chaque chose ordonne et fait le prix.

PTOLÉMÉE.

Votre façon d'agir le fait assez connaître.

CLÉOPATRE.

Le grand César arrive, et vous avez un maître.

PTOLÉMÉE.

Il l'est de tout le monde, et je l'ai fait le mien.

CLÉOPATRE.

Allez lui rendre hommage, et j'attendrai le sien.
Allez, ce n'est pas trop pour lui que de vous-même ;
Je garderai pour vous l'honneur du diadème.
Photin vous vient aider à le bien recevoir,
Consultez avec lui quel est votre devoir.

SCÈNE IV : PTOLÉMÉE, PHOTIN.

PTOLÉMÉE.

J'ai suivi tes conseils, mais plus je l'ai flattée,
Et plus dans l'insolence elle s'est emportée,
Si bien qu'enfin, outré de tant d'indignités,
Je m'allais emporter dans les extrémités ;
Mon bras, dont ses mépris forçaient la retenue,
N'eût plus considéré César, ni sa venue,
Et l'eût mise en état, malgré tout son appui,
De s'en plaindre à Pompée auparavant qu'à lui.
L'arrogante, à l'ouïr, elle est déjà ma reine,
Et si César en croit son orgueil et sa haine,
Si, comme elle s'en vante, elle est son cher objet,
De son frère et son roi je deviens son sujet.
Non, non, prévenons-la, c'est faiblesse d'attendre
Le mal qu'on voit venir sans vouloir s'en défendre ;
Otons-lui les moyens de nous plus dédaigner,
Otons-lui les moyens de plaire et de régner,
Et ne permettons pas qu'après tant de bravades
Mon sceptre soit le prix d'une de ses œillades.

PHOTIN.

Seigneur, ne donnez point de prétexte à César
Pour attacher l'Égypte aux pompes de son char.
Ce cœur ambitieux, qui par toute la terre
Ne cherche qu'à porter l'esclavage et la guerre,
Enflé de sa victoire et des ressentiments
Qu'une perte pareille imprime aux vrais amants,
Quoique vous ne rendiez que justice à vous-même,
Prendrait l'occasion de venger ce qu'il aime,
Et, pour s'assujettir et vos États et vous,
Imputerait à crime un si juste courroux.

PTOLÉMÉE.

Si Cléopâtre vit, s'il la voit, elle est reine.

PHOTIN.

Si Cléopâtre meurt, votre perte est certaine.

PTOLÉMÉE.

Je perdrai qui me perd, ne pouvant me sauver.

PHOTIN.

Pour la perdre avec joie, il faut vous conserver.

PTOLÉMÉE.

Quoi ! pour voir sur sa tête éclater ma couronne ?
Sceptre, s'il faut enfin que ma main t'abandonne,
Passe, passe plutôt en celle du vainqueur.

PHOTIN.

Vous l'arracherez mieux de celle d'une sœur.
Quelques feux que d'abord il lui fasse paraître,
Il partira bientôt, et vous serez le maître.
L'amour à ses pareils ne donne point d'ardeur
Qui ne cède aisément aux soins de leur grandeur.
Il voit encor l'Afrique et l'Espagne occupées
Par Juba, Scipion et les jeunes Pompées,
Et le monde à ses lois n'est point assujetti
Tant qu'il verra durer ces restes du parti.
Au sortir de Pharsale, un si grand capitaine
Saurait mal son métier s'il laissait prendre haleine,
Et s'il donnait loisir à des cœurs si hardis
De relever¹ du coup dont ils sont étourdis.
S'il les vainc, s'il parvient où son désir aspire,
Il faut qu'il aille à Rome établir son empire,
Jouer de sa fortune et de son attentat,
Et changer à son gré la forme de l'État :
Jugez durant ce temps ce que vous pourrez faire.
Seigneur, voyez César, forcez-vous à lui plaire,
Et, lui déferant² tout, veuillez vous souvenir
Que les événements régleront l'avenir.
Remettez en ses mains trône, sceptre et couronne,
Et, sans en murmurer, souffrez qu'il en ordonne.
Il en croira sans doute ordonner justement
En suivant du feu roi l'ordre et le testament ;
L'importance, d'ailleurs, de ce dernier service
Ne permet pas d'en craindre une entière injustice :

1. *Relever* : se relever. — 2. *Déferer* : céder par déférence.

Quoi qu'il en fasse enfin, feignez d'y consentir,
 Louez son jugement, et laissez-le partir.
 Après, quand nous verrons le temps propre aux vengeances,
 Nous aurons et la force et les intelligences.
 Jusque-là réprimez ces transports violents
 Qu'excitent d'une sœur les mépris insolents ;
 Les bravades enfin sont des discours frivoles,
 Et qui songe aux effets néglige les paroles.

PTOLÉMÉE.

Ah ! tu me rends la viè et le sceptre à la fois.
 Un sage conseiller est le bonheur des rois.
 Cher appui de mon trône, allons, sans plus attendre,
 Offrir tout à César, afin de tout reprendre ;
 Avec toute ma flotte allons le recevoir,
 Et par ces vains honneurs séduire son pouvoir.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CHARMION, ACHORÉE.

Oui, tandis que le roi va lui-même, en personne,
 Jusqu'aux pieds de César prosterner sa couronne,
 Cléopâtre s'enferme en son appartement
 Et sans s'en émouvoir attend son compliment.
 Comment nommerez-vous une humeur si hautaine?

ACHORÉE.

Un orgueil noble et juste, et digne d'une reine,
 Qui soutient avec cœur et magnanimité
 L'honneur de sa naissance et de sa dignité.
 Lui pourrai-je parler?

CHARMION.

Non, mais elle m'envoie
 Savoir à cet abord ce qu'on a vu de joie,
 Ce qu'à ce beau présent César a témoigné,
 S'il a paru content ou s'il l'a dédaigné ;
 S'il traite avec douceur, s'il traite avec empire,
 Ce qu'à nos assassins enfin il a su dire.

ACHORÉE.

La tête de Pompée a produit des effets
 Dont ils n'ont pas sujet d'être fort satisfaits.
 Je ne sais si César prendrait plaisir à feindre,
 Mais pour eux jusqu'ici je trouve lieu de craindre ;
 S'ils aimaient Ptolémée, ils l'ont fort mal servi.

Vous l'avez vu partir, et moi je l'ai suivi.
 Ses vaisseaux en bon ordre ont éloigné¹ la ville,
 Et pour joindre César n'ont avancé qu'un mille.
 Il venait à plein voile², et si dans les hasards
 Il éprouva toujours pleine faveur de Mars,
 Sa flotte qu'à l'envi favorisait Neptune,
 Avait le vent en poupe ainsi que sa fortune.
 Dès le premier abord, notre prince, étonné,
 Ne s'est plus souvenu de son front couronné ;
 Sa frayeur a paru sous sa fausse allégresse,
 Toutes ses actions ont senti la bassesse.
 J'en ai rougi moi-même et me suis plaint à moi
 De voir là Ptolémée et n'y voir point de roi ;
 Et César, qui lisait sa peur sur son visage,
 Le flattait par pitié pour lui donner courage.
 Lui, d'une voix tombante offrant ce don fatal :
 « Seigneur, vous n'avez plus, lui dit-il, de rival ;
 Ce que n'ont pu les dieux dans votre Thessalie,
 Je vais mettre en vos mains Pompée et Cornélie.
 En voici déjà l'un, et, pour l'autre, elle fuit,
 Mais avec six vaisseaux un des miens la poursuit. »

A ces mots Achillas découvre cette tête.
 Il semble qu'à parler encore elle s'apprête,
 Qu'à ce nouvel affront un reste de chaleur
 En sanglots mal formés exhale sa douleur.
 Sa bouche encore ouverte et sa vue égarée
 Rappellent sa grande âme à peine séparée,
 Et son courroux mourant fait un dernier effort
 Pour reprocher aux dieux sa défaite et sa mort.
 César, à cet aspect, comme frappé du foudre,
 Et comme ne sachant que croire ou que résoudre,
 Immobile, et les yeux sur l'objet attachés,
 Nous tient assez longtemps ses sentiments cachés ;

1. *Éloigner* : s'éloigner.

2. *Voile* n'était alors que masculin.

Et je dirai, si j'ose en faire conjecture,
 Que, par un mouvement commun à la nature,
 Quelque maligne joie en son cœur s'élevait,
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.
 L'aise de voir la terre à son pouvoir soumise
 Chatouillait malgré lui son âme avec surprise,
 Et de cette douceur son esprit combattu
 Avec un peu d'effort rassurait sa vertu.
 S'il aime sa grandeur, il hait la perfidie.
 Il se juge en autrui, se tâte, s'étudie,
 Examine en secret sa joie et ses douleurs,
 Les balance, choisit, laisse couler ses pleurs,
 Et, forçant sa vertu d'être encor la maîtresse,
 Se montre généreux par un trait de faiblesse.
 Ensuite il fait ôter ce présent de ses yeux,
 Lève les mains ensemble et les regards aux cieux,
 Lâche deux ou trois mots contre cette insolence,
 Puis, tout triste et pensif, il s'obstine au silence,
 Et même à ses Romains ne daigne repartir
 Que d'un regard farouche et d'un profond soupir.
 Enfin, ayant pris terre avec trente cohortes,
 Il se saisit du port, il se saisit des portes,
 Met des gardes partout, et des ordres secrets,
 Fait voir sa défiance ainsi que ses regrets,
 Parle d'Égypte en maître, et de son adversaire
 Non plus comme ennemi, mais comme son beau-père.
 Voilà ce que j'ai vu.

CHARMION.

Voilà ce qu'attendait,
 Ce qu'au juste Osiris la reine demandait.
 Je vais bien la ravir avec cette nouvelle ;
 Vous, continuez-lui ce service fidèle.

ACHORÉE.

Qu'elle n'en doute point. Mais César vient, allez,
 Peignez-lui bien nos gens pâles et désolés ;
 Et moi, soit que l'issue en soit douce ou funeste,
 J'irai l'entretenir quand j'aurai vu le reste.

SCÈNE II : CÉSAR, PTOLÉMÉE, LÉPIDE, PHOTIN,
ACHORÉE, SOLDATS ROMAINS, SOLDATS ÉGYPTIENS.

PTOLÉMÉE.

Seigneur, montez au trône et commandez ici.

CÉSAR.

Connaissez-vous César, de lui parler ainsi?
Que m'offrirait de pis la fortune ennemie,
A moi qui tiens le trône égal à l'infamie?
Certes Rome, à ce coup, pourrait bien se vanter
D'avoir eu juste lieu de me persécuter,
Elle qui d'un même œil les donne et les dédaigne,
Qui ne voit rien aux rois qu'elle aime ou qu'elle craigne,
Et qui verse en nos cœurs, avec l'âme et le sang,
Et la haine du nom, et le mépris du rang.
C'est ce que de Pompée il vous fallait apprendre ;
S'il en eût aimé l'offre, il eût su s'en défendre,
Et le trône et le roi se seraient ennoblis
A soutenir la main qui les a rétablis.
Vous eussiez pu tomber, mais tout couvert de gloire :
Votre chute eût valu la plus haute victoire,
Et, si votre destin n'eût pu vous en sauver,
César eût pris plaisir à vous en relever.
Vous n'avez pu former une si noble envie ;
Mais quel droit aviez-vous sur cette illustre vie?
Que vous devait son sang pour y tremper vos mains,
Vous qui devez respect au moindre des Romains?
Ai-je vaincu pour vous dans les champs de Pharsale,
Et, par une victoire aux vaincus trop fatale,
Vous ai-je acquis sur eux, en ce dernier effort,
La puissance absolue et de vie et de mort?
Moi, qui n'ai jamais pu la souffrir à Pompée,
La souffrirai-je en vous sur lui-même usurpée
Et que de mon bonheur vous ayez abusé
Jusqu'à plus attenter que je n'aurais osé?
De quel nom, après tout, pensez-vous que je nomme
Ce coup où vous tranchez du souverain de Rome,
Et qui sur un seul chef lui fait bien plus d'affront
Que sur tant de milliers ne fit le roi de Pont¹?

1. Allusion à Mithridate.

Pensez-vous que j'ignore ou que je dissimule
 Que vous n'auriez pas eu pour moi plus de scrupule,
 Et que, s'il m'eût vaincu, votre esprit complaisant
 Lui faisait de ma tête un semblable présent?
 Grâce à ma victoire, on me rend des hommages
 Où ma fuite eût reçu toutes sortes d'outrages.
 Au vainqueur, non à moi, vous faites tout l'honneur :
 Si César en jouit, ce n'est pas par bonheur.
 Amitié dangereuse et redoutable zèle,
 Que règle la fortune et qui tourne avec elle!
 Mais parlez, c'est trop être interdit et confus.

PTOLÉMÉE.

Je le suis, il est vrai, si jamais je le fus,
 Et vous-même avouerez que j'ai sujet de l'être.
 Étant né souverain, je vois ici mon maître :
 Ici, dis-je, où ma cour tremble en me regardant,
 Où je n'ai point encore agi qu'en commandant,
 Je vois une autre cour sous une autre puissance,
 Et ne puis plus agir qu'avec obéissance.
 De votre seul aspect je me suis vu surpris :
 Jugez si vos discours rassurent mes esprits,
 Jugez par quels moyens je puis sortir d'un trouble
 Que forme le respect, que la crainte redouble,
 Et ce que vous peut dire un prince épouvanté
 De voir tant de colère et tant de majesté.
 Dans ces étonnements, dont mon âme est frappée,
 De rencontrer en vous le vengeur de Pompée,
 Il me souvient pourtant que, s'il fut notre appui,
 Nous vous dûmes dès lors autant et plus qu'à lui.
 Votre faveur pour nous éclata la première,
 Tout ce qu'il fit après fut à votre prière :
 Il émut le sénat pour des rois outragés,
 Que sans cette prière il aurait négligés ;
 Mais de ce grand sénat les saintes ordonnances
 Eussent peu fait pour nous, seigneur, sans vos finances ;
 Par là de nos mutins le feu roi vint à bout,
 Et, pour en bien parler, nous vous devons le tout.
 Nous avons honoré votre ami, votre gendre,
 Jusqu'à ce qu'à vous-même il ait osé se prendre ;
 Mais, voyant son pouvoir, de vos succès jaloux,
 Passer en tyrannie et s'armer contre vous...

CÉSAR.

Tout beau ! que votre haine, en son sang assouvie,
N'aille point à sa gloire : il suffit de sa vie.
N'avancez rien ici que Rome ose nier,
Et justifiez-vous sans le calomnier.

PTOLÉMÉE.

Je laisse donc aux dieux à juger ses pensées,
Et dirai seulement qu'en vos guerres passées,
Où vous fûtes forcé par tant d'indignités,
Tous nos vœux ont été pour vos prospérités ;
Que, comme il vous traitait en mortel adversaire,
J'ai cru sa mort pour vous un malheur nécessaire,
Et que sa haine injuste, augmentant tous les jours,
Jusque dans les enfers chercherait du secours,
Ou qu'enfin, s'il tombait dessous votre puissance,
Il nous fallait pour vous craindre votre clémence,
Et que le sentiment d'un cœur trop généreux,
Usant mal de vos droits, vous rendit malheureux.

J'ai donc considéré qu'en ce péril extrême
Nous vous devions, seigneur, servir malgré vous-même,
Et, sans attendre l'ordre en cette occasion,
Mon zèle ardent l'a prise à ma confusion.
Vous m'en désavouez, vous l'imputez à crime ;
Mais pour servir César rien n'est illégitime.
J'en ai souillé mes mains pour vous en préserver.
Vous pouvez en jouir et le désapprouver ;
Et plus j'ai fait pour vous, plus l'action est noire,
Puisque c'est d'autant plus vous immoler ma gloire,
Et que ce sacrifice, offert par mon devoir,
Vous assure la vôtre avec votre pouvoir.

CÉSAR.

Vous cherchez, Ptolémée, avecque trop de ruses,
De mauvaises couleurs et de froides excuses.
Votre zèle était faux, si seul il redoutait
Ce que le monde entier à pleins vœux souhaitait ;
Et s'il vous a donné ces craintes trop subtiles
Qui m'ôtent tout le fruit de nos guerres civiles,
Où l'honneur seul m'engage, et que, pour terminer,
Je ne veux que celui de vaincre et pardonner,
Où mes plus dangereux et plus grands adversaires,
Sitôt qu'ils sont vaincus, ne sont plus que mes frères ;

Et mon ambition ne va qu'à les forcer,
 Ayant dompté leur haine, à vivre et m'embrasser.
 O combien d'allégresse une si triste guerre
 Aurait-elle laissé dessus toute la terre
 Si Rome avait pu voir marcher en même char,
 Vainqueurs de leur discorde, et Pompée et César !
 Voilà ces grands malheurs que craignait votre zèle.
 O crainte ridicule autant que criminelle !
 Vous craigniez ma clémence ! Ah ! n'ayez plus ce soin ;
 Souhaitez-la plutôt, vous en avez besoin.
 Si je n'avais égard qu'aux lois de la justice,
 Je m'apaiserais Rome¹ avec votre supplice,
 Sans que ni vos respects, ni votre repentir,
 Ni votre dignité, vous pussent garantir ;
 Votre trône lui-même en serait le théâtre.
 Mais, voulant épargner le sang de Cléopâtre,
 J'impute à vos flatteurs toute la trahison,
 Et je veux voir comment vous m'en ferez raison.
 Suivant les sentiments dont vous serez capable,
 Je saurai vous tenir innocent ou coupable.
 Cependant à Pompée élevez des autels,
 Rendez-lui les honneurs qu'on rend aux immortels,
 Par un prompt sacrifice expiez tous vos crimes,
 Et surtout pensez bien au choix de vos victimes.
 Allez-y donner ordre, et me laissez ici
 Entretenir les miens sur quelque autre souci.

SCÈNE III : CÉSAR, ANTOINE, LÉPIDE.

CÉSAR.

Antoine, avez-vous vu cette reine adorable ?

ANTOINE.

Oui, seigneur, je l'ai vue : elle est incomparable.
 Le ciel n'a point encor par de si doux accords
 Uni tant de vertus aux grâces d'un beau corps :
 Une majesté douce épand sur son visage
 De quoi s'assujettir le plus noble courage ;
 Ses yeux savent ravir, son discours sait charmer,
 Et, si j'étais César, je la voudrais aimer.

1. C'est-à-dire j'apaiserais la colère de Rome contre moi.

CÉSAR.

Comme a-t-elle reçu les offres de ma flamme ?

ANTOINE.

Comme n'osant la croire, et la croyant dans l'âme ;
Par un refus modeste et fait pour inviter,
Elle s'en dit indigne, et la croit mériter.

CÉSAR.

En pourrai-je être aimé ?

ANTOINE.

Douter qu'elle vous aime,
Elle qui de vous seul attend son diadème,
Qui n'espère qu'en vous ! Doubter de ses ardeurs,
Vous qui pouvez la mettre au faite des grandeurs !
Que votre amour sans crainte à son amour prétende ;
Au vainqueur de Pompée il faut que tout se rende,
Et vous l'éprouverez. Elle craint toutefois
L'ordinaire mépris que Rome fait des rois,
Et surtout elle craint l'amour de Calpurnie.
Mais, l'une et l'autre crainte à votre aspect bannie,
Vous ferez succéder un espoir assez doux
Lorsque vous daignerez lui dire un mot pour vous.

CÉSAR.

Allons donc l'affranchir de ces frivoles craintes,
Lui montrer de mon cœur les sensibles atteintes ;
Allons, ne tardons plus,

ANTOINE.

Avant que de la voir,
Sachez que Cornélie est en votre pouvoir :
Septime vous l'amène, orgueilleux de son crime,
Et pense auprès de vous se mettre en haute estime.
Dès qu'ils ont abordé, vos chefs, par vous instruits,
Sans leur rien témoigner les ont ici conduits.

CÉSAR.

Qu'elle entre. Ah ! l'importune et fâcheuse nouvelle !
Qu'à mon impatience elle semble cruelle !
O ciel ! et ne pourrai-je enfin à mon amour
Donner en liberté ce qui reste du jour !

SCÈNE IV : CÉSAR, CORNÉLIE, ANTOINE,
LÉPIDE, SEPTIME.

SEPTIME.

Seigneur...

CÉSAR.

Allez, Septime, allez vers votre maître :
César ne peut souffrir la présence d'un traître,
D'un Romain lâche assez pour servir sous un roi,
Après avoir servi sous Pompée et sous moi.
(Septime rentre.)

CORNÉLIE.

César, car le destin, que dans tes fers je brave,
Me fait ta prisonnière, et non pas ton esclave,
Et tu ne prétends pas qu'il m'abatte le cœur
Jusqu'à te rendre hommage et te nommer seigneur :
De quelque rude trait qu'il m'ose avoir frappée,
Veuve du jeune Crasse et veuve de Pompée,
Fille de Scipion, et, pour dire encor plus,
Romaine, mon courage est encore au-dessus,
Et, de tous les assauts que sa rigueur me livre,
Rien ne me fait rougir que la honte de vivre.
J'ai vu mourir Pompée, et ne l'ai pas suivi,
Et, bien que le moyen m'en ait été ravi,
Qu'une pitié cruelle à mes douleurs profondes
M'ait ôté le secours et du fer et des ondes,
Je dois rougir pourtant, après un tel malheur,
De n'avoir pu mourir d'un excès de douleur.
Ma mort était ma gloire, et le destin m'en prive
Pour croître mes malheurs et me voir ta captive.
Je dois bien toutefois rendre grâces aux dieux
De ce qu'en arrivant je te trouve en ces lieux,
Que César y commande, et non pas Ptolémée.
Hélas ! et sous quel astre, ô ciel, m'as-tu formée,
Si je leur dois des vœux de ce qu'ils ont permis
Que je rencontre ici mes plus grands ennemis,
Et tombe entre leurs mains plutôt qu'aux mains d'un prince
Qui doit à mon époux son trône et sa province ?

César, de ta victoire écoute moins le bruit ;
Elle n'est que l'effet du malheur qui me suit.
Je l'ai porté pour dot chez Pompée et chez Crasse,
Deux fois du monde entier j'ai causé la disgrâce,

Deux fois de mon hymen le nœud mal assorti
 A chassé tous les dieux du plus juste parti :
 Heureuse en mes malheurs, si ce triste hyménée
 Pour le bonheur de Rome à César m'eût donnée,
 Et si j'eusse avec moi porté dans ta maison
 D'un astre envenimé l'invincible poison !
 Car enfin n'attends pas que j'abaisse ma haine.
 Je te l'ai déjà dit, César, je suis Romaine,
 Et, quoique ta captive, un cœur comme le mien,
 De peur de s'oublier, ne te demande rien.
 Ordonne, et, sans vouloir qu'il tremble ou s'humilie,
 Souviens-toi seulement que je suis Cornélie.

CÉSAR.

O d'un illustre époux noble et digne moitié,
 Dont le courage étonne et le sort fait pitié !
 Certes vos sentiments font assez reconnaître
 Qui vous donna la main et qui vous donna l'être,
 Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
 Où vous êtes entrée et de qui vous sortez.
 L'âme du jeune Crasse et celle de Pompée,
 L'une et l'autre vertu par le malheur trompée,
 Le sang des Scipions, protecteur de nos dieux,
 Parlent par votre bouche et brillent dans vos yeux,
 Et Rome dans ses murs ne voit point de famille
 Qui soit plus honorée, ou de femme, ou de fille.
 Plût au grand Jupiter, plût à ces mêmes dieux,
 Qu'Annibal eût bravés jadis sans vos aïeux,
 Que ce héros si cher dont le ciel vous sépare
 N'eût pas si mal connu la cour d'un roi barbare,
 Ni mieux aimé tenter une incertaine foi
 Que la vieille amitié qu'il eût trouvée en moi !
 Qu'il eût voulu souffrir qu'un bonheur de mes armes
 Eût vaincu ses soupçons, dissipé ses alarmes,
 Et qu'enfin, m'attendant sans plus se défier,
 Il m'eût donné moyen de me justifier !
 Alors, foulant aux pieds la discorde et l'envie,
 Je l'eusse conjuré de se donner la vie,
 D'oublier ma victoire et d'aimer un rival
 Heureux d'avoir vaincu pour vivre son égal.
 J'eusse alors regagné son âme satisfaite
 Jusqu'à lui faire aux dieux pardonner sa défaite ;

Il eût fait à son tour, en me rendant son cœur,
Que Rome eût pardonné la victoire au vainqueur.
Mais puisque, par sa perte à jamais sans seconde,
Le sort a dérobé cette allégresse au monde,
César s'efforcera de s'acquitter vers vous
De ce qu'il voudrait rendre à cet illustre époux.
Prenez donc en ces lieux liberté tout entière ;
Seulement pour deux jours soyez ma prisonnière,
Afin d'être témoin comme après nos débats
Je chéris sa mémoire et venge son trépas,
Et de pouvoir apprendre à toute l'Italie
De quel orgueil nouveau m'enfle la Thessalie.
Je vous laisse à vous-même et vous quitte un moment...
Choisissez-lui, Lépide, un digne appartement,
Et qu'on l'honore ici, mais en dame romaine,
C'est-à-dire un peu plus qu'on n'honore la reine.
Commandez, et chacun aura soin d'obéir.

CORNÉLIE.

O ciel ! que de vertus vous me faites haïr !

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : PTOLÉMÉE, ACHILLAS, PHOTIN.

PTOLÉMÉE.

Quoi ! de la même main et de la même épée
Dont il vient d'immoler le malheureux Pompée,
Septime, par César indignement chassé,
Dans un tel désespoir à vos yeux a passé ?

ACHILLAS.

Oui, seigneur, et sa mort a de quoi vous apprendre
La honte qu'il prévient et qu'il vous faut attendre.
Jugez quel est César à ce courroux si lent.
Un moment pousse et rompt un transport violent,
Mais l'indignation qu'on prend avec étude
Augmente avec le temps et porte un coup plus rude.
Ainsi n'espérez pas de le voir modéré :
Par adresse il se fâche après s'être assuré ;

Sa puissance établie, il a soin de sa gloire ;
 Il poursuivait Pompée, et chérit sa mémoire,
 Et veut tirer à soi, par un courroux accort¹,
 L'honneur de sa vengeance et le fruit de sa mort.

PTOLÉMÉE.

Ah ! si je t'avais cru, je n'aurais pas de maître,
 Je serais dans le trône où le ciel m'a fait naître ;
 Mais c'est une imprudence assez commune aux rois
 D'écouter trop d'avis et se tromper au choix.
 Le destin les aveugle au bord du précipice,
 Ou, si quelque lumière en leur âme se glisse,
 Cette fausse clarté dont il les éblouit
 Les plonge dans un gouffre, et puis s'évanouit.

PHOTIN.

J'ai mal connu César, mais, puisqu'en son estime
 Un si rare service est un énorme crime,
 Il porte dans son flanc de quoi nous en laver :
 C'est là qu'est notre grâce, il nous l'y faut trouver.
 Je ne vous parle plus de souffrir sans murmure,
 D'attendre son départ pour venger cette injure :
 Je sais mieux conformer les remèdes au mal.
 Justifions sur lui la mort de son rival,
 Et, notre main alors également trempée
 Et du sang de César et du sang de Pompée,
 Rome, sans leur donner de titres différents,
 Se croira par vous seul libre de deux tyrans.

PTOLÉMÉE.

Oui, par là seulement ma perte est évitable.
 C'est trop craindre un tyran que j'ai fait redoutable :
 Montrons que sa fortune est l'œuvre de nos mains,
 Deux fois en même jour disposons des Romains,
 Faisons leur liberté comme leur esclavage.
 César, que tes exploits n'enflent plus ton courage ;
 Considère les miens, tes yeux en sont témoins.
 Pompée était mortel, et tu ne l'es pas moins ;
 Il pouvait plus que toi, tu lui portais envie ;
 Tu n'as, non plus que lui, qu'une âme et qu'une vie,
 Et son sort, que tu plains, te doit faire penser
 Que ton cœur est sensible et qu'on peut le percer.

1. *Accort* : habile, avisé.

Tonne, tonne à ton gré, fais peur de ta justice :
 C'est à moi d'apaiser Rome par ton supplice,
 C'est à moi de punir ta cruelle douceur,
 Qui n'épargne en un roi que le sang de sa sœur.
 Je n'abandonne plus ma vie et ma puissance
 Au hasard de sa haine ou de ton inconstance ;
 Ne crois pas que jamais tu puisses à ce prix
 Récompenser sa flamme ou punir ses mépris ;
 J'emploierai contre toi de plus nobles maximes.
 Tu m'as prescrit tantôt de choisir des victimes,
 De bien penser au choix : j'obéis, et je voi
 Que je n'en puis choisir de plus dignes que toi,
 Ni dont le sang offert, la fumée et la cendre
 Puissent mieux satisfaire aux mânes de ton gendre.

Mais, ce n'est pas assez, amis, de s'irriter,
 Il faut voir quels moyens on a d'exécuter.
 Toute cette chaleur est peut-être inutile,
 Les soldats du tyran sont maîtres de la ville ;
 Que pouvons-nous contre eux, et, pour les prévenir,
 Quel temps devons-nous prendre et quel ordre tenir ?

ACHILLAS.

Nous pouvons tout, seigneur, en l'état où nous sommes.
 A deux milles d'ici vous avez six mille hommes,
 Que depuis quelques jours, craignant des remuements,
 Je faisais tenir prêts à tous événements.
 Quelques soins qu'ait César, sa prudence est déçue.
 Cette ville a sous terre une secrète issue,
 Par où fort aisément on les peut cette nuit
 Jusque dans le palais introduire sans bruit.
 Car contre sa fortune aller à force ouverte,
 Ce serait trop courir vous-même à votre perte ;
 Il nous le faut surprendre au milieu du festin,
 Enivré des douceurs de l'amour et du vin.
 Tout le peuple est pour nous : tantôt à son entrée,
 J'ai remarqué l'horreur que ce peuple a montrée,
 Lorsqu'avec tant de faste il a vu ses faisceaux
 Marcher arrogamment et braver nos drapeaux.
 Au spectacle insolent de ce pompeux outrage,
 Ses farouches regards étincelaient de rage,
 Je voyais sa fureur à peine se dompter,
 Et, pour peu qu'on le pousse, il est prêt d'éclater.

Mais surtout les Romains que commandait Septime,
Pressés de la terreur que sa mort leur imprime,
Ne cherchent qu'à venger par un coup généreux
Le mépris qu'en leur chef ce superbe a fait d'eux.

PTOLÉMÉE.

Mais qui pourra, de nous, approcher sa personne,
Si durant le festin sa garde l'environne ?

PHOTIN.

Les gens de Cornélie, entre qui vos Romains
Ont déjà reconnu des frères, des germains,
Dont l'âpre déplaisir leur a laissé paraître
Une soif d'immoler leur tyran à leur maître.
Ils ont donné parole et peuvent, mieux que nous,
Dans les flancs de César porter les premiers coups.
Son faux art de clémence, ou plutôt sa folie
Qui pense gagner Rome en flattant Cornélie,
Leur donnera sans doute un assez libre accès
Pour de ce grand dessein assurer le succès.

Mais voici Cléopâtre : agissez avec feinte,
Seigneur, et ne montrez que faiblesse et que crainte.
Nous allons vous quitter, comme objets odieux
Dont l'aspect importun offenserait ses yeux.

PTOLÉMÉE.

Allez, je vous rejoins.

SCÈNE II : PTOLÉMÉE, CLÉOPATRE, ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

J'ai vu César, mon frère,
Et de tout mon pouvoir combattu sa colère.

PTOLÉMÉE.

Vous êtes généreuse, et j'avais attendu
Cet office de sœur que vous m'avez rendu.
Mais cet illustre amant vous a bientôt quittée.

CLÉOPATRE.

Sur quelque brouillerie en la ville excitée,
Il a voulu lui-même apaiser les débats
Qu'avec nos citoyens ont eu quelques soldats ;

Et moi, j'ai bien voulu moi-même vous redire
 Que vous ne craigniez rien pour vous ni votre empire,
 Et que le grand César blâme votre action
 Avec moins de courroux que de compassion.
 Il vous plaint d'écouter ces lâches politiques
 Qui n'inspirent aux rois que des mœurs tyranniques ;
 Ainsi que la naissance ils ont les esprits bas,
 En vain on les élève à régir des États ;
 Un cœur né pour servir sait mal comme on commande ;
 Sa puissance l'accable alors qu'elle est trop grande,
 Et sa main, que le crime en vain fait redouter,
 Laisse choir le fardeau qu'elle ne peut porter.

PTOLÉMÉE.

Vous dites vrai, ma sœur, et ces effets sinistres
 Me font bien voir ma faute au choix de mes ministres.
 Si j'avais écouté de plus nobles conseils,
 Je vivrais dans la gloire où vivent mes pareils,
 Je mériterais mieux cette amitié si pure
 Que pour un frère ingrat vous donne la nature ;
 César embrasserait Pompée en ce palais,
 Notre Égypte à la terre aurait rendu la paix,
 Et verrait son monarque encore à juste titre
 Ami de tous les deux, et peut-être l'arbitre.
 Mais, puisque le passé ne peut se révoquer,
 Trouvez bon qu'avec vous mon cœur s'ose expliquer.
 Je vous ai maltraitée, et vous êtes si bonne
 Que vous me conservez la vie et la couronne :
 Vainquez-vous tout à fait, et, par un digne effort,
 Arrachez Achillas et Photin à la mort.
 Elle leur est bien due, ils vous ont offensée ;
 Mais ma gloire en leur perte est trop intéressée :
 Si César les punit des crimes de leur roi,
 Toute l'ignominie en rejaillit sur moi ;
 Il me punit en eux, leur supplice est ma peine.
 Forcez en ma faveur une trop juste haine ;
 De quoi peut satisfaire un cœur si généreux
 Le sang abject et vil de ces deux malheureux ?
 Que je vous doive tout. César cherche à vous plaire,
 Et vous pouvez d'un mot désarmer sa colère.

CLÉOPATRE.

Si j'avais en mes mains leur vie et leur trépas,

Je les méprise assez pour ne m'en venger pas ;
 Mais sur le grand César je puis fort peu de chose,
 Quand le sang de Pompée à mes désirs s'oppose.
 Je ne me vante pas de pouvoir le fléchir ;
 J'en ai déjà parlé, mais il a su gauchir,
 Et, tournant le discours sur une autre matière,
 Il n'a ni refusé ni souffert ma prière.
 Je veux bien toutefois encor m'y hasarder,
 Mes efforts redoublés pourront mieux succéder',
 Et j'ose croire...

PTOLÉMÉE.

Il vient, souffrez que je l'évite ;
 Je crains que ma présence à vos yeux ne l'irrite,
 Que son courroux ému ne s'aigrisse à me voir,
 Et vous agirez seule avec plus de pouvoir.

SCÈNE III : CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE,
 LÉPIDE, CHARMION, ACHORÉE, ROMAINS.

CÉSAR.

Reine, tout est paisible, et la ville calmée,
 Qu'un trouble assez léger avait trop alarmée,
 N'a plus à redouter le divorce intestin
 Du soldat insolent et du peuple mutin.
 Mais, ô dieux ! ce moment que je vous ai quittée
 D'un trouble bien plus grand a mon âme agitée,
 Et ces soins importuns, qui m'arrachaient de vous,
 Contre ma grandeur même allumaient mon courroux.
 Je lui voulais du mal de m'être si contraire,
 De rendre ma présence ailleurs si nécessaire ;
 Mais je lui pardonnais au simple souvenir
 Du bonheur qu'à ma flamme elle fait obtenir.
 C'est elle dont je tiens cette haute espérance
 Qui flatte mes désirs d'une illustre apparence,
 Et fait croire à César qu'il peut former des vœux,
 Qu'il n'est pas tout à fait indigne de vos feux,
 Et qu'il peut en prétendre une juste conquête,
 N'ayant plus que les dieux au-dessus de sa tête.
 Oui, reine, si quelqu'un dans ce vaste univers
 Pouvait porter plus haut la gloire de vos fers,

1. Succéder : arriver (en bien ou en mal), ici réussir.

S'il était quelque trône où vous puissiez paraître
 Plus dignement assise en captivant son maître,
 J'irais, j'irais à lui, moins pour le lui ravir
 Que pour lui disputer le droit de vous servir,
 Et je n'aspirerais au bonheur de vous plaire
 Qu'après avoir mis bas un si grand adversaire.
 C'était pour acquérir un droit si précieux
 Que combattait partout mon bras ambitieux,
 Et dans Pharsale même il a tiré l'épée
 Plus pour le conserver que pour vaincre Pompée.
 Je l'ai vaincu, princesse, et le dieu des combats
 M'y favorisait moins que vos divins appas ;
 Ils conduisaient ma main, ils enflaient mon courage.
 Cette pleine victoire est leur dernier ouvrage,
 C'est l'effet des ardeurs qu'ils daignent m'inspirer ;
 Et vos beaux yeux enfin m'ayant fait soupirer,
 Pour faire que votre âme avec gloire y réponde,
 M'ont rendu le premier et de Rome et du monde.
 C'est ce glorieux titre, à présent effectif,
 Que je viens ennoblir par celui de captif,
 Heureux si mon esprit gagne tant sur le vôtre
 Qu'il en estime l'un et me permette l'autre.

CLÉOPATRE.

Je sais ce que je dois au souverain bonheur
 Dont me comble et m'accable un tel excès d'honneur ;
 Je ne vous tiendrai plus mes passions secrètes,
 Je sais ce que je suis, je sais ce que vous êtes ;
 Vous daignâtes m'aimer dès mes plus jeunes ans,
 Le sceptre que je porte est un de vos présents,
 Vous m'avez par deux fois rendu le diadème.
 J'avoue après cela, seigneur, que je vous aime,
 Et que mon cœur n'est point à l'épreuve des traits
 Ni de tant de vertus, ni de tant de bienfaits.
 Mais, hélas ! ce haut rang, cette illustre naissance,
 Cet État de nouveau rangé sous ma puissance,
 Ce sceptre par vos mains dans les miennes remis,
 A mes vœux innocents sont autant d'ennemis.
 Ils allument contre eux une implacable haine,
 Ils me font méprisable alors qu'ils me font reine,
 Et, si Rome est encor telle qu'auparavant,
 Le trône où je me siedo m'abaisse en m'élevant,

Et ces marques d'honneur, comme titres infâmes,
Me rendent à jamais indigne de vos flammes.

J'ose encor, toutefois, voyant votre pouvoir,
Permettre à mes désirs un généreux espoir.
Après tant de combats, je sais qu'un si grand homme
A droit de triompher des caprices de Rome,
Et que l'injuste horreur qu'elle eut toujours des rois
Peut céder par votre ordre à de plus justes lois.
Je sais que vous pouvez forcer d'autres obstacles :
Vous me l'avez promis, et j'attends ces miracles ;
Votre bras dans Pharsale a fait de plus grands coups,
Et je ne les demande à d'autres dieux qu'à vous.

CÉSAR.

Tout miracle est facile où mon amour s'applique ;
Je n'ai plus qu'à courir les côtes de l'Afrique,
Qu'à montrer mes drapeaux au reste épouvanté
Du parti malheureux qui m'a persécuté ;
Rome, n'ayant plus lors d'ennemis à me faire,
Par impuissance enfin, prendra soin de me plaire,
Et vos yeux la verront, par un superbe accueil,
Immoler à vos pieds sa haine et son orgueil.
Encore une défaite, et dans Alexandrie
Je veux que cette ingrate en ma faveur vous prie,
Et qu'un juste respect, conduisant ses regards,
A votre chaste amour demande des Césars.
C'est l'unique bonheur où mes désirs prétendent,
C'est le fruit que j'attends des lauriers qui m'attendent :
Heureux si mon destin encore un peu plus doux
Me les faisait cueillir sans m'éloigner de vous.
Mais, las ! contre mon feu mon feu me sollicite,
Si je veux être à vous, il faut que je vous quitte ;
En quelques lieux qu'on fuie, il me faut y courir
Pour achever de vaincre et de vous conquérir.
Permettez cependant qu'à ces douces amorces
Je prenne un nouveau cœur et de nouvelles forces,
Pour faire dire encore aux peuples, pleins d'effroi,
Que venir, voir et vaincre, est même chose en moi.

CLÉOPATRE.

C'est trop, c'est trop, seigneur ; souffrez que j'en abuse.
Votre amour fait ma faute, il fera mon excuse.

Vous me rendez le sceptre et peut-être le jour ;
 Mais, si j'ose abuser de cet excès d'amour,
 Je vous conjure encor par ses plus puissants charmes,
 Par ce juste bonheur qui suit toujours vos armes,
 Par tout ce que j'espère et que vous attendez,
 De n'ensanglanter pas ce que vous me rendez.
 Faites grâce, seigneur, ou souffrez que j'en fasse
 Et montre à tous par là que j'ai repris ma place.
 Achillas et Photin sont gens à dédaigner ;
 Ils sont assez punis en me voyant régner,
 Et leur crime...

CÉSAR.

Ah ! prenez d'autres marques de reine.
 Dessus mes volontés vous êtes souveraine,
 Mais, si mes sentiments peuvent être écoutés,
 Choisissez des sujets dignes de vos bontés ;
 Ne vous donnez sur moi qu'un pouvoir légitime,
 Et ne me rendez point complice de leur crime.
 C'est beaucoup que pour vous j'ose épargner le roi,
 Et si mes feux n'étaient...

SCÈNE IV : CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE,
 ACHORÉE, ANTOINE, LÉPIDE, CHARMION, ROMAINS.

CORNÉLIE.

César, prends garde à toi :
 Ta mort est résolue, on la jure, on l'apprête,
 A celle de Pompée on veut joindre ta tête ;
 Prends-y garde, César, ou ton sang répandu
 Bientôt parmi le sien se verra confondu.
 Mes esclaves en sont, apprends de leurs indices
 L'auteur de l'attentat, et l'ordre, et les complices.
 Je te les abandonne.

CÉSAR.

O cœur vraiment romain,
 Et digne du héros qui vous donna la main !
 Ses mânes, qui du ciel ont vu de quel courage
 Je préparais la mienne à venger son outrage,
 Mettant leur haine bas, me sauvent aujourd'hui
 Par la moitié qu'en terre il nous laisse de lui :

Il vit, il vit encore en l'objet de sa flamme,
 Il parle par sa bouche, il agit dans son âme¹ ;
 Il la pousse et l'oppose à cette indignité,
 Pour me vaincre par elle en générosité.

CORNÉLIE.

Tu te flattes, César, de mettre en ta croyance
 Que la haine ait fait place à la reconnaissance :
 Ne le présume plus, le sang de mon époux
 A rompu pour jamais tout commerce entre nous.
 J'attends la liberté qu'ici tu m'as offerte,
 Afin de l'employer tout entière à ta perte,
 Et je te chercherai partout des ennemis
 Si tu m'oses tenir ce que tu m'as promis.
 Mais, avec cette soif que j'ai de ta ruine,
 Je me jette au-devant du coup qui t'assassine
 Et forme des désirs avec trop de raison
 Pour en aimer l'effet par une trahison.
 Qui la sait et la souffre a part à l'infamie ;
 Si je veux ton trépas, c'est en juste ennemie.
 Mon époux a des fils, il aura des neveux ;
 Quand ils te combattront, c'est là que je le veux,
 Et qu'une digne main, par moi-même animée,
 Dans ton champ de bataille, aux yeux de ton armée,
 T'immole noblement et par un digne effort
 Aux mânes du héros dont tu venges la mort.
 Tous mes soins, tous mes vœux hâtent cette vengeance :
 Ta perte la recule et ton salut l'avance ;
 Quelque espoir qui d'ailleurs me l'ose ou puisse offrir,
 Ma juste impatience aurait trop à souffrir.
 La vengeance éloignée est à demi perdue,
 Et, quand il faut l'attendre, elle est trop cher vendue.
 Je n'irai point chercher sur les bords africains
 Le foudre souhaité que je vois en tes mains ;
 La tête qu'il menace en doit être frappée.
 J'ai pu donner la tienne au lieu d'elle à Pompée :
 Ma haine avait le choix ; mais cette haine enfin
 Sépare son vainqueur d'avec son assassin,

1. *Var.* Par la moitié qu'en terre il a laissé de lui.
 Quoi que la perfide ait osé sur sa trame,
 Il vit encore en vous, il agit dans votre âme (1644-1656).

Et ne croit avoir droit de punir ta victoire
Qu'après le châtement d'une action si noire.

Rome le veut ainsi : son adorable front
Aurait de quoi rougir d'un trop honteux affront,
De voir en même jour, après tant de conquêtes,
Sous un indigne fer ses deux plus nobles têtes.
Son grand cœur, qu'à tes lois en vain tu crois soumis,
En veut aux criminels plus qu'à ses ennemis,
Et tiendrait à malheur le bien de se voir libre,
Si l'attentat du Nil affranchissait le Tibre.
Comme autre qu'un Romain n'a pu l'assujettir,
Autre aussi qu'un Romain ne l'en doit garantir.
Tu tomberais ici sans être sa victime ;
Au lieu d'un châtement ta mort serait un crime,
Et, sans que tes pareils en conçussent d'effroi,
L'exemple que tu dois périrait avec toi.
Venge-la de l'Égypte à son appui fatale,
Et je la vengerai, si je puis, de Pharsale.
Va, ne perds point de temps, il presse. Adieu, tu peux
Te vanter qu'une fois j'ai fait pour toi des vœux.

SCÈNE V : CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE,
LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION.

CÉSAR.

Son courage m'étonne autant que leur audace.
Reine, voyez pour qui vous me demandez grâce.

CLÉOPATRE.

Je n'ai rien à vous dire, allez, seigneur, allez
Venger sur ces méchants tant de droits violés.
On m'en veut plus qu'à vous : c'est ma mort qu'ils respirent,
C'est contre mon pouvoir que les traîtres conspirent.
Leur rage, pour l'abattre, attaque mon soutien,
Et par votre trépas cherche un passage au mien.
Mais parmi ces transports d'une juste colère,
Je ne puis oublier que leur chef est mon frère.
Le saurez-vous, seigneur, et pourrai-je obtenir
Que ce cœur irrité daigne s'en souvenir ?

CÉSAR.

Oui, je me souviendrai que ce cœur magnanime
Au bonheur de son sang veut pardonner son crime.

Adieu, ne craignez rien. Achillas et Photin
 Ne sont pas gens à vaincre un si puissant destin.
 Pour les mettre en déroute, eux et tous leurs complices,
 Je n'ai qu'à déployer l'appareil des supplices
 Et pour soldats choisis envoyer des bourreaux
 Qui portent hautement mes haches pour drapeaux.
(César rentre avec les Romains.)

CLÉOPATRE.

Ne quittez pas César, allez, cher Achorée,
 Repousser avec lui ma mort qu'on a jurée ;
 Et, quand il punira nos lâches ennemis,
 Faites-le souvenir de ce qu'il m'a promis ;
 Ayez l'œil sur le roi dans la chaleur des armes
 Et conservez son sang pour épargner mes larmes.

ACHORÉE.

Madame, assurez-vous qu'il ne peut y périr,
 Si mon zèle et mes soins peuvent le secourir.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CORNÉLIE, *tenant une petite urne
 en sa main*, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

Mes yeux, puis-je vous croire, et n'est-ce point un songe
 Qui sur mes tristes vœux a formé ce mensonge ?
 Te revois-je, Philippe, et cet époux si cher
 A-t-il reçu de toi les honneurs du bûcher ?
 Cette urne que je tiens contient-elle sa cendre ?
 O vous, à ma douleur objet terrible et tendre,
 Éternel entretien de haine et de pitié,
 Reste du grand Pompée, écoutez sa moitié.
 N'attendez point de moi de regrets ni de larmes,
 Un grand cœur à ses maux applique d'autres charmes.
 Les faibles dé plaisirs s'amuse à parler,
 Et quiconque se plaint cherche à se consoler.
 Moi, je jure des dieux la puissance suprême,
 Et, pour dire encor plus, je jure par vous-même,

Car vous pouvez bien plus sur ce cœur affligé
 Que le respect des dieux qui l'ont mal protégé :
 Je jure donc par vous, ô pitoyable reste,
 Ma divinité seule après ce coup funeste,
 Par vous, qui seul ici pouvez me soulager,
 De n'éteindre jamais l'ardeur de le venger !
 Ptolémée à César, par un lâche artifice,
 Rome, de ton Pompée a fait un sacrifice,
 Et je n'entrerais point dans tes murs désolés
 Que le prêtre et le dieu ne lui soient immolés.
 Faites-m'en souvenir et soutenez ma haine,
 O cendres, mon espoir aussi bien que ma peine,
 Et, pour m'aider un jour à perdre son vainqueur,
 Versez dans tous les cœurs ce que ressent mon cœur.

Toi qui l'as honoré sur cette infâme rive,
 D'une flamme pieuse autant comme chétive,
 Dis-moi, quel bon démon a mis en ton pouvoir
 De rendre à ce héros ce funèbre devoir ?

PHILIPPE.

Tout couvert de son sang et plus mort que lui-même,
 Après avoir cent fois maudit le diadème,
 Madame, j'ai porté mes pas et mes sanglots
 Du côté que le vent poussait encor les flots.
 Je cours longtemps en vain, mais enfin, d'une roche,
 J'en découvre le tronc vers un sable assez proche,
 Où la vague en courroux semblait prendre plaisir
 A feindre de le rendre et puis s'en ressaisir.
 Je m'y jette et l'embrasse, et le pousse au rivage,
 Et, ramassant sous lui le débris d'un naufrage,
 Je lui dresse un bûcher à la hâte et sans art,
 Tel que je pus sur l'heure et qu'il plut au hasard.
 A peine brûlait-il que le ciel, plus propice,
 M'envoie un compagnon en ce pieux office :
 Cordus, un vieux Romain qui demeure en ces lieux,
 Retournant de la ville, y détourne les yeux,
 Et, n'y voyant qu'un tronc dont la tête est coupée,
 A cette triste marque il reconnaît Pompée.
 Soudain, la larme à l'œil : « O toi, qui que tu sois,
 A qui le ciel permet de si dignes emplois,
 Ton sort est bien, dit-il, autre que tu ne penses :
 Tu crains des châtimens, attends des récompenses.

César est en Égypte et venge hautement
Celui pour qui ton zèle a tant de sentiment.
Tu peux faire éclater les soins qu'on t'en voit prendre¹,
Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre,
Son vainqueur l'a reçue avec tout le respect
Qu'un dieu pourrait ici trouver à son aspect.
Achève, je reviens. » Il part et m'abandonne,
Et rapporte aussitôt ce vase qu'il me donne,
Où sa main et la mienne enfin ont renfermé
Ces restes d'un héros par le feu consumé.

CORNÉLIE.

O que sa piété mérite de louanges !

PHILIPPE.

En entrant, j'ai trouvé des désordres étranges,
J'ai vu fuir tout un peuple en foule vers le port,
Où le roi, disait-on, s'était fait le plus fort :
Les Romains poursuivaient, et César, dans la place
Ruisselante du sang de cette populace,
Montrait de sa justice un exemple si beau,
Faisant passer Photin par les mains d'un bourreau.
Aussitôt qu'il me voit, il daigne me connaître,
Et, prenant de ma main les cendres de mon maître :
« Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Égaliser le grand nom, tout vainqueur que j'en suis,
De vos traîtres, dit-il, voyez punir les crimes :
Attendant des autels, recevez ces victimes ;
Bien d'autres vont les suivre. Et toi, cours au palais
Porter à sa moitié ce don que je lui fais ;
Porte à ses déplaisirs cette faible allégeance,
Et dis-lui que je cours achever sa vengeance. »
Ce grand homme, à ces mots, me quitte en soupirant,
Et baise avec respect ce vase qu'il me rend.

CORNÉLIE.

O soupirs ! ô respect ! ô qu'il est doux de plaindre
Le sort d'un ennemi quand il n'est plus à craindre !
Qu'avec chaleur, Philippe, on court à le venger,
Lorsqu'on s'y voit forcé par son propre danger,

1. *Var.* [Tu peux même à sa veuve en reporter la cendre.]
Dans ces murs que tu vois bâtis par Alexandre (1644-1656).

Et quand cet intérêt qu'on prend pour sa mémoire
Fait notre sûreté comme il croit notre gloire !
César est généreux, j'en veux être d'accord,
Mais le roi le veut perdre, et son rival est mort.
Sa vertu laisse lieu de douter à l'envie
De ce qu'elle ferait s'il le voyait en vie :
Pour grand qu'en soit le prix, son péril en rabat ;
Cette ombre qui la couvre en affaiblit l'éclat.
L'amour même s'y mêle et le force à combattre :
Quand il venge Pompée, il défend Cléopâtre.
Tant d'intérêts sont joints à ceux de mon époux
Que je ne devrais rien à ce qu'il fait pour nous
Si, comme par soi-même un grand cœur juge un autre,
Je n'aimais mieux juger sa vertu par la nôtre,
Et croire que nous seuls armons ce combattant,
Parce qu'au point qu'il est j'en voudrais faire autant.

SCÈNE II : CLÉOPATRE, CORNÉLIE, PHILIPPE,
CHARMION.

CLÉOPATRE.

Je ne viens pas ici pour troubler une plainte
Trop juste à la douleur dont vous êtes atteinte ;
Je viens pour rendre hommage aux cendres d'un héros
Qu'un fidèle affranchi vient d'arracher aux flots,
Pour le plaindre avec vous, et pour jurer, madame,
Que j'aurais conservé ce maître de votre âme
Si le ciel, qui vous traite avec trop de rigueur,
M'en eût donné la force aussi bien que le cœur.
Si pourtant, à l'aspect de ce qu'il vous renvoie,
Vos douleurs laissent place à quelque peu de joie,
Si la vengeance avait de quoi vous soulager,
Je vous dirais aussi qu'on vient de vous venger,
Que le traître Photin... Vous le savez, peut-être?

CORNÉLIE. .

Oui, princesse, je sais qu'on a puni ce traître.

CLÉOPATRE.

Un si prompt châtiment vous doit être bien doux.

CORNÉLIE.

S'il a quelque douceur, elle n'est que pour vous.

CLÉOPATRE.

Tous les cœurs trouvent doux le succès qu'ils espèrent.

CORNÉLIE.

Comme nos intérêts, nos sentiments diffèrent.

Si César à sa mort joint celle d'Achillas,

Vous êtes satisfaite, et je ne la suis pas.

Aux mânes de Pompée, il faut une autre offrande :

La victime est trop basse, et l'injure trop grande,

Et ce n'est pas un sang que, pour la réparer,

Son ombre et ma douleur daignent considérer.

L'ardeur de le venger, dans mon âme allumée,

En attendant César, demande Ptolémée ;

Tout indigne qu'il est de vivre et de régner,

Je sais bien que César se force à l'épargner ;

Mais, quoi que son amour ait osé vous promettre,

Le ciel, plus juste enfin, n'osera le permettre ;

Et, s'il peut une fois écouter tous mes vœux,

Par la main l'un de l'autre ils périront tous deux.

Mon âme, à ce bonheur, si le ciel me l'envoie,

Oubliera ses douleurs pour s'ouvrir à la joie ;

Mais, si ce grand souhait demande trop pour moi,

Si vous n'en perdez qu'un, ô ciel ! perdez le roi.

CLÉOPATRE.

Le ciel sur nos souhaits ne règle pas les choses.

CORNÉLIE.

Le ciel règle souvent les effets sur les causes

Et rend aux criminels ce qu'ils ont mérité.

CLÉOPATRE.

Comme de la justice, il a de la bonté.

CORNÉLIE.

Oui, mais il fait juger, à voir comme il commence,

Que sa justice agit, et non pas sa clémence.

CLÉOPATRE.

Souvent de la justice il passe à la douceur.

CORNÉLIE.

Reine, je parle en veuve, et vous parlez en sœur.

Chacune a son sujet d'aigreur ou de tendresse

Qui dans le sort du roi justement l'intéresse.

Apprenons par le sang qu'on aura répandu
A quels souhaits le ciel a le mieux répondu.
Voici votre Achorée.

SCÈNE III : CORNÉLIE, CLÉOPATRE, ACHORÉE,
PHILIPPE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Hélas ! sur son visage
Rien ne s'offre à mes yeux que de mauvais présage.
Ne nous déguisez rien, parlez sans me flatter :
Qu'ai-je à craindre, Achorée, ou qu'ai-je à regretter?

ACHORÉE.

Aussitôt que César eut su la perfidie...

CLÉOPATRE.

Ce ne sont pas ses soins que je veux qu'on me die.
Je sais qu'il fit trancher et clore ce conduit
Par où ce grand secours devait être introduit,
Qu'il manda tous les siens pour s'assurer la place
Où Photin a reçu le prix de son audace,
Que d'un si prompt supplice Achillas étonné
S'est aisément saisi du port abandonné,
Que le roi l'a suivi, qu'Antoine a mis à terre
Ce qui dans ses vaisseaux restait de gens de guerre,
Que César l'a rejoint, et je ne doute pas
Qu'il n'ait su vaincre encore et punir Achillas.

ACHORÉE.

Oui, madame, on a vu son bonheur ordinaire...

CLÉOPATRE.

Dites-moi seulement s'il a sauvé mon frère,
S'il m'a tenu promesse.

ACHORÉE.

Oui, de tout son pouvoir.

CLÉOPATRE.

C'est là l'unique point que je voulais savoir,
Madame, vous voyez, les dieux m'ont écoutée.

CORNÉLIE.

Ils n'ont que différé la peine méritée.

CLÉOPATRE.

Vous la vouliez sur l'heure, ils l'en ont garanti.

ACHORÉE.

Il faudrait qu'à nos vœux il eût mieux consenti.

CLÉOPATRE.

Que disiez-vous naguère, et que viens-je d'entendre?
Accordez ces discours que j'ai peine à comprendre.

ACHORÉE.

Aucuns ordres ni soins n'ont pu le secourir;
Malgré César et nous il a voulu périr;
Mais il est mort, madame, avec toutes les marques
Que puissent laisser d'eux les plus dignes monarques :
Sa vertu rappelée a soutenu son rang,
Et sa perte aux Romains a coûté bien du sang.

Il combattait Antoine avec tant de courage
Qu'il emportait déjà sur lui quelque avantage,
Mais l'abord¹ de César a changé le destin ;
Aussitôt Achillas suit le sort de Photin :
Il meurt, mais d'une mort trop belle pour un traître,
Les armes à la main, en défendant son maître.
Le vainqueur crie en vain qu'on épargne le roi ;
Ces mots au lieu d'espoir lui donnent de l'effroi ;
Son esprit alarmé les croit un artifice
Pour réserver sa tête à l'affront d'un supplice.
Il pousse dans nos rangs, il les perce et fait voir
Ce que peut la vertu qu'arme le désespoir,
Et son cœur, emporté par l'erreur qui l'abuse,
Cherche partout la mort que chacun lui refuse.
Enfin, perdant haleine après ces grands efforts,
Près d'être environné, ses meilleurs soldats morts,
Il voit quelques fuyards sauter dans une barque :
Il s'y jette, et les siens, qui suivent leur monarque,
D'un si grand nombre en foule accablent ce vaisseau
Que la mer l'engloutit avec tout son fardeau.

C'est ainsi que sa mort lui rend toute sa gloire,
A vous toute l'Égypte, à César la victoire ;
Il vous proclame reine, et, bien qu'aucun Romain
Du sang que vous pleurez n'ait vu rougir sa main,

1. *Abord* : attaque.

Il nous fait voir à tous un déplaisir extrême ;
 Il soupire, il gémit... Mais le voici lui-même.
 Qui pourra mieux que moi vous montrer la douleur
 Que lui donne du roi l'invincible malheur.

SCÈNE IV : CÉSAR, CORNÉLIE, CLÉOPATRE,
 ANTOINE, LÉPIDE, ACHORÉE, CHARMION, PHILIPPE.

CORNÉLIE.

César, tiens-moi parole, et me rends mes galères.
 Achilles et Photin ont reçu leurs salaires ;
 Leur roi n'a pu jouir de ton cœur adouci,
 Et Pompée est vengé ce qu'il peut l'être ici.
 Je n'y saurais plus voir qu'un funeste rivage
 Qui de leur attentat m'offre l'horrible image,
 Ta nouvelle victoire et le bruit éclatant
 Qu'aux changements de roi pousse un peuple inconstant,
 Et parmi ces objets ce qui le plus m'afflige,
 C'est d'y revoir toujours l'ennemi qui m'oblige.
 Laisse-moi m'affranchir de cette indignité,
 Et souffre que ma haine agisse en liberté.
 A cet empressement j'ajoute une requête :
 Vois l'urne de Pompée, il y manque sa tête ;
 Ne me la retiens plus, c'est l'unique faveur
 Dont je te puis encor prier avec honneur.

CÉSAR.

Il est juste, et César est tout prêt de vous rendre
 Ce reste où vous avez tant de droit de prétendre ;
 Mais il est juste aussi qu'après tant de sanglots
 A ses mânes errants nous rendions le repos,
 Qu'un bûcher allumé par ma main et la vôtre
 Le venge pleinement de la honte de l'autre,
 Que son ombre s'apaise en voyant notre ennui,
 Et qu'une urne plus digne et de vous et de lui,
 Après la flamme éteinte et les pompes finies,
 Renferme avec éclat ses cendres réunies.
 De cette même main dont il fut combattu
 Il verra des autels dressés à sa vertu,
 Il recevra des vœux, de l'encens, des victimes,
 Sans recevoir par là d'honneurs que légitimes.

Pour ces justes devoirs je ne veux que demain ;
 Ne me refusez pas ce bonheur souverain,
 Faites un peu de force à votre impatience.
 Vous êtes libre après, partez en diligence,
 Portez à notre Rome un si digne trésor,
 Portez...

CORNÉLIE.

Non pas, César, non pas à Rome encor.
 Il faut que ta défaite et que tes funérailles
 A cette cendre aimée en ouvrent les murailles,
 Et, quoiqu'elle la tienne aussi chère que moi,
 Elle n'y doit rentrer qu'en triomphant de toi.
 Je la porte en Afrique, et c'est là que j'espère
 Que les fils de Pompée, et Caton, et mon père,
 Secondés par l'effort d'un roi plus généreux,
 Ainsi que la justice auront le sort pour eux.
 C'est là que tu verras sur la terre et sur l'onde
 Le débris de Pharsale armer un autre monde,
 Et c'est là que j'irai, pour hâter tes malheurs,
 Porter de rang en rang ces cendres et mes pleurs.
 Je veux que de ma haine ils reçoivent des règles,
 Qu'ils suivent au combat des urnes au lieu d'aigles,
 Et que ce triste objet porte en leur souvenir
 Les soins de le venger et ceux de te punir.
 Tu veux à ce héros rendre un devoir suprême,
 L'honneur que tu lui rends rejaillit sur toi-même ;
 Tu m'en veux pour témoin, j'obéis au vainqueur ;
 Mais ne présume pas toucher par là mon cœur.
 La perte que j'ai faite est trop irréparable,
 La source de ma haine est trop inépuisable ;
 A l'égal de mes jours je la ferai durer,
 Je veux vivre avec elle, avec elle expirer.

Je t'avouerai pourtant, comme vraiment Romaine,
 Que pour toi mon estime est égale à ma haine,
 Que l'une et l'autre est juste, et montre le pouvoir,
 L'une de ta vertu, l'autre de mon devoir ;
 Que l'une est généreuse, et l'autre intéressée,
 Et que dans mon esprit l'une et l'autre est forcée.
 Tu vois que ta vertu, qu'en vain on veut trahir,
 Me force de priser ce que je dois haïr :
 Juge ainsi de la haine où mon devoir me lie,
 La veuve de Pompée y force Cornélie.

J'irai, n'en doute point, au sortir de ces lieux,
 Soulever contre toi les hommes et les dieux,
 Ces dieux qui t'ont flatté, ces dieux qui m'ont trompée,
 Ces dieux qui dans Pharsale ont mal servi Pompée,
 Qui, la foudre à la main, l'ont pu voir égorger ;
 Ils connaîtront leur faute et le voudront venger.
 Mon zèle, à leur refus, aidé de sa mémoire,
 Te saura bien sans eux arracher la victoire,
 Et, quand tout mon effort se trouvera rompu,
 Cléopâtre fera ce que je n'aurai pu.
 Je sais quelle est ta flamme et quelles sont ses forces,
 Que tu n'ignores pas comme on fait les divorces,
 Que ton amour t'aveugle, et que, pour l'épouser,
 Rome n'a point de lois que tu n'oses briser ;
 Mais sache aussi qu'alors la jeunesse romaine
 Se croira tout permis sur l'époux d'une reine,
 Et que de cet hymen tes amis indignés
 Vengeront sur ton sang leurs avis dédaignés.
 J'empêche ta ruine, empêchant tes caresses.
 Adieu, j'attends demain l'effet de tes promesses.

SCÈNE V : CÉSAR, CLÉOPATRE, ANTOINE, LÉPIDE,
 ACHORÉE, CHARMION.

CLÉOPATRE.

Plutôt qu'à ces périls je vous puisse exposer,
 Seigneur, perdez en moi ce qui les peut causer :
 Sacrifiez ma vie au bonheur de la vôtre ;
 Le mien sera trop grand, et je n'en veux point d'autre,
 Indigne que je suis d'un César pour époux,
 Que de vivre en votre âme, étant morte pour vous.

CÉSAR.

Reine, ces vains projets sont le seul avantage
 Qu'un grand cœur impuissant a du ciel en partage :
 Comme il a peu de force, il a beaucoup de soins,
 Et, s'il pouvait plus faire, il souhaiterait moins.
 Les dieux empêcheront l'effet de ces augures,
 Et mes félicités n'en seront pas moins pures,
 Pourvu que votre amour gagne sur vos douleurs,
 Qu'en faveur de César vous tarissiez vos pleurs,

Et que votre bonté, sensible à ma prière,
Pour un fidèle amant oublie un mauvais frère.

On aura pu vous dire avec quel déplaisir
J'ai vu le désespoir qu'il a voulu choisir,
Avec combien d'efforts j'ai voulu le défendre
Des paniques terreurs qui l'avaient pu surprendre ;
Il s'est de mes bontés jusqu'au bout défendu,
Et, de peur de se perdre, il s'est enfin perdu.
O honte pour César, qu'avec tant de puissance,
Tant de soins de vous rendre entière obéissance,
Il n'ait pu toutefois, en ces événements,
Obéir au premier de vos commandements !
Prenez-vous-en au ciel, dont les ordres sublimes
Malgré tous nos efforts savent punir les crimes ;
Sa rigueur envers lui vous ouvre un sort plus doux,
Puisque par cette mort l'Égypte est toute à vous.

CLÉOPATRE.

Je sais que j'en reçois un nouveau diadème,
Qu'on n'en peut accuser que les dieux et lui-même ;
Mais, comme il est, seigneur, de la fatalité
Que l'aigreur soit mêlée à la félicité,
Ne vous offensez pas si cet heur de vos armes,
Qui me rend tant de bien, me coûte un peu de larmes,
Et si, voyant sa mort due à la trahison,
Je donne à la nature ainsi qu'à la raison.
Je n'ouvre point les yeux sur ma grandeur si proche,
Qu'aussitôt à mon cœur mon sang ne le reproche ;
J'en ressens dans mon âme un murmure secret,
Et ne puis remonter au trône sans regret.

ACHORÉE.

Un grand peuple, seigneur, dont cette cour est pleine,
Par des cris redoublés demande à voir sa reine
Et, tout impatient, déjà se plaint aux cieux
Qu'on lui donne trop tard un bien si précieux.

CÉSAR.

Ne lui refusons plus le bonheur qu'il désire ;
Princesse, allons par là commencer votre empire.

Fasse le juste ciel, propice à mes desirs,
Que ces longs cris de joie étouffent vos soupirs

Et puissent ne laisser dedans votre pensée
 Que l'image des traits dont mon âme est blessée !
 Cependant qu'à l'envi ma suite et votre cour
 Préparent pour demain la pompe d'un beau jour,
 Où, dans un digne emploi l'une et l'autre occupée,
 Couronne Cléopâtre et m'apaise Pompée,
 Élève à l'une un trône, à l'autre des autels,
 Et jure à tous les deux des respects immortels.

EXAMEN DE LA MORT DE POMPÉE (1660)

A bien considérer cette pièce, je ne crois pas qu'il y en ait sur le théâtre où l'histoire soit plus conservée et plus falsifiée tout ensemble. Elle est si connue que je n'ai osé en changer les événements, mais il s'y en trouvera peu qui soient arrivés comme je les fais arriver. Je n'y ai ajouté que ce qui regarde Cornélie, qui semble s'y offrir d'elle-même, puisque, dans la vérité historique, elle était dans le même vaisseau que son mari lorsqu'il aborda en Égypte, qu'elle le vit descendre dans la barque où il fut assassiné à ses yeux par Septime, et qu'elle fut poursuivie sur mer par les ordres de Ptolémée. C'est ce qui m'a donné occasion de feindre qu'on l'atteignit, et qu'elle fut ramenée devant César, bien que l'histoire n'en parle point. La diversité des lieux où les choses se sont passées et la longueur du temps qu'elles ont consumé dans la vérité historique m'ont réduit à cette falsification, pour les ramener dans l'unité de jour et de lieu. Pompée fut massacré devant les murs de Pélusium, qu'on appelle aujourd'hui Damiette, et César prit terre à Alexandrie. Je n'ai nommé ni l'une ni l'autre ville, de peur que le nom de l'une n'arrêtât l'imagination de l'auditeur et ne lui fît remarquer malgré lui la fausseté de ce qui s'est passé ailleurs. Le lieu particulier est, comme dans *Polyeucte*, un grand vestibule commun à tous les appartements du palais royal, et cette unité n'a rien que de vraisemblable, pourvu qu'on se détache de la vérité historique. Le premier, le troisième, et le quatrième acte y ont leur justesse manifeste : il y peut avoir quelque difficulté pour le second et le cinquième, dont Cléopâtre ouvre l'un et Cornélie l'autre. Elles sembleraient toutes deux avoir plus de raison de parler dans leur appartement ; mais l'impatience de la curiosité féminine les en peut faire sortir, l'une pour apprendre plus tôt les nouvelles de la mort de Pompée, ou par Achorée, qu'elle a envoyé en être témoin, ou par le premier qui entrera dans ce vestibule ; et l'autre pour en savoir du combat de César et des Romains contre Ptolémée et les Égyptiens, pour empêcher que ce héros n'en aille donner à Cléopâtre avant qu'à elle, et pour obtenir de lui d'autant plus tôt la permission de partir. En quoi on peut remarquer que, comme elle sait qu'il est amoureux de cette reine, et qu'elle peut douter qu'au retour de son combat, les trouvant ensemble, il ne lui fasse le premier compliment, le soin qu'elle a de

conserver la dignité romaine lui fait prendre la parole la première et obliger par là César à lui répondre avant qu'il puisse dire rien à l'autre.

Pour le temps, il m'a fallu réduire en soulèvement tumultuaire une guerre qui n'a pu durer guère moins d'un an, puisque Plutarque rapporte qu'incontinent après que César fut parti d'Alexandrie, Cléopâtre accoucha de Césariou. Quand Pompée se présenta pour entrer en Égypte, cette princesse et le roi son frère avaient chacun leur armée prête à en venir aux mains l'une contre l'autre, et n'avaient garde ainsi de loger dans le même palais. César, dans ses *Commentaires*, ne parle point de ses amours avec elle, ni que la tête de Pompée lui fut présentée quand il arriva. C'est Plutarque et Lucain qui nous apprennent l'un et l'autre, mais ils ne lui font présenter cette tête que par un des ministres du roi, nommé Théodote, et non pas par le roi même, comme je l'ai fait.

Il y a quelque chose d'extraordinaire dans le titre de ce poème, qui porte le nom d'un héros qui n'y parle point ; mais il ne laisse pas d'en être en quelque sorte le principal acteur, puisque sa mort est la cause unique de tout ce qui s'y passe. J'ai justifié ailleurs l'unité d'action qui s'y rencontre par cette raison que les événements y ont une telle dépendance l'un de l'autre que la tragédie n'aurait pas été complète si je ne l'eusse poussée jusqu'au terme où je la fais finir. C'est à ce dessein que, dès le premier acte, je fais connaître la venue de César, à qui la cour d'Égypte immole Pompée pour gagner les bonnes grâces du victorieux, et ainsi il m'a fallu nécessairement faire voir quelle réception il ferait à leur lâche et cruelle politique. J'ai avancé l'âge de Ptolémée afin qu'il pût agir, et que, portant le titre de roi, il tâchât d'en soutenir le caractère. Bien que les historiens et le poète Lucain l'appellent communément *rex puer*, *le roi enfant*, il ne l'était pas à tel point qu'il ne fût en état d'épouser sa sœur Cléopâtre, comme l'avait ordonné son père. Hirtius dit qu'il était *puer jam adulta ætate*, et Lucain appelle Cléopâtre incestueuse, dans ce vers qu'il adresse à ce roi par apostrophe :

Incestæ sceptris cessare sororis,

soit qu'elle eût déjà contracté ce mariage incestueux, soit à cause qu'après la guerre d'Alexandrie et la mort de Ptolémée, César la fit épouser à son jeune frère, qu'il rétablit dans le trône : d'où l'on peut tirer une conséquence infaillible, que, si le plus jeune des deux frères était en âge de se marier quand César partit d'Égypte, l'ainé en était capable quand il y arriva, puisqu'il n'y tarda pas plus d'un an.

Le caractère de Cléopâtre garde une ressemblance ennoblée par ce qu'on y peut imaginer de plus illustre. Je ne la fais amoureuse que par ambition, et en sorte qu'elle semble n'avoir point d'amour qu'autant qu'il peut servir à sa grandeur. Quoique la réputation qu'elle a laissée la fasse passer pour une femme lascive et abandonnée à ses plaisirs, et que Lucain, peut-être en haine de César, la nomme en quelque endroit *meretrix regina*, et fasse dire ailleurs à l'eunuque Photin, qui gouvernait sous le nom de son frère Ptolémée :

*Quem non e nobis credit Cleopatra nocentem,
A quo casta fuit?*

I. Qui de nous est innocent aux yeux de Cléopâtre, dont nous avons respecté la chasteté?

je trouve qu'à bien examiner l'histoire, elle n'avait que de l'ambition sans amour, et que, par politique, elle se servait des avantages de sa beauté pour affermir sa fortune. Cela paraît visible en ce que les histoires ne marquent point qu'elle se soit donnée qu'aux deux premiers hommes du monde, César et Antoine, et qu'après la déroute de ce dernier elle n'épargna aucun artifice pour engager Auguste dans la même passion qu'ils avaient eue pour elle, et fit voir par là qu'elle ne s'était attachée qu'à la haute puissance d'Antoine, et non pas à sa personne.

Pour le style, il est plus élevé en ce poème qu'en aucun des miens, et ce sont sans contredit les vers les plus pompeux que j'aie faits. La gloire n'en est pas toute à moi. J'ai traduit de Lucain tout ce que j'y ai trouvé de propre à mon sujet, et, comme je n'ai point fait de scrupule d'enrichir notre langue du pillage que j'ai pu faire chez lui, j'ai tâché pour le reste à entrer si bien dans sa manière de former ses pensées et de s'expliquer que ce qu'il m'a fallu y joindre du mien sentît son génie et ne fût pas indigne d'être pris pour un larcin que je lui eusse fait. J'ai parlé, en l'examen de *Polyeucte*, de ce que je trouve à dire en la confidence que fait Cléopâtre à Charmion au second acte ; il ne me reste qu'un mot touchant les narrations d'Achorée, qui ont toujours passé pour fort belles, en quoi je ne veux pas aller contre le jugement du public, mais seulement faire remarquer de nouveau que celui qui les fait et les personnes qui les écoutent ont l'esprit assez tranquille pour avoir toute la patience qu'il y faut donner. Celle du troisième acte, qui est à mon gré la plus magnifique, a été accusée de n'être pas reçue par une personne digne de la recevoir ; mais, bien que Charmion, qui l'écoute, ne soit qu'une domestique de Cléopâtre, qu'on peut toutefois prendre pour sa dame d'honneur, étant envoyée exprès par cette reine pour l'écouter, elle tient lieu de cette reine même, qui cependant montre un orgueil digne d'elle d'attendre la visite de César dans sa chambre, sans aller au-devant de lui. D'ailleurs Cléopâtre eût rompu tout le reste de ce troisième acte si elle s'y fût montrée, et il m'a fallu la cacher par adresse de théâtre et trouver pour cela dans l'action un prétexte qui fût glorieux pour elle, et qui ne laissât point paraître le secret de l'art, qui m'obligeait à l'empêcher de se produire.



LE
MENTEVR.
COMEDIE.



Imprimé à Rouen, & se vend

A PARIS,

Chez	{	ANTOINE DE SOMMAVILLE,	}	Au Palais
		en la Gallerie des Merciers,		
		à l'Escu de France.		
		ET		
{	AVGVSTIN COVRBE , en-la mesme	}		
	Gallerie, à la Palme.			

M. DC. XLIV.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1644.

PERSONNAGES

GÉRONTE, père de Dorante.

DORANTE, fils de Géronte.

ALCIPPE, ami de Dorante et amant de Clarice.

PHILISTE, ami de Dorante et d'Alcippe.

CLARICE, maîtresse d'Alcippe.

LUCRÈCE, amie de Clarice.

ISABELLE, suivante de Clarice.

SABINE, femme de chambre de Lucrèce.

CLITON, valet de Dorante.

LYCAS, valet d'Alcippe.

*La scène est à Paris. — Le premier acte aux Tuileries,
et les suivants à la place Royale (aujourd'hui place des Vosges).*



LE MENTEUR

Comédie - 1644

NOTICE

C'EST encore le théâtre espagnol qui fournit à Corneille le thème du *Menteur* : non pas, comme il le crut d'abord, le « fameux Lope de Véga », mais ainsi qu'il le reconnut dans son *Examen*, un certain Juan d'Alarcon, dont la *Verdad sospechosa* (la *Vérité suspecte*) avait été introduite par les éditeurs dans la collection du grand dramaturge espagnol. Corneille lui doit beaucoup, toute la substance. Cependant le style et l'esprit restent bien français. Représentée au théâtre du Marais un peu après *Pompée*, la comédie eut un très vif succès. Cliton le dit dans la *Suite du Menteur*,

*La pièce a réussi, quoique faible de style,
Et d'un nouveau proverbe elle enrichit la ville,
De sorte qu'aujourd'hui presque en tous les quartiers,
On dit, quand quelqu'un ment, qu'il revient de Poitiers.*

ACTE I^{er}. — Le jeune Dorante, se promenant aux Tuileries avec son valet Cliton, rencontre deux jeunes femmes, Clarice et Lucrèce, engage la conversation, feint d'être amoureux de Clarice depuis plus d'un an, vante ses exploits imaginaires en Allemagne, etc. Il les quitte enfin, tandis que Cliton revient de faire parler leur cocher.

ACTE II. — Géronte, père de Dorante, ayant dessein de le marier à Clarice, promet à la jeune fille d'amener son fils sous sa fenêtre. D'autre part celle-ci s'arrange pour s'entretenir avec lui, le soir venu, sous le nom de Lucrèce. Pendant ce temps, Dorante, voulant éviter ce mariage, déclare à son père qu'il s'est marié à Poitiers.

ACTE III. — Fureur de Clarice, qui, voyant de sa fenêtre Dorante avec Géronte, reconnaît le cavalier des Tuileries et comprend la fourberie ; son indignation lorsque Dorante, croyant toujours

qu'elle se nomme Lucrèce et l'entretenant sous son balcon, lui jure qu'il n'aime que Lucrèce.

ACTE IV. — Nouveaux mensonges de Dorante, nécessités par les premiers. Échange de billets entre Lucrèce et Clarice. Scène de jalousie entre Clarice et Lucrèce.

ACTE V. — Géronte, apprenant tout, fait éclater son indignation; et Dorante s'excuse en avouant qu'il aime Lucrèce. Son père demande donc la main de la jeune fille pour Dorante. Le jeune homme, après une déclaration passionnée à Clarice, dont celle-ci s'indigne, fait soudain volte-face et jure n'avoir jamais aimé que la véritable Lucrèce. Ce dénouement forcé est préparé au cours du dernier acte.

VERS DU MENTEUR FRÉQUEMMENT CITÉS

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.

(I, I.)

Je disais vérité.

Quand un menteur la dit,

En passant par sa bouche elle perd son crédit.

(III, VI.)

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

(IV, II.)

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

(V, V.)



ÉPITRE¹

MONSIEUR,

Je vous présente une pièce de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière² qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hiver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler ont été bien différentes. J'ai fait *Pompée* pour satisfaire à ceux qui ne trouvaient pas les vers de *Polyeucte* si puissants que ceux de *Cinna*, et leur montrer que j'en saurais bien retrouver la pompe, quand le sujet le pourrait souffrir ; j'ai fait *le menteur* pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres qui, suivant l'humeur des Français, aiment le changement et, après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier, j'ai voulu faire un essai de ce que pouvait la majesté du raisonnement, et la force des vers dénués de l'agrément du sujet ; dans celui-ci, j'ai voulu tenter ce que pourrait l'agrément du sujet, dénué de la force des vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvais l'abandonner tout à fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que comme alors je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, et que pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avait donné de rare à sa *Médée* : ainsi, quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, et me suis laissé conduire au³ fameux Lope de Vega⁴, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues⁵ que fait notre *Menteur*. En un mot, ce n'est ici qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour sous le titre de *la Verdad sospechosa*⁶ ; et me fiant sur notre Horace, qui donne liberté de tout oser aux poètes ainsi qu'aux peintres, j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'était permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce était un crime, il y a longtemps que je serais coupable, je ne dis pas seulement pour le *Cid*, où je me suis aidé de don Guillen de Castro, mais aussi pour *Médée*, dont je viens de parler, et pour *Pompée* même, où, pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque et Lucain étant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos ennemis approuveront du moins que je pille chez eux ; et soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je crois que vous en serez d'avis et ne m'en estimerez pas moins.

Je suis,

MONSIEUR.

Votre très humble serviteur,
CORNEILLE.

1. Épître-préface des éditions antérieures à 1660. — 2. *La Mort de Pompée*. — 3. *Au* : par. — 4. Auteur espagnol extrêmement fécond. — 5. Forme ancienne de *intrigues*. — 6. *La Vérité suspecte*, qui n'est d'ailleurs pas de Lope de Vega.

AU LECTEUR

Bien que cette comédie et celle qui la suit soient toutes deux de l'invention de Lope de Vega, je ne vous les donne point dans le même ordre que je vous ai donné *Le Cid* et *Pompée*, dont en l'un vous avez vu les vers espagnols, et en l'autre les latins, que j'ai traduits ou imités de Guillen de Castro et de Lucain. Ce n'est pas que je n'aie ici emprunté beaucoup de choses de cet admirable original ; mais comme j'ai entièrement dépaycé les sujets pour les habiller à la française, vous trouveriez si peu de rapport entre l'espagnol et le français qu'au lieu de satisfaction vous n'en recevriez que de l'importunité.

Par exemple, tout ce que je fais conter à notre menteur des guerres d'Allemagne, où il se vante d'avoir été, l'Espagnol le lui fait dire du Pérou dans les Indes, dont il fait le nouveau revenu ; et ainsi de la plupart des autres incidents, qui, bien qu'ils soient imités de l'original, n'ont presque point de ressemblance avec lui pour les pensées ni pour les termes qui les expriment. Je me contenterai donc de vous avouer que les sujets sont entièrement de lui, comme vous les trouverez dans la vingt et deuxième partie de ses comédies. Pour le reste, j'en ai pris tout ce qui s'est pu accommoder à notre usage ; et s'il m'est permis de dire mon sentiment touchant une chose où j'ai si peu de part, je vous avouerai en même temps que l'invention de celle-ci me charme tellement que je ne trouve rien à mon gré qui lui soit comparable en ce genre, ni parmi les anciens, ni parmi les modernes. Elle est toute spirituelle depuis le commencement jusqu'à la fin, et les incidents si justes et si gracieux qu'il faut être, à mon avis, de bien mauvaise humeur pour n'en approuver pas la conduite et n'en aimer pas la représentation.

Je me défierais peut-être de l'estime extraordinaire que j'ai pour ce poème, si je n'y étais confirmé par celle qu'en a faite un des premiers hommes de ce siècle, et qui non seulement est le protecteur des savantes muses dans la Hollande, mais fait voir encore par son propre exemple que les grâces de la poésie ne sont pas incompatibles avec les plus hauts emplois de la politique et les plus nobles fonctions d'un homme d'État. Je parle de M. de Zuylichem, secrétaire des commandements de Monseigneur le prince d'Orange. C'est lui que MM. Heinsius et Balzac ont pris comme pour arbitre de leur fameuse querelle, puisqu'ils lui ont adressé l'un et l'autre leurs doctes dissertations, et qui n'a pas dédaigné de montrer au public l'état qu'il fait de cette comédie par deux épigrammes, l'un français et l'autre latin, qu'il a mis au-devant de l'impression qu'en ont faite les Elzévir, à Leyden. Je vous les donne ici d'autant plus volontiers que, n'ayant pas l'honneur d'être connu de lui, son témoignage ne peut être suspect, et qu'on n'aura pas lieu de m'accuser de beaucoup de vanité pour en avoir fait parade, puisque toute la gloire qu'il m'y donne doit être attribuée au grand Lope de Vega, que peut-être il ne connaissait pas pour le premier auteur de cette merveille de théâtre (1648 à 1655).

LE MENTEUR

— 1644 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A la fin j'ai quitté la robe pour l'épée :
L'attente où j'ai vécu n'a point été trompée ;
Mon père a consenti que je suive mon choix,
Et j'ai fait banqueroute à ce fatras de lois.
Mais puisque nous voici dedans les Tuileries,
Le pays du beau monde et des galanteries,
Dis-moi, me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?
Comme il est malaisé qu'aux royaumes du Code
On apprenne à se faire un visage à la mode,
J'ai lieu d'appréhender...

CLITON.

Ne craignez rien pour vous ;
Vous ferez en une heure ici mille jaloux.
Ce visage et ce port n'ont point l'air de l'école,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole¹ :
Je prévois du malheur pour beaucoup de maris.
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

DORANTE.

J'en trouve l'air bien doux, et cette loi bien rude
Qui m'en avait banni sous prétexte d'étude.
Toi qui sais les moyens de s'y bien divertir,
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir,
Dis-moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

CLITON.

C'est là le plus beau soin² qui vienne aux belles âmes,
Disent les beaux esprits. Mais sans faire le fin,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin :

1. Illustre juriconsulte italien.

2. Soin : souci.

D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville,
 Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile?
 Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour,
 Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour !
 Je suis auprès de vous en fort bonne posture
 De passer pour un homme à donner tablature¹ ;
 J'ai la taille d'un maître en ce noble métier,
 Et je suis, tout au moins, l'intendant du quartier.

DORANTE.

Ne t'effarouche point : je ne cherche, à vrai dire,
 Que quelque connaissance où l'on se plaise à rire,
 Qu'on puisse visiter par divertissement,
 Où l'on puisse en douceur couler quelque moment.
 Pour me connaître mal, tu prends mon sens à gauche².

CLITON.

J'entends, vous n'êtes pas un homme de débauche,
 Et tenez celles-là trop indignes de vous
 Que le son d'un écu rend traitables à tous.
 Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
 Où peuvent tous venants débiter leurs fleurettes,
 Mais qui ne font l'amour que de babil et d'yeux,
 Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
 Loin de passer son temps, chacun le perd chez elles,
 Et le jeu, comme on dit, n'en vaut pas les chandelles.
 Mais ce serait pour vous un bonheur sans égal
 Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal,
 Et de qui la vertu, quand on leur fait service³,
 N'est pas incompatible avec un peu de vice.
 Vous en verrez ici de toutes les façons.
 Ne me demandez point cependant de leçons :
 Ou je me connais mal à voir votre visage,
 Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage ;
 Vos lois ne réglaient pas si bien tous vos desseins
 Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains.

DORANTE.

A ne rien déguiser, Cliton, je te confesse
 Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ;

1. Donner tablature : se dit d'un maître qui fait de très bons élèves. La tablature est un tableau de signes musicaux difficiles à déchiffrer.

2. Prendre à gauche : prendre de travers.

3. Service : assiduité.

J'étais en ces lieux-là de beaucoup de métiers ;
 Mais Paris, après tout, est bien loin de Poitiers.
 Le climat différent veut une autre méthode ;
 Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode¹ :
 La diverse façon de parler et d'agir
 Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir.
 Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;
 Et là, faute de mieux, un sot passe à la montre².
 Mais il faut à Paris bien d'autres qualités :
 On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ;
 Et tant d'honnêtes gens, que l'on y voit ensemble,
 Font qu'on est mal reçu, si l'on ne leur ressemble.

CLITON.

Connaissez mieux Paris, puisque vous en parlez.
 Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés³ ;
 L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence :
 On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France,
 Et parmi tant d'esprits plus polis et meilleurs
 Il y croît des badauds autant et plus qu'ailleurs.
 Dans la confusion que ce grand monde apporte,
 Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte ;
 Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
 Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
 Comme on s'y connaît mal, chacun s'y fait de mise⁴
 Et vaut communément autant comme il se prise :
 De bien pires que vous s'y font assez valoir.
 Mais pour venir au point que vous voulez savoir,
 Êtes-vous libéral ?

DORANTE.

Je ne suis point avare.

CLITON.

C'est un secret d'amour et bien grand et bien rare ;
 Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
 Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.

1. *Var.* J'en voyais là beaucoup passer pour gens d'esprit
 Et faire encore état de Chimène et du Cid,
 Estimer de tous deux la vertu sans seconde,
 Qui passeraient ici pour gens de l'autre monde,
 Et se feraient siffler, si dans un entretien
 Ils étaient si grossiers que d'en dire du bien (1644-1656).

2. *Passe à la montre*: est mis en vue. — 3. *Marchand mêlé*: capable de tenir divers emplois.
 — 4. *Se faire de mise*: se faire valoir.

Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne :
 La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne.
 L'un perd exprès au jeu son présent déguisé ;
 L'autre oublie un bijou qu'on aurait refusé.
 Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
 Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse,
 Et d'un tel contretemps il fait tout ce qu'il fait
 Que, quand il tâche à plaire, il offense en effet.

DORANTE.

Laissons là ces lourdauds contre qui tu déclames,
 Et me dis seulement si tu connais ces dames.

CLITON.

Non ; cette marchandise est de trop bon aloi ;
 Ce n'est point là gibier à des gens comme moi ;
 Il est aisé pourtant d'en avoir des nouvelles,
 Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

DORANTE.

Penses-tu qu'il t'en dise ?

CLITON.

Assez pour en mourir.

Puisque c'est un cocher, il aime à discourir.

SCÈNE II : DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE,
 ISABELLE.

CLARICE, *faisant un faux pas et comme se laissant choir.*
 Ay !

DORANTE, *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office,
 Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ;
 Et c'est pour moi, madame, un bonheur souverain
 Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise,
 Et ce faible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai, je le dois tout entier au hasard :
 Mes soins ni vos désirs n'y prennent point de part ;
 Et sa douceur mêlée avec cette amertume
 Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume,

Puisqu'enfin ce bonheur, que j'ai si fort prisé,
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu si tôt ce qui pouvait vous plaire,
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire,
Et crois qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.
J'estime plus un don qu'une reconnaissance :
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense ;
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée ;
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée,
Et le bien où sans peine elle fait parvenir
Par le mérite à peine aurait pu s'obtenir.

DORANTE.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande.
J'en sais mieux le haut prix ; et mon cœur amoureux,
Moins il s'en connaît digne, et plus s'en tient heureux.
On me l'a pu toujours dénier sans injure¹ ;
Et si la recevant ce cœur même en murmure,
Il se plaint du malheur de ses félicités,
Que le hasard lui donne, et non vos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire :
Comme l'intention seule en forme le prix,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par là quel bien peut recevoir ma flamme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'âme.
Je la tiens, je la touche et je la touche en vain,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

CLARICE.

Cette flamme, monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment,
Le mien ne sut jamais brûler si promptement ;
Mais peut-être, à présent que j'en suis avertie,
Le temps donnera place à plus de sympathie.

1. *Dénier sans injure* : refuser sans injustice.

Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux que j'avais ignorés.

SCÈNE III : DORANTE, CLARICE, LUCRÈCE,
ISABELLE, CLITON.

DORANTE.

C'est l'effet du malheur qui partout m'accompagne.
Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est-à-dire du moins depuis un an entier,
Je suis et jour et nuit dedans votre quartier,
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades ;
Vous n'avez que de moi reçu des sérénades ;
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.

CLARICE.

Quoi : vous avez donc vu l'Allemagne et la guerre ?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON.

Que lui va-t-il conter ?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni sièges importants,
Nos armes n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire ;
Et même la gazette a souvent divulgué...

CLITON, *le tirant par la basque.*

Savez-vous bien, monsieur, que vous extravaguez ?

DORANTE.

Tais-toi.

CLITON.

Vous rêvez, dis-je, ou...

DORANTE.

Tais-toi, misérable.

CLITON.

Vous venez de Poitiers, ou je me donne au diable ;
Vous en revîntes hier.

DORANTE, à Cliton.

Te tairas-tu, maraud?

(A Clarice.)

Mon nom dans nos succès s'était mis assez haut
 Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice,
 Et je suivrais encore un si noble exercice.
 N'était que l'autre hiver, faisant ici ma cour,
 Je vous vis, et je fus retenu par l'amour.
 Attaqué par vos yeux, je leur rendis les armes;
 Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes;
 Je leur livrai mon âme; et ce cœur généreux
 Dès ce premier moment oublia tout pour eux.
 Vaincre dans les combats, commander dans l'armée,
 De mille exploits fameux enfler ma renommée.
 Et tous ces nobles soins qui m'avaient su ravir,
 Cédèrent aussitôt à ceux de vous servir.

ISABELLE, à Clarice, tout bas.

Madame, Alcippe vient; il aura de l'ombrage.

CLARICE.

Nous en saurons, monsieur, quelque jour davantage.
 Adieu.

DORANTE.

Quoi me priver sitôt de tout mon bien!

CLARICE.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien;
 Et, malgré la douceur de me voir cajolée,
 Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

DORANTE.

Cependant accordez à mes vœux innocents
 La licence d'aimer des charmes si puissants.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer, et qui sait comme on aime,
 N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCÈNE IV : DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Suis-les, Cliton.

CLITON.

J'en sais ce qu'on en peut savoir.
 La langue du cocher a fait tout son devoir.

« La plus belle des deux, dit-il, est ma maîtresse,
Elle loge à la Place, et son nom est Lucrèce. »

DORANTE.

Quelle place?

CLITON.

Royale, et l'autre y loge aussi.
Il n'en sait pas le nom, mais j'en prendrai souci.

DORANTE.

Ne te mets point, Cliton, en peine de l'apprendre.
Celle qui m'a parlé, celle qui m'a su prendre,
C'est Lucrèce, ce l'est sans aucun contredit :
Sa beauté m'en assure, et mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre,
La plus belle des deux, je crois que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi? celle qui s'est tue, et qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots?

CLITON.

Monsieur, quand une femme a le don de se taire,
Elle a des qualités au-dessus du vulgaire ;
C'est un effort du ciel qu'on a peine à trouver ;
Sans un petit miracle, il ne peut l'achever ;
Et la nature souffre extrême violence
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le silence.
Pour moi, jamais l'amour n'inquiète mes nuits ;
Et, quand le cœur m'en dit, j'en prends par où je puis ;
Mais naturellement femme qui se peut taire
A sur moi tel pouvoir et tel droit de me plaire
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté,
Je lui voudrais donner le prix de la beauté.
C'est elle assurément qui s'appelle Lucrèce :
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous blesse ;
Ce n'est point là le sien : celle qui n'a dit mot,
Monsieur, c'est la plus belle, ou je ne suis qu'un sot.

DORANTE.

Je t'en crois sans jurer avec tes incartades.
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades :
Ils semblent étonnés, à voir leur action.

SCÈNE V : DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE, CLITON.

PHILISTE, à *Alcippe*.

Quoi? sur l'eau la musique et la collation?

ALCIPPE, à *Philiste*.

Oui, la collation avecque la musique.

PHILISTE, à *Alcippe*.

Hier au soir?

ALCIPPE, à *Philiste*.

Hier au soir.

PHILISTE, à *Alcippe*.

Et belle?

ALCIPPE, à *Philiste*.

Magnifique.

PHILISTE, à *Alcippe*.

Et par qui?

ALCIPPE, à *Philiste*.

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE, *les saluant*.

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil, puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grâce :
Vous le pardonnerez à l'aise de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous, de tout temps, vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie,

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité
Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau?

ALCIPPE.

Sur l'eau.

DORANTE.

Souvent l'onde irrite la flamme.

PHILISTE.

Quelquefois.

DORANTE.

Et ce fut hier au soir?

ALCIPPE.

Hier au soir.

DORANTE.

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir :
Le temps était bien pris. Cette dame, elle est belle?

ALCIPPE.

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle.

DORANTE.

Et la musique?

ALCIPPE.

Assez pour n'en rien dédaigner.

DORANTE.

Quelque collation a pu l'accompagner?

ALCIPPE.

On le dit.

DORANTE.

Fort superbe?

ALCIPPE.

Et fort bien ordonnée.

DORANTE.

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée?

ALCIPPE.

Vous en riez !

DORANTE.

Je ris de vous voir étonné
D'un divertissement que je me suis donné.

Vous?

ALCIPPE.

Moi-même.

DORANTE.

ALCIPPE.

Et déjà vous avez fait maîtresse?

DORANTE.

Si je n'en avais fait, j'aurais bien peu d'adresse,
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je sors fort peu souvent de jour¹ :
De nuit, *incognito*, je rends quelques visites ;
Ainsi...

CLITON, à *Dorante*, à *l'oreille*.

Vous ne savez, monsieur, ce que vous dites.

DORANTE.

Tais-toi ; si jamais plus tu me viens avertir..

CLITON.

J'enrage de me taire et d'entendre mentir !

PHILISTE, à *Alcippe*, *tout bas*.

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre
Votre rival lui-même à vous-même se montre.

DORANTE, *revenant à eux*.

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter.

J'avais pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster ;
Les quatre² contenaient quatre chœurs de musique,
Capables de charmer le plus mélancolique.
Au premier, violons ; en l'autre, luths et voix ;
Des flûtes, au troisième ; au dernier, des hautbois,
Qui tour à tour dans l'air poussaient des harmonies
Dont on pouvait nommer les douceurs infinies.
Le cinquième était grand, tapissé tout exprès
De rameaux enlacés pour conserver le frais,
Dont chaque extrémité portait un doux mélange
De bouquets de jasmin, de grenade et d'orange.
Je fis de ce bateau la salle du festin :
Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ;
De cinq autres beautés la sienne fut suivie,
Et la collation fut aussitôt servie.

1. *Var.* Mais pour certains sujets je sors fort peu de jour (1644-56).

2. Les quatre premiers.

Je ne vous dirai point les différents apprêts,
 Le nom de chaque plat, le rang de chaque mets :
 Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
 On servit douze plats, et qu'on fit six services,
 Cependant que les eaux, les rochers et les airs
 Répondaient aux accents de nos quatre concerts.
 Après qu'on eut mangé, mille et mille fusées,
 S'élançant vers les cieux, ou droites ou croisées,
 Firent un nouveau jour, d'où tant de serpenteaux¹
 D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux
 Qu'on crut que, pour leur faire une plus rude guerre,
 Tout l'élément du feu tombait du ciel en terre.
 Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour,
 Dont le soleil jaloux avança le retour :
 S'il eût pris notre avis, sa lumière importune
 N'eût pas troublé sitôt ma petite fortune ;
 Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos désirs,
 Il sépara la troupe et finit nos plaisirs.

ALCIPPE.

Certes, vous avez grâce à conter ces merveilles ;
 Paris, tout grand qu'il est, en voit peu de pareilles.

DORANTE.

J'avais été surpris ; et l'objet de mes vœux
 Ne m'avait tout au plus donné qu'une heure ou deux.

PHILISTE.

Cependant l'ordre est rare, et la dépense belle.

DORANTE.

Il s'est fallu passer à² cette bagatelle :
 Alors que le temps presse, on n'a pas à choisir.

ALCIPPE.

Adieu : nous nous verrons avec plus de loisir.

DORANTE.

Faites état³ de moi.

ALCIPPE, à Philiste, en s'en allant.
 Je meurs de jalousie!

1. *Serpenteaux* ; genre de fusée. — 2. *Se passer à* : se contenter de. — 3. *Faire état de* : faire cas et compter sur.

PHILISTE, à *Alcippe*.

Sans raison toutefois votre âme en est saisie :
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE, à *Philiste*.

Le lieu s'accorde, et l'heure ; et le reste n'est rien.

SCÈNE VI : CLITON, DORANTE.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler ou te taire ;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est-il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme menteries :
Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds

Quand je vous oy¹ parler de guerre et de concerts.
Vous voyez sans périls nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent guères.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

DORANTE.

J'en montre plus de flamme, et j'en fais mieux ma cour.

CLITON.

Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?

DORANTE.

Oh ! le beau compliment à charmer une dame,
De lui dire d'abord : « J'apporte à vos beautés
Un cœur nouveau venu des universités ;

1. Oy, première personne du présent de l'indicatif du verbe *ouïr*.

Si vous avez besoin de lois et de rubriques,
 Je sais le *Code* entier avec les *Authentiques*¹,
 Le *Digeste* nouveau, le vieux, l'*Infortiat*²,
 Ce qu'en a dit Jason, Balde, Accurse, Alciat³ ! »
 Qu'un si riche discours nous rend considérables !
 Qu'on amollit par là de cœurs inexorables !
 Qu'un homme à paragraphe⁴ est un joli galant !

On s'introduit bien mieux à titre de vaillant :
 Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace,
 A mentir à propos, jurer de bonne grâce,
 Étaler force mots qu'elles n'entendent pas,
 Faire sonner Lamboy, Jean de Vert et Galas⁵,
 Nommer quelques châteaux de qui les noms barbares,
 Plus ils blessent l'oreille, et plus leur semblent rares,
 Avoir toujours en bouches angles, lignes, fossés,
 Vedette, contrescarpe et travaux avancés⁶ :
 Sans ordre et sans raison, n'importe, on les étonne ;
 On leur fait admirer les bayes⁷ qu'on leur donne,
 Et tel, à la faveur d'un semblable débit,
 Passe pour homme illustre et se met en crédit.

CLITON.

A qui vous veut ouïr, vous en faites bien croire ;
 Mais celle-ci bientôt peut savoir votre histoire.

DORANTE.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès ;
 Et, loin d'en redouter un malheureux succès⁸,
 Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence,
 Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence.
 Voilà traiter l'amour, Cliton, et comme il faut.

CLITON.

A vous dire le vrai, je tombe de bien haut.
 Mais parlons du festin : Urgande et Mélusine⁹
 N'ont jamais sur-le-champ mieux fourni leur cuisine ;

1. Le *Code* est le Code de Justinien. Les *Authentiques* sont des extraits des *Novelles* (nouvelles lois). — 2. Le *Digeste*, ensemble du droit romain, comprend trois parties : le *Digeste* vieux, le *Digeste* nouveau, et *Digeste renforcé* ou *infortiat*. — 3. Jurisconsultes italiens. — 4. C'est-à-dire un homme qui vit parmi la minutie des textes de loi, lesquels sont divisés en *paragraphes*. — 5. Généraux au service de l'empereur. — 6. *Vedettes* : petites tourelles où s'abritent les sentinelles sur les remparts. *Contrescarpes* : murs extérieurs d'un fossé faisant face à la place. — 7. *Bayes* ou *baies* : tromperies. — 8. *Succès* : résultat. — 9. Noms de fées.

Vous allez au delà de leurs enchantements :
 Vous seriez un grand maître à faire des romans ;
 Ayant si bien en main le festin et la guerre,
 Vos gens en moins de rien courraient toute la terre ;
 Et ce serait pour vous des travaux fort légers
 Que d'y mêler partout la pompe et les dangers.
 Ces hautes fictions vous sont bien naturelles.

DORANTE.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
 Et sitôt que j'en vois quelqu'un s'imaginer
 Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'étonner,
 Je le sers aussitôt d'un conte imaginaire
 Qui l'étonne lui-même et le force à se taire.
 Si tu pouvais savoir quel plaisir on a lors
 De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps...

CLITON.

Je le juge assez grand ; mais enfin ces pratiques
 Vous peuvent engager en de fâcheux intrigues¹.

DORANTE.

Nous nous en tirerons ; mais tous ces vains discours
 M'empêchent de chercher l'objet de mes amours :
 Tâchons de le rejoindre, et sache qu'à me suivre
 Je t'apprendrai bientôt d'autres façons de vivre.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : GÉRONTE, CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Je sais qu'il vaut beaucoup, étant sorti de vous ;
 Mais, monsieur, sans le voir accepter un époux,
 Par quelque haut récit qu'on en soit conviée²,
 C'est grande avidité de se voir mariée.
 D'ailleurs en recevoir visite et compliment,
 Et lui permettre accès en qualité d'amant,
 A moins qu'à vos projets un plein effet réponde,
 Ce serait trop donner à discourir au monde.

1. *Intrigue* : vieille forme de *intrigue*. — 2. *Convier de* : *convier à*.

Trouvez donc un moyen de me le faire voir,
Sans m'exposer au blâme et manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui, vous avez raison, belle et sage Clarice :
Ce que vous m'ordonnez est la même justice¹,
Et comme c'est à nous à subir votre loi,
Je reviens tout à l'heure, et Dorante avec moi.
Je le tiendrai longtemps dessous votre fenêtre,
Afin qu'avec loisir vous puissiez le connaître,
Examiner sa taille, et sa mine, et son air,
Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.
Il vint hier de Poitiers, mais il sent peu l'école ;
Et si l'on pouvait croire un père à sa parole,
Quelque écolier qu'il soit, je dirais qu'aujourd'hui
Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.
Mais vous en jugerez après la voix publique.
Je cherche à l'arrêter, parce qu'il m'est unique²,
Et je brûle surtout de le voir sous vos lois.

CLARICE.

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix :
Je l'attendrai, monsieur, avec impatience,
Et je l'aime déjà sur cette confiance.

SCÈNE II : ISABELLE, CLARICE.

ISABELLE.

Ainsi, vous le verrez, et sans vous engager.

CLARICE.

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
J'en verrai le dehors, la mine, l'apparence ;
Mais, du reste, Isabelle, où prendre l'assurance ?
Le dedans paraît mal en ces miroirs flatteurs,
Les visages souvent sont de doux imposteurs.
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs grâces,
Et que de beaux semblants cachent des âmes basses !
Les yeux en ce grand choix ont la première part ;
Mais leur déférer tout, c'est tout mettre au hasard :

1. *La même justice* : la justice même.

2. C'est-à-dire parce qu'il est mon fils unique.

Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire,
 Mais, sans leur obéir, il doit les satisfaire,
 En croire leur refus, et non pas leur aveu,
 Et sur d'autres conseils laisser naître son feu.
 Cette chaîne qui dure autant que notre vie,
 Et qui devrait donner plus de peur que d'envie,
 Si l'on n'y prend bien garde, attache assez souvent
 Le contraire au contraire, et le mort au vivant ;
 Et pour moi, puisqu'il faut qu'elle me donne un maître,
 Avant que l'accepter je voudrais le connaître,
 Mais connaître dans l'âme.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'il parle à vous.

CLARICE.

Alcippe le sachant en deviendrait jaloux.

ISABELLE.

Qu'importe qu'il le soit, si vous avez Dorante ?

CLARICE.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente ;
 Et l'accord de l'hymen entre nous concerté,
 Si son père venait, serait exécuté.
 Depuis plus de deux ans il promet et diffère :
 Tantôt c'est maladie, et tantôt quelque affaire ;
 Le chemin est mal sûr, ou les jours sont trop courts,
 Et le bonhomme enfin ne peut sortir de Tours.
 Je prends tous ces détails pour une résistance,
 Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.
 Chaque moment d'attente ôte de notre prix,
 Et fille qui vieillit tombe dans le mépris :
 C'est un nom glorieux qui se garde avec honte :
 Sa défaite est fâcheuse à moins que d'être prompte :
 Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver,
 Et son honneur se perd à le trop conserver.

ISABELLE.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre
 De qui l'humeur aurait de quoi plaire à la vôtre ?

CLARICE.

Oui, je le quitterais ; mais pour ce changement
 Il me faudrait en main avoir un autre amant,

Savoir qu'il me fût propre¹, et que son hyménée
 Dût bientôt à la sienne unir ma destinée.
 Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien,
 Car Alcippe, après tout, vaut toujours mieux que rien ;
 Son père peut venir, quelque long temps qu'il tarde.

ISABELLE.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hasarde,
 Lucrèce est votre amie, et peut beaucoup pour vous ;
 Elle n'a point d'amants qui deviennent jaloux :
 Qu'elle écrive à Dorante et lui fasse paraître
 Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtre.
 Comme il est jeune encore, on l'y verra voler ;
 Et là, sous ce faux nom, vous pourrez lui parler,
 Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse,
 Ni que lui-même pense à d'autres qu'à Lucrèce.

CLARICE.

L'invention est belle, et Lucrèce aisément
 Se résoudra pour moi d'écrire un compliment :
 J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

ISABELLE.

Puis-je vous dire encor que, si je ne m'abuse,
 Tantôt cet inconnu ne vous déplaisait pas ?

CLARICE.

Ah ! bon Dieu ! si Dorante avait autant d'appas,
 Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

ISABELLE.

Ne parlez pas d'Alcippe ; il vient.

CLARICE.

Qu'il m'embarrasse !

Va pour moi chez Lucrèce, et lui dis mon projet,
 Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.

SCÈNE III : CLARICE, ALCIPPE.

ALCIPPE.

Ah ! Clarice, ah ! Clarice, inconstante ! volage !

CLARICE, *à part, le premier vers.*

Aurait-il deviné déjà ce mariage ?

Alcippe, qu'avez-vous ? qui vous fait soupirer ?

1. *Propre* : dévoué, tout acquis.

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale ! et peux-tu l'ignorer ?
Parle à ta conscience : elle devrait t'apprendre...

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon père va descendre.

ALCIPPE.

Ton père va descendre, âme double et sans foi !
Confesse que tu n'as un père que pour moi.
La nuit, sur la rivière...

CLARICE.

Eh bien ! sur la rivière ?
La nuit ! quoi ? qu'est-ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit tout entière.

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi ! sans rougir ?

CLARICE.

Rougir ! à quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte, entendant ces deux mots ?

CLARICE.

Mourir pour les entendre ! et qu'ont-ils de funeste ?

ALCIPPE.

Tu peux donc les ouïr et demander le reste ?
Ne saurais-tu rougir, si je ne te dis tout ?

CLARICE.

Quoi, tout ?

ALCIPPE.

Tes passetemps, de l'un à l'autre bout.

CLARICE.

Je meure¹, en vos discours si je puis rien comprendre !

ALCIPPE.

Quand je te veux parler, ton père va descendre ;

1. Je meure, que je meure.

Il t'en souvient alors ; le tour est excellent !
Mais pour passer la nuit auprès de ton galant...

CLARICE.

Alcippe, êtes-vous fou ?

ALCIPPE.

Je n'ai plus lieu de l'être,
A présent que le ciel me fait te mieux connaître.
Oui, pour passer la nuit en danses et festin,
Être avec ton galant du soir jusqu'au matin
(Je ne parle que d'hier), tu n'as point lors de père.

CLARICE.

Rêvez-vous ? raillez-vous ? et quel est ce mystère ?

ALCIPPE.

Ce mystère est nouveau, mais non pas fort secret.
Choisis une autre fois un amant plus discret ;
Lui-même il m'a tout dit.

CLARICE.

Qui, lui-même ?

ALCIPPE.

Dorante.

CLARICE.

Dorante !

ALCIPPE.

Continue, et fais bien l'ignorante.

CLARICE.

Si je le vis jamais et si je le connoi !...

ALCIPPE.

Ne viens-je pas de voir son père avecque toi ?
Tu passes, infidèle, âme ingrate et légère,
La nuit avec le fils, le jour avec le père !

CLARICE.

Son père, de vieux temps, est grand ami du mien.

ALCIPPE.

Cette vieille amitié faisait votre entretien ?
Tu te sens convaincue, et tu m'oses répondre !
Te faut-il quelque chose encor pour te confondre ?

CLARICE.

Alcippe, si je sais quel visage a le fils...

ALCIPPE.

La nuit était fort noire alors que tu le vis.
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique,
Une collation superbe et magnifique,
Six services de rang, douze plats à chacun?
Son entretien alors t'était fort importun?
Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage,
Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage?
Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour,
Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour?
T'en ai-je dit assez? Rougis, et meurs de honte !

CLARICE.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

ALCIPPE.

Quoi ! je suis donc un fourbe, un bizarre, un jaloux?

CLARICE.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous,
Alcippe, croyez-moi.

ALCIPPE.

Ne cherche point d'excuses ;
Je connais tes détours, et devine tes ruses.
Adieu : suis ton Dorante et l'aime désormais ;
Laisse en repos Alcippe et n'y pense jamais.

CLARICE.

Écoutez quatre mots.

ALCIPPE.

Ton père va descendre.

CLARICE.

Non, il ne descend point et ne peut nous entendre ;
Et j'aurai tout loisir de vous désabuser.

ALCIPPE.

Je ne t'écoute point, à moins que m'épouser,
A moins qu'en attendant le jour du mariage,
M'en donner ta parole et deux baisers en gage.

CLARICE.

Pour me justifier vous demandez de moi,
Alcippe?

ALCIPPE.

Deux baisers, et ta main, et ta foi.

CLARICE.

Que cela ?

ALCIPPE.

Résous-toi, sans plus me faire attendre.

CLARICE.

Je n'ai pas le loisir, mon père va descendre.

SCÈNE IV : ALCIPPE.

ALCIPPE.

Va, ris de ma douleur alors que je te perds ;
 Par ces indignités romps toi-même mes fers ;
 Aide mes feux trompés à se tourner en glace ;
 Aide un juste courroux à se mettre en leur place.
 Je cours à la vengeance et porte à ton amant
 Le vif et prompt effet de mon ressentiment.
 S'il est homme de cœur, ce jour même nos armes
 Régleront par leur sort tes plaisirs ou tes larmes ;
 Et plutôt que le voir possesseur de mon bien,
 Puissé-je dans son sang voir couler tout le mien !
 Le voici, ce rival, que son père t'amène :
 Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine ;
 Sa vue accroit l'ardeur dont je me sens brûler :
 Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.

SCÈNE V : GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Dorante, arrêtons-nous ; le trop de promenade
 Me mettrait hors d'haleine et me ferait malade.
 Que l'ordre est rare et beau de ces grands bâtiments !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans.
 J'y croyais ce matin voir une île enchantée ;
 Je la laissai déserte, et la trouve habitée ;
 Quelque Amphion nouveau¹, sans l'aide des maçons,
 En superbes palais a changé ses buissons.

GÉRONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses :
 Dans tout le Pré-aux-Clercs tu verras mêmes choses²,

1. Amphion, d'après la Fable, fonda Thèbes aux accents de sa lyre qui remuaient les pierres. — 2. Le Pré-aux-Clercs était le faubourg Saint-Germain d'aujourd'hui.

Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais Cardinal¹.
Toute une ville entière, avec pompe bâtie,
Semble d'un vieux fossé par miracle sortie,
Et nous fait présumer, à ses superbes toits,
Que tous ses habitants sont des dieux ou des rois.
Mais changeons de discours. Tu sais combien je t'aime?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GÉRONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi,
Et que je te vois prendre un périlleux emploi,
Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie²
Et force à tous moments de négliger la vie,
Avant qu'aucun malheur te puisse être venu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE, *à part*.

Oh ! ma chère Lucrèce !

GÉRONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maîtresse³,
Honnête, belle, riche.

DORANTE.

Ah ! pour la bien choisir,
Mon père, donnez-moi un peu plus de loisir.

GÉRONTE.

Je la connais assez : Clarice est belle et sage,
Autant que dans Paris il en soit de son âge ;
Son père de tout temps est mon plus grand ami,
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah ! monsieur, j'en frémis :
D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GÉRONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

1. Aujourd'hui Palais-Royal, bâti sous Richelieu.

2. *Var.* Où la chaleur de l'âge et l'honneur te convie

D'exposer à tous coups et ton sang et ta vie (1644-1656).

3. *Maîtresse* : la femme que l'on aime et que l'on veut épouser.

DORANTE, *à part.*

Il faut jouer d'adresse.

(*Haut.*)

Quoi ? monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom et signaler mon bras...

GÉRONTE.

Avant qu'être¹ au hasard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;
Je veux qu'un petit-fils puisse y tenir ton rang,
Soutenir ma vieillesse et réparer mon sang.
En un mot, je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible !

GÉRONTE.

Fais ce que je te dis.

DORANTE.

Mais s'il est impossible ?

GÉRONTE.

Impossible ! et comment ?

DORANTE.

Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon j'embrasse vos genoux.
Je suis...

GÉRONTE.

Quoi ?

DORANTE.

Dans Poitiers...

GÉRONTE.

Parle donc, et te lève.

DORANTE.

Je suis donc marié, puisqu'il faut que j'achève.

GÉRONTE.

Sans mon consentement ?

DORANTE.

On m'a violenté :

Vous ferez tout casser par votre autorité ;
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée

1. Être au hasard : risquer.

Par la fatalité la plus inopinée..

Ah ! si vous le saviez !

GÉRONTE.

Dis, ne me cache rien.

DORANTE.

Elle est de fort bon lieu, mon père ; et pour son bien,
S'il n'est du tout¹ si grand que votre humeur souhaite..

GÉRONTE.

Sachons, à cela près, puisque c'est chose faite.

Elle se nomme ?

DORANTE.

Orphise ; et son père, Armédon.

GÉRONTE.

Je n'ai jamais ouï ni l'un ni l'autre nom.

Mais poursuis.

DORANTE.

Je la vis presque à mon arrivée.

Une âme de rocher ne s'en fût pas sauvée,
Tant elle avait d'appas, et tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur !
Je cherchai donc chez elle à faire connaissance ;
Et les soins obligeants de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
J'en reçus des faveurs secrètes, mais honnêtes ;
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes
Qu'en son quartier souvent je me coulais sans bruit
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venais de monter dans sa chambre
(Ce fut, s'il m'en souvient, le second de septembre,
Oui, ce fut ce jour-là que je fus attrapé,)
Ce soir même son père en ville avait soupé ;
Il monte à son retour, il frappe à la porte : elle
Transit, pâlit, rougit, me cache en sa ruelle,
Ouvre enfin, et d'abord (qu'elle eut d'esprit et d'art !)
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vue :
Il se sied ; il lui dit qu'il veut la voir pourvue ;

1. *Du tout* : tout à fait.

Lui propose un parti qu'on lui venait d'offrir.
 Jugez combien mon cœur avait lors à souffrir !
 Par sa réponse adroite elle sut si bien faire
 Que sans m'inquiéter elle plut à son père.
 Ce discours ennuyeux enfin se termina ;
 Le bonhomme partait, quand ma montre sonna ;
 Et lui, se retournant vers sa fille étonnée :
 « Depuis quand cette montre ? Et qui vous l'a donnée ?
 — Acaste, mon cousin, me la vient d'envoyer,
 Dit-elle, et veut ici la faire nettoyer,
 N'ayant point d'horlogiers au lieu de sa demeure :
 Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure.
 — Donnez-la-moi, dit-il, j'en prendrai mieux le soin. »
 Alors pour me la prendre elle vient en mon coin ;
 Je la lui donne en main ; mais voyez ma disgrâce,
 Avec mon pistolet le cordon s'embarrasse,
 Fait marcher le déclin¹ : le feu prend, le coup part ;
 Jugez de notre trouble à ce triste hasard.
 Elle tombe par terre ; et moi, je la crus morte.
 Le père, épouvanté, gagne aussitôt la porte ;
 Il appelle au secours, il crie à l'assassin :
 Son fils et deux valets me coupent le chemin.
 Furieux de ma perte, et combattant de rage,
 Au milieu de tous trois je me faisais passage,
 Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
 Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
 Désarmé, je recule, et rentre : alors Orphise,
 De sa frayeur première aucunement² remise,
 Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi,
 Qu'elle pousse la porte et s'enferme avec moi.
 Soudain nous entassons, pour défenses nouvelles,
 Bancs, tables, coffres, lits, et jusqu'aux escabelles :
 Nous nous barricadons, et, dans ce premier feu,
 Nous croyons gagner tout à différer un peu.
 Mais comme à ce rempart l'un et l'autre travaille,
 D'une chambre voisine on perce la muraille :
 Alors me voyant pris, il fallut composer.
*(Ici Clarice les voit de sa fenêtre, et Lucrèce, avec Isabelle,
 les voit aussi de la sienne³.)*

1. Ressort abattant le chien d'une arme à feu.

2. *Aucunement* : jusqu'à un certain point.

3. Les deux maisons sont vis-à-vis sur la place et s'ouvrent sur la scène.

GÉRONTE.

C'est-à-dire, en français, qu'il fallut l'épouser ?

DORANTE.

Les siens m'avaient trouvé de nuit seul avec elle.
Ils étaient les plus forts, elle me semblait belle.
Le scandale était grand, son honneur se perdait ;
A ne le faire pas ma tête en répondait ;
Ses grands efforts pour moi, son péril, et ses larmes,
A mon cœur amoureux étaient de nouveaux charmes :
Donc, pour sauver ma vie ainsi que son honneur,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace¹,
Et fis ce que tout autre aurait fait à ma place.
Choisissez maintenant de me voir ou mourir,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GÉRONTE.

Non, non, je ne suis pas si mauvais que tu penses,
Et trouve en ton malheur de telles circonstances
Que mon amour t'excuse ; et mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisait vous le taire.

GÉRONTE.

Je prends peu garde au bien, afin d'être bon père.
Elle est belle, elle est sage, elle sort de bon lieu,
Tu l'aimes, elle t'aime ; il me suffit. Adieu :
Je vais me dégager du père de Clarice.

SCÈNE VI : DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire, et de mon artifice ?
Le bonhomme en tient-il ? m'en suis-je bien tiré ?
Quelque sot en ma place y serait demeuré ;
Il eût perdu le temps à gémir et se plaindre,
Et malgré son amour, se fût laissé contraindre.
Oh ! l'utile secret que mentir à propos.

1. *Bonace* : calme de la mer.

CLITON.

Quoi? ce que vous disiez n'est pas vrai?

DORANTE.

Pas deux mots ;

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon âme et mon cœur à Lucrèce.

CLITON.

Quoi? la montre, l'épée, avec le pistolet...

DORANTE.

Industrie¹.

CLITON.

Obligez, monsieur, votre valet :
Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de maître,
Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connaître ;
Quoique bien averti, j'étais dans le panneau².

DORANTE.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau :
Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire³,
Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

CLITON.

Avec ces qualités j'ose bien espérer
Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer.
Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse...

SCÈNE VII : DORANTE, CLITON, SABINE.

SABINE.

(Elle lui donne un billet.)

Lisez ceci, monsieur.

DORANTE.

D'où vient-il?

SABINE.

De Lucrèce.

DORANTE, *après l'avoir lu.*

Dis-lui que j'y viendrai.

(Sabine rentre, et Dorante continue.)

Doute encore, Cliton,

A laquelle des deux appartient ce beau nom.

1. *Industrie* : stratagème. — 2. *Panneau* : sorte de filet. — 3. *Secrétaire* : confident ; n'est usité avec ce sens qu'en poésie.

Lucrèce sent sa part des feux qu'elle fait naître
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot.
Qu'aurait l'autre à m'écrire, à qui je n'ai dit mot?

CLITON.

Monsieur, pour ce sujet n'ayons point de querelle :
Cette nuit, à la voix, vous saurez si c'est elle.

DORANTE.

Coule-toi là dedans¹, et de quelqu'un des siens
Sache subtilement sa famille et ses biens.

SCÈNE VIII : DORANTE, LYCAS.

LYCAS, *lui présentant un billet.*

Monsieur.

DORANTE.

Autre billet.

(Il continue, après avoir lu tout bas le billet.)

J'ignore quelle offense

Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;
Mais n'importe, dis-lui que j'irai volontiers.
Je te suis².

(Lycas rentre, et Dorante continue seul.)

Je revins hier au soir de Poitiers,
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage,
Et j'ai déjà querelle, amour et mariage :
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé ;
Vienne encore un procès, et je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes,
Plus en nombre à la fois et plus embarrassantes.
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler.
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

1. Dans la maison de Lucrèce.

2. Var. *Billet d'Alcippe à Dorante.*

« Une offense reçue

Me fait, l'épée en main, souhaiter votre vue.

Je vous attends au mail. Alcippe. »

DORANTE (après avoir lu).

Oui, volontiers.

Je te suis (1644).

ACTE TROISIÈME¹

SCÈNE PREMIÈRE : DORANTE, ALCIPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez² tous deux en hommes de courage,
 Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage.
 Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
 Que je sois survenu pour vous refaire amis,
 Et que, la chose égale, ainsi je vous sépare :
 Mon heur en est extrême, et l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi,
 Qui lui faisais raison sans avoir su de quoi.
 Mais, Alcippe, à présent tirez-moi hors de peine :
 Quel sujet aviez-vous de colère ou de haine ?
 Quelque mauvais rapport m'aurait-il pu noircir ?
 Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le savez assez.

DORANTE.

Plus je me considère,
 Moins je découvre en moi ce qui vous peut déplaire.

ALCIPPE.

Eh bien ! puisqu'il vous faut parler plus clairement,
 Depuis plus de deux ans j'aime secrètement ;
 Mon affaire est d'accord et la chose vaut faite³,
 Mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
 Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,
 Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi,
 Vous avez donné bal, collation, musique ;
 Et vous n'ignorez pas combien cela me pique,
 Puisque, pour me jouer un si sensible tour,
 Vous m'avez à dessein caché votre retour,
 Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
 Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
 Ce procédé m'étonne, et j'ai lieu de penser
 Que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

1. L'action se passant sur la place Royale, les femmes parlent du balcon de leurs fenêtres.

2. *Faire* : agir. — 3. La chose est comme faite.

DORANTE.

Si vous pouviez encor douter de mon courage,
Je ne vous guérirais ni d'erreur ni d'ombrage,
Et nous nous reverrions, si nous étions rivaux ;
Mais comme vous savez tous deux ce que je vaux,
Écoutez en deux mots l'histoire démêlée :
Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée
N'a pu vous donner lieu de devenir jaloux,
Car elle est mariée, et ne peut être à vous.
Depuis peu pour affaire elle est ici venue,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

ALCIPPE.

Je suis ravi, Dorante, en cette occasion,
De voir finir sitôt notre division.

DORANTE.

Alcippe, une autre fois donnez moins de croyance
Aux premiers mouvements de votre défiance ;
Jusqu'à mieux savoir tout sachez vous retenir,
Et ne commencez pas par où l'on doit finir.
Adieu : je suis à vous.

SCÈNE II : ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Ce cœur encor soupire.

ALCIPPE.

Hélas ! je sors d'un mal pour tomber dans un pire.
Cette collation, qui l'aura pu donner ?
A qui puis-je m'en prendre ? et que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flammes.
Cette galanterie était pour d'autres dames.
L'erreur de votre page a causé votre ennui¹ ;
S'étant trompé lui-même, il vous trompe après lui.
J'ai tout su de lui-même et des gens de Lucrèce².
Il avait vu chez elle entrer votre maîtresse ;
Mais il n'avait pas vu qu'Hippolyte et Daphné,
Ce jour-là, par hasard, chez elle avaient diné.

1. *Ennui* : chagrin.

2. *Var.* Je viens de tout savoir d'un des gens de Lucrèce (1644-1656).

Il les en voit sortir, mais à coiffe abattue,
 Et sans les approcher il suit de rue en rue ;
 Aux couleurs¹, au carrosse, il ne doute de rien ;
 Tout était à Lucrèce et le dupe si bien
 Que, prenant ces beautés pour Lucrèce et Clarice,
 Il rend à votre amour un très mauvais service.
 Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau,
 Descendre de carrosse, entrer dans un bateau ;
 Il voit porter des plats, entend quelque musique
 (A ce que l'on m'a dit, assez mélancolique).
 Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété ;
 Car enfin le carrosse avait été prêté :
 L'avis se trouve faux ; et ces deux autres belles
 Avaient en plein repos passé la nuit chez elles.

ALCIPPE.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet
 J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet !

PHILISTE.

Je ferai votre paix. Mais sachez autre chose :
 Celui qui de ce trouble est la seconde cause,
 Dorante, qui tantôt nous en a tant conté
 De son festin superbe et sur l'heure apprêté,
 Lui qui, depuis un mois nous cachant sa venue,
 La nuit, *incognito*, visite une inconnue,
 Il vint hier de Poitiers et, sans faire aucun bruit,
 Chez lui paisiblement a dormi toute nuit².

ALCIPPE.

Quoi ! sa collation...

PHILISTE.

N'est rien qu'un pur mensonge ;
 Ou, quand il l'a donnée, il l'a donnée en songe.

ALCIPPE.

Dorante, en ce combat si peu prémédité,
 M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté.
 La valeur n'apprend point la fourbe en son école :
 Tout homme de courage est homme de parole ;
 A des vices si bas il ne peut consentir,
 Et fuit plus que la mort la honte de mentir.
 Cela n'est point.

1. Les couleurs de la livrée. — 2. Toute la nuit.

PHILISTE.

Dorante, à ce que je présume,
Est vaillant par nature et menteur par coutume.
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité,
Et vous-même admirez notre simplicité :
A nous laisser duper nous sommes bien novices.
Une collation servie à six services,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux,
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine
Fût descendu du ciel dedans quelque machine.
Quiconque le peut croire ainsi que vous et moi,
S'il a manqué de sens, n'a pas manqué de foi.
Pour moi, je voyais bien que tout ce badinage
Répondait assez mal aux remarques du page ;
Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint
Et, sans examiner, croit tout ce qu'elle craint.
Mais laissons là Dorante avecque son audace ;
Allons trouver Clarice et lui demander grâce :
Elle pouvait tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain et me laissez agir.
Je veux par ce récit vous préparer la voie,
Dissiper sa colère et lui rendre sa joie.
Ne vous exposez point, pour gagner un moment,
Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidèle,
Je pense l'entrevoir avec son Isabelle.
Je suivrai tes conseils et fuirai son courroux
Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vu jaloux.

SCÈNE III : CLARICE, ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle, il est temps, allons trouver Lucrèce.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard, et rien ne vous en presse.
Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit :
A peine ai-je parlé, qu'elle a sur l'heure écrit.

CLARICE.

Clarice à la servir ne serait pas moins prompte.
 Mais dis, par sa fenêtre as-tu bien vu Gêronte?
 Et sais-tu que ce fils qu'il m'avait tant vanté
 Est ce môme inconnu qui m'en a tant conté?

ISABELLE.

A Lucrèce avec moi je l'ai fait reconnaître ;
 Et sitôt que Gêronte a voulu disparaître,
 Le voyant resté seul avec un vieux valet,
 Sabine à nos yeux môme a rendu le billet.
 Vous parlerez à lui.

CLARICE.

Qu'il est fourbe, Isabelle.

ISABELLE.

Eh bien ! cette pratique est-elle si nouvelle ?
 Dorante est-il le seul qui de jeune écolier
 Pour être mieux reçu s'érige en cavalier ?
 Que j'en sais comme lui qui parlent d'Allemagne,
 Et, si l'on veut les croire, ont vu chaque campagne ;
 Sur chaque occasion tranchent des entendus¹,
 Content quelque défaite, et des chevaux perdus ;
 Qui dans une gazette apprenant ce langage,
 S'ils sortent de Paris, ne vont qu'à leur village
 Et se donnent ici pour témoins approuvés
 De tous ces grands combats qu'ils ont lus ou rêvés !
 Il aura cru sans doute, ou je suis fort trompée,
 Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ;
 Et vous prenant pour telle, il a jugé soudain
 Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la main.
 Ainsi donc, pour vous plaire, il a voulu paraître,
 Non pas pour ce qu'il est, mais pour ce qu'il veut être,
 Et s'est osé promettre un traitement plus doux
 Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

CLARICE.

En matière de fourbe, il est maître, il y pipe ;
 Après m'avoir dupée, il dupe encore Alcippe.
 Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
 D'un festin qu'hier soir il m'a donné sur l'eau.

1. Trancher de l'entendu ; affecter l'air d'un homme entendu.

(Juge un peu si la pièce a la moindre apparence).
 Alcippe cependant m'accuse d'inconstance,
 Me fait une querelle où je ne comprends rien.
 J'ai, dit-il, toute nuit souffert son entretien ;
 Il me parle de bal, de danse, de musique,
 D'une collation superbe et magnifique,
 Servie à tant de plats, tant de fois redoublés,
 Que j'en ai la cervelle et les esprits troublés.

ISABELLE.

Reconnaissez par là que Dorante vous aime,
 Et que dans son amour son adresse est extrême ;
 Il aura su qu'Alcippe était bien avec vous¹,
 Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux.
 Soudain à cet effort il en a joint un autre :
 Il a fait que son père est venu voir le vôtre.
 Un amant peut-il mieux agir en un moment
 Que de gagner un père et brouiller l'autre amant !
 Votre père l'agrée, et le sien vous souhaite,
 Il vous aime, il vous plaît : c'est une affaire faite.

CLARICE.

Elle est faite, de vrai, ce qu'elle se fera².

ISABELLE.

Quoi? votre cœur se change et désobéira?

CLARICE.

Tu vas sortir de garde et perdre tes mesure³.
 Explique, si tu peux, encor ses impostures :
 Il était marié sans que l'on en sût rien ;
 Et son père a repris sa parole du mien,
 Fort triste de visage et fort confus dans l'âme.

ISABELLE.

Ah ! je dis à mon tour : « Qu'il est fourbe, madame ! »
 C'est bien aimer la fourbe, et l'avoir bien en main
 Que de prendre plaisir à fourber sans dessein ;
 Car pour moi, plus j'y songe, et moins je puis comprendre
 Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.

1. *Var.* Il aura su qu'Alcippe était aimé de vous (1644-1656).

2. Juste autant qu'elle se fera. — 3. Métaphores empruntées au langage de l'escrime. C'est-à-dire : tu vas n'être plus de garde et perdre la notion de la distance exacte pour porter ou pour parer.

Mais qu'allez-vous donc faire? et pourquoi lui parler?
Est-ce à dessein d'en rire ou de le quereller?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrais davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.
Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité,
Et si c'était lui-même, il pourrait me connaître :
Entrons donc chez Lucrèce, allons à sa fenêtre,
Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.
Mon jaloux, après tout, sera mon pis aller :
Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée,
Sachant ce que je sais, la chose est fort aisée.

SCÈNE IV : DORANTE, CLITON.

Voici l'heure et le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai su tout ce détail d'un ancien valet.
Son père est de la robe¹, et n'a qu'elle de fille ;
Je vous ai dit son bien, son âge et sa famille :
Mais, monsieur, ce serait pour me bien divertir,
Si comme vous Lucrèce excellait à mentir :
Le divertissement serait rare, ou je meure !
Et je voudrais qu'elle eût ce talent pour une heure ;
Qu'elle pût un moment vous piper en votre art,
Rendre conte pour conte, et martre pour renard² :
D'un et d'autre côté j'en entendrais de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grâce à fort peu de personnes :
Il y faut promptitude, esprit, mémoire, soins,
Ne se brouiller jamais, et rougir encor moins³.
Mais la fenêtre s'ouvre, approchons.

1. De la magistrature. — 2. Rendre plus que l'on a reçu.

3. Var. Ne hésiter jamais et rougir encor moins (1644-1660).

SCÈNE V : CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, *à la fenêtre* ; DORANTE, CLITON, *en bas*.

CLARICE, *à Isabelle*.

Isabelle,
Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir,
Je ne manquerai pas de vous en avertir.
(*Isabelle descend de la fenêtre et ne se montre plus.*)

LUCRÈCE, *à Clarice*.

Il conte assez au long ton histoire à mon père.
Mais parle sous mon nom, c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Êtes-vous là, Dorante?

DORANTE.

Oui, madame, c'est moi,
Qui veut vivre et mourir sous votre seule loi.

LUCRÈCE, *à Clarice*.

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE, *à Lucrèce*.

Il devrait s'épargner cette gêne inutile.
Mais m'aurait-il déjà reconnue à la voix?

CLITON, *à Dorante*.

C'est elle ; et je me rends, monsieur, à cette fois.

DORANTE, *à Clarice*.

Oui, c'est moi qui voudrais effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux ;
C'est une longue mort ; et pour moi, je confesse
Que pour vivre il faut être esclave de Lucrèce.

CLARICE, *à Lucrèce*.

Chère amie, il en conte à chacune à son tour.

LUCRÈCE, *à Clarice*.

Il aime à promener sa fourbe et son amour.

DORANTE.

A vos commandements j'apporte donc ma vie ;
Trop heureux, si pour vous elle m'était ravie !
Disposez-en, madame, et me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulais tantôt proposer quelque chose ;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible ! Ah ! pour vous
Je pourrai tout, madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier, quand je sais que vous l'êtes ?

DORANTE.

Moi, marié ! ce sont pièces¹ qu'on vous a faites ;
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Il ne sait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, et si par cette voie
On pense...

CLARICE.

Et vous pensez encor que je vous croie ?

DORANTE.

Que le foudre à vos yeux m'écrase, si je mens.

CLARICE.

Un menteur est toujours prodigue de serments.

DORANTE.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée
Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,
Cessez d'être en balance et de vous défier
De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

1. *Faire pièce* : jouer une farce.

CLARICE, à *Lucrèce*.

On dirait qu'il dit vrai, tant son effronterie
Avec naïveté pousse une menterie.

DORANTE.

Pour vous ôter de doute, agréez que demain
En qualité d'époux je vous donne la main.

CLARICE.

Eh ! vous la donneriez en un jour à deux mille.

DORANTE.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville,
Mais en crédit si grand que j'en crains les jaloux.

CLARICE.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous,
Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,
Et n'en a vu qu'à coups d'écritoire ou de verre¹ ;
Qui vint hier de Poitiers et conte, à son retour,
Que depuis une année il fait ici sa cour ;
Qui donne toute nuit festin, musique et danse,
Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence ;
Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit :
Sa méthode est jolie à se mettre en crédit !
Vous-même, apprenez-moi comme il faut qu'on le nomme.

CLITON, à *Dorante*.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme.

DORANTE, à *Cliton*.

Ne t'épouvante point, tout vient en sa saison.

(*A Clarice.*)

De ces inventions chacune a sa raison :
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente ;
Mais à présent je passe à la plus importante :
J'ai donc feint cet hymen (pourquoi désavouer
Ce qui vous forcera vous-même à me louer ?)
Je l'ai feint, et ma feinte à vos mépris m'expose ;
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

CLARICE.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Écoutez-moi. Ne pouvant consentir...

1. Batailles d'étudiants.

CLITON, *à Dorante.*

De grâce, dites-moi si vous allez mentir.

DORANTE, *bas, à Cliton.*

Ah ! je t'arracherai cette langue importune.

(*A Clarice.*)

Donc, comme à vous servir j'attache ma fortune,
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un père à d'autres lois voulût m'assujettir...

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Il fait pièce nouvelle, écoutons.

DORANTE.

Cette adresse

A conservé mon âme à la belle Lucrèce ;
Et, par ce mariage au besoin inventé,
J'ai su rompre celui qu'on m'avait apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes,
Appelez-moi grand fourbe et grand donneur de bourdes ;
Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment,
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres ;
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres ;
Et, libre pour entrer en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence,
Et me laisse toujours en juste défiance.
Le moyen que mes yeux eussent de tels appas
Pour qui m'a si peu vue et ne me connaît pas ?

DORANTE.

Je ne vous connais pas ! Vous n'avez plus de mère ;
Périandre est le nom de monsieur votre père ;
Il est homme de robe, adroit et retenu ;
Dix mille écus de rente en font le revenu ;
Vous perdîtes un frère aux guerres d'Italie ;
Vous aviez une sœur qui s'appelait Julie.
Vous connais-je à présent ? dites encor que non.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Cousine, il te connaît, et t'en veut tout de bon.

LUCRÈCE, *en elle-même.*

Plût à Dieu !

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*
 Découvrons le fond de l'artifice.
 (*A Dorante.*)

J'avais voulu tantôt vous parler de Clarice,
 Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.
 Dites-moi, seriez-vous pour elle à marier?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme.
 Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon âme,
 Et vous ne pouvez plus désormais ignorer
 Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.
 Je n'ai ni feux ni vœux que pour votre service,
 Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes, à vrai dire, un peu bien dégoûté :
 Clarice est de maison¹ et n'est pas sans beauté ;
 Si Lucrèce à vos yeux paraît un peu plus belle,
 De bien mieux faits que vous se contenteraient d'elle.

DORANTE.

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

CLARICE.

Quel est-il, ce défaut?

DORANTE.

Elle ne me plaît pas ;
 Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
 Je serai marié, si l'on veut, en Turquie.

CLARICE.

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
 Vous lui serriez la main et lui parliez d'amour.

DORANTE.

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Écoutez l'imposteur ; c'est hasard s'il n'en jure.

DORANTE.

Que du ciel...

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

L'ai-je dit?

1. C'est-à-dire Clarice est bien née.

DORANTE.

J'éprouve le courroux
Si j'ai parlé, Lucrèce, à personne qu'à vous !

CLARICE.

Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vu moi-même en ma présence :
Vous couchez d'imposture¹, et vous osez jurer,
Comme si je pouvais vous croire ou l'endurer ?
Adieu : retirez-vous, et croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaye ainsi par raillerie,
Et que pour me donner des passe-temps si doux,
J'ai donné cette baye² à bien d'autres qu'à vous.

SCÈNE VI : DORANTE, CLITON.

CLITON.

Eh bien ! vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.

Ah ! Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte.

CLITON.

Vous en avez sans doute un plus heureux succès,
Et vous avez gagné chez elle un grand accès ;
Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence,
Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.

Peut-être. Qu'en crois-tu ?

CLITON.

Le peut-être est gaillard.

DORANTE.

Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part,
Et tienne tout perdu pour un peu de traverse ?

CLITON.

Si jamais cette part tombait dans le commerce,
Et qu'il vous vint marchand pour ce trésor caché,
Je vous conseillerais d'en faire bon marché.

1. *Coucher d'imposture* : payer d'imposture (comme on dit « payer d'audace »).

2. *Baye* : tromperie.

DORANTE.

Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable?

CLITON.

A chaque bout de champ vous mentez comme un diable.

DORANTE.

Je disais vérité.

CLITON.

Quand un menteur la dit,

En passant par sa bouche elle perd son crédit.

DORANTE.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche

Elle pourra trouver un accueil moins farouche.

Allons sur le chevet rêver quelque moyen

D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.

Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune :

Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune ;

Et de quelques effets que les siens soient suivis,

Il sera demain jour, et la nuit porte avis.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, monsieur, pensez-vous qu'il soit jour chez Lucrèce?

Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,

Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver.

J'en puis voir sa fenêtre, et de sa chère idée¹

Mon âme à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver, n'avez-vous rien trouvé

Pour servir de remède au désordre arrivé?

1. *Ide* : image d'un objet dans l'esprit.

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnais hier pour grand, pour rare, pour suprême.
Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal ;
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sais ce qu'est Lucrèce, elle est sage et discrète ;
A lui faire présent mes efforts seraient vains :
Elle a le cœur trop bon ; mais ses gens ont des mains ;
Et bien que sur ce point elle les désavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoue :
Ils parlent, et souvent on les daigne écouter.
A tel prix que se soit, il m'en faut acheter.
Si celle-ci venait qui m'a rendu sa lettre,
Après ce qu'elle a fait j'ose tout m'en promettre ;
Et ce sera hasard si, sans beaucoup d'effort,
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes vous dites vrai, j'en juge par moi-même :
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime ;
Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu¹,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne sait ; mais ce confus murmure,
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure,
Et si de tout le jour je vous avais quitté,
Je vous soupçonnerais de cette nouveauté.

1. *Faire vertu* : faire de l'effet.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrèce?

CLITON.

Ah ! monsieur, m'auriez-vous joué ce tour d'adresse?

DORANTE.

Nous nous battîmes hier, et j'avais fait serment
De ne parler jamais de cet événement ;
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne célerai rien, puisque je l'ai promis.
Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis :
Il passa par Poitiers, où nous primes querelle ;
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vue il en faudrait tâter.
Hier nous nous rencontrons ; cette ardeur se réveille,
Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ;
Je me défais de toi, j'y cours, je le rejoins,
Nous vidons sur le pré l'affaire sans témoins ;
Et, le perçant à jour de deux coups d'estocade,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade :
Il tombe dans son sang.

CLITON.

A ce compte il est mort?

DORANTE.

Je le laissai pour tel.

CLITON.

Certes je plains son sort :
Il était honnête homme ; et le ciel ne déploie...

SCÈNE II : DORANTE, ALCIPPE, CLITON.

ALCIPPE.

Je te veux, cher ami, faire part de ma joie.
Je suis heureux : mon père...

DORANTE.

Eh bien?

ALCIPPE.

Vient d'arriver.

CLITON, *à Dorante.*

Cette place pour vous est commode à rêver.

DORANTE.

Ta joie est peu commune, et pour revoir un père
Un tel homme que nous ne se réjouit guère.

ALCIPPE.

Un esprit que la joie entièrement saisit
Présume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit.
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée :
On attendait mon père afin de tout signer.

DORANTE.

C'est ce que mon esprit ne pouvait deviner ;
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

ALCIPPE.

Oui, je lui vais porter cette heureuse nouvelle
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

DORANTE.

Tu t'acquiès d'autant plus un cœur reconnaissant.
Enfin donc ton amour ne craint plus de disgrâce ?

ALCIPPE.

Cependant qu'au logis mon père se délasse,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

CLITON, *bas, à Dorante.*

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

ALCIPPE.

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance.
Excuse d'un amant la juste impatience :
Adieu.

DORANTE.

Le ciel te donne un hymen sans souci !

SCÈNE III : DORANTE, CLITON.

CLITON.

Il est mort ! Quoi ? monsieur, vous m'en donnez aussi,
A moi, de votre cœur l'unique secrétaire,
A moi, de vos secrets le grand dépositaire !

Avec ces qualités j'avais lieu d'espérer
Qu'assez malaisément je pourrais m'en parer.

DORANTE.

Quoi ! mon combat te semble un conte imaginaire ?

CLITON.

Je croirai tout, monsieur, pour ne pas vous déplaire ;
Mais vous en contez tant, à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, et bons yeux.
Maure, juif ou chrétien, vous n'épargnez personne.

DORANTE.

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne !
L'état où je le mis était fort périlleux ;
Mais il est à présent des secrets merveilleux :
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie¹ ?
On en voit tous les jours des effets étonnants.

CLITON.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenants ;
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais et si gaillard.

DORANTE.

La poudre que tu dis n'est que de la commune.
On n'en fait plus de cas ; mais, Cliton, j'en sais une
Qui rappelle sitôt des portes du trépas
Qu'en moins d'un tournemain² on ne s'en souvient pas ;
Quiconque la sait faire a de grands avantages.

CLITON.

Donnez-m'en le secret, et je vous sers sans gages.

DORANTE.

Je te le donnerais, et tu serais heureux ;
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles
Que ce seraient pour toi des trésors inutiles.

1. Remède un moment à la mode. Fait d'un sulfate calciné, il agissait, disait-on, même à distance : d'où son nom.

2. *Tournemain* : le temps de tourner la main.

CLITON.

Vous savez donc l'hébreu ?

DORANTE.

L'hébreu ? parfaitement
J'ai dix langues, Cliton, à mon commandement.

CLITON.

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries,
Pour fournir tour à tour à tant de menteries ;
Vous les hachez menu comme chair à pâtés.
Vous avez tout le corps bien plein de vérités,
Il n'en sort jamais une.

DORANTE.

Ah ! cervelle ignorante !
Mais mon père survient.

SCÈNE IV : GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Je vous cherchais, Dorante.

DORANTE, *à part*.

Je ne vous cherchais pas, moi. Que mal à propos
Son abord importun vient troubler mon repos !
Et qu'un père incommode un homme de mon âge !

GÉRONTE.

Vu l'étroite union que fait le mariage,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint.
La raison le défend, et je sens dans mon âme
Un violent désir de voir ici ta femme.

J'écris donc à son père ; écris-lui comme moi :
Je lui mande qu'après ce que j'ai su de toi,
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille,
Si sage, et si bien née, entre dans ma famille.
J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne ;
Car enfin il le faut, et le devoir l'ordonne :
N'envoyer qu'un valet sentirait son mépris¹.

1. C'est-à-dire le procédé serait méprisant. Comparez l'expression « sentir son grand seigneur ».

DORANTE.

De vos civilités il sera bien surpris,
Et pour moi, je suis prêt ; mais je perdrai ma peine :
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amène ;
Elle est grosse.

GÉRONTE.

Elle est grosse !

DORANTE.

Et de plus de six mois.

GÉRONTE.

Que de ravissements je sens à cette fois !

DORANTE.

Vous ne voudriez pas hasarder sa grossesse ?

GÉRONTE.

Non, j'aurai patience autant que d'allégresse ;
Pour hasarder ce gage il m'est trop précieux.
A ce coup ma prière a pénétré les cieux :
Je pense en le voyant que je mourrai de joie.
Adieu : je vais changer la lettre que j'envoie,
En écrire à son père un nouveau compliment,
Le prier d'avoir soin de son accouchement,
Comme du seul espoir où mon bonheur se fonde.

DORANTE, *bas, à Cliton.*

Le bonhomme s'en va le plus content du monde.

GÉRONTE, *se retournant.*

Écris-lui comme moi.

DORANTE.

Je n'y manquerai pas.

Qu'il est bon !

(*A Cliton.*)

CLITON.

Taisez-vous, il revient sur ses pas.

GÉRONTE.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-père.
Comment s'appelle-t-il ?

DORANTE.

Il n'est pas nécessaire ;
Sans que vous vous donniez ces soucis superflus,
En fermant le paquet j'écirai le dessus.

GÉRONTE.

Étant tout d'une main, il sera plus honnête.

DORANTE, *à part (le premier vers)*.

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête?

Votre main ou la mienne, il n'importe des deux.

GÉRONTE.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

DORANTE.

Son père sait la cour.

GÉRONTE.

Ne me fais plus attendre.

Dis-moi...

DORANTE, *à part*.

Que lui dirai-je?

GÉRONTE

Il s'appelle?

DORANTE.

Pyrandre.

GÉRONTE.

Pyrandre ! tu m'as dit tantôt un autre nom.

C'était, je m'en souviens, oui, c'était Armédon.

DORANTE.

Oui, c'est là son nom propre, et l'autre d'une terre ;

Il portait ce dernier quand il fut à la guerre,

Et se sert si souvent de l'un et l'autre nom

Que tantôt c'est Pyrandre, et tantôt Armédon.

GÉRONTE.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,

Et j'en usais ainsi du temps de mon jeune âge.

Adieu : je vais écrire.

SCÈNE V : DORANTE, CLITON.

DORANTE.

Enfin j'en suis sorti.

CLITON.

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti.

DORANTE.

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

CLITON.

Mais on éclaircira bientôt toute l'histoire.
Après ce mauvais pas où vous avez bronché,
Le reste encor longtemps ne peut être caché :
On le sait chez Lucrèce, et chez cette Clarice,
Qui, d'un mépris si grand piquée avec justice,
Dans son ressentiment prendra l'occasion
De vous couvrir de honte et de confusion.

DORANTE.

Ta crainte est bien fondée, et puisque le temps presse,
Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrèce.
Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.

SCÈNE VI : DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chère amie, hier soir j'étais si transporté,
Qu'en ce ravissement je ne pus me permettre
De bien penser à toi, quand j'eus lu cette lettre ;
Mais tu n'y perdras rien et voici pour le port.

SABINE.

Ne croyez pas, monsieur...

DORANTE.

Tiens.

SABINE.

Vous me faites tort.

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Prends.

SABINE.

Eh ! monsieur.

DORANTE.

Prends, te dis-je :

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige ;
Dépêche, tends la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons !

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.
Chère amie, entre nous, toutes tes révérences
En ces occasions ne sont qu'impertinences ;

Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux :
 Le métier que tu fais ne veut point de honteux.
 Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de prendre,
 Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.
 Cette pluie est fort douce, et quand j'en vois pleuvoir,
 J'ouvrirais jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.
 On prend à toutes mains dans le siècle où nous sommes,
 Et refuser n'est plus le vice des grands hommes.
 Retiens bien ma doctrine ; et, pour faire amitié,
 Si tu veux, avec toi je serai de moitié.

SABINE.

Cet article est de trop.

DORANTE.

Vois-tu, je me propose
 De faire avec le temps pour toi tout autre chose.
 Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi,
 En voudrais-tu donner la réponse pour moi ?

SABINE.

Je la donnerai bien, mais je n'ose vous dire
 Que ma maîtresse daigne ou la prendre ou la lire :
 J'y ferai mon effort.

CLITON.

Voyez, elle se rend
 Plus douce qu'une épouse, et plus souple qu'un gant.

DORANTE.

(*Bas à Cliton.*)

(*Haut à Sabine.*)

Le secret a joué. Présente-la, n'importe ;
 Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte.
 Je reviens dans une heure en apprendre l'effet.

SABINE.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait.

SCÈNE VII : CLITON, SABINE.

CLITON.

Tu vois que les effets préviennent les paroles.
 C'est un homme qui fait litière de pistoles¹ ;
 Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour toi...

1. *Faire litière de pistoles* : prodiguer.

SABINE

Fais tomber de la pluie, et laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences,

Je ne suis pas encor si dupe que tu penses.

Je sais bien mon métier, et ma simplicité

Joue aussi bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu sais ton métier, dis-moi quelle espérance

Doit obstiner mon maître à la persévérance.

Sera-t-elle insensible? en viendrons-nous à bout?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.

Pour te désabuser, sache donc que Lucrèce

N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le presse ;

Durant toute la nuit elle n'a point dormi ;

Et, si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde,

Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde?

Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.

Chère amie, après tout, mon maître vaut son prix.

Ces amours à demi sont d'une étrange espèce ;

Et, s'il voulait me croire, il quitterait Lucrèce.

SABINE.

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

CLITON.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ;

Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

SABINE.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles¹ :

Elle l'aime, et son cœur n'y saurait consentir,

Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.

1. Tenir le loup par les oreilles ; être embarrassé dans une situation difficile. Proverbe latin du *Phormion* de Térence.

Hier même elle le vit dedans les Tuileries,
Où tout ce qu'il conta n'était que menteries.
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

CLITON.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois.

SABINE.

Elle a lieu de douter et d'être en défiance.

CLITON.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance :
Il n'a fait cette nuit que soupirer d'ennui.

SABINE.

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui ?

CLITON.

Je suis homme d'honneur ; tu me fais injustice.

SABINE.

Mais dis-moi, sais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

CLITON.

Il ne l'aima jamais.

SABINE.

Pour certain ?

CLITON.

Pour certain.

SABINE.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.
Aussitôt que Lucrèce a pu le reconnaître,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paraître,
Pour voir si par hasard il ne me dirait rien ;
Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.
Va-t'en ; et, sans te mettre en peine de m'instruire,
Crois que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu : de ton côté si tu fais ton devoir,
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SCÈNE VIII : LUCRÈCE, SABINE.

SABINE.

Que je vais bientôt voir une fille contente !
Mais la voici déjà ; qu'elle est impatiente !

Comme elle a les yeux fins, elle a vu le poulet.

LUCRÈCE.

Eh bien ! que t'ont conté le maître et le valet ?

SABINE.

Le maître et le valet m'ont dit la même chose :
Le maître est tout à vous, et voici de sa prose.

LUCRÈCE, *après avoir lu.*

Dorante avec chaleur fait le passionné ;
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné,
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les crois non plus ; mais j'en crois ses pistoles.

LUCRÈCE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRÈCE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble où flottent vos esprits,
Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables ;
Et je remets, madame, au jugement de tous
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une âme commune.

LUCRÈCE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune,
Mais comme en l'acceptant tu sors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fais rien savoir.

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRÈCE.

Dis-lui que sans la voir j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous !

LUCRÈCE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;

Conte-lui dextrement le naturel des femmes ;
 Dis-lui qu'avec le temps on amollit leurs âmes,
 Et l'avertis surtout des heures et des lieux
 Où par rencontre¹ il peut se montrer à mes yeux.
 Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah ! si vous connaissiez les peines qu'il endure,
 Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint ;
 Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRÈCE.

Pour apaiser les maux que cause cette plainte,
 Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;
 Et sache entre les deux toujours le modérer,
 Sans m'engager à lui ni le désespérer.

SCÈNE IX : CLARICE, LUCRÈCE, SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon, et m'en voilà défaite ;
 Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite :
 Alcippe la répare, et son père est ici.

LUCRÈCE.

Te voilà donc bientôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE.

M'en voilà bientôt quitte ; et toi, te voilà prête
 A t'enrichir bientôt d'une étrange conquête.
 Tu sais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentait alors,
 A présent il dit vrai ; j'en réponds corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit ; mais c'est un grand peut-être.

LUCRÈCE.

Dorante est un grand fourbe et nous l'a fait connaître ;
 Mais s'il continuait encore à m'en conter,
 Peut-être avec le temps il me ferait douter.

1. *Par rencontre* : par hasard.

CLARICE.

Si tu l'aimes, du moins, étant bien avertie,
Prends bien garde à ton fait, et fais bien ta partie.

LUCRÈCE.

C'en est trop : et tu dois seulement présumer
Que je penche à le croire, et non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite :
Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;
Ces deux points en amour se suivent de si près
Que qui se croit aimée aime bientôt après¹.

LUCRÈCE.

La curiosité souvent dans quelques âmes
Produit le même effet que produiraient des flammes.

CLARICE.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

SABINE.

Vous me feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage !
Faites moins la sucrée, et changez de langage
Ou vous n'en casserez, ma foi, que d'une dent².

LUCRÈCE.

Laissons là cette folle, et dis-moi cependant,
Quand nous le vîmes hier dedans les Tuileries,
Qu'il te conta d'abord tant de galantries,
Il fut, ou je me trompe, assez bien écouté.
Était-ce amour alors, ou curiosité?

CLARICE.

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il aurait pu me dire.

LUCRÈCE.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ;
Je l'ai pris, je l'ai eu, mais le tout sans amour :

1. Ici l'édition de 1644 insère ces quatre vers :

LUC. Si je te disais donc qu'il va jusqu'à m'écrire,
Que je tiens son billet, que j'ai voulu le lire?

CL. Sans crainte d'en trop dire ou d'en trop présumer,
Je dirais que déjà tu vas jusqu'à l'aimer.

2. C'est-à-dire vous n'en attraperez guère.

Curiosité pure, avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il aurait pu m'écrire.

CLARICE.

Ce sont deux¹ que de lire et d'avoir écouté :
L'un est grande faveur : l'autre, civilité ;
Mais trouves-y ton compte, et j'en serai ravie ;
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

LUCRÈCE.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

CLARICE.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré.
Tu n'es que curieuse.

LUCRÈCE.

Ajoute : à ton exemple.

CLARICE.

Soit. Mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRÈCE, à *Clarice*.

Allons.

(*A Sabine.*)

Si tu le vois, agis comme tu sais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes essais :
Je connais à tous deux où tient la maladie,
Et le mal sera grand si je n'y remédie ;
Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le vert².

LUCRÈCE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

1. Deux choses différentes.

2. *Prendre sur le vert* : récolter le blé en herbe.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE¹ : GÉRONTE, PHILISTE.

GÉRONTE.

Je ne pouvais avoir rencontre plus heureuse
Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
Vous avez feuilleté le *Digeste* à Poitiers
Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers :
Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
Quelle est et la famille et le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il ce Pyrandre ?

GÉRONTE.

Un de leurs citoyens :
Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois ni gentilhomme
Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GÉRONTE.

Vous le connaîtrez mieux peut-être à l'autre nom ;
Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GÉRONTE.

Et le père d'Orphise,
Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise !

1. Dans les éditions de 1644-1656, la scène se passe entre Gêronte et Argante, personnage supprimé plus tard, qui arrivait de Poitiers et devait désabuser Gêronte :

ARG. La suite d'un procès est un fâcheux martyre.

GÉR. Vu ce que je vous suis, vous n'aviez qu'à m'écrire,
Et demeurer chez vous en repos à Poitiers ;
J'aurais sollicité pour vous en ces quartiers.
Le voyage est trop long, et dans l'âge où vous êtes
La santé s'intéresse aux efforts que vous faites.
Mais puisque vous voici, je veux vous faire voir
Et si j'ai des amis, et si j'ai du pouvoir.
Faites-moi la faveur cependant de m'apprendre, etc.

Vous connaissez le nom de cet objet charmant
Qui fait de ces cantons le plus digne ornement¹?

PHILISTE.

Croyez que cette Orphise, Armédon et Pyrandre,
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien apprendre.
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant...

GÉRONTE.

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ;
Mais je ne sais que trop qu'il aime cette Orphise,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise²,
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé ;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur-le-champ d'épouser cette belle.
Je sais tout ; et de plus ma bonté paternelle
M'a fait y consentir ; et votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret³.

PHILISTE.

Quoi ! Dorante a fait donc un secret mariage?

1. *Var.* Qui de votre Poitiers est l'unique ornement (1644-1656).

2. *Hantise* : fréquentation.

3. *Var.* [N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.]

ARG. Quelque envieux sans doute avec cette chimère
A voulu mettre mal le fils auprès du père ;
Et l'histoire et les noms, tout n'est qu'imaginé.
Pour tomber dans ce piège, il était trop bien né,
Il avait trop de sens et trop de prévoyance.
A de si faux rapports donnez moins de croyance.

GÉR. C'est ce que toutefois j'ai peine à concevoir.
Celui dont je le tiens disait le bien savoir,
Et je tenais la chose assez indifférente.
Mais dans votre Poitiers quel bruit avait Dorante?

ARG. D'homme de cœur, d'esprit, adroit et résolu ;
Il a passé partout pour ce qu'il a voulu.
Tout ce qu'on le blâmait (mais c'étaient tours d'école),
C'est qu'il faisait mal sûr de croire à sa parole,
Et qu'il se fiait tant sur sa dextérité
Qu'il disait peu souvent deux mots de vérité ;
Mais ceux qui le blâmaient excusaient sa jeunesse,
Et comme enfin ce n'est que mauvaise finesse,
Et l'âge, et votre exemple, et vos enseignements,
Lui feront bien quitter ces divertissements.
Faites qu'il s'en corrige avant que l'on le sache :
Ils pourraient à son nom imprimer quelque tache.
Adieu : je vais rêver une heure à mon procès.

GÉR. Le ciel suivant mes vœux en règle le succès (1664-1656) !

GÉRONTE.

Et, comme je suis bon, je pardonne à son âge.

PHILISTE.

Qui vous l'a dit?

GÉRONTE.

Lui-même.

PHILISTE.

Ah ! puisqu'il vous l'a dit,
Il vous fera du reste un fidèle récit ;
Il en sait mieux que moi toutes les circonstances.
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ;
Mais il a le talent de bien imaginer,
Et moi je n'eus jamais celui de deviner.

GÉRONTE.

Vous me feriez par là soupçonner son histoire.

PHILISTE.

Non, sa parole est sûre, et vous pouvez l'en croire ;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partait d'un esprit de grande invention ;
Et si ce mariage est de même méthode,
La pièce est fort complète et des plus à la mode.

GÉRONTE.

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux?

PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous ;
Et, pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez? adieu : je ne vous dis plus rien.

SCÈNE II : GÉRONTE.

GÉRONTE.

O vieillesse facile ! O jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il dessous le ciel père plus malheureux ?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
Dorante n'est qu'un fourbe ; et cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même ;

Et d'un discours en l'air, qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette et le second auteur !
Comme si c'était peu pour mon reste de vie
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infâme, se jouant de mon trop de bonté,
Me fait encor rougir de ma crédulité !

SCÈNE III : GÉRONTE, DORANTE, CLITON.

GÉRONTE.

Êtes-vous gentilhomme ?

DORANTE, *à part*.

Ah ! rencontre fâcheuse !

(*Haut.*)

Étant sorti de vous, la chose est peu douteuse.

GÉRONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GÉRONTE.

Et ne savez-vous point, avec toute la France,
D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance,
Et que la vertu seule a mis en ce haut rang
Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE.

J'ignorerais un point que n'ignore personne,
Que la vertu l'acquiert, comme le sang le donne.

GÉRONTE.

Où le sang a manqué, si la vertu l'acquiert,
Où le sang l'a donné, le vice aussi le perd.
Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;
Tout ce que l'un a fait, l'autre peut le défaire ;
Et dans la lâcheté du vice où je te voi.
Tu n'es plus gentilhomme, étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GÉRONTE.

Laisse-moi parler, toi de qui l'imposture
Souille honteusement ce don de la nature :

Qui se dit gentilhomme et ment comme tu fais,
 Il ment quand il le dit, et ne le fut jamais.
 Est-il vice plus bas, est-il tache plus noire,
 Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire?
 Est-il quelque faiblesse, est-il quelque action
 Dont un cœur vraiment noble ait plus d'aversion,
 Puisqu'un seul démenti lui porte une infamie
 Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie,
 Et si dedans le sang il ne lave l'affront
 Qu'un si honteux outrage imprime sur son front?

DORANTE.

Qui vous dit que je mens?

GÉRONTE.

Qui me le dit, infâme?
 Dis-moi, si tu le peux, dis le nom de ta femme.
 Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier...

CLITON, *bas, à Dorante.*

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

GÉRONTE.

Ajoute, ajoute encore avec effronterie
 Le nom de ton beau-père et de sa seigneurie;
 Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

CLITON, *bas, à Dorante.*

Appelez la mémoire ou l'esprit au secours.

GÉRONTE.

De quel front cependant faut-il que je confesse
 Que ton effronterie a surpris ma vieillesse,
 Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
 Ce qu'un homme du tien débite impudemment?
 Tu me fais donc servir de fable et de risée,
 Passer pour esprit faible et pour cervelle usée !
 Mais dis-moi, te portais-je à la gorge un poignard?
 Voyais-tu violence ou courroux de ma part?
 Si quelque aversion t'éloignait de Clarice,
 Quel besoin avais-tu d'un si lâche artifice?
 Et pouvais-tu douter que mon consentement
 Ne dût tout accorder à ton contentement.
 Puisque mon indulgence, au dernier point venue,
 Consentait à tes yeux l'hymen d'une inconnue?

Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné :
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te désavoue.

DORANTE.

Eh ! mon père, écoutez.

GÉRONTE.

Quoi ? des contes en l'air et sur l'heure inventés ?

DORANTE.

Non, la vérité pure.

GÉRONTE.

En est-il dans ta bouche ?

CLITON, *bas, à Dorante.*

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

DORANTE.

Épris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon âme un absolu pouvoir,
De Lucrèce, en un mot : vous pouvez la connaître...

GÉRONTE.

Dis vrai : je la connais, et ceux qui l'ont fait naître ;
Son père est mon ami.

DORANTE.

Mon cœur en un moment
Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avaient fait de Clarice,
Sitôt que je le sus, me parut un supplice ;
Mais comme j'ignorais si Lucrèce et son sort
Pouvaient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venaient ses beautés d'allumer dans mon âme¹ ;
Et j'avais ignoré, monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.
Mais si je vous osais demander quelque grâce,
A présent que je sais et son bien et sa race,

1. L'édition de 1644 ajoute ici quatre vers :

Et vous oyais parler d'un ton si résolu
Que je craignis sur l'heure un pouvoir absolu :
Ainsi donc, vous croyant d'une humeur inflexible,
Pour rompre cet hymen je fis tout l'impossible.

Je vous conjurerais, par les nœuds les plus doux
Dont l'amour et le sang puissent m'unir à vous,
De seconder mes vœux auprès de cette belle :
Obtenez-la d'un père, et je l'obtiendrai d'elle.

GÉRONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez,
Croyez-en pour le moins Cliton que vous voyez :
Il sait tout mon secret.

GÉRONTE.

Tu ne meurs pas de honte
Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte,
Et que ton père même, en doute de ta foi,
Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi !
Écoute : je suis bon et, malgré ma colère,
Je veux encore un coup montrer un cœur de père ;
Je veux encore un coup pour toi me hasarder.
Je connais ta Lucrèce et la vais demander ;
Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive...

DORANTE.

Pour vous mieux assurer, souffrez que je vous suive.

GÉRONTE.

Demeure ici, demeure, et ne suis point mes pas :
Je doute, je hasarde, et je ne te crois pas.
Mais sache que tantôt si pour cette Lucrèce
Tu fais la moindre fourbe ou la moindre finesse,
Tu peux bien fuir mes yeux et ne me voir jamais ;
Autrement souviens-toi du serment que je fais :
Je jure les rayons du jour qui nous éclaire
Que tu ne mourras point que de la main d'un père,
Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
Rendra prompte justice à mon honneur perdu.

SCÈNE IV : DORANTE, CLITON.

Je crains peu les effets d'une telle menace.

CLITON.

Vous vous rendez trop tôt et de mauvaise grâce,
Et cet esprit adroit, qui l'a dupé deux fois,

Devait en galant homme aller jusques à trois :
Toutes tierces, dit-on, sont bonnes ou mauvaises.

DORANTE.

Cliton, ne raille point, que tu ne me déplaîses¹ :
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

CLITON.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse,
Car je doute à présent si vous aimez Lucrèce,
Et vous vois si fertile en semblables détours,
Que, quoi que vous disiez, je l'entends au rebours.

DORANTE.

Je l'aime, et sur ce point ta défiance est vaine ;
Mais je hasarde trop, et c'est ce qui me gêne².
Si son père et le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port.
Et d'ailleurs, quand l'affaire entre eux serait conclue,
Suis-je sûr que la fille y soit bien résolue ?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant :
Sa compagne, ou je meure ! a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'âme un peu gênée :
Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-ci l'aurait, s'il n'était engagé.

CLITON.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre père à faire une demande ?

DORANTE.

Il ne m'aurait pas cru, si je ne l'avais fait.

CLITON.

Quoi ? même en disant vrai, vous mentiez en effet !

DORANTE.

C'était le seul moyen d'apaiser sa colère.
Que maudit soit quiconque a détrompé mon père !
Avec ce faux hymen j'aurais eu le loisir
De consulter mon cœur, et je pourrais choisir.

1. De peur que tu ne me déplaîses.

2. *Me gêne* : me fait souffrir, me torture.

CLITON.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

DORANTE.

Je me suis donc rendu moi-même un bon office.
Oh ! qu'Alcippe est heureux, et que je suis confus !
Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus¹.
N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

CLITON.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

DORANTE.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé,
Que l'autre à ses yeux même avait presque volé.
Mais Sabine survient.

SCÈNE V : DORANTE, SABINE, CLITON.

DORANTE.

Qu'as-tu fait de ma lettre ?

En de si belles mains as-tu su la remettre ?

SABINE.

Oui, monsieur, mais...

DORANTE.

Quoi ? mais !

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah ! si vous aviez vu comme elle m'a grondée !
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée².

DORANTE.

Elle s'apaisera ; mais pour t'en consoler,
Tends la main.

1. C'est-à-dire celle que je refuse.

2. Vidée : décidée.

SABINE.

Eh ! monsieur.

DORANTE.

Ose encore lui parler.

Je ne perds pas sitôt toutes mes espérances.

CLITON.

Voyez la bonne pièce avec ses révérences !
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avait donné charge de vous le dire ;
Mais, à parler sans fard...

CLITON.

Sait-elle son métier !

SABINE.

Elle n'en a rien fait et l'a lu tout entier.
Je ne puis si longtemps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome¹.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE.

Elle ? non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon.

SABINE.

Tout de bon.

DORANTE.

Aime-t-elle quelque autre ?

SABINE.

Encor moins.

1. Vers devenu proverbe et repris par Racine.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je?

SABINE.

Je ne sais.

DORANTE.

Mais enfin, dis-moi.

SABINE.

Que vous dirai-je?

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira? Que ma joie est extrême!

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc et m'en ose vanter,
Puisque ce cher objet n'en saurait plus douter:
Mon père...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.

SCÈNE VI : CLARICE, LUCRÈCE, DORANTE,
SABINE, CLITON.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Il peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice.
Comme tu le connais, ne précipite rien.

DORANTE, *à Clarice.*

Beauté qui pouvez seule et mon mal et mon bien...

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

On dirait qu'il m'en veut, et c'est moi qu'il regarde.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*

Quelques regards sur toi sont tombés par mégarde.
Voyons s'il continue.

DORANTE, *à Clarice.*

Ah ! que loin de vos yeux
Les moments à mon cœur deviennent ennuyeux !
Et que je reconnais par mon expérience
Quel supplice aux amants est une heure d'absence !

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Il continue encor.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*

Mais vois ce qu'il m'écrit,

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Mais écoute.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*

Tu prends pour toi ce qu'il me dit.

(*Bas, à Lucrèce.*)

CLARICE.

(*Haut, à Dorante.*)

Éclaircissons-nous-en. Vous m'aimez donc, Dorante ?

DORANTE, *à Clarice.*

Hélas ! que cette amour vous est indifférente !
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi...

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*

Je ne sais où j'en suis.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Oyons la fourbe entière.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*

Vu ce que nous savons, elle est un peu grossière.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour :
Il te flatte de nuit, et m'en conte de jour.

DORANTE, à *Clarice*.

Vous consultez' ensemble ! Ah ! quoi qu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie :
Le sien auprès de vous me serait trop fatal :
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

LUCRÈCE, *en elle-même*.

Ah ! je n'en ai que trop, et si je ne me venge...

CLARICE, à *Dorante*.

Ce qu'elle me disait est de vrai fort étrange.

DORANTE.

C'est quelque invention de son esprit jaloux.

CLARICE.

Je le crois ; mais enfin me reconnaissez-vous ?

DORANTE.

'Si je vous reconnais ! quittez ces railleries,
Vous que j'entretins hier dedans les Tuileries,
Que je fis aussitôt maîtresse de mon sort ?

CLARICE.

Si je veux toutefois en croire son rapport,
Pour une autre déjà votre âme inquiétée...

DORANTE.

Pour une autre déjà je vous aurais quittée ?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.

Bien plus, si je la crois, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, madame, et sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux,
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE.

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie.

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice?

DORANTE.

Mais enfin vous savez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sais plus moi-même, à mon tour, où j'en suis.
Lucrèce, écoute un mot.

DORANTE, *bas, à Cliton.*

Lucrèce ! que dit-elle ?

CLITON, *bas, à Dorante.*

Vous en tenez, monsieur : Lucrèce est la plus belle ;
Mais laquelle des deux ? J'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE, *bas, à Cliton.*

Cette nuit à la voix j'ai cru la reconnaître.

CLITON, *bas, à Dorante.*

Clarice sous son nom parlait à sa fenêtre ;
Sabine m'en a fait un secret entretien.

DORANTE, *bas, à Cliton.*

Bonne bouche, j'en tiens, mais l'autre la vaut bien ;
Et comme dès tantôt je la trouvais bien faite,
Mon cœur déjà penchait où mon erreur le jette.
Ne me découvre point ; et dans ce nouveau feu
Tu me vas voir, Cliton, jouer un nouveau jeu.
Sans changer de discours, changeons de batterie.

LUCRÈCE, *bas, à Clarice.*

Voyons le dernier point de son effronterie ;
Quand tu lui diras tout, il sera bien surpris.

CLARICE, *à Dorante.*

Comme elle est mon amie, elle m'a tout appris :
Cette nuit vous l'aimiez, et m'avez méprisée.
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

DORANTE.

Moi ! depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

CLARICE.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrèce?

DORANTE.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse?
Et je ne vous ai point reconnue à la voix?

CLARICE.

Nous dirait-il bien vrai pour la première fois?

DORANTE.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice,
Et, vous laissant passer pour ce que vous vouliez,
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez¹.
Je vous embarrassai, n'en faites point la fine :
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine.
Vous pensiez me jouer ; et moi je vous jouais,
Mais par de faux mépris que je désavouais ;
Car enfin je vous aime, et je hais de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi, si vous m'aimez, feindre un hymen en l'air,
Quand un père pour vous est venu me parler?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre?

LUCRÈCE, à *Dorante*.

Pourquoi, si vous l'aimez, m'écrire cette lettre?

DORANTE, à *Lucrèce*.

J'aime de ce courroux les principes cachés :
Je ne vous déplais pas, puisque vous vous fâchez.
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse.
Il faut vous dire vrai, je n'aime que Lucrèce.

CLARICE, à *Lucrèce*.

Est-il un plus grand fourbe? et peux-tu l'écouter?

DORANTE, à *Lucrèce*.

Quand vous m'aurez ouï, vous n'en pourrez douter.
Sous votre nom, Lucrèce, et par votre fenêtre,
Clarice m'a fait pièce, et je l'ai su connaître ;
Comme en y consentant vous m'avez affligé,
Je vous ai mise en peine, et je m'en suis vengé.

1. En donner : tromper.

LUCRÈCE.

Mais que disiez-vous hier dedans les Tuileries?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Veux-tu longtemps encore écouter ce moqueur ?

DORANTE, *à Lucrèce.*

Elle avait mes discours, mais vous aviez mon cœur,
Où vos yeux faisaient naître un feu que j'ai fait taire,
Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un père :
Comme tout ce discours n'était que fiction,
Je cachais mon retour et ma condition.

CLARICE, *bas, à Lucrèce.*

Vois que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse,
Et ne fait que jouer des tours de passe-passe.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé.

LUCRÈCE, *à Dorante.*

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé.

DORANTE.

Si mon père à présent porte parole au vôtre,
Après son témoignage, en voudrez-vous quelque autre?

LUCRÈCE.

Après son témoignage il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter.

DORANTE, *à Lucrèce.*

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

(*A Clarice.*)

Et vous, belle Clarice, aimez toujours Alcippe ;
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenait plus rien ;
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ;
Mais entre vous et moi vous savez le mystère.
Le voici qui s'avance, et j'aperçois mon père.

SCÈNE VII : GÉRONTE, DORANTE, ALCIPPE,
CLARICE, LUCRÈCE, ISABELLE, SABINE,
CLITON.

ALCIPPE, *sortant de chez Clarice et parlant à elle.*
Nos parents sont d'accord, et vous êtes à moi.

GÉRONTE, *sortant de chez Lucrèce et parlant à elle.*
Votre père à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE, *à Clarice.*
Un mot de votre main, l'affaire est terminée¹.

GÉRONTE, *à Lucrèce.*
Un mot de votre bouche achève l'hyménée.

DORANTE, *à Lucrèce.*
Ne soyez pas rebelle à seconder mes vœux.

ALCIPPE.
Êtes-vous aujourd'hui muettes toutes deux?

CLARICE.
Mon père a sur mes vœux une entière puissance.

LUCRÈCE.
Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GÉRONTE, *à Lucrèce.*
Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE, *à Clarice.*
Venez donc ajouter ce doux consentement.
(*Alcippe rentre chez Clarice avec elle et Isabelle, et le reste
rentre chez Lucrèce.*)

SABINE, *à Dorante, comme il rentre.*
Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus guères.

DORANTE.
Je changerai pour toi cette pluie en rivières.

SABINE.
Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser.
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer.

1. Var. Un seing de votre main (1644-1656).

CLITON, *seul.*

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse !
 Peu sauraient comme lui s'en tirer avec grâce.
 Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,
 Par un si rare exemple apprenez à mentir.

EXAMEN DU MENTEUR (1660)

Cette pièce est en partie traduite, en partie imitée de l'espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel et si bien tourné que j'ai dit souvent que je voudrais avoir donné les deux plus belles que j'aie faites, et qu'il fût de mon invention. On l'a attribué au fameux Lope de Vega, mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de D. Juan d'Alarcon où il prétend que cette comédie est à lui et se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien, je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie, il est constant qu'elle est très ingénieuse, et je n'ai rien vu dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage et dans nos règles, mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les *a parte*, dont je n'aurais pu la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pu, et je me les suis permis rarement sans laisser deux acteurs ensemble, qui s'entretiennent tout bas, cependant que d'autres disent ce que ceux-là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particulière ne rompt point l'unité de la principale, mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur, qui ne sait à laquelle s'attacher, et qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve en ce que tout s'y passe dans Paris, mais le premier acte est dans les Tuileries, et le reste à la place Royale. Celle de jour n'y est pas forcée, pourvu qu'on lui laisse les vingt et quatre heures entières. Quant à celle d'action, je ne sais s'il n'y a point quelque chose à dire en ce que Dorante aime Clarice dans toute la pièce, et épouse Lucrèce à la fin, qui par là ne répond pas à la protase. L'auteur espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses menteries et le réduit à épouser par force cette Lucrèce qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom et croit que Clarice porte celui-là, il lui présente la main quand on lui a accordé l'autre, et dit hautement, quand on l'avertit de son erreur, que, s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le père de Lucrèce le menace de le tuer s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée et obtenue, et le sien propre lui fait la même menace. Pour moi j'ai trouvé cette manière de finir un peu dure, et cru qu'un mariage moins violenté serait plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pente vers la personne de Lucrèce au cinquième acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grâce, et que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.

TABLE

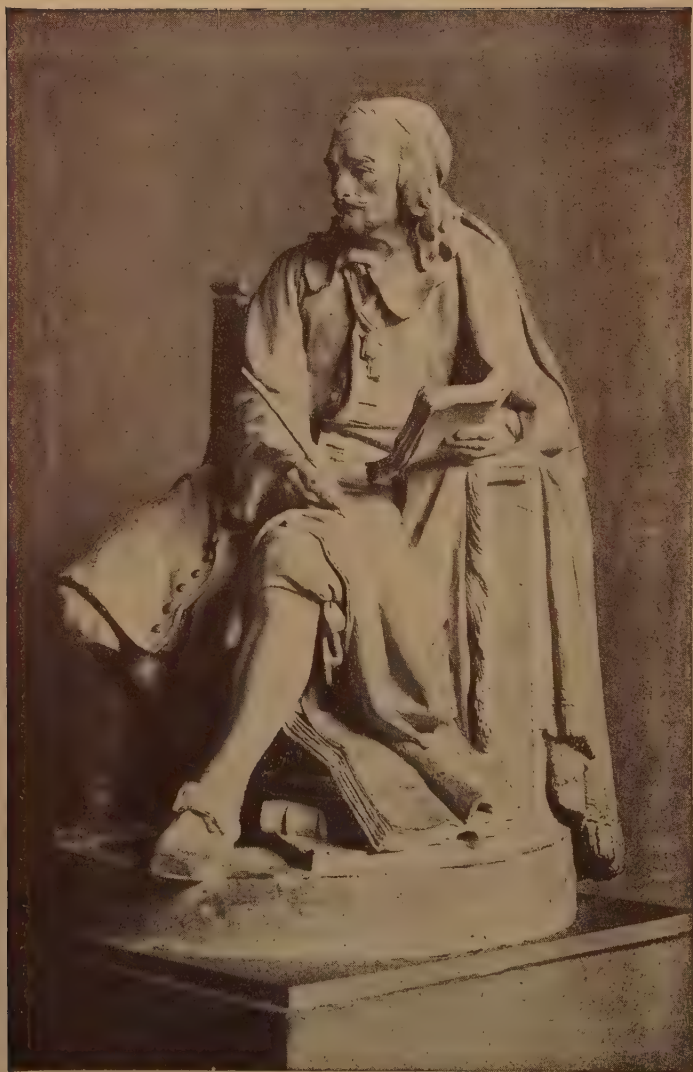
CINNA.....	5
POLYEUCTE.....	65
LA MORT DE POMPÉE.....	141
LE MENTEUR.....	203





THÉÂTRE CHOISI
DE CORNEILLE

TOME III



PIERRE CORNEILLE

Musée de Rouen.

Terre cuite de J.-J. Caffieri.

THÉÂTRE CHOISI
DE
CORNEILLE

Notices et annotations
par Henri CLOUARD

TOME III



UNE GRAVURE HORS TEXTE

Bibliothèque Larousse
13-17, rue Montharnasse. — PARIS

RODOGVNE
PRINCESSE
DES PARTHES.
TRAGEDIE.



Imprimé à Rouen, & se vend

A PARIS,

Chez TOUSSAINT QVINET, au Palais,
sous la montée de la Cour des Aydes.

M. DC. XLVII.

AVEC PRIVILEGE DV ROT.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1647.

PERSONNAGES

CLÉOPATRE, reine de Syrie, veuve de Démétrius Nicanor.

SÉLEUCUS, {
ANTIOCHUS, { fils de Démétrius et de Cléopâtre.

RODOGUNE, sœur de Phraates, roi des Parthes.

TIMAGÈNE, gouverneur des deux princes.

ORONTE, ambassadeur de Phraates.

LAONICE, sœur de Timagène, confidente de Cléopâtre.

La scène est à Séleucie, dans le palais royal.



RODOGUNE

PRINCESSE DES PARTHES

Tragédie - 1645

NOTICE

RODOGUNE, que Corneille préférait à toutes ses autres tragédies, fut représentée avec succès à l'Hôtel de Bourgogne dans l'hiver de 1644-45. Quelques mois auparavant avait paru une *Rodogune* de Gabriel Gilbert, secrétaire de la duchesse de Rohan. C'était un plagiat, Corneille ayant été trahi en ceci par un confident indiscret, nous dit Fontenelle. Gilbert d'ailleurs avait pris Cléopâtre pour *Rodogune*; et n'ayant pu avoir connaissance du cinquième acte de Corneille, il avait donné le plus plat des dénouements à sa pièce, qui ne réussit point. La *Rodogune* de Corneille emprunte sa trame des *Guerres de Syrie* d'Appien pour l'essentiel, et, pour le reste, du premier livre des *Machabées* et des *Antiquités judaïques* de Josèphe.

ACTE I^{er}. — Tout un imbroglio tragique permit jadis que le roi de Syrie pût être sur le point d'épouser une princesse parthe, *Rodogune*, quoique marié à Cléopâtre. Cléopâtre l'a fait périr dans une embuscade, et elle garde *Rodogune* prisonnière en Syrie. Cependant elle a deux fils, Séleucus et Antiochus, dont l'ordre de naissance est jusqu'ici resté incertain. Elle va le révéler enfin, et l'héritier du trône épousera *Rodogune*. Or les deux princes aiment la jeune fille; mais, amis fervents, ils jurent de rester tels malgré tout.

ACTE II. — Cléopâtre déclare à ses fils que le trône sera au meurtrier de *Rodogune* ou qu'il leur échappera à tous deux. Douleur de Séleucus et d'Antiochus.

ACTE III. — *Avertie des desseins de Cléopâtre, Rodogune déclare aux deux princes qu'elle sera l'épouse de celui qui osera venger leur père. Restés seuls, les deux frères se lamentent. Enfin Séleucus abandonne à Antiochus et le trône et Rodogune.*

ACTE IV. — *Rodogune avoue à Antiochus qu'elle l'aime, mais qu'elle veut cependant accomplir son devoir en vengeant le roi mort. Elle comprend que les deux princes ne consentent point à servir son dessein. Elle donnera donc sa main à celui que désignera Cléopâtre, et fera, s'il le faut, le sacrifice de son amour. — Cependant Cléopâtre, feignant d'être touchée des prières d'Antiochus, lui déclare qu'il est l'aîné et peut épouser la princesse; puis elle avoue à Séleucus qu'il est l'aîné véritable et qu'elle a voulu se venger de lui en couronnant son autre fils. Elle pense ainsi l'armer contre Rodogune, mais elle se heurte à l'amitié des deux frères.*

ACTE V. — *Cléopâtre a fait assassiner Séleucus. Elle a fait aussi empoisonner la coupe nuptiale. Mais, découvrant la ruse, Rodogune contraint la reine à boire elle-même le vin empoisonné. Cléopâtre meurt, le blasphème à la bouche.*

VERS DE RODOGUNE FRÉQUEMMENT CITÉS

Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire.
(II, II.)

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
La révolte devient une nécessité.
(III, v.)

Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.
(IV, I.)

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
(V, IV.)



A MONSIEUR LE PRINCE¹

MONSIEUR,

Rodogune se présente à Votre Altesse avec quelque sorte de confiance et ne peut croire qu'après avoir fait sa bonne fortune, vous dédaigniez de la prendre en votre protection. Elle a trop de connaissance de votre bonté pour craindre que vous veuillez laisser votre ouvrage imparfait et lui dénier la continuation des grâces dont vous lui avez été si prodigue. C'est à votre illustre suffrage qu'elle est obligée de tout ce qu'elle a reçu d'applaudissements; et les favorables regards dont il vous plut fortifier la faiblesse de sa naissance lui donnèrent tant d'éclat et de vigueur qu'il sembla que vous eussiez pris plaisir à répandre sur elle un rayon de cette gloire qui vous environne et à lui faire part de cette facilité de vaincre qui vous suit partout. Après cela, monseigneur, quels hommages peut-elle rendre à Votre Altesse qui ne soient au-dessous de ce qu'elle lui doit? Si elle tâche à lui témoigner quelque reconnaissance par l'admiration de ses vertus, où trouvera-t-elle des éloges dignes de cette main qui fait trembler tous nos ennemis, et dont les coups d'essai furent signalés par la défaite des premiers capitaines de l'Europe? Votre Altesse sut vaincre avant qu'ils se pussent imaginer qu'elle sût combattre; et ce grand courage, qui n'avait encore vu la guerre que dans les livres, effaça tout ce qu'il y avait lu des Alexandre et des César, sitôt qu'il parut à la tête d'une armée. La générale consternation où la perte de notre grand monarque nous avait plongés enflait l'orgueil de nos adversaires en un tel point qu'ils osaient se persuader que du siège de Rocroi dépendait la prise de Paris; et l'avidité de leur ambition dévorait déjà le cœur d'un royaume dont ils pensaient avoir surpris les frontières. Cependant les premiers miracles de votre valeur renversèrent si pleinement toutes les espérances que ceux-là mêmes qui s'étaient promis tant de conquêtes sur nous virent terminer la campagne de cette même année par celle que vous fîtes sur eux. Ce fut par là, monseigneur, que vous commençâtes ces grandes victoires que vous avez toujours si bien choisies qu'elles ont honoré deux règnes tout à la fois, comme si c'eût été trop peu pour Votre Altesse d'étendre les bornes de l'Etat sous celui-ci si elle n'eût en même temps effacé quelques-uns des malheurs qui s'étaient mêlés aux longues prospérités de l'autre. Thionville, Philisbourg et Norlinghen étaient des lieux funestes pour la France; elle n'en pouvait entendre les noms sans gémir; elle ne pouvait y porter sa pensée sans soupirer; et ces mêmes lieux, dont le souvenir lui arrachait des soupirs et des gémissements, sont devenus les éclatantes marques de sa nouvelle félicité, les dignes occasions de ses feux de joie, et les glorieux sujets des actions de grâces qu'elle a rendues au ciel pour les triomphes que votre courage invincible

1. Le grand Condé.

en à obtenus. Dispensez-moi, monseigneur, de vous parler de Dunkerque : j'épuise toutes les forces de mon imagination, et je ne conçois rien qui réponde à la dignité de ce grand ouvrage, qui nous vient d'assurer l'Océan par la prise de cette fameuse retraite de corsaires. Tous nos havres en étaient comme assiégés, il n'en pouvait échapper un vaisseau qu'à la merci de leurs brigandages ; et nous en avons vu souvent de pillés à la vue des mêmes ports dont ils venaient de faire voile. Et maintenant, par la conquête d'une seule ville, je vois : d'un côté, nos mers libres, nos côtes affranchies, notre commerce rétabli, la racine de nos maux publics coupée ; d'autre côté, la Flandre ouverte, l'embouchure de ses rivières captive, la porte de son secours fermée, la source de son abondance en notre pouvoir ; et ce que je vois n'est rien encore au prix de ce que je prévois sitôt que Votre Altesse y reportera la terreur de ses armes. Dispensez-moi donc, monseigneur, de profaner des effets si merveilleux et des attentes si hautes par la bassesse de mes idées et par l'impuissance de mes expressions ; et trouvez bon que, demeurant dans un respectueux silence, je n'ajoute rien ici qu'une protestation très inviolable d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE,

le très humble, très obéissant,
et très passionné serviteur,

CORNEILLE.

APPIAN ALEXANDRIN

AU LIVRE DES *GUERRES DE SYRIE*, SUR LA FIN

■ Démétrius, surnommé Nicanor, roi de Syrie, entreprit la guerre contre les Parthes, et, étant devenu leur prisonnier, vécut dans la cour de leur roi Phraates, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie et y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le bâtard et d'une fille de Ptolémée. Ayant gouverné quelque temps comme son tuteur, il se défit de ce malheureux pupille et eut l'insolence de prendre lui-même la couronne sous un nouveau nom de Tryphon, qu'il se donna. Mais Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris à Rhodes sa captivité et les troubles qu'il l'avaient suivie, revint dans le pays, où, ayant défait Tryphon avec beaucoup de peine, il le fit mourir. De là, il porta ses armes contre Phraates, lui redemandant son frère ; et, vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retourné en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches en haine de cette seconde femme Rodogune, qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indignation que, pour s'en venger, elle avait épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avait deux fils de Démétrius, l'un nommé Séleucus, et l'autre Antiochus, dont

elle tua le premier d'un coup de flèche, sitôt qu'il eût pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger, soit que l'impétuosité de la même fureur la portât à ce nouveau parricide. Antiochus lui succéda, qui contraignit cette mauvaise mère de boire le poison qu'elle lui avait préparé. C'est ainsi qu'elle fut enfin punie¹.

Voilà ce que m'a prêté l'histoire, où j'ai changé les circonstances de quelques incidents, pour leur donner plus de bienséance. Je me suis servi du nom de Nicanor plutôt que celui de Démétrius, à cause que le vers souffrait plus aisément l'un que l'autre. J'ai supposé qu'il n'avait pas encore épousé Rodogune, afin que ses deux fils pussent avoir de l'amour pour elle sans choquer les spectateurs, qui eussent trouvé étrange cette passion pour la veuve de leur père, si j'eusse suivi l'histoire. L'ordre de leur naissance incertain, Rodogune prisonnière, quoiqu'elle ne vint jamais en Syrie ; la haine de Cléopâtre pour elle, la proposition sanglante qu'elle fait à ses fils, celle que cette princesse est obligée de leur faire pour se garantir, l'inclination qu'elle a pour Antiochus, et la jalouse fureur de cette mère, qui se résout plutôt à perdre ses fils qu'à se voir sujette de sa rivale, ne sont que des embellissements, de l'invention et des acheminements vraisemblables à l'effet dénaturé que me présentait l'histoire et que les lois du poème ne me permettaient pas de changer. Je l'ai même adouci tant que j'ai pu en Antiochus, que j'avais fait trop honnête homme dans le reste de l'ouvrage pour forcer à la fin sa mère à s'empoisonner soi-même.

On s'étonnera peut-être de ce que j'ai donné à cette tragédie le nom de *Rodogune* plutôt que celui de *Cléopâtre*, sur qui tombe toute l'action tragique, et même on pourra douter si la liberté de la poésie peut s'étendre jusqu'à feindre un sujet entier sous des noms véritables, comme j'ai fait ici, où, depuis la narration du premier acte, qui sert de fondement au reste, jusques aux effets qui paraissent dans le cinquième, il n'y a rien que l'histoire avoue.

Pour le premier, je confesse ingénument que ce poème devait plutôt porter le nom de *Cléopâtre* que de *Rodogune* ; mais ce qui m'a fait en user ainsi a été la peur que j'ai eue qu'à ce nom le peuple ne se laissât préoccuper des idées de cette fameuse et dernière reine d'Égypte, et ne confondît cette reine de Syrie avec elle, s'il l'entendait prononcer. C'est pour cette même raison que j'ai évité de la mêler dans mes vers, n'ayant jamais fait parler de cette seconde Médée que sous celui de la reine ; et je me suis enhardi à cette licence d'autant plus librement que j'ai remarqué parmi nos anciens maîtres qu'ils se sont fort peu mis en peine de donner à leurs poèmes le nom des héros qu'ils y faisaient paraître et leur ont souvent fait porter celui des chœurs, qui ont encore bien moins de part dans l'action que les personnages épisodiques, comme Rodogune : témoin les *Trachiniennes* de Sophocle, que nous n'aurions jamais voulu nommer autrement que la *Mort d'Hercule*.

1. Ce fragment est tiré des chapitres LXVII-LXIX des *Affaires ou Guerres de Syrie* d'Appien, historien grec du deuxième siècle.

Pour le second point, je le tiens un peu plus difficile à résoudre, et n'en voudrais pas donner mon opinion pour bonne ; j'ai cru que, pourvu que nous conservassions les effets de l'histoire, toutes les circonstances, ou, comme je viens de les nommer, les acheminements, étaient en notre pouvoir ; au moins je ne pense pas avoir vu de règle qui restreigne cette liberté que j'ai prise. Je m'en suis assez bien trouvé en cette tragédie ; mais, comme je l'ai poussée encore plus loin dans *Héraclius*, que je viens de mettre sur le théâtre, ce sera en le donnant au public que je tâcherai de la justifier, si je vois que les savants s'en offensent ou que le peuple en murmure. Cependant ceux qui en auront quelque scrupule m'obligeront de considérer les deux *Electre* de Sophocle et d'Euripide, qui, concernant le même effet, y parviennent par des voies si différentes qu'il faut nécessairement conclure que l'une des deux est tout à fait de l'invention de son auteur. Ils pourront encore jeter l'œil sur l'*Iphigénie in Tauris*, que notre Aristote nous donne pour exemple d'une parfaite tragédie, et qui a bien la mine d'être toute de même nature, vu qu'elle n'est fondée que sur cette feinte que Diane enleva Iphigénie du sacrifice dans une nuée et supposa une biche en sa place. Enfin ils pourront prendre garde à l'*Hélène* d'Euripide, où la principale action et les épisodes, le nœud et le dénouement, sont entièrement inventés sous des noms véritables.

Au reste, si quelqu'un a la curiosité de voir cette histoire plus au long, qu'il prenne la peine de lire Justin, qui la commence au trente-sixième livre et, l'ayant quittée, la reprend sur la fin du trente et huitième et l'achève au trente-neuvième. Il la rapporte un peu autrement et ne dit pas que Cléopâtre tua son mari, mais qu'elle l'abandonna et qu'il fut tué par le commandement d'un des capitaines d'un Alexandre qu'il lui oppose. Il varie aussi beaucoup sur ce qui regarde Tryphon et son pupille, qu'il nomme Antiochus, et ne s'accorde avec Appian que sur ce qui se passa entre la mère et les deux fils.

Le premier livre des *Machabées*, aux chapitres xi, xiii, xiv et xv, parle de ces guerres de Tryphon et de la prison de Démétrius chez les Parthes ; mais il nomme ce pupille Antiochus, ainsi que Justin, et attribue la défaite de Tryphon à Antiochus, fils de Démétrius, et non pas à son frère, comme fait Appian, que j'ai suivi, et ne dit rien du reste.

Josèphe, au treizième livre des *Antiquités judaïques*, nomme encore ce pupille de Tryphon Antiochus, fait marier Cléopâtre à Antiochus, frère de Démétrius, durant la captivité de ce premier mari chez les Parthes, lui attribue la défaite et la mort de Tryphon, s'accorde avec Justin, touchant la mort de Démétrius, abandonné et non pas tué par sa femme, et ne parle point de ce qu'Appian et lui rapportent d'elle et de ses deux fils, dont j'ai fait cette tragédie.



RODOGUNE

— 1645 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Enfin ce jour pompeux, cet heureux jour nous lait,
Qui d'un trouble si long doit dissiper la nuit,
Ce grand jour où l'hymen, étouffant la vengeance,
Entre le Parthe et nous remet l'intelligence,
Affranchit sa princesse et nous fait pour jamais
Du motif de la guerre un lien de la paix.
Ce grand jour est venu, mon frère, où notre reine,
Cessant de plus tenir la couronne incertaine,
Doit rompre aux yeux de tous son silence obstiné,
De deux princes jumeaux nous déclarer l'aîné :
Et l'avantage seul d'un moment de naissance,
Dont elle a jusqu'ici caché la connaissance,
Mettant au plus heureux le sceptre dans la main,
Va faire l'un sujet et l'autre souverain.
Mais n'admirez-vous point que cette même reine
Le donne pour époux à l'objet de sa haine,
Et n'en doit faire un roi qu'afin de couronner
Celle que dans les fers elle aimait à gêner ?
Rodogune, par elle en esclave traitée,
Par elle se va voir sur le trône montée,
Puisque celui des deux qu'elle nommera roi
Lui doit donner la main et recevoir sa foi.

TIMAGÈNE.

Pour le mieux admirer, trouvez bon, je vous prie,
Que j'apprenne de vous les troubles de Syrie.
J'en ai vu les premiers, et me souviens encor
Des malheureux succès du grand roi Nicanor,
Quand, des Parthes vaincus pressant l'adroite fuite,
Il tomba dans leurs fers au bout de sa poursuite.
Je n'ai pas oublié que cet événement
Du perfide Tryphon fit le soulèvement.

Voyant le roi captif, la reine désolée,
 Il crut pouvoir saisir la couronne ébranlée,
 Et le sort, favorable à son lâche attentat,
 Mit d'abord sous ses lois la moitié de l'État.
 La reine, craignant tout de ces nouveaux orages,
 En sut mettre à l'abri ses plus précieux gages,
 Et, pour n'exposer pas l'enfance de ses fils,
 Me les fit chez son frère enlever à Memphis.
 Là nous n'avons rien su que de la renommée,
 Qui, par un bruit confus diversement semée,
 N'a porté jusqu'à nous ces grands renversements¹
 Que sous l'obscurité de cent déguisements.

LAONICE.

Sachez donc que Tryphon, après quatre batailles,
 Ayant su nous réduire à ces seules murailles,
 En forma tôt le siège, et, pour comble d'effroi,
 Un faux bruit s'y coula touchant la mort du roi.
 Le peuple, épouvanté, qui déjà dans son âme
 Ne suivait qu'à regret les ordres d'une femme,
 Voulut forcer la reine à choisir un époux.
 Que pouvait-elle faire, et seule, et contre tous ?
 Croyant son mari mort, elle épousa son frère.
 L'effet montra soudain ce conseil salutaire :
 Le prince Antiochus, devenu nouveau roi,
 Sembla de tous côtés traîner l'heur avec soi ;
 La victoire, attachée au progrès de ses armes,
 Sur nos fiers ennemis rejeta nos alarmes,
 Et la mort de Tryphon dans un dernier combat,
 Changeant tout notre sort, lui rendit tout l'État.
 Quelque promesse alors qu'il eût faite à la mère
 De remettre ses fils au trône de leur père,
 Il témoigna si peu de la vouloir tenir
 Qu'elle n'osa jamais les faire revenir.
 Ayant régné sept ans, son ardeur militaire
 Ralluma cette guerre où succomba son frère.

1. *Var.* Changeant de bouche en bouche, au lieu de vérités,
 N'a porté jusqu'à nous que des obscurités.

LAONICE. Sachez donc qu'en trois ans gagnant quatre batailles,
 Tryphon nous réduisit à ces seules murailles,
 Les assiège, les bat ; et, pour dernier effroi,
 Il s'y coule un faux bruit touchant la mort du roi (1647-1656).

Il attaqua le Parthe et se crut assez fort
 Pour en venger sur lui la prison et la mort.
 Jusque dans ses États il lui porta la guerre ;
 Il s'y fit partout craindre à l'égal du tonnerre ;
 Il lui donna bataille, où mille beaux exploits...
 Je vous achèverai le reste une autre fois,
 Un des princes survient.

(Elle se veut retirer.)

SCÈNE II : ANTIOCHUS, TIMAGÈNE, LAONICE.

ANTIOCHUS.

Demeurez, Laonice ;
 Vous pouvez, comme lui, me rendre un bon office.
 Dans l'état où je suis, triste et plein de souci,
 Si j'espère beaucoup, je crains beaucoup aussi.
 Un seul mot aujourd'hui, maître de ma fortune,
 M'ôte ou donne à jamais le sceptre et Rodogune,
 Et de tous les mortels ce secret révélé
 Me rend le plus content ou le plus désolé.
 Je vois dans le hasard tous les biens que j'espère,
 Et ne puis être heureux sans le malheur d'un frère,
 Mais d'un frère si cher qu'une sainte amitié
 Fait sur moi de ses maux rejaillir la moitié.
 Donc pour moins hasarder j'aime mieux moins prétendre
 Et, pour rompre le coup que mon cœur n'ose attendre,
 Lui cédant de deux biens le plus brillant aux yeux,
 M'assurer de celui qui m'est plus précieux.
 Heureux si, sans attendre un fâcheux droit d'aïnesse,
 Pour un trône incertain j'en obtiens la princesse
 Et puis par ce partage épargner les soupirs
 Qui naîtraient de ma peine ou de ses déplaisirs.
 Va le voir de ma part, Timagène, et lui dire
 Que pour cette beauté je lui cède l'empire ;
 Mais porte-lui si haut la douceur de régner
 Qu'à cet éclat du trône il se laisse gagner,
 Qu'il s'en laisse éblouir jusqu'à ne pas connaître
 A quel prix je consens de l'accepter pour maître.
(Timagène s'en va, et le prince continue à parler à Laonice.)
 Et vous, en ma faveur voyez ce cher objet,
 Et tâchez d'abaisser ses yeux sur un sujet

Qui peut-être aujourd'hui porterait la couronne,
S'il n'attachait les siens à sa seule personne
Et ne la préférerait à cet illustre rang
Pour qui les plus grands cœurs prodiguent tout leur sang.

TIMAGÈNE, rentré sur le théâtre.

Seigneur, le prince vient, et votre amour lui-même
Lui peut sans interprète offrir le diadème.

ANTIOCHUS.

Ah ! je tremble, et la peur d'un trop juste refus
Rend ma langue muette et mon esprit confus.

SCÈNE III : SÉLEUCUS, ANTIOCHUS, TIMAGÈNE,
LAONICE.

SÉLEUCUS.

Vous puis-je en confiance expliquer ma pensée ?

ANTIOCHUS.

Parlez, notre amitié par ce doute est blessée.

SÉLEUCUS.

Hélas ! c'est le malheur que je crains aujourd'hui.
L'égalité, mon frère, en est le ferme appui ;
C'en est le fondement, la liaison, le gage,
Et, voyant d'un côté tomber tout l'avantage,
Avec juste raison je crains qu'entre nous deux
L'égalité rompue en rompe les doux nœuds,
Et que ce jour, fatal à l'heur de notre vie,
Jette sur l'un de nous trop de honte ou d'envie.

ANTIOCHUS.

Comme nous n'avons eu jamais qu'un sentiment,
Cette peur me touchait, mon frère, également ;
Mais, si vous le voulez, j'en sais bien le remède.

SÉLEUCUS.

Si je le veux ! bien plus, je l'apporte et vous cède
Tout ce que la couronne a de charmant en soi.
Oui, seigneur (car je parle à présent à mon roi),
Pour le trône cédé, cédez-moi Rodogune,
Et je n'envierai point votre haute fortune.

Ainsi notre destin n'aura rien de honteux,
Ainsi notre bonheur n'aura rien de douteux,
Et nous mépriserons ce faible droit d'aïnesse,
Vous, satisfait du trône ; et moi, de la princesse.

ANTIOCHUS.

Hélas !

SÉLEUCUS.

Recevez-vous l'offre avec déplaisir ?

ANTIOCHUS.

Pouvez-vous nommer offre une ardeur de choisir
Qui, de la même main qui me cède un empire,
M'arrache un bien plus grand et le seul où j'aspire !

SÉLEUCUS.

Rodogune ?

ANTIOCHUS.

Elle-même, ils en sont les témoins.

SÉLEUCUS.

Quoi, l'estimez-vous tant ?

ANTIOCHUS.

Quoi, l'estimez-vous moins ?

SÉLEUCUS.

Elle vaut bien un trône, il faut que je le die.

ANTIOCHUS.

Elle vaut à mes yeux tout ce qu'en a l'Asie.

SÉLEUCUS.

Vous l'aimez donc, mon frère ?

ANTIOCHUS.

Et vous l'aimez aussi :

C'est là tout mon malheur, c'est là tout mon souci.

J'espérais que l'éclat dont le trône se pare

Toucherait vos désirs plus qu'un objet si rare ;

Mais aussi bien qu'à moi son prix vous est connu,

Et dans ce juste choix vous m'avez prévenu.

Ah ! déplorable prince !

SÉLEUCUS.

Ah ! destin trop contraire !

ANTIOCHUS.

Que ne ferais-je point contre un autre qu'un frère !

SÉLEUCUS.

O mon cher frère ! ô nom pour un rival trop doux !

Que ne ferais-je point contre un autre que vous !

ANTIOCHUS.

Où nous vas-tu réduire, amitié fraternelle ?

SÉLEUCUS.

Amour, qui doit ici vaincre, de vous ou d'elle ?

ANTIOCHUS.

L'amour, l'amour doit vaincre, et la triste amitié
 Ne doit être à tous deux qu'un objet de pitié.
 Un grand cœur cède un trône, et le cède avec gloire,
 Cet effort de vertu couronne sa mémoire ;
 Mais, lorsqu'un digne objet a pu nous enflammer,
 Qui le cède est un lâche et ne sait pas aimer.

De tous deux Rodogune a charmé le courage¹,
 Cessons par trop d'amour de lui faire un outrage.
 Elle doit épouser, non pas vous, non pas moi,
 Mais de moi, mais de vous, quiconque sera roi.
 La couronne entre nous flotte encore incertaine,
 Mais sans incertitude elle doit être reine ;
 Cependant, aveuglés dans notre vain projet,
 Nous la faisons tous deux la femme d'un sujet !
 Régions, l'ambition ne peut être que belle,
 Et pour elle quittée et reprise pour elle,
 Et ce trône où tous deux nous osions renoncer,
 Souhaitons-le tous deux afin de l'y placer :
 C'est dans notre destin le seul conseil à prendre ;
 Nous pouvons nous en plaindre, et nous devons l'attendre.

SÉLEUCUS.

Il faut encor plus faire : il faut qu'en ce grand jour
 Notre amitié triomphe aussi bien que l'amour.

Ces deux sièges fameux de Thèbes et de Troie,
 Qui mirent l'une en sang, l'autre aux flammes en proie,
 N'eurent pour fondements à leurs maux infinis
 Que ceux que contre nous le sort a réunis.
 Il sème entre nous deux toute la jalousie
 Qui dépeupla la Grèce et saccagea l'Asie :
 Un même espoir du sceptre est permis à tous deux,
 Pour la même beauté nous faisons mêmes vœux.
 Thèbes périt pour l'un, Troie a brûlé pour l'autre :
 Tout va choir en ma main, ou tomber en la vôtre ;

1. *Courage* : cœur.

En vain notre amitié tâchait à partager,
 Et, si j'ose tout dire, un titre assez léger,
 Un droit d'aïnesse obscur, sur la foi d'une mère,
 Va combler l'un de gloire et l'autre de misère.
 Que de sujets de plainte en ce double intérêt
 Aura le malheureux contre un si faible arrêt !
 Que de sources de haine ! Hélas ! jugez le reste,
 Craignez-en avec moi l'événement funeste,
 Ou plutôt avec moi faites un digne effort
 Pour armer votre cœur contre un si triste sort.
 Malgré l'éclat du trône et l'amour d'une femme,
 Faisons si bien régner l'amitié sur notre âme
 Qu'étouffant dans leur perte un regret suborneur,
 Dans le bonheur d'un frère on trouve son bonheur.
 Ainsi ce qui jadis perdit Thèbes et Troie
 Dans nos cœurs mieux unis ne versera que joie ;
 Ainsi notre amitié, triomphante à son tour,
 Vaincra la jalousie en cédant à l'amour,
 Et, de notre destin bravant l'ordre barbare,
 Trouvera des douceurs aux maux qu'il nous prépare.

ANTIOCHUS.

Le pourrez-vous, mon frère ?

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me pressez !

Je le voudrai du moins, mon frère, et c'est assez,
 Et ma raison sur moi gardera tant d'empire
 Que je désavouerai mon cœur s'il en soupire.

ANTIOCHUS.

J'embrasse comme vous ces nobles sentiments.
 Mais allons leur donner le secours des serments,
 Afin qu'étant témoins de l'amitié jurée,
 Les dieux contre un tel coup assurent sa durée.

SÉLEUCUS.

Allons, allons l'étreindre au pied de leurs autels
 Par des liens sacrés et des nœuds immortels.

SCÈNE IV : LAONICE, TIMAGÈNE.

LAONICE.

Peut-on plus dignement mériter la couronne ?

TIMAGÈNE.

Je ne suis pas surpris de ce qui vous étonne :
 Confident de tous deux, prévoyant leur douleur,
 J'ai prévu leur constance, et j'ai plaint leur malheur.
 Mais, de grâce, achevez l'histoire commencée.

LAONICE.

Pour la reprendre donc où nous l'avons laissée,
 Les Parthes, au combat par les nôtres forcés,
 Tantôt presque vainqueurs, tantôt presque enfoncés,
 Sur l'une et l'autre armée, également heureuse,
 Virent longtemps voler la victoire douteuse ;
 Mais la fortune enfin se tourna contre nous,
 Si bien qu'Antiochus, percé de mille coups,
 Près de tomber aux mains d'une troupe ennemie,
 Lui voulut dérober les restes de sa vie,
 Et, préférant aux fers la gloire de périr,
 Lui-même par sa main acheva de mourir.
 La reine, ayant appris cette triste nouvelle,
 En reçut tôt après une autre plus cruelle :
 Que Nicanor vivait ; que, sur un faux rapport,
 De ce premier époux elle avait cru la mort ;
 Que, piqué jusqu'au vif contre son hyménée,
 Son âme à l'imiter s'était déterminée,
 Et que, pour s'affranchir des fers de son vainqueur,
 Il allait épouser la princesse sa sœur
 (C'est cette Rodogune, où l'un et l'autre frère
 Trouve encor les appas qu'avait trouvés leur père).
 La reine envoie en vain pour se justifier ;
 On a beau la défendre, on a beau le prier,
 On ne rencontre en lui qu'un juge inexorable,
 Et son amour nouveau la veut croire coupable ;
 Son erreur est un crime, et, pour l'en punir mieux,
 Il veut même épouser Rodogune à ses yeux,
 Arracher de son front le sacré diadème
 Pour ceindre une autre tête en sa présence même ;
 Soit qu'ainsi sa vengeance eût plus d'indignité,
 Soit qu'ainsi cet hymen eût plus d'autorité,
 Et qu'il assurât mieux par cette barbarie
 Aux enfants qui naîtraient le trône de Syrie.

Mais, tandis qu'animé de colère et d'amour,
 Il vient déshériter ses fils par son retour,

Et qu'un gros escadron de Parthes pleins de joie
 Conduit ces deux amants et court comme à la proie,
 La reine, au désespoir de n'en rien obtenir,
 Se résout de se perdre ou de le prévenir.
 Elle oublie un mari qui veut cesser de l'être,
 Qui ne veut plus la voir qu'en implacable maître,
 Et, changeant à regret son amour en horreur,
 Elle abandonne tout à sa juste fureur.
 Elle-même leur dresse une embûche au passage,
 Se mêle dans les coups, porte partout sa rage,
 En pousse jusqu'au bout les furieux effets.
 Que vous dirai-je enfin? les Parthes sont défaits,
 Le roi meurt, et, dit-on, par la main de la reine.
 Rodogune captive est livrée à sa haine ;
 Tous les maux qu'un esclave endure dans les fers,
 Alors sans moi, mon frère, elle les eût soufferts :
 La reine, à la gêner¹ prenant mille délices,
 Ne commettait qu'à moi l'ordre de ses supplices ;
 Mais, quoi que m'ordonnât cette âme toute en feu,
 Je promettais beaucoup et j'exécutais peu.
 Le Parthe cependant en jure la vengeance :
 Sur nous à main armée il fond en diligence,
 Nous surprend, nous assiège et fait un tel effort
 Que, la ville aux abois, on lui parle d'accord.
 Il veut fermer l'oreille, enflé de l'avantage ;
 Mais, voyant parmi nous Rodogune en otage,
 Enfin il craint pour elle et nous daigne écouter,
 Et c'est ce qu'aujourd'hui on doit exécuter.

La reine de l'Égypte a rappelé nos princes
 Pour remettre à l'aîné son trône et ses provinces ;
 Rodogune a paru, sortant de sa prison,
 Comme un soleil levant dessus notre horizon ;
 Le Parthe a décampé, pressé par d'autres guerres
 Contre l'Arménien qui ravage ses terres ;
 D'un ennemi cruel il s'est fait notre appui ;
 La paix finit la haine, et, pour comble aujourd'hui
 (Dois-je dire de bonne ou mauvaise fortune?)
 Nos deux princes tous deux adorent Rodogune.

TIMAGÈNE.

Sitôt qu'ils ont paru tous deux en cette cour,

1. *Gêner* : tourmenter.

Ils ont vu Rodogune et j'ai vu leur amour ;
 Mais comme étant rivaux nous les trouvons à plaindre,
 Connaissant leur vertu, je n'en vois rien à craindre.
 Pour vous qui gouvernez cet objet de leurs vœux...

LAONICE.

Et n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux¹.

TIMAGÈNE.

Vous me trouvez mal propre à cette confiance,
 Et peut-être à dessein... je la vois qui s'avance.
 Adieu, je dois au rang qu'elle est prête à tenir
 Du moins la liberté de vous entretenir.

SCÈNE V : RODOGUNE, LAONICE.

RODOGUNE.

Je ne sais quel malheur aujourd'hui me menace
 Et coule dans ma joie une secrète glace :
 Je tremble, Laonice, et te voulais parler,
 Ou pour chasser ma crainte ou pour m'en consoler.

LAONICE.

Quoi, madame, en ce jour pour vous si plein de gloire?

RODOGUNE.

Ce jour m'en promet tant que j'ai peine à tout croire.
 La fortune me traite avec trop de respect,
 Et le trône et l'hymen, tout me devient suspect.
 L'hymen semble à mes yeux cacher quelque supplice,
 Le trône sous mes pas creuser un précipice ;
 Je vois de nouveaux fers après les miens brisés,
 Et je prends tous ces biens pour des maux déguisés.
 En un mot, je crains tout de l'esprit de la reine.

LAONICE.

La paix qu'elle a jurée en a calmé la haine.

RODOGUNE.

La haine entre les grands se calme rarement,
 La paix souvent n'y sert que d'un amusement,
 Et, dans l'État où j'entre, à te parler sans feinte,
 Elle a lieu de me craindre, et je crains cette crainte.

1. *Var.* Je n'ai point encor vu qu'elle aime aucun des deux (1647).

Non qu'enfin je ne donne au bien des deux États¹
 Ce que j'ai dû de haine à de tels attentats :
 J'oublie, et pleinement, toute mon aventure ;
 Mais une grande offense est de cette nature
 Que toujours son auteur impute à l'offensé
 Un vif ressentiment dont il le croit blessé,
 Et, quoiqu'en apparence on les réconcilie,
 Il le craint, il le hait, et jamais ne s'y fie ;
 Et, toujours alarmé de cette illusion,
 Sitôt qu'il peut le perdre, il prend l'occasion.
 Telle est pour moi la reine.

LAONICE.

Ah ! madame, je jure
 Que par ce faux soupçon vous lui faites injure.
 Vous devez oublier un désespoir jaloux
 Où força son courage un infidèle époux.
 Si, teinte de son sang, et toute furieuse,
 Elle vous traita lors en rivale odieuse,
 L'impétuosité d'un premier mouvement
 Engageait sa vengeance à ce dur traitement ;
 Il fallait un prétexte à vaincre sa colère,
 Il y fallait du temps, et, pour ne vous rien taire,
 Quand je me dispensais² à lui mal obéir,
 Quand en votre faveur je semblais la trahir,
 Peut-être qu'en son cœur, plus douce et repentie,
 Elle en dissimulait la meilleure partie ;
 Que, se voyant tromper, elle fermait les yeux,
 Et qu'un peu de pitié la satisfaisait mieux.
 A présent que l'amour succède à la colère,
 Elle ne vous voit plus qu'avec des yeux de mère,
 Et si de cet amour je la voyais sortir,
 Je jure de nouveau de vous en avertir.
 Vous savez comme quoi je vous suis toute acquise.
 Le roi souffrirait-il d'ailleurs quelque surprise ?

RODOGUNE.

Qui que ce soit des deux qu'on couronne aujourd'hui,
 Elle sera sa mère et pourra tout sur lui.

1. *Var.* Non pas que mon esprit, justement irrité,
 Conserve à son sujet quelque animosité :
 Au bien des deux États je donne mon injure (1647-1656).
 2. *Se dispenser à* : se permettre de.

LAONICE.

Qui que ce soit des deux, je sais qu'il vous adore.
Connaissant leur amour, pouvez-vous craindre encore ?

RODOGUNE.

Oui, je crains leur hymen et d'être à l'un des deux.

LAONICE.

Quoi ! sont-ils des sujets indignes de vos feux ?

RODOGUNE.

Comme ils ont même sang avec pareil mérite,
Un avantage égal pour eux me sollicite ;
Mais il est mal aisé, dans cette égalité,
Qu'un esprit combattu ne penche d'un côté.
Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre et se laissent piquer
Par ces je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.
C'est par là que l'un d'eux obtient la préférence ;
Je crois voir l'autre encore avec indifférence ;
Mais cette indifférence est une aversion
Lorsque je la compare avec ma passion.
Étrange effet d'amour ! incroyable chimère !
Je voudrais être à lui, si je n'aimais son frère,
Et le plus grand des maux toutefois que je crains,
C'est que mon triste sort me livre entre ses mains.

LAONICE.

Ne pourrai-je servir une si belle flamme ?

RODOGUNE.

Ne crois pas en tirer le secret de mon âme.
Quelque époux que le ciel veuille me destiner,
C'est à lui pleinement que je veux me donner.
De celui que je crains si je suis le partage,
Je saurai l'accepter avec même visage ;
L'hymen me le rendra précieux à son tour,
Et le devoir fera ce qu'aurait fait l'amour,
Sans crainte qu'on reproche à mon humeur forcée
Qu'un autre qu'un mari règne sur ma pensée.

LAONICE.

Vous craignez que ma foi vous l'ose reprocher ?

RODOGUNE.

Que ne puis-je à moi-même aussi bien le cacher !

LAONICE.

Quoi que vous me cachiez, aisément je devine,
Et, pour vous dire enfin ce que je m'imagine,
Le prince...

RODOGUNE.

Garde-toi de nommer mon vainqueur.

Ma rougeur trahirait les secrets de mon cœur,
Et je te voudrais mal de cette violence
Que ta dextérité ferait à mon silence.
Même de peur qu'un mot par hasard échappé
Te fasse voir ce cœur, et quels traits l'ont frappé,
Je romps un entretien dont la suite me blesse.
Adieu ; mais souviens-toi que c'est sur ta promesse
Que mon esprit reprend quelque tranquillité.

LAONICE.

Madame, assurez-vous sur ma fidélité.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CLÉOPATRE.

Serments fallacieux, salutaire contrainte,
Que m'imposa la force et qu'accepta ma crainte ;
Heureux déguisements d'un immortel courroux,
Vains fantômes d'État, évanouissez-vous !
Si d'un péril pressant la terreur vous fit naître,
Avec ce péril même il vous faut disparaître,
Semblables à ces vœux dans l'orage formés,
Qu'efface un prompt oubli quand les flots sont calmés.
Et vous qu'avec tant d'art cette feinte a voilée,
Recours des impuissants, haine dissimulée,
Digne vertu des rois, noble secret de cour,
Éclatez, il est temps, et voici notre jour.
Montrons-nous toutes deux, non plus comme sujettes,
Mais telle que je suis, et telle que vous êtes.
Le Parthe est éloigné, nous pouvons tout oser :
Nous n'avons rien à craindre et rien à déguiser ;

Je hais, je règne encor. Laissons d'illustres marques
 En quittant, s'il le faut, ce haut rang des monarques ;
 Faisons-en avec gloire un départ éclatant,
 Et rendons-le funeste à celle qui l'attend.
 C'est encor, c'est encor cette même ennemie
 Qui cherchait ses honneurs dedans mon infamie,
 Dont la haine à son tour croit me faire la loi,
 Et régner par mon ordre et sur vous et sur moi.
 Tu m'estimes bien lâche, imprudente rivale,
 Si tu crois que mon cœur jusque-là se ravale,
 Qu'il souffre qu'un hymen, qu'on t'a promis en vain,
 Te mette ta vengeance et mon sceptre à la main.
 Vois jusqu'où m'emporta l'amour du diadème,
 Vois quel sang il me coûte, et tremble pour toi-même ;
 Tremble, te dis-je, et songe, en dépit du traité,
 Que, pour t'en faire don, je l'ai trop acheté¹.

SCÈNE II : CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Laonice, vois-tu que le peuple s'apprête
 Au pompeux appareil de cette grande fête?

LAONICE.

La joie en est publique, et les princes tous deux
 Des Syriens ravis emportent tous les vœux.
 L'un et l'autre fait voir un mérite si rare
 Que le souhait confus entre les deux s'égare,
 Et ce qu'en quelques-uns on voit d'attachement
 N'est qu'un faible ascendant d'un premier mouvement.
 Ils penchent d'un côté, prêts à tomber de l'autre ;
 Leur choix pour s'affermir attend encor le vôtre,
 Et de celui qu'ils font ils sont si peu jaloux
 Que votre secret su les réunira tous.

CLÉOPATRE.

Sais-tu que mon secret n'est pas ce que l'on pense?

LAONICE.

J'attends avec eux tous celui de leur naissance.

1. *Var.* Je l'ai trop acheté pour t'en faire un présent ;
 Grains tout ce qu'on peut craindre en te désabusant (1647-1656).

CLÉOPATRE.

Pour un esprit de cour et nourri chez les grands,
Tes yeux dans leurs secrets sont bien peu pénétrants.
Apprends, ma confidente, apprends à me connaître.

Si je cache en quel rang le ciel les a fait naître,
Vois, vois que, tant que l'ordre en demeure douteux,
Aucun des deux ne règne, et je règne pour eux.
Quoique ce soit un bien que l'un et l'autre attende,
De crainte de le perdre, aucun ne le demande ;
Cependant je possède, et leur droit incertain
Me laisse avec leur sort leur sceptre dans la main :
Voilà mon grand secret. Sais-tu par quel mystère
Je les laissais tous deux en dépôt chez mon frère ?

LAONICE.

J'ai cru qu'Antiochus les tenait éloignés
Pour jouir des États qu'il avait regagnés.

CLÉOPATRE.

Il occupait leur trône et craignait leur présence,
Et cette juste crainte assurait ma puissance.
Mes ordres en étaient de point en point suivis
Quand je le menaçais du retour de mes fils.
Voyant ce foudre prêt à suivre ma colère,
Quoi qu'il me plût oser, il n'osait me déplaire,
Et, content malgré lui du vain titre de roi,
S'il régnait au lieu d'eux, ce n'était que sous moi.

Je te dirai bien plus : sans violence aucune
J'aurais vu Nicanor épouser Rodogune,
Si, content de lui plaire et de me dédaigner,
Il eût vécu chez elle en me laissant régner.
Son retour me fâchait plus que son hyménée,
Et j'aurais pu l'aimer, s'il ne l'eût couronnée.
Tu vis comme il y fit des efforts superflus ;
Je fis beaucoup alors, et ferais encor plus
S'il était quelque voie, infâme ou légitime,
Que m'enseignât la gloire ou que m'ouvrît le crime,
Qui me pût conserver un bien que j'ai chéri
Jusqu'à verser pour lui tout le sang d'un mari.
Dans l'état pitoyable où m'en réduit la suite,
Délices de mon cœur, il faut que je te quitte :
On m'y force, il le faut, mais on verra quel fruit
En recevra bientôt celle qui m'y réquit.

L'amour que j'ai pour toi tourne en haine pour elle,
 Autant que l'un fut grand, l'autre sera cruelle,
 Et, puisqu'en te perdant j'ai sur qui m'en venger,
 Ma perte est supportable, et mon mal est léger.

LAONICE.

Quoi ! vous parlez encor de vengeance et de haine
 Pour celle dont vous-même allez faire une reine ?

CLÉOPATRE.

Quoi ! je ferais un roi pour être son époux
 Et m'exposer aux traits de son juste courroux ?
 N'apprendras-tu jamais, âme basse et grossière,
 A voir par d'autres yeux que les yeux du vulgaire ?
 Toi qui connais ce peuple et sais qu'aux champs de Mars
 Lâchement d'une femme il suit les étendards ;
 Que, sans Antiochus, Tryphon m'eût dépouillée ;
 Que sous lui son ardeur soudain fut réveillée,
 Ne saurais-tu juger que, si je nomme un roi,
 C'est pour le commander et combattre pour moi ?
 J'en ai le choix en main avec le droit d'aïnesse,
 Et, puisqu'il en faut faire une aide à ma faiblesse,
 Que la guerre sans lui ne peut se rallumer,
 J'userai bien du droit que j'ai de le nommer.
 On ne montera point au rang dont je dévale¹
 Qu'en épousant ma haine au lieu de ma rivale ;
 Ce n'est qu'en me vengeant qu'on me le peut ravir,
 Et je ferai régner qui me voudra servir.

LAONICE.

Je vous connaissais mal.

CLÉOPATRE.

Connais-moi tout'entière.

Quand je mis Rodogune en tes mains prisonnière,
 Ce ne fut ni pitié ni respect de son rang
 Qui m'arrêta le bras et conserva son sang.
 La mort d'Antiochus me laissait sans armée,
 Et d'une troupe en hâte à me suivre animée
 Beaucoup, dans ma vengeance ayant fini leurs jours,
 M'exposaient à son frère et faible et sans secours.
 Je me voyais perdue à moins d'un tel otage :
 Il vint, et sa fureur craignit pour ce cher gage ;

1. *Dévaler* : descendre.

Il m'imposa des lois, exigea des serments,
 Et moi j'accordai tout pour obtenir du temps.
 Le temps est un trésor plus grand qu'on ne peut croire :
 J'en obtins, et je crus obtenir la victoire.
 J'ai pu reprendre haleine, et sous de faux apprêts...
 Mais voici mes deux fils que j'ai mandés exprès.
 Écoute, et tu verras quel est cet hyménée
 Où se doit terminer cette illustre journée.

SCÈNE III : CLÉOPATRE, ANTIOCHUS,
 SÉLEUCUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Mes enfants, prenez place. Enfin voici le jour
 Si doux à mes souhaits, si cher à mon amour,
 Où je puis voir briller sur une de vos têtes
 Ce que j'ai conservé parmi tant de tempêtes,
 Et vous remettre un bien, après tant de malheurs,
 Qui m'a coûté pour vous tant de soins et de pleurs.
 Il peut vous souvenir quelles furent mes larmes
 Quand Tryphon me donna de si rudes alarmes
 Que, pour ne pas vous voir exposés à ses coups,
 Il fallut me résoudre à me priver de vous.
 Quelles peines depuis, grands dieux, n'ai-je souffertes !
 Chaque jour redoubla mes douleurs et mes pertes ;
 Je vis votre royaume entre ces murs réduit,
 Je crus mort votre père, et sur un si faux bruit
 Le peuple mutiné voulut avoir un maître ;
 J'eus beau le nommer lâche, ingrat, parjure, traître,
 Il fallut satisfaire à son brutal désir,
 Et, de peur qu'il en prit, il m'en fallut choisir.
 Pour vous sauver l'État que n'eussé-je pu faire ?
 Je choisis un époux avec des yeux de mère,
 Votre oncle Antiochus, et j'espérai qu'en lui
 Votre trône tombant trouverait un appui.
 Mais à peine son bras en relève la chute¹

1. *Var.* Je n'en fus point trompée, il releva sa chute,
 Mais par lui de nouveau mon sort me persécute ;
 Ce trône relevé lui plaît à retenir ;
 Il imite Tryphon, qu'il venait de punir ;
 Qui lui parle de vous irrite sa colère ;
 C'est un crime envers lui que les pleurs d'une mère (1647-1656).

Que par lui de nouveau le sort me persécute ;
 Maître de votre État par sa valeur sauvé,
 Il s'obstine à remplir ce trône relevé ;
 Qui lui parle de vous attire sa menace :
 Il n'a défait Tryphon que pour prendre sa place,
 Et, de dépositaire et de libérateur,
 Il s'érige en tyran et lâche usurpateur.
 Sa main l'en a puni, pardonnons à son ombre ;
 Aussi bien en un seul voici des maux sans nombre.

Nicanor, votre père et mon premier époux...
 Mais pourquoi lui donner encor des noms si doux,
 Puisque, l'ayant cru mort, il sembla ne revivre
 Que pour s'en dépouiller afin de nous poursuivre ?
 Passons : je ne me puis souvenir sans trembler
 Du coup dont j'empêchai qu'il nous pût accabler.
 Je ne sais s'il est digne ou d'horreur ou d'estime,
 S'il plut aux dieux ou non, s'il fut justice ou crime ;
 Mais, soit crime ou justice, il est certain, mes fils,
 Que mon amour pour vous fit tout ce que je fis.
 Ni celui des grandeurs ni celui de la vie
 Ne jeta dans mon cœur cette aveugle furie.
 J'étais lasse d'un trône où d'éternels malheurs
 Me comblaient chaque jour de nouvelles douleurs.
 Ma vie est presque usée, et ce reste inutile
 Chez mon frère avec vous trouvait un sûr asile ;
 Mais voir, après douze ans et de soins et de maux,
 Un père vous ôter le fruit de mes travaux !
 Mais voir votre couronne après lui destinée
 Aux enfants qui naîtraient d'un second hyménée !
 A cette indignité je ne connus plus rien,
 Je me crus tout permis pour garder votre bien.
 Recevez donc, mes fils, de la main d'une mère
 Un trône racheté par le malheur d'un père ;
 Je crus qu'il fit lui-même un crime en vous l'ôtant,
 Et, si j'en ai fait un en vous le rachetant,
 Daigne du juste ciel la bonté souveraine,
 Vous en laissant le fruit, m'en réserver la peine,
 Ne lancer que sur moi les foudres mérités
 Et n'épandre sur vous que des prospérités.

ANTIOCHUS.

Jusques ici, madame, aucun ne met en doute

Les longs et grands travaux¹ que notre amour vous coûte,
 Et nous croyons tenir des soins de cet amour
 Ce doux espoir du trône aussi bien que le jour.
 Le récit nous en charme et nous fait mieux comprendre
 Quelles grâces, tous deux, nous vous en devons rendre ;
 Mais, afin qu'à jamais nous les puissions bénir,
 Épargnez le dernier à notre souvenir :
 Ce sont fatalités dont l'âme embarrassée
 A plus qu'elle ne veut se voit souvent forcée.
 Sur les noires couleurs d'un si triste tableau
 Il faut passer l'éponge ou tirer le rideau :
 Un fils est criminel quand il les examine,
 Et, quelque suite enfin que le ciel y destine,
 J'en rejette l'idée et crois qu'en ces malheurs
 Le silence ou l'oubli nous sied mieux que les pleurs.
 Nous attendons le sceptre avec même espérance,
 Mais, si nous l'attendons, c'est sans impatience :
 Nous pouvons sans régner vivre tous deux contents :
 C'est le fruit de vos soins, jouissez-en longtemps ;
 Il tombera sur nous quand vous en serez lasse,
 Nous le recevrons lors de bien meilleure grâce,
 Et l'accepter sitôt semble nous reprocher
 De n'être revenus que pour vous l'arracher.

SÉLEUCUS.

J'ajouterai, madame, à ce qu'a dit mon frère,
 Que, bien qu'avec plaisir et l'un et l'autre espère,
 L'ambition n'est pas notre plus grand désir.
 Régniez, nous le verrons tous deux avec plaisir,
 Et c'est bien la raison que pour tant de puissance
 Nous vous rendions du moins un peu d'obéissance,
 Et que celui de nous dont le ciel a fait choix
 Sous votre illustre exemple apprenne l'art des rois.

CLÉOPATRE.

Dites tout, mes enfants. Vous fuyez la couronne,
 Non que son trop d'éclat ou son poids vous étonne :
 L'unique fondement de cette aversion,
 C'est la honte attachée à sa possession.
 Elle passe à vos yeux pour la même infamie,
 S'il faut la partager avec notre ennemie,

1. Travaux : peines.

Et qu'un indigne hymen la fasse retomber
Sur celle qui venait pour vous la dérober.

O nobles sentiments d'une âme généreuse !
O fils vraiment mes fils ! ô mère trop heureuse !
Le sort de votre père enfin est éclairci :
Il était innocent, et je puis l'être aussi ;
Il vous aimait toujours et ne fut mauvais père
Que charmé par la sœur ou forcé par le frère ;
Et, dans cette embuscade où son effort fut vain,
Rodogune, mes fils, le tua par ma main.

Ainsi de cet amour la fatale puissance
Vous coûte votre père, à moi mon innocence,
Et, si ma main pour vous n'avait tout attenté¹,
L'effet de cet amour vous aurait tout coûté.
Ainsi vous me rendrez l'innocence et l'estime
Lorsque vous punirez la cause de mon crime.
De cette même main qui vous a tout sauvé,
Dans son sang odieux je l'aurais bien lavé ;
Mais, comme vous aviez votre part aux offenses,
Je vous ai réservé votre part aux vengeances,
Et, pour ne plus tenir en suspens vos esprits,
Si vous voulez régner, le trône est à ce prix.
Entre deux fils que j'aime avec même tendresse,
Embrasser ma querelle est le seul droit d'aînesse :
La mort de Rodogune en nommera l'aîné.

Quoi ! vous montrez tous deux un visage étonné ?
Redoutez-vous son frère ? Après la paix infâme
Que même en la jurant je détestais dans l'âme,
J'ai fait lever des gens par des ordres secrets,
Qu'à vous suivre en tous lieux vous trouverez tout prêts ;
Et, tandis qu'il fait tête aux princes d'Arménie,
Nous pouvons sans péril briser sa tyrannie.
Qui vous fait donc pâlir à cette juste loi ?
Est-ce pitié pour elle ? est-ce haine pour moi ?
Voulez-vous l'épouser afin qu'elle me brave
Et mette mon destin aux mains de mon esclave ?
Vous ne répondez point ? Allez, enfants ingrats,
Pour qui je crus en vain conserver ces États :
J'ai fait votre oncle roi, j'en ferai bien un autre ;
Et mon nom peut encore ici plus que le vôtre.

1. *Attenter* ne s'emploie plus activement aujourd'hui.

SÉLEUCUS.

Mais, madame, voyez que pour premier exploit...

CLÉOPATRE.

Mais que chacun de vous pense à ce qu'il me doit.
Je sais bien que le sang qu'à vos mains je demande
N'est pas le digne essai d'une valeur bien grande,
Mais, si vous me devez et le sceptre et le jour,
Ce doit être envers moi le sceau de votre amour.
Sans ce gage ma haine à jamais s'en défie ;
Ce n'est qu'en m'imitant que l'on me justifie.
Rien ne vous sert ici de faire les surpris :
Je vous le dis encor, le trône est à ce prix.
Je puis en disposer comme de ma conquête ;
Point d'ainé, point de roi, qu'en m'apportant sa tête,
Et, puisque mon seul choix vous y peut élever,
Pour jouir de mon crime il le faut achever.

SCÈNE IV : SÉLEUCUS, ANTIOCHUS.

SÉLEUCUS.

Est-il une constance à l'épreuve du foudre
Dont ce cruel arrêt met notre espoir en poudre ?

ANTIOCHUS.

Est-il un coup de foudre à comparer aux coups
Que ce cruel arrêt vient de lancer sur nous ?

SÉLEUCUS.

O haines, ô fureurs dignes d'une mégère !
O femme que je n'ose appeler encor mère !
Après que tes forfaits ont régné pleinement,
Ne saurais-tu souffrir qu'on règne innocemment ?
Quels attraits penses-tu qu'ait pour nous la couronne,
S'il faut qu'un crime égal par ta main nous la donne ?
Et de quelles horreurs nous doit-elle combler
Si, pour monter au trône, il faut te ressembler ?

ANTIOCHUS.

Gardons plus de respect aux droits de la nature,
Et n'imputons qu'au sort notre triste aventure.
Nous le nommions cruel, mais il nous était doux
Quand il ne nous donnait à combattre que nous.

Confidants tout ensemble et rivaux l'un de l'autre,
 Nous ne concevions point de mal pareil au nôtre ;
 Cependant, à nous voir l'un et l'autre rivaux,
 Nous ne concevions pas la moitié de nos maux.

SÉLEUCUS.

Une douleur si sage et si respectueuse
 Ou n'est guère sensible, ou guère impétueuse,
 Et c'est en de tels maux avoir l'esprit bien fort
 D'en connaître la cause et l'imputer au sort.
 Pour moi, je sens les miens avec plus de faiblesse ;
 Plus leur cause m'est chère, et plus l'effet m'en blesse :
 Non que pour m'en venger j'ose entreprendre rien ;
 Je donnerais encor tout mon sang pour le sien :
 Je sais ce que je dois ; mais, dans cette contrainte,
 Si je retiens mon bras, je laisse aller ma plainte,
 Et j'estime qu'au point qu'elle nous a blessés,
 Qui ne fait que s'en plaindre a du respect assez.
 Voyez-vous bien quel est le ministère infâme
 Qu'ose exiger de nous la haine d'une femme ?
 Voyez-vous qu'aspirant à des crimes nouveaux,
 De deux princes ses fils elle fait ses bourreaux ?
 Si vous pouvez le voir, pouvez-vous vous en taire ?

ANTIOCHUS.

Je vois bien plus encor, je vois qu'elle est ma mère,
 Et plus je vois son crime indigne de ce rang,
 Plus je lui vois souiller la source de mon sang.
 J'en sens de ma douleur croître la violence,
 Mais ma confusion m'impose le silence,
 Lorsque dans ses forfaits sur nos fronts imprimés
 Je vois les traits honteux dont nous sommes formés ;
 Je tâche à cet objet d'être aveugle ou stupide,
 J'ose me déguiser jusqu'à son parricide,
 Je me cache à moi-même un excès de malheur
 Où notre ignominie égale ma douleur,
 Et, détournant les yeux d'une mère cruelle,
 J'impute tout au sort qui m'a fait naître d'elle.
 Je conserve pourtant encore un peu d'espoir :
 Elle est mère, et le sang a beaucoup de pouvoir ;
 Et, le sort l'eût-il faite encor plus inhumaine,
 Une larme d'un fils peut amollir sa haine.

SÉLEUCUS.

Ah ! mon frère, l'amour n'est guère véhément
 Pour des fils élevés dans un bannissement,
 Et qu'ayant fait nourrir presque dans l'esclavage,
 Elle n'a rappelés que pour servir sa rage.
 De ses pleurs tant vantés je découvre le fard ;
 Nous avons en son cœur, vous et moi, peu de part.
 Elle fait bien sonner ce grand amour de mère,
 Mais elle seule enfin s'aime et se considère,
 Et, quoi que nous étale un langage si doux,
 Elle a tout fait pour elle et n'a rien fait pour nous.
 Ce n'est qu'un faux amour que la haine domine ;
 Nous ayant embrassés, elle nous assassine,
 En veut au cher objet dont nous sommes épris,
 Nous demande son sang, met le trône à ce prix !
 Ce n'est plus de sa main qu'il nous le faut attendre ;
 Il est, il est à nous, si nous osons le prendre.
 Notre révolte ici n'a rien que d'innocent ;
 Il est à l'un de nous, si l'autre le consent.
 Régions, et son courroux ne sera que faiblesse ;
 C'est l'unique moyen de sauver la princesse.
 Allons la voir, mon frère, et demeurons unis :
 C'est l'unique moyen de voir nos maux finis.
 Je forme un beau dessein que son amour m'inspire,
 Mais il faut qu'avec lui notre union conspire :
 Notre amour, aujourd'hui si digne de pitié,
 Ne saurait triompher que par notre amitié.

ANTIOCHUS.

Cet avertissement marque une défiance
 Que la mienne pour vous souffre avec patience.
 Allons, et soyez sûr que même le trépas
 Ne peut rompre des nœuds que l'amour ne rompt pas.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : RODOGUNE, ORONTE, LAONICE.

RODOGUNE.

Voilà comme l'amour succède à la colère,
 Comme elle ne me voit qu'avec des yeux de mère,
 Comme elle aime la paix, comme elle fait un roi,
 Et comme elle use enfin de ses fils et de moi.

Et tantôt mes soupçons lui faisaient une offense ?
 Elle n'avait rien fait qu'en sa juste défense ?
 Lorsque tu la trompais elle fermait les yeux ?
 Ah ! que ma défiance en jugeait beaucoup mieux !
 Tu le vois, Laonice.

LAONICE.

Et vous voyez, madame,
 Quelle fidélité vous conserve mon âme,
 Et qu'ayant reconnu sa haine et mon erreur,
 Le cœur gros de soupirs, et frémissant d'horreur,
 Je romps une foi due aux secrets de ma reine
 Et vous viens découvrir mon erreur et sa haine.

RODOGUNE.

Cet avis salutaire est l'unique secours
 A qui je crois devoir le reste de mes jours ;
 Mais ce n'est pas assez de m'avoir avertie,
 Il faut de ces périls m'aplanir la sortie,
 Il faut que tes conseils m'aident à repousser...

LAONICE.

Madame, au nom des dieux, veuillez m'en dispenser ;
 C'est assez que pour vous je lui sois infidèle,
 Sans m'engager encore à des conseils contre elle.
 Oronte est avec vous, qui, comme ambassadeur,
 Devait de cet hymen honorer la splendeur ;
 Comme c'est en ses mains que le roi votre frère
 A déposé le soin d'une tête si chère,
 Je vous laisse avec lui pour en délibérer.
 Quoi que vous résolviez, laissez-moi l'ignorer.
 Au reste, assurez-vous de l'amour des deux princes :
 Plutôt que de vous perdre, ils perdront leurs provinces ;
 Mais je ne réponds pas que ce cœur inhumain
 Ne veuille à leur refus s'armer d'une autre main.
 Je vous parle en tremblant ; si j'étais ici vue,
 Votre péril croîtrait, et je serais perdue ;
 Fuyez, grande princesse, et souffrez cet adieu.

RODOGUNE.

Va, je reconnâtrai ce service en son lieu.

SCÈNE II : RODOGUNE, ORONTE.

RODOGUNE.

Que ferons-nous, Oronte, en ce péril extrême,
Où l'on fait de mon sang le prix d'un diadème?
Fuirons-nous chez mon frère? Attendrons-nous la mort?
Ou ferons-nous contre elle un généreux effort?

ORONTE.

Notre fuite, madame, est assez difficile.
J'ai vu des gens de guerre épandus par la ville.
Si l'on veut votre perte, on vous fait observer ;
Ou, s'il vous est permis encor de vous sauver,
L'avis de Laonice est sans doute une adresse :
Feignant de vous servir, elle sert sa maîtresse.
La reine, qui surtout craint de vous voir régner,
Vous donne ces terreurs pour vous faire éloigner,
Et, pour rompre un hymen qu'avec peine elle endure,
Elle en veut à vous-même imputer la rupture.
Elle obtiendra par vous le but de ses souhaits
Et vous accusera de violer la paix,
Et le roi, plus piqué contre vous que contre elle,
Vous voyant lui porter une guerre nouvelle,
Blâmera vos frayeurs et vos légèretés
D'avoir osé douter de la foi des traités,
Et peut-être, pressé des guerres d'Arménie,
Vous laissera moquée et la reine impunie.
A ces honteux moyens gardez de recourir.
C'est ici qu'il vous faut ou régner ou périr.
Le ciel pour vous ailleurs n'a point fait de couronne,
Et l'on s'en rend indigne alors qu'on l'abandonne.

RODOGUNE.

Ah ! que de vos conseils j'aimerais la vigueur
Si nous avions la force égale à ce grand cœur¹ !
Mais pourrions-nous braver une reine en colère,
Avec ce peu de gens que m'a laissés mon frère ?

1. *Var.* Si nous avions autant de forces que de cœur !
Mais que peut de vos gens une faible poignée
Contre tout le pouvoir d'une reine indignée ?

ORONTE. Vous promettre que seuls ils puissent résister,
J'aurais perdu le sens si j'osais m'en vanter (1647-1656).

ORONTE.

J'aurais perdu l'esprit si j'osais me vanter
 Qu'avec ce peu de gens nous puissions résister.
 Nous mourrons à vos pieds, c'est toute l'assistance
 Que vous peut en ces lieux offrir notre impuissance.
 Mais pouvez-vous trembler quand dans ces mêmes lieux
 Vous portez le grand maître et des rois et des dieux ?
 L'amour fera lui seul tout ce qu'il vous faut faire.
 Faites-vous un rempart des fils contre la mère ;
 Ménagez bien leur flamme, ils voudront tout pour vous,
 Et ces astres naissants sont adorés de tous.
 Quoi que puisse en ces lieux une reine cruelle,
 Pouvant tout sur ses fils, vous y pouvez plus qu'elle.
 Cependant trouvez bon qu'en ces extrémités
 Je tâche à rassembler nos Parthes écartés :
 Ils sont peu, mais vaillants, et peuvent de sa rage
 Empêcher la surprise et le premier outrage.
 Craignez moins, et surtout, madame, en ce grand jour,
 Si vous voulez régner, faites régner l'amour.

SCÈNE III : *RODOGUNE*.

Quoi ! je pourrais descendre à ce lâche artifice
 D'aller de mes amants mendier le service,
 Et, sous l'indigne appât d'un coup d'œil affété,
 J'irais jusqu'en leurs cœurs chercher ma sûreté ?
 Celles de ma naissance ont horreur des bassesses.
 Leur sang tout généreux hait ces molles adresses.
 Quel que soit le secours qu'ils me puissent offrir,
 Je croirai faire assez de le daigner souffrir.
 Je verrai leur amour, j'éprouverai sa force,
 Sans flatter leurs désirs, sans leur jeter d'amorce,
 Et, s'il est assez fort pour me servir d'appui,
 Je le ferai régner, mais en régnant sur lui.
 Sentiments étouffés de colère et de haine,
 Rallumez vos flambeaux à celles de la reine,
 Et d'un oubli contraint rompez la dure loi
 Pour rendre enfin justice aux mânes d'un grand roi.
 Rapportez à mes yeux son image sanglante,
 D'amour et de fureur encor étincelante,
 Telle que je le vis quand, tout percé de coups,
 Il me cria : « Vengeance ! Adieu, je meurs pour vous. »

Chère ombre, hélas ! bien loin de l'avoir poursuivie,
 J'allais baiser la main qui t'arracha la vie,
 Rendre un respect de fille à qui versa ton sang ;
 Mais pardonne aux devoirs que m'impose mon rang :
 Plus la haute naissance approche des couronnes,
 Plus cette grandeur même asservit nos personnes ;
 Nous n'avons point de cœur pour aimer ni haïr,
 Toutes nos passions ne savent qu'obéir.
 Après avoir armé pour venger cet outrage,
 D'une paix mal conçue on m'a faite le gage,
 Et moi, fermant les yeux sur ce noir attentat,
 Je suivais mon destin en victime d'Etat.
 Mais aujourd'hui qu'on voit cette main parricide,
 Des restes de ta vie insolemment avide,
 Vouloir encor percer ce sein infortuné
 Pour y chercher le cœur que tu m'avais donné,
 De la paix qu'elle rompt je ne suis plus le gage,
 Je brise avec honneur mon illustre esclavage,
 J'ose reprendre un cœur pour aimer et haïr,
 Et ce n'est plus qu'à toi que je veux obéir.

Le consentiras-tu cet effort sur ma flamme,
 Toi, son vivant portrait, que j'adore dans l'âme,
 Cher prince, dont je n'ose, en mes plus doux souhaits,
 Fier encor le nom aux murs de ce palais ?
 Je sais quelles seront tes douleurs et tes craintes,
 Je vois déjà tes maux, j'entends déjà tes plaintes ;
 Mais pardonne aux devoirs qu'exige enfin un roi
 A qui tu dois le jour qu'il a perdu pour moi.
 J'aurai mêmes douleurs, j'aurai mêmes alarmes ;
 S'il t'en coûte un soupir, j'en verserai des larmes.

Mais, dieux ! que je me trouble en les voyant tous deux !
 Amour qui me confonds, cache du moins tes feux,
 Et, content de mon cœur, dont je te fais le maître,
 Dans mes regards surpris garde-toi de paraître.

SCÈNE IV : ANTIOCHUS, SÉLEUCUS, RODOGUNE.

ANTIOCHUS.

Ne vous offensez pas, princesse, de nous voir
 De vos yeux à vous-même expliquer le pouvoir.
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que nos cœurs en soupirent ;
 A vos premiers regards tous deux ils se rendirent :

Mais un profond respect nous fit taire et brûler,
Et ce même respect nous force de parler.

L'heureux moment approche où votre destinée
Semble être aucunement¹ à la nôtre enchaînée,
Puisque d'un droit d'aïnesse incertain parmi nous
La nôtre attend un sceptre, et la vôtre un époux.
C'est trop d'indignité que notre souveraine
De l'un de ses captifs tienne le nom de reine ;
Notre amour s'en offense et, changeant cette loi,
Remet à notre reine à nous choisir un roi.
Ne vous abaissez plus à suivre la couronne,
Donnez-la, sans souffrir qu'avec elle on vous donne.
Réglez notre destin, qu'ont mal réglé les dieux ;
Notre seul droit d'aïnesse est de plaire à vos yeux :
L'ardeur qu'allume en nous une flamme si pure
Préfère votre choix au choix de la nature,
Et vient sacrifier à votre élection
Toute notre espérance et notre ambition.

Prononcez donc, madame, et faites un monarque :
Nous céderons sans honte à cette illustre marque,
Et celui qui perdra votre divin objet
Demeurera du moins votre premier sujet.
Son amour immortel saura toujours lui dire
Que ce rang près de vous vaut ailleurs un empire ;
Il y mettra sa gloire, et, dans un tel malheur,
L'heur de vous obéir flattera sa douleur.

RODOGUNE.

Princes, je dois beaucoup à cette déférence
De votre ambition et de votre espérance,
Et j'en recevrais l'offre avec quelque plaisir
Si celles de mon rang avaient droit de choisir.
Comme sans leur avis les rois disposent d'elles
Pour affermir leur trône ou finir leurs querelles,
Le destin des États est arbitre du leur,
Et l'ordre des traités règle tout dans leur cœur.
C'est lui que suit le mien, et non pas la couronne ;
J'aimerais l'un de vous parce qu'il me l'ordonne,
Du secret révélé j'en prendrai le pouvoir,
Et mon amour, pour naître, attendra mon devoir.

1. *Aucunement* : en quelque façon.

N'attendez rien de plus, ou votre attente est vaine.
 Le choix que vous m'offrez appartient à la reine ;
 J'entreprendrais sur elle à l'accepter de vous.
 Peut-être on vous a tu jusqu'où va son courroux,
 Mais je dois par épreuve assez bien le connaître
 Pour fuir l'occasion de le faire renaître.
 Que n'en ai-je souffert, et que n'a-t-elle osé ?
 Je veux croire avec vous que tout est apaisé ;
 Mais craignez avec moi que ce choix ne ranime
 Cette haine mourante à quelque nouveau crime.
 Pardonnez-moi ce mot qui viole un oubli
 Que la paix entre nous doit avoir établi.
 Le feu qui semble éteint souvent dort sous la cendre ;
 Qui l'ose réveiller peut s'en laisser surprendre,
 Et je mériterais qu'il me pût consumer
 Si je lui fournissais de quoi se rallumer.

SÉLEUCUS.

Pouvez-vous redouter sa haine renaissante,
 S'il est en votre main de la rendre impuissante ?
 Faites un roi, madame, et régnez avec lui.
 Son courroux désarmé demeure sans appui,
 Et toutes ses fureurs sans effet rallumées
 Ne pousseront en l'air que de vaines fumées.
 Mais a-t-elle intérêt au choix que vous ferez,
 Pour en craindre les maux que vous vous figurez ?
 La couronne est à nous, et, sans lui faire injure,
 Sans manquer de respect aux droits de la nature,
 Chacun de nous à l'autre en peut céder sa part
 Et rendre à votre choix ce qu'il doit au hasard.
 Qu'un si faible scrupule en notre faveur cesse,
 Votre inclination vaut bien un droit d'aînesse,
 Dont vous seriez traitée avec trop de rigueur
 S'il se trouvait contraire aux vœux de votre cœur.
 On vous applaudirait quand vous seriez à plaindre ;
 Pour vous faire régner ce serait vous contraindre,
 Vous donner la couronne en vous tyrannisant,
 Et verser du poison sur ce noble présent.
 Au nom de ce beau feu qui tous deux nous consume,
 Princesse, à notre espoir ôtez cette amertume,
 Et permettez que l'heur qui suivra votre époux
 Se puisse redoubler à le tenir de vous.

RODOGUNE.

Ce beau feu vous aveugle autant comme il vous brûle,
 Et, tâchant d'avancer, son effort vous recule.
 Vous croyez que ce choix, que l'un et l'autre attend,
 Pourra faire un heureux sans faire un mécontent ;
 Et moi, quelque vertu que votre cœur prépare,
 Je crains d'en faire deux si le mien se déclare :
 Non que de l'un et l'autre il dédaigne les vœux,
 Je tiendrais à bonheur d'être à l'un de vous deux ;
 Mais souffrez que je suive enfin ce qu'on m'ordonne ;
 Je me mettrai trop haut, s'il faut que je me donne :
 Quoique aisément je cède aux ordres de mon roi,
 Il n'est pas bien aisé de m'obtenir de moi.
 Savez-vous quels devoirs, quels travaux, quels services,
 Voudront de mon orgueil exiger les caprices ?
 Par quels degrés de gloire on me peut mériter ?
 En quels affreux périls il faudra vous jeter ?
 Ce cœur vous est acquis, après le diadème,
 Princes, mais gardez-vous de le rendre à lui-même.
 Vous y renoncerez peut-être pour jamais
 Quand je vous aurai dit à quel prix je le mets.

SÉLEUCUS.

Quels seront les devoirs, quels travaux, quels services
 Dont nous ne vous fassions d'amoureux sacrifices ?
 Et quels affreux périls pourrons-nous redouter
 Si c'est par ces degrés qu'on peut vous mériter ?

ANTIOCHUS.

Princesse, ouvrez ce cœur et jugez mieux du nôtre,
 Jugez mieux du beau feu qui brûle l'un et l'autre¹,
 Et dites hautement à quel prix votre choix
 Veut faire l'un de nous le plus heureux des rois.

RODOGUNE.

Princes, le voulez-vous ?

ANTIOCHUS.

C'est notre unique envie.

RODOGUNE.

Je verrai cette ardeur d'un repentir suivie.

1. *Var.* Parlez, et ce beau feu qui brûle l'un et l'autre

D'une si prompte ardeur suivra votre désir

Que vous-même en perdrez le pouvoir de choisir (1647-1656).

SÉLEUCUS.

Avant ce repentir tous deux nous périrons.

RODOGUNE.

Enfin, vous le voulez ?

SÉLEUCUS.

Nous vous en conjurons.

RODOGUNE.

Eh bien donc, il est temps de me faire connaître.
 J'obéis à mon roi, puisqu'un de vous doit l'être ;
 Mais, quand j'aurai parlé, si vous vous en plaignez,
 J'atteste tous les dieux que vous m'y contraignez,
 Et que c'est malgré moi qu'à moi-même rendue,
 J'écoute une chaleur qui m'était défendue ;
 Qu'un devoir rappelé me rend un souvenir
 Que la foi des traités ne doit plus retenir.
 Tremblez, princes, tremblez au nom de votre père :
 Il est mort, et pour moi, par les mains d'une mère ;
 Je l'avais oublié, sujette à d'autres lois ;
 Mais, libre, je lui rends enfin ce que je dois.
 C'est à vous de choisir mon amour ou ma haine.
 J'aime les fils du roi, je hais ceux de la reine :
 Réglez-vous là-dessus, et, sans plus me presser,
 Voyez auquel des deux vous voulez renoncer.
 Il faut prendre parti ; mon choix suivra le vôtre ;
 Je respecte autant l'un que je déteste l'autre.
 Mais ce que j'aime en vous du sang de ce grand roi,
 S'il n'est digne de lui, n'est pas digne de moi.
 Ce sang que vous portez, ce trône qu'il vous laisse,
 Valent bien que pour lui votre cœur s'intéresse ;
 Votre gloire le veut, l'amour vous le prescrit.
 Qui peut contre elle et lui soulever votre esprit ?
 Si vous leur préférez une mère cruelle,
 Soyez cruels, ingrats, parricides, comme elle.
 Vous devez la punir si vous la condamnez,
 Vous devez l'imiter si vous la soutenez.
 Quoi, cette ardeur s'éteint ! l'un et l'autre soupire !
 J'avais su le prévoir, j'avais su le prédire...

ANTIOCHUS.

Princesse...

RODOGUNE.

Il n'est plus temps, le mot en est lâché ;
 Quand j'ai voulu me taire, en vain je l'ai tâché.

Appelez ce devoir haine, rigueur, colère ;
 Pour gagner Rodogune il faut venger un père ;
 Je me donne à ce prix : osez me mériter,
 Et voyez qui de vous daignera m'accepter.
 Adieu, princes.

SCÈNE V : ANTIOCHUS, SÉLEUCUS.

ANTIOCHUS.

Hélas ! c'est donc ainsi qu'on traite
 Les plus profonds respects d'une amour si parfaite !

SÉLEUCUS.

Elle nous fuit, mon frère, après cette rigueur.

ANTIOCHUS.

Elle fuit, mais en Parthe, en nous perçant le cœur.

SÉLEUCUS.

Que le ciel est injuste ! Une âme si cruelle
 Méritait notre mère et devait naître d'elle.

ANTIOCHUS.

Plaignons-nous sans blasphème.

SÉLEUCUS.

Ah ! que vous me gênez
 Par cette retenue où vous vous obstinez !
 Faut-il encor régner, faut-il l'aimer encore ?

ANTIOCHUS.

Il faut plus de respect pour celle qu'on adore.

SÉLEUCUS.

C'est ou d'elle ou du trône être ardemment épris
 Que vouloir ou l'aimer ou régner à ce prix.

ANTIOCHUS.

C'est et d'elle et de lui tenir bien peu de compte
 Que faire une révolte et si pleine et si prompte.

SÉLEUCUS.

Lorsque l'obéissance a tant d'impiété,
 La révolte devient une nécessité.

ANTIOCHUS.

La révolte, mon frère, est bien précipitée,
 Quand la loi qu'elle rompt peut être rétractée,

Et c'est à nos désirs trop de témérité
 De vouloir de tels biens avec facilité.
 Le ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire ;
 Pour gagner un triomphe il faut une victoire.
 Mais que je tâche en vain de flatter nos tourments !
 Nos malheurs sont plus forts que ces déguisements.
 Leur excès à mes yeux paraît un noir abîme
 Où la haine s'apprête à couronner le crime,
 Où la gloire est sans nom, la vertu sans honneur,
 Où sans un parricide il n'est point de bonheur ;
 Et, voyant de ces maux l'épouvantable image,
 Je me sens affaiblir, quand je vous encourage ;
 Je frémis, je chancelle, et mon cœur abattu
 Suit tantôt sa douleur et tantôt sa vertu.
 Mon frère, pardonnez à des discours sans suite,
 Qui font trop voir le trouble où mon âme est réduite.

SÉLEUCUS.

J'en ferais comme vous si mon esprit troublé
 Ne secouait le joug dont il est accablé.
 Dans mon ambition, dans l'ardeur de ma flamme,
 Je vois ce qu'est un trône, et ce qu'est une femme,
 Et, jugeant par leur prix de leur possession,
 J'éteins enfin ma flamme et mon ambition ;
 Et je vous céderais l'un et l'autre avec joie
 Si, dans la liberté que le ciel me renvoie,
 La crainte de vous faire un funeste présent
 Ne me jetait dans l'âme un remords trop cuisant.
 Dérobons-nous, mon frère, à ces âmes cruelles,
 Et laissons-les sans nous achever leurs querelles.

ANTIOCHUS.

Comme j'aime beaucoup, j'espère encore un peu.
 L'espoir ne peut s'éteindre où brûle tant de feu,
 Et son reste confus me rend quelques lumières
 Pour juger mieux que vous de ces âmes si fières.
 Croyez-moi, l'une et l'autre a redouté nos pleurs,
 Leur fuite à nos soupirs a dérobé leurs cœurs,
 Et, si tantôt leur haine eût attendu nos larmes,
 Leur haine à nos douleurs aurait rendu les armes.

SÉLEUCUS.

Pleurez donc à leurs yeux, gémissiez, soupirez,
 Et je craindrai pour vous ce que vous espérez.

Quoi qu'en votre faveur vos pleurs obtiennent d'elles,
 Il vous faudra parer leurs haines mutuelles,
 Sauver l'une de l'autre, et peut-être leurs coups,
 Vous trouvant au milieu, ne perceront que vous.
 C'est ce qu'il faut pleurer. Ni maîtresse ni mère
 N'ont plus de choix ici ni de lois à nous faire¹ :
 Quoi que leur rage exige ou de vous ou de moi,
 Rodogune est à vous, puisque je vous fais roi.
 Épargnez vos soupirs près de l'une et de l'autre.
 J'ai trouvé mon bonheur, saisissez-vous du vôtre :
 Je n'en suis pas jaloux, et ma triste amitié
 Ne le verra jamais que d'un œil de pitié.

SCÈNE VI : ANTIOCHUS.

Que je serais heureux si je n'aimais un frère !
 Lorsqu'il ne veut pas voir le mal qu'il se veut faire,
 Mon amitié s'oppose à son aveuglement :
 Elle agira pour vous, mon frère, également
 Et n'abusera point de cette violence
 Que l'indignation fait à votre espérance.
 La pesanteur du coup souvent nous étourdit ;
 On le croit repoussé quand il s'approfondit,
 Et, quoiqu'un juste orgueil sur l'heure persuade,
 Qui ne sent point son mal est d'autant plus malade ;
 Ces ombres de santé cachent mille poisons,
 Et la mort suit de près ces fausses guérisons.
 Daignent les justes dieux rendre vain ce présage !
 Cependant allons voir si nous vaincrons l'orage,
 Et si contre l'effort d'un si puissant courroux
 La nature et l'amour voudront parler pour nous.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ANTIOCHUS, RODOGUNE.

RODOGUNE.

Prince, qu'ai-je entendu ? Parce que je soupire
 Vous présumez que j'aime, et vous m'osez le dire.

1. *Var.* Si je ne prétends plus, n'ont plus de choix à faire ;
 Je leur ôte le droit de vous faire la loi (1647-1656).

Est-ce un frère, est-ce vous dont la témérité
S' imagine...

ANTIOCHUS.

Apaisez ce courage irrité,
Princesse; aucun de nous ne serait téméraire
Jusqu'à s'imaginer qu'il eût l'heur de vous plaire :
Je vois votre mérite et le peu que je vauz,
Et ce rival si cher connaît mieux ses défauts.
Mais, si tantôt ce cœur parlait par votre bouche,
Il veut que nous croyions qu'un peu d'amour le touche,
Et qu'il daigne écouter quelques-uns de nos vœux,
Puisqu'il tient à bonheur d'être à l'un de nous deux.
Si c'est présomption de croire ce miracle,
C'est une impiété de douter de l'oracle,
Et mériter les maux où vous nous condamnez,
Qu'éteindre un bel espoir que vous nous ordonnez.
Princesse, au nom des dieux, au nom de cette flamme...

RODOGUNE.

Un mot ne fait pas voir jusques au fond d'une âme,
Et votre espoir trop prompt prend trop de vanité
Des termes obligeants de ma civilité.
Je l'ai dit, il est vrai ; mais quoi qu'il en puisse être,
Méritez cet amour que vous voulez connaître.
Lorsque j'ai soupiré, ce n'était pas pour vous :
J'ai donné ces soupirs aux mânes d'un époux,
Et ce sont les effets du souvenir fidèle
Que sa mort à toute heure en mon âme rappelle.
Princes, soyez ses fils et prenez son parti.

ANTIOCHUS.

Recevez donc son cœur en nous deux réparti.
Ce cœur qu'un saint amour rangea sous votre empire,
Ce cœur pour qui le vôtre à tous moments soupire,
Ce cœur, en vous aimant indignement percé,
Reprend, pour vous aimer, le sang qu'il a versé ;
Il le reprend en nous, il revit, il vous aime
Et montre, en vous aimant, qu'il est encor le même.
Ah ! princesse, en l'état où le sort nous a mis,
Pouvons-nous mieux montrer que nous sommes ses fils ?

RODOGUNE.

Si c'est son cœur en vous qui revit et qui m'aime,
Faites ce qu'il ferait, s'il vivait en lui-même :

A ce cœur qu'il vous laisse osez prêter un bras :
 Pouvez-vous le porter et ne l'écouter pas ?
 S'il vous explique mal ce qu'il en doit attendre,
 Il emprunte ma voix pour se mieux faire entendre.
 Une seconde fois il vous le dit par moi :
 Prince, il faut le venger.

ANTIOCHUS.

J'accepte cette loi.
 Nommez les assassins, et j'y cours.

RODOGUNE.

Quel mystère
 Vous fait, en l'acceptant, méconnaître une mère ?

ANTIOCHUS.

Ah ! si vous ne voulez voir finir nos destins,
 Nommez d'autres vengeurs ou d'autres assassins.

RODOGUNE.

Ah ! je vois trop régner son parti dans votre âme !
 Prince, vous le prenez.

ANTIOCHUS.

Oui, je le prends, madame,
 Et j'apporte à vos pieds le plus pur de son sang,
 Que la nature enferme en ce malheureux flanc.
 Satisfaites vous-même à cette voix secrète,
 Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète¹ :
 Exécutez son ordre, et hâtez-vous sur moi
 De punir une reine et de venger un roi ;
 Mais, quitte par ma mort d'un devoir si sévère,
 Écoutez-en un autre en faveur de mon frère.
 De deux princes unis à soupirer pour vous,
 Prenez l'un pour victime et l'autre pour époux.
 Punissez l'un des fils des crimes de la mère,
 Mais payez l'autre aussi des services du père,
 Et laissez un exemple à la postérité
 Et de rigueur entière et d'entière équité.

1. *Var.* [Dont la vôtre envers nous daigne être l'interprète :]

Elle s'explique assez à ce cœur qui l'entend,
 Et vous lui rendrez plus que son ombre n'attend,
 Mais aussi, par ma mort vers elle dégagée,
 Rendez heureux mon frère après l'avoir vengée.

[De deux princes unis à soupirer pour vous] (1647-1656).

Quoi ! n'écoutez-vous ni l'amour ni la haine ?
Ne pourrai-je obtenir ni salaire ni peine ?
Ce cœur qui vous adore et que vous dédaignez...

RODOGUNE.

Hélas ! prince...

ANTIOCHUS.

Est-ce encor le roi que vous plaignez ?
Ce soupir ne va-t-il que vers l'ombre d'un père ?

RODOGUNE.

Allez, ou pour le moins rappelez votre frère :
Le combat pour mon âme était moins dangereux
Lorsque je vous avais à combattre tous deux.
Vous êtes plus fort seul que vous n'étiez ensemble ;
Je vous bravais tantôt, et maintenant je tremble.
J'aime ; n'abusez pas, prince, de mon secret ;
Au milieu de ma haine il m'échappe à regret.
Mais enfin il m'échappe, et cette retenue
Ne peut plus soutenir l'effort de votre vue.
Oui, j'aime un de vous deux, malgré ce grand courroux,
Et ce dernier soupir dit assez que c'est vous.

Un rigoureux devoir à cet amour s'oppose,
Ne m'en accusez point, vous en êtes la cause ;
Vous l'avez fait naître en me pressant d'un choix
Qui rompt de vos traités les favorables lois.
D'un père mort pour moi voyez le sort étrange :
Si vous me laissez libre, il faut que je le venge ;
Et, mes feux dans mon âme ont beau s'en mutiner,
Ce n'est qu'à ce prix seul que je puis me donner.
Mais ce n'est pas de vous qu'il faut que je l'attende,
Votre refus est juste autant que ma demande.
A force de respect votre amour s'est trahi.
Je voudrais vous haïr s'il m'avait obéi,
Et je n'estime pas l'honneur d'une vengeance
Jusqu'à vouloir d'un crime être la récompense.
Rentrons donc sous les lois que m'impose la paix,
Puisque m'en affranchir, c'est vous perdre à jamais.
Prince, en votre faveur je ne puis davantage.
L'orgueil de ma naissance enfle encor mon courage,

1. *Var.* Hélas ! — ANTIOCH. Sont-ce les morts ou nous que vous plaignez ?
Soupirez-vous pour eux ou pour notre misère ?

RODOG. Allez, prince, ou du moins rappelez votre frère (1647-1656).

Et, quelque grand pouvoir que l'amour ait sur moi,
 Je n'oublierai jamais que je me dois un roi.
 Oui, malgré mon amour, j'attendrai d'une mère
 Que le trône me donne ou vous ou votre frère.
 Attendant son secret, vous aurez mes désirs,
 Et, s'il le fait régner, vous aurez mes soupirs :
 C'est tout ce qu'à mes feux ma gloire peut permettre,
 Et tout ce qu'à vos feux les miens osent promettre.

ANTIOCHUS.

Que voudrais-je de plus ? son bonheur est le mien :
 Rendez heureux ce frère, et je ne perdrai rien ;
 L'amitié le consent¹, si l'amour l'appréhende.
 Je bénirai le ciel d'une perte si grande,
 Et, quittant les douceurs de cet espoir flottant,
 Je mourrai de douleur, mais je mourrai content.

RODOGUNE.

Et moi, si mon destin entre ses mains me livre,
 Pour un autre que vous s'il m'ordonne de vivre,
 Mon amour... Mais adieu, mon esprit se confond.
 Prince, si votre flamme à la mienne répond,
 Si vous n'êtes ingrat à ce cœur qui vous aime,
 Ne me revoyez point qu'avec le diadème.

SCÈNE II : ANTIOCHUS.

Les plus doux de mes vœux enfin sont exaucés.
 Tu viens de vaincre, amour, mais ce n'est pas assez :
 Si tu veux triompher en cette conjoncture,
 Après avoir vaincu, fais vaincre la nature,
 Et prête-lui pour nous ces tendres sentiments
 Que ton ardeur inspire aux cœurs des vrais amants,
 Cette pitié qui force, et ces dignes faiblesses
 Dont la vigueur détruit les fureurs vengeresses.
 Voici la reine. Amour, nature, justes dieux,
 Faites-la-moi fléchir, ou mourir à ses yeux.

SCÈNE III : CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Eh bien, Antiochus, vous dois-je la couronne ?

1. *Consentir* ne s'emploie plus activement aujourd'hui.

ANTIOCHUS.

Madame, vous savez si le ciel me la donne.

CLÉOPATRE.

Vous savez mieux que moi si vous la méritez.

ANTIOCHUS.

Je sais que je périrai si vous ne m'écoutez.

CLÉOPATRE.

Un peu trop lent peut-être à servir ma colère,
 Vous vous êtes laissé prévenir par un frère :
 Il a su me venger quand vous délibériez,
 Et je dois à son bras ce que vous espériez.
 Je vous en plains, mon fils, ce malheur est extrême :
 C'est périr en effet que perdre un diadème.
 Je n'y sais qu'un remède, encore est-il fâcheux,
 Étonnant, incertain, et triste pour tous deux ;
 Je périrai moi-même avant que de le dire ;
 Mais enfin on perd tout quand on perd un empire.

ANTIOCHUS.

Le remède à nos maux est tout en votre main,
 Et n'a rien de fâcheux, d'étonnant, d'incertain ;
 Votre seule colère a fait notre infortune.
 Nous perdons tout, madame, en perdant Rodogune :
 Nous l'adorons tous deux : jugez en quels tourments
 Nous jette la rigueur de vos commandements.

L'aveu de cet amour sans doute vous offense,
 Mais enfin nos malheurs croissent par le silence,
 Et votre cœur, qu'aveugle un peu d'inimitié,
 S'il ignore nos maux, n'en peut prendre pitié.
 Au point où je les vois, c'en est le seul remède.

CLÉOPATRE.

Quelle aveugle fureur vous-même vous possède ?
 Avez-vous oublié que vous parlez à moi,
 Ou si vous présumez être déjà mon roi ?

ANTIOCHUS.

Je tâche avec respect à vous faire connaître
 Les forces d'un amour que vous avez fait naître.

CLÉOPATRE.

Moi, j'aurais allumé cet insolent amour ?

ANTIOCHUS.

Et quel autre prétexte a fait notre retour?
 Nous avez-vous mandés qu'afin qu'un droit d'aïnesse
 Donnât à l'un de nous le trône et la princesse?
 Vous avez bien fait plus, vous nous l'avez fait voir,
 Et c'était par vos mains nous mettre en son pouvoir.
 Qui de nous deux, madame, eût osé s'en défendre,
 Quand vous nous ordonniez à tous deux d'y prétendre?
 Si sa beauté dès lors n'eût allumé nos feux,
 Le devoir auprès d'elle eût attaché nos vœux ;
 Le désir de régner eût fait la même chose,
 Et, dans l'ordre des lois que la paix nous impose,
 Nous devons aspirer à sa possession
 Par amour, par devoir ou par ambition.
 Nous avons donc aimé, nous avons cru vous plaire,
 Chacun de nous n'a craint que le bonheur d'un frère,
 Et, cette crainte enfin cédant à l'amitié,
 J'implore pour tous deux un moment de pitié.
 Avons-nous dû prévoir cette haine cachée,
 Que la loi des traités n'avait point arrachée?

CLÉOPATRE.

Non, mais vous avez dû garder le souvenir
 Des hontes que pour vous j'avais su prévenir,
 Et de l'indigne état où votre Rodogune,
 Sans moi, sans mon courage, eût mis votre fortune.
 Je croyais que vos cœurs, sensibles à ces coups,
 En sauraient conserver un généreux courroux,
 Et je le retenais avec ma douceur feinte,
 Afin que, grossissant sous un peu de contrainte,
 Ce torrent de colère et de ressentiment
 Fût plus impétueux en son débordement.
 Je fais plus maintenant : je presse, sollicite,
 Je commande, menace, et rien ne vous irrite.
 Le sceptre, dont ma main vous doit récompenser,
 N'a point de quoi vous faire un moment balancer¹ ;
 Vous ne considérez ni lui ni mon injure,
 L'amour étouffe en vous la voix de la nature :
 Et je pourrais aimer des fils dénaturés !

1. *Var.* Ne vaut pas à vos yeux la peine d'y penser (1647-1656).

ANTIOCHUS.

La nature et l'amour ont leurs droits séparés :
L'un n'ôte point à l'autre une âme qu'il possède.

CLÉOPATRE.

Non, non, où l'amour règne, il faut que l'autre cède.

ANTIOCHUS.

Leurs charmes à nos cœurs sont également doux.
Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour vous ;
Mais aussi...

CLÉOPATRE.

Poursuivez, fils ingrat et rebelle.

ANTIOCHUS.

Nous périrons tous deux, s'il faut périr pour elle.

CLÉOPATRE.

Périssez, périssez ! votre rébellion
Mérite plus d'horreur que de compassion.
Mes yeux sauront le voir sans verser une larme,
Sans regarder en vous que l'objet qui vous charme,
Et je triompherai, voyant périr mes fils,
De ses adorateurs et de mes ennemis.

ANTIOCHUS.

Eh bien, triomphez-en, que rien ne vous retienne.
Votre main tremble-t-elle ? y voulez-vous la mienne ?
Madame, commandez, je suis prêt d'obéir ;
Je percerai ce cœur qui vous ose trahir :
Heureux si par ma mort je puis vous satisfaire
Et noyer dans mon sang toute votre colère.
Mais, si la dureté de votre aversion
Nomme encor notre amour une rébellion,
Du moins souvenez-vous qu'elle n'a pris pour armes
Que de faibles soupirs et d'impuissantes larmes.

CLÉOPATRE.

Ah ! que n'a-t-elle pris et la flamme et le fer !
Que bien plus aisément j'en saurais triompher !
Vos larmes dans mon cœur ont trop d'intelligence ;
Elles ont presque éteint cette ardeur de vengeance !
Je ne puis refuser des soupirs à vos pleurs,
Je sens que je suis mère auprès de vos douleurs.
C'en est fait, je me rends, et ma colère expire.
Rodogune est à vous, aussi bien que l'empire ;

Rendez grâces aux dieux qui vous ont fait l'ainé,
Possédez-la, réglez.

ANTIOCHUS.

Oh ! moment fortuné !
Oh ! trop heureuse fin de l'excès de ma peine¹ !
Je rends grâces aux dieux qui calment votre haine.
Madame, est-il possible ?

CLÉOPATRE.

En vain j'ai résisté,
La nature est trop forte, et mon cœur s'est dompté².
Je ne vous dis plus rien ; vous aimez votre mère,
Et votre amour pour moi taira ce qu'il faut taire.

ANTIOCHUS.

Quoi ! je triomphe donc sur le point de périr !
La main qui me blessait a daigné me guérir !

CLÉOPATRE.

Oui, je veux couronner une flamme si belle.
Allez à la princesse en porter la nouvelle ;
Son cœur comme le vôtre en deviendra charmé :
Vous n'aimeriez pas tant si vous n'étiez aimé.

ANTIOCHUS.

Heureux Antiochus ! heureuse Rodogune !
Oui, madame, entre nous la joie en est commune.

CLÉOPATRE.

Allez donc ; ce qu'ici vous perdez de moments
Sont autant de larcins à vos contentements,
Et ce soir, destiné pour la cérémonie,
Fera voir pleinement si ma haine est finie.

ANTIOCHUS.

Et nous vous ferons voir tous nos désirs bornés
A vous donner en nous des sujets couronnés.

SCÈNE IV : CLÉOPATRE, LAONICE.

LAONICE.

Enfin ce grand courage a vaincu sa colère.

1. *Var.* Oh ! trop heureuse fin d'un excès de misère !

Je rends grâces aux dieux qui m'ont rendu ma mère (1647-1656).

2. *Var.* La nature est trop forte, et ce cœur s'est dompté.

Je ne vous dis plus rien, vous aimez une mère (1647-1656).

CLÉOPATRE.

Que ne peut point un fils sur le cœur d'une mère?

LAONICE.

Vos pleurs coulent encore, et ce cœur adouci...

CLÉOPATRE.

Envoyez-moi son frère, et nous laissez ici.

Sa douleur sera grande, à ce que je présume,

Mais j'en saurai sur l'heure adoucir l'amertume.

Ne lui témoignez rien, il lui sera plus doux

D'apprendre tout de moi qu'il ne serait de vous.

SCÈNE V : CLÉOPATRE.

Que tu pénètres mal le fond de mon courage !

Si je verse des pleurs, ce sont des pleurs de rage,

Et ma haine, qu'en vain tu crois s'évanouir,

Ne les a fait couler qu'afin de t'éblouir :

Je ne veux plus que moi dedans ma confidence.

Et toi, crédule amant que charme l'apparence,

Et dont l'esprit léger s'attache avidement

Aux attraits captieux de mon déguisement,

Va, triomphe en idée avec ta Rodogune,

Au sort des immortels préfère ta fortune,

Tandis que, mieux instruite en l'art de me venger,

En de nouveaux malheurs je saurai te plonger.

Ce n'est pas tout d'un coup que tant d'orgueil trébuche :

De qui se rend trop tôt on doit craindre une embûche,

Et c'est mal démêler le cœur d'avec le front

Que prendre pour sincère un changement si prompt.

L'effet te fera voir comme je suis changée.

SCÈNE VI : CLÉOPATRE, SÉLEUCUS.

CLÉOPATRE.

Savez-vous, Séleucus, que je me suis vengée?

SÉLEUCUS.

Pauvre princesse, hélas !

CLÉOPATRE.

Vous déplorez son sort !

Quoi ! l'aimiez-vous?

SÉLEUCUS.

Assez pour regretter sa mort.

CLÉOPATRE.

Vous lui pouvez servir encor d'amant fidèle.
Si j'ai su me venger, ce n'a pas été d'elle.

SÉLEUCUS.

O ciel ! et de qui donc, madame ?

CLÉOPATRE.

C'est de vous,
Ingrat, qui n'aspirez qu'à vous voir son époux ;
De vous, qui l'adorez en dépit d'une mère ;
De vous, qui dédaignez de servir ma colère ;
De vous, de qui l'amour, rebelle à mes désirs,
S'oppose à ma vengeance et détruit mes plaisirs.

SÉLEUCUS.

De moi !

CLÉOPATRE.

De toi, perfide ! Ignore, dissimule
Le mal que tu dois craindre et le feu qui te brûle ;
Et si, pour l'ignorer, tu crois t'en garantir,
Du moins en l'apprenant commence à le sentir.

Le trône était à toi par le droit de naissance,
Rodogune avec lui tombait en ta puissance,
Tu devais l'épouser, tu devais être roi ;
Mais, comme ce secret n'est connu que de moi,
Je puis comme je veux tourner le droit d'aînesse
Et donne à ton rival ton sceptre et ta maîtresse.

SÉLEUCUS.

A mon frère ?

CLÉOPATRE.

C'est lui que j'ai nommé l'aîné.

SÉLEUCUS.

Vous ne m'affligez point de l'avoir couronné,
Et, par une raison qui vous est inconnue,
Mes propres sentiments vous avaient prévenue.
Les biens que vous m'ôtez n'ont point d'attraits si doux
Que mon cœur n'ait donnés à ce frère avant vous,
Et, si vous bornez là toute votre vengeance,
Vos désirs et les miens seront d'intelligence.

CLÉOPATRE.

C'est ainsi qu'on déguise un violent dépit,
C'est ainsi qu'une feinte au dehors l'assoupit,
Et qu'on croit amuser de fausses patiences
Ceux dont en l'âme on craint les justes défiances.

SÉLEUCUS.

Quoi ! je conserverais quelque courroux secret !

CLÉOPATRE

Quoi ! lâche, tu pourrais la perdre sans regret,
Elle de qui les dieux te donnaient l'hyménée,
Elle dont tu plaignais la perte imaginée ?

SÉLEUCUS.

Considérer sa perte avec compassion,
Ce n'est pas aspirer à sa possession.

CLÉOPATRE.

Que la mort la ravisse ou qu'un rival l'emporte,
La douleur d'un amant est également forte,
Et tel qui se console après l'instant fatal
Ne saurait voir son bien aux mains de son rival.
Piqué jusques au vif, il tâche à le reprendre ;
Il fait de l'insensible afin de mieux surprendre,
D'autant plus animé que ce qu'il a perdu,
Par rang ou par mérite à sa flamme était dû.

SÉLEUCUS.

Peut-être ; mais enfin par quel amour de mère
Pressez-vous tellement ma douleur contre un frère ?
Prenez-vous intérêt à la faire éclater ?

CLÉOPATRE.

J'en prends à la connaître et la faire avorter,
J'en prends à conserver, malgré toi, mon ouvrage
Des jaloux attentats de ta secrète rage.

SÉLEUCUS.

Je le veux croire ainsi ; mais quel autre intérêt
Nous fait tous deux aînés quand et comme il vous plaît ?
Qui des deux vous doit croire, et par quelle justice
Faut-il que sur moi seul tombe tout le supplice,
Et que du même amour dont nous sommes blessés
Il soit récompensé quand vous m'en punissez ?

CLÉOPATRE.

Comme reine, à mon choix je fais justice ou grâce,
Et je m'étonne fort d'où vous vient cette audace,
D'où vient qu'un fils, vers moi noirci de trahison,
Ose de mes faveurs me demander raison.

SÉLEUCUS.

Vous pardonneriez donc ces chaleurs indiscrètes :
Je ne suis point jaloux du bien que vous lui faites,
Et je vois quel amour vous avez pour tous deux,
Plus que vous ne pensez, et plus que je ne veux :
Le respect me défend d'en dire davantage.

Je n'ai ni faute d'yeux ni faute de courage,
Madame, mais enfin n'espérez voir en moi
Qu'amitié pour mon frère et zèle pour mon roi.
Adieu.

SCÈNE VII : CLÉOPATRE.

De quel malheur suis-je encore capable !
Leur amour m'offensait, leur amitié m'accable,
Et contre mes fureurs je trouve en mes deux fils
Deux enfants révoltés et deux rivaux unis.
Quoi ! sans émotion perdre trône et maîtresse !
Quel est ici ton charme, odieuse princesse ?
Et par quel privilège, allumant de tels feux,
Peux-tu n'en prendre qu'un et m'ôter tous les deux ?
N'espère pas pourtant triompher de ma haine :
Pour régner sur deux cœurs, tu n'es pas encor reine.
Je sais bien qu'en l'état où tous deux je les voi,
Il me les faut percer pour aller jusqu'à toi ;
Mais qu'importe : mes mains, sur le père enhardies,
Pour un bras refusé sauront prendre deux vies ;
Leurs jours également sont pour moi dangereux ;
J'ai commencé par lui, j'achèverai par eux.

Sors de mon cœur, nature, ou fais qu'ils m'obéissent ,
Fais-les servir ma haine, ou consens qu'ils périssent.
Mais déjà l'un a vu que je les veux punir.
Souvent qui tarde trop se laisse prévenir.
Allons chercher le temps d'immoler mes victimes,
Et de me rendre heureuse à force de grands crimes.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : CLÉOPATRE.

Enfin, grâces aux dieux, j'ai moins d'un ennemi¹.
 La mort de Séleucus m'a vengée à demi ;
 Son ombre, en attendant Rodogune et son frère,
 Peut déjà de ma part les promettre à son père :
 Ils le suivront de près, et j'ai tout préparé
 Pour réunir bientôt ce que j'ai séparé.

O toi, qui n'attends plus que la cérémonie
 Pour jeter à mes pieds ma rivale punie,
 Et par qui deux amants vont d'un seul coup du sort
 Recevoir l'hyménée, et le trône, et la mort,
 Poison, me sauras-tu rendre mon diadème ?
 Le fer m'a bien servie, en feras-tu de même ?
 Me seras-tu fidèle ? Et toi, que me veux-tu,
 Ridicule retour d'une sotte vertu,
 Tendresse dangereuse autant comme importune ?
 Je ne veux point pour fils l'époux de Rodogune,
 Et ne vois plus en lui les restes de mon sang
 S'il m'arrache du trône et la met en mon rang.

Reste du sang ingrat d'un époux infidèle,
 Héritier d'une flamme envers moi criminelle,
 Aime mon ennemie et pérís comme lui.
 Pour la faire tomber j'abattraí son appui :
 Aussi bien sous mes pas c'est creuser un abîme
 Que retenir ma main sur la moitié du crime,
 Et, te faisant mon roi, c'est trop me négliger
 Que te laisser sur moi père et frère à venger.
 Qui se venge à demi court lui-même à sa peine :
 Il faut ou condamner ou couronner sa haine².
 Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux
 De mon sang odieux arroser leurs tombeaux,

1. *Moins d'un ennemi* : un ennemi de moins.

2. *Var.* [Il faut ou condamner ou couronner sa haine].

Cette sorte de plaie est trop longue à saigner,

Pour en vivre impunie, à moins que de régner.

Régnons donc, aux dépens de l'une et l'autre vic;

Et dût être leur mort de ma perte suivie,

[Dût le peuple en fureur pour ses maîtres nouveaux] (1647-1656).

Dût le Parthe vengeur me trouver sans défense,
 Dût le ciel égaler le supplice à l'offense,
 Trône, à t'abandonner je ne puis consentir.
 Par un coup de tonnerre il vaut mieux en sortir,
 Il vaut mieux mériter le sort le plus étrange.
 Tombe sur moi le ciel, pourvu que je me venge !
 J'en recevrai le coup d'un visage remis¹ :
 Il est doux de périr après ses ennemis,
 Et, de quelque rigueur que le destin me traite,
 Je perds moins à mourir qu'à vivre leur sujette.
 Mais voici Laonice : il faut dissimuler
 Ce que le seul effet doit bientôt révéler.

SCÈNE II : CLÉOPATRE, LAONICE.

CLÉOPATRE.

Viennent-ils, nos amants ?

LAONICE.

Ils approchent, madame.
 On lit dessus leur front l'allégresse de l'âme ;
 L'amour s'y fait paraître avec la majesté,
 Et, suivant le vieil ordre en Syrie usité,
 D'une grâce en tous deux tout auguste et royale,
 Il viennent prendre ici la coupe nuptiale,
 Pour s'en aller au temple, au sortir du palais,
 Par les mains du grand prêtre être unis à jamais.
 C'est là qu'il les attend pour bénir l'alliance.
 Le peuple tout ravi par ses vœux les devance,
 Et pour eux à grands cris demande aux immortels
 Tout ce qu'on leur souhaite au pied de leurs autels,
 Impatient pour eux que la cérémonie
 Ne commence bientôt, ne soit bientôt finie.
 Les Parthes à la foule aux Syriens mêlés,
 Tous nos vieux différends de leur âme exilés,
 Font leur suite assez grosse, et d'une voix commune
 Bénissent à l'envi le prince et Rodogune.
 Mais je les vois déjà : madame, c'est à vous
 A commencer ici des spectacles si doux.

1. *Remis* : calme.

SCÈNE III : CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE,
ORONTE, LAONICE, TROUPE DE PARTHES ET DE SYRIENS.

CLÉOPATRE.

Approchez, mes enfants (car l'amour maternelle,
Madame, dans mon cœur, vous tient déjà pour telle,
Et je crois que ce nom ne vous déplaira pas).

RODOGUNE.

Je le chérirai même au delà du trépas.
Il m'est trop doux, madame, et tout l'heur que j'espère,
C'est de vous obéir et respecter en mère.

CLÉOPATRE.

Aimez-moi seulement ; vous allez être rois,
Et, s'il faut du respect, c'est moi qui vous le dois.

ANTIOCHUS.

Ah ! si nous recevons la suprême puissance,
Ce n'est pas pour sortir de votre obéissance :
Vous régnerez ici quand nous y régnerons,
Et ce seront vos lois que nous y donnerons.

CLÉOPATRE.

J'ose le croire ainsi. Mais prenez votre place ;
Il est temps d'avancer ce qu'il faut que je fasse.

(Ici Antiochus s'assied dans un fauteuil, Rodogune à sa gauche en même rang, et Cléopâtre à sa droite, mais en rang inférieur et qui marque quelque inégalité. Oronte s'assied aussi à la gauche de Rodogune avec la même différence, et Cléopâtre, cependant qu'ils prennent leurs places, parle à l'oreille de Laonice, qui s'en va querir une coupe pleine de vin empoisonné. Après qu'elle est partie, Cléopâtre continue.)

Peuple, qui m'écoutez, Parthes et Syriens,
Sujets du roi son frère, ou qui fûtes les miens,
Voici de mes deux fils celui qu'un droit d'aînesse
Élève dans le trône et donne à la princesse.
Je lui rends cet État que j'ai sauvé pour lui ;
Je cesse de régner, il commence aujourd'hui.
Qu'on ne me traite plus ici de souveraine :
Voici votre roi, peuple, et voilà votre reine.
Vivez pour les servir, respectez-les tous deux,
Aimez-les, et mourez, s'il est besoin, pour eux.

Oronte, vous voyez avec quelle franchise
 Je leur rends ce pouvoir dont je me suis démise ;
 Prêtez les yeux au reste, et voyez les effets
 Suivre de point en point les traités de la paix.
(Laonice revient avec une coupe à la main.)

ORONTE.

Votre sincérité s'y fait assez paraître,
 Madame, et j'en ferai récit au roi mon maître.

CLÉOPATRE.

L'hymen est maintenant notre plus cher souci.
 L'usage veut, mon fils, qu'on le commence ici.
 Recevez de ma main la coupe nuptiale,
 Pour être après unis sous la foi conjugale :
 Puisse-t-elle être un gage envers votre moitié
 De votre amour ensemble et de mon amitié.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe.*

Ciel ! que ne dois-je point aux bontés d'une mère.

CLÉOPATRE.

Le temps presse, et votre heur d'autant plus se diffère.

ANTIOCHUS, *à Rodogune.*

Madame, hâtons donc ces glorieux moments.
 Voici l'heureux essai de nos contentements.
 Mais si mon frère était le témoin de ma joie...

CLÉOPATRE.

C'est être trop cruel de vouloir qu'il la voie :
 Ce sont des déplaisirs qu'il fait bien d'épargner,
 Et sa douleur secrète a droit de l'éloigner.

ANTIOCHUS.

Il m'avait assuré qu'il la verrait sans peine ;
 Mais n'importe, achevons.

SCÈNE IV : CLÉOPATRE, ANTIOCHUS, RODOGUNE,
 ORONTE, TIMAGÈNE, LAONICE, TROUPE.

TIMAGÈNE.

Ah ! seigneur !

CLÉOPATRE.

Timagène,

Quelle est votre insolence ?

TIMAGÈNE.

Ah ! madame !

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice.*

Parlez.

TIMAGÈNE.

Souffrez pour un moment que mes sens rappelés¹...

ANTIOCHUS.

Qu'est-il donc arrivé?

TIMAGÈNE.

Le prince votre frère...

ANTIOCHUS.

Quoi ! se voudrait-il rendre à mon bonheur contraire?

TIMAGÈNE.

L'ayant cherché longtemps afin de divertir
L'ennui que de sa perte il pouvait ressentir,
Je l'ai trouvé, seigneur, au bout de cette allée
Où la clarté du ciel semble toujours voilée.
Sur un lit de gazon, de faiblesse étendu,
Il semblait déplorer ce qu'il avait perdu ;
Son âme à ce penser paraissait attachée,
Sa tête sur un bras languissamment penchée,
Immobile et rêveur en malheureux amant...

ANTIOCHUS.

Enfin, que faisait-il ? achevez promptement.

TIMAGÈNE.

D'une profonde plaie en l'estomac ouverte
Son sang à gros bouillons sur cette couche verte...

CLÉOPATRE.

Il est mort !

TIMAGÈNE.

Oui, madame.

CLÉOPATRE.

Ah ! destins ennemis²,

1. *Var.* Je ne puis : la douleur a tous mes sens troublés.

ANTIOCH. Quoi ? qu'est-il arrivé ? TIMAG. Le prince votre frère...

ANTIOCH. Se voudrait-il bien rendre à mon bonheur contraire (1647-1656).

2. *Var.* Il est mort ?

TIM. Oui, madame.

ANT. Ah ! mon frère !

CLÉOP. Ah ! mon fils !

RODOG. Ah ! funeste hyménée !

CLÉOP. Ah ! destins ennemis (1647-1656) !

Qui m'enviez le bien que je m'étais promis,
Voilà le coup fatal que je craignais dans l'âme ;
Voilà le désespoir où l'a réduit sa flamme !
Pour vivre en vous perdant il avait trop d'amour,
Madame, et de sa main il s'est privé du jour.

TIMAGÈNE, à *Cléopâtre*.

Madame, il a parlé ; sa main est innocente.

CLÉOPATRE, à *Timagène*.

La tienne est donc coupable, et ta rage insolente,
Par une lâcheté qu'on ne peut égaler,
L'ayant assassiné, le fait encor parler !

ANTIOCHUS.

Timagène, souffrez la douleur d'une mère
Et les premiers soupçons d'une aveugle colère.
Comme ce coup fatal n'a point d'autres témoins,
J'en ferais autant qu'elle, à vous connaître moins.
Mais que vous a-t-il dit ? Achevez, je vous prie.

TIMAGÈNE.

Surpris d'un tel spectacle, à l'instant je m'écrie,
Et soudain à mes cris ce prince, en soupirant,
Avec assez de peine entr'ouvre un œil mourant,
Et, ce reste égaré de lumière incertaine¹
Lui peignant son cher frère au lieu de Timagène,
Rempli de votre idée, il m'adresse pour vous
Ces mots où l'amitié règne sur le courroux :

« Une main qui nous fut bien chère
Venge ainsi le refus d'un coup trop inhumain.
Réglez, et surtout, mon cher frère,
Gardez-vous de la même main.

C'est... » La Parque à ce mot lui coupe la parole ;
Sa lumière s'éteint et son âme s'envole ;
Et moi, tout effrayé d'un si tragique sort,
J'accours pour vous en faire un funeste rapport.

ANTIOCHUS.

Rapport vraiment funeste et sort vraiment tragique,
Qui va changer en pleurs l'allégresse publique.

1. *Var.* Puis, arrêtant sur moi ce reste de lumière,
Au lieu de Timagène, il croit voir son cher frère ;
Et, plein de votre idée, il m'adresse pour vous (1647-1656).

O frère plus aimé que la clarté du jour,
 O rival aussi cher que m'était mon amour,
 Je te perds, et je trouve en ma douleur extrême
 Un malheur dans ta mort plus grand que ta mort même !
 O de ses derniers mots fatale obscurité,
 En quel gouffre d'horreur m'as-tu précipité?
 Quand j'y pense chercher la main qui l'assassine,
 Je m'impute à forfait tout ce que j'imagine ;
 Mais, aux marques enfin que tu m'en viens donner,
 Fatale obscurité, qui dois-je en soupçonner?

« Une main qui nous fut bien chère... »

Madame, est-ce la vôtre ou celle de ma mère?
 Vous vouliez toutes deux un coup trop inhumain,
 Nous vous avons tous deux refusé notre main.
 Qui de vous s'est vengée? est-ce l'une, est-ce l'autre,
 Qui fait agir la sienne au refus de la nôtre?
 Est-ce vous qu'en coupable il me faut regarder?
 Est-ce vous désormais dont je me dois garder?

CLÉOPATRE.

Quoi ! vous me soupçonnez ?

RODOGUNE.

Quoi ! je vous suis suspecte ?

ANTIOCHUS.

Je suis amant et fils, je vous aime et respecte ;
 Mais, quoique sur mon cœur puissent des noms si doux,
 A ces marques enfin je ne connais que vous.
 As-tu bien entendu? dis-tu vrai, Timagène ?

TIMAGÈNE.

Avant qu'en soupçonner la princesse ou la reine,
 Je mourrais mille fois ; mais enfin mon récit
 Contient, sans rien de plus, ce que le prince a dit.

ANTIOCHUS.

D'un et d'autre côté l'action est si noire
 Que, n'en pouvant douter, je n'ose encor la croire.

O quiconque des deux avez versé son sang,
 Ne vous préparez plus à me percer le flanc.
 Nous avons mal servi vos haines mutuelles,
 Aux jours l'une de l'autre également cruelles ;
 Mais, si j'ai refusé ce détestable emploi,
 Je veux bien vous servir toutes deux contre moi.

Qui que vous soyez donc, recevez une vie
Que déjà vos fureurs m'ont à demi ravie.

RODOGUNE.

Ah ! seigneur, arrêtez.

TIMAGÈNE.

Seigneur, que faites-vous ?

ANTIOCHUS.

Je sers ou l'une ou l'autre, et je préviens ses coups.

CLÉOPATRE.

Vivez, régnez heureux.

ANTIOCHUS.

Otez-moi donc de doute,

Et montrez-moi la main qu'il faut que je redoute,
Qui pour m'assassiner ose me secourir,
Et me sauve de moi pour me faire périr.
Puis-je vivre et traîner cette gêne éternelle,
Confondre l'innocente avec la criminelle,
Vivre et ne pouvoir plus vous voir sans m'alarmer,
Vous craindre toutes deux, toutes deux vous aimer ?
Vivre avec ce tourment, c'est mourir à toute heure.
Tirez-moi de ce trouble, ou souffrez que je meure,
Et que mon déplaisir, par un coup généreux,
Épargne un parricide à l'une de vous deux.

CLÉOPATRE.

Puisque, le même jour que ma main vous couronne,
Je perds un de mes fils, et l'autre me soupçonne,
Qu'au milieu de mes pleurs, qu'il devrait essuyer,
Son peu d'amour me force à me justifier ;
Si vous n'en pouvez mieux consoler une mère
Qu'en la traitant d'égale avec une étrangère,
Je vous dirai, seigneur (car ce n'est plus à moi
A nommer autrement et mon juge et mon roi),
Que vous voyez l'effet de cette vieille haine
Qu'en dépit de la paix me garde l'inhumaine,
Qu'en son cœur du passé soutient le souvenir,
Et que j'avais raison de vouloir prévenir.
Elle a soif de mon sang, elle a voulu l'épandre ;
J'ai prévu d'assez loin ce que j'en viens d'apprendre,
Mais je vous ai laissé désarmer mon courroux.

(*A Rodogune*).

Sur la foi de ses pleurs je n'ai rien craint de vous,
Madame ; mais, ô dieux ! quelle rage est la vôtre !

Quand je vous donne un fils, vous assassinez l'autre,
 Et m'enviez soudain l'unique et faible appui
 Qu'une mère opprimée eût pu trouver en lui.
 Quand vous m'accablerez, où sera mon refuge?
 Si je m'en plains au roi, vous possédez mon juge,
 Et s'il m'ose écouter, peut-être, hélas ! en vain
 Il voudra se garder de cette même main.
 Enfin je suis leur mère, et vous leur ennemie ;
 J'ai recherché leur gloire, et vous leur infamie ;
 Et si je n'eusse aimé ces fils que vous m'ôtez,
 Votre abord en ces lieux les eût déshérités.
 C'est à lui maintenant, en cette concurrence,
 A régler ses soupçons sur cette différence,
 A voir de qui des deux il doit se défier,
 Si vous n'avez un charme à vous justifier.

RODOGUNE, à *Cléopâtre*.

Je me défendrai mal : l'innocence étonnée
 Ne peut s'imaginer qu'elle soit soupçonnée,
 Et, n'ayant rien prévu d'un attentat si grand,
 Qui l'en veut accuser sans peine la surprend.
 Je ne m'étonne point de voir que votre haine
 Pour me faire coupable a quitté¹ Timagène.
 Au moindre jour ouvert de tout jeter sur moi,
 Son récit s'est trouvé digne de votre foi.
 Vous l'accusiez pourtant, quand votre âme alarmée
 Craignait qu'en expirant ce fils vous eût nommée ;
 Mais, de ses derniers mots voyant le sens douteux,
 Vous avez pris soudain le crime entre nous deux.
 Certes, si vous voulez passer pour véritable
 Que l'une de nous deux de sa mort soit coupable,
 Je veux bien par respect ne vous imputer rien ;
 Mais votre bras au crime est plus fait que le mien,
 Et qui sur un époux fit son apprentissage
 A bien pu sur un fils achever son ouvrage.
 Je ne dénierai point, puisque vous les savez,
 De justes sentiments dans mon âme élevés :
 Vous demandiez mon sang, j'ai demandé le vôtre ;
 Le roi sait quels motifs ont poussé l'une et l'autre ;
 Comme par sa prudence il a tout adouci,
 Il vous connaît peut-être, et me connaît aussi.

1. *Quitté* : tenu quitte.

(A *Antiochus.*)

Seigneur, c'est un moyen de vous être bien chère
Que pour don nuptial vous immoler un frère :
On fait plus : on m'impute un coup si plein d'horreur
Pour me faire un passage à vous percer le cœur.

(A *Cléopâtre.*)

Où fuirais-je de vous après tant de furie,
Madame, et que ferait toute votre Syrie,
Où, seule et sans appui contre mes attentats,
Je verrais... Mais, seigneur, vous ne m'écoutez pas !

ANTIOCHUS.

Non, je n'écoute rien, et dans la mort d'un frère
Je ne veux point juger entre vous et ma mère ;
Assassinez un fils, massacrez un époux,
Je ne veux me garder ni d'elle ni de vous.

Suivons aveuglément ma triste destinée,
Pour m'exposer à tout achevons l'hyménée.
Cher frère, c'est pour moi le chemin du trépas :
La main qui t'a percé ne m'épargnera pas.
Je cherche à te rejoindre, et non à m'en défendre,
Et lui veux bien donner tout lieu de me surprendre ;
Heureux si sa fureur, qui me prive de toi,
Se fait bientôt connaître en achevant sur moi,
Et si du ciel, trop lent à la réduire en poudre,
Son crime redoublé peut arracher la foudre !
Donnez-moi...

RODOGUNE, *l'empêchant de prendre la coupe.*

Quoi, seigneur !

ANTIOCHUS.

Vous m'arrêtez en vain.

Donnez.

RODOGUNE.

Ah ! gardez-vous de l'une et l'autre main !
Cette coupe est suspecte, elle vient de la reine¹ ;
Craignez de toutes deux quelque secrète haine.

1. *Var.* Cette coupe est suspecte, elle vient de la sienne ;

Ne prenez rien, seigneur, d'elle ni de la mienne.

CLÉOP. Qui m'épargnait tantôt m'accuse à cette fois !

RODOG. On ne peut craindre assez pour le salut des rois.

Pour ôter tout soupçon d'une noire pratique,

[Faites faire un essai par quelque domestique] (1647-1656).

CLÉOPATRE.

Qui m'épargnait tantôt ose enfin m'accuser !

RODOGUNE.

De toutes deux, madame, il doit tout refuser.
Je n'accuse personne, et vous tiens innocente,
Mais il en faut sur l'heure une preuve évidente ;
Je veux bien à mon tour subir les mêmes lois :
On ne peut craindre trop pour le salut des rois.
Donnez donc cette preuve, et, pour toute réplique,
Faites faire un essai par quelque domestique.

CLÉOPATRE, *prenant la coupe.*

Je le ferai moi-même. Eh bien ! redoutez-vous
Quelque sinistre effet encor de mon courroux ?
J'ai souffert cet outrage avecque patience.

ANTIOCHUS, *prenant la coupe de la main
de Cléopâtre, après qu'elle a bu.*

Pardonnez-lui, madame, un peu de défiance :
Comme vous l'accusez, elle fait son effort
A rejeter sur vous l'horreur de cette mort,
Et, soit amour pour moi, soit adresse pour elle,
Ce soin la fait paraître un peu moins criminelle.
Pour moi, qui ne vois rien, dans le trouble où je suis,
Qu'un gouffre de malheurs, qu'un abîme d'ennuis,
Attendant qu'en plein jour ces vérités paraissent,
J'en laisse la vengeance aux dieux qui les connaissent,
Et vais sans plus tarder...

RODOGUNE.

Seigneur, voyez ses yeux

Déjà tout égarés, troubles et furieux,
Cette affreuse sueur qui court sur son visage,
Cette gorge qui s'enfle. Ah ! bons dieux, quelle rage !
Pour vous perdre après elle, elle a voulu périr.

ANTIOCHUS, *rendant la coupe à Laonice, ou à quelque autre.*
N'importe, elle est ma mère, il faut la secourir.

CLÉOPATRE.

Va, tu me veux en vain rappeler à la vie.
Ma haine est trop fidèle et m'a trop bien servie :
Elle a paru trop tôt pour te perdre avec moi :
C'est le seul déplaisir qu'en mourant je reçois ;

Mais j'ai cette douceur, dedans cette disgrâce,
De ne voir point régner ma rivale à ma place¹.

Règne, de crime en crime enfin te voilà roi :
Je t'ai défait d'un père, et d'un frère, et de moi.
Puisse le ciel tous deux vous prendre pour victimes,
Et laisser choir sur vous les peines de mes crimes !
Puissiez-vous ne trouver dedans votre union
Qu'horreur, que jalousie et que confusion !
Et, pour vous souhaiter tous les malheurs ensemble,
Puisse naître de vous un fils qui me ressemble !

ANTIOCHUS.

Ah ! vivez pour changer cette haine en amour.

CLÉOPATRE.

Je maudirais les dieux s'ils me rendaient le jour.
Qu'on m'emporte d'ici : je me meurs, Laonice.
Si tu veux m'obliger par un dernier service,
Après les vains efforts de mes inimitiés,
Sauve-moi de l'affront de tomber à leurs pieds.
(Elle s'en va, et Laonice lui aide à marcher.)

ORONTE.

Dans les justes rigueurs d'un sort si déplorable,
Seigneur, le juste ciel vous est bien favorable.
Il vous a préservé, sur le point de périr,
Du danger le plus grand que vous pussiez courir,
Et, par un digne effet de ses faveurs puissantes,
La coupable est punie et vos mains innocentes.

ANTIOCHUS.

Oronte, je ne sais, dans son funeste sort,
Qui m'afflige le plus, ou sa vie ou sa mort ;
L'une et l'autre a pour moi des malheurs sans exemple :
Plaiguez mon infortune. Et vous, allez au temple

1. *Var.* [De ne voir point régner ma rivale en ma place.]

Je n'aimais que le trône, et de son droit douteux
J'espérais faire un don fatal à tous les deux,
Détruire l'un par l'autre et régner en Syrie
Plutôt par vos fureurs que par ma barbarie
Ton frère, avecque toi trop fortement uni,
Ne m'a point écoutée, et je l'en ai puni.
J'ai cru par ce poison en faire autant du reste ;
Mais sa force, trop prompte, à moi seule est funeste.
[Règne : de crime en crime enfin te voilà roi (1647-1656).]

Y changer l'allégresse en un deuil sans pareil,
 La pompe nuptiale en funèbre appareil ;
 Et nous verrons après, par d'autres sacrifices,
 Si les dieux voudront être à nos vœux plus propices.

EXAMEN DE *RODOGUNE* (1660)

Le sujet de cette tragédie est tiré d'Appian Alexandrin, dont voici les paroles sur la fin du livre qu'il a fait des *Guerres de Syrie*.

« Démétrius, surnommé Nicanor, entreprit la guerre contre les Parthes et vécut quelque temps prisonnier dans la cour du roi Phraatès, dont il épousa la sœur, nommée Rodogune. Cependant Diodotus, domestique des rois précédents, s'empara du trône de Syrie et y fit asseoir un Alexandre encore enfant, fils d'Alexandre le bâtard et d'une fille de Ptolémée. Ayant gouverné quelque temps comme tuteur sous le nom de ce pupille, il s'en défit et prit lui-même la couronne, sous un nouveau nom de Tryphon, qu'il se donna. Antiochus, frère du roi prisonnier, ayant appris sa captivité à Rhodes, et les troubles qui l'avaient suivie, revint dans la Syrie, où, ayant défait Tryphon, il le fit mourir. De là il porta ses armes contre Phraates, et, vaincu dans une bataille, il se tua lui-même. Démétrius, retournant en son royaume, fut tué par sa femme Cléopâtre, qui lui dressa des embûches sur le chemin, en haine de cette Rodogune qu'il avait épousée, dont elle avait conçu une telle indignation qu'elle avait épousé ce même Antiochus, frère de son mari. Elle avait deux fils de Démétrius, dont elle tua Séleucus, l'aîné, d'un coup de flèche, sitôt qu'il eut pris le diadème après la mort de son père, soit qu'elle craignît qu'il ne la voulût venger sur elle, soit que la même fureur l'emportât à ce nouveau parricide. Antiochus son frère lui succéda et contraignit cette mère dénaturée de prendre le poison qu'elle lui avait préparé. »

Justin, en son xxxvi, xxxviii et xxxix livre, raconte cette histoire plus au long, avec quelques autres circonstances. Le premier des *Machabées* et Josèphe, au xiii des *Antiquités judaïques*, en disent aussi quelque chose qui ne s'accorde pas tout à fait avec Appian. C'est à lui que je me suis attaché pour la narration que j'ai mise au premier acte, et pour l'effet du cinquième, que j'ai adouci du côté d'Antiochus. J'en ai dit la raison ailleurs. Le reste sont des épisodes d'invention, qui ne sont pas incompatibles avec l'histoire puisqu'elle ne dit point ce que devient Rodogune après la mort de Démétrius, qui vraisemblablement l'amenait en Syrie prendre possession de sa couronne. J'ai fait porter à la pièce le nom de cette princesse, plutôt que celui de Cléopâtre, que je n'ai même osé nommer dans mes vers, de peur qu'on ne confondît cette reine de Syrie avec cette fameuse princesse d'Égypte qui portait même nom, et que l'idée de celle-ci, beaucoup plus connue que l'autre, ne semât une dangereuse préoccupation parmi les auditeurs.

On m'a souvent fait une question à la cour : quel était celui de mes poèmes que j'estimais le plus, et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus

en faveur de *Cinna* ou du *Cid* que je n'ai jamais osé déclarer toute la tendresse que j'ai toujours eue pour celui-ci, à qui j'aurais volontiers donné mon suffrage, si je n'avais craint de manquer en quelque sorte au respect que je devais à ceux que je voyais pencher d'un autre côté. Cette préférence est peut-être en moi un effet de ces inclinations aveugles qu'ont beaucoup de poètes pour quelques-uns de leurs enfants plus que pour les autres ; peut-être y entre-t-il un peu d'amour-propre, en ce que cette tragédie me semble être un peu plus à moi que celles qui l'ont précédée, à cause des incidents surprenants qui sont purement de mon invention et n'avaient jamais été vus au théâtre ; et peut-être enfin y a-t-il un peu de vrai mérite, qui fait que cette inclination n'est pas tout à fait injuste. Je veux bien laisser chacun en liberté de ses sentiments, mais certainement on peut dire que mes autres pièces ont peu d'avantages qui ne se rencontrent en celle-ci. Elle a tout ensemble la beauté du sujet, la nouveauté des fictions, la force des vers, la facilité de l'expression, la solidité du raisonnement, la chaleur des passions, les tendresses de l'amour et de l'amitié, et cet heureux assemblage est ménagé de sorte qu'elle s'élève d'acte en acte. Le second passe le premier, le troisième est au-dessus du second, et le dernier l'emporte sur tous les autres. L'action y est une, grande, complète ; sa durée ne va point, ou fort peu, au delà de celle de la représentation ; le jour en est le plus illustre qu'on puisse imaginer, et l'unité de lieu s'y rencontre en la manière que je l'explique dans le troisième de ces discours et avec l'indulgence que j'ai demandée pour le théâtre.

Ce n'est pas que je me flatte assez pour présumer qu'elle soit sans taches. On a fait tant d'objections contre la narration de Laonice, au premier acte, qu'il est malaisé de ne donner pas les mains à quelques-unes. Je ne la tiens pas toutefois si inutile qu'on l'a dit. Il est hors de doute que Cléopâtre, dans le second, ferait connaître beaucoup de choses par sa confidence avec cette Laonice, et par le récit qu'elle en fait à ses deux fils pour leur remettre devant les yeux combien ils lui ont d'obligation ; mais ces deux scènes demeureraient assez obscures si cette narration ne les avait précédées, et du moins les justes défiances de Rodogune à la fin du premier acte, et la peinture que Cléopâtre fait d'elle-même dans son monologue qui ouvre le second, n'auraient pu se faire entendre sans ce secours.

J'avoue qu'elle est sans artifice, et qu'on la fait de sang-froid à un personnage protatique¹, qui se pourrait toutefois justifier par les deux exemples de Térence que j'ai cités sur ce sujet au premier discours. Timagène, qui l'écoute, n'est introduit que pour l'écouter, bien que je l'emploie au cinquième à faire celle de la mort de Séleucus, qui se pouvait faire par un autre. Il l'écoute sans y avoir aucun intérêt notable, et par simple curiosité d'apprendre ce qu'il pouvait avoir su déjà en la cour d'Égypte, où il était en assez bonne posture, étant gouverneur des neveux du roi, pour entendre des nouvelles assurées de tout ce qui se passait dans la Syrie, qui en est voisine. D'ailleurs ce qui ne peut recevoir d'excuse, c'est que, comme il y avait déjà quelque temps qu'il était de retour avec les princes, il n'y a pas d'apparence

1. On appelait *protase* l'exposition d'une pièce. Un personnage *protatique* est celui qui ne paraît que pour aider l'intrigue à se nouer.

qu'il ait attendu ce grand jour de cérémonie pour s'informer de sa sœur comment se sont passés tous ces troubles qu'il dit ne savoir que confusément. Pollux, dans *Médée*, n'est qu'un personnage protatique qui écoute sans intérêt, comme lui, mais sa surprise de voir Jason à Corinthe où il vient d'arriver, et son séjour en Asie, que la mer en sépare, lui donnent juste sujet d'ignorer ce qu'il en apprend. La narration ne laisse pas de demeurer froide comme celle-ci, parce qu'il ne s'est encore rien passé dans la pièce qui excite la curiosité de l'auditeur, ni qui lui puisse donner quelque émotion en l'écoutant; mais, si vous voulez réfléchir sur celle de Curiace, dans l'*Horace*, vous trouverez qu'elle fait tout un autre effet. Camille, qui l'écoute, a intérêt comme lui à savoir comment s'est faite une paix dont dépend leur mariage, et l'auditeur, que Sabine et elle n'ont entretenu que de leurs malheurs et des appréhensions d'une bataille qui se va donner entre deux partis où elles voient leurs frères dans l'un et leur amour dans l'autre, n'a pas moins d'avidité qu'elle d'apprendre comment une paix si surprenante s'est pu conclure.

Ces défauts dans cette narration confirment ce que j'ai dit ailleurs, que, lorsque la tragédie a son fondement sur des guerres entre deux États, ou sur d'autres affaires publiques, il est très malaisé d'introduire un acteur qui les ignore et qui puisse recevoir le récit qui en doit instruire les spectateurs en parlant à lui.

J'ai déguisé quelque chose de la vérité historique en celui-ci. Cléopâtre n'épousa Antiochus qu'en haine de ce que son mari avait épousé Rodogune chez les Parthes, et je fais qu'elle ne l'épouse que par la nécessité de ses affaires, sur un faux bruit de la mort de Démétrius, tant pour ne la faire pas méchante sans nécessité, comme Ménélas dans l'*Oreste* d'Euripide, que pour avoir lieu de feindre que Démétrius n'avait pas encore épousé Rodogune et venait l'épouser dans son royaume pour la mieux établir en place de l'autre par le consentement de ses peuples, et assurer la couronne aux enfants qui naîtraient de ce mariage. Cette fiction m'était absolument nécessaire, afin qu'il fût tué avant que de l'avoir épousée, et que l'amour que ses deux fils ont pour elle ne fit point d'horreur aux spectateurs, qui n'auraient pas manqué d'en prendre une assez forte s'ils les eussent vus amoureux de la veuve de leur père, tant cette affection incestueuse répugne à nos mœurs.

Cléopâtre a lieu d'attendre ce jour-là à faire confidence à Laonice de ses desseins et des véritables raisons de tout ce qu'elle a fait. Elle eût pu trahir son secret aux princes, ou à Rodogune, si elle l'eût su plus tôt, et cette ambitieuse mère ne lui en fait part qu'au moment qu'elle veut bien qu'il éclate par la cruelle proposition qu'elle va faire à ses fils. On a trouvé celle que Rodogune leur fait à son tour indigne d'une personne vertueuse, comme je la peins, mais on n'a pas considéré qu'elle ne la fait pas, comme Cléopâtre, avec espoir de la voir exécuter par les princes, mais seulement pour s'exempter d'en choisir aucun et les attacher tous deux à sa protection par une espérance égale. Elle était avertie par Laonice de celle que la reine leur avait faite et devait prévoir que, si elle se fût déclarée pour Antiochus, qu'elle aimait, son ennemie, qui avait seule le secret de leur naissance, n'eût pas manqué de nommer Séleucus pour aîné, afin de les commettre l'un contre

l'autre, et d'exciter une guerre civile qui eût pu causer sa perte. Ainsi elle devait s'exempter de choisir, pour les contenir tous deux dans l'égalité de prétention, et elle n'en avait point de meilleur moyen que de rappeler le souvenir de ce qu'elle devait à la mémoire de leur père, qui avait perdu la vie pour elle, et leur faire cette proposition qu'elle savait bien qu'ils n'accepteraient pas. Si le traité de paix l'avait forcée à se départir de ce juste sentiment de reconnaissance, la liberté qu'ils lui rendaient la rejetait dans cette obligation. Il était de son devoir de venger cette mort, mais il était de celui des princes de ne se pas charger de cette vengeance. Elle avoue elle-même à Antiochus qu'elle les haïrait s'ils lui avaient obéi ; que comme elle a fait ce qu'elle a dû par cette demande, ils font ce qu'ils doivent par leur refus ; qu'elle aime trop la vertu pour vouloir être le prix d'un crime, et que la justice qu'elle demande de la mort de leur père serait un parricide si elle la recevait de leurs mains.

Je dirai plus : quand cette proposition serait tout à fait condamnable en sa bouche, elle mériterait quelque grâce, et pour l'éclat que la nouveauté de l'invention a fait au théâtre, et pour l'embarras surprenant où elle jette les princes, et pour l'effet qu'elle produit dans le reste de la pièce, qu'elle conduit à l'action historique. Elle est cause que Séleucus, par dépit, renonce au trône et à la possession de cette princesse ; que la reine, le voulant animer contre son frère, n'en peut rien obtenir, et qu'enfin elle se résout, par désespoir, de les perdre tous deux plutôt que de se voir sujette de son ennemie.

Elle commence par Séleucus, tant pour suivre l'ordre de l'histoire que parce que, s'il fût demeuré en vie après Antiochus et Rodogune, qu'elle voulait empoisonner publiquement, il les aurait pu venger. Elle ne craint pas la même chose d'Antiochus pour son frère, d'autant qu'elle espère que le poison violent qu'elle lui a préparé fera un effet assez prompt pour le faire mourir avant qu'il ait pu rien savoir de cette autre mort, ou du moins avant qu'il l'en puisse convaincre, puisqu'elle a si bien pris son temps pour l'assassiner que ce parricide n'a point eu de témoins. J'ai parlé ailleurs de l'adoucissement que j'ai apporté pour empêcher qu'Antiochus n'en commît un en la forçant de prendre le poison qu'elle lui présente, et du peu d'apparence qu'il y avait qu'un moment après qu'elle a expiré presque à sa vue, il parlât d'amour et de mariage à Rodogune. Dans l'état où ils rentrent derrière le théâtre, ils peuvent le résoudre quand ils le jugeront à propos. L'action est complète, puisqu'ils sont hors de péril, et la mort de Séleucus m'a exempté de développer le secret du droit d'aînesse entre les deux frères, qui d'ailleurs n'eût jamais été croyable, ne pouvant être éclairci que par une bouche en qui l'on n'a pas vu assez de sincérité pour prendre aucune assurance sur son témoignage.



D SANCHE DARRAGON

COMEDIE HEROIQUE.



Imprimé à Rouen, et se vend

A PARIS,

Chez AUGUSTIN COURBE', au Palais, en la petite
Salle des Merciers, à la Palme.

M. DC. L.

AVEC PRIVILEGE DV ROT.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1650.

PERSONNAGES

D. ISABELLE, reine de Castille.

D. LÉONOR, reine d'Aragon.

D. ELVIRE, princesse d'Aragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve être D. Sanche, roi d'Aragon.

D. RAYMOND DE MONCADE, favori du défunt roi d'Aragon.

D. LOPE DE GUSMAN,

D. MANRIQUE DE LARE, } Grands de Castille.

D. ALVAR DE LUNE, }

La scène est à Valladolid.



DON SANCHE D'ARAGON

Comédie héroïque - 1650

NOTICE

*L*A comédie héroïque de Don Sanche, presque toute de l'invention de Corneille, sauf le premier acte, qui doit beaucoup à l'el Palacio confuso (de Lope ou de Mira de Mescua), et la double reconnaissance du cinquième, qui est prise au roman de Dom Pelage (par Juvenel, 1645), fut donnée en 1650 par la troupe royale. La pièce eut tout d'abord un grand succès, puis tomba à la quatrième représentation. « Cependant, ayant été reprise quelques années après à cause du succès qu'elle avait eu dans les provinces, elle fit tant de plaisir qu'elle fut fort suivie, et malgré les critiques elle est restée au théâtre (Journal du Théâtre français, II). » Redonnée plusieurs fois avec éclat au XVIII^e siècle, oubliée ensuite, puis tronquée au XIX^e, elle n'a plus été jouée depuis 1844.

ACTE I^{er}. — *Done Isabelle, reine de Castille, est recherchée en mariage par plusieurs grands du royaume. Ceux-ci ayant eu l'occasion de témoigner du dédain à Carlos, chevalier inconnu, elle le fait comte et marquis. Comme ils soupçonnent alors, devant lui, qu'il est aimé de la reine, il leur propose à chacun un combat singulier.*

ACTE II. — *La reine, qui aime en effet Carlos, lui demande de retarder le duel; puis done Elvire, fille de la reine d'Aragon, vient reprocher à ce vaillant guerrier de l'abandonner pour done Isabelle.*

ACTE III. — *On apprend à la reine que Carlos l'aime vraisemblablement, et aussi que le frère de la reine d'Aragon, don Sanche, n'est point mort.*

ACTE IV. — *Carlos doit se défendre d'être don Sanche, comme le prétendent les deux reines, les grands et la foule elle-même. Sur ces entrefaites un mot de done Isabelle lui apprend qu'elle l'aime.*

ACTE V. — *Un hasard fait connaître la naissance de Carlos : il est fils d'un pêcheur. Puis soudain il est reconnu pour le véritable roi d'Aragon, don Sanche.*

VERS DE DON SANCHE D'ARAGON FRÉQUEMMENT CITÉS

Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

(I, III.)

... L'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

(II, I.)



A MONSIEUR DE ZUYLICHEM

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE

DE MONSIEUR LE PRINCE D'ORANGE

MONSIEUR,

Voici un poème d'une espèce nouvelle, et qui n'a point d'exemple chez les anciens. Vous connaissez l'humeur de nos Français ; ils aiment la nouveauté, et je hasarde *non tam meliora quam nova*, sur l'espérance de les mieux divertir. C'était l'humeur des Grecs dès le temps d'Eschyle, *apud quos* :

*Illecebris erat et grata novitate morandus
Spectator*¹ ;

et, si je ne me trompe, c'était aussi celle des Romains :

*Nec minimum meruere decus, vestigia Græca
Ausî deserere.
Vel qui prætextas, vel qui docuere togatas*². ,

Ainsi j'ai du moins des exemples d'avoir entrepris une chose qui n'en a point. Je vous avouerai toutefois qu'après l'avoir faite je me suis trouvé fort embarrassé à lui choisir un nom. Je n'ai jamais pu me résoudre à celui de tragédie, n'y voyant que les personnages qui en fussent dignes. Cela eût suffi au bonhomme Plaute, qui n'y cherchait point d'autre finesse : parce qu'il y a des dieux et des rois dans son *Amphitryon*, il veut que c'en soit une, et parce qu'il y a des valets qui bouffonnent, il veut que ce soit aussi une comédie, et lui donne l'un et l'autre nom par un composé qu'il forme exprès, de peur de ne lui donner pas tout ce qu'il croit lui appartenir. Mais c'est trop déferer aux personnages et considérer trop peu l'action. Aristote en use autrement dans la définition qu'il fait de la tragédie, où il décrit les qualités que doit avoir celle-ci, et les effets qu'elle doit produire, sans parler aucunement de ceux-là ; et j'ose m'imaginer que ceux qui ont restreint cette sorte de poème aux personnes illustres n'en ont décidé que sur l'opinion qu'ils ont eue qu'il n'y avait que la fortune des rois et des princes qui fût capable d'une action telle que ce grand maître de l'art nous prescrit. Cependant, quand il examine lui-même les qualités nécessaires aux héros de la tragédie, il ne touche point du tout à sa naissance et ne s'attache qu'aux incidents de sa vie et à ses mœurs. Il demande un homme qui ne soit ni tout méchant ni tout bon ; il le demande persécuté par quelqu'un de ses plus proches ; il demande qu'il tombe en danger de mourir par une main obligée à le conserver : et je ne vois point pourquoi cela ne puisse arriver qu'à un prince, et que dans un moindre rang on soit à couvert

1. Des charmes et une agréable nouveauté retenaient le spectateur (Horace, *Art. poét.*).
2. Ils n'ont pas mérité un moindre honneur en revêtant leurs personnages de la robe prétexte ou de la toge, et en abandonnant les traces des Grecs (Horace, *Art. poét.*).

de ces malheurs. L'histoire dédaigne de les marquer, à moins qu'ils aient accablé quelqu'une de ces grandes têtes, et c'est sans doute pourquoi jusqu'à présent la tragédie s'y est arrêtée. Elle a besoin de son appui pour les événements qu'elle traite ; et, comme ils n'ont de l'éclat que parce qu'ils sont hors de la vraisemblance ordinaire, ils ne seraient pas croyables sans son autorité, qui agit avec empire et semble commander de croire ce qu'elle veut persuader. Mais je ne comprends point ce qui lui défend de descendre plus bas, quand il s'y rencontre des actions qui méritent qu'elle prenne soin de les imiter ; et je ne puis croire que l'hospitalité violée en la personne des filles de Scédase, qui n'était qu'un paysan de Leuctres, soit moins digne d'elle que l'assassinat d'Agamemnon par sa femme, ou la vengeance de cette mort par Oreste sur sa propre mère ; quitte pour chauffer le cothurne un peu plus bas :

Et tragicus plerumque dolet sermone pedestri¹.

Je dirai plus, monsieur : la tragédie doit exciter de la pitié et de la crainte, et cela est de ses parties essentielles, puisqu'il entre dans sa définition. Or, s'il est vrai que ce dernier sentiment ne s'excite en nous par sa présentation que quand nous voyons souffrir nos semblables et que leurs infortunes nous en font appréhender de pareilles, n'est-il pas vrai aussi qu'il y pourrait être excité plus fortement par la vue des malheurs arrivés aux personnes de notre condition, à qui nous ressemblons tout à fait, que par l'image de ceux qui font trébucher de leurs trônes les plus grands monarques, avec qui nous n'avons aucun rapport qu'en tant que nous sommes susceptibles des passions qui les ont jetés dans ce précipice : ce qui ne se rencontre pas toujours ? Que si vous trouvez quelque apparence en ce raisonnement, et ne désapprouvez pas qu'on puisse faire une tragédie entre des personnes médiocres, quand leurs infortunes ne sont pas au-dessous de sa dignité, permettez-moi de conclure, *a simili*, que nous pouvons faire une comédie entre des personnes illustres, quand nous nous en proposons quelque aventure qui ne s'élève point au-dessus de sa portée. Et certes, après avoir lu dans Aristote que la tragédie est une imitation des actions, et non pas des hommes, je pense avoir quelque droit de dire la même chose de la comédie et de prendre pour maxime que c'est par la seule considération des actions, sans aucun égard aux personnages, qu'on doit déterminer de quelle espèce est un poème dramatique. Voilà, monsieur, bien du discours, dont il n'était pas besoin pour vous attirer à mon parti et gagner votre suffrage en faveur du titre que j'ai donné à *Don Sanche*. Vous savez mieux que moi tout ce que je vous dis ; mais, comme j'en fais confidence au public, j'ai cru que vous ne vous offenseriez pas que je vous fisse souvenir des choses dont je lui dois quelque lumière. Je continuerai donc, s'il vous plaît, et lui dirai que *Don Sanche* est une véritable comédie, quoique tous les acteurs y soient ou rois ou grands d'Espagne, puisqu'on n'y voit naître aucun péril par qui nous puissions être portés à la pitié ou à la crainte. Notre aventurier Carlos n'y court aucune² risque. Deux de ses rivaux sont trop jaloux de leur rang

1. Et le personnage tragique se plaint en langage familier (Horace, *Art. poët.*).

2. *Risque* était des deux genres.

pour se commettre avec lui, et trop généreux pour lui dresser quelque supercherie. Le mépris qu'ils en font, sur l'incertitude de son origine, ne détruit point en eux l'estime de sa valeur et se change en respect sitôt qu'ils le peuvent soupçonner d'être ce qu'il est véritablement, quoiqu'il ne le sache pas. Le troisième lie la partie avec lui, mais elle est incontinent rompue par la reine ; et, quand même elle s'achèverait par la perte de sa vie, la mort d'un ennemi n'a rien de pitoyable ni de terrible, et par conséquent rien de tragique. Il a de grands déplaisirs, et qui semblent vouloir quelque pitié de nous, lorsqu'il dit lui-même à une de ses maîtresses :

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines ;

mais nous ne voyons autre chose dans les comédies que des amants qui vont mourir s'ils ne possèdent ce qu'ils aiment, et de semblables douleurs ne préparent aucun effet tragique, on ne peut dire qu'elles aillent au-dessus de la comédie. Il tombe dans l'unique malheur qu'il appréhende : il est découvert pour fils d'un pêcheur ; mais, en cet état même, il n'a garde de nous demander notre pitié, puisqu'il s'offense de celle de ses rivaux. Ce n'est point un héros à la mode d'Euripide, qui les habillait de lambeaux pour mendier les larmes des spectateurs ; celui-ci soutient sa disgrâce avec tant de fermeté qu'il nous imprime plus d'admiration de son grand courage que de compassion de son infortune. Nous la craignons pour lui avant qu'elle arrive ; mais cette crainte n'a sa source que dans l'intérêt que nous prenons d'ordinaire à ce qui touche le premier acteur et se peut ranger *inter communia utriusque dramatis*, aussi bien que la reconnaissance qui fait le dénouement de cette pièce. La crainte tragique ne devance pas le malheur du héros, elle le suit ; elle n'est pas pour lui, elle est pour nous ; et, se produisant par une prompte application que la vue de ses malheurs nous fait faire sur nous-mêmes, elle purge en nous les passions que nous en voyons être la cause. Enfin je ne vois rien en ce poème qui puisse mériter le nom de tragédie, si nous ne voulons nous contenter de la définition qu'en donne Averroès¹, qui l'appelle simplement un art de louer. En ce cas, nous ne lui pourrions dédier ce titre sans nous aveugler volontairement, et ne vouloir pas voir que toutes ses parties ne sont qu'une peinture des puissantes impressions que les rares qualités d'un honnête homme font sur toutes sortes d'esprits, qui est une façon de louer assez ingénieuse et hors du commun des panégyriques. Mais j'aurais mauvaise grâce de me prévaloir d'un auteur arabe que je ne connais que sur la foi d'une traduction latine ; et, puisque sa paraphrase abrège le texte d'Aristote en cet article, au lieu de l'étendre, je ferai mieux d'en croire ce dernier, qui ne permet point à cet ouvrage de prendre un nom plus relevé que celui de comédie. Ce n'est pas que je n'aie hésité quelque temps, sur ce que je n'y voyais rien qui pût émouvoir à rire. Cet agrément a été jusqu'ici tellement de la pratique de la comédie que beaucoup ont cru qu'il était aussi de son essence : et je serais encore dans ce scrupule, si je n'en avais été guéri par votre Heinsius, de qui je viens d'apprendre heureusement que *movere risum non constituit comediam, sed plebis*

1. Commentateur d'Aristote du XII^e siècle.

aucupium est, et abusus. Après l'autorité d'un si grand homme, je serais coupable de chercher d'autres raisons et de craindre d'être mal fondé à soutenir que la comédie se peut passer du ridicule. J'ajoute à celle-ci l'épithète de *héroïque*, pour satisfaire aucunement à la dignité de ses person-nages, qui pourrait sembler profanée par la bassesse d'un titre que jamais on n'a appliqué si haut. Mais, après tout, monsieur, ce n'est qu'un intérim, jusqu'à ce que vous m'ayez appris comme j'ai dû l'intituler. Je ne vous l'adresse que pour vous l'abandonner entièrement : et, si vos Elzéviens se saisissent de ce poème comme ils ont fait de quelques-uns des miens qui l'ont précédé, ils peuvent le faire voir à vos provinces sous le titre que vous lui jugerez plus convenable, et nous exécuterons ici l'arrêt que vous en aurez donné. J'attends de vous cette instruction avec impatience, pour m'affermir dans mes premières pensées, ou les rejeter comme de mauvaises tentations : elles flotteront jusque-là ; et, si vous ne me pouvez accorder la gloire d'avoir assez appuyé une nouveauté, vous me laisserez du moins celle d'avoir passablement défendu un paradoxe. Mais, quand même vous m'ôteriez toutes les deux, je m'en consolerais fort aisément, parce que je suis assuré que vous ne m'en sauriez ôter une qui m'est beaucoup plus précieuse : c'est celle d'être toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

CORNEILLE.

ARGUMENT

D. Fernand, roi d'Aragon, chassé de ses États par la révolte de D. Garcie d'Ayala, comte de Fuensalida, n'avait plus sous son obéissance que la ville de Catalaïud et le territoire des environs, lorsque la reine D. Léonor, sa femme, accoucha d'un fils qui fut nommé D. Sanche. Ce déplorable prince, craignant qu'il ne demeurât exposé aux fureurs de ce rebelle, le fit aussitôt enlever par D. Raymond de Moncade, son confident, afin de le faire nourrir secrètement. Ce cavalier, trouvant dans le village de Bubierça la femme d'un pêcheur nouvellement accouchée d'un enfant mort, lui donna celui-ci à nourrir, sans lui dire qui il était ; mais seulement qu'un jour le roi et la reine d'Aragon le feraient grand lorsqu'elle leur ferait présenter par lui un petit écrin qu'en même temps il lui donna. Le mari de cette pauvre femme était pour lors à la guerre ; si bien que, revenant au bout d'un an, il prit aisément cet enfant pour sien et l'éleva comme s'il en eût été le père. La reine ne put jamais savoir du roi où il avait fait porter son fils ; et tout ce qu'elle en tira, après beaucoup de prières, ce fut qu'elle le reconnaîtrait un jour quand on lui présenterait cet écrin où il avait mis leurs deux portraits, avec un billet de sa main et quelques autres pièces de remarque ; mais, voyant qu'elle continuait toujours à en vouloir savoir davantage, il arrêta sa curiosité tout d'un coup et lui dit qu'il était mort.

Il soutint après cela cette malheureuse guerre encore trois ou quatre ans, ayant toujours quelque nouveau désavantage, et mourut enfin de déplaisir et de fatigue, laissant ses affaires désespérées et la reine grosse, à qui il conseilla d'abandonner entièrement l'Aragon et se réfugier en Castille : elle exécuta ses ordres et y accoucha d'une fille nommée D. Elvire, qu'elle y éleva jusqu'à l'âge de vingt ans. Cependant le jeune prince D. Sanche, qui se croyait fils d'un pêcheur, dès qu'il en eut atteint seize, se dérobe de ses parents et se jette dans les armées du roi de Castille, qui avait de grandes guerres contre les Maures ; et, de peur d'être connu pour ce qu'il pensait être, il quitte le nom de Sanche, qu'on lui avait laissé, et prend celui de Carlos. Sous ce faux nom, il fait tant de merveilles qu'il entre en grande considération auprès du roi D. Alphonse, à qui il sauve la vie en un jour de bataille ; mais, comme ce monarque était près de le récompenser, il est surpris de la mort et ne lui laisse autre chose que les favorables regards de la reine D. Isabelle, sa sœur et son héritière, et de la jeune princesse d'Aragon, D. Elvire, que l'admiration de ses belles actions avait portées toutes deux jusques à l'aimer, mais d'un amour étouffé par le souvenir de ce qu'elles devaient à la dignité de leur naissance. Lui-même avait conçu aussi de la passion pour toutes deux, sans oser prétendre à pas une, se croyant si fort indigne d'elles. Cependant tous les grands de Castille, ne voyant point de rois voisins qui pussent épouser leur reine, prétendent à l'envi l'un de l'autre à son mariage, et, étant près de former une guerre civile pour ce sujet, les États du royaume la supplient de choisir un mari pour éviter les malheurs qu'ils en préoyaient devoir naître. Elle s'en excuse comme ne connaissant pas assez particulièrement le mérite de ses prétendants et leur commande de choisir eux-mêmes les trois qu'ils en jugent les plus dignes, les assurant que, s'il se rencontre quelqu'un entre ces trois pour qui elle puisse prendre quelque inclination, elle l'épousera. Ils obéissent et lui nomment D. Manrique de Lare, D. Lope de Gusman et D. Alvar de Lune, qui, bien que passionné pour la princesse D. Elvire, eût cru faire une lâcheté et offenser sa reine s'il eût rejeté l'honneur qu'il recevait de son pays par cette nomination. D'autre côté, les Aragonais, ennuyés de la tyrannie de D. Garcie et de D. Ramire, son fils, les chassent de Saragosse, et, les ayant assiégés dans la forteresse de Jaca, envoient des députés à leurs princesses, réfugiées en Castille, pour les prier de revenir prendre possession d'un royaume qui leur appartenait. Depuis leur départ, ces deux tyrans ayant été tués en la prise de Jaca, D. Raymond, qu'ils y tenaient prisonnier depuis six ans, apprend à ces peuples que D. Sanche, leur prince, était vivant, et part aussitôt pour le chercher à Bubierça, où il apprend que le pêcheur, qui le croyait son fils, l'avait perdu depuis dix-huit ans, et l'était allé chercher en Castille, sur quelques nouvelles qu'il en avait eues par un soldat qui avait servi sous lui contre les Maures. Il pousse aussitôt de ce côté-là et joint les députés comme ils étaient près d'arriver. C'est par son arrivée que l'aventurier Carlos est reconnu pour le prince D. Sanche ; après quoi la reine D. Isabelle se donne à lui, du consentement même des trois que ses États lui avaient nommés, et D. Alvar en obtient la princesse D. Elvire, qui, par cette reconnaissance, se trouve être sa sœur.

DON SANCHE D'ARAGON

— 1650 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : D. LÉONOR, D. ELVIRE.

DONE LÉONOR.

Après tant de malheurs, enfin, le ciel propice
S'est résolu, ma fille, à nous faire justice :
Notre Aragon, pour nous presque tout révolté,
Enlève à nos tyrans ce qu'ils nous ont ôté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaînes,
Se remet sous nos lois et reconnaît ses reines,
Et par ses députés, qu'aujourd'hui l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.

Comme nous la Castille attend cette journée,
Qui lui doit de sa reine assurer l'hyménée.
Nous l'allons voir ici faire choix d'un époux :
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous ?
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une faible et douteuse puissance ;
Le trouble règne encore où vous devez régner ;
Le peuple vous rappelle et peut vous dédaigner,
Si vous ne lui portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mère et le nom d'une fille.
D'un mari valeureux les ordres et le bras
Sauraient bien mieux que nous assurer vos États,
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amants dignes de vous ;
On aime votre sceptre, on vous aime, et sur tous,
Du comte don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre et se fit votre appui,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de lui.

DONE ELVIRE.

Ce comte est généreux et me l'a fait paraître :
Aussi le ciel pour moi l'a voulu reconnaître,

Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
 Dont à leur grande reine ils demandent le choix ;
 Et, comme ses rivaux lui cèdent en mérite,
 Un espoir à présent plus doux le sollicite :
 Il régnera sans nous. Mais, madame, après tout,
 Savez-vous à quel choix l'Aragon se résout,
 Et quels troubles nouveaux j'y puis faire naître
 S'il voit que je lui mène un étranger pour maître ?
 Montons, de grâce, au trône, et de là beaucoup mieux
 Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

DONE LÉONOR.

Vous les abaissez trop ; une secrète flamme
 A déjà, malgré moi, fait ce choix dans votre âme :
 De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
 Aux mérites du comte a fermé votre cœur.
 Tout est illustre en lui, moi-même je l'avoue ;
 Mais son sang, que le ciel n'a formé que de boue,
 Et dont il cache exprès la source obstinément...

DONE ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement.
 Sa naissance inconnue est peut-être sans tache ;
 Vous la présumez basse à cause qu'il la cache,
 Mais combien a-t-on vu de princes déguisés
 Signaler leurs vertus sous des noms supposés,
 Dompter des nations, gagner des diadèmes,
 Sans qu'aucun les connût, sans se connaître eux-mêmes ?

DONE LÉONOR.

Quoi ! voilà donc enfin de quoi vous vous flattez ?

DONE ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualités.
 Il n'est point d'âme noble à qui tant de vaillance
 N'arrache cette estime et cette bienveillance ;
 Et l'innocent tribut de ces affections
 Que doit toute la terre aux belles actions
 N'a rien qui déshonore une jeune princesse.
 En cette qualité je l'aime et le caresse,
 En cette qualité ses devoirs assidus
 Me rendent les respects à ma naissance dus ;
 Il fait sa cour chez moi comme un autre peut faire ;
 Il a trop de vertus pour être téméraire,

Et, si jamais ses vœux s'échappaient jusqu'à moi,
Je sais ce que je suis et ce que je me doi.

DONE LÉONOR.

Daigne le juste ciel vous donner le courage
De vous en souvenir et le mettre en usage !

DONE ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sauront toujours régner.

DONE LÉONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de votre obéissance
Vous rendre ces respects dus à votre naissance,
Vous faire, comme ici, sa cour tout simplement ?

DONE ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément ;
Accoutumés d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville et les Maures défaits
Laissent à la Castille une profonde paix ;
S'y voyant sans emploi, sa grande âme inquiète
Veut bien de don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur hâter nos bons destins.

DONE LÉONOR.

Mais, quand il vous aura dans le trône affermie
Et jeté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t-il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers ?

DONE ELVIRE.

Madame, la reine entre.

SCÈNE II : D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
BLANCHE.

DONE LÉONOR.

Aujourd'hui donc, madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flamme,

Et d'un mot satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le ciel vos fidèles sujets?

DONE ISABELLE.

Dites, dites plutôt qu'aujourd'hui, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gênes,
Et fais dessus moi-même un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'État.
Que c'est un sort fâcheux et triste que le nôtre,
De ne pouvoir régner que sous les lois d'un autre,
Et qu'un sceptre soit cru d'un si grand poids pour nous
Que pour le soutenir il nous faille un époux !

A peine ai-je deux mois porté le diadème
Que de tous les côtés j'entends dire qu'on m'aime,
Si toutefois sans crime, et sans m'en indigner,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble, pour m'acquérir, s'apprêter à ma perte,
Et, pour trancher le cours de leurs dissensions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions ;
Il m'en faut choisir un ; eux-mêmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure et mes États m'en prient,
Et même par mon ordre ils m'en proposent trois
Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Gusman, don Manrique de Lare
Et don Alvar de Lune ont un mérite rare ;
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celui de mon cœur ?

DONE LÉONOR.

On vous les a nommés, mais sans vous les prescrire ;
On vous obéira quoi qu'il vous plaise élire.
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roi.

DONE ISABELLE.

Madame, je suis reine et dois régner sur moi.
Le rang que nous tenons, jaloux de notre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos désirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.

Qu'on ouvre. Juste ciel, vois ma peine et m'inspire
Et ce que je dois faire et ce que je dois dire !

SCÈNE III : D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
 BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE,
 D. ALVAR, CARLOS.

DONNE ISABELLE.

Avant que de choisir, je demande un serment,
 Comtes, qu'on agréera mon choix aveuglément,
 Que les deux méprisés, et tous les trois peut-être,
 De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maître :
 Car enfin je suis libre à disposer de moi.
 Le choix de mes États ne m'est point une loi ;
 D'une troupe importune il m'a débarrassée
 Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
 Mais sans nécessité de l'arrêter sur vous.
 J'aime à savoir par là qu'on vous préfère à tous ;
 Vous m'en êtes plus chers et plus considérables,
 J'y vois de vos vertus les preuves honorables,
 J'y vois la haute estime où sont vos grands exploits ;
 Mais, quoique mon dessein soit d'y borner mon choix,
 Le ciel en un moment quelquefois nous éclaire ;
 Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
 Et que vous avouiez que, pour devenir roi,
 Quiconque me plaira n'a besoin que de moi.

DON LOPE.

C'est une autorité qui vous demeure entière ;
 Votre État avec vous n'agit que par prière,
 Et ne vous a pour nous fait voir ses sentiments
 Que par obéissance à vos commandements.
 Ce n'est point ni son choix, ni l'éclat de ma race,
 Qui me font, grande reine, espérer cette grâce :
 Je l'attends de vous seule et de votre bonté,
 Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
 Et dont, sans regarder service ni famille,
 Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
 C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer ;
 Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
 Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
 Ce bonheur d'être à vous, que sur le moins indigne,
 Et que votre vertu vous fera trop savoir
 Qu'il n'est pas bon d'user de tout votre pouvoir.
 Voilà mon sentiment.

DONE ISABELLE.

Parlez, vous, don Manrique.

DON MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
 Quoique votre discours nous ait fait des leçons
 Capables d'ouvrir l'âme à de justes soupçons,
 Je vous dirai pourtant, comme à ma souveraine,
 Que, pour faire un vrai roi, vous le fassiez en reine ;
 Que vous laisser borner, c'est vous-même affaiblir
 La dignité du rang qui le doit ennoblir,
 Et qu'à prendre pour loi le choix qu'on vous propose,
 Le roi que vous feriez vous devrait peu de chose,
 Puisqu'il tiendrait les noms de monarque et d'époux
 Du choix de vos États aussi bien que de vous.

Pour moi, qui vous aimai sans sceptre et sans couronne,
 Qui n'ai jamais eu d'yeux que pour votre personne,
 Que même le feu roi daigna considérer
 Jusqu'à souffrir ma flamme et me faire espérer,
 J'oserai me promettre un sort assez propice
 De cet aveu d'un frère et quatre ans de service ;
 Et sur ce doux espoir, dussé-je me trahir,
 Puisque vous le voulez, je jure d'obéir.

DONE ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et don Alvar de Lune?

DON ALVAR.

Je ne vous ferai point de harangue importune.
 Choisissez hors des trois, tranchez absolument ;
 Je jure d'obéir, madame, aveuglément.

DONE ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence,
 Vous nous cachez peut-être un peu d'indifférence,
 Et, comme votre cœur n'est pas sans autre amour,
 Vous savez des deux parts faire bien votre cour.

DON ALVAR.

Madame...

DONE ISABELLE.

C'est assez ! que chacun prenne place !

(Ici les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont présents se sont assis sur des bancs préparés exprès, Carlos, y voyant une place vide, s'y veut asseoir, et don Manrique l'en empêche.)

DON MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos ! D'où vous vient cette audace ?
Et quel titre en ce rang a pu vous établir ?

CARLOS.

J'ai vu la place vide et cru la bien remplir.

DON MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte !

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte ;
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.
J'en avais pour témoin le feu roi, votre frère,
Madame, et par trois fois...

DON MANRIQUE.

Nous vous avons vu faire,
Et savons mieux que vous ce que peut votre bras.

DON ISABELLE.

Vous en êtes instruits, et je ne la suis pas :
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques
De les savoir connaître et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

DON MANRIQUE.

Je ne me croyais pas être ici pour l'entendre.

DON ISABELLE.

Comte, encore une fois, laissez-le me l'apprendre ;
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je dirai qui je suis, madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat, je fais gloire de l'être ;
Au feu roi par trois fois je le fis bien paraître.
L'étendard de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moi seul fut sauvé.
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le Maure au pied de sa muraille,
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus et défit les vainqueurs.
Ce même roi me vit dedans l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,

Quand, tout percé de coups sur un morceau de morts,
 Je lui fis si longtemps bouclier de mon corps,
 Qu'enfin, autour de lui ses troupes ralliées,
 Celles qui l'enfermaient furent sacrifiées,
 Et le même escadron qui vint le secourir
 Le ramena vainqueur, et moi prêt à mourir.
 Je montai le premier sur les murs de Séville
 Et tins la brèche ouverte aux troupes de Castille.

Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits
 Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois :
 Tel me voit, et m'entend, et me méprise encore,
 Qui gémirait sans moi dans les prisons du Maure.

DON MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour don Lope et pour moi ?

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a vu le roi,
 Seigneur, et qui voudra parler à sa conscience.
 Voilà dont le feu roi me promit récompense ;
 Mais la mort le surprit comme il la résolvait.

DON ISABELLE.

Il se fût acquitté de ce qu'il vous devait ;
 Et moi, comme héritant son sceptre et sa couronne,
 Je prends sur moi sa dette, et je vous la fais bonne.
 Seyez-vous, et quittons ces petits différends.

DON LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parents.
 Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
 Madame, et, s'il en faut notre reconnaissance,
 Nous avouerons tous deux qu'en ces combats derniers
 L'un et l'autre, sans lui, nous étions prisonniers ;
 Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
 N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra des noms de ses aïeux,
 Moi, je ne veux porter que moi-même en tous lieux,
 Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naître,
 Et suis assez connu sans les faire connaître.
 Mais, pour en quelque sorte obéir à vos lois,
 Seigneur, pour mes parents je nomme mes exploits :
 Ma valeur est ma race, et mon bras est mon père.

DON LOPE.

Vous le voyez, madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

DONE ISABELLE.

Eh bien ! je l'anoblis,
Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

DON MANRIQUE.

Encore un mot, de grâce.

DONE ISABELLE.

Don Manrique, à la fin, c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'anoblir si vous n'y consentez ?

DON MANRIQUE.

Oui, mais ce rang n'est dû qu'aux hautes dignités :
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

DONE ISABELLE, *à Carlos.*

Eh bien ! seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Penafiel, gouverneur de Burgos...

Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos ?
Vous reste-t-il encor quelque scrupule en l'âme ?

(D. Manrique et D. Lope se lèvent, et Carlos se sied.)

DON MANRIQUE.

Achievez, achetez, faites-le roi, madame ;
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaliser que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'était pas sans mystère,
Et ces nouveaux serments qu'il nous a fallu faire
Montraient bien dans votre âme un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré.
Je suis prêt d'obéir, et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et votre empire.
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

DONE ISABELLE.

Arrêtez, insolent ! Votre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne,
Et, pour la démentir, veut bien vous assurer,
Qu'au choix de ses États elle veut demeurer,

Que vous tenez encor même rang dans son âme,
 Qu'elle prend vos transports pour un excès de flamme,
 Et qu'au lieu d'en punir le zèle injurieux,
 Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

DON MANRIQUE.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

DON ISABELLE.

Ne faites point ici de fausse modestie :

J'ai trop vu votre orgueil pour le justifier,
 Et sais bien les moyens de vous humilier.

Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
 Je rende à ses vertus un honneur légitime,
 Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
 Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
 Je l'ai fait votre égal, et, quoiqu'on s'en mutine,
 Sachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
 Je veux qu'aujourd'hui même il puisse plus que moi :
 J'en ai fait un marquis, je veux qu'il fasse un roi.
 S'il a tant de valeur que vous-mêmes le dites,
 Il sait quelle est la vôtre et connaît vos mérites,
 Et jugera de vous avec plus de raison
 Que moi, qui n'en connais que la race et le nom.
 Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
 Au plus digne des trois, que j'en fasse un monarque.
 Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.

Rivaux ambitieux, faites-lui votre cour.
 Qui me rapportera l'anneau que je lui donne
 Recevra sur-le-champ ma main et ma couronne...

Allons, reines, allons, et laissons-les juger
 De quel côté l'amour avait su m'engager.

SCÈNE IV : D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR,
 CARLOS.

DON LOPE.

Eh bien ! seigneur marquis, nous direz-vous, de grâce¹,
 Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse ?
 Vous êtes notre juge, il faut vous adoucir.

1. *Var.* Eh bien ! seigneur marquis, qu'est-il besoin qu'on fasse
 Pour avoir quelque part en votre bonne grâce (1650-56) ?

CARLOS.

Vous y pourriez peut-être assez mal réussir.
Quittez ces contretemps de froide raillerie.

DON MANRIQUE.

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

CARLOS.

Ne raillons ni prions, et demeurons amis.
Je sais ce que la reine en mes mains a remis ;
J'en userai fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.

Je n'entreprendrai point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux ;
Je serais téméraire et m'en sens incapable,
Et peut-être quelqu'un m'en tiendrait récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner ;
Ce sera votre épée et votre bras lui-même.
Comtes, de cet anneau dépend le diadème ;
Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur,
Et je le garde...

DON LOPE.

A qui, Carlos ?

CARLOS.

A mon vainqueur.

Qui pourra me l'ôter l'ira rendre à la reine :
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu ;
Je m'y rendrai sur l'heure et vais l'attendre. Adieu.

SCÈNE V : D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

DON LOPE.

Vous voyez l'arrogance !

DON ALVAR.

Ainsi les grands courages
Savent en généreux repousser les outrages.

DON MANRIQUE.

Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'hui
Nous daignons mesurer notre épée avec lui.

DON ALVAR.

Refuser un combat !

DON LOPE.

Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un aventurier.

DON ALVAR.

Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer votre haine,
Il doit être pour vous ce qu'a voulu la reine.

DON LOPE.

La reine qui nous brave et, sans égard au sang,
Ose souiller ainsi l'éclat de notre rang !

DON ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables ;
Ils font comme il leur plaît et défont nos semblables.

DON MANRIQUE.

Envers les majestés vous êtes bien discret !
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret ?

DON ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance
Qu'elle espère par là faire approuver son choix
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois ;
Qu'elle nous hait dans l'âme autant qu'elle l'adore :
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

DON MANRIQUE.

Vous la respectez fort, mais y prétendez-vous ?
On dit que l'Aragon a des charmes si doux...

DON ALVAR.

Qu'ils me soient doux ou non, je ne crois pas sans crime
Pouvoir de mon pays désavouer l'estime ;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'être son roi,
Je soutiendrai partout l'état qu'il fait de moi.

Je vais donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis don Carlos cet anneau qu'il nous garde,
Et si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendrai de vous deux qui voudra me l'ôter.
Le champ vous sera libre.

DON LOPE.

A la bonne heure, comte ;
 Nous vous irons alors le disputer sans honte ;
 Nous ne dédaignons point un si digne rival ;
 Mais, pour votre marquis, qu'il cherche son égal.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : D. ISABELLE, BLANCHE.

DONNE ISABELLE.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misère ?
 Tu vois tous mes désirs condamnés à se taire,
 Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
 Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
 Vois par là ce que c'est, Blanche, que d'être reine.
 Comptable de moi-même au nom de souveraine,
 Et sujette à jamais du trône où je me voi,
 Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moi.
 O sceptres ! s'il est vrai que tout vous soit possible,
 Pourquoi ne pouvez-vous rendre un cœur insensible ?
 Pourquoi permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
 Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas ?

BLANCHE.

Je présumais tantôt que vous alliez les croire ;
 J'en ai plus d'une fois tremblé pour votre gloire.
 Ce qu'à vos trois amants vous avez fait jurer
 Au choix de don Carlos semblait tout préparer ;
 Je le nommais pour vous ; mais enfin par l'issue
 Ma crainte s'est trouvée heureusement déçue ;
 L'effort de votre amour a su se modérer ;
 Vous l'avez honoré sans vous déshonorer,
 Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
 La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

DONNE ISABELLE.

Dis que, pour honorer sa générosité,
 Mon amour s'est joué de mon autorité,
 Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
 Le pouvoir de la reine au courroux de l'amante.

D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
 Je voulais seulement essayer leur respect,
 Soutenir jusqu'au bout la dignité de reine,
 Et, comme enfin ce choix me donnait de la peine,
 Perdre quelques moments, choisir un peu plus tard.
 J'allais nommer pourtant, et nommer au hasard ;
 Mais tu sais quel orgueil ont lors montré les comtes,
 Combien d'affronts pour lui, combien pour moi de hontes.
 Certes il est bien dur à qui se voit régner
 De montrer quelque estime et la voir dédaigner.
 Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
 L'amour à la faveur trouve une pente aisée ;
 A l'intérêt du sceptre aussitôt attaché,
 Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
 Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paraître
 Que ce change de nom ne fasse méconnaître.
 J'ai fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur ;
 Il doit à ses jaloux tous ces titres d'honneur :
 M'en voulant faire avare, ils m'en faisaient prodigue ;
 Ce torrent grossissait rencontrant cette digue :
 C'était plus les punir que le favoriser.
 L'amour me parlait trop, j'ai voulu l'amuser ;
 Par ces profusions j'ai cru le satisfaire,
 Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire ;
 Mais, hélas ! en mon cœur il avait tant d'appui
 Que je n'ai pu jamais prononcer contre lui,
 Et n'ai mis en ses mains ce don du diadème
 Qu'afin de l'obliger à s'exclure lui-même.
 Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
 Mon refus a porté les marques de faveur,
 Et, revêtant de gloire un invisible outrage,
 De peur d'en faire un roi, je l'ai fait davantage ;
 Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois,
 J'espérais que l'amour pourrait suivre son choix,
 Et que le moindre d'eux, de soi-même estimable,
 Recevrait de sa main la qualité d'aimable.

Voilà, Blanche, où j'en suis ; voilà ce que j'ai fait,
 Voilà les vrais motifs dont tu voyais l'effet :
 Car mon âme, pour lui quoique ardemment pressée,
 Ne saurait se permettre une indigne pensée,
 Et je mourrais encore avant que m'accorder
 Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.

Mais enfin je vois bien que je me suis trompée
 De m'en être remise à qui porte une épée,
 Et trouve occasion dessous cette couleur
 De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
 Je devais par mon choix étouffer cent querelles,
 Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles
 Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
 Une nécessité de répandre du sang.
 Mais j'y saurai pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage
 D'arrêter un combat qu'autorise l'usage,
 Que les lois ont réglé, que les rois vos aïeux
 Daignaient assez souvent honorer de leurs yeux ;
 On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,
 Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

DONE ISABELLE.

Je sais ce que tu dis et n'irai pas de front
 Faire un commandement qu'ils prendraient pour affront,
 Lorsque le déshonneur souille l'obéissance,
 Les rois peuvent douter de leur toute-puissance ;
 Qui la hasarde alors n'en sait pas bien user,
 Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
 Je romprai ce combat, feignant de le permettre,
 Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
 Les reines d'Aragon pourront même m'aider.
 Voici déjà Carlos que je viens de mander :
 Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
 Ma gloire de mon âme est toujours la maîtresse.

SCÈNE II : D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

DONE ISABELLE.

Vous avez bien servi, marquis, et jusqu'ici
 Vos armes ont pour nous dignement réussi ;
 Je pense avoir aussi bien payé vos services.
 Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
 J'ai fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ai fait
 Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
 Si cette récompense est pourtant si petite
 Qu'elle ne puisse aller jusqu'à votre mérite,

S'il vous en reste encor quelque autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moi moyen de m'acquitter.

CARLOS.

Après tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eût osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bienfaits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits !

DONE ISABELLE.

Vous êtes donc content, et j'ai lieu de me plaindre...

CARLOS.

De moi ?

DONE ISABELLE.

De vous, marquis. Je vous parle sans feindre,
Écoutez. Votre bras a bien servi l'État
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat :
Dès que je vous fais grand, sitôt que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce même bras s'apprête à troubler son repos,
Comme si le marquis cessait d'être Carlos,
Ou que cette grandeur ne fût qu'un avantage
Qui dût à sa ruine armer votre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soutiens ;
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens :
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre,
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce même État, me demandant un roi,
Les a jugés eux trois les plus dignes de moi.

Peut-être un peu d'orgueil vous a mis dans la tête
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honnête ;
Vous en avez suivi la première chaleur ;
Mais leur mépris va-t-il jusqu'à votre valeur ?
N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma vue ?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnue,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher :
Quand un doute si juste aurait dû vous toucher,
J'avais pris quelque soin de vous venger moi-même.
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'était pas, marquis, vous venger à demi.
Je vous ai fait leur juge, et non leur ennemi,
Et, si sous votre choix j'ai voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire.

C'est votre seul avis, non leur sang que je veux,
Et c'est m'entendre mal que vous armer contre eux.

N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvait sur tous trois donner quelque avantage,
On dirait que l'État, me cherchant un époux,
N'en aurait pu trouver de comparable à vous?
Ah ! si je vous croyais si vain, si téméraire...

CARLOS.

Madame, arrêtez là votre juste colère !
Je suis assez coupable, et n'ai que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défends point des sentiments d'estime
Que vos moindres sujets auraient pour vous sans crime.
Lorsque je vois en vous les célestes accords
Des grâces de l'esprit et des beautés du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'âme toute ravie,
Sur l'heur de votre époux jeter un œil d'envie ;
Je puis contre le ciel en secret murmurer
De n'être pas né roi pour pouvoir espérer,
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprême,
Baisser soudain la vue et rentrer en moi-même.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,
Un ridicule espoir, de criminels désirs !
Je vous aime, madame, et vous estime en reine,
Et, quand j'aurais des feux dignes de votre haine,
Si votre âme, sensible à ces indignes feux,
Se pouvait oublier jusqu'à souffrir mes vœux ;
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trône jusqu'à moi je la voyais descendre,
Commençant aussitôt à vous moins estimer,
Je cesserais sans doute aussi de vous aimer.

L'amour que j'ai pour vous est tout à votre gloire.
Je ne vous prétends point pour fruit de ma victoire ;
Je combats vos amants sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne et mourir,
Et tiendrais mon destin assez digne d'envie
S'il le faisait connaître aux dépens de ma vie.
Serait-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hasarder ce choix à mon seul jugement ?
Il vous doit un époux, à la Castille un maître :
Je puis en mal juger, je puis les mal connaître,

Je sais qu'ainsi que moi le démon des combats
 Peut donner au moins digne et vous et vos États ;
 Mais du moins, si le sort des armes journalières
 En laisse par ma mort de mauvaises lumières,
 Elle m'en ôtera la honte et le regret ;
 Et même, si votre âme en aime un en secret,
 Lût que ce triste choix rencontre mal le vôtre,
 Je ne vous verrai point, entre les bras d'un autre,
 Reprocher à Carlos par dé muets soupirs
 Qu'il est l'unique auteur de tous vos déplaisirs.

DONNE ISABELLE.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flamme,
 Marquis, je puis aimer, puisque enfin je suis femme ;
 Mais, si j'aime, c'est mal me faire votre cour
 Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour,
 Et toute votre ardeur se serait modérée
 A m'avoir dans ce doute assez considérée.
 Je le veux éclaircir et vous mieux éclairer,
 Afin de vous apprendre à me considérer.
 Je ne le cèle point, j'aime, Carlos, oui, j'aime ;
 Mais l'amour de l'État, plus fort que de moi-même,
 Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
 Le plus digne héros de régner en ces lieux,
 Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
 J'ai voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
 Mais je crois qu'il suffit que cet objet d'amour
 Perde le trône et moi sans perdre encore le jour,
 Et mon cœur qu'on lui vole en souffre assez d'alarmes
 Sans que sa mort pour moi me demande des larmes.

CARLOS.

Ah ! si le ciel tantôt me daignait inspirer
 En quel heureux amant je vous dois révéler,
 Que par une facile et soudaine victoire...

DONNE ISABELLE

Ne pensez qu'à défendre et vous et votre gloire.
 Quel qu'il soit, les respects qui l'auraient épargné
 Lui donneraient un prix qu'il aurait mal gagné,
 Et céder à mes feux plutôt qu'à son mérite
 Ne serait que me rendre au juge que j'évite.

Je n'abuserai point du pouvoir absolu
 Pour défendre un combat entre vous résolu ;

Je blesserais par là l'honneur de tous les quatre.
 Les lois vous l'ont permis, je vous verrai combattre.
 C'est à moi, comme reine, à nommer le vainqueur.
 Dites-moi cependant qui montre plus de cœur?
 Qui des trois le premier éprouve la fortune?

CARLOS.

Don Alvar.

DONNE ISABELLE.

Don Alvar?

CARLOS.

Oui, don Alvar de Luñe.

DONNE ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit, mais enfin¹

Lui seul jusqu'ici tente un si noble destin.

DONNE ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérêt l'engage,
 Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

DONNE ISABELLE.

J'aime mieux, au lieu d'un, vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

DONNE ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ai donnée :
 Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
 Je vais pour vos combats faire tout préparer.
 Adieu. Souvenez-vous surtout de ma défense,
 Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCÈNE III : CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur, le consens-tu?
 Cet ordre n'a-t-il rien qui souille ma vertu?

1. *Var.* Peut-être a-t-il changé,
 Mais du moins jusqu'ici lui seul s'est engagé (1650-56).

N'ai-je point à rougir de cette déférence
 Que d'un combat illustre achète la licence ?
 Tu murmures, ce semble... Achève, explique-toi.
 La reine a-t-elle droit de te faire la loi ?
 Tu n'es point son sujet, l'Aragon m'a vu naître.
 O ciel ! je m'en souviens, et j'ose encor paraître !
 Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
 D'un malheureux pêcheur reconnaître le fils !

Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre !
 Injurieux destin, qui seul me rends à plaindre !
 Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer,
 Et crois ne t'avoir fui que pour te rencontrer.
 Ton cruel souvenir sans fin me persécute ;
 Du rang où l'on m'élève il me montre la chute.
 Lasse-toi désormais de me faire trembler.
 Je parle à mon honneur, ne viens point le troubler ;
 Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
 Et ne viens point m'ôter plus que tu ne me donnes.
 Je n'ai plus rien à toi : la guerre a consumé
 Tout cet indigne sang dont tu m'avais formé ;
 J'ai quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine
 Et ne puis... Mais voici ma véritable reine.

SCÈNE IV : D. ELVIRE, CARLOS.

D. ELVIRE.

Ah ! Carlos ! car j'ai peine à vous nommer marquis :
 Non qu'un titre si beau ne vous soit bien acquis,
 Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
 Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
 Et que je présumais n'appartenir qu'à moi
 D'élever votre gloire au rang où je la voi.
 Je me consolerais toutefois avec joie
 Des faveurs que sans moi le ciel sur vous déploie,
 Et verrais sans envie agrandir un héros,
 Si le marquis tenait ce qu'a promis Carlos,
 S'il avait comme lui son bras à mon service.
 Je venais à la reine en demander justice ;
 Mais, puisque je vous vois, vous m'en ferez raison.
 Je vous accuse donc, non pas de trahison
 (Pour un cœur généreux cette tache est trop noire),
 Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

CARLOS.

Moi, madame?

DONE ELVIRE.

Écoutez mes plaintes en repos.

Je me plains du marquis, et non pas de Carlos :
Carlos de tout son cœur me tiendrait sa parole,
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole.
C'est lui seul qui dispose ainsi du bien d'autrui
Et prodigue son bras quand il n'est plus à lui.
Carlos se souviendrait que sa haute vaillance
Doit ranger don Garcie à mon obéissance,
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner, peut-être dès demain ;
Mais ce Carlos n'est plus : le marquis lui succède,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet possède,
Et qui, du même bras que m'engageait sa foi,
Entreprend trois combats pour une autre que moi.
Hélas ! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine,
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-lui ces honneurs qu'un tel oubli profane,
Rendez-lui Penafiel, Burgos et Santillane ;
L'Aragon a de quoi vous payer ces refus
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos, et marquis, je suis à vous, madame ;
Le changement de rang ne change point mon âme ;
Mais vous trouverez bon que par ces trois défis
Carlos tâche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noirci d'une infamie
Attirerait sur vous la fortune ennemie,
Et vous hasarderait, par cette lâcheté,
Au juste châtiment qu'il aurait mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage ¹,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et lui fait préférer, sans le rendre inconstant.
Celle qui se présente à celle qui l'attend.

1. *Var.* Dans les occasions, sans craindre aucun reproche,
L'honneur avidement s'attache à la plus proche,
Et préfère sans honte et sans être inconstant (1630-56).

Ce n'est pas toutefois, madame, qu'il l'oublie ;
 Mais, bien que je vous doive immoler don Garcie ;
 J'ai vu que vers la reine on perdait le respect,
 Que d'un indigne amour son cœur était suspect.
 Pour m'avoir honoré, je l'ai vue outragée
 Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

DONE ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprends rien,
 Sinon que son service est préférable au mien,
 Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
 Et qu'étant son sujet il faut m'être infidèle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat.
 Peut-être suis-je né dedans quelque autre État ;
 Mais, par un zèle entier et pour l'une et pour l'autre,
 J'embrasse également son service et le vôtre,
 Et les plus grands périls n'ont rien de hasardeux
 Que j'ose refuser pour aucune des deux.
 Quoique engagé demain à combattre pour elle,
 S'il fallait aujourd'hui venger votre querelle,
 Tout ce que je lui dois ne m'empêcherait pas
 De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
 Je voudrais toutes deux pouvoir vous satisfaire :
 Vous, sans manquer vers elle ; elle, sans vous déplaire :
 Cependant je ne puis servir elle ni vous
 Sans de l'une ou de l'autre allumer le courroux.

Je plaindrais un amant qui souffrirait mes peines
 Et, tel pour deux beautés que je suis pour deux reines,
 Se verrait déchiré par un égal amour,
 Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour.
 L'âme d'un tel amant, tristement balancée,
 Sur d'éternels soucis voit flotter sa pensée,
 Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
 N'ose rien acquérir ni rien abandonner.
 Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte ;
 Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte ;
 Ses hommages partout ont de fausses couleurs,
 Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

DONE ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les premières maximes,
 Que partager son âme est le plus grand des crimes.

Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux ;
 Aussitôt qu'il les offre il dérobe ses vœux ;
 Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
 Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide,
 Et, comme il n'est enfin ni rigueurs ni mépris
 Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
 Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
 En servant, un regard ; en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévère envers un tel amant !

DONE ELVIRE.

Allons voir si la reine agirait autrement,
 S'il en devrait attendre un plus léger supplice.

Cependant don Alvar, le premier, entre en lice,
 Et vous savez l'amour qu'il m'a toujours fait voir.

CARLOS.

Je sais combien sur lui vous avez de pouvoir.

DONE ELVIRE.

Quand vous le combattrez, pensez à ce que j'aime,
 Et ménagez son sang comme le vôtre même.

CARLOS.

Quoi ! m'ordonneriez-vous qu'ici j'en fisse un roi ?

DONE ELVIRE.

Je vous dis seulement que vous pensiez à moi.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : D. ELVIRE, D. ALVAR.

DONE ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une âme bien saine
 Entreprendre un combat pour acquérir la reine !
 Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur
 Qu'il force votre bras à trahir votre cœur ?
 L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse :
 Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse,
 Et je ne comprends point, dans un si mauvais tour,
 Ni quel est cet honneur, ni quel est cet amour.

Tout l'honneur d'un amant, c'est d'être amant fidèle ;
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle ?
Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moi ?
Aurez-vous droit alors de lui manquer de foi ?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise ?

DON ALVAR.

Qu'étant né son sujet, jamais je la méprise !

DONE ELVIRE.

Que me voulez-vous donc ? Vaincu par don Carlos,
Aurez-vous quelque grâce à troubler mon repos ?
En serez-vous plus digne, et par cette victoire
Répandra-t-il sur vous un rayon de sa gloire ?

DON ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux !

DONE ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux ?

DON ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où votre long refus réduit un misérable.

Mes vœux, mieux écoutés, par un heureux effet
M'auraient su garantir de l'honneur qu'on m'a fait,
Et l'État par son choix ne m'eût pas mis en peine
De manquer à ma gloire ou d'acquérir ma reine.
Votre refus m'expose à cette dure loi
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moi ;
J'en crains également l'une et l'autre fortune ;
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune ?
Ni vaincu, ni vainqueur, je ne puis être à vous :
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux,
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorais la personne
Et me pouvais ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste ciel que j'y puisse, ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir !

DONE ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où votre gloire oppose un invincible obstacle,

Et la reine pour moi vous saura bien payer
 Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
 Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie ;
 L'avantage du change en ôte l'infamie.
 Allez, n'en perdez pas la digne occasion ;
 Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
 La légèreté même où tant d'honneur engage
 Est moins légèreté que grandeur de courage ;
 Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

DON ALVAR.

Ah ! laissez-moi, madame, adorer ce courroux.
 J'avais cru jusqu'ici mon combat magnanime,
 Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
 Et si, quand de vos lois l'honneur me fait sortir,
 Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
 De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
 Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
 Puisqu'il me fait connaître, alors qu'il vous déplaît,
 Que vous daignez en moi prendre quelque intérêt.

DONE ELVIRE.

Le crime, don Alvar, dont je semble irritée,
 C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée,
 Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,
 Je me fâche d'entendre accuser mes refus.
 Je suis reine sans sceptre et n'en ai que le titre ;
 Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
 Si vous m'avez servi en généreux amant
 Quand j'ai reçu du ciel le plus dur traitement,
 J'ai tâché d'y répondre avec toute l'estime
 Que pouvait en attendre un cœur si magnanime.
 Pouvais-je en cet exil davantage sur moi ?
 Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roi,
 Et je n'ai pas une âme assez basse et commune
 Pour en faire un appui de ma triste fortune.
 C'est chez moi, don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
 Que me le doit choisir le bien de mon État.
 Il fallait arracher mon sceptre à mon rebelle,
 Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle ;
 Je vous aurais peut-être alors considéré
 Plus que ne m'a permis un sort si déplorable.

Mais une occasion plus prompte et plus brillante
 A surpris cependant votre amour chancelante ;
 Et, soit que votre cœur s'y trouvât disposé,
 Soit qu'un si long refus l'y laissât exposé,
 Je ne vous blâme point de l'avoir acceptée :
 De plus constants que vous l'auraient bien écoutée.
 Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
 Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
 Combattre le dernier, et par quelque apparence,
 Témoigner que l'honneur vous faisait violence.
 De cette illusion l'artifice secret
 M'eût forcée à vous plaindre et vous perdre à regret ;
 Mais courir au-devant et vouloir bien qu'on voie
 Que vos vœux mal reçus m'échappent avec joie !

DON ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
 Eût montré votre amant le plus lâche des trois ?
 Que pour lui cette gloire eût eu trop peu d'amorces,
 Jusqu'à ce qu'un rival eût épuisé ses forces ?
 Que...

DONE ELVIRE.

Vous achèverez au sortir du combat,
 Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
 Voilà vos deux rivaux, avec qui je vous laisse,
 Et vous dirai demain pour qui je m'intéresse.

DON ALVAR.

Hélas ! pour le bien voir je n'ai que trop de jour.

SCÈNE II : D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

DON MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux ? la fortune ou l'amour ?
 La reine charme-t-elle auprès de done Elvire ?

DON ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

DON LOPE.

Carlos vous nuit partout, du moins à ce qu'on croit.

DON ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

DON LOPE.

Il devrait par pitié vous céder l'une ou l'autre.

DON ALVAR.

Plaignant mon intérêt, n'oubliez pas le vôtre.

DON MANRIQUE.

De vrai, la presse est grande à qui le fera roi.

DON ALVAR.

Je vous plains fort tous deux s'il vient à bout de moi.

DON MANRIQUE.

Mais, si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

DON ALVAR.

Quand je l'aurai vaincu, vous aurez fort à craindre.

DON LOPE.

Oui, de vous voir longtemps hors de combat pour nous.

DON ALVAR.

Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.

DON MANRIQUE.

L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.

DON ALVAR.

On pourra vous guérir de cette impatience.

DON LOPE.

De grâce, faites donc que ce soit promptement.

SCÈNE III : D. ISABELLE, D. MANRIQUE,
D. ALVAR, D. LOPE.

DON ISABELLE.

Laissez-moi, don Alvar, leur parler un moment.
Je n'entreprendrai rien à votre préjudice,
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.

DON ALVAR.

Je ne sais qu'obéir alors que vous parlez.

SCÈNE IV : D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

DONE ISABELLE.

Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
 Que choisir par autrui c'est me faire une injure,
 Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,
 Je veux choisir moi-même et reprendre l'anneau.
 Je ferai plus pour vous : des trois qu'on me propose,
 J'en exclus don Alvar, vous en savez la cause :
 Je ne veux point gêner un cœur plein d'autres feux
 Et vous ôte un rival pour le rendre à ses vœux.
 Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige,
 Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.

Vous êtes donc les seuls que je veux regarder ;
 Mais, avant qu'à choisir j'ose me hasarder,
 Je voudrais voir en vous quelque preuve certaine
 Qu'en moi c'est moi qu'on aime, et non l'éclat de reine.
 L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits,
 Et je tiendrais des deux celui-là mieux épris
 Qui favoriserait ce que je favorise
 Et ne mépriserait que ce que je méprise,
 Qui prendrait en m'aimant même cœur, mêmes yeux.
 Si vous ne m'entendez, je vais m'expliquer mieux.

Aux vertus de Carlos j'ai paru libérale ;
 Je voudrais en tous deux voir une estime égale,
 Qu'il trouvât même honneur, même justice en vous ;
 Car ne présumez pas que je prenne un époux
 Pour m'exposer moi-même à ce honteux outrage
 Qu'un roi fait de ma main détruise mon ouvrage.
 N'y pensez l'un ni l'autre, à moins qu'un digne effet
 Suive de votre part ce que pour lui j'ai fait,
 Et que par cet aveu je demeure assurée
 Que tout ce qui m'a plu doit être de durée.

DON MANRIQUE.

Toujours Carlos, madame, et toujours son bonheur
 Fait dépendre de lui le nôtre et votre cœur !
 Mais, puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
 Vous-même apprenez-nous ce que nous pouvons faire.

Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
 A qui jamais la guerre ait donné des lauriers ;
 Notre liberté même est due à sa vaillance,
 Et, quoiqu'il ait tantôt montré quelque insolence,

Dont nous a dû piquer l'honneur de notre rang,
 Vous avez suppléé l'obscurité du sang.
 Ce qu'il vous plaît qu'il soit, il est digne de l'être.
 Nous lui devons beaucoup et l'allions reconnaître,
 L'honorer en soldat et lui faire du bien ;
 Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
 Qui pouvait pour Carlos ne peut rien pour un comte ;
 Il n'est rien en nos mains qu'il ne reçût sans honte,
 Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

DONE ISABELLE.

Il en est en vos mains des présents assez doux,
 Qui purgeraient vos noms de toute ingratitude,
 Et mon âme pour lui de toute inquiétude ;
 Il en est dont sans honte il serait possesseur.
 En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur,
 Et je veux que le roi qu'il me plaira de faire,
 En recevant ma main, le fasse son beau-frère,
 Et que par cet hymen son destin affermi
 Ne puisse en mon époux trouver son ennemi.

Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine :
 Je sais qu'en cet état je serai toujours reine,
 Et qu'un tel roi jamais, quel que soit son projet,
 Ne sera sous ce nom que mon premier sujet ;
 Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
 Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
 Répondez donc tous deux... N'y consentez-vous pas ?

DON MANRIQUE.

Oui, madame, aux plus longs et plus cruels trépas,
 Plutôt qu'à voir jamais de pareils hyménées
 Ternir en un moment l'éclat de mille années.
 Ne cherchez point par là cette union d'esprits :
 Votre sceptre, madame, est trop cher à ce prix.
 Et jamais...

DONE ISABELLE.

Ainsi donc vous me faites connaître
 Que ce que je l'ai fait il est digne de l'être,
 Que je puis suppléer l'obscurité du sang ?

DON MANRIQUE.

Oui, bien pour l'élever jusques à notre rang.
 Jamais un souverain ne doit compte à personne
 Des dignités qu'il fait et des grandeurs qu'il donne :

S'il est d'un sort indigne ou l'auteur ou l'appui,
Comme il le fait lui seul, la honte est toute à lui.
Mais disposer d'un sang que j'ai reçu sans tache !
Avant que le souiller, il faut qu'on me l'arrache ;
J'en dois compte aux aïeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

DONE ISABELLE.

Et moi, Manrique, et moi, qui n'en dois aucun compte.
J'en disposerai seule, et j'en aurai la honte.
Mais quelle extravagance a pu vous figurer
Que je me donne à vous pour vous déshonorer,
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie ?
Si je suis jusque-là de moi-même ennemie,
En quelle qualité, de sujet ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment ?
Ah ! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

DON LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte ;
Il devait s'excuser avec plus de douceur.
Nous avons, en effet, l'un et l'autre une sœur ;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

DONE ISABELLE.

A qui, don Lope ?

DON MANRIQUE.

A moi, madame.

DONE ISABELLE.

Et l'autre ?

DON LOPE.

A moi.

DONE ISABELLE.

J'ai donc tort parmi vous de vouloir faire un roi.
Allez, heureux amants, allez voir vos maîtresses,
Et, parmi les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trône un généreux mépris.
Je vous l'ai déjà dit, je ne force personne,
Et rends grâce à l'État des amants qu'il me donne.

DON LOPE.

Écoutez-nous, de grâce.

DONE ISABELLE.

Et que me direz-vous?

Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sauront mieux instruire,
Et, si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-être qu'à mon tour je saurai l'exercer.

DON LOPE.

Exercez-la, madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connaîtrez du moins don Lope et don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,
Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un et l'autre attachés par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne,
Et, si je suis à vous, je lui devrai la mienne.
Celui qui doit vous perdre ainsi, malgré son sort.
A s'approcher de vous fait encor son effort ;
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une :
Nous ignorons laquelle, et vous la choisirez.
Puisque enfin c'est la sœur du roi que vous ferez.

Jugez donc si Carlos en peut être beau-frère,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hasarder un repos à votre État si doux,
Qu'affermir sous vos lois la concorde entre nous.

DONE ISABELLE.

Et ne savez-vous point qu'étant ce que vous êtes,
Vos sœurs, par conséquent mes premières sujettes,
Les donner sans mon ordre, et même malgré moi,
C'est dans mon propre État m'oser faire la loi?

DON MANRIQUE.

Agissez donc enfin, madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine ;
Nous vous obéirons, mais sans y consentir.
Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connaît sa naissance :
Qu'il se jure en secret sur cette connaissance ;

Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur :
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.

Nous n'avons plus, madame, à vous dire autre chose.
Mettre en un tel hasard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous ;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hasarde.

DONE ISABELLE.

Vous-même, gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sais régner.

SCÈNE V : DONE ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lorsque l'obéissance au trône les destine ?
Est-ce orgueil ? est-ce envie ? est-ce animosité,
Défiance, mépris, ou générosité ?
N'est-ce point que le ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine,
Et jette un prompt obstacle aux plus aisés desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains ?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lorsque je les abaisse ?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur ?
Quel destin à ma flamme oppose ma grandeur ?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moi donner ce que je n'ose prendre,
Et, puisque enfin pour moi tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix !

SCÈNE VI : D. ISABELLE, BLANCHE.

DONE ISABELLE.

Blanche, j'ai perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ai perdu de même.

DONE ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

DONE ISABELLE.

Rend-il haine pour haine et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flammes.

DONE ISABELLE.

Et qui l'empêche donc d'aimer et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arrête son désir :
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime.
Charmant qu'elles sont, les aimer, c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité,
Il semble plutôt craindre une infidélité,
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré lui comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

DONE ISABELLE.

Il aimerait ailleurs?

BLANCHE.

Oui, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse,
Et, si je ne craignais votre juste courroux,
J'oserais deviner, madame, que c'est vous.

DONE ISABELLE.

Ah ! ce n'est pas pour moi qu'il est si téméraire !
Tantôt dans ses respects j'ai trop vu le contraire.
Si l'éclat de mon sceptre avait pu le charmer,
Il ne m'aurait jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime donc Elvire ;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire,
Et fait à mes amants ces défis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.

Je l'ai donc agrandi pour le voir disparaître,
Et qu'une reine ingrate, à l'égal de ce traître,
M'enlève, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avait mon État de plus doux à mes yeux !
Non, j'ai trop pris de soin de conserver sa vie :
Qu'il combatte, qu'il meure, et j'en serai ravie ;
Je saurai par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimerai des trois qui m'en saura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flamme ou sa retraite,
 Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite ?
 Je ne sais pas s'il aime ou done Elvire ou vous,
 Mais je ne comprends point ce mouvement jaloux.

DONE ISABELLE.

Tu ne le comprends point ! et c'est ce qui m'étonne.
 Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne ;
 Je veux que son respect l'empêche de m'aimer,
 Non des flammes qu'une autre a su mieux allumer ;
 Je veux bien plus ; qu'il m'aime, et qu'un juste silence
 Fasse à des feux pareils pareille violence,
 Que l'inégalité lui donne même ennui,
 Qu'il souffre autant pour moi que je souffre pour lui,
 Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
 Et non point par amour, il se donne à quelqu'une,
 Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger,
 Que ce soit m'obéir, et non me négliger,
 Et que, voyant ma flamme à l'honorer trop prompte,
 Il m'ôte de péril sans me faire de honte :
 Car enfin il l'a vue et la connaît trop bien ;
 Mais il aspire au trône, et ce n'est pas au mien :
 Il me préfère une autre, et cette préférence
 Forme de son respect la trompeuse apparence :
 Faux respect qui me brave et veut régner sans moi !

BLANCHE.

Pour aimer done Elvire, il n'est pas encor roi.

DONE ISABELLE.

Elle est reine et peut tout sur l'esprit de sa mère.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le ciel lui rend un frère ;
 Don Sanche n'est point mort et vient ici, dit-on,
 Avec les députés qu'on attend d'Aragon.
 C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

DONE ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre !
 L'injustice du ciel, faute d'autres objets,
 Me forçait d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
 Ne voyant point de prince égal à ma naissance
 Qui ne fût sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance.

Mais, s'il lui rend un frère, il m'envoie un époux.

Comtes, je n'ai plus d'yeux pour Carlos ni pour vous,
Et, devenant par là reine de ma rivale,
J'aurai droit d'empêcher qu'elle ne se ravale,
Et ne souffrirai pas qu'elle ait plus de bonheur
Que ne m'en ont permis ces tristes lois d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que votre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie !

DON ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, et tâchons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : D. LÉONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

DON MANRIQUE.

Quoique l'espoir d'un trône et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine ;
Quoiqu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foi,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roi.
Dans notre ambition nous savons nous connaître,
Et, bénissant le ciel qui nous donne un tel maître,
Ce prince, qu'il vous rend après tant de travaux,
Trouve en nous des sujets et non pas des rivaux :
Heureux si l'Aragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille !

Nous vous en conjurons, loin d'en être jaloux,
Comme étant l'un et l'autre à l'État plus qu'à nous,
Et, tous impatients d'en voir la force unie
Des Maures, nos voisins, dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux
Qui d'une grande reine abaissait trop les yeux.

DON LÉONOR.

La générosité de votre déférence,
Comtes, flatte trop tôt ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attends fort peu de fruit.
Et ce grand bruit enfin peut-être n'est qu'un bruit.

Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.

Les troubles d'Aragon vous sont assez connus :
Je vous en ai souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redis point quelles longues misères
Chassèrent don Fernand du trône de ses pères.
Il y voyait déjà monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchai d'un fils :
On le nomma don Sanche, et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traître don Garcie,
A peine eus-je loisir de lui dire un adieu
Qu'il le fit enlever, sans me dire en quel lieu.
Et je n'en pus jamais savoir que quelques marques
Pour reconnaître un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort !
Lui-même au bout d'un an m'apprit qu'il était mort.
Quatre ans après il meurt et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toujours de ses derniers propos ;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable.
Le ciel vous puisse un jour être plus favorable !
Don Raymond a pour vous des secrets importants,
Et vous les apprendra quand il en sera temps.
Fuyez dans la Castille. » A ces mots il expire,
Et jamais don Raymond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumière en ces obscurités ;
Mais, le voyant venir avec ces députés
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flatte),
J'ai cru que du secret le temps était venu,
Et que don Sanche était ce mystère inconnu,
Qu'il l'amenait ici reconnaître sa mère.
Hélas ! que c'est en vain que mon amour l'espère !
A ma confusion ce bruit s'est éclairci ;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent ici.
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais su le nom de ce malheureux prince.

DON LOPE.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche don Sanche où don Sanche n'est pas ;

Mais, si vous en voulez croire la voix publique,
 Et que notre pensée avec elle s'explique,
 Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
 Nous le dirons tous deux, quoique suspects d'envie,
 C'est un miracle pur que le cours de sa vie :
 Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
 Cette fière valeur qui brave nos mépris,
 Ce port majestueux qui, tout inconnu même,
 A plus d'accès que nous auprès du diadème,
 Deux reines qu'à l'envi nous voyons l'estimer,
 Et qui peut-être ont peine à ne le pas aimer,
 Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore :
 Madame, après cela, j'ose le dire encore,
 Ou le ciel pour jamais a repris ce héros,
 Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
 Nous avons méprisé sa naissance inconnue,
 Mais à ce peu de jour nous recouvrons la vue,
 Et verrions à regret qu'il fallût aujourd'hui
 Céder notre espérance à tout autre qu'à lui.

DONNE LÉONOR.

Il en a le mérite, et non pas la naissance,
 Et lui-même il en donne assez de connaissance,
 Abandonnant la reine à choisir parmi vous
 Un roi pour la Castille, et pour elle un époux.

DON MANRIQUE.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apprête
 A faire sur tous trois cette illustre conquête?
 Oubliez-vous déjà qu'il a dit à vos yeux
 Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses aïeux?
 Son grand cœur se dérobe à ce haut avantage
 Pour devoir sa grandeur entière à son courage.
 Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
 Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

DONNE LÉONOR.

Le voici... Nous saurons ce que lui-même en pense.

SCÈNE II : D. LÉONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Madame, sauvez-moi d'un honneur qui m'offense :

Un peuple, opiniâtre à m'arracher mon nom,
 Veut que je sois don Sanche et prince d'Aragon.
 Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
 Dois-je être, en l'attendant, le fantôme d'une heure?
 Ou, si c'est une erreur qui lui promet ce roi,
 Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moi?

DONÉ LÉONOR.

Quoi que vous présumiez de la voix populaire,
 Par de secrets rayons le ciel souvent l'éclaire ;
 Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
 Et quelle opinion les peuples ont de vous.

DON LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le ciel découvre ;
 Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre.
 Vous devez être las de nous faire faillir.
 Nous ignorons quels fruits vous en vouliez cueillir,
 Mais nous avions pour vous une estime assez haute
 Pour n'être pas forcés à commettre une faute,
 Et notre honneur, au vôtre en aveugle opposé,
 Méritait par pitié d'être désabusé.
 Notre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,
 Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes ;
 Et, s'il n'a pas eu d'yeux pour un roi déguisé,
 Si l'inconnu Carlos s'en est vu méprisé,
 Nous respectons don Sanche et l'acceptons pour maître
 Sitôt qu'à notre reine il se fera connaître ;
 Et sans doute son cœur nous en avouera¹ bien.
 Hâtez cette union de votre sceptre au sien,
 Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image,
 Recevez, comme roi, notre premier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me vois surpris
 Sont plus injurieux encor que vos mépris.
 Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
 Pour n'avoir pas besoin qu'on lui donne un faux lustre.
 Reprenez vos honneurs où je n'ai point de part.
 J'imputais ce faux bruit aux fureurs du hasard,
 Et doutais qu'il pût être une âme assez hardie
 Pour ériger Carlos en roi de comédie.

1. *Nous en avouera* : nous en approuvera.

Mais, puisque c'est un jeu de votre belle humeur,
Sachez que les vaillants honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auraient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est votre dessein d'en réjouir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez mieux.
La raillerie est belle après une victoire ;
On la fait avec grâce aussi bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein,
La bague de la reine est encore en ma main,
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trône de Castille :
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encor à votre avidité.

DON MANRIQUE.

Pour n'être que Carlos, vous parlez bien en maître,
Et tranchez bien du prince en déniaut de l'être !
Si nous avons tantôt jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à notre rang nous voyions être dû,
Nous saurons bien encor jusqu'au bout le défendre ;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous soyez don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous lui rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoique l'honneur l'irrite,
Qu'il sache qu'on l'honore autant qu'il le mérite ;
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soutenir ce rang ;
Qu'il n'y prétende point, à moins qu'il se déclare :
Non que nous demandions qu'il soit Gusman ou Lare ;
Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal.
Nous le verrons tous deux comme un digne rival,
Et, si don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous lui disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoique brave guerrier,
Que notre bras dédaigne un simple aventurier.
Nous vous laissons, madame, éclaircir ce mystère ;
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mère,
Et, dans les différends qu'avec lui nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCÈNE III : D. LÉONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite :
 Pour me faire un honneur on veut que je l'achète ;
 Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
 Cet anneau dans mes mains pourra briller longtemps.

DONE LÉONOR.

Laissons là ce combat et parlons de don Sanche.
 Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y penche ;
 De grâce, dites-moi, vous connaissez-vous bien ?

CARLOS.

Plût à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien !
 Si j'étais quelque enfant épargné des tempêtes,
 Livré dans un désert à la merci des bêtes,
 Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
 Rencontré par hasard et nourri par pitié,
 Mon orgueil à ce bruit prendrait quelque espérance
 Sur votre incertitude et sur mon ignorance.
 Je me figurerais ces destins merveilleux
 Qui tiraient du néant les héros fabuleux,
 Et me revêtirais des brillantes chimères
 Qu'osa former pour eux le loisir de nos pères :
 Car enfin je suis vain, et mon ambition
 Ne peut s'examiner sans indignation ;
 Je ne puis regarder sceptre ni diadème
 Qu'ils n'emportent mon âme au delà d'elle-même.
 Inutiles élans d'un vol impétueux
 Que pousse vers le ciel un cœur présomptueux,
 Que soutiennent en l'air quelques exploits de guerre,
 Et qu'un coup d'œil sur moi rabat soudain à terre !

Je ne suis point don Sanche et connais mes parents ;
 Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rends ;
 Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux peut-être
 Avec vos députés vous le feront connaître.
 Laissez-moi cependant à cette obscurité
 Qui ne fait que justice à ma témérité.

DONE LÉONOR.

En vain donc je me flatte, et ce que j'aime à croire
 N'est qu'une illusion que me fait votre gloire.

Mon cœur vous en dédit ; un secret mouvement,
 Qui le penche vers vous, malgré moi vous dément ;
 Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
 Si c'est l'ardeur du sang ou l'effort de l'estime,
 Si la nature agit ou si c'est le désir,
 Si c'est vous reconnaître ou si c'est vous choisir.
 Je veux bien, toutefois, étouffer ce murmure,
 Comme de vos vertus une aimable imposture,
 Condamner pour vous plaire un bruit qui m'est si doux ;
 Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous ?
 On veut qu'il soit ici, je n'en vois aucun signe ;
 On connaît, hormis vous, quiconque en serait digne,
 Et le vrai sang des rois, sous le sort abattu,
 Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu.
 Il porte sur le front un luisant caractère,
 Qui parle malgré lui de tout ce qu'il veut taire,
 Et celui que le ciel sur le vôtre avait mis
 Pouvait seul m'éblouir, si vous l'eussiez permis.

Vous ne l'êtes donc point, puisque vous me le dites ;
 Mais vous êtes à craindre avec tant de mérites.
 Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
 Je ne condamne point votre témérité ;
 Mon estime, au contraire, est pour vous si puissante
 Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente :
 Votre sang avec moi n'a qu'à se déclarer,
 Et je vous donne après liberté d'espérer.
 Que si même à ce prix vous cachez votre race,
 Ne me refusez point du moins une autre grâce :
 Ne vous préparez plus à nous accompagner,
 Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
 La mort de don Garcie a puni tous ses crimes
 Et rendu l'Aragon à ses rois légitimes ;
 N'en cherchez plus la gloire et, quels que soient vos vœux,
 Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
 Le prix de la valeur doit avoir ses limites,
 Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
 C'est assez vous en dire. Adieu, pensez-y bien,
 Et faites-vous connaître, ou n'aspirez à rien.

SCÈNE IV : CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point si les reines vous craignent ?

CARLOS.

Elles se font raison lorsqu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnaît pour roi!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se jouer de moi,
Blanche, et, si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moi l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine même en vous ne voit plus aujourd'hui
Qu'un prince que le ciel nous montre malgré lui.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude,
Ce silence vers elle est une ingratitude :
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritait de don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah ! nom fatal pour moi, que tu me persécutes
Et prépares mon âme à d'effroyables chutes !

SCÈNE V : D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus don Sanche avec Carlos.
C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure ;
Je ne veux que celui de votre créature,
Et, si le sort jaloux, qui semble me flatter,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je dérobe ma tête
A l'indigne revers que sa fureur m'apprête.
Je le vois de trop loin pour l'attendre en ce lieu :
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu,
Souffrez...

DONNE ISABELLE.

Quoi ! ce grand cœur redoute une couronne !
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne !
Il veut fuir cette gloire et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer !

CARLOS.

Ah ! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune,

Que déjà mes secrets sont à demi trahis !
 Je lui cachais en vain ma race et mon pays,
 En vain sous un faux nom je me faisais connaître
 Pour lui faire oublier ce qu'elle m'a fait naître :
 Elle a déjà trouvé mon pays et mon nom.

Je suis Sanche, madame, et né dans l'Aragon,
 Et je crois déjà voir sa malice funeste
 Détruire votre ouvrage en découvrant le reste,
 Et faire voir ici par un honteux effet
 Quel comte et quel marquis votre faveur a fait.

DONE ISABELLE.

Pourrais-je alors manquer de force ou de courage
 Pour empêcher le sort d'abattre mon ouvrage ?
 Ne me dérobez point ce qu'il ne peut ternir,
 Et la main qui l'a fait saura le soutenir.
 Mais vous vous en formez une vaine menace
 Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
 Je ne demande plus d'où partait ce dédain,
 Quand j'ai voulu vous faire un hymen de ma main.
 Allez dans l'Aragon suivre votre princesse,
 Mais allez-y du moins sans feindre une faiblesse :
 Et, puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
 Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah ! madame, plutôt apprenez tous mes crimes.
 Ma tête est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.

Tout chétif que je suis, je dois vous avouer
 Qu'en me plaignant du sort j'ai de quoi m'en louer :
 S'il m'a fait en naissant quelque désavantage,
 Il m'a donné d'un roi le nom et le courage,
 Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,
 A moins que d'une reine il n'a pu s'enflammer.
 Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire
 Qui m'a fait infidèle, ou vous, ou done Elvire ;
 Mais je sais que ce cœur, des deux parts engagé,
 Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
 Toujours prêt d'embrasser son service et le vôtre,
 Toujours prêt à mourir et pour l'une et pour l'autre.
 Pour n'en adorer qu'une, il eût fallu choisir,
 Et ce choix eût été du moins quelque désir,

Quelque espoir outrageux d'être mieux reçu d'elle,
 Et j'ai cru moins de crime à paraître infidèle.
 Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
 Et perdre en plus d'un lieu des soupirs et des vœux :
 Voilà mon second crime, et, quoique ma souffrance
 Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
 Je ne puis, sans mourir d'un désespoir jaloux,
 Voir dans les bras d'un autre ou done Elvire ou vous.
 Voyant que votre choix m'apprêtait ce martyr,
 Je voulais m'y soustraire en suivant done Elvire,
 Et languir auprès d'elle, attendant que le sort
 Par un semblable hymen m'eût envoyé la mort.
 Depuis, l'occasion que vous-même avez faite,
 M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
 Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur ;
 J'ai cru par ces combats reculer mon malheur.
 Le coup de votre perte est devenu moins rude
 Lorsque j'en ai vu l'heure en quelque incertitude,
 Et que j'ai pu me faire une si douce loi
 Que ma mort vous donnât un plus vaillant que moi.
 Mais je n'ai plus, madame, aucun combat à faire ;
 Je vois pour vous don Sanche un époux nécessaire :
 Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois ;
 Les raisons de l'État règlent toujours leur choix ;
 Leur sévère grandeur jamais ne se ravale,
 Ayant devant les yeux un prince qui l'égale ;
 Et, puisque le saint nœud qui le fait votre époux
 Arrête comme sœur done Elvire avec vous,
 Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tue,
 Permettez que j'évite une fatale vue,
 Et que je porte ailleurs les criminels soupirs
 D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

DONE ISABELLE.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
 Si je laissais agir les sentiments de reine.
 Par un trouble secret je les sens confondus.
 Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
 Mais non : pour fuir don Sanche, attendez qu'on le voie,
 Ce bruit peut être faux et me rendre ma joie.
 Que dis-je ? Allez, marquis, j'y consens de nouveau ;
 Mais avant que partir donnez-lui mon anneau,

Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, et je dois obéir,
Dût cette obéissance à mon sort me trahir ;
Je recevrai pour grâce un si juste supplice,
S'il en rompt la menace et prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

DONE ISABELLE.

Que n'êtes-vous don Sanche ! Ah ! ciel ! qu'osé-je dire ?
Adieu, ne croyez pas ce soupir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : D. ALVAR, D. ELVIRE.

DON ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je dois bénir le ciel qui vous renvoie un frère.
Puisque de notre reine il doit être l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchi d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposait cette faveur publique,
D'un choix qui me forçait à vouloir être roi ;
Je n'ai plus de combat à faire contre moi,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire,
Et l'infidélité que vous faisait ma gloire
Consent que mon amour, de ses lois dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

DONE ELVIRE.

Vous êtes généreux, mais votre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance,
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tôt d'un trône que je perds.

Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse
 Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse,
 Et vous ne savez pas, à vous en bien parler,
 Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
 Plus que vous ne pensez la couronne m'est chère ;
 Je perds plus qu'on ne croit si Carlos est mon frère.
 Attendez les effets que produiront ces bruits,
 Attendez que je sache au vrai ce que je suis,
 Si le ciel m'ôte ou laisse enfin le diadème,
 S'il vous faut m'obtenir d'un frère ou de moi-même,
 Si par l'ordre d'autrui je vous dois écouter,
 Ou si j'ai seulement mon cœur à consulter.

DON ALVAR.

Ah ! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
 Madame : c'est lui seul que je veux qui m'entende,
 Et mon propre bonheur m'accablerait d'ennui
 Si je n'étais à vous que par l'ordre d'autrui.
 Pourrais-je de ce frère implorer la puissance
 Pour ne vous obtenir que par obéissance,
 Et, par un lâche abus de son autorité,
 M'élever en tyran sur votre volonté?

DONE ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
 Qu'il ait des sentiments que mon âme ne suive :
 Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
 Et leurs premiers sujets obéissent le mieux.
 Mais vous êtes étrange avec vos déférences,
 Dont les soumissions cherchent des assurances.
 Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux
 Que pour tirer de moi que j'accepte vos vœux,
 Et vous obstineriez dans ce respect extrême
 Jusques à me forcer à dire : « Je vous aime. »

Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous ;
 Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
 Je vous dirai beaucoup sans pourtant vous rien dire.

Je sais depuis quel temps vous aimez done Elvire.
 Je sais ce que je dois, je sais ce que je puis ;
 Mais, encore une fois, sachons ce que je suis,
 Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
 Tachez d'approfondir ce dangereux mystère.
 Carlos a tant de lieu de vous considérer
 Que, s'il devient mon roi, vous devez espérer.

DON ALVAR.

Madame...

DONE ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grâce, entretenir la reine.

DON ALVAR.

J'obéis avec joie et ferai mon pouvoir .
A vous dire bientôt ce qui s'en peut savoir.

SCÈNE II : D. LÉONOR, D. ELVIRE

DONE LÉONOR.

Don Alvar me fuit-il?

DONE ELVIRE.

Madame, à ma prière,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumière.
J'ai craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

DONE LÉONOR.

Ne pourra-t-il jamais gagner votre courage¹?

DONE ELVIRE.

Il peut tout obtenir, ayant votre suffrage.

DONE LÉONOR.

Je lui puis donc enfin promettre votre foi?

DONE ELVIRE.

Oui, si vous lui gagnez celui du nouveau roi.

DONE LÉONOR.

Et si ce bruit est faux? si vous demeurez reine?

DONE ELVIRE.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine?

DONE LÉONOR.

En cette incertitude on peut faire espérer.

DONE ELVIRE.

On peut attendre aussi pour en délibérer.
On agit autrement quand le pouvoir suprême...

1. *Courage* : cœur.

SCÈNE III : D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE.

DONE ISABELLE.

J'interromps vos secrets, mais j'y prends part moi-même,
Et j'ai tant d'intérêt de connaître ce fils
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

DONE LÉONOR.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

DONE ISABELLE.

Mais de qui tenez-vous la mort de don Garcie,
Vu que, depuis un mois qu'il vient des députés,
On parlait seulement de peuples révoltés?

DONE LÉONOR.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire;
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.

On assiégeait encore, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort don Garcie et son fils;
On l'a pris tôt après, et soudain, par sa prise,
Don Raymond prisonnier, recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roi du vrai sang de nos rois,
Que don Sanche vivait, et part en diligence
Pour rendre à l'Aragon le bien de sa présence.
Il joint nos députés hier sur la fin du jour
Et leur dit que ce prince était en votre cour.

C'est tout ce que j'ai pu tirer d'un domestique.
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus ;
Mais bientôt don Raymond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche, toute étonnée?

SCÈNE IV : D. ISABELLE, D. LÉONOR,
D. ELVIRE, BLANCHE.

BLANCHE.

Ah ! madame !

DONE ISABELLE.

Qu'as-tu ?

BLANCHE.

La funeste journée !

Votre Carlos...

DONE ISABELLE.

Eh bien ?

BLANCHE.

Son père est en ces lieux

Et n'est...

DONE ISABELLE.

Quoi ?

BLANCHE.

Qu'un pêcheur.

DONE ISABELLE.

Qui te l'a dit ?

BLANCHE.

Mes yeux.

DONE ISABELLE.

Tes yeux ?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

DONE ISABELLE.

Que j'ai peine à les croire !

Voudriez-vous, madame, en apprendre l'histoire ?

DONE ELVIRE.

Que le ciel est injuste !

DONE ISABELLE.

Il l'est et nous fait voir

Par cet injuste effet son absolu pouvoir,

Qui du sang le plus vil tire une âme si belle

Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.

Parle, Blanche, et dis-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.

Du haut de l'escalier je le voyais descendre ;

En vain de ce faux bruit il se voulait défendre,

Votre cour, obstinée à lui changer de nom,

Murmurait tout autour : « Don Sanche d'Aragon ! »

Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.

Lui, qui le reconnaît, frémit de sa disgrâce ;

Puis, laissant la nature à ses pleins mouvements,

Répond avec tendresse à ses embrassements.

Ses pleurs mêlent aux siens une fierté sincère ;

On n'entend que soupirs : « Ah ! mon fils ! — Ah ! mon père !

— O jour trois fois heureux ! moment trop attendu !
 Tu m'as rendu la vie ! » et : « Vous m'avez perdu ! »
 Chose étrange ! à ces cris de douleur et de joie,
 Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croie ;
 Il s'aveugle soi-même, et ce pauvre pêcheur,
 En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
 Dans les bras de ce fils on lui fait mille hontes :
 C'est un fourbe, un méchant, suborné par les comtes !
 Eux-mêmes (admirez leur générosité)
 S'efforcent d'affermir cette incrédulité :
 Non qu'ils prennent sur eux de si lâches pratiques,
 Mais ils en font auteur un de leurs domestiques,
 Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
 Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
 Avec avidité cette histoire est reçue,
 Chacun la tient trop vraie aussitôt qu'elle est sue,
 Et, pour plus de croyance à cette trahison,
 Les comtes font traîner ce bonhomme en prison.
 Carlos rend témoignage en vain contre soi-même,
 Les vérités qu'il dit cèdent au stratagème,
 Et, dans le déshonneur qui l'accable aujourd'hui,
 Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré lui.
 Il tempête, il menace, et, bouillant de colère,
 Il crie à pleine voix qu'on lui rende son père ;
 On tremble devant lui sans croire son courroux,
 Et rien... Mais le voici qui vient s'en plaindre à vous.

SCÈNE V : D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
 BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Eh bien, madame, enfin on connaît ma naissance :
 Voilà le digne fruit de mon obéissance.
 J'ai prévu ce malheur, et l'aurais évité
 Si vos commandements ne m'eussent arrêté.
 Ils m'ont livré, madame, à ce moment funeste,
 Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste !
 On me vole mon père ! on le fait criminel !
 On attache à mon nom un opprobre éternel !
 Je suis fils d'un pêcheur, mais non pas d'un infâme.
 La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'âme,

Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentiments de fils.
Rien n'en peut effacer le sacré caractère.
De grâce, commandez qu'on me rende mon père :
Ce doit leur être assez de savoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

DON MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empêchez lui-même de se croire...
Nous n'avons pu souffrir qu'un bras qui tant de fois
A fait trembler le Maure et triompher nos rois
Reçût de sa naissance une tache éternelle :
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser ;
Il aime son erreur, daignez l'autoriser ;
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de notre pitié soutenez l'artifice.

CARLOS

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié !
Reprenez votre orgueil et votre inimitié.
Après que ma fortune a soulé votre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie,
Et, me croyant par elle à jamais abattu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-être elle ne fait qu'une embûche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne,
Mais son plus bel éclat serait trop acheté
Si je la retenais par une lâcheté.

Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache ;
Puisque vous la savez, je veux bien qu'on la sache.

Sanche, fils d'un pêcheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le libérateur ;
Sanche, fils d'un pêcheur, mettait naguère en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
Sanche, fils d'un pêcheur, tient encore en sa main
De quoi faire bientôt tout l'heur d'un souverain ;
Sanche enfin, malgré lui, dedans cette province,
Quoique fils d'un pêcheur, a passé pour un prince.

Voilà ce qu'a pu faire et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravalait le nom de ses aïeux.

La gloire qui m'en reste après cette disgrâce
Éclate encore assez pour honorer ma race,
Et paraîtra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du ciel j'ai fait beaucoup de rien.

DON LOPE.

Cette noble fierté désavoue un tel père,
Et, par un témoignage à soi-même contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclairci.
Non, le fils d'un pêcheur ne parle point ainsi,
Et son âme paraît si dignement formée
Que j'en crois plus que lui l'erreur que j'ai semée.
Je le soutiens, Carlos, vous n'êtes point son fils,
La justice du ciel ne peut l'avoir permis ;
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je démens pour vous la voix de la nature.

Ne vous repentez point de tant de dignités
Dont il vous plut orner ses rares qualités :
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage,
Madame ; il les relève avec ce grand courage,
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appui,
Puisque même le sort est au-dessous de lui.

DONNE ISABELLE.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événements,
Par un illustre effort prévient mes sentiments.

Ils paraîtront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A lui rendre l'honneur que ses hauts faits méritent
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abjet¹ ;
Vous courez au-devant avec tant de franchise
Qu'autant que du pêcheur je m'en trouve surprise.

Et vous, que par mon ordre ici j'ai retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous êtes reconnu,
Miraculeux héros dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmi les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez ?
Puis-je vous demander ce que je vous vois faire ?
Je vous tiens malheureux d'être né d'un tel père,

1. *Abjet pour abject.*

Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'être né d'un tel père et de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCÈNE VI : D. ISABELLE, D. LÉONOR, D. ELVIRE,
CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

DON ALVAR.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.

Ce malheureux pêcheur, par promesse ni crainte,
Ne saurait se résoudre à souffrir une feinte.
J'ai voulu lui parler, et n'en fais que sortir ;
J'ai tâché, mais en vain, de lui faire sentir
Combien mal à propos sa présence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avouer
Que c'est un lâche tour qu'on le force à jouer ;
J'ai même à ces raisons ajouté la menace :
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toujours sa race,
Et, quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a de quoi le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a su de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'âme!)
Que, voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Aragon agrandirait son fils.

(*A done Léonor.*)

Si vous le recevez avec autant de joie,
Madame, que par moi ce vieillard vous l'envoie,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celui de marquis.
Ce bonhomme en paraît l'âme toute comblée.

(*Don Alvar présente à done Léonor un petit écrin qui
s'ouvre sans clef au moyen d'un ressort secret.*)

DONE ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paraissez troublée !

DONE LÉONOR.

J'ai bien sujet de l'être en recevant ce don,
Madame, j'en saurai si mon fils vit ou non,

Et c'est où le feu roi, déguisant sa naissance,
 D'un sort si précieux mit la reconnaissance.
 Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
 Ah ! Sanche, si par là je puis le découvrir¹,
 Vous pouvez être sûr d'un entier avantage
 Dans les lieux dont le ciel a fait notre partage,
 Et qu'après ce trésor que vous m'aurez rendu
 Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
 Mais à ce doux transport c'est déjà trop permettre :
 Trouvons notre bonheur avant que d'en promettre.

Ce présent donc enferme un tissu de cheveux
 Que reçut don Fernand pour arrhes de mes vœux,
 Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
 Que forme le soleil sous les climats barbares,
 Et, pour un témoignage encore plus certain,
 Un billet que lui-même écrivit de sa main.

UN GARDE.

Madame, don Raymond vous demande audience.

DONE LÉONOR.

Qu'il entre... Pardonnez à mon impatience,
 Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir
 Avant votre congé² l'ose faire venir.

DONE ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
 Et je ne vous vois plus qu'avec des yeux de fille.

SCÈNE VII : D. ISABELLE, D. LÉONOR,
 D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR,
 BLANCHE, D. RAYMOND.

DONE LÉONOR.

Laissez là, don Raymond, la mort de nos tyrans,
 Et rendez seulement don Sanche à ses parents.
 Vit-il ? peut-il braver nos fières destinées ?

DON RAYMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,

1. *Var.* Ah ! Sanche, si par là je le puis découvrir,
 Vous pouvez être sûr que vous et votre père
 Aurez dans l'Aragon une puissance entière (1650-56).

2. *Congé* : autorisation.

Je l'ai cherché, madame, où, pour les mieux braver,
 Par l'ordre du feu roi je le fis élever
 Avec tant de secret que même un second père,
 Qui l'estime son fils, ignore ce mystère.
 Ainsi qu'en votre cour Sanche y fut son vrai nom,
 Et l'on n'en retrancha que cet illustre « don ».
 Là j'ai su qu'à seize ans son généreux courage
 S'indigna des emplois de ce faux parentage,
 Qu'impatient déjà d'être si mal tombé,
 A sa fausse bassesse il s'était dérobé ;
 Que, déguisant son nom et cachant sa famille,
 Il avait fait merveille aux guerres de Castille,
 D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
 L'avait vu plein de gloire et fort bien en la cour ;
 Que du bruit de son nom elle était toute pleine,
 Qu'il était connu même et chéri de la reine :
 Si bien que ce pêcheur, d'aise tout transporté,
 Avait couru chercher ce fils si fort vanté.

DONE LÉONOR.

Don Raymond, si vos yeux pouvaient le reconnaître...

DON RAYMOND

Oui, je le vois, madame. Ah ! seigneur ! Ah ! mon maître !

DON LOPE.

Nous l'avions bien jugé. Grand prince, rendez-vous :
 La vérité paraît, cédez aux vœux de tous.

DONE LÉONOR.

Don Sanche, voulez-vous être seul incrédule ?

CARLOS

Je crains encor du sort un revers ridicule ;
 Mais, madame, voyez si le billet du roi
 Accorde à don Raymond ce qu'il vous dit de moi.

DONE LÉONOR *ouvre l'écrin et en tire un billet, qu'elle lit.*

« Pour tromper un tyran, je vous trompe vous-même ;
 Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer :
 Cette erreur peut lui rendre un jour le diadème,
 Et je vous l'ai caché pour le mieux assurer.

« Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
 Pardonnez-moi les maux qu'elle vous fait souffrir,
 De crainte que les soins de l'amour maternelle,
 Par leurs empressements, le fissent découvrir.

« Nugne, un pauvre pêcheur, s'en croit être le père :
Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
Elle reçut le vôtre et sut si bien se taire
Que le père et le fils en ignorent le sort.

« Elle-même l'ignore, et d'un si grand échange
Elle sait seulement qu'il n'est pas de son sang,
Et croit que ce présent, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains lui rendre son vrai rang.

« A ces marques un jour daignez le reconnaître,
Et puisse l'Aragon, retournant sous vos lois,
Apprendre ainsi que vous, de moi qui l'ai vu naître,
Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois !

« DON FERNAND D'ARAGON. »

DONE LÉONOR, *après avoir lu.*

Ah ! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et votre grand courage.

CARLOS, *à done Léonor.*

Ce serait mal répondre à ce rare bonheur
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.

(*A done Isabelle.*)

Je reprends toutefois Nugne pour mon vrai père,
Si vous ne m'ordonnez, madame, que j'espère.

DONE ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer quand tout vous est acquis.
Je vous avais fait tort en vous faisant marquis,
Et vous n'aurez pas lieu désormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ai su vous contraindre ;
Et pour moi, que le ciel destinait pour un roi,
Digne de la Castille et digne encor de moi,
J'avais mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à don Sanche et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui, sans le partager, donnaient mon cœur à deux :
Dans les obscurités d'une telle aventure,
L'amour se confondait avecque la nature.

DONE ELVIRE.

Le nôtre y répondait sans faire honte au rang,
Et le mien vous payait ce que devait le sang.

CARLOS, à *done Elvire*.

Si vous m'aimez encore et m'honorez en frère,
Un époux de ma main pourrait-il vous déplaire?

DONE ELVIRE.

Si don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, à *done Elvire*.

Il honorait en moi la vertu toute nue.

(*A don Manrique et don Lope.*)

Et vous qui dédaigniez ma naissance inconnue,
Comtes, et les premiers, en cet événement,
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Votre dédain fut juste autant que son estime :
C'est la même vertu sous une autre maxime.

DON RAYMOND, à *done Isabelle*.

Souffrez qu'à l'Aragon il daigne se montrer.
Nos députés, madame, impatients d'entrer...

DONE ISABELLE.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.

Allons, et cependant qu'on mette en liberté
Celui par qui tant d'heur nous vient d'être apporté,
Et qu'on l'amène ici, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

EXAMEN DE DON SANCHE D'ARAGON (1660)

Cette pièce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute la mienne. Ce qu'a de fastueux le premier acte est tiré d'une comédie espagnole intitulée *El Palacio confuso*, et la double reconnaissance qui finit le cinquième est prise du roman de don Pelage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théâtre, mais une disgrâce particulière fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissements que le public lui avait donnés trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrêts que Paris et le reste de la cour avaient prononcés en sa faveur qu'au bout de quelque temps elle se trouva reléguée dans les provinces, où elle conserve encore son premier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice : c'est un inconnu assez honnête homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles lui veulent durant quatre actes et demi, et, quand il faut de nécessité finir la pièce, un bon homme semble tomber des nues pour

faire développer le secret de sa naissance, qui le rend mari de l'une en le faisant reconnaître pour frère de l'autre :

Hæc eadem a summo expectes minimoque poeta¹.

D. Raymond et ce pêcheur ne suivent point la règle que j'ai voulu établir de n'introduire aucun acteur qui ne fût insinué dès le premier acte ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'était aisé d'y faire dire à la reine D. Léonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième ; mais, si elle eût fait savoir qu'elle eût eu un fils, et que le roi son mari lui eût appris en mourant que D. Raymond avait un secret à lui révéler, on eût trop tôt deviné que Carlos était ce prince. On peut dire de D. Raymond qu'il vient avec les députés d'Aragon dont il est parlé au premier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement² à cette règle : mais ce n'est que par hasard qu'il vient avec eux : c'était le pêcheur qu'il était allé chercher, et non pas eux, et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pêcheur, qui de son côté vient en Castille de son seul mouvement, sans y être amené par aucun incident dont on ait parlé dans la protase, et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plutôt qu'un autre, sinon que la pièce n'aurait pu finir s'il ne fût arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée qu'on peut soutenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa représentation. Pour celle de lieu, j'ai déjà dit que je n'en parlerais plus sur les pièces qui restent à examiner en ce volume. Les sentiments du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucun que j'ai mis sur le théâtre. L'amour des deux reines pour Carlos y paraît très visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différents caractères, dont l'un marque plus d'orgueil et l'autre plus de tendresse. La confiance qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse, et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au premier acte, elle prend occasion de faire savoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plutôt qu'un autre pour lui en confier le secret, puisqu'il paraît qu'elle le sait déjà, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir représenter.

1. Cela, on le doit subir du plus grand comme du moindre des poètes (Juvénal, sat. I).
— 2. *Aucunement* : en quelque façon.



NICOMÉDE

TRAGÉDIE.



A · ROVEN,
Chez LAVRENS MAURRY, près le Palais.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.
M. DC. LI.

Et se vend A PARIS,
Chez CHARLES DE SERCY, au Palais, dans la Salle
Dauphine, à la bonne Foy Couronnée.

TITRE DE L'ÉDITION
ORIGINALE DE 1651.

PERSONNAGES

PRUSIAS, roi de Bithynie¹.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMÈDE, fils aîné de Prusias, sorti du premier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLÉONE, confidente d'Arsinoé.

La scène est à Nicomédie².



1. Ce Prusias est Prusias II, dit le Chasseur, roi de Bithynie de 192 à 149 avant J.-C. — 2. Capitale de la Bithynie.

NICOMÈDE

Tragédie - 1651

NOTICE

RÉPRÉSENTÉ sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne au début de 1651, *Nicomède* fut extrêmement bien accueilli. Le fond de la pièce et quelques-uns de ses traits essentiels étaient tirés de Justin, historien latin de l'extrême décadence. L'intrigue en est tout imaginaire; mais elle enferme un tableau vrai : celui de la politique romaine aux prises avec les dernières dynasties de l'Asie. Par son mélange de tragique et de comique, la vingt et unième pièce de Corneille a étonné le XVIII^e siècle et fait tenir son auteur, au XIX^e, pour un précurseur du drame romantique.

ACTE I^{er}. — *Nicomède, fils aîné du roi de Bithynie, a quitté l'armée pour échapper aux assassins qu'y aposte la reine Arsinoé, sa belle-mère; et il retrouve la reine d'Arménie, Laodice, qu'il aime et dont il est aimé. Arsinoé espère que Nicomède se perdra en bravant Rome dans la personne de l'ambassadeur Flaminius. Ainsi le trône resterait libre pour Attale, fils du roi Prusias et d'Arsinoé.*

ACTE II. — *Prusias, irrité du retour de Nicomède, tend un piège à son fils en le chargeant de recevoir Flaminius qui vient demander une couronne pour Attale, élevé par le sénat romain. Pour répondre à l'indignation insultante du jeune homme, Flaminius déclare qu'Attale, épousant Laodice, obtiendra légitimement la couronne d'Arménie. Prusias et lui se décident donc à négocier auprès de la jeune reine.*

ACTE III. — *Laodice repousse successivement Prusias, Flaminius et Attale, tandis que Nicomède dénonce au roi les intrigues d'Arsinoé. La haine de la belle-mère et du beau-fils éclate devant Prusias, qui les a convoqués.*

ACTE IV. — *Incertain entre son fils et sa femme, Prusias propose à Nicomède de choisir entre Laodice et le trône. Nicomède refusant de choisir, Prusias le promet en otage à Flaminius et déclare Attale seul héritier de ses couronnes. Mais Attale aime aussi Laodice; et Flaminius lui interdisant de songer encore à ce mariage qui unirait deux royaumes et par là mécontenterait Rome, Attale comprend soudain le jeu romain et se résout à sauver son frère.*

ACTE V. — *Le peuple s'est soulevé en faveur de Nicomède, que Flaminius se prépare alors à enlever. Attale feint de le suivre, mais c'est pour mieux favoriser l'évasion de Nicomède. Celui-ci calme l'insurrection, rentre au palais et dépose ses respects aux pieds des deux souverains.*

VERS DE NICOMÈDE FRÉQUEMMENT CITÉS

Ah ! ne me brouillez point avec la république !
(II, III.)

Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.
(III, I.)

Un véritable roi n'est ni mari ni père.
(IV, III.)



AU LECTEUR

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai fait voir sur le théâtre ; et, après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci : la grandeur de courage y règne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples. L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est tirée de Justin ; et voici comme il la raconte à la fin de son trente-quatrième livre¹ :

« En même temps Prusias, roi de Bithynie, prit dessein de faire assassiner son fils Nicomède, pour avancer ses autres fils, qu'il avait eus d'une autre femme, et qu'il faisait élever à Rome ; mais ce dessein fut découvert à ce jeune prince par ceux mêmes qui l'avaient entrepris ; ils firent plus, ils l'exhortèrent à rendre la pareille à un père si cruel et faire retomber sur sa tête les embûches qu'il lui avait préparées, et n'eurent pas grande peine à le persuader. Sitôt donc qu'il fut entré dans le royaume de son père, qui l'avait appelé auprès de lui, il fut proclamé roi ; et Prusias, chassé du trône, et délaissé même de ses domestiques, quelque soin qu'il prit à se cacher, fut enfin tué par ce fils et perdit la vie par un crime aussi grand que celui qu'il avait commis en donnant les ordres de l'assassiner. »

J'ai ôté de ma scène l'horreur d'une catastrophe si barbare et n'ai donné ni au père ni au fils aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, afin que l'union d'une couronne voisine donnât plus d'ombrage aux Romains et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains ; et prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi, leur allié, pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets ; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère

ambitieuse ; et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avait préparées ; et pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous les personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu ; et comme ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main, j'ai sujet d'espérer que la lecture n'ôtera rien à cet ouvrage de la réputation qu'il s'est acquise jusqu'ici, et ne le fera point juger indigne de suivre ceux qui l'ont précédé. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés, leurs maximes pour les empêcher de s'accroître, et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur, quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminus, qui rencontre un prince intrépide qui voit sa perte assurée sans s'ébranler et brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses malheurs ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous commande de mendier pour leurs misères. Il est bon de hasarder un peu et ne s'attacher pas toujours si servilement à ses préceptes, ne fût-ce que pour pratiquer celui de notre Horace :

Et mihi res, non me rebus, submittere conor¹ ;

mais il faut que l'événement justifie cette hardiesse ; et dans une liberté de cette nature on demeure coupable, à moins que d'être fort heureux.

1. « Et je m'efforce de soumettre les choses moi-même, non pas moi-même aux choses » (Horace, *Épîtres*, I, 1, vers 19).



NICOMÈDE

— 1651 —

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE : NICOMÈDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, seigneur¹,
De voir encor mes yeux régner sur votre cœur ;
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la tête,
Un si grand conquérant être encor ma conquête,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vau~~x~~.
Quelques biens toutefois que le ciel me renvoie,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joie.
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un séjour dangereux.
Votre marâtre y règne, et le roi votre père
Ne voit que par ses yeux, seule la considère,
Pour souveraine loi n'a que sa volonté :
Jugez après cela de votre sûreté.
La haine que pour vous elle a si naturelle
A mon occasion encor se renouvelle.
Votre frère son fils, depuis peu de retour...

NICOMÈDE.

Je le sais, ma princesse, et qu'il vous fait la cour ;
Je sais que les Romains, qui l'avaient en otage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage ;
Que ce don à sa mère était le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandait Annibal ;
Que le roi par son ordre eût livré ce grand homme,
S'il n'eût par le poison lui-même évité Rome
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où l'effroi de son nom le destinait chez eux.
Par mon dernier combat je voyais réunie
La Cappadoce entière avec la Bithynie,

1. *Var.* Seigneur, je vous l'avoue, il doit m'être bien doux
De voir que, tout vainqueur, je régue encor sur vous (1651-1656).

Lorsqu'à cette nouvelle, enflammé de courroux
 D'avoir perdu mon maître et de craindre pour vous,
 J'ai laissé mon armée aux mains de Théagène,
 Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
 Vous en aviez besoin, madame, et je le voi,
 Puisque Flaminius obsède encor le roi.
 Si de son arrivée Annibal fut la cause,
 Lui mort, ce long séjour prétend quelque autre chose ;
 Et je ne vois que vous qui le puisse arrêter,
 Pour aider à mon frère à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
 N'embrasse avec chaleur l'intérêt de la reine :
 Annibal, qu'elle vient de lui sacrifier,
 L'engage en sa querelle, et m'en fait défier.
 Mais, seigneur, jusqu'ici, j'aurais tort de m'en plaindre ;
 Et quoi qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre ?
 Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moi
 S'il faut votre présence à soutenir ma foi,
 Et si je puis tomber en cette frénésie
 De préférer Attale au vainqueur de l'Asie :
 Attale, qu'en otage ont nourri les Romains,
 Ou plutôt qu'en esclave ont façonné leurs mains,
 Sans lui rien mettre au cœur qu'une crainte servile
 Qui tremble à voir un aigle et respecte un édile !

NICOMÈDE.

Plutôt, plutôt la mort, que mon esprit jaloux
 Forme des sentiments si peu dignes de vous.
 Je crains la violence, et non votre faiblesse ;
 Et si Rome une fois contre nous s'intéresse¹...

LAODICE.

Je suis reine, seigneur ; et Rome a beau tonner,
 Elle ni votre roi n'ont rien à m'ordonner :
 Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
 C'est pour exécuter les ordres de mon père ;
 Il m'a donnée à vous, et nul autre que moi
 N'a droit de l'en dédire et me choisir un roi.
 Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
 Est due à l'héritier du roi de Bithynie,

1. S'intéresse : intervient.

Et ne prendra jamais un cœur assez abject
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMÈDE.

Et le puis-je, madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout ici, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils¹?
Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfreindre.
Qui livrait Annibal pourra bien vous contraindre,
Et saura vous garder même fidélité²
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilège
Qui vous assure d'elle après ce sacrilège?
Seigneur, votre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-même et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime ;
Et vous serez bientôt la première victime
Que la mère et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'ôter mon appui se voudront immoler.
Si j'ai besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ai besoin que le roi, qu'elle-même vous craigne.
Retournez à l'armée, et pour me protéger
Montrez cent mille bras tout prêts à me venger.
Parlez la force en main et hors de leur atteinte :
S'ils vous tiennent ici, tout est pour eux sans crainte ;
Et ne vous flattez point ni sur votre grand cœur,
Ni sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur ;
Quelque haute valeur que puisse être la vôtre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre ;
Et fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroi,
Quiconque entre au palais porte sa tête au roi.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée ;
Ne montrez à la cour que votre renommée ;
Assurez votre sort pour assurer le mien ;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindrai rien.

1. *Var.* Au moindre jour ouvert de voir régner son fils (1651-1656).

2. *Var.* Et n'aura pas pour vous plus de fidélité

Que de respect aux droits de l'hospitalité (1651-1656).

NICOMÈDE.

Retourner à l'armée ! Ah ! sachez que la reine
 La sème d'assassins achetés par sa haine.
 Deux s'y sont découverts, que j'amène avec moi
 Afin de la convaincre et détromper le roi.
 Quoiqu'il soit son époux, il est encor mon père,
 Et quand il forcera la nature à se taire,
 Trois sceptres à son trône attachés par mon bras
 Parleront au lieu d'elle et ne se tairont pas.
 Que si notre fortune à ma perte animée
 La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
 Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux
 M'envierez-vous l'honneur de mourir à vos yeux ?

LAODICE.

Non, je ne vous dis plus désormais que je tremble,
 Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.

Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
 Ceux dont les lâchetés pensent nous accabler.
 Le peuple ici vous aime et hait ces cœurs infâmes ;
 Et c'est être bien fort que régner sur tant d'âmes.
 Mais votre frère Attale adresse ici ses pas.

NICOMÈDE.

Il ne m'a jamais vu : ne me découvrez pas.

SCÈNE II : LAODICE, NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoi ? madame, toujours un front inexorable ?
 Ne pourrai-je surprendre un regard favorable,
 Un regard désarmé de toutes ces rigueurs¹,
 Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs ?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vôtre,
 Quand j'en aurai dessein, j'en saurai prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ai donc pas besoin d'un visage plus doux.

1. Var. Un regard désarmé de tant d'après rigueurs (1651-1655)

ATTALE.

Conservez-le, de grâce, après l'avoir su prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder.
 Votre rang et le mien ne sauraient le permettre :
 Pour garder votre cœur, je n'ai pas où le mettre ;
 La place est occupée, et je vous l'ai tant dit,
 Prince, que ce discours vous dût être interdit :
 On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celui qui l'occupe a de bonne fortune !
 Et que serait heureux qui pourrait aujourd'hui
 Disputer cette place et l'emporter sur lui !

NICOMÈDE.

La place à l'emporter coûterait bien des têtes,
 Seigneur : ce conquérant garde bien ses conquêtes,
 Et l'on ignore encor parmi ses ennemis
 L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celui-ci toutefois peut s'attaquer de sorte
 Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roi le veut?

LAODICE.

Le roi, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut ici la grandeur souveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut : s'il est roi, je suis reine ;
 Et vers moi tout l'effort de son autorité
 N'agit que par prière et par civilité.

ATTALE.

Non ; mais agir ainsi souvent c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire¹ ;
Et si ce n'est assez des prières d'un roi,
Rome qui m'a nourri vous parlera pour moi.

NICOMÈDE.

Rome ! seigneur.

ATTALE.

Oui, Rome ; en êtes-vous en doute ?

NICOMÈDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute ;
Et si Rome savait de quels feux vous brûlez,
Bien loin de vous prêter l'appui dont vous parlez,
166 Elle s'indignerait de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderait peut-être dès demain
Du titre glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t-elle donné pour mériter sa haine,
En le déshonorant par l'amour d'une reine ?
Et ne savez-vous plus qu'il n'est princes ni rois
Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bientôt oublié les maximes.
170 Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous,
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous,
Et sans plus l'abaisser à cette ignominie
D'idolâtrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher votre cœur,
La fille d'un tribun ou celle d'un préteur ;
Que Rome vous permet cette haute alliance²,
Dont vous aurait exclu le défaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous autorisait à tant d'ambition.
180 Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaînes ;
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines ;
Et concevez enfin des vœux plus élevés,
Pour mériter les biens qui vous sont réservés.

1. *Var.* Aux reines comme vous qu'on voit sous son empire (1651-1656).

2. *Var.* Que c'est à ces partis que Rome vous destine,

Mais dont vous exclurait enfin votre origine (1651-1656).

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-lui silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourrait aller,
J'ai forcé ma colère à le laisser parler ;
Mais je crains qu'elle échappe et que, s'il continue,
Je ne m'obstine plus à tant de retenue.

NICOMÈDE.

Seigneur, si j'ai raison, qu'importe à qui je sois ?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix ?
Vous-même, amour à part, je vous en fais arbitre.

Ce grand nom de Romain est un précieux titre ;
Et la reine et le roi l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejeté,
Puisqu'ils se sont privés, pour ce nom d'importance,
Des charmantes douceurs d'élever votre enfance.
Dès l'âge de quatre ans ils vous ont éloigné ;
Jugez si c'est pour voir ce titre dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avaient à la grandeur romaine.
D'un si rare trésor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encore un coup, cet homme est-il à vous ?
Et pour vous divertir est-il si nécessaire
Que vous ne lui puissiez ordonner de se taire¹ ?

LAODICE.

Puisqu'il vous a déplu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.

En cette qualité vous devez reconnaître
Qu'un prince votre aîné doit être votre maître ;
Craindre de lui déplaire, et savoir que le sang
Ne vous empêche pas de différer de rang,
Lui garder le respect qu'exige sa naissance,
Et, loin de lui voler son bien en son absence...

ATTALE.

Si l'honneur d'être à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, madame, et ce sera le mien ;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.

1. Var. Que sans vous offenser il ne se puisse taire (1651-1656).

Mais si je lui dois tant en fils de souverain.
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.

150 Sachez qu'il n'en est point que le ciel n'ait fait naître
Pour commander aux rois et pour vivre sans maître ;
Sachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet ;
Sachez...

LAODICE.

Je m'en doutais, seigneur, que ma couronne
Vous charmait bien du moins autant que ma personne ;
Mais telle que je suis, et ma couronne et moi,
Tout est à cet aîné qui sera votre roi ;
Et, s'il était ici, peut-être en sa présence
23. Vous penseriez deux fois à lui faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir ! mon courage¹ amoureux...

NICOMÈDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur : s'il les savait, il pourrait bien lui-même
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent ! est-ce enfin le respect qui m'est dû ?

NICOMÈDE.

Je ne sais de nous deux, seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE

Peux-tu bien me connaître et tenir ce langage ?

NICOMÈDE.

24. Je sais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que, n'étant point connu, prince, vous ne savez
Si je vous dois respect, ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah ! madame, souffrez que ma juste colère...

LAODICE.

Consultez-en, seigneur, la reine votre mère :
Elle entre.

1. *Courage* : cœur.

SCÈNE III : NICOMÈDE, ARSINOÉ, LAODICE,
ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Instruisez mieux le prince votre fils,
Madame, et dites-lui, de grâce, qui je suis :
Faute de me connaître, il s'emporte, il s'égare ;
Et ce désordre est mal dans une âme si rare :
J'en ai pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous êtes donc ici ?

NICOMÈDE.

Oui, madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate ! ah ! le traître !

NICOMÈDE.

Il n'a rien dit, madame,
Qui vous doive jeter aucun trouble dans l'âme.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, seigneur, ce retour surprenant ?
Et votre armée ?

NICOMÈDE.

Elle est sous un bon lieutenant ;
Et quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avais ici laissé mon maître et ma maîtresse :
Vous m'avez ôté l'un, vous, dis-je, ou les Romains ;
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous amène ?

NICOMÈDE.

Oui, madame ; et j'espère
Que vous m'y servirez auprès du roi mon père.

ARSINOÉ.

Je vous y servirai comme vous l'espérez.

NICOMÈDE.

De votre bon vouloir nous sommes assurés.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roi qu'aux effets je ne passe.

NICOMÈDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grâce¹?

ARSINOÉ.

Tenez-vous assuré que je n'oublierai rien.

NICOMÈDE.

Je connais votre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

27. Madame, c'est donc là le prince Nicomède?

NICOMÈDE.

Oui, c'est moi qui viens voir s'il faut que je vous cède.

ATTALE.

Ah ! seigneur, excusez si vous connaissant mal...

NICOMÈDE.

Prince, faites-moi voir un plus digne rival.

Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,

Ne vous départez point d'une si noble audace ;

Mais comme à son secours je n'amène que moi,

Ne la menacez plus de Rome ni du roi :

Je la défendrai seul ; attaquez-la de même,

Avec tous les respects qu'on doit au diadème.

28. Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aîné,

Le rang de votre maître où je suis destiné ;

Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,

Des leçons d'Annibal, ou de celles de Rome.

Adieu : pensez-y bien, je vous laisse y rêver.

SCÈNE IV : ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

Quoi ? tu faisais excuse à qui m'osait braver !

ATTALE.

Que ne peut point, madame, une telle surprise ?

Ce prompt retour me perd et rompt votre entreprise.

ARSINOÉ.

Tu l'entends mal, Attale : il la met dans ma main.

Va trouver de ma part l'ambassadeur romain ;

1. *Var.* Nous allons donc penser à vous en rendre grâce (1651-1656).

270 Dedans mon cabinet, amène-le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moi la conduite.

ATTALE.

Mais, madame, s'il faut...

ARSINOÉ.

Va, n'appréhende rien¹,
Et pour avancer tout, hâte cet entretien.

SCÈNE V : ARSINOÉ, CLÉONE.

CLÉONE.

Vous lui cachez, madame, un dessein qui le touche !

ARSINOÉ.

Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche ;
Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit
De ce que je prépare il ne m'ôte le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ni crime
100 Qu'un trône acquis par là ne rende légitime.

CLÉONE.

J'aurais cru les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eût fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice :
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eût laissé vivre, et sa légalité
N'eût point forcé les lois de l'hospitalité.
Savante à ses dépens de ce qu'il savait faire,
Elle le souffrait mal auprès d'un adversaire ;
Mais quoique, par ce triste et prudent souvenir,
10 De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle aurait vu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie :
Le seul Flaminius², trop piqué de l'affront
Que son père défait lui laisse sur le front ;
Car je crois que tu sais que quand l'aigle romaine
Vit choir ses légions aux bords de Trasimène,

1. Var. Point de mais ni de si ;

Va, tu ne sauras rien que tout n'ait réussi (1651-1656).

2. Le Flaminius de l'histoire, que Corneille confond avec Flaminius, le vaincu de Trasimène.

Flaminius son père en était général,
 Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal.
 Ce fils donc, qu'a pressé la soif de sa vengeance,
 S'est aisément rendu de mon intelligence¹ :
 L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
 A pratiqué par lui le retour de mon fils ;
 Par lui j'ai jeté Rome en haute jalousie
 De ce que Nicomède a conquis dans l'Asie,
 Et de voir Laodice unir tous ses États,
 Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :
 Si bien que le sénat prenant un juste ombrage
 D'un empire si grand sous un si grand courage,
 Il s'en est fait nommer lui-même ambassadeur,
 Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur.
 Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLÉONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maîtresse !
 Mais que n'agissait Rome avant que le retour
 De cet amant si cher affermît son amour !

ARSINOË.

Irriter un vainqueur en tête d'une armée
 Prête à suivre en tous lieux sa colère allumée,
 C'était trop hasarder ; et j'ai cru pour le mieux
 Qu'il fallait de son fort l'attirer en ces lieux.
 Métrobate l'a fait, par des terreurs paniques,
 4. Feignant de lui trahir mes ordres tyranniques,
 Et pour l'assassiner se disant suborné,
 Il l'a, grâce aux dieux, doucement amené.
 Il vient s'en plaindre au roi, lui demander justice ;
 Et sa plainte le jette au bord du précipice.
 Sans prendre aucun souci de m'en justifier,
 Je saurai m'en servir à me fortifier.
 Tantôt en le voyant j'ai fait de l'effrayée,
 J'ai changé de couleur, je me suis écriée :
 Il a cru me surprendre, et l'a cru bien en vain,
 5. Puisque son retour même est l'œuvre de ma main.

CLÉONE.

Mais quoi que Rome fasse et qu'Attale prétende,
 Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende ?

1. C'est-à-dire s'est accordé avec moi.

ARSINOÉ.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
Qu'à dessein d'éblouir le roi, Rome et la cour.

Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie,

Je cherche à m'assurer celui de Bithynie ;

Et si ce diadème une fois est à nous,

Que cette reine après se choisisse un époux.

Je ne la vais presser que pour la voir rebelle,

Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.

Le roi, que le Romain poussera vivement,

De peur d'offenser Rome agira chaudement,

Et ce prince, piqué d'une juste colère,

S'emportera sans doute et bravera son père.

S'il est prompt et bouillant, le roi ne l'est pas moins ;

Et comme à l'échauffer j'appliquerai mes soins,

Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,

Mon entreprise est sûre, et sa perte infaillible.

Voilà mon cœur ouvert, et tout ce qu'il prétend.

Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend :

Allons, et garde bien le secret de la reine.

CLÉONE.

Vous me connaissez trop pour vous en mettre en peine.

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer ici !

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun souci,

Et la haute vertu du prince Nicomède

Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant remède ;

Mais tout autre que lui devrait être suspect :

Un retour si soudain manque un peu de respect

Et donne lieu d'entrer en quelque défiance

Des secrètes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les vois que trop, et sa témérité

N'est qu'un pur attentat sur mon autorité :

Il n'en veut plus dépendre et croit que ses conquêtes
 Au-dessus de son bras ne laissent point de têtes ;
 Qu'il est lui seul sa règle, et que sans se trahir
 Des héros tels que lui ne sauraient obéir¹.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent :
 A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent ;
 Et ces grands cœurs, enflés du bruit de leurs combats,
 Souverains dans l'armée et parmi leurs soldats,
 Font du commandement une douce habitude,
 Pour qui l'obéissance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dis tout, Araspe : dis que le nom de sujet
 Réduit toute leur gloire en un rang trop abject ;
 Que bien que leur naissance au trône les destine,
 Si son ordre est trop lent², leur grand cœur s'en mutine ;
 Qu'un père garde trop un bien qui leur est dû,
 Et qui perd de son prix étant trop attendu ;
 Qu'on voit naître de là mille sourdes pratiques
 Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques ;
 Et que si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
 De son règne ennuyeux et de ses tristes jours,
 Du moins une insolente et fausse obéissance,
 Lui laissant un vain titre, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudrait redouter,
 Seigneur, et qu'en tout autre il faudrait arrêter ;
 Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire :
 Le prince est vertueux, et vous êtes bon père.

PRUSIAS.

Si je n'étais bon père, il serait criminel ;
 Il doit son innocence à l'amour paternel ;
 C'est lui seul qui l'excuse et qui le justifie,
 Ou lui seul qui me trompe et qui me sacrifie !
 Car je dois craindre enfin que sa haute vertu
 Contre l'ambition n'ait en vain combattu,

1. Après ce vers, Prusias continue ainsi dans les éditions de 1651-1656 :

Par ce lâche devoir ses hauts faits se ternissent.

2. Si l'ordre de la naissance est trop lent, si le père tarde à mourir.

Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
 Qui se lasse d'un roi peut se lasser d'un père ;
 Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
 Il n'est rien qui ne cède à l'ardeur de régner ;
 Et depuis qu'une fois elle nous inquiète,
 La nature est aveugle, et la vertu muette.

20 Te le dirai-je, Araspe ? il m'a trop bien servi ;
 Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravi :
 Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut être ;
 Et qui me fait régner en effet est mon maître.
 Pour paraître à mes yeux son mérite est trop grand :
 On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
 Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche ;
 Et sa seule présence est un secret reproche :
 Elle me dit toujours qu'il m'a fait trois fois roi ;
 Que je tiens plus de lui qu'il ne tiendra de moi ;
 Et que si je lui laisse un jour une couronne,
 Ma tête en porte trois que sa valeur me donne.
 J'en rougis dans mon âme ; et ma confusion¹,
 Qui renouvelle et croît à chaque occasion,
 Sans cesse offre à mes yeux cette vue importune,
 Que qui m'en donne trois peut bien m'en ôter une ;
 Qu'il n'a qu'à l'entreprendre et peut tout ce qu'il veut.
 Juge, Araspe, où j'en suis s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

Pour tout autre que lui je sais comme s'explique
 La règle de la vraie et saine politique.

Aussitôt qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
 Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent :
 On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre ;
 C'est un crime d'État que d'en pouvoir commettre.
 Et qui sait bien régner l'empêche prudemment
 De mériter un juste et plus grand châtiment,
 Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
 Ou les maux qu'il prépare, ou ceux qu'il pourrait faire.
 Mais, seigneur, pour le prince, il a trop de vertu ;
 Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu ?

1. Var. Si je ne le dois craindre, au moins j'en dois rougir ;
 Et la confusion dont je me sens couvrir
 Me ramène aussitôt cette vue importune (1651-1656),

Me seras-tu garant de ce qu'il pourra faire
 Pour venger Annibal, ou pour perdre son frère?
 Et le prends-tu pour homme à voir d'un œil égal¹
 Et l'amour de son frère, et la mort d'Annibal?
 Non, ne nous flattons point, il court à sa vengeance ;
 Il en a le prétexte, il en a la puissance ;
 Il est l'astre naissant qu'adorent mes États ;
 Il est le dieu du peuple et celui des soldats.
 Sûr de ceux-ci, sans doute il vient soulever l'autre,
 Fondre avec son pouvoir sur le reste du nôtre ;
 Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
 N'est pas peut-être encor tout à fait impuissant.
 Je veux bien toutefois agir avec adresse,
 Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
 Le chasser avec gloire, et mêler doucement
 Le prix de son mérite à mon ressentiment ;
 Mais s'il ne m'obéit, ou s'il ose s'en plaindre,
 Quoi qu'il ait fait pour moi, quoi que j'en² voie à craindre,
 Dussé-je voir par là tout l'État hasardé...

ARASPE.

Il vient.

SCÈNE II : PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince ! et qui vous a mandé ?

NICOMÈDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
 Mettre à vos pieds, seigneur, encore une couronne,
 De jouir de l'honneur de vos embrassements,
 Et d'être le témoin de vos contentements.
 Après la Cappadoce heureusement unie³
 Aux royaumes du Pont et de la Bithynie,
 Je viens remercier et mon père et mon roi
 D'avoir eu la bonté de s'y servir de moi,
 D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire,
 Et fait tomber sur moi l'honneur de sa victoire.

1. *Egal* : indifférent. — 2. *En* se rapporte à *il*.

3. *Var.* La Cappadoce est vôtre et le trône d'Arsace ;

Vos ordres par ma main vous ont mis à sa place,

Et je viens rendre grâce à mon père et mon roi (1651-1656).

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassements,
Me faire par écrit de tels remerciements ;
Et vous ne deviez pas envelopper d'un crime
Ce que votre victoire ajoute à votre estime¹.
Abandonner mon camp en est un capital²,
Inexcusable en tous, et plus au général ;
Et tout autre que vous, malgré cette conquête,
Revenant sans mon ordre, eût payé de sa tête.

NICOMÈDE.

J'ai failli, je l'avoue, et mon cœur imprudent
A trop cru les transports d'un désir trop ardent :
L'amour que j'ai pour vous a commis cette offense,
Lui seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'était moins précieux,
Je serais innocent, mais si loin de vos yeux,
Que j'aime mieux, seigneur, en perdre un peu d'estime
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
Qui ne craindra jamais la plus sévère loi,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moi.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
Et sous le nom d'un fils toute faute est légère :
Je ne veux voir en vous que mon unique appui.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'hui :
L'ambassadeur romain me demande audience ;
Il verra ce qu'en vous je prends de confiance ;
Vous l'écoutez, prince, et répondrez pour moi.
Vous êtes aussi bien le véritable roi ;
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse ;
Je n'ai plus que deux jours peut-être à le garder :
L'intérêt de l'État vous doit seul regarder.
Prenez-en aujourd'hui la marque la plus haute ;
Mais gardez-vous aussi d'oublier votre faute ;
Et comme elle fait brèche au pouvoir souverain,
Pour la bien réparer, retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue :
Attendez-la de moi comme je l'ai reçue,

1. *A votre estime* : à l'estime qu'on a pour vous. — 2. Un crime capital.

Inviolable, entière ; et n'autorisez pas
De plus méchants que vous à la mettre plus bas.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéiraient sur votre propre exemple :
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéissent le mieux.

NICOMÈDE.

J'obéirai, seigneur, et plus tôt qu'on ne pense ;
Mais je demande un prix de mon obéissance.
La reine d'Arménie est due à ses États,
Et j'en vois les chemins ouverts par nos combats¹.
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire :
De grâce, accordez-moi l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'appartient qu'à vous, et cet illustre emploi
Demande un roi lui-même, ou l'héritier d'un roi ;
Mais pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,
Vous savez qu'il y faut quelque cérémonie :
Tandis que je ferai préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMÈDE.

Elle est prête à partir sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ai garde à son rang de faire un tel outrage,
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter ;
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCÈNE III : PRUSIAS, NICOMÈDE, FLAMINIUS,
ARASPE.

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.

Elle a nourri vingt ans un prince votre fils ;
Et vous pouvez juger les soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en lui le sang de vos monarques.

1. Var. Et les chemins ouverts par nos derniers combats

Font qu'après ce bonheur tout son peuple soupire (1651-1656).

Surtout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture¹,
Donnez ordre qu'il règne : elle vous en conjure ;
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'hui que je lui puisse dire
Où vous lui destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de lui le peuple et le sénat
Ne trouveront en moi jamais un père ingrat :
Je crois que pour régner il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, seigneur, le prince son aîné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire,
Et pour tant de hauts faits je lui dois quelque gloire ;
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moi.

NICOMÈDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roi.

PRUSIAS.

C'est votre intérêt seul que sa demande touche².

NICOMÈDE.

Le vôtre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
De quoi se mêle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous régnant, ce droit sur votre État ?
Vivez, réglez, seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après ou Rome, ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMÈDE.

Qui partage vos biens aspire à votre mort³ ;
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la république.
Portez plus de respect à de tels alliés.

1. *Nourriture* : éducation.

2. *Var.* C'est votre intérêt seul que cette affaire touche.

— Et pour le vôtre seul je veux ouvrir la bouche (1651-1656).

3. *Var.* Qui vous partage en vie aspire à votre mort (1651-1656).

NICOMÈDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliés ;
 Et quel que soit ce fils que Rome vous renvoie,
 Seigneur, je lui rendrais son présent avec joie.
 S'il est si bien instruit en l'art de commander,
 C'est un rare trésor qu'elle devrait garder,
 Et conserver chez soi sa chère nourriture,
 Ou pour le consulat, ou pour la dictature.

FLAMINIUS.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
 Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;
 Ce perfide ennemi de la grandeur romaine
 N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMÈDE.

Non, mais il m'a surtout laissé ferme en ce point,
 D'estimer beaucoup Rome, et ne la craindre point.
 On me croit son disciple, et je le tiens à gloire¹,
 Et quand Flaminius attaque sa mémoire,
 Il doit savoir qu'un jour il me fera raison
 D'avoir réduit mon maître au secours du poison,
 Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
 Commença par son père à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah ! c'est trop m'outrager !

NICOMÈDE.

N'outragez plus les morts².

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords.
 Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMÈDE.

Eh bien ! s'il est besoin de répondre autre chose,
 Attale doit régner, Rome l'a résolu ;
 Et puisqu'elle a partout un pouvoir absolu,
 C'est aux rois d'obéir alors qu'elle commande.

Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'âme grande,
 Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roi ;
 Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foi.

1. *Var.* Je fus son écolier, et je le tiens à gloire (1651-1656).

2. *Var.* N'offensez plus les morts (1651).

Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
 S'il a cette vertu, cette valeur insigne.
 Donnez-lui votre armée, et voyons ces grands coups ;
 Qu'il en fasse pour lui ce que j'ai fait pour vous ;
 Qu'il règne avec éclat sur sa propre conquête,
 Et que de sa victoire il couronne sa tête.
 Je lui prête mon bras, et veux dès maintenant,
 S'il daigne s'en servir, être son lieutenant.
 L'exemple des Romains m'autorise à le faire :
 Le fameux Scipion le fut bien de son frère ;
 Et lorsque Antiochus fut par eux détrôné,
 Sous les lois du plus jeune on vit marcher l'aîné.
 Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Égée,
 Les restes de l'Asie à nos côtés rangée,
 Offrent une matière à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection ;
 Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquêtes,
 Sans attirer sur vous d'effroyables tempêtes.

NICOMÈDE.

J'ignore sur ce point les volontés du roi ;
 Mais peut-être qu'un jour je dépendrai de moi,
 Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
 Vous pouvez cependant faire munir ces places,
 Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
 Disposer de bonne heure un secours de Romains ;
 Et si Flaminius en est le capitaine,
 Nous pourrons lui trouver un lac de Trasimène.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tôt de ma bonté¹.
 Le rang d'ambassadeur doit être respecté ;
 Et l'honneur souverain qu'ici je vous défère...

NICOMÈDE.

Ou laissez-moi parler, sire, ou faites-moi taire.
 Je ne sais point répondre autrement pour un roi
 A qui dessus son trône on veut faire la loi.

1. *Var.* Prince, vous abusez enfin de ma bonté (1651-1656).

PRUSTIAS.

Vous m'offensez moi-même en parlant de la sorte¹,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMÈDE.

Quoi? je verrai, seigneur, qu'on borne vos États,
Qu'au milieu de ma course on m'arrête le bras,
Que de vous menacer on a même l'audace,
Et je ne rendrai point menace pour menace !
Et je remercierai qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément !

PRUSTIAS, à *Flaminius*.

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge :
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMÈDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,
Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avais jusqu'ici vécu comme ce frère,
Avec une vertu qui fût imaginaire
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets ;
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a vu dans Rome éclater le mérite
N'est pas grande vertu si l'on ne les imite),
Si j'avais donc vécu dans ce même repos
Qu'il a vécu dans Rome auprès de ses héros,
Elle me laisserait la Bithynie entière,
Telle que de tout temps l'ainé la tient d'un père,
Et s'empresserait moins à le faire régner,
Si vos armes sous moi n'avaient su rien gagner.
Mais parce qu'elle voit avec la Bithynie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser ; et dans ce beau projet,
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet !
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre ;
Et je lui dois quitter², pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes aïeux ou le prix de mon sang.

1. *Var.* Vous m'offensez. — Autant que Rome vous honore.

— Quoi? vous continuez à m'offenser encore (1651-1656) !

2. *Quiller* : céder

Grâces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage :
Vous pouvez l'en guérir, seigneur, et promptement ;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maître qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combattu,
Prince, par intérêt plutôt que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pu faire
N'ont jeté qu'un dépôt sur la tête d'un père :
Il n'est que gardien de leur illustre prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trône attachée
Sur nul autre que vous ne peut être épanchée.
Certes, je vous croyais un peu plus généreux :
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
Scipion, dont tantôt vous vantiez le courage,
Ne voulait point régner sur les murs de Carthage ;
Et de tout ce qu'il fit pour l'empire romain
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure :
Le reste de la terre est d'une autre nature.

Quant aux raisons d'État qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en¹ consultiez des têtes bien sensées,
Elles vous déferaient de ces belles pensées :
Par respect pour le roi je ne dis rien de plus².
Prenez quelque loisir de rêver là-dessus ;
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMÈDE.

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle, ou si c'est vision.
Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,

1. *En* : là-dessus.

2. *Var.* Pour le respect du roi... (1651-1664).

Nous ne la bornons point ; mais, comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le savez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.

Au reste, soyez sûr que vous posséderez
Tout ce qu'en votre cœur déjà vous dévorez :
Le Pont sera pour vous avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bithynie ;
Ce bien de vos aïeux, ces prix de votre sang,
Ne mettront point Attale en votre illustre rang ;
Et puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice.
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

(*A Prusias.*)

La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur ; l'occasion ne peut être plus belle :
Elle vit sous vos lois, et vous disposez d'elle.

NICOMÈDE.

Voilà le vrai secret de faire Attale roi,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moi.
La pièce¹ est délicate, et ceux qui l'ont tissée
A de si longs détours font une digne issue.
Je n'y réponds qu'un mot, étant sans intérêt.

Traitez cette princesse en reine comme elle est :
Ne touchez point en elle aux droits du diadème,
Ou pour les maintenir je périrai moi-même.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos États, ne vivent sous nos lois² ;
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-même dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicomède, à lui dire autre chose ?

NICOMÈDE.

Non, seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle, dans ma cour, que peut votre insolence ?

NICOMÈDE

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.

1. *Pièce* : malice. — 2. C'est-à-dire : Je vous donne avis que jamais les rois, parce qu'ils vivent en nos États, ne vivent sous nos lois.

Une seconde fois avisez, s'il vous plaît,
A traiter Laodice en reine comme elle est :
C'est moi qui vous en prie.

SCÈNE IV : PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Eh quoi ! toujours obstacle ?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès¹,
Pense bien de son cœur² nous empêcher l'accès ;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée,
Et les raisons d'État, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non : je vous réponds, seigneur, de Laodice ;
Mais enfin elle est reine, et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité³.
J'ai sur elle après tout une puissance entière ;
Mais j'aime à la cacher sous le nom de prière.
Rendons-lui donc visite, et, comme ambassadeur,
Proposez cet hymen vous-même à sa grandeur.
Je seconderai Rome et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en vos mains, l'amour ne vous peut nuire.
Allons de sa réponse à votre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce titre a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devrait donner quelques alarmes :

1. *Var.* Cet esprit arrogant et fier de ses succès (1651-1656).

2. Allusion à Laodice.

3. *Var.* Semble exiger de nous quelque formalité (1651-1656).

Qui tranche trop du roi ne règne pas longtemps.

LAODICE.

J'observerai, seigneur, ces avis importants ;
Et, si jamais je règne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roi qui vous tient lieu de père.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doi,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'être roi.

Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce serait à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous et dedans votre État
Sur votre autorité commettre un attentat.
Je la refuse¹ donc, seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que sur mon trône avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle, et qui m'en sollicite.
Ici c'est un métier que je n'entends pas bien,
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien ;
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'autorise²
Qu'à n'y voir point de trône à qui je sois soumise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux
Pour souverains que moi, la raison et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roi votre père,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire ;
Et vous pourrez peut-être apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.

1. Je refuse l'ambassade.

2. *Var.* Tout ce qu'au nom de reine ailleurs le ciel permette,
C'est la gloire d'y vivre et n'être point sujette,
D'y régner sur moi-même... (1651-1656).

Pour en faire l'épreuve allons en Arménie :
Je vais vous y remettre en bonne compagnie ;
Partons ; et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos pays désolés ;
Préparez-vous à voir par toute votre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivières de sang.

LAODICE.

Je perdrai mes États et garderai mon rang ;
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette
Me feront votre esclave, et non votre sujette :
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté¹ ;
Et quand vos yeux, frappés de toutes ces misères,
Verront Attale assis au trône de vos pères,
Alors peut-être, alors vous le prierez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main².

LAODICE.

Si jamais jusque-là votre guerre m'engage,
Je serai bien changée et d'âme et de courage.
Mais peut-être, seigneur, vous n'irez pas si loin :
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin ;
Ils vous inspireront ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prêtera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptueux vous fondez votre appui ;
Mais il court à sa perte et vous traîne avec lui.

Pensez-y bien, madame, et faites-vous justice
Choisissez d'être reine, ou d'être Laodice ;
Et pour dernier avis que vous aurez de moi,
Si vous voulez régner, faites Attale roi.
Adieu.

SCÈNE II : FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

1. *Var.* Nous verrons bien changer ce courage indompté (1651-1656).

2. *Donner la main*, épouser.

LAODICE.

Suivez le roi, seigneur, votre ambassade est faite ;
Et je vous dis encor, pour ne vous point flatter,
Qu'ici je ne la dois ni la veux écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrême.
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tâche à rompre le cours des maux où vous courez.

J'ose donc comme ami vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer, pour son propre intérêt,
Et les temps où l'on vit et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une âme royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que son mérite aveugle, et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vrai bonheur,
Qu'elle-même se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soupir :
« J'avais droit de régner, et n'ai su m'en servir. »
Vous irritez un roi dont vous voyez l'armée
Nombreuse, obéissante, à vaincre accoutumée ;
Vous êtes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sais si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur ; mais je veux bien vous répondre en amie.

Ma prudence n'est pas tout à fait endormie ;
Et sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étales
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale ;
Que si j'ai droit au trône, elle s'en veut servir,
Et sait bien repousser qui me le veut ravir.

Je vois sur la frontière une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoutumée ;
Mais par quelle conduite, et sous quel général ?
Le roi, s'il s'en fait fort, pourrait s'en trouver mal ;
Et s'il voulait passer de son pays au nôtre,
Je lui conseillerais de s'assurer d'une autre.

Mais je vis dans sa cour, je suis dans ses États,
 Et j'ai peu de raison de ne le craindre pas.
 Seigneur, dans sa cour même, et hors de l'Arménie,
 La vertu trouve appui contre la tyrannie.
 Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
 Font sur le bien public les maximes d'État :
 Il connaît Nicomède, il connaît sa marâtre,
 Il en sait, il en voit la haine opiniâtre ;
 Il voit la servitude où le roi s'est soumis,
 Et connaît d'autant mieux les dangereux amis.

Pour moi, que vous croyez au bord du précipice,
 Bien loin de mépriser Attale par caprice,
 J'évite les mépris qu'il recevrait de moi,
 S'il tenait de ma main la qualité de roi.
 Je le regarderais comme une âme commune,
 Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
 Plus mon sujet qu'époux, et le nœud conjugal
 Ne le tirerait pas de ce rang inégal.
 Mon peuple à mon exemple en ferait peu d'estime.
 Ce serait trop, seigneur, pour un cœur magnanime :
 Mon refus lui fait grâce, et malgré ses désirs
 J'épargne à sa vertu d'éternels dé plaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vrai, vous êtes ici reine :
 Sur l'armée et la cour je vous vois souveraine ;
 Le roi n'est qu'une idée¹ et n'a de son pouvoir
 Que ce que par pitié vous lui laissez avoir.
 Quoi? même vous allez jusques à faire grâce !
 Après cela, madame, excusez mon audace ;
 Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix :
 Recevoir ambassade est encor de vos droits ;
 Ou si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
 Comme simple Romain souffrez que je vous die
 Qu'être allié de Rome, et s'en faire un appui,
 C'est l'unique moyen de régner aujourd'hui ;
 Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
 Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte ;
 Qu'un prince est dans son trône à jamais affermi
 Quand il est honoré du nom de son ami ;

1. *Idee* : image.

Qu'Attale avec ce titre est plus roi, plus monarque
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque ;
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il suffit ; je vois bien ce que c'est :
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaît ;
Mais si de leurs États Rome à son gré dispose,
Certes pour son Attale elle fait peu de chose,
Et qui tient en sa main tant de quoi lui donner
A mendier pour lui devrait moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne¹ ;
Que ne me l'offre-t-elle avec une couronne ?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moi qui tiendrais un roi pour un indigne objet,
S'il venait par votre ordre, et si votre alliance
Souillait entre ses mains la suprême puissance.
Ce sont des sentiments que je ne puis trahir :
Je ne veux point de rois qui sachent obéir ;
Et puisque vous voyez mon âme tout entière,
Seigneur, ne perdez plus menace ni prière.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?
Madame, encore un coup, pensez-y mûrement :
Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire ;
Et si vous vous aimez, craignez de lui déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontés ne peut troubler l'effet :
Tout fléchit sur la terre, et tout tremble sur l'onde ;
Et Rome est aujourd'hui la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde ! Ah ! vous me feriez peur,
S'il ne s'en fallait pas l'Arménie et mon cœur,
Si le grand Annibal n'avait qui lui succède,
S'il ne revivait pas au prince Nicomède,
Et s'il n'avait laissé dans de si dignes mains
L'infailible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.

1. *Var.* Si son intention pour ce prince est si bonne (1651-1656).

Ce sont des coups d'essai, mais si grands que peut-être
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maître,
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame, et quelques-uns vous diront, au besoin,
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,
Et que même au sortir de Trébie et de Cannes,
Son ombre épouvanta votre grand Annibal.
Mais le voici, ce bras à Rome si fatal.

SCÈNE III : NICOMÈDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMÈDE.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous êtes bien long à faire votre charge.

FLAMINIUS.

Je sais quel est mon ordre, et si j'en sors ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendrai raison.

NICOMÈDE.

Allez-y donc, de grâce, et laissez à ma flamme
Le bonheur à son tour d'entretenir madame :
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrès,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits
Que sans de grands efforts je n'y pourrai détruire
Ce que votre harangue y voulait introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisaient lui donner un conseil par pitié.

NICOMÈDE.

Lui donner de la sorte un conseil charitable,
C'est être ambassadeur et tendre et pitoyable.

Vous a-t-il conseillé beaucoup de lâchetés,
Madame ?

FLAMINIUS.

Ah ! c'en est trop ; et vous vous emportez.

NICOMÈDE.

Je m'emporte ?

FLAMINIUS.

Sachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMÈDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur :
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur ;
Il excède sa charge, et lui-même y renonce.
Mais dites-moi, madame, a-t-il eu sa réponse ?

LAODICE.

Oui, seigneur.

NICOMÈDE.

Sachez donc que je ne vous prends plus
Que pour l'agent d'Attale et pour Flaminius ;
Et si vous me fâchiez, j'ajouterais peut-être
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maître.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moi :
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roi.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon père,
Ou Rome à son refus se la saura bien faire.

NICOMÈDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront. Prince, pensez à vous.

SCÈNE IV : NICOMÈDE, LAODICE.

NICOMÈDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine.
Ma générosité cède enfin à sa haine :
Je l'épargnais assez pour ne découvrir pas
Les infâmes projets de ses assassinats ;
Mais enfin on m'y force et tout son crime éclate.
J'ai fait entendre au roi Zénon et Métrobate ;
Et comme leur rapport a de quoi l'étonner,
Lui-même il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sais pas, seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprends point toute cette conduite,

Ni comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint ;
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMÈDE.

Elle prévient ma plainte et cherche adroitement
À la faire passer pour un ressentiment ;
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte et couvre sa faiblesse.

LAODICE.

Les mystères de cour souvent sont si cachés
Que les plus clairvoyants y sont bien empêchés.
Lorsque vous n'étiez point ici pour me défendre,
Je n'avais contre Attale aucun combat à rendre ;
Rome ne songeait point à troubler notre amour :
Bien plus, on ne vous souffre ici que ce seul jour ;
Et dans ce même jour Rome, en votre présence,
Avec chaleur pour lui presse mon alliance.
Pour moi, je ne vois goutte en ce raisonnement,
Qui n'attend point le temps de votre éloignement,
Et j'ai devant les yeux toujours quelque nuage
Qui m'offusque la vue et m'y jette un ombrage.
Le roi chérit sa femme, il craint Rome ; et, pour vous,
S'il ne voit vos hauts faits d'un œil un peu jaloux¹,
Du moins, à dire tout, je ne saurais vous taire
Qu'il est trop bon mari pour être assez bon père.
Voyez quel contretemps Attale prend ici !
Qui l'appelle avec nous ? quel projet ? quel souci ?
Je conçois mal, seigneur, ce qu'il faut que j'en pense,
Mais j'en romprai le coup, s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCÈNE V : NICOMÈDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mêle le mien.

LAODICE.

Votre importunité, que j'ose dire extrême,
Me peut entretenir en un autre moi-même :

1. *Var.* Le bruit de votre nom ne le rend pas jaloux,

Je n'ose le penser, mais je ne puis vous taire (1631-1636).

Il connaît tout mon cœur et répondra pour moi,
Comme à Flaminius il a fait pour le roi.

SCÈNE VI : NICOMÈDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, seigneur, je me retire.

NICOMÈDE.

Non, non ; j'ai quelque chose aussi bien à vous dire,
Prince. J'avais mis bas, avec le nom d'aîné,
L'avantage du trône où je suis destiné ;
Et voulant seul ici défendre ce que j'aime,
Je vous avais prié de l'attaquer de même,
Et de ne mêler point surtout dans vos desseins
Ni le secours du roi, ni celui des Romains.
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal :
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aînesse ;
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualités qui savent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles ?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre nous deux :
Ne lui laissez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire ;
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits ;
Ou contre son amour, contre votre vaillance,
Souffrez Rome et le roi dedans l'autre balance :
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids léger.

NICOMÈDE.

C'est n'avoir pas perdu tout votre temps à Rome
Que vous savoir ainsi défendre en galant homme :
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCÈNE VII : ARSINOË, NICOMÈDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roi vous mande.

NICOMÈDE.

Il me mande?

ARASPE.

Oui, seigneur.

ARSINOË.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMÈDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moi qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOË.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flatte,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMÈDE.

Je m'obstinais, madame, à tout dissimuler :
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOË.

La vérité les force, et mieux que vos largesses.
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses :
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMÈDE.

J'en suis fâché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOË.

Je le veux bien encore, et je n'en suis fâchée
Que d'avoir vu par là votre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouter à vos titres d'honneur.
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMÈDE.

Je les ai subornés contre vous à ce conte¹?

ARSINOË.

J'en ai le déplaisir, vous en aurez la honte.

1. Conte : compte.

NICOMÈDE.

Et vous pensez par là leur ôter tout crédit?

ARSINOÉ.

Non, seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMÈDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise, et que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMÈDE.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE.

Seigneur, le roi s'ennuie, et vous tardez longtemps.

ARSINOÉ.

Vous les saurez de lui, c'est trop le faire attendre.

NICOMÈDE.

Je commence, madame, enfin à vous entendre :
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moi le criminel.
Mais...

ARSINOÉ.

Achevez, seigneur ; ce mais, que veut-il dire?

NICOMÈDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on savoir de vous ces deux mots importants?

NICOMÈDE.

Vous les saurez du roi, je tarde trop longtemps.

SCÈNE VIII : ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale ; et ce grand Nicomède
Voit quelle digne issue à ses fourbes succède.
Les deux accusateurs que lui-même a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornés par lui-même,
N'ont su bien soutenir un si noir stratagème.

Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoué
L'infâme et lâche tour qu'un prince m'a joué.
Qu'en présence des rois les vérités sont fortes !
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes !
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu !
Tous deux voulaient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravi de voir qu'une telle imposture
Ait laissé votre gloire et plus grande et plus pure ;
Mais pour l'examiner et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'intérêt,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchants une âme si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'hui
Et subornés par vous, et subornés par lui :
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des âmes si noires ?
Qui se confesse traître est indigne de foi.

ARSINOË.

Vous êtes généreux, Attale, et je le voi,
Même de vos rivaux la gloire vous est chère.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frère¹ ;
Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer pour² calomniateur.

ARSINOË.

Et vous en avez moins à me croire assassine,
Moi dont la perte est sûre, à moins que sa ruine ?

ATTALE.

Si contre lui j'ai peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusaient, je les croyais bien moins³.
Votre vertu, madame, est au-dessus du crime.
Souffrez donc que pour lui je garde un peu d'estime :
La sienne dans la cour lui fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous ;
Et ce lâche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.

Pour moi, si par soi-même on peut juger d'autrui,

1. *Var.* Si je suis son rival, madame, il est mon frère (1651-1652).

2. *Passer pour* : regarder comme.

3. *Var.* Quand ils font contre vous je les crois beaucoup moins (1651-1656).

Ce que je sens en moi, je le présume en lui.
 Contre un si grand rival j'agis à force ouverte,
 Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte.
 J'emprunte du secours, et le fais hautement ;
 Je crois qu'il n'agit pas moins généreusement,
 Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
 Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous êtes peu du monde et savez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ai vu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le temps vous apprendra par de nouveaux emplois
 Quelles vertus il faut à la suite des rois.
 Cependant, si le prince est encor votre frère,
 Souvenez-vous aussi que je suis votre mère ;
 Et malgré les soupçons que vous avez conçus,
 Venez savoir du roi ce qu'il croit là-dessus.

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.

(*Araspe rentre.*)

Et vous, madame,

Retenez des soupirs dont vous me percez l'âme.
 Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
 Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs ?
 Quel besoin que ces pleurs prennent votre défense ?
 Douté-je de son crime ou de votre innocence ?
 Et reconnaissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
 Par quelque impression ébranle mon esprit ?

ARSINOÉ.

Ah ! seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture,
Et peut-on voir mensonge assez tôt avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté ?
Il en reste toujours quelque indigne mémoire
Qui porte une souillure à la plus haute gloire.
Combien en votre cour est-il de médisants ?
Combien le prince a-t-il d'aveugles partisans,
Qui, sachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que votre amour m'a seul justifiée ?
Et si la moindre tache en demeure à mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous, et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes ?

PRUSIAS.

Ah ! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mari qui vous aime et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voici Nicomède, et je veux aujourd'hui...

SCÈNE II : PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMÈDE,
ARASPE, GARDES.

ARSINOÉ.

Grâce, grâce, seigneur, à notre unique appui !
Grâce à tant de lauriers en sa main si fertiles !
Grâce à ce conquérant, à ce preneur de villes !
Grâce....

NICOMÈDE.

De quoi, madame ? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres que ma perte expose à votre fils ?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie
Que même votre Rome en a pris jalousie ?
D'avoir trop soutenu la majesté des rois ?
Trop rempli votre cour du bruit de mes exploits ?
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes ?
S'il faut grâce pour moi, choisissez de mes crimes :
Les voilà tous, madame ; et si vous y joignez
D'avoir cru des méchants par quelque autre gagnés,

D'avoir une âme ouverte, une franchise entière,
 Qui dans leur artifice a manqué de lumière,
 C'est gloire et non pas crime à qui ne voit le jour
 Qu'au milieu d'une armée et loin de votre cour,
 Qui n'a que la vertu de son intelligence¹
 Et, vivant sans remords, marche sans défiance.

ARSINOË.

Je m'en dédis, seigneur : il n'est point criminel.
 S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
 Il n'a fait qu'obéir à la haine ordinaire
 Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mère.
 De cette aversion, son cœur préoccupé
 M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
 Que son maître Annibal, malgré la foi publique,
 S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique ;
 Que ce vieillard confie et gloire et liberté
 Plutôt au désespoir qu'à l'hospitalité :
 Ces terreurs, ces fureurs sont de mon artifice.
 Quelque appas que lui-même il trouve en Laodice,
 C'est moi qui fais qu'Attale a des yeux comme lui ;
 C'est moi qui force Rome à lui servir d'appui ;
 De cette seule main part tout ce qui le blesse ;
 Et pour venger ce maître et sauver sa maîtresse,
 S'il a tâché, seigneur, de m'éloigner de vous,
 Tout est trop excusable en un amant jaloux.
 Ce faible et vain effort ne touche point mon âme.
 Je sais que tout mon crime est d'être votre femme ;
 Que ce nom seul l'oblige à me persécuter ;
 Car enfin, hors de là, que peut-il m'imputer ?
 Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
 A-t-elle refusé d'enfler sa renommée ?
 Et lorsqu'il l'a fallu puissamment secourir,
 Que la moindre longueur l'aurait laissé périr,
 Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires ?
 Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires ?
 A-t-il eu près de vous un plus soigneux agent
 Pour hâter les renforts et d'hommes et d'argent ?
 Vous le savez, seigneur, et pour reconnaissance,
 Après l'avoir servi de toute ma puissance,

1. *Var.* Qui ne sait qu'aller droit, ne craint que le tonnerre,
 Et n'a jamais appris que les ruses de guerre (1651-1656).

Je vois qu'il a voulu me perdre auprès de vous ;
Mais tout est excusable en un amant jaloux :
Je vous l'ai déjà dit.

PRUSIAS.

Ingrat ! que peux-tu dire ?

NICOMÈDE.

Que la reine a pour moi des bontés que j'admire.
Je ne vous dirai point que ces puissants secours
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travaillaient par ma main à la grandeur d'Attale ;
Que par mon propre bras elle amassait pour lui
Et préparait dès lors ce qu'on voit aujourd'hui :
Par quelques sentiments qu'elle ait été poussée,
J'en laisse le ciel juge, il connaît sa pensée ;
Il sait pour mon salut comme elle a fait des vœux ;
Il lui rendra justice, et peut-être à tous deux.

Cependant, puisque enfin l'apparence est si belle,
Elle a parlé pour moi, je dois parler pour elle,
Et pour son intérêt vous faire souvenir
Que vous laissez longtemps deux méchants à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice.
Tous deux l'ont accusée ; et s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger votre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
Après s'être joués d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de notre rang
Ne se répare point que par des flots de sang¹ :
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourments que l'imposture expire ;
Ou vous exposeriez tout votre sang royal
A la légèreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux et hasarde nos vies,
S'il met en sûreté de telles calomnies.

ARSINOË.

Quoi ? seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moi sa fourbe découverte,
Qui vous rend votre femme et m'arrache à ma perte,

1. C'est-à-dire se répare seulement par.

Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrêt,
Et couvrir tout cela de mon seul intérêt !
C'est être trop adroit, prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre :
Purge-toi d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMÈDE.

M'en purger ! moi, seigneur ! vous ne le croyez pas !
Vous ne savez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte ;
Qu'il lui faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.

Soulever votre peuple et jeter votre armée
Dedans les intérêts d'une reine opprimée ;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos pays contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie,
C'est ce que pourrait faire un homme tel que moi,
S'il pouvait se résoudre à vous manquer de foi.
La fourbe n'est le jeu que des petites âmes,
Et c'est là proprement le partage des femmes.

Punissez donc, seigneur, Métrobate et Zénon ;
Pour la reine ou pour moi, faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse ;
Pour rendre compte aux dieux tout respect humain cesse ;
Et ces esprits légers, approchant des abois²,
Pourraient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOË.

Seigneur...

NICOMÈDE.

Parlez, madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose ;
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas
Ils auraient des remords qui ne vous plairaient pas.

ARSINOË.

Vous voyez à quel point sa haine m'est cruelle :
Quand je le justifie, il me fait criminelle ;

1. A : pour. — 2. Abois : péril mortel.

Mais sans doute, seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit ;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et lui pourra sans doute épargner plus d'un crime.

Je ne demande point que par compassion
Vous assuriez un sceptre à ma protection¹,
Ni que, pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entre eux la puissance royale ;
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'était sans mon aveu, je n'en ai pas besoin.
Je n'aime point si mal que de² ne vous pas suivre,
Sitôt qu'entre mes bras vous cesserez de vivre ;
Et sur votre tombeau mes premières douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah ! madame.

ARSINOË.

Oui, seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soupirs clora ma destinée :
Et puisque ainsi jamais il ne sera mon roi,
Qu'ai-je à craindre de lui ? que peut-il contre moi ?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage³,
De ce fils qui déjà lui donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fîtes élever ;
Qu'il retourne y traîner, sans péril et sans gloire,
De votre amour pour moi l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui lui blesse les yeux ;
Et n'appréhendez point Rome ni sa vengeance ;
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance :
Il sait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal,
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus et qu'en reçut Carthage.

Je me retire donc afin qu'en liberté
Les tendresses du sang pressent votre bonté ;
Et je ne veux plus voir ni qu'en votre présence
Un prince que j'estime indignement m'offense,

1. Pour me protéger. — 2. Si.. que de : assez... pour ; c'est-à-dire je n'aime pas assez mal pour ne pas vous suivre.

3. Gage de l'hymen.

Ni que je sois forcée à vous mettre en courroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCÈNE III : PRUSIAS, NICOMÈDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicomède, en deux mots, ce désordre me fâche.
Quoi qu'on t'ose imputer, je ne te crois point lâche,
Mais donnons quelque chose à Rome, qui se plaint,
Et tâchons d'assurer la reine, qui te craint.
J'ai tendresse pour toi, j'ai passion pour elle ;
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ni que des sentiments que j'aime à voir durer
Ne règnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature,
Être père et mari dans cette conjoncture..

NICOMÈDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne soyez l'un ni l'autre.

PRUSIAS.

Et que dois-je être ?

NICOMÈDE.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père ;
Il regarde son trône, et rien de plus. Réglez,
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande¹,
Vous pouvez déjà voir comme elle m'appréhende,
Combien en me perdant elle espère gagner,
Parce qu'elle prévoit que je saurai régner.

PRUSIAS.

X Je règne donc, ingrat ! puisque tu me l'ordonnes :
Choisis, ou Laodice, ou mes quatre couronnes. ✓
Ton roi fait ce partage entre ton frère et toi :
Je ne suis plus ton père, obéis à ton roi.

NICOMÈDE.

Si vous étiez aussi le roi de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,

1. Var. Elle qui vous menace, elle qui vous gourmande,
Voyez-vous pas déjà comme elle m'appréhende (1651-1656) ?

Je vous demanderais le loisir d'y penser ;
Mais enfin pour vous plaire, et ne pas l'offenser,
J'obéirai, seigneur, sans répliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.

A ce frère si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'âme,
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme ?
Tu la préfères, lâche ! à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes aïeux !
Après cette infamie es-tu digne de vivre ?

NICOMÈDE.

Je crois que votre exemple est glorieux à suivre.
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces États aux vôtres sont unis.

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème ?

NICOMÈDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moi-même ?
Que cédé-je à mon frère en cédant vos États ?
Ai-je droit d'y prétendre avant votre trépas ?
Pardonnez-moi ce mot, il est fâcheux à dire,
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire ;
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roi,
Voudront choisir peut-être entre ce prince et moi.

Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence ;
Et ce vieux droit d'aïnesse est souvent si puissant
Que pour remplir un trône il rappelle un absent.
Que si leurs sentiments se règlent sur les vôtres,
Sous le joug de vos lois j'en ai bien rangé d'autres ;
Et dussent vos Romains en être encor jaloux,
Je ferai bien pour moi ce que j'ai fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donnerai bon ordre.

NICOMÈDE.

Oui, si leur artifice
De votre sang par vous se fait un sacrifice ;

1. Var. Quelle fureur t'aveugle en vertu d'une femme (1651-1652) ?

Autrement vos États à ce prince livrés
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare ;
Je le dis à lui-même, afin qu'il s'y prépare :
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
Je saurai bien, ingrat ! l'assurer en ce rang ;
Et demain...

SCÈNE IV : PRUSIAS, NICOMÈDE, ATTALE,
FLAMINIUS, ARASPE, GARDES.

FLAMINIUS.

Si pour moi vous êtes en colère,
Seigneur, je n'ai reçu qu'une offense légère :
Le sénat en effet pourra s'en indigner ;
Mais j'ai quelques amis qui sauront le gagner.

PRUSIAS.

Je lui ferai raison ; et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale :
Je le fais roi de Pont et mon seul héritier ;
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et lui jugera de l'outrage :
Je veux qu'au lieu d'Attale, il lui serve d'otage ,
Et, pour l'y mieux conduire, il vous sera donné,
Sitôt qu'il aura vu son frère couronné.

NICOMÈDE.

Vous m'enverrez à Rome !

PRUSIAS.

On t'y fera justice.
Va, va lui demander ta chère Laodice.

NICOMÈDE.

J'irai, j'irai, seigneur, vous le voulez ainsi ;
Et j'y serai plus roi que vous n'êtes ici.

FLAMINIUS.

Rome sait vos hauts faits et déjà vous adore.

NICOMÈDE.

Tout beau, Flaminius ! je n'y suis pas encore :

La route en est mal sûre, à tout considérer ¹,
Et qui m'y conduira pourrait bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le remène, Araspe, et redoublez sa garde.

(A Attale.)

Toi, rends grâces à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appui tu ne seras plus rien.

Vous, seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vais l'en consoler et vous laisse avec lui.
Attale, encore un coup, rends grâce à ton appui.

SCÈNE V : FLAMINIUS. ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous dirai-je après des avantages
Qui sont même trop grands pour les plus grands courages ?
Vous n'avez point de borne, et votre affection
Passe votre promesse et mon ambition.
Je l'avouerai pourtant, le trône de mon père
Ne fait pas le bonheur que plus ² je considère :
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocents.
La qualité de roi qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent :
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son père mourant ;
Et par son propre aveu la reine d'Arménie
Est due à l'héritier du roi de Bithynie,

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loi pour elle ; et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il lui plaît ³.
Aimerait-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime ?

1. *Var.* Le voyage est si long qu'avant que d'arriver

Qui le commence bien peut le mal achever (1651-1656).

2. Comparatif ayant la valeur d'un superlatif.

3. *Var.* Cet ordre, cet aveu, n'est que ce qu'il lui plaît (1651-1656).

En vous qui la privez d'un si cher protecteur?
En vous qui de sa chute êtes l'unique auteur?

ATTALE.

Ce prince hors d'ici, seigneur, que fera-t-elle?
Qui contre Rome et nous soutiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor votre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours ;
Pour ne vous point flatter, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce serait bien, seigneur, de tout point me confondre,
Et je serais moins roi qu'un objet de pitié,
Si le bandeau royal m'ôtait votre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale¹ :
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Oui, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourri dès le berceau ;
Mais pour le roi de Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau ! Quoi? se pourrait-il faire
Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire?
Que ma grandeur naissante y fit quelque jaloux?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, prince? et que me ditez-vous?

ATTALE.

Vous-même, dites-moi comme il faut que j'explique
Cette inégalité de votre république.

FLAMINIUS.

Je vais vous l'expliquer et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.

Rome, qui vous servait auprès de Laodice,
Pour vous donner son trône eût fait une injustice :
Son amitié pour vous lui faisait cette loi ;
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roi ;
Et le soin de sa gloire à présent la dispense
De se porter pour vous à cette violence.

1. Égale : constante.

Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos désirs de quelque autre côté.
Rome de votre hymen prendra soin elle-même.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS.

Ce serait mettre encor Rome dans le hasard
Que l'on crût artifice ou force de sa part :
Cet hymen jetterait une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire ;
Ou si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succède,
Rome ne m'aime pas : elle hait Nicomède ;
Et lorsqu'à mes désirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essai de votre ingratitude,
Suivez votre caprice, offensez vos amis :
Vous êtes souverain, et tout vous est permis ;
Mais puisque enfin ce jour vous doit faire connaître
Que Rome vous a fait ce que vous allez être,
Que perdant son appui vous ne serez plus rien,
Que le roi vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

SCÈNE VI : ATTALE.

Attale, était-ce ainsi que régnaient tes ancêtres?
Veux-tu le nom de roi pour avoir tant de maîtres?
Ah ! ce titre à ce prix déjà m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux¹.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié cède à leur politique.

1. *Var.* Pour les connaître mal j'ai trop vécu chez eux (1651-1656).

Soyons à notre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux, faisons aussi pour nous.

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE : ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'ai prévu ce tumulte, et n'en vois rien à craindre :
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,
Et si l'obscurité laisse croître ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fâche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine
Et, d'une indigne ardeur lâchement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toi d'une ingrate, et quitte une cruelle,
A présent que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
Son trône, et non ses yeux, avait dû te charmer :
Tu vas régner sans elle ; à quel propos l'aimer ?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaînes.
Puisque te voilà roi, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir¹,
T'épargneront bientôt la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, madame...

ARSINOÉ.

Eh bien ! soit, je veux qu'elle se rende :
Prévois-tu les malheurs qu'ensuite j'appréhende ?
Sitôt que d'Arménie elle t'aura fait roi,
Elle t'engagera dans sa haine pour moi.
Mais, ô dieux ! pourra-t-elle y borner sa vengeance ?
Pourras-tu dans son lit dormir en assurance ?
Et refusera-t-elle à son ressentiment
Le fer ou le poison pour venger son amant ?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaie ?

1 *Var.* Qui n'auront point pour toi de rigueurs à souffrir,
Et t'offriront les vœux que tu lui vas offrir (1651-1656).

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraie !
 Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roi,
 L'a craint en Nicomède et le craindrait en moi.
 Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine,
 Si je ne veux déplaire à notre souveraine ;
 Et puisque la fâcher ce serait me trahir,
 Afin qu'elle me souffre, il vaut mieux obéir.
 Je sais par quels moyens sa sagesse profonde
 S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
 Aussitôt qu'un État devient un peu trop grand,
 Sa chute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
 C'est blesser les Romains que faire une conquête,
 Que mettre trop de bras sous une seule tête ;
 Et leur guerre est trop juste, après cet attentat
 Que fait sur leur grandeur un tel crime d'État.
 Eux, qui pour gouverner sont les premiers des hommes,
 Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
 Veulent sur tous les rois un si haut ascendant
 Que leur empire seul demeure indépendant.

Je les connais, madame, et j'ai vu cet ombrage
 Détruire Antiochus et renverser Carthage.
 De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser
 Et cède à des raisons que je ne puis forcer.
 D'autant plus justement mon impuissance y cède
 Que je vois qu'en leurs mains on livre Nicomède.
 Un si grand ennemi leur répond de ma foi ;
 C'est un lion tout prêt à déchaîner sur moi.

ARSINOÉ.

C'est de quoi je voulais vous faire confiance ;
 Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
 Le temps pourra changer ; cependant prenez soin
 D'assurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCÈNE II : FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
 Que de rendre un amant capable de me croire.
 J'ai su le ramener aux termes du devoir,
 Et sur lui la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS.

Madame, voyez donc si vous serez capable
 De rendre également ce peuple raisonnable.
 Le mal croît ; il est temps d'agir de votre part,
 Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
 Ne vous figurez plus que ce soit le confondre
 Que de le laisser faire et ne lui point répondre.
 Rome autrefois a vu de ces émotions,
 Sans embrasser jamais vos résolutions.
 Quand il fallait calmer toute une populace,
 Le sénat n'épargnait promesse ni menace,
 Et rappelait par là son escadron mutin
 Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
 Dont il l'aurait vu faire une horrible descente,
 S'il eût traité longtemps sa fureur d'impuissante
 Et l'eût abandonnée à sa confusion,
 Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibère :
 Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire ;
 Et le roi... Mais il vient.

SCÈNE III : PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
 Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
 Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avais soupçonné déjà son artifice.

ATTALE.

Ainsi votre tendresse et vos soins sont payés !

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir ; et, si vous m'en croyez...

SCÈNE IV : PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS,
ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, madame, à moins d'un prompt remède :
 Tout le peuple à grands cris demande Nicomède ;

Il commence lui-même à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes :
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes¹ ;
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicomède amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce désordre était sans chefs et sans conduite,
Je voudrais, comme vous, en craindre moins la suite :
Le peuple par leur mort pourrait s'être adouci ;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi :
Il suit toujours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte ;
Le premier sang versé rend sa fureur plus forte ;
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne lui laisse plus ni pitié, ni terreur.

SCÈNE V : PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ,
ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous côtés le peuple vient en foule ;
De moment en moment votre garde s'écoule ;
Et, suivant les discours qu'ici même j'entends,
Le prince entre mes mains ne sera pas longtemps ;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
Obéissons, madame, à ce peuple sans foi,
Qui, las de m'obéir, en veut faire son roi,
Et, du haut d'un balcon, pour calmer la tempête,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa tête.

ATTALE.

Ah ! seigneur.

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il lui sera rendu :
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

1. *Consumer* : achever.

ATTALE.

Ah ! seigneur, c'est tout perdre et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche votre courage¹;
Et j'ose dire ici que Votre Majesté²
Aura peine elle-même à trouver sûreté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Lui rendre Nicomède avecque ma couronne :
Je n'ai point d'autre choix ; et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein aurait quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse ?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis ?
C'est l'otage de Rome, et non plus votre fils :
Je dois m'en souvenir, quand son père l'oublie.
C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie ;
J'en dois compte au sénat et n'y puis consentir.
Ma galère est au port toute prête à partir ;
Le palais y répond par la porte secrète :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite ;
Souffrez que mon départ fasse connaître à tous
Que Rome a des conseils³ plus justes et plus doux ;
Et ne l'exposez point à ce honteux outrage
De voir à ses yeux même immoler son otage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, seigneur, et puis-je m'expliquer ?

PRUSIAS.

Ah ! rien de votre part ne saurait me choquer :
Parlez.

ARSINOÉ.

Le ciel m'inspire un dessein dont j'espère
Et satisfaire Rome et ne pas vous déplaire.

S'il est prêt à partir, il peut en ce moment
Enlever avec lui son otage aisément :
Cette porte secrète ici nous favorise ;
Mais pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,

1. *Courage* : cœur.

2. *Var.* Flaminius, la reine et Votre Majesté (1651-1656).

3. *Conseil* : résolution.

Montrez-vous à ce peuple, et, flattant son courroux,
 Amusez-le du moins à débattre avec vous :
 Faites-lui perdre temps, tandis qu'en assurance
 La galère s'éloigne avec son espérance ;
 S'il force le palais et ne l'y trouve plus,
 Vous ferez comme lui le surpris, le confus ;
 Vous accuserez Rome et promettrez vengeance
 Sur quiconque sera de son intelligence.
 Vous enverrez après, sitôt qu'il sera jour,
 Et vous lui donnerez l'espoir d'un prompt retour,
 Où¹ mille empêchements que vous ferez vous-même
 Pourront de toutes parts aider au stratagème.
 Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'hui,
 Il n'attendera rien tant qu'il craindra pour lui,
 Tant qu'il présumera son effort inutile.
 Ici la délivrance en paraît trop facile²,
 Et s'il l'obtient³, seigneur, il faut fuir, vous et moi :
 S'il le voit à sa tête, il en fera son roi ;
 Vous le jugez vous-même.

PRUSIAS.

Ah ! j'avouerai, madame,
 Que le ciel a versé ce conseil dans votre âme.
 Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

FLAMINIUS.

Il vous assure et vie, et gloire, et liberté ;
 Et vous avez d'ailleurs Laodice en otage ;
 Mais qui perd temps ici perd tout son avantage.

PRUSIAS,

Il n'en faut donc plus perdre : allons-y de ce pas.

ARSINOË.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
 Peut-être un plus grand nombre aurait quelque infidèle.
 J'irai chez Laodice et m'assurerai d'elle.
 Attale, où courez-vous ?

ATTALE.

Je vais de mon côté
 De ce peuple mutin amuser la fierté,
 A votre stratagème en ajouter quelque autre.

1. Où : tandis que. — 2. La délivrance de Nicomède. — 3. Si le peuple l'obtient.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vôtre,
Que vos seuls intérêts me mettent en danger.

ATTALE.

Je vais périr, madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc. J'aperçois la reine d'Arménie.

SCÈNE VI : ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle être impunie?

LAODICE.

Non, madame ; et pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous réponds déjà de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui savez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine :
C'est déjà trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudrait du front tirer le diadème¹.

LAODICE.

Parmi les généreux il n'en va pas de même :
Ils savent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi qui peut vous croire aisément se contente !

LAODICE.

Le ciel ne m'a pas fait l'âme plus violente.

ARSINOÉ.

Soulever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flamme en la main,
Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appelez cela fort peu de violence?

1. *V. ar.* Qu'elle mérite perdre et sceptre et diadème (1651-1656)

LAODICE.

Nous nous entendons mal, madame ; et je le voi,
Ce que je dis pour vous, vous l'expliquez pour moi.

Je suis hors de souci pour ce qui me regarde ;
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hasarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roi, rappelez votre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale :
Ce peuple en sa fureur peut les connaître mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à votre orgueil égal ?
Vous, par qui seule ici tout ce désordre arrive,
Vous, qui dans ce palais vous voyez ma captive,
Vous, qui me répondrez au prix de votre sang
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encor avec la même audace
Que si j'avais besoin de vous demander grâce !

LAODICE.

Vous obstiner, madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande ici,
Que quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand désordre à crime :
Votre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits ;
Mais pour moi, qui suis reine, et qui dans nos querelles,
Pour triompher de vous, vous ai fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toujours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis :
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne¹.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, madame ; et quoi qu'il en advienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de votre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bientôt sur ma tombe
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe².

1. Mon ennemie.

2. *Var.* Vous verrez une illustre et royale hécatombe (1651-1656).

Mais avez-vous encor parmi votre maison
 Quelque autre Métrobate ou quelque autre Zénon ?
 N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
 Ne soient déjà gagnés par mes sourdes pratiques ?
 En savez-vous quelqu'un si prêt à se trahir,
 Si las de voir le jour, que de vous obéir ?

Je ne veux point régner sur votre Bithynie :
 Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie ;
 Et pour voir tout d'un coup vos malheurs terminés,
 Rendez-moi cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre ;
 Flaminius l'y mène et pourra vous le rendre :
 Mais hâtez-vous, de grâce, et faites bien ramer,
 Car déjà sa galère a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah ! si je le croyais !...

ARSINOÉ.

N'en doutez point, madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon âme :
 Après le coup fatal de cette indignité,
 Je n'ai plus ni respect ni générosité.

Mais plutôt demeurez pour me servir d'otage,
 Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.
 J'irai jusque dans Rome en briser les liens,
 Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;
 Aussi bien Annibal nommait une folie
 De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
 Je veux qu'elle me voie au cœur de ses États
 Soutenir ma fureur d'un million de bras ;
 Et sous mon désespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bithynie ?
 Et dans cette fureur qui vous trouble aujourd'hui,
 Le roi pourra souffrir que vous régniez pour lui ?

LAODICE.

J'y régnerai, madame ; et sans lui faire injure.
 Puisque le roi veut bien n'être roi qu'en peinture,
 Que lui doit importer qui donne ici la loi,

Et qui règne pour lui des Romains ou de moi ?
Mais un second otage entre mes mains se jette.

SCÈNE VII : ARSINOË, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

ARSINOË.

Attale, avez-vous su comme ils ont fait retraite ?

ATTALE.

Ah ! madame.

ARSINOË.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irrités
Dans les derniers malheurs nous ont précipités.
Le prince est échappé.

LAODICE.

Ne craignez plus, madame :
La générosité déjà rentre en mon âme.

ARSINOË.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer ?

ATTALE.

Ne vous flattez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe, avec sa faible escorte,
L'avait déjà conduit à cette fausse porte,
L'ambassadeur de Rome était déjà passé,
Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince. Il s'écrie, et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussitôt la fuite.

ARSINOË.

Et qui dans cette porte a pu le poignarder ?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui semblaient la garder.
Et ce prince...

ARSINOË.

Ah ! mon fils, qu'il est partout de traîtres.
Qu'il est peu de sujets fidèles à leurs maîtres !
Mais de qui savez-vous un désastre si grand ?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe, et d'Araspe mourant.

Mais écoutez encor ce qui me désespère.
 J'ai couru me ranger auprès du roi mon père :
 Il n'en était plus temps : ce monarque étonné¹
 A ses frayeurs déjà s'était abandonné,
 Avait pris un esquif pour tâcher de rejoindre
 Ce Romain, dont l'effroi peut-être n'est pas moindre.

SCÈNE VIII : PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOË,
 LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non ; nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
 Défendre votre gloire ou mourir à vos yeux.

ARSINOË.

Mourons, mourons, seigneur, et dérobons nos vies
 A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies ;
 N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
 De l'honneur qu'ils auraient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce désespoir, madame, offense un si grand homme
 Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome :
 Vous devez le connaître ; et puisqu'il a ma foi,
 Vous devez présumer qu'il est digne de moi.
 Je le désavouerais s'il n'était magnanime,
 S'il manquait à remplir l'effort de mon estime,
 S'il ne faisait paraître un cœur toujours égal.
 Mais le voici : voyez si je le connais mal.

SCÈNE IX : PRUSIAS, NICOMÈDE, ARSINOË,
 LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMÈDE.

Tout est calme, seigneur : un moment de ma vue
 A soudain apaisé la populace émue.

PRUSIAS.

Quoi ? me viens-tu braver jusque dans mon palais,
 Rebelle ?

NICOMÈDE.

C'est un nom que je n'aurai jamais.
 Je ne viens point ici montrer à votre haine

1. Étonné : effrayé.

Un captif insolent d'avoir brisé sa chaîne :
 Je viens en bon sujet vous rendre le repos
 Que d'autres intérêts troublaient mal à propos.
 Non que je veuille à Rome imputer quelque crime :
 Du grand art de régner elle suit la maxime ;
 Et son ambassadeur ne fait que son devoir
 Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
 Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne :
 Rendez-moi votre amour, afin qu'elle vous craigne,
 Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
 Qu'à sa compassion a donné mon malheur ;
 Pardonnez un forfait qu'il a cru nécessaire,
 Et qui ne produira qu'un effet salutaire.

Faites-lui grâce aussi, madame, et permettez
 Que jusques au tombeau j'adore vos bontés.
 Je sais par quels motifs vous m'êtes si contraire :
 Votre amour maternel veut voir régner mon frère ;
 Et je contribuerai moi-même à ce dessein,
 Si vous pouvez souffrir qu'il soit roi de ma main.
 Oui, l'Asie à mon bras offre encor des conquêtes ;
 Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prêtes.
 Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
 Et j'en¹ apporterai la couronne à vos yeux.

ARSINOË.

Seigneur, faut-il si loin pousser votre victoire,
 Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,
 La haute ambition d'un si puissant vainqueur
 Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur ?
 Contre tant de vertu je ne puis le défendre ;
 Il est impatient lui-même de se rendre.
 Joignez cette conquête à trois sceptres conquis,
 Et je croirai gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rends donc aussi, madame ; et je veux croire
 Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
 Mais parmi les douceurs qu'enfin nous recevons,
 Faites-nous savoir, prince, à qui nous vous devons².

NICOMÈDE.

L'auteur d'un si grand coup m'a caché son visage ;

1. En se rapporte à lieux.

2. *Var.* Prince, saurons-nous point à qui nous nous devons (1651-1656)?

Mais il m'a demandé mon diamant pour gage
Et me le doit ici rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, seigneur, reprendre de ma main?

NICOMÈDE.

Ah! laissez-moi toujours à cette digne marque
Reconnaître en mon sang un vrai sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux.
Mon frère, avec mes fers vous en brisez bien d'autres :
Ceux du roi, de la reine, et les siens et les vôtres :
Mais pourquoi vous cacher en sauvant tout l'État?

ATTALE.

Pour voir votre vertu dans son plus haut éclat ;
Pour la voir seule agir contre notre injustice,
Sans la préoccuper¹ par ce faible service ;
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moi,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voi.
Mais, madame...

ARSINOË.

Il suffit : voilà le stratagème
Que vous m'aviez promis pour moi contre moi-même,
(*A Nicomède.*)

Et j'ai l'esprit, seigneur, d'autant plus satisfait
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avais fait.

NICOMÈDE, à *Flaminius*.

Seigneur, à découvert, toute âme généreuse
D'avoir votre amitié doit se tenir heureuse ;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures lois
Qu'elle jette toujours sur la tête des rois :
Nous vous la demandons hors de la servitude,
Ou le nom d'ennemi nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, à *Nicomède*.

C'est de quoi le sénat pourra délibérer ;
Mais cependant pour lui j'ose vous assurer,
Prince, qu'à ce défaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime ;
Et qu'il croira se faire un illustre ennemi,
S'il ne vous reçoit pas pour généreux ami.

1. *Préoccuper* : occuper d'avance.

PRUSIAS.

Nous autres, réunis sous de meilleurs auspices,
 Préparons à demain de justes sacrifices ;
 Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
 Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

EXAMEN DE NICOMÈDE (1660)

Voici une pièce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt et unième que j'ai mise sur le théâtre ; et après y avoir fait réciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau, sans s'écarter un peu du grand chemin et se mettre au hasard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent être l'âme des tragédies, n'ont aucune part en celle-ci : la grandeur de courage y règne seule et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en saurait arracher une plainte. Elle y est combattue par la politique et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appui que celui de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prêté de quoi la faire paraître en ce haut degré est tirée du trente-quatrième livre de Justin. J'ai ôté de ma scène l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père, qui lui en avait voulu faire autant, et n'ai donné ni à Prusias ni à Nicomède aucun dessein de parricide. J'ai fait ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnât plus d'ombrage aux Romains et leur fît prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ai approché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce même roi, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ai fait Nicomède disciple, pour lui prêter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains ; et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roi, leur allié, pour demander qu'on remit entre leurs mains ce vieil ennemi de leur grandeur, je l'ai chargé d'une commission secrète de traverser ce mariage, qui leur devait donner de la jalousie. J'ai fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avait tout pouvoir sur celui de son vieux mari, il lui ramène un de ses fils, que mon auteur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets ; car, d'un côté, il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et, de l'autre, il oppose à Nicomède un rival appuyé de toute la ferveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglants desseins de son père m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mère lui avait préparées ; et, pour la fin, je l'ai réduite en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns, rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres, demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplu, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissaient impérieusement avec les rois leurs alliés ; leurs maximes pour les empêcher de s'accroître et les soins qu'ils prenaient de traverser leur grandeur quand elle commençait à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquêtes. C'est le caractère que j'ai donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte assurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance, lors même qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des règles de la tragédie, en ce qu'il ne cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes ; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'âme du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que notre art nous ordonne d'y produire par la représentation de leurs malheurs. Il en fait naître toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérêts de ce prince et à leur faire former des souhaits pour ses prospérités.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une manière de purger les passions dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-être plus sûre que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicomède nous laisse une aversion de la pusillanimité, et la généreuse reconnaissance d'Héraclius, qui expose sa vie pour Martian¹, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette pièce est une de celles pour qui j'ai le plus d'amitié. Aussi n'y remarquerai-je que ce défaut de la fin, qui va trop vite, comme je l'ai dit ailleurs², et où l'on peut même trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé, pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant réunir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avait pris de la diviser, et les instructions qu'il en avait apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicomède les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avait choisis pour instrumens à traverser sa grandeur, et semble n'être revenu que pour être témoin du triomphe qu'il remporte sur lui. D'abord j'avais fini la pièce sans les faire revenir et m'étais contenté de faire témoigner par Nicomède à sa belle-mère grand déplaisir de ce que la fuite du roi ne lui permettait pas de lui rendre ses obéissances. Cela ne démentait point l'effet historique, puisqu'il laissait sa mort en incertitude, mais le goût des spectateurs, que nous avons accoutumés à voir rassembler tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poème, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

1. Cf. *Héraclius*. — 2. Cf. *Discours des trois unités*.

ŒUVRES DE CORNEILLE

non insérées dans le Théâtre choisi

NOTICES

PIERRE Corneille n'a été grand que dans une dizaine de pièces : le reste n'est que prélude et décadence. On comprend aisément que la formation de ce génie soit intéressante à observer ; ce qu'on est convenu d'appeler sa décadence est plus intéressant encore, parce qu'on y voit éclater par intervalles des beautés supérieures. C'est pourquoi nous avons voulu donner ici une idée des pièces qui n'ont pas pris place dans les Œuvres choisies et que l'on connaît fort peu, si même l'on n'en ignore la plupart tout à fait. Le public lettré, les étudiants, les élèves de l'enseignement trouveront dans ce volume l'analyse de chacune de ces pièces, accompagnée des renseignements historiques qui la concernent, avec les passages les plus dignes d'être retenus en nos mémoires. Ainsi apparaîtra éclairée assez équitablement une figure dont trop d'aspects sont tenus dans l'ombre par la plupart des recueils.

MÉLITE. — Comédie (1629).

Représentée à Paris, en 1629, par Mondory, qui l'avait apportée de Rouen, *Mélite* ou *les Fausses lettres*, la première comédie de Corneille, eut un succès prodigieux. Bien qu'il ne connût pas alors les fameuses règles, il avait trouvé lui-même, à la simple lumière du bon sens, l'unité d'action et l'unité de lieu. C'était la première fois qu'on les voyait à la scène. C'était aussi la première fois qu'on y entendait « la conversation des honnêtes gens ».

L'intrigue est d'une complication inouïe, et l'auteur lui-même n'a pu en donner, dans sa préface, une analyse plus claire que la pièce. Eraste, amoureux de Mélite, conduit chez sa maîtresse Tircis, qui se fait aimer d'elle. Par dépit jaloux, Eraste adresse des lettres supposées de Mélite à Philandre, fiancé de Cloris, qui est sœur de Tircis. Tircis, ayant trouvé ces lettres, se désespère ; et Mélite, qui le croit mort, est aussi malheureuse que lui. A la fin tout s'arrange : Tircis épouse Mélite, Eraste épouse Cloris.

Pour le style de *Mélite*, en voici un échantillon (a. IV, sc. 1) :

Une fille qui voit et que voit la jeunesse,
Ne s'y doit gouverner qu'avec beaucoup d'adresse ;

Le dédain lui messied : ou, quand elle s'en sert,
 Que ce soit pour reprendre un amant qu'elle perd.
 Une heure de froideur, à propos ménagée,
 Peut rembraser une âme à demi dégagée,
 Qu'un traitement trop doux dispose à des mépris
 D'un bien dont cet orgueil fait mieux savoir le prix...
 Si tu n'eusses jamais quitté cette leçon,
 Ton Éraсте avec toi vivrait d'autre façon.

CLITANDRE. — *Tragi-comédie* (1630).

On reprocha à *Mélie* de n'être pas dans les vingt-quatre heures. D'autre part, « ceux du métier la blâmaient de peu d'effet et de ce que le style en était trop familier (Examen). » C'est pourquoi Corneille écrivit *Clitandre ou l'Innocence délivrée*, qui fut représentée en 1630. Il voulait montrer qu'une pièce pouvait satisfaire les censeurs de *Mélie* et ne rien valoir. Une profusion d'aventures comble les vingt-quatre heures réglementaires. La construction « est si désordonnée que vous avez de la peine à deviner quels sont les premiers acteurs (Examen) ». Ce ne sont que jeux de scène mouvementés, complots romanesques, rencontres extraordinaires. Toute analyse est impossible.

LA VEUVE. — *Comédie* (1633).

Plus raisonnable que *Clitandre*, *la Veuve* ou *le Traître trahi*, jouée en 1633, est bien obscure encore dans son intrigue. Il s'agit d'un jeune homme qui veut s'assurer du cœur d'une jeune fille avant de lui déclarer son amour ; qui est trahi auprès d'elle par un ami hypocrite ; et qui voit enfin celui-ci dans sa propre fourberie. Voici un court extrait de la première scène du premier acte :

Ne parler point d'amour ! Pour moi, je me défie
 Des fantasques raisons de ta philosophie :
 Ce n'est pas là mon jeu. Le joli passetemps
 D'être auprès d'une dame et causer du beau temps,
 Lui jurer que Paris est toujours plein de fange,
 Qu'un certain parfumeur vend de fort bonne eau d'ange,
 Qu'un cavalier regarde un autre de travers,
 Que dans la comédie on dit d'assez bon vers,
 Qu'Aglante avec Philis dans un mois se marie !...

PHILISTE.

Le ciel, qui nous choisit lui-même des partis,
 A tes feux et les miens prudemment assortis ;
 Et, comme à ces longueurs il t'a fait indocile,
 Il te donne en ma sœur un naturel facile,

Ainsi pour cette veuve il a su m'enflammer,
Après m'avoir donné par où m'en faire aimer.

ALCIDON.

Mais il faut lui parler de l'ardeur qui t'engage.

PHILISTE.

C'est ce qu'en ma faveur sa nourrice ménage...
Adieu.

ALCIDON.

La confiance avec un bon ami
Jamais, sans l'offenser, ne s'exerce à demi.

LA GALERIE DU PALAIS. — *Comédie* (1634).

Cette comédie est de 1634. Elle est le déroulement extrêmement complexe d'une intrigue entre quatre jeunes gens : Lysandre aime Célidée, et Dorimant aime Hippolyte ; mais Hippolyte est portée par son cœur vers Lysandre. C'est une série de scènes de coquetterie, de jalousie, d'imbroglios. Une analyse est impuissante à en rendre compte. On doit se contenter de noter que la pièce s'achève par deux mariages heureux.

Voici des vers charmants. Lysandre surprend son ami en train de feuilleter un livre à l'étalage du libraire (a. I, sc. vii).

Je te prends sur le livre.

DORIMANT.

Eh bien, qu'en veux-tu dire ?

Tant d'excellents esprits qui se mêlent d'écrire
Valent bien qu'on leur donne une heure de loisir.

LYSANDRE.

Y trouves-tu toujours une heure de plaisir ?
Beaucoup font bien des vers, mais peu la comédie.

DORIMANT

Ton goût, je m'en assure, est pour la Normandie...

LYSANDRE.

... Tel parle d'amour sans aucune pratique.

DORIMANT.

On n'y sait guère alors que la vieille rubrique ;
Faute de le connaître, on l'habille en fureur ;
Et, loin d'en faire envie, on nous en fait horreur.
Lui seul de ses effets a droit de nous instruire ;
Notre plume à lui seul doit se laisser conduire ;
Pour en bien discourir, il faut l'avoir bien fait.
Un bon poète ne vient que d'un amant parfait.

LYSANDRE.

Il n'en faut point douter, l'amour a des tendresses
Que nous n'apprenons point qu'auprès de nos maitresses.

Tant de sortes d'appas, de doux saisissements,
 D'agréables langueurs et de ravissements,
 Jusques où d'un bel œil peut s'étendre l'empire,
 Et mille autres secrets que l'on ne saurait dire,
 Quoi que tous nos rimeurs en mettent par écrit,
 Ne se surent jamais par un effort d'esprit ;
 Et je n'ai jamais vu de cervelles bien faites
 Qui traitassent l'amour à la façon des poètes :
 C'est tout un autre jeu
 O pauvre comédie ! objet de tant de veines,
 Si tu n'es qu'un portrait des actions humaines,
 On te tire souvent sur un original
 A qui, pour dire vrai, tu ressembles fort mal.

LA SUIVANTE. — *Comédie* (1634).

Cette comédie, représentée en 1634, repose sur un bien fragile quiproquo. Une suivante, Amarante, s'efforce d'enlever à sa maîtresse Daphnis un certain Florame qu'elle aime. Elle s'aide, dans ce dessein, d'une confusion de noms et de personnes. Elle ne peut cependant empêcher Florame d'épouser Daphnis. — Cette pièce est aussi encombrée que les précédentes, et le style en est même assez faible. Voici pourtant un dialogue déjà « cornélien » (a. III, sc. II) :

CLARIMOND.

Ces dédains rigoureux dureront-ils toujours ?

DAPHNIS.

Non, ils ne dureront qu'autant que vos amours.

CLARIMOND.

C'est prescrire à mes feux des lois bien inhumaines.

DAPHNIS.

Faites finir vos feux, je finirai vos peines.

CLARIMOND.

Le moyen de forcer mon inclination ?

DAPHNIS.

Le moyen de souffrir votre obstination ?

CLARIMOND.

Qui ne s'obstinerait en vous voyant si belle ?

DAPHNIS.

Qui vous pourrait aimer, vous voyant si rebelle ?

CLARIMOND.

Est-ce rébellion que d'avoir trop de feu ?

DAPHNIS

C'est avoir trop d'amour et m'obéir trop peu...

CLARIMOND.

C'est donc perdre mon temps que de plus y prétendre?

DAPHNIS.

Comme je perds ici le mien à vous entendre.

CLARIMOND.

Me quittez-vous sitôt sans me vouloir guérir?

DAPHNIS.

Clarimond sans Daphnis peut et vivre et mourir.

CLARIMOND.

Je mourrai toutefois, si je ne vous possède.

DAPHNIS.

Tenez-vous donc pour mort, s'il vous faut ce remède.

LA PLACE ROYALE. — *Comédie* (1635).

La Place Royale ou l'Amoureux extravagant, comédie en cinq actes et en vers, est une pièce bizarre et raffinée. Alidor aime Angélique, qui le lui rend bien; mais c'est précisément ce dont il se plaint; un amour aussi fidèle, un pareil excès de soumission lui semble une atteinte portée à sa liberté. Il conçoit autrement l'amour : « l'amour d'un honnête homme doit être toujours volontaire; on ne doit jamais aimer en un point qu'on ne puisse n'aimer pas; si on en vient jusque-là, c'est une tyrannie dont il faut secouer le joug; et enfin la personne aimée nous a beaucoup plus d'obligation de notre amour, alors qu'elle est toujours l'effet de notre choix et de son mérite, que quand elle vient d'une inclination aveugle (Dédicace). » Alidor craint donc de trop aimer à son tour et d'aliéner son indépendance. Il fait part de son projet de quitter Angélique à son ami Cléandre. Justement Cléandre adorait en secret Angélique. Joie d'Alidor, devant cette occasion de briser ses chaînes et d'obliger son ami. Il fait donc remettre à Angélique une fausse lettre qui le convainc de légèreté et parle d'elle en termes assez méprisants. Par malheur Angélique dans sa colère accepte les avances d'un autre soupirant.

Pour parer à ce contretemps, Alidor feint de revenir à ses anciennes amours et décide Angélique à se laisser enlever le soir même. A la faveur de l'obscurité, Cléandre se substituera à Alidor et le tour sera joué. Mais le projet échoue, Cléandre enlève Phylis, amie d'Angélique, et se décide à l'épouser. Angélique refuse l'inconstant Alidor et se retire dans un cloître. Alidor, ce singulier héros de la volonté, demeure célibataire et s'écrie :

C'est de moi seulement que je prendrai la loi.

La Place Royale fut vivement discutée dans les salons et eut beaucoup de succès à la scène. Il plaisait fort aux spectateurs de se voir transportés

dans un endroit qu'ils fréquentaient d'ordinaire : la place Royale était en effet, à cette époque, la promenade à la mode, le lieu de réunion de la société la plus brillante, le centre des rendez-vous et des intrigues amoureuses. Le grand défaut de la pièce est dans cette duplicité d'action que nous avons signalée ; on y trouve aussi une extrême préciosité qui lui valut d'ailleurs le suffrage des salons. Ecoutez Angélique parlant de son miroir (a. II, sc. II) :

S'il me dit mes défauts autant ou plus que toi,
Déloyal, pour le moins il n'en dit rien qu'à moi :
C'est dedans son cristal que je les étudie ;
Mais après il s'en tait, et moi j'y remédie ;
Il m'en donne un avis sans me les reprocher,
Et, me les découvrant, il m'aide à les cacher.

Cléandre dit à Phylis au sujet de son portrait (a. III, sc. I) .

En ce point il ressemble à ton humeur volage,
Qu'il reçoit tout le monde avec même visage ;
Mais d'ailleurs ce portrait ne te ressemble pas,
En ce qu'il ne dit mot et ne suit point mes pas.

MÉDÉE. — Tragédie (1635).

La légende de Médée a inspiré deux pièces à Corneille : *Médée*, tragédie (1635) et *la Toison d'or*, opéra (1661). La tragédie de *Médée* nous montre cette princesse, abandonnée de celui à qui elle a tout sacrifié, immolant à sa vengeance sa rivale et ses propres enfants. Le même sujet a inspiré de nombreux poètes de tous les temps et de tous les pays, depuis Euripide et Sénèque jusqu'à Thomas Corneille et Longepierre. C'est la première tragédie de Corneille ; elle précédait d'un an le chef-d'œuvre du *Cid*. On y trouve en germe toutes les qualités et aussi tous les défauts du poète. Corneille a imité Euripide et surtout Sénèque, que souvent il traduit presque vers pour vers. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même dans son Examen de la pièce, où il indique en même temps les modifications apportées aux données du poète latin.

Médée est loin d'être un chef-d'œuvre. L'horreur des crimes commis par l'héroïne se mêle à une galanterie de mauvais goût qui rappelle trop les conversations de l'hôtel de Rambouillet. Le caractère de Médée est fortement tracé ; cependant elle ne nous paraît ni assez femme, ni assez mère pour nous intéresser, et, de plus, malgré ses crimes, elle échappe seule au châtimement. Voici en résumé le sujet de cette pièce :

Le roi Pélie, tyran de Thessalie, ennemi de Jason, a été mis à mort par ses filles sur les perfides conseils de la magicienne Médée, qui avait promis de le rajeunir. Pour échapper à la fureur d'Acaste, fils de Pélie, Jason et Médée se sont enfuis à la cour de Créon, roi de Corinthe. Là Jason s'éprend de Créuse, fille de son hôte, s'en fait aimer avec l'assentiment du père, qui bannit Médée de ses Etats. Alors Médée exhale sa fureur en un mono-

logue tout vibrant de haine et de passion ; loin de se soumettre, elle se redresse sous l'injure, décidée à se venger de cet abandon en faisant périr Créuse et Créon.

Cependant Créuse, à la prière de Jason, a obtenu de son père le pardon des enfants de Médée, qui ne seront pas atteints par la proscription. En retour, elle demande à son amant la robe merveilleuse de Médée, seul trésor que celle-ci eût emporté en fuyant la Colchide, et Jason promet de l'obtenir.

Il s'entretient à ce sujet avec Nérine, la suivante de Médée, lorsque celle-ci arrive. Elle accable de reproches l'infidèle, qui cherche à se justifier en donnant, comme motif de son abandon, le désir de sauver les enfants. Cette déclaration fournit à Médée l'effroyable projet d'immoler les jeunes innocents. Sa joie est complète, lorsqu'elle apprend de Nérine que sa rivale, par son désir inopportun, vient lui faciliter sa vengeance.

Toutefois cette vengeance a failli lui échapper. Egée, roi d'Athènes, soupirant éconduit de Créuse, a tenté de l'enlever ; mais son coup de main n'a pas réussi et il a été fait prisonnier. Médée le délivre par ses enchantements, et il lui promet en retour asile et protection à Athènes. C'est alors qu'elle met ses projets à exécution. Elle imprègne sa robe des poisons les plus violents et l'envoie à Créuse. A peine celle-ci l'a-t-elle revêtue qu'un feu ardent et invisible la pénètre et lui fait éprouver les plus horribles tourments ; son père Créon, qui veut la secourir, subit le même sort, et, incapable de supporter ses souffrances, il se tue. Jason, revenant d'accompagner son ami Pollux, trouve Créuse sur le point d'expirer ; elle lui fait promettre de la venger. Mais la redoutable magicienne s'échappe dans les airs sur un char traîné par des dragons, et Jason, désespéré, se donne la mort.

Malgré les défauts que nous avons signalés, on trouve déjà dans cette pièce le véritable accent cornélien. Ainsi, dans l'acte premier, les violentes imprécations de Médée abandonnée s'égalent presque aux imprécations de Camille dans *Horace* :

SCÈNE IV : MÉDÉE.

Souverains protecteurs des lois de l'hyménée,
Dieux garants de la foi que Jason m'a donnée,
Vous qu'il prit à témoins d'une immortelle ardeur
Quand par un faux serment il vainquit ma pudeur,
Voyez de quel mépris vous traite son parjure,
Et m'aidez à venger cette commune injure :
S'il me peut aujourd'hui chasser impunément,
Vous êtes sans pouvoir ou sans ressentiment.

Et vous, troupe savante en noires barbaries,
Filles de l'Achéron, pestes, larves, furies,
Fières sœurs, si jamais notre commerce étroit
Sur vous et vos serpents me donna quelque droit,
Sortez de vos cachots avec les mêmes flammes
Et les mêmes tourments dont vous gênez les âmes ;

Laissez-les quelque temps reposer dans leurs fers ;
 Pour mieux agir pour moi faites trêve aux enfers ;
 Apportez-moi du fond des antres de Mégère
 La mort de ma rivale et celle de son père :
 Et, si vous ne voulez mal servir mon courroux,
 Quelque chose de pis pour mon perfide époux :
 Qu'il coure vagabond de province en province,
 Qu'il fasse lâchement la cour à chaque prince ;
 Banni de tous côtés, sans bien et sans appui,
 Accablé de frayeur, de misère, d'ennui,
 Qu'à ses plus grands malheurs aucun ne compatisse,
 Qu'il ait regret à moi pour son dernier supplice ;
 Et que mon souvenir jusque dans le tombeau
 Attache à son esprit un éternel bourreau.
 Jason me répudie ! et qui l'aurait pu croire ?
 S'il a manqué d'amour, manque-t-il de mémoire ?
 Me peut-il bien quitter après tant de bienfaits ?
 M'ose-t-il bien quitter après tant de forfaits ?
 Sachant ce que je puis, ayant vu ce que j'ose,
 Croit-il que m'offenser ce soit si peu de chose ?
 Quoi ! mon père trahi, les éléments forcés,
 D'un frère dans la mer les membres dispersés,
 Lui font-ils présumer mon audace épuisée ?
 Lui font-ils présumer qu'à mon tour méprisée,
 Ma rage contre lui n'ait pas où s'assouvir,
 Et que tout mon pouvoir se borne à le servir ?
 Tu t'abuses, Jason, je suis encor moi-même.
 Tout ce qu'en ta faveur fit mon amour extrême,
 Je le ferai par haine ; et je veux pour le moins
 Qu'un forfait nous sépare, ainsi qu'il nous a joints ;
 Que mon sanglant divorce, en meurtres, en carnage,
 S'égale aux premiers jours de notre mariage,
 Et que notre union, que rompt ton changement,
 Trouve une fin pareille à son commencement.
 Déchirer par morceaux l'enfant aux yeux du père
 N'est que le moindre effet qui suivra ma colère :
 Des crimes si légers furent mes coups d'essai :
 Il faut bien autrement montrer ce que je sai.
 Il faut faire un chef-d'œuvre, et qu'un dernier ouvrage
 Surpasse de bien loin ce faible apprentissage.

Mais, pour exécuter tout ce que j'entreprends,
 Quels dieux me fourniront des secours assez grands ?

Ce n'est plus vous, enfers, qu'ici je sollicite,
 Vos feux sont impuissants pour ce que je médite.
 Auteur de ma naissance, aussi bien que du jour,
 Qu'à regret tu dépars à ce fatal séjour,
 Soleil, qui vois l'affront qu'on va faire à ta race,
 Donne-moi tes chevaux à conduire en ta place :
 Accorde cette grâce à mon désir bouillant ;
 Je veux choir sur Corinthe avec ton char brûlant ;
 Mais ne crains pas de chute à l'univers funeste :
 Corinthe consumé garantira le reste ;
 De mon juste courroux les implacables vœux
 Dans ses odieux murs arrêteront tes feux ;
 Créon en est le prince et prend Jason pour gendre :
 C'est assez mériter d'être réduit en cendre,
 D'y voir réduit tout l'isthme, afin de l'en punir,
 Et qu'il n'empêche plus les deux mers de s'unir.

La scène suivante, dans laquelle Nérine, entendant sa maîtresse exposer ses projets de vengeance, la rappelle au calme et lui représente la puissance de ses ennemis, est justement célèbre.

SCÈNE V : MÉDÉE, NÉRINE.

MÉDÉE.

Eh bien, Nérine, à quand, à quand cet hyménée?
 En ont-ils choisi l'heure? en sais-tu la journée?
 N'en as-tu rien appris? n'as-tu point vu Jason?
 N'appréhende-t-il rien après sa trahison?
 Croit-il qu'en cet affront je m'amuse à me plaindre?
 S'il cesse de m'aimer, qu'il commence à me craindre ;
 Il verra, le perfide, à quel comble d'horreur
 De mes ressentiments peut monter la fureur.

NÉRINE.

Modérez les bouillons de cette violence,
 Et laissez déguiser vos douleurs au silence.
 Quoi! madame, est-ce ainsi qu'il faut dissimuler?
 Et faut-il perdre ainsi des menaces en l'air?
 Les plus ardents transports d'une haine connue
 Ne sont qu'autant d'éclairs avortés dans la nue,
 Qu'autant d'avis à ceux que vous voulez punir,
 Pour repousser vos coups ou pour les prévenir.
 Qui peut, sans s'émouvoir, supporter une offense
 Peut mieux prendre à son point le temps de sa vengeance ;
 Et sa feinte douceur, sous son appât mortel,
 Mène insensiblement sa victime à l'autel.

MÉDÉE.

Tu veux que je me taise et que je dissimule ?
 Nérine, porte ailleurs ce conseil ridicule :
 L'âme en est incapable en de moindres malheurs,
 Et n'a point où cacher de pareilles douleurs.
 Jason m'a fait trahir mon pays et mon père,
 Et me laisse au milieu d'une terre étrangère,
 Sans support, sans amis, sans retraite, sans bien,
 La fable de son peuple et la haine du mien :
 Nérine, après cela tu veux que je me taise !
 Ne dois-je point encore en témoigner de l'aise,
 De ce royal hymen souhaiter l'heureux jour,
 Et forcer tous mes soins à servir son amour ?

NÉRINE.

Madame, pensez mieux à l'éclat que vous faites :
 Quelque juste qu'il soit, regardez où vous êtes ;
 Considérez qu'à peine un esprit plus remis
 Vous tient en sûreté parmi vos ennemis.

MÉDÉE.

L'âme doit se raidir plus elle est menacée,
 Et contre la fortune aller tête baissée,
 La choquer hardiment et, sans craindre la mort,
 Se présenter de front à son plus rude effort.
 Cette lâche ennemie a peur des grands courages
 Et sur ceux qu'elle abat redouble ses outrages.

NÉRINE.

Que sert ce grand courage où l'on est sans pouvoir ?

MÉDÉE.

Il trouve toujours lieu de se faire valoir.

NÉRINE.

Forcez l'aveuglement dont vous êtes séduite,
 Pour voir en quel état le sort vous a réduite.
 Votre pays vous hait, votre époux est sans foi :
 Dans un si grand revers que vous reste-t-il ?

MÉDÉE.

Moi,

Moi, dis-je, et c'est assez.

NÉRINE.

Quoi ! vous seule, madame ?

MÉDÉE.

Oui, tu vois en moi seule et le fer et la flamme.

Et la terre, et la mer, et l'enfer, et les cieux,
Et le sceptre des rois et la foudre des dieux.

NÉRINE.

L'impétueuse ardeur d'un courage sensible
A vos ressentiments figure tout possible ;
Mais il faut craindre un roi fort de tant de sujets.

MÉDÉE.

Mon père, qui l'était, rompit-il mes projets ?

NÉRINE.

Non, mais il fut surpris, et Créon se défie :
Fuyez ; qu'à ses soupçons il ne vous sacrifie.

MÉDÉE.

Las ! je n'ai que trop fui : cette infidélité
D'un juste châtiment punit ma lâcheté.
Si je n'eusse point fui pour la mort de Pélée,
Si j'eusse tenu bon dedans la Thessalie,
Il n'eût point vu Créuse, et cet objet nouveau
N'eût point de notre hymen étouffé le flambeau.

NÉRINE.

Fuyez encor, de grâce.

MÉDÉE.

Oui, je fuirai, Nérine,

Mais, avant, de Créon on verra la ruine.
Je brave la fortune ; et toute sa rigueur,
En m'ôtant un mari, ne m'ôte pas le cœur ;
Sois seulement fidèle, et, sans te mettre en peine,
Laisse agir pleinement mon savoir et ma haine.

L'ILLUSION COMIQUE (1636)	t. I, p. 19
LE CID (1636)	t. I, p. 87
HORACE (1640)	t. I, p. 173
CINNA (1640)	t. II, p. 5
POLYEUCTE (1643)	t. II, p. 65
LA MORT DE POMPÉE (1643)	t. II, p. 141
LE MENTEUR (1644)	t. II, p. 203

LA SUITE DU MENTEUR. — Comédie (1644).

La Suite du Menteur, comédie en cinq actes et en vers, est empruntée au théâtre espagnol ; Corneille a imité une comédie de Lope de Vega intitulée *Amar sin saber à quien* (Aimer sans savoir qui), dont il a d'ailleurs considérablement modifié le thème. Les fantaisies mensongères du jeune Garcia dans le *Menteur* d'Alarcon n'ont rien de commun avec la dissimulation généreuse du don Juan de Lope de Véga, et si Corneille a fait ce rapprochement en intitulant sa comédie la *Suite du Menteur*, ce n'est que par un faux calcul de succès.

Représentée vers la fin de 1644, sur le théâtre du Marais, la pièce ne réussit pas : et elle ne se releva que lors de la reprise, quatre ou cinq ans après. Cependant Voltaire l'appréciait et pensait qu'avec quelques habiles modifications on en ferait une pièce supérieure au *Menteur*. Andrieux tenta l'aventure ; il en fit une comédie en quatre actes qui obtint un certain succès sur le théâtre Louvois (1803) ; mais, mécontent de son adaptation, il la rétablit en cinq actes avec de nouveaux changements (1810). Toutefois, cette pièce, qui n'a pu se maintenir au répertoire, mériterait d'être l'objet d'une reprise.

Nous retrouvons ici, comme le titre l'indique, les personnages du *Menteur*. Au lieu d'épouser Lucrèce, Dorante s'est enfui en Italie avec la dot. Mais depuis deux ans il s'est corrigé de ses défauts, et s'il lui arrive encore de ne pas dire la vérité, ce sera par délicatesse et par point d'honneur. En revenant d'Italie, il est arrêté à Lyon pour un duel où l'un des deux adversaires a été tué et dont il n'a été que le témoin involontaire. Il connaît le vrai coupable, Cléandre, mais sa générosité l'empêche de le nommer.

La sœur de Cléandre, Mélisse, touchée de sa belle conduite, lui envoie par sa suivante Lyse de l'or et des confitures, puis elle va le voir elle-même dans sa prison sous un déguisement de lingère. Délivré par l'intercession de son ami Philiste, il se hâte d'aller entretenir Mélisse sous son balcon, tandis que son valet, Cliton, éloigne par une feinte un autre amoureux de la belle. Mais bientôt Dorante découvre que cet amoureux n'est autre que Philiste, son bienfaiteur et maintenant son rival. Il veut renoncer à sa maîtresse et fuir la ville ; mais, luttant de générosité avec lui, Philiste le retient et lui abandonne l'amour de Mélisse en le pressant d'épouser la jeune fille.

Si la *Suite* est tombée, quelques vers en sont restés célèbres. La fameuse tirade de Mélisse sur la sympathie ou la prédestination en amour fut très remarquée : « Beaucoup de gens d'esprit n'ont pas dédaigné d'en charger leur mémoire, » dit Corneille, et Voltaire confirme son dire : « Presque tous les connaisseurs la savent par cœur. »

Voici le passage (a. IV, sc. 1) :

MÉLISSE.

Quand les ordres du ciel nous ont fait l'un pour l'autre,
Lyse, c'est un accord bientôt fait que le nôtre.
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir ;

Il prépare si bien l'amant et la maîtresse
 Que leur âme au seul nom s'émeut et s'intéresse :
 On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment,
 Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément,
 Et, sans s'inquiéter d'aucunes peurs frivoles,
 La foi semble courir au-devant des paroles.
 La langue en peu de mots en explique beaucoup ;
 Les yeux, plus éloquents, font tout voir tout d'un coup ;
 Et, de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
 Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

THÉODORE. — *Tragédie chrétienne* (1645).

Cette pièce, que Corneille intitule tragédie chrétienne, en cinq actes, en vers, n'eut que cinq représentations ; elle ne fut pas reprise à Paris, mais remise à la scène par quelques troupes de province. Ce fut le premier échec de Corneille ; l'auteur le reconnaît avec sa franchise habituelle et l'attribue à la hardiesse de son dessein, qui était de mettre à la scène une vierge chrétienne condamnée à la prostitution.

Placide, fils de Valens, gouverneur d'Antioche, refuse d'épouser Flavie, fille de sa belle-mère Marcelle, parce qu'il aime Théodore. Furieuse de ce refus, Marcelle jure de s'en venger sur Théodore, dont la mort affranchira Placide. Ayant découvert que la jeune fille est chrétienne, elle obtient un arrêt de mort de son époux, en le menaçant d'une dénonciation.

Théodore, amenée devant Valens, se fait gloire d'être chrétienne et aspire au martyre. Conduite en prison, on lui annonce qu'elle va être abandonnée à la brutalité du peuple dans une maison de prostitution, si elle ne renonce à son Dieu. La jeune fille reste inébranlable et refuse de s'enfuir avec Placide, qui lui offre de la mettre en sûreté.

Conduite dans un lieu infâme, elle s'en échappe grâce au dévouement d'un autre soupirant, Didyme, chrétien comme elle et qui se substitue à elle dans sa prison. Au récit de cet incident, la jalousie et le désespoir de Placide augmentent, et il jette son mépris à Didyme qu'on amène enchaîné : par sa résignation chrétienne, par le récit simple et touchant de sa noble conduite, Didyme convainc Placide, qui renonce en sa faveur à la main de Théodore et lui promet la liberté.

Or Théodore, instruite de la mort de Flavie, que la jalousie a tuée, et ne craignant plus pour son honneur, vient solliciter Didyme de la laisser mourir à sa place ; mais il s'y refuse. Marcelle les surprend ensemble, les poignarde et se tue elle-même ensuite. Placide, désespéré, les suit dans la mort.

Corneille a emprunté les éléments de sa tragédie à la *Vie des Saints* de Métaphraste et au traité de saint Ambroise *sur les Vierges*. Il doit très probablement l'idée de traiter sur la scène un sujet de ce genre à l'exemple d'un de ses prédécesseurs, Pierre Troterel, sieur d'Aves, dont la tragédie de *Sainte Agnès*, publiée en 1615, est beaucoup plus osée.

Citons, comme modèle de dialogue vif et incisif, la deuxième scène du premier acte entre Marcelle et Placide, duel de bravades où les répliques s'entrechoquent comme des épées :

SCÈNE II : MARCELLE, PLACIDE, CLÉOBULE,
STÉPHANIE.

MARCELLE.

Ce mauvais conseiller toujours vous entretient !

PLACIDE.

Vous dites vrai, madame, il tâche à me surprendre ;
Son conseil est mauvais, mais je sais m'en défendre.

MARCELLE.

Il vous parle d'aimer ?

PLACIDE.

Contre mon sentiment.

MARCELLE.

Levez, levez le masque et parlez franchement :
De votre Théodore il est l'agent fidèle :
Pour vous mieux engager elle fait la cruelle,
Vous chasse en apparence, et, pour vous retenir,
Par ce parent adroit vous fait entretenir.

PLACIDE.

Par ce fidèle agent elle est donc mal servie :
Loin de parler pour elle, il parle pour Flavie ;
Et ce parent adroit en matière d'amour
Agit contre son sang pour mieux faire sa cour.
C'est madame, en effet, le mal qu'il me conseille ;
Mais j'ai le cœur trop bon pour lui prêter l'oreille.

MARCELLE.

Dites le cœur trop bas pour aimer en bon lieu.

PLACIDE.

L'objet où vont mes vœux serait digne d'un dieu.

MARCELLE.

Il est digne de vous, d'une âme vile et basse.

PLACIDE.

Je fais donc seulement ce qu'il faut que je fasse.
Ne blâmez que Flavie : un cœur si bien placé
D'une âme vile et basse est trop embarrassé ;
D'un choix qui lui fait honte il faut qu'elle s'irrite
Et me prive d'un bien qui passe mon mérite.

MARCELLE.

Avec quelle arrogance osez-vous me parler ?

PLACIDE.

Au-dessous de Flavie ainsi me ravalier,
C'est de cette arrogance un mauvais témoignage.
Je ne me puis, madame, abaisser davantage.

MARCELLE.

Votre respect est rare et fait voir clairement
Que votre humeur modeste aime l'abaissement.
Eh bien ! puisque à présent j'en suis mieux avertie,
Il faudra satisfaire à cette modestie ;
Avec un peu de temps nous en viendrons à bout.

PLACIDE.

Vous ne m'ôtez rien, puisque je vous dois tout.
Qui n'a que ce qu'il doit a peu de perte à faire.

MARCELLE.

Vous pourrez bientôt prendre un sentiment contraire.

PLACIDE.

Je n'en changerai point pour la perte d'un bien
Qui me rendra celui de ne vous devoir rien.

MARCELLE.

Ainsi l'ingratitude en soi-même se flatte.
Mais je saurai punir cette âme trop ingrate ;
Et, pour mieux abaisser vos esprits soulevés,
Je vous ôterai plus que vous ne me devez.

PLACIDE.

La menace est obscure ; expliquez-la, de grâce.

MARCELLE.

L'effet expliquera le sens de la menace.
Tandis, souvenez-vous, malgré tous vos mépris,
Que j'ai fait ce que sont et le père et le fils :
Vous me devez l'Égypte, et Valens, Antioche.

PLACIDE.

Nous ne vous devons rien après un tel reproche.
Un bienfait perd sa grâce à le trop publier.
Qui veut qu'on s'en souviennne, il le doit oublier.

MARCELLE.

Je l'oublierais, ingrat, si pour tant de puissance
Je recevais de vous quelque reconnaissance.

PLACIDE.

Et je m'en souviendrais jusqu'aux derniers abois
Si vous vous contentiez de ce que je vous dois.

MARCELLE.

Après tant de bienfaits, osé-je trop prétendre?

PLACIDE.

Ce ne sont plus bienfaits alors qu'on veut les vendre.

MARCELLE.

Que doit donc un grand cœur aux faveurs qu'il reçoit?

PLACIDE.

S'avouant redevable, il rend tout ce qu'il doit.

MARCELLE.

Tous les ingrats en foule iront à votre école,
Puisqu'on y devient quitte en payant de parole.

PLACIDE.

Je vous dirai donc plus, puisque vous me pressez :
Nous ne vous devons pas tout ce que vous pensez.

MARCELLE.

Que seriez-vous sans moi?

PLACIDE.

Sans vous? ce que nous sommes.

Notre empereur est juste et sait choisir les hommes ;
Et mon père, après tout, ne se trouve qu'au rang
Où l'auraient mis sans vous ses vertus et son sang.

MARCELLE.

Ne vous souvient-il plus qu'on proscrivit sa tête?

PLACIDE.

Par là votre artifice en fit votre conquête.

MARCELLE.

Ainsi de ma faveur vous nommez les effets!

PLACIDE.

Un autre ami peut-être aurait bien fait sa paix,
Et si votre faveur pour lui s'est employée,
Par son hymen, madame, il vous a trop payée.
On voit peu d'unions de deux telles moitiés ;
Et, la faveur à part, on sait qui vous étiez.

MARCELLE.

L'ouvrage de mes mains avoir tant d'insolence!

PLACIDE.

Elles m'ont mis trop haut pour souffrir une offense.

MARCELLE.

Quoi! vous tranchez ici du nouveau gouverneur?

PLACIDE.

De mon rang en tous lieux je soutiendrai l'honneur.

MARCELLE.

Considérez donc mieux quelle main vous y porte ;
L'hymen seul de Flavie en est pour vous la porte.

PLACIDE.

Si je n'y puis entrer qu'acceptant cette loi,
Reprenez votre Égypte, et me laissez à moi.

MARCELLE.

Plus il me doit d'honneurs, plus son orgueil me brave !

PLACIDE.

Plus je reçois d'honneurs, moins je dois être esclave.

MARCELLE.

Conservez ce grand cœur, vous en aurez besoin.

PLACIDE.

Je le conserverai, madame, avec grand soin ;
Et votre grand pouvoir en chassera la vie
Avant que d'y surprendre aucun lieu pour Flavie.

MARCELLE.

J'en chasserai du moins l'ennemi qui me nuit.

PLACIDE.

Vous ferez peu d'effet avec beaucoup de bruit.

MARCELLE.

Je joindrai de si près l'effet à la menace
Que sa perte aujourd'hui me quittera la place.

PLACIDE.

Vous perdrez aujourd'hui...

MARCELLE.

Théodore à vos yeux.

M'entendez-vous, Placide? Oui, j'en jure les dieux
Qu'aujourd'hui mon courroux, armé contre son crime,
Au pied de leurs autels en fera ma victime.

PLACIDE.

Et je jure à vos yeux ces mêmes immortels
 Que je la vengerai jusque sur leurs autels.
 Je jure plus encor, que, si je pouvais croire
 Que vous eussiez dessein d'une action si noire,
 Il n'est point de respect qui pût me retenir
 D'en punir la pensée et de vous prévenir ;
 Et que, pour garantir une tête si chère,
 Je vous irais chercher jusqu'au lit de mon père.
 M'entendez-vous, madame? Adieu. Pensez-y bien,
 N'épargnez pas mon sang si vous versez le sien ;
 Autrement ce beau sang en fera verser d'autre,
 Et ma fureur n'est pas pour se borner au vôtre.

RODOGUNE (1645). t. III, p. 5

HÉRACLIUS. — *Tragédie* (1647).

Héraclius, empereur d'Orient, tragédie en cinq actes et en vers, fut représentée pour la première fois à l'hôtel de Bourgogne à la fin de 1646 ou au début de 1647.

La question de l'originalité de Corneille a donné lieu à de nombreux débats. Plusieurs critiques, entre autres Voltaire, ont prétendu que Corneille avait emprunté son sujet à une pièce de Calderon : *En esta vida todo es verdad y todo mentira* (Dans cette vie tout est vérité et mensonge). Les nombreux arguments invoqués par Voltaire sont sans grande valeur, et un critique moderne, M. Viguier, a démontré d'une façon à peu près irréfutable que l'œuvre de Calderon, postérieure de dix-sept ans (1664) à *Héraclius*, a été inspirée par la tragédie française, à laquelle elle ressemble toutefois assez peu.

Corneille a trouvé son thème dans l'histoire de l'empire d'Orient, à laquelle il ne doit d'ailleurs que peu de chose. Il n'y a d'historique dans *Héraclius* que la succession des quatre empereurs : Tibère, Maurice, Phocas et Héraclius, et les noms des personnages. Tout le reste est romanesque. L'auteur a pris ici de très grandes, quoique légitimes, libertés avec l'histoire. Il a fait d'Héraclius, fils d'un préteur d'Afrique, le fils de l'empereur Maurice ; il a prolongé le règne de Phocas de douze années et lui a donné un fils, Martian. L'héroïsme de la nourrice d'Héraclius n'avait pas eu de résultat, par suite de l'intervention de Maurice qui avait refusé ce sacrifice : Corneille fait de la nourrice une gouvernante et suppose que la substitution de son fils à celui de Maurice a eu réellement lieu. Enfin il prolonge de dix ans la vie de l'impératrice Constantine.

L'usurpateur Phocas a fait élever à sa cour, le croyant son fils, le fils de l'empereur Maurice, Héraclius, qu'il croit mort comme son père. En

revanche, son véritable fils, Martian, a été élevé sous le nom de Léonce par Léontine, dame de la cour qui a préparé cette substitution pour perdre Phocas. Le tyran veut unir Héraclius (Martian) à Pulchérie, seule fille survivante de Maurice, et propre sœur d'Héraclius, pour porter dans sa maison le droit et les titres de l'empire et légitimer ainsi son usurpation. Héraclius, qui connaît le secret de sa naissance, s'efforce d'éviter cet hymen incestueux. Or Phocas finit par apprendre qu'Héraclius est à sa cour : celui qu'il croit être son fils et celui qui l'est réellement ne veulent l'être ni l'un ni l'autre et tous deux revendiquent avec une égale obstination le nom d'Héraclius. C'est alors que le cruel Phocas, dans cette douloureuse anxiété, s'écrie :

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !

Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,

Et je n'en puis trouver pour régner après moi !

Interrogée, Léontine refuse de répéter son secret et répond par le vers resté célèbre :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses (IV, iv).

De plus en plus indécis, Phocas cherche à obtenir un aveu d'Héraclius, qu'il croit malgré tout son fils, en ordonnant le meurtre de Léonce. Héraclius consent à se reconnaître fils de Phocas pour sauver son ami ; mais lorsque Phocas veut lui faire épouser Pulchérie, il se révolte de nouveau. Enfin le meurtre de Phocas par Exupère, partisan d'Héraclius, vient dénouer la situation. Léontine révèle l'identité des deux princes à l'aide d'un billet que lui remit en mourant l'impératrice Constantine. Héraclius épouse Eudoxe, fille de Léontine, et donne sa sœur Pulchérie à Martian, qui conservera le nom de Léonce.

Tel est, brièvement résumé, le sujet de cette tragédie, si touffue qu'il est difficile de s'en faire une idée nette à la première représentation. Corneille lui-même avoue que « le poème est si embarrassé qu'il demande une merveilleuse attention. » Et il ajoute : « J'ai vu de fort bons esprits et des personnes les plus qualifiées de la cour se plaindre de ce que sa représentation fatiguait autant l'esprit qu'une étude sérieuse (Examen). » En outre la reconnaissance ne sert en rien à dénouer la péripétie ; mais cette tragédie renferme deux ou trois scènes extrêmement pathétiques, en particulier la scène où Héraclius et Martian se disputent l'honneur de mourir sous le nom du fils de Maurice, devant Phocas désespéré de ne pouvoir reconnaître lequel des deux est son enfant. Elle est trop longue pour être citée tout entière. Contentons-nous d'en donner la fin, où Phocas gémit sur son incertitude (a. IV, sc. III) :

PHOCAS.

Hélas ! je ne puis voir qui des deux est mon fils,

Et je vois que, tous deux, ils sont mes ennemis.

En ce piteux état quel conseil dois-je suivre ?

J'ai craint un ennemi, mon bonheur me le livre ;

Je sais que de mes mains il ne se peut sauver,

Je sais que je le vois et ne puis le trouver.

La nature tremblante, incertaine, étonnée,
 D'un nuage confus couvre sa destinée ;
 L'assassin sous cette ombre échappe à ma rigueur
 Et, présent à mes yeux, il se cache en mon cœur.
 Martian ! A ce nom aucun ne veut répondre,
 Et l'amour paternel ne sert qu'à me confondre ;
 Trop d'un Héraclius en mes mains est remis,
 Je tiens mon ennemi, mais je n'ai plus de fils.
 Que veux-tu donc, nature, et que prétends-tu faire ?
 Si je n'ai plus de fils, puis-je encore être père ?
 De quoi parle à mon cœur ton murmure imparfait ?
 Ne me dis rien du tout, ou parle tout à fait.
 Qui que ce soit des deux que mon sang ait fait naître
 Ou laisse-moi le perdre, ou fais-le-moi connaître.

O toi, qui que tu sois, enfant dénaturé,
 Et trop digne du sort que tu t'es procuré,
 Mon trône est-il pour toi plus honteux qu'un supplice ?
 O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
 Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
 Et je n'en puis trouver pour régner après moi.
 Qu'aux honneurs de ta mort je dois porter envie,
 Puisque mon propre fils les préfère à sa vie !

ANDROMÈDE. — *Tragédie-opéra* (1650).

La reine Anne d'Autriche, Mazarin et le jeune roi avaient pour les pièces à grand spectacle un goût fort vif qui fut souvent raillé par les pamphlétaires contemporains. Or, si les « machines » étaient toujours fort belles et fort bien agencées, les poèmes étaient la plupart du temps dénués de tout intérêt. On eut l'idée de s'adresser au grand poète du moment, à Corneille, dont la renommée était solidement fondée sur le succès de ses grandes tragédies. Il trouva le sujet d'une pièce de ce genre dans les 4^e et 5^e livres des *Métamorphoses* d'Ovide. Retardée par la maladie du roi, puis par la Fronde, la première d'*Andromède* eut lieu au théâtre royal du Petit-Bourbon dans le courant de janvier 1650. La musique était du poète burlesque d'Assoucy ; Forelli avait été chargé de la mise en scène, qui excita l'admiration des contemporains. Jouée avec un succès marqué, cette féerie eut, au cours du siècle, des reprises mémorables.

C'est l'histoire d'une jeune fille que ses parents sacrifient pour obéir à un oracle, mais qui se voit sauvée au moment de périr et qui épouse son sauveur.

Un monstre marin faisant de grands ravages en Ethiopie, l'oracle d'Ammon a ordonné qu'on lui exposât tous les mois une fille choisie par le sort. Cette fois le sort a désigné Andromède, fille du roi Céphée et de la reine Cassiope, promise à son cousin Phinée, mais aimée du chevalier Persée.

Cassiope, désespérée, voit dans ce coup du destin une punition des dieux qui frappent le crime de la mère, orgueilleuse de la beauté de sa fille. Les vents enlèvent Andromède sous les yeux de sa famille épouvantée.

Cassiope couvre d'imprécations Phinée, qui ne fait rien pour sauver sa fiancée; mais soudain Persée descend du haut des nues sur Pégase et tue le monstre qui venait chercher sa proie. Cette intervention provoque le courroux de Neptune et des Néréides, jalouses de la beauté d'Andromède, cependant que la famille royale est dans l'étonnement et l'allégresse.

Le roi récompense Persée en lui donnant la main de sa fille, qui avoue au héros son bonheur. Cependant Phinée réclame celle qu'il considère encore comme son bien, poussé par Junon, qui du haut de son char aérien l'encourage dans ce dessein. Repoussé par la jeune fille, qui oppose ironiquement son inertie à la courageuse intervention de Persée, il prétend la disputer à main armée et attaque son rival à la sortie du temple, où l'on vient de sacrifier aux dieux. Persée accomplit des prodiges de valeur, mais il va succomber sous le nombre; il tire alors de dessous son bouclier la tête de Méduse, et tous ses ennemis se trouvent changés en pierre. Puis, au moment que les deux jeunes gens vont s'unir au temple, les dieux apparaissent et les enlèvent au ciel, où s'accompliront les noces.

Nous n'avons pas ici une tragédie aux vers sonores, aux grandes pensées et aux nobles sentiments; *Andromède* n'est après tout qu'un livret d'opéra, un divertissement fait pour plaire, un prétexte à musique et à machines; le poète n'avait pour but que « de satisfaire la vue par l'éclat et la diversité du spectacle, et non pas de toucher l'esprit par la force du raisonnement ou le cœur par la délicatesse des passions (Argument) ».

Corneille n'a pas suivi servilement le récit d'Ovide; il s'en est inspiré librement, modifiant sans scrupule ce qui lui paraissait invraisemblable ou peu propre à être mis à la scène. Il fait Cassiope vaine de la beauté de sa fille et non de la sienne propre, comme il est dit dans Ovide; l'oracle d'Ammon avait désigné nommément Andromède comme victime à livrer au monstre; dans Corneille c'est le sort qui la désigne après d'autres sacrifices. Persée ne rencontre pas Andromède par hasard; il est depuis un mois l'hôte de son père et il aime la jeune fille sans oser l'avouer parce qu'elle est fiancée à Phinée. Ces modifications et d'autres encore font voir une imitation intelligente qui se plie aux nécessités du théâtre et tire le meilleur parti de la fable.

C'est ainsi que le précurseur de Racine et de Molière annonce Quinault lui-même.

DON SANCHE D'ARAGON (1650). t. III, p. 75

NICOMÈDE (1651). t. III, p. 143

PERTHARITE. — *Tragédie* (1652).

La représentation de *Théodore* n'avait été qu'un demi-échec; *Pertharite*, roi des Lombards, échoua complètement. Corneille, découragé, resta

ensuite éloigné du théâtre pendant sept années. Cette tragédie en cinq actes, qui n'eut, d'après Voltaire, qu'une seule représentation, est tirée des *Gestes des Lombards* de Paul Diacre (livres 4 et 5) et de l'*Histoire des invasions de l'Italie par les Barbares* d'Erycius Puteanus. Le poète nous donne les raisons de la chute : « On n'y a pu supporter qu'un roi dépouillé de son royaume, après avoir fait tout son possible pour y rentrer, se voyant sans forces et sans amis, en cède à son vainqueur les droits inutiles, afin de retirer sa femme prisonnière de ses mains..... On n'y a pas aimé la surprise avec laquelle Pertharite se présente au troisième acte, quoique le bruit de son retour soit répandu dès le premier, ni que Grimoald reporte toutes ses affections à Eduige, sitôt qu'il a reconnu que la vie de Pertharite, qu'il avait cru mort jusque-là, le mettait dans l'impossibilité de réussir auprès de Rodelinde (Examen). »

Pertharite, roi des Lombards, a été chassé de son trône par un usurpateur, Grimoald, comte de Bénévent, qui s'est épris de sa captive Rodelinde, femme de Pertharite. Bien que ce dernier passe pour mort, Rodelinde refuse sa main à Grimoald et s'indigne des prétentions d'un vainqueur qui n'avait aucun motif légitime pour envahir le royaume, bien qu'il prétendit soutenir les intérêts d'Eduige, sœur de Pertharite et légitime héritière de la moitié du royaume.

Eduige, jalouse de l'amour de Grimoald pour sa belle-sœur, accable ce dernier de reproches et lui donne un conseil ironique : qu'il rejette son infidélité sur le désir de se concilier l'affection des Lombards en épousant leur reine, dont le fils deviendra ainsi son successeur. Grimoald met aussitôt cette idée à profit et propose à Rodelinde, pour qu'elle consente à l'épouser, d'assurer le trône au fils qu'elle a eu de Pertharite. Rodelinde accorde sa main au tyran, mais à la condition qu'il immole de sa propre main le fils de Pertharite ; elle veut ainsi rendre l'usurpateur odieux au peuple et rendre possible une révolution. Grimoald, qui est un bon tyran, s'y refuse.

Sur ces entrefaites apparaît Pertharite. Grimoald, persuadé que ce n'est qu'un imposteur, le menace du supplice. Pourvu qu'on lui rende son épouse, Pertharite consent à laisser son trône à l'usurpateur. Convaincu par Eduige qu'il se trouve en présence du véritable Pertharite, Grimoald renonce à Rodelinde et promet à Eduige de l'épouser. Malgré les conseils d'un perfide ami, il refuse de faire mettre à mort le roi dépossédé ; il lui rend même sa femme et retourne définitivement à Eduige, autrefois aimée. Enfin, l'amour cédant tout à fait à l'honneur, il reconnaît hautement comme roi de Milan l'époux de Rodelinde et va partager avec Eduige le trône de Pavie.

Par cette série d'in vraisemblances, Corneille prétendait montrer la puissance de la volonté sur le cœur qui ne sait plus qu'obéir. Le public ne goûta pas cette façon de soutenir la thèse. Cependant Corneille croyait à l'excellence de sa pièce, comme le prouvent ces quelques lignes de l'*Examen* : « J'ajoute ici, malgré sa disgrâce, que les sentiments en sont assez vifs et nobles, les vers assez bien tournés, et que la façon dont le sujet s'explique dans la première scène ne manque pas d'artifice. » A vrai dire, malgré les invraisemblances et les défauts, bien des passages sont dignes de l'auteur de *Cinna*.

ŒDIPE. — *Tragédie* (1659).

La chute de *Pertharite* découragea Corneille. Il y vit un avertissement de « sonner la retraite ». Toutefois un long silence de sept années fut enfin rompu sur les instances du surintendant Fouquet, qui proposa à Corneille trois sujets au choix. Le poète s'arrêta à la fable d'*Œdipe*. Pressé par le temps, — il composa, dit-il, sa tragédie en deux mois, — il eut d'abord l'intention de s'en tenir à une imitation de l'*Œdipe Roi* de Sophocle et de la pièce que Sénèque a faite sur le même sujet. Malheureusement il changea bientôt d'avis et crut bien faire en inventant une intrigue amoureuse, ce qu'il appelle lui-même « l'onéreux épisode des amours de Thésée et de Dircé ».

Dircé, fille de Laïus et de Jocaste, est aimée de Thésée ; mais Œdipe s'oppose au mariage tant que la peste ravagera Thèbes ; d'ailleurs il craint de voir Dircé mariée revendiquer ses droits à la couronne. Cependant l'oracle de Delphes, consulté sur les causes de la peste, est resté muet ; mais l'ombre de Laïus a fait entendre ces paroles :

« Un grand crime impuni cause votre misère ;
 Par le sang de ma race il se doit effacer :
 Mais, à moins que de le verser,
 Le ciel ne se peut satisfaire ;
 Et la fin de vos maux ne se fera point voir
 Que mon sang n'ait fait son devoir (II, III). »

Dircé croit se reconnaître dans ce sang à verser et se soumet courageusement au destin, malgré les efforts de Thésée, de Jocaste et d'Œdipe lui-même pour l'en détourner. Toutefois le sacrifice est différé de quelques jours : on veut consulter encore une fois l'oracle.

Sur ces entrefaites, le devin Tirésias révèle à Œdipe que le fils de Laïus, maudit d'avance par les dieux, existe encore ; il faut donc retrouver Phorbas, le vieux serviteur qui fut chargé d'exposer l'enfant sur le Cithéron. Mais Thésée accourt précipitamment et annonce à Jocaste qu'il est ce fils de Laïus ; ce n'est là qu'une feinte pour mourir à la place de Dircé, et qui d'ailleurs ne réussit pas.

Mais Phorbas est arrivé : il connaît l'homme qui a tué Laïus et son compagnon dans un défilé de Phocide, et ce n'est point Thésée ; il hésite et se trouble quand il voit entrer Œdipe, qui se dénonce lui-même sans s'en rendre compte.

Accusé par la rumeur publique d'être la cause des malheurs de Thèbes et d'avoir obtenu des devins la mort de Dircé, il veut retourner à Corinthe, sa patrie. A ce moment survient Iphicrate, l'ambassadeur de Corinthe, qui lui annonce la mort du roi Polybe, que jusque-là Œdipe avait cru son père. Aux questions du roi, Iphicrate répond qu'il l'a trouvé lui-même au moment où un Thébain l'exposait aux vautours sur le mont Cithéron (a. V, sc. III-IV) :

ŒDIPÉ.

Ah ! que vous me frappez par ce funeste nom !
 Le temps, le lieu, l'oracle, et l'âge de la reine,
 Tout semble concerté pour me mettre à la gêne.
 Dieux ! serait-il possible ? Approchez-vous, Phorbas.

IPHICRATE.

Seigneur, voilà celui qui vous mit en mes bras ;
 Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joie :

(À Phorbas.)

Se peut-il faire, ami, qu'encor je te revoie !

PHORBAS.

Que j'ai lieu de bénir ton retour fortuné !
 Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avais donné ?
 Le généreux Thésée a fait gloire de l'être ;
 Mais sa preuve est obscure, et tu dois le connaître :
 Parle.

IPHICRATE.

Ce n'est point lui ; mais il vit en ces lieux.

PHORBAS.

Nommez-le donc, de grâce.

IPHICRATE.

Il est devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne vois que le roi.

IPHICRATE.

C'est lui-même.

PHORBAS.

Lui-même !

IPHICRATE.

Oui : le secret n'est plus d'une importance extrême ;
 Tout Corinthe le sait. Nomme-lui ses parents.

PHORBAS.

En fussions-nous tous trois à jamais ignorants !

IPHICRATE.

Seigneur, lui seul enfin peut dire qui vous êtes.

ŒDIPÉ.

Hélas ! je le vois trop, et vos craintes secrètes,
 Qui vous ont empêché de vous entr'éclaircir,
 Loin de tromper l'oracle, ont fait tout réussir.

Voyez où m'a plongé votre fausse prudence.
 Vous cachiez ma retraite, il cachait ma naissance,
 Vos dangereux secrets par un commun accord
 M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort.
 Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon père,
 Ce sont eux qui m'ont fait le mari de ma mère.
 D'une indigne pitié le fatal contretemps
 Confond dans mes vertus ces forfaits éclatants :
 Elle fait voir en moi, par un mélange infâme,
 Le frère de mes fils et le fils de ma femme.
 Le ciel l'avait prédit, vous avez achevé,
 Et vous avez fait tout quand vous m'avez sauvé.

Devant l'évidence, Œdipe ne peut douter de l'accomplissement des oracles : désespéré, il se crève les yeux ; la reine Jocaste et Phorbas se poignardent, et la peste cesse tout à coup ses ravages. Cependant Dircé et Thésée ajournent leur union à des temps meilleurs.

La tragédie d'*Œdipe* eut un très grand succès à la représentation. Tout Paris y courut ; le roi lui-même voulut la voir et témoigna sa satisfaction par des gratifications : « Le roi s'en satisfait assez pour me faire recevoir des marques solides de son approbation par des libéralités (Examen). » Ce succès se prolongea longtemps et la tragédie de Corneille ne fut détrônée qu'en 1718 par l'*Œdipe* de Voltaire. Elle n'est cependant pas digne de l'auteur du *Cid* ; malgré quelques traits vraiment cornéliens, le style rappelle trop souvent celui des précieuses, à tel point que Somaize y prit des exemples pour son *Grand Dictionnaire des précieuses*, publié en 1661. A partir de ce moment, ce n'est plus que par intervalles que nous retrouverons le noble et pur langage du grand Corneille.

LA TOISON D'OR. — *Tragédie* (1660).

Avec la *Conquête de la Toison d'or*, Corneille revient à la légende de Médée, qui lui avait fourni au début de sa carrière la tragédie de *Médée*. Corneille l'intitule tragédie ; mais c'est, en réalité, comme *Andromède*, jouée dix ans auparavant, une pièce à machines avec musique.

Elle fut commandée à Corneille par un gentilhomme normand, le marquis de Sourdeac, qui la monta splendidement et la fit jouer dans son château de Neubourg, en Normandie, par les acteurs du théâtre du Marais, pour célébrer le mariage du roi et la conclusion de la paix avec l'Espagne. Après huit jours de représentations qui attirèrent la meilleure société de la province, le marquis de Sourdeac donna aux comédiens toutes les machines et les décorations qui avaient servi à ce spectacle. La pièce, transportée sur le théâtre du Marais, fut fort courue, et le roi lui-même y alla avec toute sa cour.

La pièce est précédée d'un prologue où la France reproche à la Victoire des faveurs qui lui coûtent tant de larmes.

Jason, pour prix de ses exploits, a demandé à Aète, roi de Colchos, la fameuse Toison d'or. Médée, qui l'aime et qui espérait une demande en mariage, lui décrit les périls à surmonter (a. I, sc. iv) :

Pour voir cette dépouille au dieu Mars consacrée,
A tous dans sa forêt il permet libre entrée ;
Mais pour la conquérir qui s'ose hasarder
Trouve un affreux dragon commis à la garder.
Rien n'échappe à sa vue, et le sommeil sans force
Fait avec sa paupière un éternel divorce ;
Le combat contre lui ne te sera permis
Qu'après deux fiers taureaux par ta valeur soumis ;
Leurs yeux sont tout de flamme, et leur brûlante haleine
D'un long embrasement couvre toute la plaine.

Va leur faire souffrir le joug et l'aiguillon,
Ouvrir du champ de Mars le funeste sillon ;
C'est ce qu'il te faut faire, et dans ce champ horrible
Jeter une semence encore plus terrible,
Qui soudain produira des escadrons armés
Contre la même main qui les aura semés ;
Tous, sitôt qu'ils naîtront, en voudront à ta vie :
Je vais moi-même à tous redoubler leur furie.

A ce moment arrive Hypsipile, reine de Lemnos et amante de Jason, que Neptune a envoyée pour entraver les projets des Argonautes ; elle repousse les déclarations d'Absyrte, frère de Médée, et cherche à reconquérir son volage amant. De son côté, Aète, instruit par un songe que le salut de son Etat dépend de la conservation de la Toison, s'efforce de détourner Jason de son entreprise ; mais ce dernier s'obstine dans sa résolution. Il triomphe de tous les dangers.

... Oui, son bras, secondé par ses charmes,
A dompté nos taureaux et défait nos gens d'armes ;
Juge si le dragon pourra faire plus qu'eux !

Ils ont poussé d'abord de gros torrents de feux,
Ils l'ont enveloppé d'une épaisse fumée,
Dont sur toute la plaine une nuit s'est formée ;
Mais, après ce nuage en l'air évaporé,
On les a vus au joug et le champ labouré ;
Lui, sans aucun effroi, comme maître paisible,
Jetait dans les sillons cette semence horrible
D'où s'élève aussitôt un escadron armé,
Par qui de tous côtés il se trouve enfermé.
Tous n'en veulent qu'à lui ; mais son âme plus fière
Ne daigne contre eux tous s'armer que de poussière.

A peine il la répand qu'une commune erreur
 D'eux tous, l'un contre l'autre, anime la fureur ;
 Ils s'entr'immolent tous au commun adversaire ;
 Tous pensent le percer quand ils percent leur frère.
 Leur sang partout regorge, et Jason au milieu
 Reçoit ce sacrifice en posture d'un dieu ;
 Et la terre, en courroux de n'avoir pu lui nuire,
 Rengloutit l'escadron qu'elle vient de produire (V, II).

Tout à coup Médée paraît, montée sur le dragon, s'empare de la Toison et défie Jason de la lui venir enlever ; mais ce n'est qu'une ruse ; elle s'enfuit emportant le fatal trésor et se dirige vers le vaisseau des Argonautes, déjà prêts à mettre à la voile. Aëte, convaincu de la fourberie, invoque inutilement le secours de son père Apollon.

Corneille a emprunté les données de son sujet à Ovide, à Sénèque et surtout aux *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes.

SERTORIUS. — *Tragédie* (1662).

« Après tant de tragédies peu dignes de Corneille, en voici une où vous trouverez souvent l'auteur de *Cinna* (Préface de Voltaire). » Voltaire a raison : *Sertorius*, à côté de nombreux défauts, présente de grandes beautés, et beaucoup de passages sont dignes des chefs-d'œuvre qui l'ont précédé de vingt ans.

Cette tragédie fut représentée pour la première fois le 25 février 1662, sur la scène du Marais, d'après la plupart des historiens du théâtre. Cependant deux lettres de Corneille à l'abbé de Pure laisseraient croire que ce fut à l'hôtel de Bourgogne. Ce fut pour Corneille un grand et légitime succès. Les connaisseurs admirèrent cette peinture vive et puissante de l'époque des guerres civiles au temps de Marius et de Sylla.

Sertorius, ancien lieutenant de Marius, se révolte contre la tyrannie de Sylla avec l'aide des Lusitaniens qu'excite leur reine Viriate, et il se prépare à marcher contre Rome. Mais il a pour lieutenant le Romain Perpenna, qui cherche à lui enlever l'amour de la reine Viriate. En même temps Aristie, l'épouse que Pompée a répudiée pour épouser Emilie, belle-fille de Sylla, offre à Sertorius l'appui de ses nombreux amis de Rome en échange de sa main. Malgré son amour pour Viriate, Sertorius se sacrifie à l'intérêt commun et promet à Perpenna de faire tout son possible pour décider, Viriate à l'épouser. Il s'acquitte généreusement de cette mission au cours d'une belle scène qui provoqua des applaudissements unanimes (a. II, sc. II) :

SERTORIUS.

Si donc je vous offrais pour époux un Romain ?

VIRIATE.

Pourrais-je refuser un don de votre main ?

SERTORIUS.

J'ose après cet aveu vous faire offre d'un homme
 Digne d'être avoué de l'ancienne Rome.
 Il en a la naissance, il en a le grand cœur,
 Il est couvert de gloire, il est plein de valeur ;
 De toute votre Espagne il a gagné l'estime,
 Libéral, intrépide, affable, magnanime :
 Enfin c'est Perpenna sur qui vous emportez...

VIRIATE.

J'attendais votre nom après ces qualités ;
 Les éloges brillants que vous daigniez y joindre
 Ne me permettaient pas d'espérer rien de moindre ;
 Mais certes le détour est un peu surprenant.
 Vous donnez une reine à votre lieutenant !
 Si vos Romains ainsi choisissent des maîtresses,
 A vos derniers tribuns il faudra des princesses.

Mais la reine exige le mariage. Elle feint cependant, pour ménager les intérêts de Sertorius, d'accueillir Perpenna, mais en lui imposant de la débarrasser d'Aristie.

Pompée survient alors, et dans un colloque fameux qui rappelle les plus belles délibérations de *Cinna* Sertorius essaie en vain de faire la paix avec lui ; il se soumet alors à la volonté de la reine, sur le conseil même d'Aristie, qui lui promet de rester malgré tout son alliée, afin de satisfaire sa haine pour Sylla. Perpenna, instruit de ces projets, se dispose, sur les conseils de son ami Aufide, à se venger.

Bientôt en effet on apprend l'abdication de Sylla et la mort d'Emilie. Aristie, rendue à Pompée, ne sera plus un obstacle à la passion de Viriate. Mais aussitôt on vient annoncer que Sertorius a été assassiné pendant un festin. Perpenna, qui est l'auteur du meurtre, vient offrir sa main à Viriate ; celle-ci le repousse avec indignation en l'accablant de son ironie. En même temps Pompée victorieux envahit la ville, entraîne l'armée de Perpenna et fait mettre à mort le traître ; puis il conclut la paix avec Viriate.

Les deux derniers actes de la pièce sont faibles et le dénouement est amené par un événement fortuit, étranger à l'action : l'abdication de Sylla. Mais le caractère de Sertorius est fortement tracé, quoique parfois gâté par son amour pour Viriate. La grande scène entre Pompée et Sertorius, longue de deux cent cinquante vers, n'est pas très tragique, mais c'est un modèle de discussion politique ; on y trouve le vers si souvent cité (a. III, sc. 1) :

Rome n'est plus dans Rome ; elle est toute où je suis.

SOPHONISBE. — *Tragédie* (1663).

Avec *Sophonisbe*, Corneille remettait à la scène un sujet déjà souvent traité par ses prédécesseurs. Sans parler de la *Sophonisbe* italienne de

Georges Trissino, la première en date (1514), nous avons eu sur ce sujet des pièces de Mellin de Saint-Gelais, de Mermet, de Montchrétien, et d'autres encore. Mais la plus célèbre est la *Sophonisbe* de Mairet (1629), qui tint la scène pendant plus de quarante ans. Corneille n'a pas imité ses prédécesseurs : dans son avertissement au lecteur, il se défend vivement d'avoir voulu donner lieu à une comparaison avec Mairet : « J'ai cru plus à propos de respecter sa gloire et ménager la mienne, par une scrupuleuse exactitude à m'écarter de sa route. » Il a pris les données de sa pièce aux historiens anciens, Polybe, Tite-Live et Appien, dont il a quelque peu modifié les récits.

Fille d'Asdrubal, général carthaginois, et d'abord mariée à Massinisse, roi de Numidie, Sophonisbe, cédant à sa haine contre les Romains, a rompu son premier hymen pour s'unir à Syphax, autre roi de cette contrée qu'elle veut rattacher aux intérêts de Carthage. Assiégée dans Cyrthe, sa capitale, elle apprend que Syphax est venu à son secours et engage des pourparlers avec les Romains (a. I, sc. 1) :

Madame, il était temps qu'il vous vînt du secours ;
 Le siège était formé, s'il eût tardé deux jours :
 Les travaux commencés allaient à force ouverte
 Tracer autour des murs l'ordre de votre perte,
 Et l'orgueil des Romains se promettait l'éclat
 D'asservir par leur prise et vous et tout l'État.
 Syphax a dissipé par sa seule présence
 De leur ambition la plus fière espérance.
 Ses troupes, se montrant au lever du soleil,
 Ont de votre ruine arrêté l'appareil.
 A peine une heure ou deux elles ont pris haleine
 Qu'il les range en bataille au milieu de la plaine.
 L'ennemi fait de même, et l'on voit des deux parts
 Nos sillons hérissés de piques et de dards,
 Et l'une et l'autre armée étaler même audace,
 Égale ardeur de vaincre et pareille menace.
 L'avantage du nombre est dans notre parti ;
 Ce grand feu des Romains en paraît ralenti ;
 Du moins de Lélius la prudence inquiète
 Sur le point du combat nous envoie un trompette.
 On le mène à Syphax, à qui sans différer
 De sa part il demande une heure à conférer.
 Les otages reçus pour cette conférence,
 Au milieu des deux camps l'un et l'autre s'avance ;
 Et, si le ciel répond à nos communs souhaits,
 Le champ de la bataille enfantera la paix.

Elle ne tient pas beaucoup à la paix, car sa captive Eryxe, reine de Gétulie, aime Massinisse, et Sophonisbe, jalouse, craint que celui-ci ne l'épouse.

Aussi conseille-t-elle la guerre à Syphax, qui s'incline devant sa volonté.

Battu, il est fait prisonnier, et Sophonisbe se retrouve en présence de Massinisse qu'elle reconquiert. Puis, craignant d'être conduite captive au Capitole, elle presse Massinisse d'aller trouver le général romain, Lélius, et reste indifférente aux reproches de Syphax qu'elle a trahi.

Cependant Scipion vient d'arriver au camp. Massinisse l'engage à venir avec lui demander la ratification de leur mariage à celui-ci. Elle s'y refuse énergiquement (a. IV, sc. v) :

Quoi ? j'irais mendier jusqu'au camp des Romains
 La pitié de leur chef qui m'aurait en ses mains ?
 J'irais déshonorer par un honteux hommage
 Le trône où j'ai pris place et le sang de Carthage ;
 Et l'on verrait gémir la fille d'Asdrubal
 Aux pieds de l'ennemi pour eux le plus fatal ?
 Je ne sais si mes yeux auraient là tant de force
 Qu'en sa faveur sur l'heure il pressât un divorce,
 Mais je ne me vois pas en état d'obéir
 S'il osait jusque-là cesser de me haïr.
 La vieille antipathie entre Rome et Carthage
 N'est pas prête à finir par un tel assemblage.
 Ne vous préparez point à rien sacrifier
 A l'honneur qu'il aurait de vous justifier.
 Pour effet de vos feux et de votre parole
 Je ne veux qu'éviter l'aspect du Capitole :
 Que ce soit par l'hymen ou par d'autres moyens,
 Que je vive avec vous ou chez nos citoyens,
 La chose m'est égale ; et je vous tiendrai quitte,
 Qu'on nous sépare ou non, pourvu que je l'évite.
 Mon amour voudrait plus ; mais je règne sur lui
 Et n'ai changé d'époux que pour prendre un appui.

Massinisse y va seul, laissant Sophonisbe en proie à des craintes qui ne sont que trop justifiées. En effet Ménélaüs lui apporte ce billet écrit de la main du roi (a. V, sc. II) :

« Il ne m'est pas permis de vivre votre époux,
 Mais enfin je vous tiens parole,
 Et vous éviterez l'aspect du Capitole
 Si vous êtes digne de vous.
 Ce poison que je vous envoie
 En est la seule et triste voie ;
 Et c'est tout ce que peut un déplorable roi
 Pour dégager sa foi. »

Elle le montre à Eryxe pour lui inspirer le mépris d'un homme aussi lâche, puis, malgré les assurances de pardon qu'on lui offre, elle s'empoisonne. Une telle fin excite l'admiration de Lélius (a. V, sc. vii) :

Je dirai plus, madame, en dépit de sa haine,
Une telle fierté devait naître romaine.

Sophonisbe eut peu de succès ; elle fut violemment critiquée, en particulier par l'abbé d'Aubignac dans plusieurs *Dissertations*. Au bout de peu de temps elle céda la place à la pièce de Mairet.

Le sujet fut repris par quelques poètes, Lagrange-Chancel (1716), Thomson (1729) et Voltaire lui-même (1769) ; aucune de ces pièces n'est un chef-d'œuvre.

OTHON. — *Tragédie* (1664).

Othon, tragédie en cinq actes en vers, fut représentée d'abord devant la cour, à Fontainebleau, le 3 août 1664. Au mois de novembre suivant, elle fut donnée à l'hôtel de Bourgogne.

Corneille s'est inspiré de Tacite, qui traite d'Othon au livre 1^{er} de ses *Histoires* ; il a puisé aussi chez Plutarque et Suétone dans leurs *Vies de Galba et d'Othon* ; mais il doit probablement la première idée de son sujet à l'italien Ghirardelli, qui avait fait représenter un *Ottone* en 1652.

Nous sommes sous le règne du vieux Galba. L'empereur a voulu se choisir un héritier et l'on intrigue dans le prétoire : le préfet Lacus a Pison pour candidat ; le consul Vinius propose Othon. Ce dernier est promis à Plautine, fille de Vinius, et il n'attend plus que l'autorisation de Galba pour l'épouser. Mais Vinius rompt l'hymen projeté, malgré les protestations d'Othon, et lui ordonne de s'allier à Camille, fille de Galba, pour se rapprocher du trône.

Cependant Galba a choisi Pison pour époux de Camille et son successeur à l'empire. Camille refuse ce mari, et Galba lui accorde Othon, mais en la privant de l'empire qu'il réserve à Pison. Othon, instruit par Camille de la décision de Galba, ne veut pas consentir au lourd sacrifice de Camille ; mais celle-ci insiste en affirmant que le trône peut être conquis sur Pison. En même temps, Martian, affranchi de Galba qui avait proposé à Plautine de donner sa voix à Othon en échange de sa main, et qui avait été repoussé dédaigneusement, complot l'assassinat d'Othon. Le coup manque, et Lacus ordonne le meurtre de Galba, de Vinius et d'Othon, afin d'assurer à Pison le pouvoir suprême.

Vinius exhorte alors Othon à profiter du mécontentement de l'armée pour s'emparer du pouvoir. Camille, apprenant la mutinerie des soldats, s'indigne contre Othon qui montre ainsi son indifférence pour elle et son souci du seul trône. Othon est proclamé empereur et Lacus se suicide, non sans avoir auparavant tué Vinius.

C'est la tragédie dont les vers ont le plus coûté à Corneille, d'après son propre témoignage. Cependant, malgré le grand succès qui l'accueillit, cette pièce est une des plus faibles de l'auteur ; elle ne consiste guère qu'en beaux discours politiques et manque trop de véritable action. Boileau ne

se cachait pas de l'avoir attaquée directement dans ces quatre vers de son *Art poétique* :

- « Vos froids raisonnements ne feront qu'attiédir
- « Un spectateur toujours paresseux d'applaudir,
- « Et qui, des vains efforts de votre rhétorique
- « Justement fatigué, s'endort ou vous critique. »

De plus cet enchevêtrement d'intrigues, cette série de crimes fatiguent l'auditeur. Cependant il faut admirer la scène d'exposition, traitée de main magistrale, et les caractères d'Othon et de Galba si fortement tracés. C'est cette pièce qui faisait dire au maréchal de Grammont : « Corneille est le bréviaire des rois, » et, en se plaçant à ce point de vue, on peut souscrire à la prétention de Corneille qui, dans son *Épître à Louis XIV*, déclarait que

Othon et Suréna

N'étaient pas des cadets indignes de Cinna.

AGÉSILAS. — *Tragédie* (1666).

Avec *Agésilas* commence pour Corneille la décadence irrémédiable. La faveur du public, en abandonnant le poète, l'avertit qu'il est temps de prendre la retraite. Un concurrent redoutable vient de se faire jour : Racine a déjà fait paraître son *Alexandre*. Les sympathies des spectateurs vont aller sans retour à un genre de tragédie encore inconnu, où l'amour domine toutes les autres passions.

Agésilas fut représenté à l'hôtel de Bourgogne en février 1666. Il passa inaperçu et tomba obscurément, sans laisser d'autre trace de sa chute que l'épigramme de Boileau, qui l'a discrédité pour toujours :

- « J'ai vu l'*Agésilas*,
- « Hélas ! »

Il est à remarquer qu'en vieillissant Corneille se passionne de plus en plus pour les situations compliquées, les intrigues touffues. Il s'agit ici de trois jeunes gens à qui l'on destine trois jeunes filles, mais en donnant à chacun celle qu'il n'aime pas et dont il n'est pas aimé ; on fait un échange sans les satisfaire tous ; enfin on arrive à un accord et tout le monde est heureux.

« La tragédie d'*Agésilas*, dit Voltaire, est un des plus faibles ouvrages de Corneille,... elle est très froide et aussi mal écrite que mal conduite. » Toutefois elle contient encore quelques parties remarquables. Elle est écrite en vers libres et croisés, comme devait l'être un an plus tard l'*Amphytrion* de Molière. On a prétendu qu'il y avait là une des causes de sa chute. Il est probable que cette nouveauté n'a été pour rien dans l'insuccès d'*Agésilas*.

Citons le passage le plus connu. Lysander reproche à Agésilas son ingratitude : C'est à moi, dit-il, que vous devez tout ce que vous êtes. — J'en conviens, répond celui-ci, mais

... tirant toute à vous la suprême puissance,
Vous me laissez des titres vains.

On s'empresse à vous voir, on s'efforce à vous plaire ;
 On croit lire en vos yeux ce qu'il faut qu'on espère ;
 On pense avoir tout fait quand on vous a parlé.
 Mon palais près du vôtre est un lieu désolé ;
 Et le généralat, comme le diadème,
 M'érige sous votre ordre en fantôme éclatant,
 En colosse d'État qui de vous seul attend
 L'âme qu'il n'a pas de lui-même,
 Et que vous seul faites aller
 Où, pour vos intérêts, il le faut étaler.
 Général en idée, et monarque en peinture,
 De ces illustres noms pourrais-je faire cas
 S'il les fallait porter moins comme Agésilas
 Que comme votre créature,
 Et montrer avec pompe au reste des humains
 En ma propre grandeur l'ouvrage de vos mains ?
 Si vous m'avez fait roi, Lysander, je veux l'être.
 Soyez-moi bon sujet, je vous serai bon maître ;
 Mais ne prétendez plus partager avec moi
 Ni la puissance ni l'emploi.
 Si vous croyez qu'un sceptre accable qui le porte,
 A moins qu'il prenne une aide à soutenir son poids,
 Laissez discerner à mon choix
 Quelle main à m'aider pourrait être assez forte.
 Vous aurez bonne part à des emplois si doux,
 Quand vous pourrez m'en laisser faire ;
 Mais soyez sûr aussi d'un succès tout contraire
 Tant que vous ne voudrez les tenir que de vous (III, 1).

ATTILA, ROI DES HUNS. — *Tragédie* (1667).

Agésilas avait passé inaperçu ; *Attila*, qui le suivit, obtint vingt-trois représentations. C'était un succès pour l'époque. La pièce fut jouée au Palais-Royal par la troupe de Molière. Elle ne vaut guère mieux que la précédente ; Boileau avait laissé passer la première sans rien dire ; mais, avec *Attila*, ce trait satirique lui échappa :

- « J'ai vu l'*Agésilas*,
- « Hélas !
- « Mais après l'*Attila*,
- « Holà ! »

Il y revient encore dans la neuvième satire, où il attaque l'emploi de noms barbares :

- Un clerc, pour quinze sous, sans craindre le holà,
- Peut aller au parterre attaquer Attila
- Et, si le roi des Huns ne lui charme l'oreille,
- Traiter de visigoths tous les vers de Corneille. »

Vainqueur des Gépides et des Ostrogoths, dont il traîne les rois à sa suite, Attila veut se faire un appui de l'empire romain, qui penche vers sa ruine, ou de celui des Francs, déjà presque affermi. Il fait donc demander en mariage à la fois Honorie, sœur de Valentinian, et Ildione, sœur de Mérovée. Il veut diviser les nations pour les vaincre ; j'en ai cinq à combattre, dit-il, et

De ces cinq nations, contre moi trop heureuses,
J'envoie offrir la paix aux deux plus belliqueuses ;
Je traite avec chacune, et, comme toutes deux
De mon hymen offert ont accepté les nœuds,
Des princesses qu'ensuite elles en font le gage,
L'une sera ma femme, et l'autre mon otage.
Si j'offense par là l'un des deux souverains,
Il craindra pour sa sœur qui reste entre mes mains.
Ainsi je les tiendrai l'un et l'autre en contrainte,
L'un par mon alliance, et l'autre par la crainte ;
Ou, si le malheureux s'obstine à s'irriter,
L'heureux en ma faveur saura lui résister
Tant que de nos vainqueurs, terrassés l'un par l'autre,
Les trônes ébranlés tombent aux pieds du nôtre.
Quant à l'amour, apprends que mon plus doux souci
N'est... Mais Ardaric entre, et Valamir aussi (I, 1).

Les deux rois Ardaric et Valamir, ses prisonniers, qu'il consulte, ne savent quel avis lui donner. Ils aiment en secret, l'un Ildione et l'autre Honorie ; chacun d'eux voudrait que l'autre se désistât en faveur du roi des Huns, et persuadât à son amante d'épouser Attila. Finalement ils s'en remettent au sort.

Honorie reproche à Valamir son abjection et lui déclare qu'elle ne se donnera qu'à un roi libre. Ildione se montre disposée à épouser Attila, car elle a son projet (a. II, sc. vi) :

Je l'épouserai donc et réserve pour moi
La gloire de répondre à ce que je me doi,
J'ai ma part comme un autre à la haine publique
Qu'aime à semer partout son orgueil tyrannique,
Et le hais d'autant plus que son ambition
A voulu s'asservir toute ma nation ;

Qu'en dépit des traités, et de tout leur mystère,
 Un tyran qui déjà s'est immolé son frère,
 Si jamais sa fureur ne redoutait plus rien,
 Aurait peut-être peine à faire grâce au mien.
 Si donc ce triste choix m'arrache à ce que j'aime,
 S'il me livre à l'horreur qu'il me fait de lui-même,
 S'il m'attache à la main qui veut tout saccager,
 Voyez que d'intérêts, que de maux à venger !
 Mon amour, et ma haine, et la cause commune,
 Crieront à la vengeance, en voudront trois pour une ;
 Et, comme j'aurai lors sa vie entre mes mains,
 Il a lieu de me craindre autant que je vous plains.
 Assez d'autres tyrans ont péri par leurs femmes ;
 Cette gloire aisément touche les grandes âmes,
 Et de ce même coup qui brisera mes fers,
 Il est beau que ma main venge tout l'univers.

Cependant Attila penche pour Ildione ; mais il redoute l'empire qu'elle pourrait prendre sur lui, et il se décide pour Honorie. Celle-ci, avertie des raisons de cette préférence, s'en indigne et refuse un tel honneur. Attila lui répond que ce noble orgueil s'abaisse bien jusqu'à Valamir, et il la quitte en lui faisant des menaces.

Enfin Honorie consent à l'hymen, mais auparavant elle veut être vengée d'Ildione, qu'une paisible union avec Ardaric mettrait au comble de ses vœux. Attila fait alors comprendre à Ardaric que la main d'Ildione sera le prix de la tête de Valamir. Mais Honorie a percé à jour l'affreuse politique d'Attila et elle en avertit les deux rois :

Il veut, sous cet espoir qu'il donne à l'un et l'autre,
 Votre sang de sa main, ou le sien de la vôtre ;
 Mais qui le servirait serait bientôt livré
 Aux troupes de celui qu'il aurait massacré ;
 Et, par le désaveu de cette obéissance,
 Ce tigre assouvirait sa rage et leur vengeance (V, II).

Ildione revient alors à sa première résolution d'épouser Attila, pour le sacrifier plus sûrement à la commune vengeance. Elle emploie tous ses artifices pour rallumer l'amour d'Attila, qui se laisse circonvenir. Mais tant de ruse était inutile : la bizarre maladie dont est atteint le roi des Huns se charge de la venger. Ainsi vient le raconter Valamir :

. Écoutez
 Comme enfin l'on punit ses propres cruautés,
 Et comme heureusement le ciel vient de souscrire
 A ce que nos malheurs vous ont fait lui prédire.

A peine sortions-nous, pleins de trouble et d'horreur,
 Qu'Attila recommence à saigner de fureur,
 Mais avec abondance ; et le sang qui bouillonne
 Forme un si gros torrent que lui-même il s'étonne.
 Tout surpris qu'il en est : « S'il ne veut s'arrêter,
 Dit-il, on me paiera ce qu'il m'en va coûter. »

Il demeure à ces mots sans parole, sans force ;
 Tous ses sens d'avec lui font un soudain divorce :
 Sa gorge enfle ; et, du sang dont le cours s'épaissit
 Le passage se ferme, ou du moins s'étrécit.
 De ce sang renfermé la vapeur en furie
 Semble avoir étouffé sa colère et sa vie ;
 Et déjà de son front la funeste pâleur
 N'opposait à la mort qu'un reste de chaleur,
 Lorsqu'une illusion lui présente son frère
 Et lui rend tout d'un coup la vie et la colère.
 Il croit le voir suivi des ombres de six rois,
 Qu'il se veut immoler une seconde fois ;
 Mais ce retour si prompt de la plus noire audace
 N'est qu'un dernier effort de la nature lasse,
 Qui, prête à succomber sous la mort qui l'atteint,
 Jette un plus vif éclat et tout d'un coup s'éteint.
 C'est en vain qu'il fulmine à cette affreuse vue ;
 Sa rage, qui renaît en même temps, le tue (V, VI).

A cette nouvelle, les soldats laissent éclater leur joie en même temps que leur haine pour le monstre abattu ; dans leur commune ivresse, les peuples ont salué comme successeur d'Attila les deux rois des Gépides et des Ostrogoths.

Attila renferme de très belles pensées où l'on retrouve encore la grande inspiration cornélienne, mais la fable est mal conçue, le dialogue dur et incorrect.

TITE ET BÉRÉNICE. — *Comédie héroïque* (1670).

Henriette d'Angleterre, frappée des analogies qui existaient entre sa situation vis-à-vis de Louis XIV et celle de Bérénice vis-à-vis de Titus, se donna le plaisir de faire traiter en tragédie les adieux de Titus et de Bérénice par Corneille et par Racine, à l'insu l'un de l'autre. Ce duel littéraire nous a valu *Tite et Bérénice* de Corneille et *Bérénice* de Racine. Henriette d'Angleterre ne put assister à la lutte qu'elle avait provoquée ; elle mourut d'une façon énigmatique le 30 juin 1670, et les deux pièces furent jouées à huit jours de distance en novembre, celle de Racine à l'hôtel de Bourgogne et celle de Corneille au Palais-Royal par la troupe de Molière. Dans cette

rivalité malheureuse, Racine triompha ; mais une avance de huit jours et de meilleurs acteurs ne furent pas sans contribuer à son succès.

L'action chez Corneille est plus complexe et plus riche : pour satisfaire le peuple et l'armée, Tite se prépare à épouser l'ambitieuse et fière Domitie, fille de Corbulon, qui vient de refuser l'empire offert par les soldats. Cependant il aime Bérénice, et le cœur de Domitie appartient à Domitian, frère de Tite. Mais l'orgueilleuse princesse sacrifie sans hésiter son amour à l'empire et ne le cache pas à Domitian.

Pour rompre le mariage projeté, ce dernier imagine de remettre en présence de Tite Bérénice, qui est à Rome en secret. On annonce d'abord à l'empereur que Bérénice lui envoie une ambassade pour le féliciter de sa nouvelle dignité. Il y voit une marque d'indifférence et s'en réjouit, comme d'un secours pour oublier de douloureux souvenirs.

Si de tels souvenirs ne me faisaient la guerre,
 Serait-il potentat plus heureux sur la terre ?
 Mon nom par la victoire est si bien affermi
 Qu'on me croit dans la paix un lion endormi :
 Mon réveil incertain du monde fait l'étude ;
 Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude ;
 Et, tandis qu'en ma cour les aimables loisirs
 Ménagent l'heureux choix des jeux et des plaisirs,
 Pour envoyer l'effroi sous l'un et l'autre pôle
 Je n'ai qu'à faire un pas et hausser la parole.
 Que de félicité si mes vœux imprudents
 N'étaient de mon pouvoir les seuls indépendants !
 Maître de l'univers sans l'être de moi-même,
 Je suis le seul rebelle à ce pouvoir suprême ;
 D'un feu que je combats je me laisse charmer,
 Et n'aime qu'à regret ce que je veux aimer.
 En vain de mon hymen Rome presse la pompe :
 Je veux de la lenteur, j'aime qu'on l'interrompe,
 Et n'ose résister aux dangereux souhaits
 De préparer toujours et n'achever jamais (II, 1).

Aussi lorsque Domitian lui demande de renoncer à Domitie, il reste inébranlable, et d'ailleurs Domitie, consultée, refuse d'abandonner l'empereur.

Mais Bérénice arrive et sa présence inattendue plonge Tite dans un trouble profond, et la jalouse Domitie, qui s'en aperçoit, se promet de se venger.

Domitian s'efforce d'éveiller la jalousie de Tite en offrant sa main à Bérénice ; il n'obtient qu'un ironique refus ; puis, Domitie survenant, il renouvelle son offre devant elle ; celle-ci semble un instant disposée à revenir à lui ; mais son ambition reprend bientôt le dessus et elle n'oppose que rudesse et fierté aux prières de sa rivale.

Lorsque Tite se présente chez la reine, elle tente de réveiller son amour et s'étonne qu'il n'agisse pas selon son bon plaisir (a. III, sc. v) :

BÉRÉNICE.

Quoi? Rome ne veut pas quand vous avez voulu?
Que faites-vous, seigneur, du pouvoir absolu?
N'êtes-vous dans ce trône, où tant de monde aspire,
Que pour assujettir l'empereur à l'empire?
Sur ses plus hauts degrés Rome vous fait la loi!
Elle affermit ou rompt le don de votre foi!
Ah! si j'en puis juger sur ce qu'on voit paraître,
Vous en êtes l'esclave encor plus que le maître.

TITE.

Tel est le triste sort de ce rang souverain,
Qui ne dispense pas d'avoir un cœur romain;
Ou plutôt des Romains tel est le dur caprice
A suivre obstinément une aveugle injustice,
Qui, rejetant d'un roi le nom plus que les lois,
Accepte un empereur plus puissant que cent rois.

Il veut renoncer à l'empire et se retirer dans les Etats de la reine, où il pourra vivre tout entier à l'amour; mais celle-ci refuse un tel sacrifice.

Alors Domitian lui demande de lui abandonner Domitie, puisqu'il aime tant Bérénice. Non, répond Tite, car il y va bien plus que de la céder; il y va

— De tout.

Il y va d'épouser sa haine jusqu'au bout,
D'en suivre la furie, et d'être le ministre
De ce qu'un noir dépit conçoit de plus sinistre;
Et peut-être l'aigreur de ses inimitiés
Voudra que je vous perde ou que vous me perdiez:
Voilà ce qui peut suivre un si doux hyménée.
Vous voyez dans l'orgueil Domitie obstinée:
Quand pour moi cet orgueil ose vous dédaigner,
Elle ne m'aime pas, elle cherche à régner,
Avec vous, avec moi, n'importe la manière.
Tout plairait, à ce prix, à son humeur altière;
Tout serait digne d'elle, et le nom d'empereur
A mon assassin même attacherait son cœur.

DOMITIAN.

Pouvez-vous mieux choisir un frein à sa colère,
Seigneur, que de la mettre entre les mains d'un frère?

TITE.

Non, je ne puis la mettre en de plus sûres mains ;
 Mais plus vous m'êtes cher, prince, et plus je vous crains.
 De ceux qu'unit le sang plus douces sont les chaînes,
 Plus leur désunion met d'aigreur dans leurs haines ;
 L'offense en est plus rude, et le courroux plus grand,
 La suite plus barbare, et l'effet plus sanglant.
 La nature en fureur s'abandonne à tout faire,
 Et cinquante ennemis sont moins haïs qu'un frère (IV, v).

A la fin, ne sachant que faire, Tite attend l'arrêt du sénat au sujet de son mariage et dit qu'il s'y conformera. Domitian apporte bientôt cet arrêt si redouté : le sénat adopte la reine et le peuple approuve avec joie cette adoption ; Tite peut donc sans crime faire asseoir Bérénice sur le trône impérial. Mais la reine refuse ce double honneur et retourne dans ses Etats.

Les deux intrigues se mêlent assez ingénieusement. A vrai dire, tous les manèges de tendresse et d'ambition semblent assez froids, mais le dénouement est peut-être supérieur à celui de Racine, et le départ de Bérénice, qui s'immole volontairement malgré le vote du sénat, est empreint d'une véritable grandeur :

J'éprouve du sénat l'amour et la justice
 Et n'ai qu'à le vouloir pour être impératrice !...
 Rome a sauvé ma gloire en me donnant sa voix :
 Sauvons-lui, vous et moi, la gloire de ses lois...
 Votre cœur est à moi ; j'y règne : c'est assez (V, v).

PSYCHÉ. — *Tragi-comédie-ballet* (1671).

*Psyché*¹, tragi-comédie-ballet en cinq actes, en vers libres, avec un prologue et des intermèdes, fut représentée sur le théâtre des Tuileries le 17 janvier 1671 et sur le théâtre du Palais-Royal le 24 juillet de la même année.

C'est l'œuvre commune de Molière, de Pierre Corneille et de Quinault, avec musique de Lulli. On a exagéré la part de collaboration de Corneille. Molière avait été chargé par Louis XIV de faire jouer pour le carnaval de 1671 une pièce à grand spectacle. Il choisit comme sujet la fable antique de *Psyché*, dont La Fontaine deux ans auparavant s'était déjà inspiré ; puis il disposa le plan et traça le scénario. Mais, pressé par le roi, il ne put mettre en vers que le prologue, le premier acte, la première scène du second et la première du troisième. Pour le reste, il fut obligé d'avoir recours au vieux Corneille, qui versifia la fin en quinze jours. Quinault se chargea des paroles destinées à être mises en musique.

Corneille n'en était pas à son coup d'essai en ce genre. Il avait déjà fait représenter deux pièces à grand spectacle : *Andromède* et *la Toison d'or*.

¹ Voir *Théâtre complet de Molière* t. VI (Librairie Larousse).

Il sut écrire pour *Psyché* des scènes qui, par la délicatesse et la grâce, font un admirable contraste avec les autres chefs-d'œuvre de ce mâle et sévère génie. La délicieuse déclaration de Psyché à l'Amour (a. III, sc. III) mérite d'être citée tout entière.

Qu'un monstre tel que vous inspire peu de crainte !

Et que, s'il a quelque poison,

Une âme aurait peu de raison

De hasarder la moindre plainte

Contre une favorable atteinte

Dont tout le cœur craindrait la guérison !

A peine je vous vois que mes frayeurs cessées

Laissent évanouir l'image du trépas,

Et que je sens couler dans mes veines glacées

Un je ne sais quel feu que je ne connais pas.

J'ai senti de l'estime et de la complaisance,

De l'amitié, de la reconnaissance ;

De la compassion, les chagrins innocents

M'en ont fait sentir la puissance,

Mais je n'ai point encor senti ce que je sens.

Je ne sais ce que c'est, mais je sais qu'il me charme,

Que je n'en conçois point d'alarme.

Plus j'ai les yeux sur vous, plus je m'en sens charmer.

Tout ce que j'ai senti n'agissait point de même,

Et je dirais que je vous aime,

Seigneur, si je savais ce que c'est que d'aimer.

Ne les détournez point, ces yeux qui m'empoisonnent,

Ces yeux tendres, ces yeux perçants, mais amoureux,

Qui semblent partager le trouble qu'ils me donnent.

Hélas ! plus ils sont dangereux,

Plus je me plais à m'attacher sur eux.

Par quel ordre du ciel, que je ne puis comprendre,

Vous dis-je plus que je ne dois,

Moi, de qui la pudeur devrait du moins attendre

Que vous m'expliquassiez le trouble où je vous vois ?

Vous soupirez, seigneur, ainsi que je soupire ;

Vos sens, comme les miens, paraissent interdits ;

C'est à moi de m'en taire, à vous de me le dire ;

Et cependant c'est moi qui vous le dis.

PULCHÉRIE. — *Comédie héroïque* (1672).

A la mort de Théodose le Grand, sa petite fille Pulchérie fut déclarée impératrice, à quinze ans, pour prendre soin de l'empire et de son frère

Théodose, âgé de treize ans. Elle garda son influence jusqu'à la mort de ce prince. C'est à elle que fait allusion Corneille dans ces quatre vers d'*Attila* (a. I, sc. II) ; après avoir parlé de plusieurs souverains qui se laissent gouverner par leur entourage, Valamir ajoute :

Le second Théodose avait pris leur modèle :
Sa sœur à cinquante ans le tenait en tutelle,
Et fut, tant qu'il régna, l'âme de ce grand corps,
Dont elle fait encor mouvoir tous les ressorts.

C'est le mariage de cette princesse, après la mort de Théodose, avec le sénateur Martian proclamé empereur, que Corneille met en scène dans sa tragédie de *Pulchérie*.

Pulchérie est pressée par le sénat de choisir un époux. Elle aime Léon, qui deviendra plus tard empereur et sera surnommé Léon le Grand, et elle est aimée de lui. Mais le peuple et le sénat ne voient pas d'un œil favorable cette union, qui mettrait les destinées de l'empire entre les mains d'un jeune homme. Un autre prétendant à la couronne, Aspar, promet à Léon de travailler en sa faveur s'il lui promet, une fois élu, de l'associer à l'empire. Léon refuse et Aspar combat sa candidature. Cependant le vieux sénateur Martian, qui aime en secret Pulchérie, a deviné son amour, et, obligée de se prononcer, elle le choisit pour époux. Étonnement du vieillard qui s'écrie (a. V, sc. III) :

MARTIAN.

Moi, madame?

PULCHÉRIE.

Oui, seigneur ! c'est le plus grand service
Que vos soins puissent rendre à votre impératrice.
Non qu'en m'offrant à vous je réponde à vos feux
Jusques à souhaiter des fils et des neveux ;
Mon aïeul, dont partout les hauts faits retentissent,
Voudra bien qu'avec moi ses descendants finissent ;
Que j'en sois la dernière et ferme dignement
D'un si grand empereur l'auguste monument...

Pendant que Martian va annoncer au sénat la décision de l'impératrice, Pulchérie propose à Justine, fille de Martian, d'épouser Léon ; celle-ci, qui l'aime depuis longtemps sans le laisser voir, accepte avec joie. Léon, qui reproche à Pulchérie son ingratitude, finit par s'adoucir. Il épousera Justine, sera associé à l'empire et succédera à Martian.

On le voit, le fond de la pièce consiste dans la lutte entre l'amour et l'ambition dans le cœur de Pulchérie. Malheureusement Corneille vieillit donne à son héroïne une passion si froide et si tranquille qu'elle intéressa fort peu. Jouée en 1672 sur le théâtre du Marais, *Pulchérie*, sans être précisément un échec, n'obtint qu'un succès d'estime.

SURÉNA. — *Tragédie* (1674).

C'est à Plutarque que Corneille a emprunté sa dernière tragédie. Le sujet en est intéressant : il s'agit d'un grand homme que ses mérites ont rendu suspect et que son roi sacrifie.

Eurydice, fille d'Artabase, roi d'Arménie, doit épouser Pacorus, fils d'Orode, roi des Parthes ; mais elle aime Suréna, général des Parthes, et son aversion pour Pacorus redouble lorsqu'elle apprend qu'il a autrefois engagé sa foi à Palmis, sœur de Suréna. Suréna survient et confirme l'aveu de son amour ; Eurydice lui demande alors de ne pas épouser Mandane, fille d'Orode, qui semble lui être destinée. Je n'épouserai personne, réplique Suréna.

Que tout meure avec moi, madame : que m'importe
 Qui foule après ma mort la terre qui me porte ?
 Sentiront-ils percer par un éclat nouveau,
 Ces illustres aïeux, la nuit de leur tombeau ?
 Respireront-ils l'air où les feront revivre
 Ces neveux qui, peut-être, auront peine à les suivre,
 Peut-être ne feront que les déshonorer,
 Et n'en auront le sang que pour dégénérer (I, III) ?

Pacorus survient et se déclare à Eurydice ; celle-ci lui avoue alors que son cœur est donné, mais refuse de nommer l'objet de cet amour, se contentant de dire que son choix est digne d'elle et de lui. Pacorus n'obtient pas davantage de Palmis, malgré la promesse qu'il lui fait de ne jamais aimer qu'elle, si elle lui fait connaître son rival.

Cependant l'indifférence affectée de Suréna fait soupçonner à Orode qu'il aime Eurydice ; d'autre part il lui doit tant qu'il ne sait comment le récompenser :

Qu'un tel calme, Sillace, a droit d'inquiéter
 Un roi qui lui doit tant qu'il ne peut s'acquitter !
 Un service au-dessus de toute récompense,
 A force d'obliger, tient presque lieu d'offense...
 Suréna de l'exil lui seul m'a rappelé ;
 Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avait volé,
 Mon sceptre ; de Crassus il vient de me défaire.
 Pour faire autant pour lui quel don puis-je lui faire ?
 Lui partager mon trône ? Il serait tout à lui,
 S'il n'avait mieux aimé n'en être que l'appui.
 Quand j'en pleurais la perte, il forçait des murailles ;
 Quand j'invoquais mes dieux, il gagnait des batailles.
 J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, et crains
 Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains ;
 Et, dans tout ce qu'il a de nom et de fortune,
 Sa fortune me pèse, et son nom m'importune (III, 1)...

Il n'y a que deux moyens, lui dit son conseiller Sillace : ou en faire votre gendre ou le faire périr. Le roi offre alors à Suréna la main de sa fille Mandane. Suréna refuse cet honneur dont il se dit indigne. Sa conduite et le mutisme d'Eurydice font soupçonner leur entente, et Pacorus en obtient l'aveu de la jeune fille, qui ne se laisse pas intimider ; quand vous l'aurez perdu, dit-elle,

Pourrais-je après cela vous conserver ma foi,
Comme si vous étiez encor digne de moi ;
Recevoir sans horreur l'offre d'une couronne
Toute fumante encor du sang qui vous la donne,
Et m'exposer en proie aux fureurs des Romains
Quand pour les repousser vous n'aurez plus de mains ?
Si Crassus est défait, Rome n'est pas détruite ;
D'autres ont ramassé les débris de sa fuite,
De nouveaux escadrons leur font enfler le cœur
Et vous avez besoin encor de son vainqueur (IV, III).

Enfin Orode pose à Eurydice son ultimatum : ou la double union projetée aura lieu, ou Suréna sera banni. Palmis supplie alors son frère d'épouser Mandane, mais Suréna s'y refuse pour rester fidèle à la parole donnée. Quelques instants après il est lâchement assassiné.

A peine du palais il sortait dans la rue,
Qu'une flèche a parti d'une main inconnue ;
Deux autres l'ont suivie, et j'ai vu ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avaient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place (V, v).

Dans cette pièce un peu gauche et maladroite, Corneille a mis beaucoup d'héroïsme et beaucoup d'amour : il semble que sur ce dernier point il ait voulu rivaliser avec Racine. Naïvement confiant en lui-même, il a déclaré que *Suréna* n'était « point un cadet indigne de *Cinna* ». C'est beaucoup dire ; mais on trouve de belles situations et d'admirables vers dans le rôle du général des Parthes et dans celui d'Eurydice. Il y en a d'harmonieusement tristes :

Je veux qu'un noir chagrin à pas lents me consume,
Qu'il me fasse à longs traits goûter son amertume ;
Je veux, sans que la mort ose me secourir,
Toujours aimer, toujours souffrir, toujours mourir (I, III).

Il y en a de sublimes :

Quoi ? vous causez sa perte et n'avez pas de pleurs ?
— Non, je ne pleure point, madame, mais je meurs (V, v).

TABLE

RODOGUNE.....	5
DON SANCHE D'ARAGON.....	75
NICOMÈDE.....	143

NOTICES SUR LES PIÈCES DE CORNEILLE

MÉLITE.....	213
CLITANDRE OU L'INNOCENCE DÉLIVRÉE.....	214
LA VEUVE.....	214
LA GALERIE DU PALAIS.....	215
LA SUIVANTE.....	216
LA PLACE ROYALE.....	217
MÉDÉE.....	218
LA SUITE DU MENTEUR.....	224
THÉODORE.....	225
HÉRACLIUS.....	230
ANDROMÈDE.....	232
PERTHARITE.....	233
ŒDIPE.....	235
LA TOISON D'OR.....	237
SERTORIUS.....	239
SOPHONISBE.....	240
OTHON.....	243
AGÉSILAS.....	244
ATTILA, ROI DES HUNS.....	245
TITE ET BÉRÉNICE.....	248
PSYCHÉ.....	251
PULCHÉRIE.....	252
SURÉNA.....	254

Milligan College Library
Date Due
Milligan College, Tennessee

Oct 3

Thomas

FAC

PQ
1956
.A12

1924

CORNEILLE
Theatre choisi

P. H. WELSHIMER MEMORIAL LIBRARY
MILLIGAN COLLEGE
MILLIGAN COLLEGE, TENN. 37682

